31
9-A
26

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
26 A
60

bliotheca
oll. Rom.
t. Jesu

II
II
20

LES

PREMIERES OEVVRES DE PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY DE FRANCE

ET DE POLONGNE.

Reueues, corrigees & augmentees en ceſte derniere impreſſion.

BIBLIOTECA NAZ
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Pour Robert le Mangnier Libraire iuré, rue neufue noſtre Dame, à l'image S. Iehan Baptiſte: Et en ſa boutique au Palais en la gallerie par où on va à la Chancellerie.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AD HENRICVM POLONIÆ REGEM,

IN POEMA PORTAEI

G. VALENS GVELLIVS.

ISTA tibi genióque tuo monumenta reponit
Regna Dei pharetram volucris modulatus & arcum
PORTAEVS, primæ attollens hinc omina famæ,
Et Phœbo & mentẽ iuuenilem afflatus Amore
Vt tantis, HENRICE, tuis proluderet actis,
Antè tubã & gracili horrẽtem molliret auena:
Arma virúmq; Maro sic post Amaryllida dixit,
Nec Veneri dominæ Mars tantum inuidit honorem,
In capta hæserunt sic Teucrûm fata puella,
Principiũ & lento dedit illa morámq; duello,
Scilicet ille tuus vates noua regna petentem
Te sectans, tardi & fœlicia plaustra Bootæ
Te domino, & nostro lõgùm fruitura dolore,
Hæc eadem laribus patrijs anathemata liquit
Pignora grata sui, tu sceptra oblata capessis,
Deserta externas patria & moliris habenas,

Hic desiderium, hic lacrymas, hic mentibus æquis
Indigenûm mixtim confundens gaudia luctu,
Moscouon aduentu ergo tuo iam contrahit horror,
Cæruleos Istérque sinus iam pandit, & ingens
Assurgit rapidis toto tibi corpore ab vndis,
Populeæ vitta comptos dans frondis honores,
Stipat & Herculeæ lauro tibi texta coronæ.
Vertice te arrecto venientem prospicit arctos,
Sæper & vt videat, semper fugit æquore tingi.
Audijt hanc famámq; tuam, comitisque poëtæ
Elysium vaga per magnum Nasonis vt vmbra,
Sarmaticum exilium dixit solata Corinnæ
Delitias, lingua HENRICI fauítque trophæis.

IN HENRICI REGIS POLONIÆ INVICTISSIMI

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ET

PORTÆI EIVS POETÆ ELEGANTISSIMI E GALLIA *digressum*, Io. AVRATVS *Poëta Regius.*

GALLIA quem genuit, quem omni perfecit alumnum
Virtute HENRICVM: cuius nutricia quondam
Præmia magna quidem cepit, maiora sed olim
Sperabat: regni sceptra ad moderanda Poloni
Dimittit lacrymãs, Thetis vt pia mater Achillẽ
Expugnanda viris quæsitũ ad Pergama Graijs:
Húncque secuta foret Chironis amica fidelis
Testudo AVRATI, seros nisi (vt illa) per annos
Ægra neget maris & terræ toleτare labores.
Non ita tu PORTAEE, senex cui cesserit ille
Semifer & pulsare fides, & dicere versus
Iam iuueni: æqualẽ tu penè æqualis Achillem
Prosequeris, cunctis caput obiectare periclis
Intrepidus, rebus præsens & adesse gerendis

Assiduus, noua mox scribatur vt Ilias à te
In res HENRICI, quas non vetus æquet Achilles.
Tu velut Argiuæ classis comes Orpheus alter,
Bistonia fretus cithara, sectaris euntem
Æsonidem: tu, dum gelidi petit ostia Ponti
Lenibísque vias cantu, & Symplegadis iras
Mulcebis fidibus, figéque natantia saxa,
Transuolet incolumis dum classis Iasona portans.

IANI ANTONII BAIFII IN PHILIPPI PORTII CARMINA.

QVI properat charo patriã pro Principe linquens
Inter Sauromatas omnia dura pati,
PORTIVS hos tibi dat primos, ô Francia, flores,
Quos iuuenis campis legit in Aoniis.
Accipite hos desiderio commune leuamen
Túque tui ciuis, túque tuæ patriæ.
Dúmq; tuis absens gratus celebrabere PORTI,
Gallia carminibus gaudeat aucta nouis.

SVR LES AMOVRS DE PH. DES PORTES,

SONNET.

QV'EVSSES *tu faict, Amour, ta flamme*
estoit esteinte,
Ton arc vaincu du temps s'en alloit tout
vsé,
Et ton doré carquois de fleches espuisé
Nous faisoit desormais moins de mal q̃ de crainte.
Si lon monstroit d'aimer ce n'estoit que par feinte,
Pour tromper seulement quelque esprit peu rusé:
Car tu n'auois vn trait qui ne fust tout brisé,
Ny cordage qui peust rendre vne ame contrainte.
Par ces vers seulement tu as repris naissance,
Ils t'ont armé de traits, d'attraits, & de puissance,
Et te font de rechef triompher des vainqueurs:
Et d'autant plus, Amour, ils surpassent ta gloire,
Que tu n'acquiers sans eux vne seule victoire,
Et qu'ils peuuent sans toy embraser mille cœurs.

C. M. D. L.

ET FLORIDA PVNGVNT.

SVR LES OEVVRES DE PH. DES PORTES,

SONNET.

IE M'AIME à voir d'vn beau fleuue vne trauerse grande
Ondoyant s'égayer en l'azur de ses caux,
Claire, nette en Esté, qui porte les bateaux,
Chargez de tous les biens que le viure demande.
Mais ie n'aime vn torrẽt qui trouble se répãde
Sur les chãps cultiuez: Et noyãt tous les vaulx
Rauage, violant, des humains les trauaulx,
Et garde que la terre vn bõ rapport ne rẽde.
Ie hay le ru fangeux en saison hyuernale,
Et tarissant l'Esté: qui escoute s'il pleut,
Pour grossir, malheureux, d'vne pluye automnale.
DES-PORTES, on se bagne en ta riuiere nette,
Qui sur vn beau grauois vn doux murmure esmeut,
Racueillant sa claire eau de mainte fontainette.

I. A. DE BAIF.

LE PREMIER LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

IE VOVS *offre ces vers qu'Amour*
m'a faict escrire,
De vos yeux ses flambeaux ardem-
ment agité,
Non pour me couronner d'vne immortalité:
Car à si haut loyer ma ieunesse n'aspire.
Ie souhaite sans plus que ie vous puisse dire
Comme en vous adorant Amour m'aura traitté,
M'esgayant quelquefois en ma felicité,
Et m'escriant d'angoisse au fort de mon martyre.
Vous ne me verrez point par mille inuentions
Déguiser mon trauail, & vos perfections,
Et rendre, en soupirant, mon amitié plus forte.
Aussi ie n'escry pas pour gloire en acquerir:
Ie me plains seulement au mal que ie supporte,
Ainsi qu'vn patient qui languist sans mourir.

II.

Le penſer qui me plaiſt, & qui le plus ſouuent
Me dérobe à moymeſme, & hautement me pouſſe,
Me retirant du monde vn iour d'vne ſecouſſe
Iuſqu'au troiſieme ciel m'alloit haut éleuant:
Et comme ie taſchoy de voller plus auant,
Amour qui m'apperçoit contre moy ſe courrouce,
Et choiſit de vos yeux la flãme heureuſe & douce
Pour m'empeſcher l'entree & ſe mettre au deuãt.
Ie ne peu paſſer outre, empeſché de la flame,
Qui tout incontinent bruſla toute mon ame,
Qui m'éblouit la veuë, & me fiſt trebuſcher.
Mais bien que de vos yeux ce malheur me procede,
Touſiours ie les deſire, & m'en veux approcher,
Comme ſi de mon mal i'attendoy mon remede.

III.

Dés le iour que mon ame auparauant rebelle,
S'eſclaua ſous les loix de vos perfections,
Dés ce iour i'ay ſouffert mille punitions,
Et ſenti coup ſur coup quelque peine nouuelle.
I'ars, ie bruſle, ie meurs d'vne mort eternelle,
Qui ne meurtriſt pourtant mes viues paſſions:
Et ce qui plus m'outrage en tant d'afflictions,
Quelque douleur que i'aye il faut que ie la cele.
Ie la celeray donc. Car i'ay bien merité
D'endurer ce malheur pour ma temerité:
Si i'ay trop entrepris i'en feray penitence.
Las donc ſans nul eſpoir ſeray-ie ainſi viuant?
Aumoins ſi ie pouuoy mourir en vous ſeruant,
Et qu'apres mon treſpas en euſſiez cognoiſſance.

IIII.

De l'œil de ma Diane eſt ma flamme agitee,
De ſes dorez cheueux mon cœur eſt arreſté,
Sa belle main guerriere a pris ma liberté,
Et ſa douce parolle a mon ame enchantee:
Son œil rend la clairté des aſtres ſurmontee,
Ses cheueux du Soleil effacent la beauté,
Sa main paſſe l'yuoire, & la diuinité
De ſes ſages diſcours à bon droit eſt vantee:
Son bel œil me rauit, ſon poil doré me tient,
La rigueur de ſa main mes douleurs entretient,
Et par ſon doux parler ie ſens croiſtre ma flame.
Voyla comme i'en ſuis, & n'ay plus de repos
Depuis l'heure qu'Amour m'engraua dedãs l'ame,
Son œil, ſon poil, ſa main, & ſes diuins propos.

V.

Las ie ſçay bien qu'il ne faut que i'eſpere,
En vous ſeruant, de me voir alleger!
Et toutesfois ie ne puis m'eſtranger
De vos beaux yeux ſources de ma miſere.
Ie ſuy l'obiet qui m'eſt le plus contraire,
Ie voy le gouffre & ie m'y vay plonger:
Et me pouuant garantir du danger
(Fol que ie ſuis!) ie ne le veux pas faire.
Ne trouuant rien qui me face eſperer,
De vous ſeruir ne me puis retirer,
Bien que la mort pour loyer me menaſſe.
Helas voyez où l'Amour m'a reduit!
» Ie voy mon bien, & le mal qui me nuit:
» Ie fuy mon bien, & mon mal ie pourchaſſe.

VI.

Ie te supplie, Amour, arreste ma guerriere,
Qui fuit si vistement : Car helas ie ne puis!
Ma course est trop tardiue : & plus ie la poursuis,
Et plus elle s'auance en me laissant derriere :
Au moins fay l'vn des deux : exauce ma priere,
Ou ne me laisse plus en l'estat que ie suis:
Rens moy comme i'estois, priué de tous ennuis,
Et me retourne encor ma liberté premiere.
Si tu es iuste, Amour, tu me dois deslier,
Ou par vn doux effort ceste dure plier:
Mais las que mon attente est vaine & miserable!
Ie prie vn fier tyran, qui de nos maux se plaist,
Qui s'abreuue de pleurs, qui d'ennuis se repaist,
Et plus il est prié moins il est pitoyable.

VII.

Durant les grand's chaleurs i'ay veu cent mille fois
Qu'en voyant vn esclair flamboyer en la nuë,
Soudain toute étonnee & morte deuenuë
Tu perdois la couleur, la parolle, & la vois:
Ton pouls se debatoit de peur que tu auois,
Et n'osois seulement dresser en haut la veuë:
Puis quand de ceste effroy tu estois reuenuë,
De bien long temps apres parler tu ne pouuois.
Donc si quand vn propos deuant toy ie commence,
Tu me vois en tremblant changer de contenance,
Demeurer sans esprit, palle, & tout hors de moy,
Ne t'en étonne point, ie te supply ma Dame,
C'est lors que les esclairs de tes beaux yeux ie voy,
Qui m'éblouissent tout de leur luisante flame.

VIII.

VALLON, ce faux Amour, qui me fait endurer
Tãt d'eſtrãges rigueurs qu'en mourãt ie ſupporte,
Nous a tous deux rangez preſque de meſme ſorte,
Et preſque vn meſme mal nous contraint ſoupirer.
Aimant comme tu fais, tu ne dois eſperer
Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte:
Aimant comme ie fay, mon eſperance eſt morte.
Car ce n'eſt aux mortels d'y penſer aſpirer.
Tous deux nous endurons mille & mille détreſſes,
Tous deux nous adorons en eſprit nos Maiſtreſſes,
N'oſans leur découurir nos ſoucis rigoureux.
Conſole toy, VALLON, comme ie me conſole:
» Ce n'eſt peu de confort à l'homme malheureux
» D'auoir vn compagnon au malheur qui l'affole.

IX.

Si la foy plus certaine en vne ame non feinte,
Vn honneſte deſir, vn doux languiſſement,
Vne erreur agreable, & ſentir viuement,
Sans en vouloir guarir, vne mortelle atteinte.
Si voir vne penſee au front toute depeinte,
Si mille & mille cris éclatez hautement,
Vne voix par hocquets, vn morne étonnement,
Vne palle couleur de lis & d'amour teinte:
Si meſpriſer ſoymeſme, & vn autre adorer,
Si verſer mille pleurs, ſi touſiours ſoupirer,
Et ſe paiſtre le cœur d'ennuis, d'ire & de rage,
Vous ont peu faire foy de vraye affection,
Et que n'ayez voulu guarir ma paſſion,
L'offenſe en eſt ſur vous, & ſur moy le dommage.

X.

On ne voit rien qui ſoit ſi ſolitaire,
Comme ie ſuis lors que ie ne puis voir
Ces deux beaux Yeux qui me donnent pouuoir,
Et ſans leſquels nul flambeau ne m'éclaire.
Tout éperdu ie ne ſçauroy rien faire
Que ſoupirer, que me plaindre & douloir,
Blaſmant la nuict, qui me fait receuoir
Par ſa rigueur, tant de peine ordinaire:
Et dis ainſi, Las ce n'eſt pas à tort
Que lon te nomme, ô Nuict fille de Mort,
M'oſtant le bien nourricier de ma vie!
Durant le iour ie m'eſtime viuant,
Mais auſſi toſt que tu es arriuant
De viure plus ie pers toute l'enuie.

XI.

L'aſpre fureur de mon mal vehement,
Si hors de moy m'eſtrange & me retire,
Que ie ne ſçay ſi c'eſt moy qui ſoupire,
Ny en quel poinct m'a reduit mon tourment.
Suis-ie mort? Non, i'ay trop de ſentiment,
Ie ſens trop bien mon douloureux martyre.
Suis-ie viuant? Las ie ne le puis dire
Eſtant priué d'ame & d'entendement!
Seroit-ce vn feu qui me bruſle ainſi l'ame?
Ce n'eſt point feu: i'euſſe eſteint toute flame
Par le torrent qui de mes deux yeux ſort.
Comment, BELLEAV, *faut-il que ie l'appelle?*
Ce n'eſt point feu que ma douleur cruelle,
Ce n'eſt point vie, & ſi ce n'eſt point mort.

XII.

Ny les dédains de ſon ieune courage,
Qui rit d'Amour & de ſa deité:
Ny mon deſir trop hautement porté,
Ny voir ma mort eſcrite en ſon viſage:
Ny mon vaiſſeau preſt à faire naufrage,
Le maſt rompu, ſans voile & ſans clairté:
Ny les ſoucis dont ie ſuis agité,
Ny la fureur du feu qui me ſaccage:
Ny tant de pleurs ſans proffit reſpandus,
Ny ſes propos qui me ſont defendus,
Ny de mon mal auoir la cognoiſſance,
Ny la rigueur d'vn triſte eſloignement
Me ſortiront de ſon obeiſſance:
» Belle eſt la fin qu'on fait en bien aimant.

XIII.

Las ! qui languit iamais en ſi cruel martyre,
En ſi penibles nuicts, en ſi malheureux iours?
Qui iamais trauerſa tant de faſcheux deſtours:
Auec ſi grands trauaux qu'ils ne ſe peuuent dire?
Ie ſouffre vn mal preſent, i'en doute encor vn pire:
Ie voy renfort de guerre, & n'attens nul ſecours:
Mes maux ſont grands & forts, mes biens foibles & cours,
Et plus ie vais auant, plus ma douleur s'empire:
A toute heure, en tous lieux de tout ie me déplais,
La nuict eſt mõ ſoleil, le diſcord eſt ma paix;
Ie cours droit au naufrage, & fuy ce qu'il faut ſuyure:
Ie me faſche en faſchant les hommes & les Dieux,
Ie ſuis las de moymeſme & me ſuis odieux,
Bref ie ne puis mourir & ſi ie ne puis viure.

XIIII.

Ayant pour voſtre amour mille fois ſoupiré,
Sans que voſtre rigueur en peuſt eſtre amolie,
I'inuoquay tant la mort qu'vne aſpre maladie
S'offrit à mon ſecours comme auoy deſiré:
I'auoy deſia le teint palle & défiguré,
I'auoy perdu l'eſprit, la parolle & l'ouye,
Et m'eſtimois heureux par la fin de ma vie
Voir finir la rigueur d'vn mal demeſuré:
Mais vous, qui m'eſtes plus que la mort inhumaine,
Ne permiſtes alors, qu'auec ſi peu de peine
Ie fuſſe chaſtié de ma temerité.
Las ſouffrez que ie meure! encor que mon offenſe
D'entreprendre d'aimer vne diuinité,
Merite beaucoup plus que la mort de ſouffrance.

XV.

Ie ſuis chargé d'vn mal qui touſiours me trauaille,
Quelque part que ie fuye il me ſuit obſtiné:
Tout ce qui me ſuruient me rend infortuné,
Et touſiours mon ſouci ſans pitié me tenaille.
Le lict trop ennuyeux m'eſt vn camp de bataille,
Si ie ſaute du lict ie ſuis plus mal mené:
Si ie ſors, ceſt Amour, qui me tient enchaiſné,
Mille & mille bourreaux pour cõduite me baille:
Si i'arriue en vn bois, les arbres & les champs
Retentiſſent du bruit de mes regrets trenchans:
Si c'eſt pres d'vn ruiſſeau, les eaus enflẽt leur cour-
Las! puis qu'en ta preſẽce vn tel ennuy me ſuit, (ſe.
Quand tu ſeras abſente où ſeray-ie reduit?
Il faudra de mes pleurs verſer toute la ſource.

XVI.

Eloignant vos beautez ie vous laisse en ma place
Mon Cœur, qui comme moy ne vous delaissera:
Car plus vostre rigueur sur luy s'exercera,
Plus il sera captif de vostre bonne grace.
Ne vous attendez point qu'vn desespoir le chasse:
Car pour vos cruautez moins vostre il ne sera,
Et suis tout asseuré qu'il ne pourchassera
De reuenir vers moy, quelque mal qu'on luy face.
Si vous le traittez bien, vous y aurez honneur:
Si vous le traittez mal, qu'il blasme son malheur:
Et ne se plaigne point de si belle Maistresse.
Déloge donc, mon Cœur, ie ne veux retenir
Vn, qui si volontiers pour vn autre me laisse,
Et ne pense au malheur qui luy doit aduenir.

XVII.

Or' que mon beau Soleil loin de moy se retire,
Que verrez-vous mes Yeus, qui vous puisse éclai-
Il vous faudra tousiours aueuglez demeurer, (rer?
Soit que le iour s'abaisse, ou qu'il commẽce à luire.
Or' que le Ciel malin pour assouuir son ire
Me rauit mon espoir, que pourray-ie esperer?
A nul contentement ie ne veux aspirer,
Et veux que tout malheur à l'enui me martyre.
On me verra seulet par les bois écarter,
Puis en mille hauts cris tristement m'éclater,
Guidé de desespoir & d'amoureuse rage.
Si vous pouuiez, mes Yeux, me fournir tãt de pleurs,
Que ie peusse noyer ma vie & mes douleurs,
Helas i'auroy tiré proffit de mon dommage!

XVIII.

Las ! que me sert de voir ces belles plaines
Pleines de fruicts, d'arbrisseaux & de fleurs?
De voir ces prez bigarrez de couleurs,
Et l'argent vif des bruyantes fontaines?
Cela ne fait que refraischir mes peines,
Et redoubler mes cruelles douleurs,
Ne voyant point celle pour qui ie meurs
Cent fois le iour de cent morts inhumaines.
Las ! que me sert d'estre loin de ses yeux
Pour mon salut, si ie porte en tous lieux
De ses regards les sagettes meurtrieres?
Autre penser dans mon cœur ne se tient:
Comme celuy qui la fieure sousti ent,
Pense tousiours des eaux & des riuieres.

XIX.

Pour estre absent du bel œil qui me tuë,
Las mon ennuy ne va diminuant,
Mais dedans moy tousiours continuant
Plus il me ronge, & plus il s'éuertuë!
Vn vain obiet se presente à ma veuë,
De cent pensers m'affolant & tuant,
Et sens Amour perçant & remuant
Mon cœur, sanglant de sa griffe pointuë.
Misericorde, Amour, ie te supply:
Fay tant pour moy que ie mette en oubly
Ceste beauté dont ma douleur procede.
Las qu'ay-ie dit? Amour, garde t'en bien.
I'aime trop mieux ne m'alleger en rien:
Si c'est mon mal, ce sera mon remede.

XX.

Las ! que me ſert quand la douleur me bleſſe,
Et que mon feu me cuiſt plus viuement,
Que ie promette & iure inceſſamment
De iamais plus ne reuoir ma Maiſtreſſe,
Veu qu'auſſi toſt que ſes beaux yeux ie laiſſe,
Yeux inhumains, cauſes de mon tourment,
Ie me deſpite, & tout ſoudainement
Ie romps le nœu du ſerment qui me preſſe?
L'enfant Amour, ſorcier trop rigoureux,
Tient en ſes yeux vn venim amoureux,
Qui de les voir malgré moy me conuie:
Et ſans trouuer que ie doiue eſperer,
Ie ſuis contraint de ſuyure & d'adorer
Contre mon gré les meurtriers de ma vie.

XXI.

Lors que le trait par vos yeux decoché
Rompit le roc de ma poitrine dure,
Ce meſme trait, dont vous m'auiez touché,
Dans mon eſprit graua voſtre figure:
Vous n'auez rien de rare & de caché,
De beau, de ſainct, du ciel & de nature,
Que mon eſprit n'ait en vous recherché
Pour faire voir vne viue peinture:
Bref, mon eſprit rempli d'affections,
Eſt vn miroir de vos perfections,
Où vous pouuez vous voir toute depeinte.
Si ma foy donc ne vous peut enflammer,
A tout le moins vous me deuez aimer,
Pour le reſpect de voſtre image ſainte.

XXII.

Mon Dieu mon Dieu que i'aime ma Deeſſe,
Et les vertus qui l'eſleuent aux cieux!
Mon Dieu mon Dieu que i'aime ſes beaux yeux,
Dont l'vn m'eſt doux, l'autre plein de rudeſſe!
Mon Dieu mon Dieu que i'aime la ſageſſe
De ſes propos, qui rauiroyent les Dieux:
Et la douceur de ſon ris gracieux,
Qui me remplit d'vne heureuſe allegreſſe!
Mon Dieu que i'aime à l'ouir deuiſer,
Et tout rauy baiſer & rebaiſer
Sa blanche main alors qu'elle n'y penſe!
Mais, ô BAIF, doy-ie pas bien aimer
Le rare eſprit qui la fait eſtimer
Meſme de ceux qui n'ont ſa cognoiſſance?

XXIII.

Elle pleuroit toute palle de crainte,
Lors que la mort ſa moitié menaſſoit,
Et tellement l'air de cris rempliſſoit,
Que la mort meſme à pleurer euſt contrainte.
Helas mon Dieu que ſa grace eſtoit ſainte!
Que beau ſon teint qui les lis effaçoit!
Plus de cryſtal des yeux elle verſoit,
Et plus mon ame au vif eſtoit attainte.
L'Air en pleurant ſa douleur teſmoigna,
Le beau Soleil de pitié s'eſloigna,
Les Vens eſmeus retenoyent leurs haleines,
Et ſur la terre où tomberent les pleurs
De ſes beaux yeux, amoureuſes fontaines,
On veit ſortir mille nouuelles fleurs.

XXIIII.

Ie ne me plains de voſtre cruauté,
A mes deſirs entierement contraire:
Ie ne me plains de ce que ie n'eſpere,
Que deſeſpoir pour ma fidelité:
Ie ne me plains de ma temerité,
Ie ne me plains que ma foy perſeuere:
Au pis aller ce me ſera ſalaire,
Quand ie mourray ſeruant telle beauté.
Ie ne me plains qu'en mon mal vehement
Ne m'eſt permis voir vos yeux librement:
Ie ne me plains que tout me face craindre.
Mais en ſouffrant tant de punitions,
De deſeſpoirs, de morts, de paſſions,
Las ie me plains que ie ne m'oſe plaindre!

XXV.

Si c'eſt aimer que porter bas la veuë,
Que parler bas, que ſoupirer ſouuent,
Que s'égarer ſolitaire en reſuant,
Bruſlé d'vn feu qui point ne diminuë:
Si c'eſt aimer que de peindre en la nuë,
Semer ſur l'eau, ietter ſes cris aux vents,
Chercher la nuict par le Soleil leuant,
Et le Soleil quand la nuict eſt venuë.
Si c'eſt aimer que de ne s'aimer pas,
Cent fois le iour ſouhaitter ſon treſpas,
Et ne ſçauoir dont ſa douleur procede:
Las! on peut voir que i'aime ardentement,
Et toutesfois cognoiſſant mon tourment,
Vous differez de m'y donner remede.

XXVI.

Ie le confesse, Amour, ie te suis redeuable,
M'ayant faict auiourdhuy de tãt d'heur iouissant:
Et si tu m'as trouué ferme en t'obeissant,
Tu m'as recompensé d'vn heur incomparable.
Sur la plus grand' chaleur de ce iour desirable,
La beauté qui me blesse & me rend languissant,
Doucement dessus moy son beau chef abaissant,
S'est laïssee assoupir d'vn sommeil agreable.
Ah Dieu que de beautez en son front reluisoyent!
Que les lis blanchissans de son sein me plaisoyent!
Que d'œillets, que de fleurs, q̃ de graces ensemble!
Tu deuois faire, Amour, pour me contenter mieux,
Et pour mieus contẽpler les thresors qu'elle assẽble,
Que tout par tout en moy ie n'eusse que des yeux.

XXVII.

Marchans, qui voyagez iusqu'au riuage More
Du froid Septentrion, & qui sans reposer
A cent mille dangers vous allez exposer
Pour vn gain incertain qui vos esprits deuore:
Venez seulement voir la beauté que i'adore,
Et les yeux amoureux qui me font embrazer:
Et ie suis seur qu'apres vous ne pourrez priser
Le plus riche thresor, dont l'Egypte se dore.
Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,
L'esclat de ces rubis, ce coral rougissant,
Ce crystal, ceste obene, & ces graces diuines,
Ceste argent, ceste iuoyre, & ne vous contentez
Que ne voyez encor mille autres raritez,
Mille beaux diamans, & mille perles fines.

XXVIII.

Si toſt qu'au plus matin ma Diane s'eueille
(O Dieux iugez mon heur!) ie ſuis à ſon leuer,
Et voy tout le plus beau qui ſe puiſſe trouuer
Depuis les Indiens iuſqu'où Phebus ſommeille.
Ce n'eſt rien que le teint de l'Aurore vermeille,
Ce n'eſt riẽ que de voir aux longues nuicts d'hiuer
Parmi le firmament mille feux arriuer,
Et ne croy point qu'au ciel y ait plus de merueille.
Ie la voy quelquefois, s'elle ſe veut mirer,
Eſperdue, eſtonnee, & long temps demeurer
Admirant ſes beautez, dont meſme elle eſt rauie:
Et ce pendant (chetif!) ie tremble tout poureux
Et penſe au beau Narcis de ſoymeſme amoureux,
Craignant qu'vn ſort pareil mette fin à ſa vie.

XXIX.

Par vos graces, Madame, & par le dur martyre,
Qui me rend en aimant triſte & deſeſperé:
Par tous les lieux ſecrets où i'ay tant ſouſpiré
Et par le plus grãd bien qu'vn amoureux deſire:
Par to⁹ les traicts qu'Amour dedãs vos yeux retire,
Par les nœuds bien aimez de voſtre poil doré,
Et où rien de plus grand pourroit eſtre iuré,
Ie l'appelle à teſmoing de ce que ie veux dire.
Iamais d'autre que vous mon vers ne deſcrira,
Le feu de vos beaux yeux ma ſeule ardeur ſera,
Et rien qu'en voſtre nom ie ne veus entreprendre:
Faiſant priere aux Dieux ſi ie manque de foy
Et ſi mon cœur ne dit ce que ie fais entendre,
Que l'enfer tout entier ſoit reſerué pour moy.

XXX.

Pour me recompenſer de tant de paßion,
Que i'endure depuis que ſuis à ton ſeruice,
Te faiſant chacun iour de mon cœur ſacrifice,
Et me faiſant pour toy compagnon d'Ixion:
Non, ne me monſtre point aucune affection,
Puis que c'eſt ton voulor il faut que i'obeiſſe,
Ie ne delaiſſeray de faire mon office,
Et ne ſeray pas moins à ta deuotion:
Preſte moy ſeulement ceſte œillade diuine,
Qui me remplit d'amour le cœur & la poitrine,
Et qui d'vn feu cuiſant embraſa mes eſprits,
A fin qu'en me iouant ſoudain ie te regarde,
Et que cent mille amours dans le ſein ie te darde,
Alors tu ſeras priſe au ieu que tu m'as pris.

XXXI.

Amour, quand fus-tu né? Ce fut lors que la terre
S'émaille de couleurs, & les bois de verdeur.
De qui fus-tu conceu? D'vne puiſſante ardeur,
Qu'Oiſiueté laſciue en ſoymeſmes enſerre.
Qui te donne pouuoir de nous faire la guerre?
Vne chaude Eſperance, & vne froide Peur.
Où te retires-tu? Dedans vn ieune Cœur,
Que de cent mille traits cruellement i'enferre.
De qui fus-tu nourry? D'vne douce Beauté,
Qui eut pour la ſeruir Ieuneſſe & vanité.
Dequoy te repais-tu? d'vne belle lumiere.
Crains tu point le pouuoir des ans & de l'a Mort?
Non: car ſi quelquefois ie meurs par leur effort,
Auſſi toſt ie retourne en ma forme premiere.

XXXII.

Celle qui me retient ſous l'amoureuſe loy,
Et qui fait qu'en ces vers ſi ſouuent ie ſoupire
Accuſant ſa rigueur, & pleurant mon martyre,
DES IARDINS, c'eſt ma Court, ma faueur, & mon
Elle a pour Courtiſans mille amãs cõme moy, (Roy:
Que ſon œil enchanteur par ſes charmes attire,
Et rien que ſa faueur chacun d'eux ne deſire,
Chacun luy remonſtrant ſon ſeruice & ſa foy.
Elle eſt comme la Court, inconſtante, incertaine:
On a plus qu'à la Court, en la ſeruant, de peine,
Et ſi lon ne ſçauroit d'elle ſe retirer.
De la Court ſeulement d'vn poinct elle differe:
C'eſt qu'en ſuiuãt la Court quelque choſe on eſpe-
Et ſuiuant celle cy ne faut rien eſperer. (re.

XXXIII.

Donques ſera-til vray que l'ennuy qui me ronge,
A l'enui de ma foy viue eternellement?
Et que mon feu cruel s'embraſe meſmement
Dans la mer des Penſers où mon ame ſe plonge?
Me payra-lon touſiours d'vne vaine menſonge,
Qui fait que ma douleur s'accroiſſe inceſſãment?
Seray-ie touſiours veu pour aimer ardemment,
Diſcourir à par moy, comme vn homme qui ſonge?
Ne ſentiray-ie plus au dedans de mon cœur
Qu'vn debat obſtiné d'eſperance & de peur,
Qui mille fois le iour s'entredonnent la chaſſe?
Helas! ie croy que non. Car que puis-ie eſperer
Si ie voy ton ſecours de moy ſe retirer,
Eſtans mes ennemis les maiſtres de la place?

XXXIIII.

Puis ie pas à bon droit me nommer miſerable,
Et maudire l'aſpect ſous lequel ie fu né,
Puis qu'il me faut languir touſiours infortuné,
Et ne puis rien trouuer qui me ſoit fauorable?
Si ie ſuis trauaillé d'vn mal inſupportable,
Sans relaſche il me preſſe & me ſuit obſtiné:
Et ſi quelque plaiſir (peu ſcouuent) m'eſt donné,
Encor(ô ciel cruel!)preſque il n'eſt point durable.
I'eſtimoy que le Sort qui m'eſt ſi rigoureux,
Las de me trauailler me vouluſt rendre heureux,
Tant ie receuoy d'heur de ta douce preſence:
Mais,helas! ce n'eſtoit que pour plus me faſcher,
Puis quil falloit ſoudain qu'vne cruelle abſence
Me vint l'ame & le cœur de leur ſiege arracher.

XXXV.

S'il eſt vray que le ciel ait ſa courſe eternelle,
Que l'air ſoit inconſtant,la mer ſans fermeté,
Que la terre en Hiuer ne reſemble à l'Eſté,
Et que pour varier la Nature ſoit belle:
S'il eſt vray que l'eſprit d'origine immortelle,
Cherchãt touſiours d'apprẽdre aime la nouueauté,
Et ſi meſme le corps pour durer en ſanté
Change auec les ſaiſons de demeure nouuelle:
D'où vient qu'eſtant forcé par la rigueur des cieux
A changer,non de cœur,mais de terre & de lieux,
Ie ne guariſſe point de ma viue pointure?
D'où vient que tout me faſche & me déplaiſe tant?
Helas c'eſt que ie ſuis ſeul au monde conſtant,
Et que le changement eſt contre ma nature.

XXXVI.

Or' que bien loing de vous ie languy ſoucieux,
Ie ne trouue plaiſir qu'à plaindre mon martyre,
Et ne ſçauroy rien voir quelque part que ie tire,
Sans me repreſenter mon malheur gracieux.
Quand ie voy ces hauts mõts qui voiſinẽt les cieux,
Ie penſe à la grandeur du bien que ie deſire:
Et penſe oyant les vents en leur cauerne bruire,
Aux vents de mes ſoupirs & ſanglots furieux.
Quand ie voy des rochers les ſources diſtilantes,
Il me va ſouuenir de mes larmes bruſlantes,
Qui diſtilent ſans fin d'vn cours perpetuel:
Et les fueilles des bois, que le grand vent emporte,
Mettent deuant mes yeux mon eſperance morte,
Qui ſe renouuelant rend mon mal eternel.

XXXVII.

Solitaire & penſif dans vn bois écarté,
Bien loing du populaire & de la tourbe épeſſe
Ie veux baſtir vn temple à ma ſeule Deeſſe,
Pour appendre mes vœux à ſa diuinité.
Là de iour & de nuict par moy ſera chanté
Le pouuoir de ſes yeux, ſa gloire & ſa hauteſſe:
Et deuõt ſon beau nom i'inuoqueray ſans ceſſe,
Quand ie ſeray preſſé de quelque aduerſité.
Mon œil ſera la lampe, & la flamme immortelle,
Qui me va conſumant, ſeruira de chandelle:
Mon corps ſera l'autel, & mes ſouſpirs les vœux.
Par mille & mille vers ie chanteray l'office:
Puis épanchãt mes pleurs, et coupãt mes cheueux,
I'y feray tous les iours de mon cœur ſacrifice.

XXXVIII.

O *ſonge heureux & doux! où fuis-tu ſi ſoudain*
Laiſſant à ton depart mon ame deſolee?
O douce viſion, las! où es-tu volee,
Me rendant de triſteſſe & d'angoiſſe ſi plein!
Helas, Somme trompeur, que tu m'es inhumain!
Que n'as-tu plus long temps ma paupiere ſillee?
Que n'auez-vous encor, O vous troupe eſtoilee,
Empeſché le Soleil de commencer ſon train?
O Dieux, permettez moy que touſiours ie ſommeille,
Si ie puis receuoir vne autre nuict pareille,
Sans qu'vn triſte reſueil me debande les yeux!
Certes on dit bien vray: Le bien qui nous contente
» Touſiours traine à ſa ſuitte vn malheur ennuyeus,
» Et n'y a choſe aucune en ce monde conſtante.

XXXIX.

Ie me trauaille aſſez, pour ne faire apparoir
La douleur, qui me rend ſi triſte & ſi debile,
Mais helas ie ne puis! Il eſt trop difficile
De porter vn grand feu ſans qu'on le puiſſe voir.
Ie cache mes ennuis, ie contrains mon vouloir,
Et taſche à le couurir d'vne façon ſubtile:
Mais mon vague penſer, ou mon œil qui diſtile,
Découurent malgré moy ce qui me fait douloir.
Ne m'en accuſez point, ma mortelle Deeſſe:
Cil qui n'aime pas bien, d'vne ſage fineſſe
Pourra bien deguiſer, & ſe monſter diſcret:
Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour attainte,
Bien qu'il cognoiſſe aſſez qu'il faut eſtre ſecret,
Ne ſe ſçauroit aider de choſe qui ſoit feinte.

XL.

Quand i'approche de vous, & que ie prens l'audace
De regarder vos yeux, rois de ma liberté,
Vne ardeur me saisit, ie suis tout agité,
Et mille feus ardans en mon cœur prennent place.
Helas ! pour mon salut que faut-il que ie face,
Fors que vous esloigner contre ma volonté?
Ie le fay : toutesfois ie n'en suis mieux traitté.
Car si i'estois en feu, ie suis tout plein de glace.
Ie ne sçauroy parler, ie deuiens palle & blanc,
Vne tremblante peur me gele tout le sang,
Le froid m'étreint si fort que plus ie ne respire.
Hé donc puis-ie pas bien vous nommer mon Soleil
Si ie sens vn Hiuer m'esloignant de vostre œil,
Puis vn esté bouillant lors que ie le voy luire?

XLI.

Malheureux fut le iour, le mois, & la saison,
Que le cruel Amour ensorcela mon ame,
Versãt dedãs mes yeux par les yeus d'vne Dame,
Vne trop dangereuse & mortelle poison.
Helas ! ie suis tousiours en obscure prison:
Helas ! ie sens tousiours vne brusiante flame:
Helas ! vn trait mortel sans relasche m'entame,
Serrant, brusiant, naurant, esprit, ame, & raison.
Que sera-ce de moy ? le mal qui me tourmente,
En me desesperant d'heure en heure s'augmente,
Et plus ie vais auant plus ie suis malheureux.
Que maudite soit donc ma dure destinee,
L'heure, le iour, le mois, la saison & l'annee,
Que le cruel Amour me rendit amoureux.

XLII.

Ces eaux qui ſans ceſſer coulent deſſus ma face,
Et qui monſtrent aſſez mes cruelles douleurs,
Diane, helas voyez, ce ne ſont point des pleurs:
Tãt de pleurs dedãs moy ne ſçauroyẽt trouuer pla(ce:
C'eſt vne eau, que ie fay de tout ce que i'amaſſe
De vos perfections, & de cent mille fleurs
De vos ieunes beautez, y meſlant les odeurs,
Les roſes & les lis de voſtre bonne grace.
Mon amour ſert de feu, mon cœur ſert de fourneau,
Le vent de mes ſouſpirs nourriſt ſa vehemence:
Mon œil ſert d'alambic, par où diſtile l'eau.
Et d'autant que mon feu eſt violant & chaud,
Il fait ainſi monter tant de vapeurs en hault,
Qui coulent par mes yeux en ſi grand' abõdance.

XLIII.

Helas de plus en plus le malheur qui m'outrage
Renforce ſa furie, & me va pourſuyuant:
Ie ſens en pleine mer les ondes & le vent,
A l'heure que ie penſe eſtre pres du riuage.
Dieux ſoyez moy benins! deſtournez ce preſage,
Faites que ma frayeur ne marche plus auant,
Ou ne permettez pas que ie reſte viuant,
Pour voir deuant mes yeus vn ſi piteux naufrage.
La nuict qui me ſouloit de ſonges contenter,
Ores m'eſt inhumaine & me vient tourmenter,
Me faiſant voir ſans fin vne mort effroyable:
Dont ie tremble de crainte & ne ſçay que penſer.
Car veu que la beauté n'eſt pas lõg tẽps durable,
Ie crains pour les beaus yeus qui me fõt trépaſſer.

XLIIII.

Heureux Anneau de ma belle Deesse,
Que ie t'estime & combien tu me plais!
C'est toy mignon, qui mes ennuis defais
Changeant en heur le malheur qui m'oppresse.
Quand ie te voy ie suis plein de liesse,
De mille amours mon ame ie repais:
Par toy ma guerre est conuertie en paix,
Mes pleurs en ris, en plaisirs ma tristesse.
Tu es tout rond: parfaitte est la rondeur.
Tu es tout d'or, pour monstrer la grandeur
De mon amour comme l'or affince.
Ton diamant monstre ma fermeté,
Et qu'à grand tort ma Diane obstinee
Demeurera ferme en sa cruauté.

XLV.

Quand la fiere beauté qu'vniquement i'admire,
Faisoit luyre à Paris les Soleils de ses yeux,
On ne voyoit par tout qu'vn Printẽps gracieux,
Et tousiours mollement souspiroit vn Zephyre:
Mais depuis que son œil autre part alla luire,
La France n'a rien veu qu'vn hyuer soucieux,
Tout noircy de broüillas obscur & pluuieux,
Et les fiers Aquilons furieusement bruire.
Or' les monts où elle est, qui souloyent parauant
En l'Esté plus ardant estre batus du vent,
De frimas, de gelee, & de glace eternelle,
Sont au mois de Ianuier doucement éuentez,
Les eaux parlent d'Amour, & de tous les costez
On ne voit rien que fleurs, & verdure nouuelle.

XLVI.

Helas ! chaſſez ce vouloir obſtiné,
Helas ! changez ceſte eſtrange nature,
Et ne ſoyez ſi cruellement dure
Au pauure cœur, qui vous eſt deſtiné.
N'eſt-il pas temps que ie ſois guerdonné?
N'eſt-il pas temps qu'vne heureuſe auanture
Chaſſe bien loing la douleur que i'endure,
Et de chetif me rende fortuné?
Si vous voyez que ma foy ſoit certaine,
Si vous ſçauez la grandeur de ma peine,
Si vous pouuez mes langueurs ſecourir,
Que vous ſert-il que ie ſois miſerable?
Las ! haſtez vous de m'eſtre fauorable,
Ou haſtez-vous de me faire mourir.

XLVII.

Si i'aime iamais plus pour viure mal-contant,
Et ne rapporter rien de ma pourſuitte vaine
Que les faſcheux refus d'vne Dame inhumaine,
Et pour lãguir touſiours que ie meure à l'inſtant.
Hé ! qui fait ſuiure Amour, ſi ce n'eſt pourautant
Qu'on penſe en recueillir quelque ioye certaine?
Car cil qui ſeroit ſeur de n'en auoir que peine,
Seroit ce pas vn ſot s'il s'en trauailloit tant?
Ce qui nous fait trouuer le trauail agreable,
C'eſt quand nous eſperons quelque fin deſirable,
Qui doit donner repos à nos longues douleurs.
Pourquoy donc vainemẽt veux-ie par ma conſtance,
Par regrets, par ſoupirs, par plaĩtes, & par pleurs
Achepter des refus pour toute recompanſe?

I'ay

XLVIII.

I'ay long temps voyagé courant touſiours fortune
Sus vne mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardans ſoupirs & de mille ſanglots,
Demeurant quinze mois ſans voir ſoleil ny lune:
Ie reclamois en vain la faueur de Neptune,
Et des aſtres iumeaux, ſourds à tous mes propos:
Car les vens irritez combatans ſans repos,
Auoyent iuré ma mort ſans eſperance aucune.
Mon trop ardant deſir ainſi qu'il luy plaiſoit,
Sans voile & ſans timon la barque conduiſoit,
Qui couroit incertaine au vouloir de l'orage:
Mais durant ce danger vn écueil ie trouuay,
Qui briſa ma nacelle, & moy ie me ſauuay
A force de nager euitant le naufrage.

XLIX.

Puis que ie ne fay rien en vous obeiſſant,
Qui vous donne plaiſir, & vous ſoit agreable:
Puis que vous eſtimez que mon cœur ſoit muable,
Et que mieux ie vous ſers plus ie ſuis languiſſant:
Puis que voſtre rigueur d'heure en heure accroiſſant
Se plaiſt à me geſner, & me voir miſerable,
Puis que ma fermeté ne vous ſert que de fable,
Et que n'auez pitié de mon feu rauiſſant:
Puis que de iour en iour mon deſeſpoir s'augmente,
Renforçant la rigueur du mal qui me tourmente,
Et que ie ne voy rien qui me promette mieux,
Adieu, ma Dame, adieu, auſſi bien ie confeſſe
Qu'il faudroit pour ſeruir vne telle Deeſſe
Non vn hõme mortel, mais le plus grãd des dieux.

L.

Ie ſuis repris, helas ! ie ſuis repris,
Plus que iamais vne ardeur me conſume:
Ie ſuis tout cuit du venin que ie hume,
Qui boit mon ſang, & trouble mes eſprits!
Auſſi mes Yeux s'eſtoit trop entrepris.
Comment ? deſia vous en faiſiez couſtume
De vous mirer au feu qui vous allume:
Hé ! penſiez-vous n'en eſtre point ſurpris?
Puis que par vous i'ay receu ce dommage
Ie ne me plains que ſoyez en ſeruage:
Seruage ? non, ains douce liberté.
Mais mon eſprit qui n'a point faict d'offenſe,
Meritoit-il d'eſtre ainſi tourmenté,
Et que mon cœur pour l'œil fiſt penitence?

LI.

Celuy que l'Amour range à ſon commandement,
Change de iour en iour de façon differente:
Helas ! i'en ay bien faict mainte preuue apparẽte,
Ayant eſté par luy changé diuerſement.
Ie me ſuis veu muer pour le commencement
En Cerf qui porte au flanc vne fleche ſanglante:
Apres ie deuins Cygne, & d'vne voix dolente
Ie preſagé ma mort me plaignant doucement:
Apres ie deuins fleur languiſſante & panchee:
Puis ie fu faict fontaine auſſi ſoudain ſeichee,
Eſpuiſant par mes yeux toute l'eau que i'auois:
Or' ie ſuis Salemandre, & vy dedans la flame,
Mais i'eſpere bien toſt me voir changer en Voix,
Pour dire inceſſamment les beautez de ma Dame.

LII.

I'ay tant ſuyui l'Amour ſans auoir recompanſe,
I'ay tant pour l'adoucir vainement ſoupiré,
Que comme vn ennemi contre moy coniuré,
Ie dois iuſqu'à la mort luy faire reſiſtance.
Laſchement toutesfois ſans me mettre en defenſe
Ie me rens pour vn trait, que voſtre œil m'a tiré:
Bien que ie voye à l'œil mon malheur aſſuré,
Et que rien, fors la mort, ne me donne eſperance.
Mais qui pourroit fuir ce qui eſt ordonné?
L'vn meurt dedans ſon lict, l'autre eſt predeſtiné
Pour mourir au cõbat, l'autre au milieu de l'onde:
De moy, par les effets on peut voir clairement
Que le Ciel arreſta quand ie vins en ce monde,
Que ie deuoy mourir pour aimer conſtamment.

LIII.

Amour bruſle mon cœur d'vne ſi belle flame,
Et ſuis ſous ſon pouuoir ſi doucement traitté,
Que languiſſant ainſi captif & tourmenté,
Ie beny la priſon, & le feu de mon ame.
Vous autres priſonniers, que ſon ardeur enflame,
Souhaitez moins de peine, & plus de liberté:
De moy ie veux mourir en ma captiuité,
Conſommé par le feu des beaus yeus de ma Dame.
Les trauaux, les rigueurs, la peine & le malheur
Embelliſſent ma gloire, et n'ay plus grãd' douleur,
Que quãd ceſt œil ſelon autre que moy tourmente:
Ie n'ay pas toutesfois perdu le iugement.
Car on dit bien-heureux celuy qui ſe contente:
Et ie trouue à l'aimer mon ſeul contentement.

LIIII.

Las on dit que l'espoir nourrist l'affection,
Et que c'est luy qui donne à l'Amour accroissance!
Et i'aime (malheureux!) n'ayant nulle esperance
Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.
Le triste desespoir, chef de ma passion,
Ne me peut démouuoir de ma perseuerance:
Mais ce qui plus me trouble, & qui croist ma souf-
C'est que ie suis contraint d'vser de fiction. (frãce
Las ie cognois assez qu'en ma haute entreprise,
Vne discretion est bien propre & requise:
Mais mon sens égaré n'entend pas ce secret.
Car puis que ie vous aime, & que rien ie n'espere,
I'ay bien perdu le sens. Or se pourroit-il faire,
Qu'ayant perdu le sens ie peusse estre discret?

LV.

Madame, apres la mort c'est chose manifeste
Que nous irons tous deux à l'infernal tourment:
Vous, pour vostre rigueur: moy, pour trop hardimẽt
Auoir presumé voir vne chose celeste.
Mais d'autant pour le moins que ie vous suis moleste,
Vostre mal, me voyant, sera plus vehement:
Et moy, qui de vous voir fay mon contentement,
Ie beniray ce lieu que si fort lon deteste.
Car mon ame rauie en voyant vos beaux yeux,
Au milieu des Enfers establira les Cieux,
De la gloire eternelle heureusement pourueuë:
Et quand tous les damnez se voudront émouuoir
Pour empescher ma gloire, ils n'auront le pouuoir,
Pourueu qu'estant là bas ie ne perde la veuë.

LVI.

I'ay par long temps ſous l'amoureux pouuoir
Suyui ton œil, ſeul Soleil qui m'éclaire:
Et ne pouuoy, quoy que ie ſceuſſe faire,
Me retenir vne heure ſans le voir.
De plus grand heur ie ne voulois auoir:
Mais quand ie voy que tu veux le contraire,
Ie m'en eſloigne, & taſche à m'en diſtraire,
Pour obeïr à ton cruel vouloir.
En t'eſloignant i'eſloigne auſſi ma vie,
Et toutesfois pour te rendre ſeruie
Ie ne me plains de mourir en ce poinct.
Las! ie te rens entiere obeïſſance,
Fors que tu veux que ie ne t'aime point:
Mais ie n'ay pas de t'obeïr puiſſance.

LVII.

Ma nef paſſe au deſtroit d'vne mer courrouſſee,
Toute comble d'oubly, l'hiuer à la mi-nuict:
Vn aueugle, vn enfant, ſans ſouci la conduit,
Deſireux de la voir ſous les eaux renuerſee.
Il ha pour chaque rame vne folle penſee,
Coupant au lieu de l'eau l'eſperance qui fuit:
Les vens de mes ſoupirs, effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaiſir pouſſee.
De pleurs vne grand' pluye, & l'orageux nuage
De mille aſpres dédains détendent le cordage,
Retors des propres mains d'Ignorãce et d'Erreur:
De mes aſtres luiſans la flamme eſt retiree,
L'art eſt vaincu du tẽps, du bruit et de l'horreur,
Las! puis-ie donc rien voir que ma perte aſſeuree?

LVIII.

Puis qu'on veut que l'image en mõ cœur ſi biẽ peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauté,
Qui reteniez mon ame heureuſement contrainte.
En moy toute autre ardeur deſormais ſoit eſteinte,
Tout eſpoir, tout deſir, toute felicité:
Arriere (ô foible Amour) qui fais place à la crainte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité:
Adieu Lut compagnon de mes triſtes penſees,
Adieu nuicts en diſcours ſoudainement paſſees,
Deſirs, ſoupirs, regards ſi gracieux & doux:
Douleurs, ſoucis, regrets ſaiſiront voſtre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaiſirs, pour iamais ie pren congé de vous.

COMPLAINTE.

QVAND ie viens à penſer à mon cruel malheur,
Et au poinct deſaſtré de ma triſte naiſſance,
Ie me ſens ſi preſſé d'angoiſſeuſe douleur,
Qu'il faut qu'en ſoupirant mille plains ie cõmence.
Ie fens l'air de regrets, ie dépite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs qui ſortent de mes yeux,
Me noyent le viſage.
Deſolé que ie ſuis! à quoy puis-ie aſpirer?
Où faut-il que ie tourne? helas! que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face eſperer,
Et ſi ie ne voy rien qui ne me ſoit contraire?

Tout obiet me desplaist, toute chose me nuit:
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'ennui me font guerre.
Si i'ay quelque plaisir c'est helas! seulement
Quand i'innoque la mort pour finir ma detresse:
Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laisse.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceste inexorable:
Car helas! ie ne puis ie ne puis l'émouuoir
A m'estre fauorable.
Lors que ie la requier de finir mon émoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'est en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage.
Car les dieus qui ne sont de mes malheurs cõtens,
M'en gardent d'auantage.
Ils veulent que ie viue, à fin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans vn homme assemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee.
Car l'eternelle nuict ne coue point d'horreur,
De tourmens & de flame,
De pleurs, de peurs, de morts, de remors, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.
Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn homme où tout malheur abõde.
Las! ie me sens reduit à vn si triste poinct,

LVIII.

Puis qu'on veut que l'image en mõ cœur ſi biẽ peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauté,
Qui reteniez mon ame heureuſement contrainte.
En moy toute autre ardeur deſormais ſoit eſteinte,
Tout eſpoir, tout deſir, toute felicité:
Arriere (ô foible Amour) qui fais place à la crainte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité:
Adieu Lut compagnon de mes triſtes penſees,
Adieu nuicts en diſcours ſoudainement paſſees,
Deſirs, ſoupirs, regards ſi gracieux & doux:
Douleurs, ſoucis, regrets ſaiſiront voſtre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaiſirs, pour iamais ie pren congé de vous.

COMPLAINTE.

QVAND *ie viens à penſer à mon cruel malheur,*
Et au poinct deſaſtré de ma triſte naiſſance,
Ie me ſens ſi preſſé d'angoiſſeuſe douleur,
Qu'il faut qu'en ſoupirant mille plains ie cõmence.
Ie fens l'air de regrets, ie dépite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs qui ſortent de mes yeux,
Me noyent le viſage.
Deſolé que ie ſuis! à quoy puis-ie aſpirer?
Où faut-il que ie tourne? helas! que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face eſperer,
Et ſi ie ne voy rien qui ne me ſoit contraire?

Tout obiet me desplaist, toute chose me nuit:
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'ennui me font guerre.
Si i'ay quelque plaisir c'est helas! seulement
Quand i'innoque la mort pour finir ma detresse:
Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laisse.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceste inexorable:
Car helas! ie ne puis ie ne puis l'émouuoir
A m'estre fauorable.
Lors que ie la requier de finir mon émoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'est en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage.
Car les dieus qui ne sont de mes malheurs cõtens,
M'en gardent d'auantage.
Ils veulent que ie viue, à fin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans vn homme assemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee.
Car l'eternelle nuict ne couue point d'horreur,
De tourmens & de flame,
De pleurs, de peurs, de morts, de remors, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.
Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn homme où tout malheur abõde.
Las! ie me sens reduit à vn si triste poinct,

XXXIIII.

Puis ie pas à bon droit me nommer miſerable,
Et maudire l'aſpect ſous lequel ie fu né,
Puis qu'il me faut languir touſiours infortuné,
Et ne puis rien trouuer qui me ſoit fauorable?
Si ie ſuis trauaillé d'vn mal inſupportable,
Sans relaſche il me preſſe & me ſuit obſtiné:
Et ſi quelque plaiſir (peu ſcuuent) m'eſt donné,
Encor(ô ciel cruel!)preſque il n'eſt point durable.
I'eſtimoy que le Sort qui m'eſt ſi rigoureux,
Las de me trauailler me vouluſt rendre heureux,
Tant ie receuoy d'heur de ta douce preſence:
Mais,helas! ce n'eſtoit que pour plus me faſcher,
Puis quil falloit ſoudain qu'vne cruelle abſence
Me vint l'ame & le cœur de leur ſiege arracher.

XXXV.

S'il eſt vray que le ciel ait ſa courſe eternelle,
Que l'air ſoit inconſtant,la mer ſans fermeté,
Que la terre en Hiuer ne reſemble à l'Eſté,
Et que pour varier la Nature ſoit belle:
S'il eſt vray que l'eſprit d'origine immortelle,
Cherchãt touſiours d'apprẽdre aime la nouueauté,
Et ſi meſme le corps pour durer en ſanté
Change auec les ſaiſons de demeure nouuelle:
D'où vient qu'eſtant forcé par la rigueur des cieux
A changer,non de cœur,mais de terre & de lieux,
Ie ne guariſſe point de ma viue pointure?
D'où vient que tout me faſche & me déplaiſe tant?
Helas c'eſt que ie ſuis ſeul au monde conſtant,
Et que le changement eſt contre ma nature.

XXXVI.

Or' que bien loing de vous ie languy ſoucieux,
Ie ne trouue plaiſir qu'à plaindre mon martyre,
Et ne ſçauroy rien voir quelque part que ie tire,
Sans me repreſenter mon malheur gracieux.
Quand ie voy ces hauts mõts qui voiſinẽt les cieux,
Ie penſe à la grandeur du bien que ie deſire:
Et penſe oyant les vents en leur cauerne bruire,
Aux vents de mes ſoupirs & ſanglots furieux.
Quand ie voy des rochers les ſources diſtilantes,
Il me va ſouuenir de mes larmes bruſlantes,
Qui diſtilent ſans fin d'vn cours perpetuel:
Et les fueilles des bois, que le grand vent emporte,
Mettent deuant mes yeux mon eſperance morte,
Qui ſe renouuelant rend mon mal eternel.

XXXVII.

Solitaire & penſif dans vn bois écarté,
Bien loing du populaire & de la tourbe épeſſe
Ie veux baſtir vn temple à ma ſeule Deeſſe,
Pour appendre mes vœux à ſa diuinité.
Là de iour & de nuict par moy ſera chanté
Le pouuoir de ſes yeux, ſa gloire & ſa hauteſſe:
Et deuõt ſon beau nom i'inuoqueray ſans ceſſe,
Quand ie ſeray preſſé de quelque aduerſité.
Mon œil ſera la lampe, & la flamme immortelle,
Qui me va conſumant, ſeruira de chandelle:
Mon corps ſera l'autel, & mes ſouſpirs les vœux.
Par mille & mille vers ie chanteray l'office:
Puis épanchãt mes pleurs, et coupãt mes cheueux,
I'y feray tous les iours de mon cœur ſacrifice.

XXXVIII.

O ſonge heureux & doux! où fuis-tu ſi ſoudain
Laiſſant à ton depart mon ame deſolee?
O douce viſion, las! où es-tu volee,
Me rendant de triſteſſe & d'angoiſſe ſi plein!
Helas, Somme trompeur, que tu m'es inhumain!
Que n'as-tu plus long temps ma paupiere ſillee?
Que n'auez-vous encor, O vous troupe eſtoilee,
Empeſché le Soleil de commencer ſon train?
O Dieux, permettez moy que touſiours ie ſommeille,
Si ie puis receuoir vne autre nuict pareille,
Sans qu'vn triſte reſueil me debande les yeux!
Certes on dit bien vray: Le bien qui nous contente
» Touſiours traine à ſa ſuitte vn malheur ennuyeus,
» Et n'y a choſe aucune en ce monde conſtante.

XXXIX.

Ie me trauaille aſſez, pour ne faire apparoir
La douleur, qui me rend ſi triſte & ſi debile,
Mais helas ie ne puis! Il eſt trop difficile
De porter vn grand feu ſans qu'on le puiſſe voir.
Ie cache mes ennuis, ie contrains mon vouloir,
Et taſche à le couurir d'vne façon ſubtile:
Mais mon vague penſer, ou mon œil qui diſtile,
Découurent malgré moy ce qui me fait douloir.
Ne m'en accuſez point, ma mortelle Deeſſe:
Cil qui n'aime pas bien, d'vne ſage fineſſe
Pourra bien deguiſer, & ſe monſter diſcret:
Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour attainte,
Bien qu'il cognoiſſe aſſez qu'il faut eſtre ſecret,
Ne ſe ſçauroit aider de choſe qui ſoit feinte.

XL.

Quand i'approche de vous, & que ie prens l'audace
De regarder vos yeux, rois de ma liberté,
Vne ardeur me saisit, ie suis tout agité,
Et mille feus ardans en mon cœur prennent place.
Helas ! pour mon salut que faut-il que ie face,
Fors que vous esloigner contre ma volonté?
Ie le fay : toutesfois ie n'en suis mieux traitté:
Car si i'estois en feu, ie suis tout plein de glace.
Ie ne sçauroy parler, ie deuiens palle & blanc,
Vne tremblante peur me gele tout le sang,
Le froid m'étreint si fort que plus ie ne respire.
Hé donc puis-ie pas bien vous nommer mon Soleil
Si ie sens vn Hiuer m'esloignant de vostre œil,
Puis vn esté bouillant lors que ie le voy luire?

XLI.

Malheureux fut le iour, le mois, & la saison,
Que le cruel Amour ensorcela mon ame,
Versãt dedãs mes yeux par les yeus d'vne Dame,
Vne trop dangereuse & mortelle poison.
Helas ! ie suis tousiours en obscure prison:
Helas ! ie sens tousiours vne brustante flame:
Helas ! vn trait mortel sans relasche m'entame,
Serrant, brustant, naurant, esprit, ame, & raison.
Que sera-ce de moy ? le mal qui me tourmente,
En me desesperant d'heure en heure s'augmente,
Et plus ie vais auant plus ie suis malheureux.
Que maudite soit donc ma dure destinee,
L'heure, le iour, le mois, la saison & l'annee,
Que le cruel Amour me rendit amoureux.

XLII.

Ces eaux qui ſans ceſſer coulent deſſus ma face,
Et qui monſtrent aſſez mes cruelles douleurs,
Diane, helas voyez, ce ne ſont point des pleurs:
Tãt de pleurs dedãs moy ne ſçauroyẽt trouuer pla (ce:
C'eſt vne eau, que ie fay de tout ce que i'amaſſe
De vos perfections, & de cent mille fleurs
De vos ieunes beautez, y meſlant les odeurs,
Les roſes & les lis de voſtre bonne grace.
Mon amour ſert de feu, mon cœur ſert de fourneau,
Le vent de mes ſouſpirs nourriſt ſa vehemence:
Mon œil ſert d'alambic, par où diſtile l'eau.
Et d'autant que mon feu eſt violant & chaud,
Il fait ainſi monter tant de vapeurs en hault,
Qui coulent par mes yeux en ſi grand' abõdance.

XLIII.

Helas de plus en plus le malheur qui m'outrage
Renforce ſa furie, & me va pourſuyuant:
Ie ſens en pleine mer les ondes & le vent,
A l'heure que ie penſe eſtre pres du riuage.
Dieux ſoyez moy benins! deſtournez ce preſage,
Faites que ma frayeur ne marche plus auant,
Ou ne permettez pas que ie reſte viuant,
Pour voir deuant mes yeus vn ſi piteux naufrage.
La nuict qui me ſouloit de ſonges contenter,
Ores m'eſt inhumaine & me vient tourmenter,
Me faiſant voir ſans fin vne mort effroyable:
Dont ie tremble de crainte & ne ſçay que penſer.
Car veu que la beauté n'eſt pas lõg tẽps durable,
Ie crains pour les beaus yeus qui me fõt trépaſſer.

XLIIII.

Heureux Anneau de ma belle Deesse,
Que ie t'estime & combien tu me plais!
C'est toy mignon, qui mes ennuis defais
Changeant en heur le malheur qui m'oppresse.
Quand ie te voy ie suis plein de liesse,
De mille amours mon ame ie repais:
Par toy ma guerre est conuertie en paix,
Mes pleurs en ris, en plaisirs ma tristesse.
Tu es tout rond: parfaitte est la rondeur.
Tu es tout d'or, pour monstrer la grandeur
De mon amour comme l'or affince.
Ton diamant monstre ma fermeté,
Et qu'à grand tort ma Diane obstinee
Demeurera ferme en sa cruauté.

XLV.

Quand la fiere beauté qu'vniquement i'admire,
Faisoit luyre à Paris les Soleils de ses yeux,
On ne voyoit par tout qu'vn Printẽps gracieux,
Et tousiours mollement souspiroit vn Zephyre:
Mais depuis que son œil autre part alla luire,
La France n'a rien veu qu'vn hyuer soucieux,
Tout noircy de broüillas obscur & pluuieux,
Et les fiers Aquilons furieusement bruire.
Or' les monts où elle est, qui souloyent parauant
En l'Este plus ardant estre batus du vent,
De frimas, de gelee, & de glace eternelle,
Sont au mois de Ianuier doucement éuentez,
Les eaux parlent d'Amour, & de tous les costez
On ne voit rien que fleurs, & verdure nouuelle.

XLVI.

Helas ! chaſſez ce vouloir obſtiné,
Helas ! changez ceſte eſtrange nature,
Et ne ſoyez ſi cruellement dure
Au pauure cœur, qui vous eſt deſtiné.
N'eſt-il pas temps que ie ſois guerdonné?
N'eſt-il pas temps qu'vne heureuſe auanture
Chaſſe bien loing la douleur que i'endure,
Et de chetif me rende fortuné?
Si vous voyez que ma foy ſoit certaine,
Si vous ſçauez la grandeur de ma peine,
Si vous pouuez mes langueurs ſecourir,
Que vous ſert-il que ie ſois miſerable?
Las ! haſtez vous de m'eſtre fauorable,
Ou haſtez-vous de me faire mourir.

XLVII.

Si i'aime iamais plus pour viure mal-contant,
Et ne rapporter rien de ma pourſuitte vaine
Que les faſcheux refus d'vne Dame inhumaine,
Et pour lãguir touſiours que ie meure à l'inſtant.
Hé ! qui fait ſuiure Amour, ſi ce n'eſt pourautant
Qu'on penſe en recueillir quelque ioye certaine?
Car cil qui ſeroit ſeur de n'en auoir que peine,
Seroit ce pas vn ſot s'il s'en trauailloit tant?
Ce qui nous fait trouuer le trauail agreable,
C'eſt quand nous eſperons quelque fin deſirable,
Qui doit donner repos à nos longues douleurs.
Pourquoy donc vainemẽt veux-ie par ma conſtance,
Par regrets, par ſoupirs, par plaĩtes, & par pleurs
Achepter des refus pour toute recompanſe?

I'ay

XLVIII.

I'ay long temps voyagé courant touſiours fortune
Sus vne mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardans ſoupirs & de mille ſanglots,
Demeurant quinze mois ſans voir ſoleil ny lune:
Ie reclamois en vain la faueur de Neptune,
Et des aſtres iumeaux, ſourds à tous mes propos:
Car les vens irritez combatans ſans repos,
Auoyent iuré ma mort ſans eſperance aucune.
Mon trop ardant deſir ainſi qu'il luy plaiſoit,
Sans voile & ſans timon la barque conduiſoit,
Qui couroit incertaine au vouloir de l'orage:
Mais durant ce danger vn écueil ie trouuay,
Qui briſa ma nacelle, & moy ie me ſauuay
A force de nager euitant le naufrage.

XLIX.

Puis que ie ne fay rien en vous obeïſſant,
Qui vous donne plaiſir, & vous ſoit agreable:
Puis que vous eſtimez que mon cœur ſoit muable,
Et que mieux ie vous ſers plus ie ſuis languiſſant:
Puis que voſtre rigueur d'heure en heure accroiſſant
Se plaiſt à me geſner, & me voir miſerable,
Puis que ma fermeté ne vous ſert que de fable,
Et que n'auez pitié de mon feu rauiſſant:
Puis que de iour en iour mon deſeſpoir s'augmente,
Renforçant la rigueur du mal qui me tourmente,
Et que ie ne voy rien qui me promette mieux,
Adieu, ma Dame, adieu, auſſi bien ie confeſſe
Qu'il faudroit pour ſeruir vne telle Deeſſe
Non vn hõme mortel, mais le plus grãd des dieux.

L.

Ie ſuis repris, helas ! ie ſuis repris,
Plus que iamais vne ardeur me conſume:
Ie ſuis tout cuit du venin que ie hume,
Qui boit mon ſang, & trouble mes eſprits!
Auſſi mes Yeux c'eſtoit trop entrepris.
Comment ? deſia vous en faiſiez couſtume
De vous mirer au feu qui vous allume:
Hé ! penſiez-vous n'en eſtre point ſurpris?
Puis que par vous i'ay receu ce dommage
Ie ne me plains que ſoyez en ſeruage:
Seruage ? non, ains douce liberté.
Mais mon eſprit qui n'a point faict d'offenſe,
Meritoit-il d'eſtre ainſi tourmenté,
Et que mon cœur pour l'œil fiſt penitence?

LI.

Celuy que l'Amour range à ſon commandement,
Change de iour en iour de façon differente:
Helas ! i'en ay bien faict mainte preuue apparẽte,
Ayant eſté par luy changé diuerſement.
Ie me ſuis veu muer pour le commencement
En Cerf qui porte au flanc vne fleche ſanglante:
Apres ie deuins Cygne, & d'vne voix dolente
Ie preſagé ma mort me plaignant doucement:
Apres ie deuins fleur languiſſante & panchee:
Puis ie fu faict fontaine auſſi ſoudain ſeichee,
Eſpuiſant par mes yeux toute l'eau que i'auois:
Or ie ſuis Salemandre, & vy dedans la flame,
Mais i'eſpere bien toſt me voir changer en Voix,
Pour dire inceſſamment les beautez de ma Dame.

LII.

I'ay tant ſuyui l'Amour ſans auoir recompanſe,
I'ay tant pour l'adoucir vainement ſoupiré,
Que comme vn ennemi contre moy coniuré,
Ie dois iuſqu'à la mort luy faire reſiſtance.
Laſchement toutesfois ſans me mettre en defenſe
Ie me rens pour vn trait, que voſtre œil m'a tiré:
Bien que ie voye à l'œil mon malheur aſſuré,
Et que rien, fors la mort, ne me donne eſperance.
Mais qui pourroit fuir ce qui eſt ordonné?
L'vn meurt dedans ſon lict, l'autre eſt predeſtiné
Pour mourir au cõbat, l'autre au milieu de l'onde:
De moy, par les effets on peut voir clairement
Que le Ciel arreſta quand ie vins en ce monde,
Que ie deuoy mourir pour aimer conſtamment.

LIII.

Amour bruſle mon cœur d'vne ſi belle flame,
Et ſuis ſous ſon pouuoir ſi doucement traitté,
Que languiſſant ainſi captif & tourmenté,
Ie beny la priſon, & le feu de mon ame.
Vous autres priſonniers, que ſon ardeur enflame,
Souhaitez moins de peine, & plus de liberté:
De moy ie veux mourir en ma captiuité,
Conſommé par le feu des beaus yeus de ma Dame.
Les trauaux, les rigueurs, la peine & le malheur
Embelliſſent ma gloire, et n'ay plus grãd' douleur,
Que quãd ceſt œil ſelon autre que moy tourmente:
Ie n'ay pas toutesfois perdu le iugement.
Car on dit bien-heureux celuy qui ſe contente:
Et ie trouue à l'aimer mon ſeul contentement.

LIIII.

Las on dit que l'espoir nourrist l'affection,
Et que c'est luy qui donne à l'Amour accroissance!
Et i'aime (malheureux!) n'ayant nulle esperance
Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.
Le triste desespoir, chef de ma passion,
Ne me peut démouuoir de ma perseuerance:
Mais ce qui plus me trouble, & qui croist ma souf-
C'est que ie suis contraint d'vser de fiction. (frãce
Las ie cognois assez qu'en ma haute entrepriſe,
Vne discretion est bien propre & requise:
Mais mon sens égaré n'entend pas ce secret.
Car puis que ie vous aime, & que rien ie n'espere,
I'ay bien perdu le sens. Or se pourroit-il faire,
Qu'ayant perdu le sens ie peusse estre discret?

LV.

Madame, apres la mort c'est chose manifeste
Que nous irons tous deux à l'infernal tourment:
Vous, pour vostre rigueur: moy, pour trop hardimẽt
Auoir presumé voir vne chose celeste.
Mais d'autant pour le moins que ie vous suis moleste,
Vostre mal, me voyant, sera plus vehement:
Et moy, qui de vous voir fay mon contentement,
Ie beniray ce lieu que si fort lon deteste.
Car mon ame rauie en voyant vos beaux yeux,
Au milieu des Enfers establira les Cieux,
De la gloire eternelle heureusement pourueuë:
Et quand tous les damnez se voudront émouuoir
Pour empescher ma gloire, ils n'auront le pouuoir,
Pourueu qu'estant là bas ie ne perde la veuë.

LVI.

I'ay par long temps ſous l'amoureux pouuoir
Suyui ton œil, ſeul Soleil qui m'éclaire:
Et ne pouuoy, quoy que ie ſceuſſe faire,
Me retenir vne heure ſans le voir.
De plus grand heur ie ne voulois auoir:
Mais quand ie voy que tu veux le contraire,
Ie m'en eſloigne, & taſche à m'en diſtraire,
Pour obeïr à ton cruel vouloir.
En t'eſloignant i'eſloigne auſſi ma vie,
Et toutesfois pour te rendre ſeruie
Ie ne me plains de mourir en ce poinct.
Las! ie te rens entiere obeïſſance,
Fors que tu veux que ie ne t'aime point:
Mais ie n'ay pas de t'obeïr puiſſance.

LVII.

Ma nef paſſe au deſtroit d'vne mer courrouſſee,
Toute comble d'oubly, l'hiuer à la mi-nuict:
Vn aueugle, vn enfant, ſans ſoucy la conduit,
Deſireux de la voir ſous les eaux renuerſee.
Il ha pour chaque rame vne folle penſee,
Coupant au lieu de l'eau l'eſperance qui fuit:
Les vens de mes ſoupirs, effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaiſir pouſſee.
De pleurs vne grand' pluye, & l'orageux nuage
De mille aſpres dédains détendent le cordage,
Retors des propres mains d'Ignorãce et d'Erreur:
De mes aſtres luiſans la flamme eſt retiree,
L'art eſt vaincu du tẽps, du bruit et de l'horreur,
Las! puis-ie donc rien voir que ma perte aſſeuree?

LVIII.

Puis qu'on veut que l'image en mõ cœur ſi biẽ peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauté,
Qui reteniez mon ame heureuſement contrainte.
En moy toute autre ardeur deſormais ſoit eſteinte,
Tout eſpoir, tout deſir, toute felicité:
Arriere (ô foible Amour) qui fais place à la crainte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité:
Adieu Lut compagnon de mes triſtes penſees,
Adieu nuicts en diſcours ſoudainement paſſees,
Deſirs, ſoupirs, regards ſi gracieux & doux:
Douleurs, ſoucis, regrets ſaiſiront voſtre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaiſirs, pour iamais ie pren congé de vous.

COMPLAINTE.

QVAND *ie viens à penſer à mon cruel malheur,*
Et au poinct deſaſtré de ma triſte naiſſance,
Ie me ſens ſi preſſé d'angoiſſeuſe douleur,
Qu'il faut qu'en ſoupirant mille plains ie cõmence.
Ie fens l'air de regrets, ie dépite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs qui ſortent de mes yeux,
Me noyent le viſage.
Deſolé que ie ſuis! à quoy puis-ie aſpirer?
Où faut-il que ie tourne? helas! que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face eſperer,
Et ſi ie ne voy rien qui ne me ſoit contraire?

Tout obiet me desplaist, toute chose me nuit:
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'ennui me font guerre.
Si i'ay quelque plaisir c'est helas! seulement
Quand i'innoque la mort pour finir ma detresse:
Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laisse.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceste inexorable:
Car helas! ie ne puis ie ne puis l'émouuoir
A m'estre fauorable.
Lors que ie la requier de finir mon émoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'est en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage.
Car les dieus qui ne sont de mes malheurs cõtens,
M'en gardent d'auantage.
Ils veulent que ie viue, à fin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans vn homme assemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee.
Car l'eternelle nuict ne couue point d'horreur,
De tourmens & de flame,
De pleurs, de peurs, de morts, de remors, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.
Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn homme où tout malheur abõde.
Las! ie me sens reduit à vn si triste poinct,

LVIII.

Puis qu'on veut que l'image en mõ cœur ſi biẽ peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauté,
Qui reteniez mon ame heureuſement contrainte.
En moy toute autre ardeur deſormais ſoit eſteinte,
Tout eſpoir, tout deſir, toute felicité:
Arriere (ô foible Amour) qui fais place à la crainte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité:
Adieu Lut compagnon de mes triſtes penſees,
Adieu nuicts en diſcours ſoudainement paſſees,
Deſirs, ſoupirs, regards ſi gracieux & doux:
Douleurs, ſoucis, regrets ſaiſiront voſtre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaiſirs, pour iamais ie pren congé de vous.

COMPLAINTE.

QVAND *ie viens à penſer à mon cruel malheur,*
Et au poinct deſaſtré de ma triſte naiſſance,
Ie me ſens ſi preſſé d'angoiſſeuſe douleur,
Qu'il faut qu'en ſoupirant mille plains ie cõmence.
Ie fens l'air de regrets, ie dépite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs qui ſortent de mes yeux,
Me noyent le viſage.
Deſolé que ie ſuis! à quoy puis-ie aſpirer?
Où faut-il que ie tourne? helas! que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face eſperer,
Et ſi ie ne voy rien qui ne me ſoit contraire?

Tout obiet me deſplaiſt, toute choſe me nuit:
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'ennui me font guerre.
Si i'ay quelque plaiſir c'eſt helas! ſeulement
Quand i'innoque la mort pour finir ma detreſſe:
Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laiſſe.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceſte inexorable:
Car helas! ie ne puis ie ne puis l'émouuoir
A m'eſtre fauorable.
Lors que ie la requier de finir mon émoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuſte priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'eſt en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage.
Car les dieus qui ne ſont de mes malheurs cõtens,
M'en gardent d'auantage.
Ils veulent que ie viue, à fin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans vn homme aſſemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans ſoy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee.
Car l'eternelle nuict ne couue point d'horreur,
De tourmens & de flame,
De pleurs, de peurs, de morts, de remors, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.
Ie ne ſçay qui ie ſuis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn homme où tout malheur abõde.
Las! ie me ſens reduit à vn ſi triſte poinct,

Que me faſchant de moy ie faſche tout le monde:
Et ce qui plus me trouble, & me fait blaſphemer
Nature & la Fortune,
C'eſt que ie ne ſçauroy ſeulement exprimer
L'ennuy qui m'importune.
Il faut que ie le couure & l'étouffe au dedans,
Pour ne le pouuoir pas aſſez triſtement plaindre,
Dont ie viens à ſentir mille charbons ardans,
Que ie ne puis par pleurs, & par ſoupirs éteindre:
Seulement ie me plais, me mettant à penſer
Que tel eſt mon martyre,
Que quād le ciel voudroit plus fort ſe courrouſſer,
Ie ne puis auoir pire.
S'il aduient quelquefois qu'outre ma volonté,
Du logis où ie ſuis i'abandonne la porte,
Ie chancelle à tout pas d'vn & d'autre coſté,
Tāt la douleur extreme hors de moy me trāſporte.
Ie ne parle à perſonne, & chemine incertain,
Comme il plaiſt à ma rage:
Si quelqu'vn me rencōtre, il me prend tout ſoudain
Pour vn mauuais preſage.
Bien que ie ſois comblé de toute affliction,
Et que mon iuſte dueil par le temps ne s'appaiſe,
Mes amis ſeulement n'en ont compaſſion,
Et ſemble qu'en mon mal tout le monde ſe plaiſe:
Meſme aux plus durs aſſaux de ma calamité
I'entr'oy comme vn murmure
De ceux qui vont diſans que i'ay bien meritê
Le tourment que i'endure.
C'eſt trop c'eſt trop languy ſans eſpoir de ſecours,
Pour finir ma douleur il faut que ie me tuë:

Ie veux haſter la fin de mes malheureux iours,
M'outreperçant le cœur d'vne lame pointuë:
Mais helas! ie ne ſçay ſi par ce doux treſpas
I'auray banny mes peines:
Et crains de les porter (maudite Ombre) là bas
Touſiours plus inhumaines.
C'eſt aſſez, ma Chanſon, il eſt temps de ceſſer,
Et d'arreſter le cours de ton dueil larmoyable:
Mais en m'abandonnant où te puis-ie adreſſer
S'il ne s'en trouue vn ſeul tant que moy miſerable?
Va donc où tu voudras, & me laiſſe endurer
La douleur qui m'affole,
Auſſi bien c'eſt en vain que ie veux eſperer
Que ton chant me conſole.

STANSES.

LORS qu'vn de vos regards doucement me bleſſa,
Et que mon ame libre en priſon fut reduitte,
Mon cœur raui d'amour auſſi toſt me laiſſa,
Et ſans autre conſeil ſe mit à voſtre ſuitte.
Mais comme vn voyageur, qui s'arreſte pour voir
S'il trouue en ſon chemin quelque choſe nouuelle,
Alors qu'il veit vos yeux de paſſer n'eut pouuoir,
Et demeura ſurpris d'vne clairté ſi belle.
Puis il reprend courage, & s'aſſeure à la fin,
Deſireux d'acheuer l'entrepriſe premiere:
Soit qu'Amour le guidaſt, ou ſon heureux deſtin,
Ou que voſtre œil luiſant luy fourniſt de lumiere,
Il ne s'arreſte plus, & vient iuſques au lieu,

Siege de voſtre cœur, qu'il embraſſa ſur l'heure,
Et me diſt en riant vn eternel Adieu,
Ne voulant plus partir de ſi belle demeure.
Voſtre cœur qui ne veut, plein d'vn braue deſir,
Souffrir vn compagnon, autre empire pourchaſſe:
Et delaiſſant le ſien d'vn lieu ſe vient ſaiſir,
Où nul autre que luy ne pourroit auoir place:
C'eſt le lieu que mon cœur plein d'amour & de foy,
Diuinement guidé, delaiſſa pour vous ſuyure.
Voyla donc comme Amour du depuis nous fait viure,
Mon cœur eſt dedans vous, le voſtre eſt dedans moy.

CHANSON.

CEVX qui peignent Amour ſans yeux,
N'ont pas bien ſa force cogneuë,
Il voit plus clair qu'aucun des Dieux,
Las! i'ay trop eſſayé ſa veuë.
Souuent en penſant me ſauuer,
Ie me pers aux lieux ſolitaires:
Mais il ne faut à me trouuer
Dans les plus ſauuages repaires.
Quoy que ie coure inceſſamment
Par deſerts, montaignes & plaines,
Il ne m'eſloigne aucunement,
Et me fait ſouffrir mille peines.
Helas! a-til mauuais regard?
De cent mille traits qu'il m'adreſſe,
Il ne me frappe en nulle part
Qu'au cœur où touſiours il me bleſſe.
Il ha donc des yeux, & voit bien,
En quelque endroit qu'il vueille atteindre:

Mais il eſt ſourd, & n'entend rien,
On a beau ſoupirer & plaindre.
S'il euſt ouy tant de regrets,
Tant de cris, tant d'aigres complaintes,
Que ie laſche aux lieux plus ſecrets,
Teſmoins de mes dures attaintes:
Quand il n'euſt point eu d'amitié,
Et qu'il euſt tout bruſlé de rage,
Ie ſuis ſeur qu'il euſt eu pitié,
Et qu'il euſt changé de courage.
Que me faut-il donc eſperer
Suiuant ce Dieu plein de furie?
Il voit bien pour me martyrer,
Et n'entend rien quand ie le prie.

DIALOGVE.

D.

IE te coniure Amour par ta mere Cypris,
Par ta douce poiſon ſi forte en nos eſprits,
Par ton arc, par tes traits, par ta luiſante flame,
Par l'effort des beaux yeux dont tu m'as ſurmonté,
Par les cris & les pleurs fruicts de ma loyauté,
De dire en ma faueur vn Adieu à ma Dame.

AMOVR.

Que veux-tu que ie die? hé! te vaut-il pas mieux
Toymeſme en ſoupirant ton trauail ſoucieux,
La baiſer doucement, & prendre congé d'elle?
Car voyant de tes yeux tant de larmes ſortir,
Peut eſtre que ton mal elle pourra ſentir,
Et inger par tes pleurs que tu lui es fidelle.

D.

Las, Amour, ie ne puis ! l'ennuy que ie reçoy
D'esloigner ses beautez, me rend si hors de moy.
Que ie n'ay le pouuoir de dire vne parole.
Voy comme à tous propos il me faut soupirer,
Et si ie ne sçaurois vne larme tirer,
Tant i'ay le cœur chargé du regret qui m'affole.

AMOVR.

Bien donc, pour ton confort ie m'en vay la trouuer:
Mais ie me veux armer, à fin de n'esprouuer
Ses yeux, qui tant de fois m'ont ia pensé surprendre.
Tu peux bien ce pendant m'informer à loisir
Comme il faut que ie face en suyuant ton desir,
Et quels mysteres saints ie luy dois faire entendre.

D.

Puis qu'il te plaist, Amour, tant me fauoriser,
Monstre luy de quel feu tu m'as fait embraser,
Et combien sa rigueur me donne de martyre:
Monstre luy les douleurs d'vn cœur sans fiction,
Et luy dy que ie n'ay plus viue affection
Que de languir tousiours puis qu'elle le desire.
Dy luy le desespoir où ie me voy reduit,
Or' qu'vn fascheux depart loing d'elle me conduit,
Et qu'vne mort prochaine est ma seule esperance.
Apres coniure-la par ma ferme amitié,
Et par ses doux regards qui promettent pitié,
Qu'elle ait aucunefois de mon mal souuenance.
Comme aussi de ma part ie ne veux rien penser,
Entreprendre, inuenter, poursuiure ou commencer,
Estant loing de ses yeux, qu'en sa seule memoire:
N'escriuant vn seul vers qui n'ait pour argument

Mes deſirs ſans eſpoir, ma conſtance au tourment,
Sa vertu, ſes beautez, ſon honneur & ſa gloire.
Amour, tu luy diras pour plus me contenter,
Qu'elle ha mille moyens de ſe repreſenter
L'ennuy qu'en ſon abſence il faudra que i'endure:
Soit en voyant le ciel, l'air, la terre, & les eaux,
Soit oyant aux foreſts le doux chant des oyſeaux,
Rien ne ſe trouuera qui mon mal ne figure.
S'elle eſt dans vn taillis à l'écart quelquefois,
Qu'elle penſe me voir couché dedans vn bois,
Decouurant mes ennuis aux buiſſons & aux arbres:
S'elle voit en paſſant vn pierreux baſtiment,
Qu'elle penſe me voir par mon dueil vehement
Emouuoir à pitié les rochers & les marbres.
S'il pleut aucunefois, pẽſe aux eaux de mes pleurs:
Et quand l'Eſté boüillant nous cuira de chaleurs,
Penſe au feu plus ardant qui me bruſle & ſaccage.
Si le Ciel de tonnerre ou d'orage eſt noirci,
Penſe que mon cœur trouble eſt émeu tout ainſi,
D'ennuy, de deſeſpoir, de tonnerre & d'orage.
Bref, que ſes yeux ſi clairs ne puiſſent plus riẽ voir,
Qu'auſſi toſt ma douleur ne la vienne émouuoir,
Et n'arrache vn ſoupir de ſon ame cruelle:
Car ſi par ſon depart ie doy tant endurer,
Quel bien pour mon ſecours puis-ie helas deſirer,
Sinon qu'elle ait pitié du mal que i'ay pour elle?

CHANSON.

SVS ſus mon Lut, d'vn accord pitoyable
Plains la douleur qui me rend miſerable:
Plains mon deſaſtre, & d'vn ton êclatant
Dy le depart qui me va tourmentant.

Pleurez, mes Yeux, & d'vne longue trace
L'eau de mes pleurs coule dessus ma face,
Et que iamais n'en tarisse le cours
Qu'en tarissant ma vie & mes amours.
Il ne faut plus que i'aye aucune attente
De voir iamais chose qui me contente:
Retirez-vous tous mes plaisirs passez,
Et mille ennuis pour garde me laissez.
Car à quel bien faut-il plus que i'aspire?
Mon beau Soleil loing de moy se retire,
Et le flambeau qui souloit m'éclairer
Ailleurs va luire, & me laisse égarer.
Ces doux attraits pleins de chaste rudesse,
Ces viues fleurs d'vne belle ieunesse,
Ce front, ce teint, ce printemps gracieux
(O Ciel cruel!) s'esloignent de mes yeux.
Iniuste Amour, pere de ma souffrance,
Pourquoy fis-tu que i'ousse cognoissance
De ses beautez, pour tout en vn moment
M'en séparer par vn esloignement?
Endure aumoins que ma douleur extréme
A ce depart me priue de moymême,
Et que ie sois tout ainsi comme vn corps
Qui ne sent rien quand l'ame en est dehors.
Car c'est mon ame, & mon ame elle emporte,
Me delaissant comme personne morte,
Sinon qu'vn mort n'a point de sentiment,
Et ie sens bien mon rigoureux tourment.

CHANSON.

PVIS que le Ciel cruel, ſource de mes malheurs,
De iour en iour s'obſtine & mon dueil renouuelle,
Ie veux lâcher la bonde aux ſanglots & aux pleurs,
Et n'auoir plus de trefue à ma iuſte querelle:
Puis que i'éprouue tant de diuers changemens,
Et que tant de penſers tout confus m'enuironnent,
Que l'air, le feu, la terre, & tous les elemens
En leur premier Chaos vne autrefois retournent:
Puis que mon clair Soleil ſur moy plus ne reluit,
Et qu'vn nuage épais rend obſcure ma veuë,
Que l'Aurore ſe change en effroyable nuict,
Et que le plus beau iour ſe couure d'vne nuë:
Puis que par biẽ aimer mon cœur n'a ſceu mouuoir
Les cieux à diuertir ceſte faſcheuſe abſence,
Las! croiray-ie qu'Amour dans le ciel ait pouuoir,
Et qu'il renge les Dieux ſous ſon obeiſſance?
En vain ie dreſſe en l'air la prunelle des yeux,
S'il n'y a point d'obiet qui me ſoit agreable:
Le plaiſir me deſplaiſt, le iour m'eſt ennuyeux,
Et plus ie vais auant plus ie ſuis miſerable.
Comme celuy qui voit au Printemps émaillé
Vn iardin bigarré de diuerſe peinture,
Ne le recognoiſt plus quand il eſt deſpouillé
Par l'Hiuer mal-plaiſant, de grace & de verdure.
De meſme, en ne voyant ainſi que ie ſoulois,
Tant de douces beautez de ma chere Maiſtreſſe,
Ie ne recognoy plus tous ces lieux où ie voi,

Et m'égare en reſuant ſans voye & ſans addreſſe.
I'erre tout ſeul, penſif, ignorant qui ie ſuis,
Ma face horrible à voir d'eaus eſt touſiours couuerte:
Tous ces plaiſirs de Court me ſont autant d'ennuis,
Seruans de refraiſchir ma douleur & ma perte.
Regardant ces combats de plaiſir ſeulement,
A l'eſpee, à la hache, à la picque, à la lance,
Las (ce dy-ie) qu'Amour me bat bien autrement,
Et ſi ie ne ſçauroy luy faire reſiſtance!
Tout ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenſer,
Et redouble l'ennuy dont mon ame eſt attainte:
Seulement ie me plais me mettant à penſer
Que des lieux où tu es tu entens ma complainte.
O Dieu s'il eſt ainſi, comme ie croy qu'il eſt,
Que i'eſtime ma peine vn repos agreable!
Que mon ſouci m'eſt dous, que mon treſpas me plaiſt!
La mort en bien aimant eſt touſiours honorable.
Chanſon, ceſſe ta plainte, & ſors d'auecques moy,
Pour trouuer la beauté dont ie pleure l'abſence:
Dy luy que le malheur ne peut rien ſur ma foy,
Et que mõ amour croiſt quãd i'ay moins d'eſperãce.

DIALOGVE.

D.

AH Dieu que ceſt vn eſtrange martyre,
Que d'endurer vn ennuy ſans le dire!
Et quand il faut tellement ſe contraindre,
Qu'il n'eſt permis en mourant de ſe plaindre!

L.

Le feu couuert ha plus de violance

Que n'ha celuy qui ſes flammes élance:
L'eau qu'on arreſte en eſt plus irritee,
Et bruit plus fort plus elle eſt arreſtee.

D.

Vous qui ſçauez la fureur qui me donte,
S'il n'eſt permis que mon mal ie vous conte,
Helas iugez ſi ie ſuis en mal-aiſe,
Quand vous voyant il faut que ie me taiſe!

L.

Vous qui ſçauez l'amour que ie vous porte,
N'eſtimez point ma peine eſtre moins forte:
Mais puis qu'Amour nos deux ames aſſemble,
C'eſt bien raiſon que nous ſouffrions enſemble.

D.

O vain penſer! ô folle outrecuidance!
D'auoir eſpoir qu'vne humaine defenſe
Change deux cœurs, &, forte, déracine
Vne amitié dont l'eſſence eſt diuine.

L.

Ceſte rigueur nous peut bien interdire
Les doux propos que nous nous ſoulions dire,
Et retenir noſtre amour en ſilence:
Mais ſur nos cœurs ne s'eſtend ſa puiſſance.

D.

Aumoins, Mignonne, au lieu de la parolle,
Conſolez moy par vn regard qui volle,
Et d'vne œillade en ſecret élancee
Donnez confort à ma triſte penſee.

L.

Et vous mon Cœur, vſez-en de la ſorte,
Reſſuſcitant mon eſperance morte,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Chaſſez ma peine, & par la douce flame
De vos regards donnez vie à mon ame.

COMPLAINTE.

R' que ie ſuis abſent des beaux yeux de
ma Dame,
Or' que ie vy ſans cœur, ſans eſprit &
ſans ame,
Et que les plꝰ clairs iours me ſont obſcures nuicts,
A fin que tout le monde eſtonné la reuere
Iuſqu'au moindre arbriſſeau de ce bois ſolitaire,
Ie veux chanter ſa gloire, & pleurer mes ennuis.
O ſommets orgueilleux des montagnes cornues,
Portez portez ſon nõ iuſqu'au plus haut des nues,
Mais il eſt toutesfois aſſez cogneu aux cieux:
Car dés l'eternité les troupes immortelles
La firent au patron des Graces les plus belles,
A fin qu'elle embelliſt ce monde vicieux.
Le Dieu qui dans le Ciel a fondé ſon empire,
Ne voit par tout là haut, lors que Phebus retire
Ses cheuaux du labeur, vn aſtre ſi diuin:
Hardy ie l'en deffie, & ne crains qu'il y mette
Celle qu'il changea d'Ourſe en luiſante planette,
Et ſert aux mariniers de guide en leur chemin.
Qu'on vante du Soleil la cheuelure blonde,
De ce qu'elle eſiouit tout l'enclos de ce monde,
Et l'enflamme au dedans de deſir & d'amour:
Ie dy que ce n'eſt rien, ſi la nuict couſtumiere
Empeſche les effets de ſa belle lumiere,
Et la moité du temps luy derobe le iour.
Où ma Dame touſiours touſiours dure en ſa gloire,

Soit que le iour se mõstre ou la nuict la plus noire,
Le feu de ses beaux yeux heureusememt reluit:
Elle ne disparoist pour vne obscure nuë.
Au contraire elle peut d'vn seul clin de sa veuë
Allumer vn beau iour au plus fort de la nuict.
Quelque part qu'elle marche il y croist des fleuretes,
Et de ses doux regards naissent les amouretes,
Qui de leurs aiguillons peuuent tout émouuoir:
La terre sous ses pieds s'émaille de verdure,
Le ciel se plaist en elle, & louans la nature
Les mortels bien-heureux s'égayent de l'auoir.
Si tost que ie la vey si diuine & si belle,
Mon ame incontinent recogneut bien en elle
Le parfait qu'autrefois elle auoit veu aux cieux:
C'est pourquoy du depuis saintement ie l'adore
Pour la diuinité qui la suit & l'honore,
Et croy qu'en l'adorãt ie fais honneur aus Dieux.
On dit que nous auons vne estoile pour guide,
Qui, forte, nous arreste, ou nous lache la bride,
Et qui tient de nos iours le terme limité:
Mais ma deesse seule est mon astre prospere,
C'est ma mort, c'est ma vie, et ne pourroy riẽ faire,
Ny ne voudrois aussi, contre sa volonté.
Tous les astres diuins, qui dans le ciel ont place,
Sont nourris des vapeurs de ceste terre basse,
Et de là puis apres ils causent nos humeurs.
C'est tout ainsi de moy. Car ma belle planette
Se repaist des soupirs & des pleurs que ie iette,
Puis elle me remplit de ses viues chaleurs.
Et quand aucunefois sa clairté se retire
De dessus moy, Chetif, rien plus ie ne voy luyre:

Vne ombre espesse & noire obstinément me suit,
Mes yeux tout aueuglez demeurẽt sans conduitte,
Ie n'ay rien que tristesse & malheur à ma suitte,
Et si ie fais vn pas toute chose me nuit.
Ie me pers bien souuent, pensant perdre ma peine,
De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,
Cõme il plaist au destin qui me rẽd malheureux:
Mais ie pers seulement mes pas & mon estude.
Car parmi le silence & par la solitude
I'ay tousiours à l'oreille vn chaos amoureux.
Si ie suis par les champs ie reçoy fascherie,
Si ie suis par les prez ie hay l'herbe fleurie,
Si ie suis dans vn bois ie n'y puis demeurer:
Car sa belle verdeur accroist ma doleance,
Et vay disant, Le verd est couleur d'Esperance,
Mais loin de mon espoir puis-ie rien esperer?
En hyuer que ie voy les montagnes desertes,
Blanchissantes par tout & de neige couuertes,
Ie dy lors que Madame ha le teint tout pareil:
Mais helas que mon sort à la neige est contraire!
Car la neige se fond quand le Soleil éclaire,
Et ie me fonds si tost que ie pers mon Soleil.
Quand ie voy les torrens qui des roches descendent,
Et d'vn cours furieux en bruyant se repandent,
Ils me font souuenir de mes pleurs abondans,
Et dis en souspirant : Toutes ces eaux ensemble,
Ny tout ce que la mer de riuieres assemble,
N'éteindroyẽt pas le feu qui m'ẽbraze au dedans.
I'ay mille autres pensers, & mille & mille & mille,
Qui font qu'incessamment mon esprit se distile.
Mais cesse, O ma chanson, vainement tu pretens:

Compte pluſtoſt la nuict les troupes eſtoilees,
Le grauier & les flots des campagnes ſalees,
Les fruitages d'Autõne, & les fleurs du Printems.

CHANT D'AMOVR.

PVIS que ie ſuis épris d'vne beauté diuine,
Puis qu'vn Amour celeſte eſt roy de ma poitrine,
Puis que rien de mortel ie ne veux plus ſonner,
Il faut à ma Diane eriger ce trofee,
Et faut qu'à ce grand Dieu, que m'a l'ame échauffee,
Ie conſacre les vers que ie veux entonner.
Eſcriuant de l'Amour, Amour guide ma plume:
En parlant de Beauté, la beauté qui m'allume
Vienne ſeule à ce coup mon courage émouuoir:
De deux grand's deitez la faueur ie deſire,
Auſſi les deitez qu'en ces vers ie veux dire,
N'ont riẽ qui ſoit égal à leur diuin pouuoir.
C'eſt vn grãd Dieu qu'Amour, il n'a point de sẽblable,
De luy meſme parfaict, à luy meſme admirable,
Sage, bon, cognoiſſant, & le premier des dieux:
Sa puiſſance inuincible en tous lieux eſt cogneuë,
Son feu prompt & ſubtil, qui tranſperce la nuë,
Bruſle enfer, la marine, & la terre, & les cieux.
Si c'eſt vn dieu puiſſãt, la Beauté n'eſt moins grãde,
La Beauté comme Amour en la terre commande,
Son pouuoir regne au ciel ſur la diuinité.
L'homme s'en émerueille, & l'angelique eſſence
Se rauit bien-heureuſe en voyant ſa preſence:
Auſſi l'Amour n'eſt rien qu'vn deſir de Beauté.
Durant le grand debat de la maſſe premiere,

Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere
Meslez confusément faisoyent vn pesant corps:
Amour qui fut marri de leur longue querelle,
De la matiere lourde en bastit vne belle,
Rangeant les elemens en paisibles accords.
D'vne chose sans forme il en fit vne ronde,
Que pour son ornement on appelle le Monde,
Entretenu d'Amour dont il est tout rempli.
Car cest Amour tousiours par la beauté l'attire,
Et suyuant la Beauté belle forme il desire:
Voyla comme l'Amour rend le Monde accompli.
S'il a formé le Monde il luy donne duree,
Et rend par bonne paix sa matiere asseuree,
En discordans accords toute chose vnissant:
Tout ce qui vit ici recognoist sa puissance,
Et en entretenant ce qui est en essence,
Fait que ce qui ha fin n'est iamais finissant.
En la grandeur des cieux, en l'air & en la terre,
Et en toutes les eaux que l'Ocean enserre,
Il ne se trouue rien qui n'en soit agité.
Le poisson au printemps le sent dessous les ondes,
Les Ours & les Lyons aux cauernes profondes,
Et l'oiseau pour voller n'a son trait euité.
Les plus lourds animaux parmi le gras herbages,
Sentans cet aiguillon qui leur poind les courages,
Bondissent, furieux, pleins d'amoureux desir:
Le Toreau suit la Vache, à trauers les mõtagnes,
Le Cheual la Iument par bois & par campagnes,
Conseruans leur espece auec heureux plaisir.
Iupiter par luy mesme ayant l'ame enflammee
Coule dedans le sein de son espouse aimee,

Ioyeuſe de ſentir vn tel embraſſement:
Dont groſſe puis apres ſans trauail elle enfante
Cent mille & mille fleurs qu'elle nous repreſente,
Reſiouiſſant nos yeux de ſon riche ornement.
C'eſt donc, Amour, par toy que les bois reuerdiſſent,
C'eſt par toy que les blés és campagnes iauniſſent,
C'eſt par toy que les prez ſe bigarrent de fleurs,
Par toy le doux Printemps ſuyui de la ieuneſſe,
De Flore & de Zephyre, eſtalle ſa richeſſe,
Peinte diuerſement de cent mille couleurs.
Nos anceſtres groſſiers qui viuoyent aux bocages,
Hideux, velus & nus comme beſtes ſauuages,
Errans deçà delà ſans police & ſans loix,
Se ſont par ton moyen aſſemblez dans les villes,
Ont policé leurs mœurs par couſtumes ciuiles,
Ont faict les deitez, & ont éleu des Rois.
Les lettres & les arts te doiuent leur naiſſance,
Tu nous as faict aimer la coulante Eloquence,
La haute Aſtrologie, & la Iuſtice auſſi:
Et encor à preſent l'accord de la Muſique,
En te recognoiſſant, eſt tout melancholique,
S'il ne plaint la rigueur de ton poignant ſouci.
Tout rit par où tu paſſe', & ta veuë amoureuſe
Qui bruſle doucement, rend toute choſe heureuſe:
La Grace quãd tu marche' eſt touſiours au deuãt,
La Volupté mignarde en chantant t'enuironne,
Et le Soing deuorant qui les hommes tallonne,
Quand il te ſent venir s'enfuit comme le vent.
Par toy le Laboureur en ſa loge champeſtre,
Par toy le gay Berger menant ſes brebis paiſtre,
Se plaiſt en ſa fortune & benit ton pouuoir,

Et d'vne ode ruſtique en plaignant il eſſaye
D'amollir Galatee, & de guarir ſa playe,
Eſteignant la chaleur qui le fait émouuoir.
Les Rois par ta douceur tout remplis d'allegreſſe
Donnẽt quelquefois trefue au ſouci qui les preſſe:
Des graues magiſtrats les penſers tu defais,
Tu te prẽs courageux aux plus rudes gendarmes,
Et ſouuent au milieu des combats & des armes
Tu chaſſes la querelle & nous donnes la paix.
Bien que tu ſois premier de la bande celeſte
En âge & en pouuoir, tu as pourtant le geſte
D'vn enfant delicat, gracieux & ſeant:
Tu es plaiſant & beau, tu as le corps agile,
Prompt, allegre & diſpoſt, à ſe courber facile,
Subtil, gaillard, volage, & touſiours remuant.
Tu delectes les bons, tu contentes les ſages,
Tu bannis, courageux, les frayeurs des courages:
Tu rens l'homme craintif, hautain & genereux,
Tu es le ſeul autheur de toute courtoiſie,
Et ſans toy ne peut rien la douce poëſie:
Car vn parfaict Poëte eſt touſiours amoureux.
O Dieu puiſſant & bon ſeul ſubiet de ma Lyre,
Si iamais que de toy ie n'ay rien voulu dire,
Et ſi ton feu diuin m'a touſiours allumé,
Donne moy pour loyer qu'vn iour ie puiſſe faire
Vn œuure à ta louange eſloigné du vulgaire,
Et qui ne ſuiue point le trac accouſtumé.
Purge moy tout par tout, le cœur, l'eſprit & l'ame,
Et m'echauffe ſi bien de ta diuine flame
Que ie puiſſe monſtrer ce que ie vay ſuyuant:
Et que l'Amour ailé qui iuſqu'au ciel me porte

Apres la Beauté ſainte, eſt bien d'vne autre ſorte
Que le vouloir laſcif qui nous va deceuant.

PROCES CONTRE AMOVR AV SIEGE DE LA RAISON.

CHARGÉ *du deſeſpoir qui trouble ma penſee,*
Entre mille douleurs, dont mon ame eſt preſſee
Par la rigueur d'Amour dans ſa dure priſon,
Vn iour ne pouuant plus ſupporter ſes allarmes,
Ayant l'œil & le cœur gros d'ennuis & de larmes,
Ie le fey conuenir au ſiege de Raiſon.
Là ie me preſentay ſi deffait de viſage,
Que s'il n'euſt eu le cœur d'vne beſte ſauuage
Ie pouuoy l'émouuoir & le rendre adouci:
Lors tout palle & tremblant auec la contenance
D'vn pauure criminel qui attend ſa ſentence,
Parlant à la Raiſon ie me ſuis plaint ainſi.
ROYNE *qui tiens en nous la diuine partie*
Qui nous rameine au Ciel, lieu dont tu es ſortie,
Contre ceſt inhumain ie me vien lamenter:
Las! ſi tu peux, Raiſon, donne moy la puiſſance
D'échapper librement de ſon obeiſſance,
Puis qu'il ne prend plaiſir qu'à me voir tourmenter.
Sur l'Auril gracieux de ma tendre ienneſſe,
Que i'ignorois encor que c'eſtoit de triſteſſe,
Et que mon pié volloit quand & ma volonté,
Ce tyran que tu vois, ialoux de ma franchiſe,

Masquant de deux beaux yeux sa cruelle entreprise,
Auec vn doux accueil decent ma liberté.
Mais qui se fust gardé de se laisser surprendre,
Et qui de son bon gré ne se fust venu rendre
Voyant auecques luy tant de douces beautez?
Qui ne se fust promis vn bien-heureux voyage
Ayant la mer paisible, estant pres du riuage,
Et les petits Zephyrs soufflans de tous costez?
Il se monstroit à moy sur tout autre amiable,
Il ne me faisoit voir qu'vn Printemps desirable,
Son visage estoit doux, doux estoyent ses propos,
Et l'œil qui receloit tous les traits de sa trousse
Me perça l'estomach d'vne façon si douce
Que i'estimoy ma peine vn desiré repos.
Mais il ne dura guiere en ceste douce sorte:
Car si tost que mon cœur luy eut ouuert la porte,
Et que mes sens craintifs eurent receu sa loy,
Il despouilla soudain sa feinte couuerture,
M'enseignant mon erreur d'auoir fait ouuerture
Ainsi legierement à vn plus grand que moy.
Il troubla mon esprit d'vne guerre immortelle,
Il ément mes pensers, il les mit en querelle,
Et fist pour me laisser en eternel tourment
De nõ cœur son fourneau, ses charbõs de mes veines,
Mes poulmons ses soufflets, de mes yeux ses fontaines,
Qui sans iamais tarir coulent incessamment.
Il bannit mes plaisirs & leur donna la fuitte,
Dont le libre repos que i'auois à ma suitte
M'abandonna soudain de frayeur tout surpris:
Le trauail print sa place, & la tristesse extréme,
Les veilles, les soucis, le mespris de soyméme,

Qui ne m'ont point laiſſé depuis que ie fu pris.
Ie quittay tout ſoudain ce qui me ſouloit plaire,
Ma façon ſe changea, ie deuins ſolitaire,
Ie portay bas les yeux, le viſage & le front:
I'entretins mon amour d'vne eſperance vaine,
Ie diſcouru tout ſeul, & moymeſme pru peine
De nourrir les douleurs q̃ deux beaux yeux me font.
Ie mouru dedans moy, penſant trouuer ma vie
Au cœur de la Beauté qui me l'auoit rauie,
Mais depuis ie n'ay peu, dont i'ay ſouffert la mort:
Et ſi ie ſemble vif, las! ne t'en émerueille,
Ce tyran fait en moy ceſte eſtrange merueille,
Pour monſtrer clairement qu'il eſt puiſſant & fort.
Il me fait voir aſſez d'autres faits admirables,
Rentamant ſans ceſſer mes playes incurables,
Bruſlant mon triſte cœur ſans qu'il ſoit conſommé,
Me donnant pour repas le venin qui me tue,
Et faiſant que mon feu dedans l'eau continue
Sans que pour tant de pleurs il ſoit moins allumé.
Il croiſt de iour en iour ſans eſpoir mon martyre,
Il me fait voller haut ſur des ailes de cire,
Il me fait trebuſcher quand ie vay m'eleuant,
Il me rend ſi penſif que ie me trouue eſtrange,
Et fait que ma couleur en plus palle ſe change,
Seiche comme la fleur qui a ſenti le vent.
Helas ie change aſſez de teint & de viſage,
Mais ie ne puis changer ceſt obſtiné courage,
Qui me rend pour aimer triſtement eſperdu!
L'amoureuſe poiſon tous mes ſens enſorcelle,
Et ce que i'ay du ciel que mon eſprit recelle,
Eſt en pleurs & en cris pauurement dépendu.

Soit de iour, soit de nuict iamais ie ne repose,
Ie ronge mon esprit, ie resue, ie compose,
I'enfante des pensers, qui me vont deuorant.
Quand le iour se depart la clairté ie desire,
Ie souhaitte la nuict lors qu'elle se retire,
Puis attendant le iour ie languis en mourant.
Dés que l'Aube apparoist ie me pers aux vallees,
Et aux lieux plus secrets des forests recelees,
Pour sans estre entendu plaindre ma passion,
I'émeu l'air & le ciel de ma douleur profonde:
Et bref en me lassant ie lasse tout le monde,
Sans que cest inhumain en ait compassion.
En ce lieu ie mey fin à mon triste langage:
Car mille gros soupirs qui gardoyent le passage
Par où couloit ma voix, l'empeschoyent de sortir:
Puis ie fremissoy tout de voir mon aduersaire,
Qui trepignoit des piés, qui boüilloit de colere,
Me menaçant tout bas d'vn tardif repentir.
Raison, disoit Amour, enten l'autre partie,
Et ne conclu deuant qu'estre bien aduertie:
Il faut bien pezer tout pour iuger droittement.
Or donc sans t'esmouuoir de ces cris pitoyables,
Escoute entierement mes discours veritables,
Et voy que cest ingrat m'accuse iniustement.
Ingrat est-il vrayment, & sans recognoissance,
De me rendre à present si pauure recompense
Pour cent mille biens-faicts qu'il a receu de moy:
I'ay purgé son esprit par ma diuine flame,
L'enleuant iusqu'au ciel, & rempliſſant son ame
D'amour, de beaux desirs, de constance & de foy.
I'ay forcé son desir trop ieune & volontaire,

Qui ſuit le plus ſouuent ce qui luy eſt contraire,
Et contre ſon vouloir ie l'ay fauorisé:
D'vn de mes plus beaux traits i'ay ſon ame entamee,
I'ay faict luire en cent lieux ſa viue renommee,
Et des meilleurs eſprits ie l'ay rendu prisé.
Ie luy ay fait quitter le tumulte des villes,
Ie l'ay rendu, priué de paßions ſeruiles,
Compagnon de ces Dieux qui ſont parmi les bois:
I'ay chaßé loing de luy l'ardente Conuoitiſe,
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie, & la Feintiſe,
Cruels bourreaus de ceus qui font la court aux Rois.
I'ay faict par ſes eſcrits admirer ſa ieuneſſe,
I'ay reueillé ſes ſens engourdis de pareſſe,
Hautain & genereux ie l'ay faict deuenir:
Ie l'ay ſeparé loing des ſentiers du vulgaire,
Et luy ay enſeigné ce qu'il luy falloit faire
Pour au mont de Vertu ſeurement paruenir.
Ie luy ay faict dreſſer & la veuë & les ailes
Au bien heureux ſeiour des choſes immortelles,
Ie l'ay tenu captif pour le rendre plus franc:
Or ſi quelque douleur luy a liuré la guerre,
Hé qui ſans paßion pourroit viure ſur terre
Ayant des os, des nerfs, des poulmons & du ſang?
L'inuincible Thebain nompareil en proüeſſe,
Le preux fils de Thetis lumiere de la Grece,
Aiax, Agamemnon peuuent mieux ſe douloir:
Car ie les ay rendus ſerfs de leur priſonnieres,
Et leur ay faict aimer de ſimples chambrieres,
Rabaiſſant leur orgueil par mon diuin pouuoir.
Ou ceſtuy qui ſe plaint de ſa peine cruelle,
Ie le tiens ſous le ioug d'vne deïté telle,

Qu'il ſe doit eſtimer entre tous bien-heureux
Car de ſi grand' beauté ſon amour i'ay faict naiſtre,
Que moy qui ſuis des dieux & des hõmes le maiſtre,
I'atteſte mon pouuoir que i'en ſuis amoureux.
Penſe vn petit, Raiſon, aux threſors deſirables,
Graces, beautez, douceurs, & clairtez admirables
Que tu as veu là haut au cabinet des Cieux,
Ie ne ſçay quoy de plus qui ne ſe peut bien dire,
Reluit dedans ſes yeux où ie tiens mon empire:
Car ie n'ay peu choiſir ſiege plus precieux.
Or de ces yeux diuins naiſt ſa peine obſtinee,
Dans eux ſa liberté demeure empriſonnee,
D'eux viennent les tourmens ſi faſcheux à ſentir,
Si c'eſt vne priſon, priſonniere eſt mon ame:
Car ie fay ma demeure aux beaus yeux de ſa Dame,
Et ſi n'ay pas vouloir de iamais en ſortir.
Voyla de ſes penſers la grand troupe mutine,
Voyla les chauds ſoupirs qui bruſlent ſa poitrine,
Voyla l'ardant fourneau dont il eſt conſommé,
C'eſt de ſon triſte cœur le ſanglant ſacrifice.
» *Mais qui à l'homme ingrat fait quelque benefice*
» *Recueille mauuais fruict de ce qu'il a ſemé.*
Ainſi parloit Amour auec grand' violence:
Puis nous teuſmes tous deux, attendans la ſentence
De Raiſon, qui vers nous ſon regard adreſſa,
VOSTRE *debat (dict-elle) eſt de choſe ſi grande,*
Que pour le bien iuger plus long terme il demande:
Et finis ces propos en riant nous laiſſa.

COMPLAINTE.

DEPVIS *l'aube du iour ie n'ay point eu de ceſſe*
De pleurer, de crier, & de me lamenter,
Maudiſſant l'inhumain qui iamais ne me laiſſe,
Et ſe plaiſt à me nuire & à me tourmenter.
Helas! ie n'en ſens point mon ame eſtre allegee,
Les pleurs ne rendent point mõ cœur plus deſchargé:
Ma fureur par dépit deuient plus enragee,
Et plus cruel l'amour dont ie ſuis outragé,
Le iour s'eſt retiré, voicy la nuict venuë
Qui deſcharge les cœurs des hommes trauaillez:
Et plus fiere touſiours ma douleur continuë,
Au plus fort du ſommeil mes maux ſont éueillez.
Si i'ay ſenti le iour mille peines diuerſes,
Mille poignans ſoucis, mille amoureux malheurs,
La nuict pleine d'horreur m'égare en ſes trauerſes,
Et le triſte ſilence entretient mes douleurs.
Le iour ne m'eſt pas iour puis que ie ne voy choſe
Qui me donne lieſſe, & me face eſperer:
La nuict ne m'eſt pas nuict puis que ie ne repoſe,
Et que ie ſens la nuict ma douleur s'empirer.
Ah Dieu que de penſers tournent dedans ma teſte!
Que i'en voy ſans repos voller deuant mes yeux!
Que ie ſuis agité d'orage & de tempeſte,
Et ſi ie ne voy rien qui me promette mieux!
I'auois eu d'autrefois la poitrine enflammee
Des bluettes qu'Amour lance au commencement:
Mais helas! ce n'eſtoit qu'vne ſimple fumee

Au pres du feu couuert qui me va consumant.
Car ce faux enchanteur pour nous donner courage
Et nous rendre des siens, se monstre gracieux:
Puis si tost qu'il nous tient il change de visage,
Et s'il faisoit le doux il fait l'audacieux.
Comme le simple oyseau qui ne se peut defendre
De la douceur du chant dont il est abusé:
Et comme le poisson trop goulu se va prendre,
Voulant prendre l'appast du Pescheur plus rusé.
Ainsi ie me suis pris dans l'embusche traistresse
Qu'Amour auoit tendue à fin de m'attrapper,
L'amorçant des regards d'vne belle Deesse,
Dõt le plº grãd des Dieux n'eust sceu libre eschaper.
Si tost que ie la vey mon ame en fut esmeuë,
Et ma pauure Raison soudain m'abandonna:
Mille petits esprits qui sortoyent de sa veuë
Passerent par mes yeux dont mon cœur s'estonna:
Et vey tant de beautez que sans faire defense
Vaincu ie me rendy, ne pouuant mesurer
Comme ie me perdois, & que pour ma souffrance
Ie ne trouueroy rien qui me fist esperer.
Las que depuis ce temps i'ay supporté de peine!
Que i'ay perdu de iours, que i'ay veillé de nuicts,
Incessamment troublé d'vne rage inhumaine,
Qui ne fait point de trefue à mes tristes ennuis!
Ce tourment toutesfois me seroit agreable
Si i'auoy quelque espoir d'alleger ma douleur:
» Mais c'est vn trop grand mal de languir miserable,
» Et n'esperer iamais la fin de son malheur.
Si la fleche d'Amour dont mon ame est blessee,
Ne m'eust touché qu'vn bras, ie l'eusse separé,

I'euſſe coupé d'vn coup la partie offenſee,
Pour finir le tourment trop long temps enduré:
Mais las! ceſte poiſon tout par tout eſpanduë
M'enuenime le ſang, l'ame & l'entendement:
Mon cœur en eſt ſaiſi. C'eſt donc peine perduë
D'eſperer que iamais i'y trouue allegement.
Ce qui plus me tourmẽte, et qui croiſt mõ mal-aiſe,
C'eſt qu'encor en ſouffrant tant d'aſpres paſſions,
(O cruauté du ciel!) il faut que ie me taiſe,
Et feigne vne lieſſe en mes afflictions.
Car durant mes trauaux ie prendroy patience,
Et me tiendrois heureux de beaucoup endurer,
Si celle que ie ſers en auoit cognoiſſance,
Et ſi ie luy pouuoy librement declarer.
Ma Diane mon cœur, ma lumiere & mon ame,
Clef de tous mes penſers, ſource de mon ſouci,
Helas! ſentez-vous point que ma cuiſante flame
S'allume de vos yeux & s'en nourriſt auſſi?
Ils ſont que mon ardeur touſiours viue demeure:
Ils ſont que mes deſirs ne ſont iamais laſſez,
Et feront que bien toſt il faudra que ie meure,
Bien-heureux toutesfois ſi vous le cognoiſſez.

COMPLAINTE.

LAS ie me meurs en preſence de celle
Qui en eſt cauſe, & ſi ne le ſçait pas!
Et ce qui m'eſt plus grief que le treſpas,
Il faut (ô Dieux) que mon mal ie luy cele!
Elle s'enquiert de mon cruel martyre,
En me voyant ſi prochain de la mort:
Mais i'aime mieux mourir ſans reconfort,

Qu'ouurir la bouche & ma douleur luy dire.
Las ! ie penſoy pource qu'elle eſt diuine,
Que mes ennuis luy ſeroyent euidens,
Et que ſon œil penetrant au dedans,
En peuſt ſoudain decouurir l'origine.
Vn feu couuert me deuore & ſacage,
Il cuit mon ſang, il deſſeiche mes os:
Las ie le cache & le veux tenir clos,
Mais ſa fureur me paroiſt au viſage!
Il n'y a point de geſnes ſi cruelles,
De feux ſi chauds, ny de ſi durs tourmens
Dans les Enfers pleins de gemiſſemens,
Pour tourmenter les ames criminelles.
S'il eſt permis aux Enfers de ſe plaindre,
En endurant les tourmens rigoureux,
Eſprits damnez vous eſtes bien-heureux,
Vous ne ſçauriez à ma douleur attaindre.
O cieux cruels ſi i'auoy faict offenſe,
Oſant aimer vne diuinité,
Auois-ie bien tant de mal merité?
Las i'en reçoy trop dure penitence!
O durs rochers, ô deſers ſolitaires,
Qu'on me pardonne, & vous riues & bois,
De ce qu'encor' ainſi que ie ſoulois,
De mes ennuis ne vous rens ſecretaires!
Ma paßion eſt d'vne telle ſorte,
Qu'en la ſouffrant ie crains de ſoupirer:
Sans me douloir il me faut endurer,
Ma peine eſt viue, & ma parolle eſt morte.
Außi l'eſpoir où ie me veux attendre,
C'eſt que le feu dans mon ſang allumé

En peu de iours me rendra consumé,
Et que mon corps sera reduit en cendre.
Mais il est temps de finir ma complainte:
Car i'auroy peur qu'en faisant ces regrets,
Mon Lut plaintif entendist mes secrets,
Où en ce fait de moymesme i'ay crainte.

COMPLAINTE.

IE veux blasmer Amour, Dieu de sang & de flame,
M'efforçant contre luy le ciel iuste émouuoir,
Pour les grieues douleurs qui tourmentent mon ame
Depuis qu'il la retient sous son cruel pouuoir:
Son pouuoir! qu'ay-ie dit? helas i'ay faict offense!
C'est le vostre, Madame, auquel ie suis soumis,
Et ne recognoy plus Amour ny sa puissance,
Puis que ie voy qu'Amour est de vos ennemis.
Ie suis à vous, ma Dame, & ne faut que i'espere
Qu'vn iour vostre rigueur m'en face retirer:
Car ie n'ay ny pouuoir ny vouloir de ce faire,
Mais ie puis & veux bien vostre serf demeurer.
Pour tant d'aigres tourmẽs dont mon ame oppressee
S'est veue en vous seruant durement outrager,
Iamais ie ne changé ceste ferme pensee,
La mort mesme & le temps ne la pourroyẽt changer.
Ie ne déguise point, mon cœur n'est point volage,
Vous sçauez la grandeur de ma fidelité,
Vos yeux sont assez clairs pour lire en mon courage:
Puis on ne peut tromper vne diuinité.
Si donc vous le sçauez & qu'ayez cognoissance,

Que ie n'eſpere rien pour ma ferme amitié,
Aumoins faites ſemblant pour toute recompenſe,
Que vous plaignez ma peine & qu'en auez pitié.
Las ie cognois aſſez que mon malheur procede
De ce que i'entrepry de voir voſtre beauté!
Ie ſçay bien qu'il ne faut que i'eſpere remede,
Et que ce ne ſeroit qu'vne temerité:
Toutesfois ie ne puis ny ne veux me diſtraire
De regarder vos yeux ſources de mon tourment:
Et me plais de languir en ſi belle miſere,
Trouuant en mon malheur vn vray contentement.
Vous pouuez bien iuger mon amour eſtre extréme,
Puis que le deſeſpoir ne la peut offenſer:
Et que pour vous aimer ie fay guerre à moyméme,
Touſiours accompagné de mon triſte penſer.
Celuy qui bien aimant d'eſpoir ſe reconforte,
Ne ſe peut dire aimer s'il m'eſt accomparé:
Veu que ſans reconfort ma douleur ie ſupporte,
Et que ie ſuis conſtant eſtant deſeſperé.
Les herbes que lon voit au Printemps deſirable,
Ont leurs effets diuers & leur proprieté:
Et de tant d'animaux l'vn eſt doux & traitable,
L'autre ſe bagne au ſang & à la cruauté.
Or la proprieté que le ciel m'a donnee,
C'eſt de vous adorer & ſeruir conſtamment:
Et la voſtre au contraire eſt de m'eſtre obſtinee
Et me faire en langueur mourir cruellement.
De vous donc ie ne puis iuſtement me complaindre,
Mais du ciel inhumain & du malheureux ſort,
Qui iuſqu'à vn tel poinct m'ōt biē voulu cōtraindre,
Qu'aimant vos yeux diuins ie dois aimer ma mort.

Vrayment ie l'aime auſsi : & pour experience
Ie meurs en vous aimant chacun iour mille fois,
Et ſi ie ne voudroy quand i'auroy la puiſſance,
Me retirer du ioug de vos peſantes loix.
Aucunefois ie croy qu'il eſt bon que i'euite,
Pour adoucir mon mal, le feu de vos beaux yeux:
Ie le fay, mais en vain. Car rien ne me proffite,
Et pour vous eſloigner ie ne m'en trouue mieux.
Le Cerf qui ſent d'vn trait ſa poitrine entamee,
Eſloignant le Chaſſeur n'amoindrit ſa douleur:
Auſsi pour vous fuir, l'ardeur trop allumee
Qui fait boüillir mon ſang, n'a pas moins de chaleur.
Si donc ie ne voy rien qui me ſoit ſecourable,
Que ne fay-ie deſſein de mourir malheureux,
Sans eſpoir que le ciel quelquefois fauorable,
Change en benin aſpect mon aſtre rigoureux?
Voyla tout le loyer où il faut que i'aſpire,
Pour auoir ſi long temps ſerui fidellement,
Toutesfois c'eſt loyer quoy que lon vueille dire.
Car il meurt biẽ-heureux qui meurt en bien aimant.

CHANSON.

L'AMOVR qui loge en ma poitrine,
Qui mes ſens diuiſe & mutine,
Et bande mon cœur contre moy,
Le traiſtre eſt de l'intelligence
De ceux qui reuoltent la France,
Ennemis de leur ieune Roy.
Comme eux il eſt grand en cautelle,
Il dreſſe vne guerre immortelle

A moy qui l'ay si bien receu,
Et d'vne couuerte feintise,
Toutes ses façons il déguise:
C'est ainsi comme il m'a deceu.
Il m'a faict changer de pensee,
I'ay ma foy premiere laissee
Et la loy des bons peres vieux:
Or' pour toute deïté saincte
I'adore en honneur & en crainte
La belle clairté de vos yeux.
Les mutins sacagent les villes,
Et par leurs discordes ciuiles
Comblent tout de sang & de feu:
Et ce Dieu de mauuais courage
Ma riche liberté sacage,
Et brusle mon cœur peu à peu.
Comme il luy plaist il me transporte,
Et me rend émeu de la sorte
De ces gens, qui trop follement
Enyurez d'vne erreur nouuelle,
Ne craignent point la mort cruelle
Ny le plus rigoureux tourment.
Comme eux ie suis troublé de rage,
Comme eux ie cause mon dommage,
Pour plaire à mon opinion:
Comme eux mon mal mesme i'ordonne:
Et pour vous ie me passionne,
Comme eux pour leur religion.
L'vn d'eux des honneurs se propose,
L'vn des biens, l'autre plus grand' chose,
L'autre vn paradis bien-heureux.

Les biens, les honneurs, & l'empire,
Et le paradis où i'aſpire,
C'eſt d'eſtre touſiours amoureux.

CHANSON.

HELAS que me faut-il faire,
Pour adoucir la rigueur
D'vn tyran, d'vn aduerſaire,
Qui tient fort dedans mon cœur?
Il me bruſle, il me ſaccage,
Il me perce en mille parts,
Et puis me donne au pillage
De mille inhumains ſoldarts.
L'vn ſe loge en ma poitrine,
L'autre me ſuce le ſang:
Et l'autre qui ſe mutine,
De traits me pique le flanc.
L'vn a ma raiſon troublee,
L'autre a volé mes eſprits,
Laiſſant mon ame comblee
De feux, d'horreur, & de cris.
Tous les moyens que i'eſſaye,
Au lieu de me proffiter
Ne font qu'enaigrir ma playe,
Et ces cruels irriter.
En vain ie reſpan des larmes
Pour les penſer émouuoir,
Et n'y puis venir par armes:
Car ils ont trop de pouuoir.
Puis ils ont intelligence

A mon cœur qui s'eſt rendu:
Cil où i'auoy ma fiance
M'a vilainement vendu.
Mais ce qui me reconforte
En ce douloureux émoy,
C'eſt que le mal que ie porte,
Luy eſt commun comme à moy.

CHANSON.

QVAND ie penſe aux plaiſirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'Amour eſt vne viue flame
Qui fait mouuoir l'eſprit & qui reſueille l'ame,
Rien ne me plaiſt ſi fort que l'eſtat d'vn amant.
Mais quand ie voy qu'Amour ſes ſuiets tyranniſe,
Qu'il les tiẽt priſõniers, qu'il les paiſt de douleurs,
Quãd i'oy tãt de regrets, quãd ie voy tãt de pleurs,
I'eſtime bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
O Dieu! que de douceur de croire aſſurément
Que l'vnique beauté qui noſtre ame a rauie,
Aupres de noſtre amour n'eſtime rien ſa vie,
Lors il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais ſi lon trouue apres que c'eſt toute feintiſe,
Et que ſon cœur vollage ailleurs eſt departi,
Tout ce premier plaiſir en rage eſt conuerti:
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
C'eſt pourtant vn grãd heur que d'aimer hautemẽt:
Car vn eſprit diuin tend aux choſes hautaines,
Puis mille beaux penſers adouciſſent les peines:

Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Ouy, mais le grand peril ſuit la grand' entrepriſe:
Et qui monte bien haut, peut bien bas trebuſcher:
Et puis en ſe bruſlant il faut ſon feu cacher:
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Celuy qui tout raui contemple inceſſamment
La royne de ſon cœur, que le Ciel a faict telle,
Qu'il y trouue touſiours quelque beauté nouuelle,
N'eſtime rien plus doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais quand il voit apres que la belle ſe priſe,
Ou qu'elle eſt fantaſtique & ſe plaiſt à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Si eſt-ce vn grand plaiſir apres vn long tourment
D'adoucir à la fin la rigueur de ſa Dame,
Baiſer sõ fiõt, ſa bouche, et ſes yeus pleins de flame:
Non, il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais ſi durant le temps qu'elle nous fauoriſe
Vn rigoureux depart nous force à la laiſſer,
Quelle extreme douleur peut la noſtre paſſer?
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Encor on ſe contente en ceſt eſloignement:
Car l'eſprit s'entretient de douces ſouuenances,
On penſe à la reuoir, on ſe paiſt d'eſperances:
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais apres le retour trouuer ſa place priſe,
Luy voir le cœur changé, n'eſtre plus reconnu,
Et ſe voir delaiſſer pour vn nouueau venu,
Eſt-il pas plus heureux qui garde ſa franchiſe?
Vous qui gouſtez d'Amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'eſt rien tel que l'eſtat d'vn Amãt:

Vous qui la Liberté pour Deesse auez prise,
Châtez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

CONTR'AMOVR.

CE malheureux Amour, ce tyran plein de rage,
Qui s'est faict si long temps seigneur de mon courage,
Qui m'a troublé le sẽs, qui m'a fait égarer, (mes,
Qui a baigné sa plume aux ruisseaux de mes lar-
Est contraint, tout cõfus, de me quitter les armes,
Et chercher autre lieu propre à se retirer.
Ma Raison s'est rendue à la fin la Maistresse,
Et pour me faire voir ma faute, & la finesse
De ce traistre enchanteur, m'a débandé les yeux:
Ce qui fait qu'à present ie rougisse de honte,
Voyant vn petit nain, dõt i'ay tãt fait de conte,
Et que i'ay reueré cõme vn des plus grãds Dieux.
Ie cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,
Qui long temps a tenu mon ame enseuelie,
Ie cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,
Ie cognoy le venim qui troubla ma pensee,
Et regrette en pleurant ma ieunesse passee,
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.
Que mon cœur, que ma voix, que mõ esprit se chãge,
Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa louange,
Ce pendant qu'vn chaud mal me rendoit insensé:
Que mon vers desormais deteste sa puissance,
A fin que pour le moins chacun ait cognoissance
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.

Amour tyran cruel, monarque de martyre,
La ſeule occaſion qui fait que lon ſoupire,
Oracle de menſonge, ennemi de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal-aſſeuree,
Temple de trahiſon, foy de nulle duree,
Bref en tous tes effets contraire à l'amitié.
Amour, Roy des ſanglots, priſon cruelle & dure,
Meurtrier de tout repos, monſtre de la Nature,
Breuuage empoiſonné, ſerpent couuert de fleurs,
Affronteur, courtiſan, baſtard, ſonge-malice,
Beſtiale fureur, exemple de tout vice,
Capitaine des cris, des regrets, & des pleurs.
Amour, que dis-ie Amour? mais inimitié forte,
Appetit dereiglé, qui les hommes tranſporte,
Racine de malheur, ſource de deſplaiſir,
Labyrinthe ſubtil, paſſion furieuſe,
Nid de deception, peſte contagieuſe,
Entretenu d'eſpoir, de crainte & de deſir.
Si toſt que noſtre eſprit s'abandonne à te ſuyure,
Helas! preſqu'auſſi toſt nous delaiſſons de viure:
Nous mourõs ſans mourir, nous perdõs la raiſon,
Nous changeõs à l'inſtant noſtre forme premiere:
Nos yeux tout aueuglez ſont priuez de lumiere,
Et n'auons pour logis qu'vne obſcure priſon.
Tu nous fais égarer en cent mille trauerſes,
Changez à tout propos en cent ſortes diuerſes,
Boüillans & refroidis, craintifs & genereux:
Or' nous vollons au ciel ſans partir de la terre,
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,
Et n'auons rien de ſeur que d'eſtre malheureux.
S'il aduient quelquefois que parmi nos détreſſes,

Tu nous faces ſentir quelques faulſes lieſſes,
Ce n'eſt pas que tu vueille' alors nous contenter,
Ce n'eſt pas q̃ nos pleurs plus do⁹ t'ayẽt peu rẽdre:
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre
Nous ſoit plus difficile & forte à ſupporter.
Tout ce qu'on peut apprendre en tes vaines eſcholes,
Ce ſont des trahiſons, des feintes, des paroles,
Eſcrire deſſus l'onde, errer ſans iugement,
Suyure celle qui fuit d'vne courſe haſtiue,
Faire guerre à ſon ame & la rendre captiue,
Et pour ſe retrouuer ſe perdre follement.
Les fruicts qu'on en reçoit pour toute recompenſe
C'eſt d'vn long temps perdu la vaine repentence,
Vn regret deuorant, vn ennuyeux meſpris:
Helas! i'en puis parler, ie ſçay cõme on s'en treuue,
I'en ay faict à ma honte vne trop longue épreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps, que ceſt aueugle, ennemi de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaiſie
Que i'aye eſté pouſſé d'vne telle fureur.
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Et or' ie m'aſſeuroy d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois & les riuages
Ay-ie compté ma peine aux animaux ſauuages,

Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoyent mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine
Me laiſſant deceuoir d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollãt en ſonge augmẽtoit mõ tourment?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de deſpit ay-ie maudit ma vie
Me forgeant ſans raiſon vn mécontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs, qu'on ſupporte en aimãt,
Qu'il compte du Printemps la richeſſe amaſſee,
Les vagues de la mer quand elle eſt courrouſſee,
Et les flãbeaus qu'on voit la nuict au firmament.
Le Forçat enchaiſné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le Laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Puis ayant l'œil touché d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif, qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy rentament ſa miſere,
R'enueniment ſa playe & croiſſent ſes douleurs.
S'il eſt dedans le lict, les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux, ſans repos le trauaillent,
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux.

De ſes cuiſans regrets le Ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune,
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux.
S'il s'endort quelquefois aggraué de triſteſſe,
Helas ! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler.
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantẽt,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme
Ne ſe reſueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que ſoupirer,
L'eſprit tremble & fremit de la frayeur horrible,
L'amer crie & ſe plaint pour ſa douleur terrible,
Et les yeux tous baignez ne ceſſent de pleurer.
Le iour eſt-il venu ? ſa douleur recommence,
Il deteſte le bruit, il cherche le ſilence,
La clairté luy déplaiſt, & la voûte des cieux,
Le murmure des eaux, la fraiſcheur des ombrages,
Herbes, riues, & fleurs, foreſts, prez & bocages,
Et ne ſçauroit rien voir qui contente ſes yeux.
Amour, quiconque fut qui te mit de la race
De ce debat confus, lourde & peſante maſſe,
Il parloit ſagement, & diſoit verité:
Car las ! qui veit iamais confuſion ſi grande
Qu'aux miſerables lieus où ton pouuoir cõmande,
Pouuoir que tu maintiens par toute cruauté ?
C'eſt pitié que d'ouir les eſtranges merueilles,
Les miracles confus, les douleurs nompareilles,
Et les cris differens des malheureux amans.
L'vn par vn doux propos aura l'ame bleſſée,

L'autre gemist d'auoir la poitrine percee
Par le trait d'vn bel œil cause de ses tourmens.
L'vn sera captiué par vne larme feinte,
Et à l'autre vn beau teint donne mortelle atteinte:
L'vn transira de froid, l'autre mourra de chaud:
L'vn se plaint d'adorer vne qui le tourmente,
Et l'autre d'en seruir vne trop inconstante:
L'autre d'aimer trop bas, l'autre d'aimer trop haut.
Ainsi dans les Enfers les Ombres criminelles
Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,
Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:
Mais las ! ie croy qu'Amour plº de tourmẽs assẽble
Dãs vn cœur amoureux qu'õ n'ẽ voit tout ensẽble
Au plus creux des Enfers les Esprits tourmenter.
Ie n'auray iamais fait si ie veux entreprendre
De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,
Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:
Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,
Mais helas ! c'est le pis qu'vn chacun le deteste,
Et ne peut, ou ne veut, de luy se garantir.
Or de moy qui le puis, & qui me delibere
D'estre franc pour iamais d'vne telle misere,
Ie pren congé d'Amour, & de ses feux cuisans.
Adieu Amour, adieu enfant plein de malice,
Adieu Oyseuete, ta mere & ta nourrice,
Adieu tous ces escris où i'ay perdu mes ans.
Ie pren congé de vous, amoureuses pensees:
Ie pren congé de vous, nuicts vainement passees,
Discours, propos, sermens l'vn sur l'autre amassez:
Et vous tristes sanglots de ma poitrine cuitte,
Plaintes, pleurs & regrets ie vous donne la fuitte,

Bien marri que pluſtoſt ie ne vous ay laiſſez.
Bien-heureuſe Raiſon, guide de mon courage,
Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,
Lors que i'eſtoy priué de tout humain ſecours,
Ie t'appens en ce lieu ma robe dépouillee,
Des flots de la tempeſte encor toute mouillee,
Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

RYMES TIERCES.

SI iamais plus ma liberté i'engage
Au faux Amour iadis Roy de mõ cœur,
Que ie languiſſe en eternel ſeruage.
Si iamais plus ſon feu bruſle mon ame,
Que ie n'eſprouue en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs facent croiſtre ma flame.
Si iamais plus vne beauté mortelle
Tient mon eſprit en la terre arreſté,
Que mon mal ſerue à la rendre plus belle.
Si iamais plus pour ſes yeux ie ſoupire,
Que mes ſoupirs croiſſent ſa cruauté,
Et de mes cris ne ſe face que rire.
Qu'elle ſoit folle, inconſtante & vollage,
Que i'en enrage & qu'en me dépitant
De la laiſſer ie perde le courage.
Que de l'aimer ie rougiſſe de honte,
Et toutesfois que ie luy ſois conſtant
En luy voyant d'vn vallet faire conte.
Que toute nuict à ſon huis ie lamente,
Et qu'elle ſoit à ſe mocquer de moy,
Aux bras d'vn autre heureuſement contente.

Qu'vn

Qu'vn chaud martel, qu'vne aſpre ialouſie
De cent fureurs recompenſent ma foy,
Et que touſiours mon ame en ſoit ſaiſie.
Que mon teint palle & mon viſage bleſme,
De tant d'ennuis maigre & defiguré,
Me ſoit horrible & m'eſtonne moymeſme.
Que le Soleil à regret me regarde:
Bref, que le Ciel contre moy coniuré
Pour mon ſalut ma mort meſme retarde.
Mais ſi d'Amour la ſagette meurtriere
Ne me peut plus deſormais entamer,
O iuſtes Dieux accordez ma priere.
Qu'en peu de iours ceſt œil mon aduerſaire,
Flambeau d'Amour qui m'a faict conſumer,
Perde ſa flamme & ſa lumiere claire.
Que ſes cheueux, dont mon ame fut priſe,
Laiſſent ſon chef, apres auoir changé
Leur couleur d'or en vne couleur griſe.
Que de ſes mains ſon miroir elle rompe
Voyant ſa face, & que ie ſois vangé
De ce cryſtal, qui maintenant la trompe.
Qu'elle ait regret à ſa ieuneſſe folle,
Et qu'elle apprenne, helas! trop cherement,
Que la beauté comme le vent s'enuolle.
Lors ſans danger, ſans douleur & ſans crainte,
Ie me riray d'auoir ſi longuement
A la ſeruir ma liberté contrainte.
Puis ie prendray ſa vaine repentance,
Et ſes ſoupirs pour heureux payement
De mes douleurs, & de ſon arrogance.

VOEV AV DE'DAIN.

LIX.

Puis que par ton secours mon brasier est esteint,
Et qu'auec la raison ma volonté ie domte,
Dédain, maistre d'Amour le dieu qui tout surmõte,
I'appen ces hameçons deuant ton temple saint:
I'appen ces traits brisez dont mon cœur fut attaint:
I'appen ces nœuds dorez, dõt i'ay tãt fait de cõpte:
I'appen ces trtistes vers messagers de ma honte:
I'appen ces pesans fers, qui long tẽps m'õt estreint.
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moymesme,
Ie n'auray l'œil piteux, ny le visage blesme,
Semant tout mon seruice & mes soupirs au vent.
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Ie ne brusleray plus d'vne ialouse enuie,
Et ne changeray plus de pensers si souuent.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

CE IOVR *que ie fu né l'impitoyable archer*
Amour, à qui le Ciel rend humble obeïſſance,
Arriua ſur le poinct de ma triſte naiſſance,
Tenant ſon arc bandé tout preſt à decocher.
Auſſi toſt qu'il me veit, il ſe mit à laſcher
Vn trait enuenimé de toute ſa puiſſance,
Et m'attaignit au cœur de telle violence,
Qu'il euſt peu de ce coup percer tout vn rocher.
M'ayant ainſi bleſſé tout ioyeux il s'adreſſe
A la Crainte, aus Regrets, au Dueil, à la Triſteſſe,
Qui m'aſſiſterent tous à ce malheureux poinct.
Voyla (dit-il) pour vous, ie vous le recommande,
Suyuez-le tout par tout, ne l'abandonnez point,
Et faites que touſiours il ſoit de voſtre bande.

II.

Se peut-il trouuer peine en Amour si diuerse
Que ce cruel enfant ne m'ait fait endurer?
A-til en son royaume vne seule trauerse,
Où ie ne me sois veu mille fois égarer?
En mon cœur chacun iour sa rigueur il exerce,
Ayant tousiours dequoy mon esprit martyrer,
Et croy que sur moy seul pour me desesperer,
De tous les amoureux tous les tourmens il verse.
I'ay demeuré quatre ans viuant en liberté,
Sans ioye & sans douleur aupres d'vne beauté,
De tous les dons du ciel heureusement pourueuë.
Apres vn si long temps il m'en vient enflammer,
Et comme si i'auois vne nouuelle veuë
Ie la sers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

III.

O Lict s'il est ainsi que tu sois inuenté
Pour prẽdre vn dous repos quãd la nuit est venuë,
D'où vient que dedans toy ma douleur continuë,
Et que ie sens par toy mon tourment augmenté?
Ie ne fay que tourner d'vn & d'autre costé,
Ie choisi tous tes coings, ie cherche & me remuë,
Et mon cœur qui ressemble à la marine émeuë,
D'ennuis & de pensers est tousiours agité.
I'assemble bien souuent mes paupieres lassees,
I'inuoque le Sommeil pour guarir mes pensees,
Mais onc dedans mes yeux ie ne le sens couler.
D'vn seul bien, ô mon Lict, en toy ie me contente,
Ie te dy librement le mal qui me tourmente,
Et ie ne l'ose ailleurs librement reueler.

IIII.

Helas ! iniuſte Amour veux tu iamais ceſſer?
Puniras-tu touſiours cil qui ne fait offenſe?
Ie recognois aſſez ta diuine puiſſance,
Et ſuis touſiours tremblant craignãt de t'offenſer.
Ay-ie vn ſeul lieu ſur moy qui te reſte à percer?
Suis-ie pas tout couuert des traits que tu m'élãce'?
Et toutesfois, Tyran, touſiours tu recommence',
Et veux deſſus moy ſeul ta colere paſſer.
Ie ſors d'vne priſon tu renchaiſnes mon ame,
Ie ſuis guary d'vn trait vn autre me rentame,
Eſchappé du peril i'entre en plus grand danger.
Quand ie penſe eſtre ſeur des flots & de l'orage,
Que ie ſuis pres du port, que ie voy le riuage,
Tu repouſſes ma nef & la fais ſubmerger.

DIALOGVE.

V.

Arreſte vn peu, mon Cœur, où vas-tu ſi courant?
Ie vay trouuer les yeus qui ſain me peuuẽt rendre.
Ie te prie attens moy. Ie ne te puis attendre,
Ie ſuis preſſé du feu qui me va deuorant.
Helas mon pauure Cœur que tu es ignorant,
Tu ne ſçaurois encor ta miſere comprendre!
Ces yeux d'vn ſeul regard te reduiront en cendre:
Ce ſont tes ennemis t'iront-ils ſecourant?
Enuers ſes ennemis ſi doucement on n'vſe,
Ces yeux ne ſont point tels. Ah c'eſt ce qui t'abuſe!
Le fin Berger ſurprend l'oyſeau par des appas.
Tu t'abuſes toymeſme, ou tu me porte' enuie:
Car l'oyſeau malheureux s'enuolle à ſon treſpas,
Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

VI.

Si ie me fiés à l'ombre, auſſi ſoudainement
Amour laiſſant ſon arc, s'aſsiet & ſe repoſe:
Si ie penſe à des vers ie le voy qu'il compoſe,
Si ie plains mes douleurs il ſe plaint hautement:
Si ie me plais au mal il accroiſt mon tourment,
Si ie reſpans des pleurs ſon viſage il arroſe:
Si ie monſtre la playe en ma poitrine encloſe,
Il défait ſon bandeau l'eſſuyant doucement.
Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:
Si ie me ſuis cruel dans mon ſang il ſe bagne,
Si ie vais à la guerre il deuient mon ſoldart:
Si ie paſſe la mer, il conduit ma nacelle:
Bref iamais l'inhumain de moy ne ſe depart,
Pour rendre mon amour & ma peine eternelle.

VII.

O mon petit Liuret, que ie t'eſtime heureux!
Seul tu cueilles le fruit de mon cruel martyre:
Ton contentemẽt croiſt quãd mõ tourmẽt empire,
Tu demeure' en plaiſir quand ie ſuis douloureux.
Tu vois comme il te plaiſt ces beaux yeus amoureux,
Dont il faut qu'à regret ſans cœur ie me retire:
Tu vois tous les threſors de l'amoureux empire,
Et reçois tous les biens dont ie ſuis deſireux.
Tu couches tous les ſoirs aupres de ma Deeſſe,
Mais las! en y penſant ce ſouuenir me bleſſe:
Ie ſuis de ialouſie ardemment allumé.
Car hé que ſçay-ie moy ſi l'Amour par cautelle,
S'eſt point ainſi luymeſme en Liure transformé
Pour luy baiſer le ſein & coucher auec elle?

VIII.

Vn iour l'aueugle Amour, Diane, & ma Maiſtreſſe,
Pour ſçauoir qui auroit plus de dexterité,
S'eſſayerent de l'arc à vn but limité,
Et mirent pour le pris leur plus belle richeſſe.
Amour gaigea ſon arc, & la chaſte Deeſſe
Qui commande aux foreſts, ſa diuine beauté:
Ma Maiſtreſſe gaigea ſa fiere cruauté,
Qui me fait conſommer en mortelle triſteſſe.
Las! ma Dame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,
Et la fiere rigueur dont ſon ame eſt couuerte.
Pour eſſayer ſes traits elle a percé mon cœur,
Sa beauté me rauit, ie meurs par ſa rigueur:
Ainſi ſur moy chetif tombe toute la perte.

IX.

Priué des doux regards qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourriſſant de mille & mille appas,
Ie vy trop malheureux: Mais non ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts aſſeruie.
Las ie vy voyrement, mais ie meurs d'vne enuie
De voir mourir mes maux qui iamais ne ſont las!
Auſſi bien puis-ie viure entre tant de treſpas,
Sans cœur, ſans mouuemẽt, ſans lumiere & ſans vie?
Ie ne vy point: ſi fay. Car s'il n'eſtoit ainſi,
Sentirois-ie eſtant mort tant d'amoureux ſouci,
Tãt de feux, tãt de traits, qui tourmẽtent mõ ame?
Quoy donc? ie vy ſans cœur contre l'humaine loy.
Non non ie ne vy point, ie ſuis mort dedans moy:
Helas! ſi fais, ie vy, mais c'eſt en vous ma Dame.

CHANSON.

EN quel desert, en quel bois plus sauuage,
Cruel Amour, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las! ie pensois en m'éloignant de celle
Qui tient mon cœur en ses yeux arresté,
Me retirer franc de captiuité,
Et voir la fin de ma douleur cruelle.
Mais c'est en vain: car lors que ie m'absente,
Ie laisse helas! mon cœur empriſonné,
Et mon esprit durement enchaisné
N'emportant rien que ce qui me tourmente.
Plus ie suis loin, plus mon desir s'allume,
Ie ne puis plus ses efforts endurer.
Helas voyez si ie dois esperer!
Plus loin du feu plus fort ie me consume.
Ie ne voy rien que des nuicts eternelles
Pleines d'horreurs, de silence, & d'effroy,
Et la frayeur qui me rend hors de moy,
Me fait souffrir des angoisses mortelles.
On ne meurt point d'vne extreme triſtesse
Bien que l'esprit soit du corps siparé:
S'il estoit vray ie n'eusse tant duré,
Et par ma mort ma douleur eust pris cesse.
Tu as beau faire, ô Soleil, ta reuenë
Enflammant l'air d'vne belle clairté,
Tu ne sçaurois chasser l'obscurité
Qui m'accompagne & qui couure ma veuë.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,

Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
Nulle clairté ie ne puis receuoir,
S'elle ne vient des beaux yeux de ma Dame,
Comme la nuict les ombrages ſe leuent
Quand le Soleil cache ſon poil doré:
Lors que ie voy mon Soleil retiré
Ie ſens leuer les ennuis qui me greuent.
Le Deſeſpoir de mon cœur ſe rend maiſtre,
Rien ne ſçauroit contre luy m'aſſeurer:
Et les Soucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers font naiſtre.
Helas chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité·
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
De Deſeſpoir, d'Amour & de Fortune?
Le Deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du malheur vient ceſt eſloignement,
Chargeant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes Penſees,
Comme ennemis par tout vous me ſuyuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours
Troublans mon cœur d'vne immortelle guerre.
Et pour bannir ma debile eſperance,
Vous m'apportez ce loyer de ma foy,
Que ma Diane a chaſſé loin de ſoy
De noſtre amour toute la ſouuenance.

Ie n'en croy rien, il ne se sçauroit faire,
Ie suis trop seur de son ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut demouuoir,
Ny ce qui est à l'Amour plus contraire:
Mais toutesfois quand pleine d'inconstance,
De moy chetif son cœur s'estrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir sous son obeissance.

X.

Ie me veux rendre Hermite & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dressant mon hermitage en vn lieu deserté,
Dõt nul autre qu'Amour n'aura la cognoissance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obscurité
Le feu qui m'ard le cœur, seruira de clairté,
Et me consommera pour punir mon offense.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir sur mon front se lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn espoir languissant mon baston ie feray,
Et tousiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Responce par Passerat.

XI.

Vous voulez estre Hermite, Hermite allez vo⁹ rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour mõstrer qu'en vous est esteint son brãdon,
Habillez-vous de gris, c'est la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre:
Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon,

Le dédain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais sur tout que l'Amour en ce lieu ne soit peint,
Pour guarir du chaud mal c'est vn dãgereus saint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant supporter ceste tentation,
Vous sortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien tost vostre froc aux orties.

XII.

Ie te l'auoy bien dit, pauure Cœur desolé,
Que tu ne deuois pas si laschement te rendre:
Mais oncq à mes propos tu ne voulus entendre:
Car vn espoir pipeur t'auoit ensorcelé.
Tu vois comme il t'en prend, ton heur s'est enuolé,
Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre:
Contre tes ennemis tu ne te peux defendre.
Car Amour te retient & te rend tout bruslé.
Et vous mes pauures Yeux conuertis en fontaines,
Las! que vous faites biẽ d'ainsi pleurer vos peines,
Et la dure prison où ie suis retenu,
Vous ne verrez plus rien desormais qui vous plaise:
Mais ce m'est grãd cõfort de vous voir en mal-aise.
Car pour vostre plaisir ce mal m'est aduenu.

XIII.

Hé ne suffit-il pas qu'Amour trop animé, (heure,
Tienne mon cœur en feu, qui s'accroist d'heure en
Sans q̃ mes chauds soupirs sortãs de leur demeure
Donnent force à l'ardeur dont ie suis consommé?
O vent impetueux, excessif, enflammé,
Tu gardes en soufflant que ma flamme ne meure,
Laisse faire à mes yeux: ces ruisseaus que ie pleure

Bien marri que pluſtoſt ie ne vous ay laiſſez.
Bien-heureuſe Raiſon, guide de mon courage,
Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,
Lors que i'eſtoy priué de tout humain ſecours,
Ie t'appens en ce lieu ma robe dépouillee,
Des flots de la tempeſte encor toute moüillee,
Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

RYMES TIERCES.

SI iamais plus ma liberté i'engage
Au faux Amour iadis Roy de mõ cœur,
Que ie languiſſe en eternel ſeruage.
Si iamais plus ſon feu bruſle mon ame,
Que ie n'eſprouue en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs facent croiſtre ma flame.
Si iamais plus vne beauté mortelle
Tient mon eſprit en la terre arreſté,
Que mon mal ſerue à la rendre plus belle.
Si iamais plus pour ſes yeux ie ſoupire,
Que mes ſoupirs croiſſent ſa cruauté,
Et de mes cris ne ſe face que rire.
Qu'elle ſoit folle, inconſtante & vollage,
Que i'en enrage & qu'en me dépitant
De la laiſſer ie perde le courage.
Que de l'aimer ie rougiſſe de honte,
Et toutesfois que ie luy ſois conſtant
En luy voyant d'vn vallet faire conte.
Que toute nuict à ſon huis ie lamente,
Et qu'elle ſoit à ſe mocquer de moy,
Aux bras d'vn autre heureuſement contente.

Qu'vn

Qu'vn chaud martel, qu'vne aſpre ialouſie
De cent fureurs recompenſent ma foy,
Et que touſiours mon ame en ſoit ſaiſie.
Que mon teint palle & mon viſage bleſme,
De tant d'ennuis maigre & defiguré,
Me ſoit horrible & m'eſtonne moymeſme.
Que le Soleil à regret me regarde:
Bref, que le Ciel contre moy coniuré
Pour mon ſalut ma mort meſme retarde.
Mais ſi d'Amour la ſagette meurtriere
Ne me peut plus deſormais entamer,
O iuſtes Dieux accordez ma priere.
Qu'en peu de iours ceſt œil mon aduerſaire,
Flambeau d'Amour qui m'a faict conſumer,
Perde ſa flamme & ſa lumiere claire.
Que ſes cheueux, dont mon ame fut priſe,
Laiſſent ſon chef, apres auoir changé
Leur couleur d'or en vne couleur griſe.
Que de ſes mains ſon miroir elle rompe
Voyant ſa face, & que ie ſois vangé
De ce cryſtal, qui maintenant la trompe.
Qu'elle ait regret à ſa ieuneſſe folle,
Et qu'elle apprenne, helas! trop cherement,
Que la beauté comme le vent s'enuolle.
Lors ſans danger, ſans douleur & ſans crainte,
Ie me riray d'auoir ſi longuement
A la ſeruir ma liberté contrainte.
Puis ie prendray ſa vaine repentance,
Et ſes ſoupirs pour heureux payement
De mes douleurs, & de ſon arrogance.

VOEV AV DE'DAIN.

LIX.

Puis que par ton ſecours mon braſier eſt eſteint,
Et qu'auec la raiſon ma volonté ie domte,
Dédain, maiſtre d'Amour le dieu qui tout ſurmõte,
I'appen ces hameçons deuant ton temple ſaint:
I'appen ces traits briſez dont mon cœur fut attaint:
I'appen ces nœuds dorez, dõt i'ay tãt fait de cõpte:
I'appen ces trtiſtes vers meſſagers de ma honte:
I'appen ces peſans fers, qui long tẽps m'õt eſtreint.
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moymeſme,
Ie n'auray l'œil piteux, ny le viſage bleſme,
Semant tout mon ſeruice & mes ſoupirs au vent.
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Ie ne bruſleray plus d'vne ialouſe enuie,
Et ne changeray plus de penſers ſi ſouuent.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

CE IOVR *que ie fu né l'impitoyable archer*
Amour, à qui le Ciel rend humble obeïſſance,
Arriua ſur le poinct de ma triſte naiſſance,
Tenant ſon arc bandé tout preſt à decocher.
Auſſi toſt qu'il me veit, il ſe mit à laſcher
Vn trait enuenimé de toute ſa puiſſance,
Et m'attaignit au cœur de telle violence,
Qu'il euſt peu de ce coup percer tout vn rocher.
M'ayant ainſi bleſſé tout ioyeux il s'adreſſe
A la Crainte, aus Regrets, au Dueil, à la Triſteſſe,
Qui m'aſſiſterent tous à ce malheureux poinct.
Voyla (dit-il) pour vous, ie vous le recommande,
Suyuez-le tout par tout, ne l'abandonnez point,
Et faites que touſiours il ſoit de voſtre bande.

II.

Se peut-il trouuer peine en Amour si diuerse
Que ce cruel enfant ne m'ait fait endurer?
A-til en son royaume vne seule trauerse,
Où ie ne me sois veu mille fois égarer?
En mon cœur chacun iour sa rigueur il exerce,
Ayant tousiours dequoy mon esprit martyrer,
Et croy que sur moy seul pour me desesperer,
De tous les amoureux tous les tourmens il verse.
I'ay demeuré quatre ans viuant en liberté,
Sans ioye & sans douleur aupres d'vne beauté,
De tous les dons du ciel heureusement pourueuë.
Apres vn si long temps il m'en vient enflammer,
Et comme si i'auois vne nouuelle veuë
Ie la sers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

III.

O Lict s'il est ainsi que tu sois inuenté
Pour prẽdre vn dous repos quãd la nuit est venuë,
D'où vient que dedans toy ma douleur continuë,
Et que ie sens par toy mon tourment augmenté?
Ie ne fay que tourner d'vn & d'autre costé,
Ie choisi tous tes coings, ie cherche & me remuë,
Et mon cœur qui ressemble à la marine émeuë,
D'ennuis & de pensers est tousiours agité.
I'assemble bien souuent mes paupieres lassees,
I'inuoque le Sommeil pour guarir mes pensees,
Mais onc dedans mes yeux ie ne le sens couler.
D'vn seul bien, ô mon Lict, en toy ie me contente,
Ie te dy librement le mal qui me tourmente,
Et ie ne l'ose ailleurs librement reueler.

IIII.

Helas ! iniuſte Amour veux tu iamais ceſſer?
Puniras-tu touſiours cil qui ne fait offenſe?
Ie recognois aſſez ta diuine puiſſance,
Et ſuis touſiours tremblant craignãt de t'offenſer.
Ay-ie vn ſeul lieu ſur moy qui te reſte à percer?
Suis-ie pas tout couuert des traits que tu m'élãce'?
Et toutesfois, Tyran, touſiours tu recommence',
Et veux deſſus moy ſeul ta colere paſſer.
Ie ſors d'vne priſon tu renchaiſnes mon ame,
Ie ſuis guary d'vn trait vn autre me rentame,
Eſchappé du peril i'entre en plus grand danger.
Quand ie penſe eſtre ſeur des flots & de l'orage,
Que ie ſuis pres du port, que ie voy le riuage,
Tu repouſſes ma nef & la fais ſubmerger.

DIALOGVE.

V.

Arreſte vn peu, mon Cœur, où vas-tu ſi courant?
Ie vay trouuer les yeus qui ſain me peuuẽt rendre.
Ie te prie attens moy. Ie ne te puis attendre,
Ie ſuis preſſé du feu qui me va deuorant.
Helas mon pauure Cœur que tu es ignorant,
Tu ne ſçaurois encor ta miſere comprendre!
Ces yeux d'vn ſeul regard te reduiront en cendre:
Ce ſont tes ennemis t'iront-ils ſecourant?
Enuers ſes ennemis ſi doucement on n'vſe,
Ces yeux ne ſont point tels. Ah c'eſt ce qui t'abuſe!
Le fin Berger ſurprend l'oyſeau par des appas.
Tu t'abuſes toymeſme, ou tu me porte' enuie:
Car l'oyſeau malheureux s'enuolle à ſon treſpas,
Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

VI.

Si ie me fiés à l'ombre, auſſi ſoudainement
Amour laiſſant ſon arc, s'aſsiet & ſe repoſe:
Si ie penſe à des vers ie le voy qu'il compoſe,
Si ie plains mes douleurs il ſe plaint hautement:
Si ie me plais au mal il accroiſt mon tourment,
Si ie reſpans des pleurs ſon viſage il arroſe:
Si ie monſtre la playe en ma poitrine encloſe,
Il défait ſon bandeau l'eſſuyant doucement.
Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:
Si ie me ſuis cruel dans mon ſang il ſe bagne,
Si ie vais à la guerre il deuient mon ſoldart:
Si ie paſſe la mer, il conduit ma nacelle:
Bref iamais l'inhumain de moy ne ſe depart,
Pour rendre mon amour & ma peine eternelle.

VII.

O mon petit Liuret, que ie t'eſtime heureux!
Seul tu cueilles le fruit de mon cruel martyre:
Ton contentemẽt croiſt quãd mõ tourmẽt empire,
Tu demeure' en plaiſir quand ie ſuis douloureux.
Tu vois comme il te plaiſt ces beaux yeus amoureux,
Dont il faut qu'à regret ſans cœur ie me retire:
Tu vois tous les threſors de l'amoureux empire,
Et reçois tous les biens dont ie ſuis deſireux.
Tu couches tous les ſoirs aupres de ma Deeſſe,
Mais las! en y penſant ce ſouuenir me bleſſe:
Ie ſuis de ialouſie ardemment allumé.
Car hé que ſçay-ie moy ſi l'Amour par cautelle,
S'eſt point ainſi luymeſme en Liure transformé
Pour luy baiſer le ſein & coucher auec elle?

VIII.

Vn iour l'aueugle Amour, Diane, & ma Maistresse,
Pour sçauoir qui auroit plus de dexterité,
S'essayerent de l'arc à vn but limité,
Et mirent pour le pris leur plus belle richesse.
Amour gaigea son arc, & la chaste Deesse
Qui commande aux forests, sa diuine beauté:
Ma Maistresse gaigea sa fiere cruauté,
Qui me fait consommer en mortelle tristesse.
Las! ma Dame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,
Et la fiere rigueur dont son ame est couuerte.
Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur,
Sa beauté me rauit, ie meurs par sa rigueur:
Ainsi sur moy chetif tombe toute la perte.

IX.

Priué des doux regards qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourrissant de mille & mille appas,
Ie vy trop malheureux: Mais non ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts asseruie.
Las ie vy voyrement, mais ie meurs d'vne enuie
De voir mourir mes maux qui iamais ne sont las!
Aussi bien puis-ie viure entre tant de trespas,
Sans cœur, sans mouuemẽt, sans lumiere & sans vie?
Ie ne vy point: si fay. Car s'il n'estoit ainsi,
Sentirois-ie estant mort tant d'amoureux souci,
Tãt de feux, tãt de traits, qui tourmẽtent mõ ame?
Quoy donc? ie vy sans cœur contre l'humaine loy.
Non non ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:
Helas! si fais, ie vy, mais c'est en vous ma Dame.

CHANSON.

EN quel desert, en quel bois plus sauuage,
Cruel Amour, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las! ie pensois en m'éloignant de celle
Qui tient mon cœur en ses yeux arresté,
Me retirer franc de captiuité,
Et voir la fin de ma douleur cruelle.
Mais c'est en vain: car lors que ie m'absente,
Ie laisse helas! mon cœur empriſonné,
Et mon esprit durement enchaisné
N'emportant rien que ce qui me tourmente.
Plus ie suis loin, plus mon desir s'allume,
Ie ne puis plus ses efforts endurer.
Helas voyez si ie dois esperer!
Plus loin du feu plus fort ie me consume.
Ie ne voy rien que des nuicts eternelles
Pleines d'horreurs, de silence, & d'effroy,
Et la frayeur qui me rend hors de moy,
Me fait souffrir des angoisses mortelles.
On ne meurt point d'vne extreme triſtesse
Bien que l'esprit soit du corps separé:
S'il estoit vray ie n'eusse tant duré,
Et par ma mort ma douleur eust pris cesse.
Tu as beau faire, ô Soleil, ta reueuë
Enflammant l'air d'vne belle clairté,
Tu ne sçaurois chasser l'obscurité
Qui m'accompagne & qui couure ma veuë.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,

Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
Nulle clairté ie ne puis receuoir,
S'elle ne vient des beaux yeux de ma Dame,
Comme la nuict les ombrages ſe leuent
Quand le Soleil cache ſon poil doré:
Lors que ie voy mon Soleil retiré
Ie ſens leuer les ennuis qui me greuent.
Le Deſeſpoir de mon cœur ſe rend maiſtre,
Rien ne ſçauroit contre luy m'aſſeurer:
Et les Soucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers font naiſtre.
Helas chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité·
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
De Deſeſpoir, d'Amour & de Fortune?
Le Deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du malheur vient ceſt eſloignement,
Chargeant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes Penſees,
Comme ennemis par tout vous me ſuyuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours
Troublans mon cœur d'vne immortelle guerre.
Et pour bannir ma debile eſperance,
Vous m'apportez ce loyer de ma foy,
Que ma Diane a chaſſé loin de ſoy
De noſtre amour toute la ſouuenance.

Ie n'en croy rien, il ne se sçauroit faire,
Ie suis trop seur de son ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut demouuoir,
Ny ce qui est à l'Amour plus contraire:
Mais toutesfois quand pleine d'inconstance,
De moy chetif son cœur s'estrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir sous son obeissance.

X.

Ie me veux rendre Hermite & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dressant mon hermitage en vn lieu deserté,
Dõt nul autre qu'Amour n'aura la cognoissance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obscurité
Le feu qui m'ard le cœur, seruira de clairté,
Et me consommera pour punir mon offense.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir sur mon front se lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn espoir languissant mon baston ie feray,
Et tousiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Responce par Passerat.

XI.

Vous voulez estre Hermite, Hermite allez vo⁹ rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour mõstrer qu'en vous est esteint son brãdon,
Habillez-vous de gris, c'est la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre:
Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon.

Le dédain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais sur tout que l'Amour en ce lieu ne soit peint,
Pour guarir du chaud mal c'est vn dãgereus saint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant supporter ceste tentation,
Vous sortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien tost vostre froc aux orties.

XII.

Ie te l'auoy bien dit, pauure Cœur desolé,
Que tu ne deuois pas si laschement te rendre:
Mais oncq à mes propos tu ne voulus entendre:
Car vn espoir pipeur t'auoit ensorcelé.
Tu vois comme il t'en prend, ton heur s'est enuolé,
Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre:
Contre tes ennemis tu ne te peux defendre.
Car Amour te retient & te rend tout bruslé.
Et vous mes pauures Yeux conuertis en fontaines,
Las! que vous faites biẽ d'ainsi pleurer vos peines,
Et la dure prison où ie suis retenu,
Vous ne verrez plus rien desormais qui vous plaise:
Mais ce m'est grãd cõfort de vous voir en mal-aise.
Car pour vostre plaisir ce mal m'est aduenu.

XIII.

Hé ne suffit-il pas qu'Amour trop animé, (heure,
Tienne mon cœur en feu, qui s'accroist d'heure en
Sans q̃ mes chauds soupirs sortãs de leur demeure
Donnent force à l'ardeur dont ie suis consommé?
O vent impetueux, excessif, enflammé,
Tu gardes en soufflant que ma flamme ne moure,
Laisse faire à mes yeux: ces ruisseaus que ie pleure

Esteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'est trop vainement qu'en espoir ie me fonde,
L'eau n'esteint pas l'Amour: Neptune au creux de
S'est trouué mille fois amoureux et bruslãt. (l'õde
Sus donc ardans soupirs, monstrez vostre puissance,
Rendez mon feu plus chaud, croissez sa vehemẽce,
Il en durera moins s'il est plus violant.

XIII.

Si le mari ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il eust maudit l'ou-
Et quitté, tout lassé, son labeur entrepris. (urage,
Car ce cruel volleur des cœurs & des esprits,
Nourry d'vne Tigresse en quelque lieu sauuage,
De mille coups mortels ne contente sa rage,
Et fait tousiours des cœurs sa victoire & son pris.
On perd temps contre luy de se mettre en defense:
Vn homme n'est pour faire à vn Dieu resistence,
Mesme vn Dieu si puissãt qu'il surmõte les Dieux.
Maudits soyent tous ses traits et leur puissance forte,
Helas! i'en suis couuert en tant & tant de lieux,
Qu'ores ce Dieu cruel pour sa trousse me porte.

XV.

Ma Dame, Amour, Fortune, & tous les Elemens,
Animez contre moy, sont bandez pour me nuire:
Sans plus le dous Sõmeil de leurs mains me retire,
Et fait peur à mes maux par ses enchantemens.
O Songe, ange diuin, sorcier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie desire:
Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie soupire,
Et fais naistre en mon cœur mille contentemens.

Mais la rage d'Amour qui point ne diminue,
Auec tous ſes efforts empeſche ta venue,
Et ne ſens pas ſouuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il eſt ainſi, lors que tu me viſites,
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne ſoyent pas ſi petites.

XVI.

Amour de ſa main propre a portraict ceſte image,
A fin qu'vn païs froid, lourd, barbare, indomté,
Qui demeurait rebelle à ſa diuinité,
Fuſt cõtraint de ſe rẽdre, & de luy faire hõmage.
Il choiſit le parfaict d'vn ſi diuin ouurage
Dans le ciel, ſur le vray de la meſme beauté,
Vãquant à ſon labeur d'eſprit tant arreſté, (ge.
Que ſur la Beauté meſme on voit quelque auãta-
Les Amours luy ſeruoyent: l'vn braſſoit les couleurs,
L'autre les deſtrempoit en l'argẽt de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.
Quand il eut acheué, luy-meſme en fut épris,
En deuint idolatre, & ſoudain ie fu pris,
A fin que de mon cœur il luy fiſt ſacrifice.

XVII.

Ie ſçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiſelles,
Pour rẽdre en regardãt maĩt et maint amoureux:
Mais non pas des ſoleils ardens & vigoureux,
Qui rempliſſent les cœurs de flãmes immortelles.
I'auoüe & veux penſer qu'il y en a de belles,
Aſſez pour trauailler vn eſprit deſireux:
Mais quelle autre a ces traits ſi dous et rigoureus,
Qui font gouſter la vie entre cent morts cruelles?
Quelle autre a ceſt eſprit qui le mien a charmé?

Ces propos, ces discours, dont ie fu transformé,
Où sõt tãt d'amençõs, d'amours, de feux, de glaces?
Souffron donc sans blasphẽme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne sçauroit aimer qu'extrememẽt
Celle qui est extreme en beautez & en graces.

XVIII.

Malheureux que ie suis! ie vous soulois descrire
Mon naturel leger, iamais ne s'arrestant,
Prenant à grand honneur que ie fusse inconstant,
Et tel comme i'estois me plaisant à le dire.
Maintenant que vostre œil sans pitié me martyre,
Ma nouuelle douleur d'heure en heure augmẽtãt,
Ie maudy mon offense, honteux & repentant:
Et trop tard pour mõ biẽ ie cherche à m'en dédire.
Quel confort? quel remede? Amour conseille moy:
Pourra-telle iamais s'asseurer de ma foy,
M'ayant connu deuant si leger de courage?
Helas mon inconstance à sa gloire a esté!
Car quel plus grand honneur, que d'auoir arresté
Celuy qui s'asseuroit d'estre touſiours volage?

PRIERE AV SOMMEIL.

SOMME, doux repos de nos yeux,
Aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la Nuict & du Silence,
Qui peux les esprits délier,
Qui fais les soucis oublier,
Et le mal plein de violence:
Approche, ô Sommeil desiré,
Las! c'est trop long temps demeuré,
La nuict est à demy passee,

Et ie ſuis encore attendant
Que tu chaſſes le Soing mordant,
Hoſte importun de ma penſee.
Clos mes yeux, fay moy ſommeiller,
Ie t'atten ſur mon oreiller,
Où ie tiens la teſte appuyee:
Ie ſuis dans mon lict ſans mouuoir,
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine eſt noyee.
Haſte toy, Sommeil de venir:
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde.
Le Chien n'abaye icy autour,
Le Coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruiſſeau doux-coulant
A dos-rompu ſe va roulant,
Qui t'inuite de ſon murmure:
Et l'obſcurité de la nuict
Douce, ſans chaleur, & ſans bruit,
Propre au repos de la nature.
Chacun, fors que moy ſeulement,
Sent ores quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes:
Tous les animaux trauaillez
Ont les yeux fermez & ſillez,
Les miens ſeuls ſont ouuerts aux larmes.
Si tu peux, ſelon ton deſir,
Combler vn homme de plaiſir
Au fort d'vne extreme triſteſſe,
Pour monſtrer quel eſt ton pouuoir,

Fay moy quelque plaiſir auoir
Durant la douleur qui m'oppreſſe.
Si tu peux nous repreſenter
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue diſtance,
O Somme doux & gracieux,
Repreſente encor à mes yeux
Celle dont ie pleure l'abſence.
Que ie voye encor ces ſoleils,
Ces lys, & ces boutons vermeils,
Ce port plein de maieſté ſaincte:
Que i'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoyent mon cœur en repos,
Raui de merueille & de crainte.
Le bien de la voir tous les iours,
Autrefois eſtoit le ſecours
De mes nuicts alors trop heureuſes:
Maintenant que i'en ſuis abſent,
Rens moy par vn ſonge plaiſant,
Tant de delices amoureuſes.
Si tous les ſonges ne ſont rien,
C'eſt tout vn, ils me plaiſent bien:
I'aime vne telle tromperie.
Haſte toy donc pour mon confort:
On te dit fiere de la Mort,
Tu ſeras pere de ma vie.
Mais las! ie te vais appelant,
Tandis la Nuict en s'enuolant
Fait place à l'Aurore vermeille:
O Amour tyran de mon cœur,
C'eſt toy ſeul qui par ta rigueur

Empeſches que ie ne ſommeille.
Hé quelle eſtrange cruauté!
Ie t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie, & ma lumiere,
Et tu ne veux pas ſeulement
Me donner pour allegement
Vne pauure nuict toute entiere.

XIX.

Voicy du gay Printemps l'heureux aduenement,
Qui fait que l'Hiuer morne à regret ſe retire:
Deſia la petite herbe au gré du doux Zephyre
Nauré de ſon amour braule tout doucement.
Les foreſts ont repris leur verd accouſtrement,
Le Ciel rit, l'air eſt chaud, le vent mollet ſoupire,
Le Roſſignol ſe plaint, & des accords qu'il tire
Fait languir les eſprits d'vn doux rauiſſement.
Le Dieu Mars & l'Amour ſont parmi la campagne:
L'vn au ſãg des humains, l'autre en leurs pleurs ſe bagne:
L'vn tiẽt le coutelas, l'autre porte les dars.
Suyue Mars qui voudra, mourant entre les armes,
Ie veux ſuyure l'Amour, & ſeront mes allarmes
Les courroux, les ſoupirs, les pleurs, & les regars.

XX.

Les premiers iours qu'Amour range ſous ſa puiſſance
Vn cœur qui cherement garde ſa liberté,
Dans des filets de ſoye il le tient arreſté,
Et l'émeut doucement d'vn feu ſans violence:
Mille petits Amours luy font la reuerence,
Il ſe bagne en lieſſe & en felicité,
Les Ieux, la Mignardiſe, & la douce Beauté

Vollẽt touſiours deuãt, quelque part qu'il s'auãce:
Mais las! preſqu'à l'inſtant ceſt heur ſe va perdant,
La priſon s'eſtreciſt, le feu deuient ardant,
Les filets ſont changez en rigoureux cordage.
Venus eſt vne roſe eſpanie au Soleil,
Qui contente les yeux de ſon beau teint vermeil,
Et qui cache vn Aſpic ſous vn plaiſant fueillage.

XXI.

Yeux, qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celeſtes flambeaux, benins & gracieux,
C'eſt vous qui fourniſſez de traits victorieux
Amour le iuſte archer, ſeul Dieu de mon courage.
C'eſt vous qui me rendez contant en mon ſeruage,
C'eſt vo⁹ qui m'ẽſeignez le beau chemin des cieux:
Vous purgez mon eſprit de penſers vicieux,
Et retenez mon cœur autrefois ſi volage.
Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,
Faire au mois de Ianuier vn do⁹ Printẽps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous eſtes le Soleil qui me donnez le iour,
Et ie ſuis le Phenix qui ſe bruſle à l'entour,
Puis quand ie ſuis bruſlé ie renais de ma cendre.

XXII.

Au ſaint ſiege d'Amour, des grãs dieux le vaĩqueur,
I'ay faict venir plaider ceſte beauté rebelle,
Et l'accuſe en pleurant, comme vne criminelle,
De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.
Helas! Amour (ce dy-ie) elle a vollé mon cœur,
Elle ne paye point mon ſeruice fidelle,
Elle m'a tranſpercé d'vne fleche mortelle,
Et me fait conſommer en cruelle langueur.

Ie ne te puis prouuer comme elle me tourmente,
Mon cœur en eſt teſmoin, qu'elle le repreſente,
Tu verras, le voyant, ſa rigueur & ſon tort,
Et ſi tu crains trop fort les traits de ſon viſage,
Ne donne pas ſentence à ſon deſauantage:
Mais fay tãt qu'elle & moy nous demeuriõs d'ac-
XXIII. *cord.*
Quãd du doux fruit d'Amour ie me rens pourſuiuãt,
Pour iouir du loyer de ma perſeuerance,
Vous penſez m'arreſter, oppoſant pour defenſe
Ie ne ſçay quel honneur qui eſt moins que le vent.
Moy ie mets comme humain le plaiſir en auant,
Et l'heureux paradis de ceſte iouiſſance,
Qui vous deuſt degouſter de la vaine apparance
De ce ſonge d'honneur, qui vous va deceuant.
Mais parlons librement, & me dites ma Dame,
Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,
Qui plaiſe au gouſt, au cœur, à l'eſprit, ou à l'ame?
C'eſt vne vieille erreur, qui aux femmes ſe treuue:
Car leur honneur ne giſt qu'en vne opinion,
Et le plaiſir conſiſte en choſe qui s'eſpreuue.

CHANSON.

IE ne veux iamais plus penſer
De voir vn iour recompenſer
Le mal qu'en aimant ie ſupporte,
Puis que celle qui tient mon cœur
Me monſtre vne extreme rigueur
Parmi l'amour qu'elle me porte.
Mais pourrois-ie eſperer auſſi
Qu'elle euſt iamais de moy merci,

Veu qu'à soymesme elle est cruelle,
Gesnant sa douce volonté,
N'vsant de sa felicité,
Et perdant sa saison nouuelle?
Cruelle, où auez-vous les yeux?
Voyez ce Printemps gracieux,
Voyez ceste belle verdure,
Vn iour des prochaines chaleurs
Fera languir toutes ces fleurs,
Ores beautez de la nature.
Si le temps leger & coulant
Deuore tout en s'enuolant,
S'il rend toute chose effacee,
Est-ce pas trop de cruauté
De laisser perdre vne beauté
Si chere, & si soudain passee?
Si c'est la peur qui vous retient,
Pensez que la crainte ne vient
Qu'à faute d'amitié parfaitte.
Amour est vne viue ardeur,
Et la crainte est vne froideur,
Qui est par vraye amour defaitte.
Si vous m'aimez faites le voir,
Payant mon fidelle deuoir
De la plus seure recompense:
Ou bien si vous ne m'aimez pas,
Faites moy sentir le trespas,
Finissant ma longue souffrance.

XXIIII.

Chaſſez de voſtre cœur la dure cruauté,
Qui vous rend contre Amour fierement obſtinee,
Et n'eſtimez iamais qu'vne Dame bien nee
Puiſſe auoir ſans aimer quelque felicité.
Mais que vous ſeruira ceſte fleur de beauté,
Beauté qui a rendu mon ame empriſonnee,
Si ſans eſtre cueillie elle deuient fennee,
Et vous ne iouiſſez de ſa commodité?
Il ne ſuffiſt d'auoir vn champ gras & fertile,
Car s'il n'eſt labouré il demeure inutile,
La terre deuient dure & ne rapporte rien.
Celle qui ne ſe ſert de ſa belle ieuneſſe,
Fait comme vn vſurier qui cache ſa richeſſe,
Et ſe laiſſe mourir ſans vſer de ſon bien.

XXV.

Si la pitié trouue en vous quelque place,
Si voſtre cœur n'eſt en roche endurci,
Faites-en preuue, ayez de moy merci,
Et m'octroyez le bien que ie pourchaſſe.
Ma fermeté, qui toute autre ſurpaſſe,
Ne deſſert pas que ie languiſſe ainſi
Sous le pouuoir d'vn rigoureux ſouci,
Qui me tourmente, & iamais ne ſe laſſe.
Si vous trouuez quelque contentement
En ma douleur, dites-le librement,
A l'aduenir ie prendray patience.
Car ſi mon mal ſert à vous contenter,
Ce m'eſt plus d'heur de me voir tourmenter,
Que vous déplaire, & auoir allegeance.

XXVI.

Si vous m'aimez ma Dame, helas ! si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame
Et par tout dãs le cœur cent fourneaux allumez?
Las ! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez
Seruans de nourriture à l'amoureuse flame?
C'est vne grãd rigueur, si vo⁹ pouuez, ma Dame,
Moderer la chaleur qui nous tient enflammez.
Nous sentons bien tous deux vne egale souffrance,
Mais de nous en sortir seule auez la puissance
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.
Celuy doit à iamais demeurer miserable,
» Qui languit en vn mal dont il se peut guarir,
» Et veut plustost souffrir que s'estre secourable.

XXVII.

Ah mon Dieu ie me meurs ! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort si tout soudainement,
Mon Cœur, ie ne te volle vn baiser seulement,
Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mõ Cœur, ie le vay prendre,
Non feray : car ie crains ton courroux vehement.
Quoy me faudra-il donc mourir cruellement
Pres de ma guarison qu'vn baiser me peut rẽdre?
Mais las! ie crain, mõ mal en pourchassant mon bien.
Le doy-ie prẽdre ou nõ? pour vray ie n'en sçay riẽ,
Mille debats confus agitent ma pensee.
Si ie retarde plus i'auance mon trespas.
Ie le prendray : mais non ie ne le prendray pas.
Car i'aime mieus mourir q̃ vous voir courroucee.

SONGE.

CElle que i'aime tant, lasse d'estre cruelle,
Est venue en songeant la nuict me consoler:
Ses yeux estoyent rians, doux estoit son parler,
Et mille & mille amours voloyent alentour d'elle.
Pressé de ma douleur i'ay pris la hardiesse
De me plaindre à hauts cris de son cœur endurci.
Et d'vn œil larmoyant luy demander merci,
Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.
Ouurant ce beau Coral qui les baisers attire,
Me dist ce doux propos: Cesse de soupirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui ta blessé peut guarir ton martyre.
O douce illusion! ô plaisante merueille!
Mais cõbiẽ peu durable est l'heur d'vn amoureux!
Voulant baiser ses yeux, helas moy malheureux!
Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille.
Encor long temps depuis d'vne ruse agreable
Ie tins les yeux fermez, & feignois sommeiller:
Mais le songe passé, ie trouue au resueiller
Que ma ioye estoit faulse & mon mal veritable.

RIMES TIERCES.

PLEVRS & souspirs ie vous ouure la porte,
Allez trouuer la beauté que i'admire
Pleignés sa peine et ma douleur trop forte:
Faites luy voir ce que ie n'ose dire,
Puis que le Ciel enuieux & contraire
Ne me permet ce que plus ie desire:
Pleignez l'ennuy, qui fait que ie n'espere

XXVI.

Si vous m'aimez ma Dame, helas ! si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame
Et par tout dãs le cœur cent fourneaux allumez?
Las ! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez
Seruans de nourriture à l'amoureuse flame?
C'est vne grãd rigueur, si vo⁹ pouuez, ma Dame,
Moderer la chaleur qui nous tient enflammez.
Nous sentons bien tous deux vne egale souffrance,
Mais de nous en sortir seule auez la puissance
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.
Celuy doit à iamais demeurer miserable,
» *Qui languit en vn mal dont il se peut guarir,*
» *Et veut plustost souffrir que s'estre secourable.*

XXVII.

Ah mon Dieu ie me meurs ! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort si tout soudainement,
Mon Cœur, ie ne te volle vn baiser seulement,
Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mõ Cœur, ie le vay prendre,
Non feray : car ie crains ton courroux vehement,
Quoy me faudra-il donc mourir cruellement
Pres de ma guarison qu'vn baiser me peut rẽdre?
Mais las! ie crain, mõ mal en pourchassant mon bien.
Le doy-ie prẽdre ou nõ? pour vray ie n'en sçay riẽ,
Mille debats confus agitent ma pensee.
Si ie retarde plus i'auance mon trespas.
Ie le prendray : mais non ie ne le prendray pas.
Car i'aime mieus mourir q̃ vous voir courroucee.

SONGE.

CElle que i'aime tant, laſſe d'eſtre cruelle,
Eſt venue en ſongeant la nuict me conſoler:
Ses yeux eſtoyent rians, doux eſtoit ſon parler,
Et mille & mille amours voloyent alentour d'elle.
Preſſé de ma douleur i'ay pris la hardieſſe
De me plaindre à hauts cris de ſon cœur endurci.
Et d'vn œil larmoyant luy demander merci,
Et que mort ou pitié miſt fin à ma triſteſſe.
Ouurant ce beau Coral qui les baiſers attire,
Me diſt ce doux propos: Ceſſe de ſoupirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui ta bleſſé peut guarir ton martyre.
O douce illuſion! ô plaiſante merueille!
Mais cõbiẽ peu durable eſt l'heur d'vn amoureux!
Voulant baiſer ſes yeux, helas moy malheureux!
Peu à peu doucement ie ſens que ie m'eſueille.
Encor long temps depuis d'vne ruſe agreable
Ie tins les yeux fermez & feignois ſommeiller:
Mais le ſonge paſſé, ie trouue au reſueiller
Que ma ioye eſtoit faulſe & mon mal veritable.

RIMES TIERCES.

DEVRS & ſouſpirs ie vous ouure la porte,
Allez trouuer la beauté que i'admire
Pleignés ſa peine et ma douleur trop forte:
Faites luy voir ce que ie n'oſe dire,
Puis que le Ciel enuieux & contraire
Ne me permet ce que plus ie deſire:
Pleignez l'ennuy, qui fait que ie n'eſpere

XXVI.

Si vous m'aimez ma Dame, helas ! si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame
Et par tout dãs le cœur cent fourneaux allumez?
Las ! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez
Seruans de nourriture à l'amoureuse flame?
C'est vne grãd rigueur, si vo⁹ pouuez, ma Dame,
Moderer la chaleur qui nous tient enflammez.
Nous sentons bien tous deux vne egale souffrance,
Mais de nous en sortir seule auez la puissance
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.
Celuy doit à iamais demeurer miserable,
» Qui languit en vn mal dont il se peut guarir,
» Et veut plustost souffrir que s'estre secourable.

XXVII.

Ah mon Dieu ie me meurs ! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort si tout soudainement,
Mon Cœur, ie ne te volle vn baiser seulement,
Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mõ Cœur, ie le vay prendre,
Non feray : car ie crains ton courroux vehement.
Quoy me faudra-il donc mourir cruellement
Pres de ma guarison qu'vn baiser me peut rẽdre?
Mais las! ie crain, mõ mal en pourchassant mon bien.
Le doy-ie prẽdre ou nõ? pour vray ie n'en sçay riẽ,
Mille debats confus agitent ma pensee.
Si ie retarde plus i'auance mon trespas.
Ie le prendray : mais non ie ne le prendray pas.
Car i'aime mieus mourir q̃ vous voir courroucee.

SONGE.

CElle que i'aime tant, lasse d'estre cruelle,
Est venue en songeant la nuict me consoler:
Ses yeux estoyent rians, doux estoit son parler,
Et mille & mille amours voloyent alentour d'elle.
Pressé de ma douleur i'ay pris la hardiesse
De me plaindre à hauts cris de son cœur endurci.
Et d'vn œil larmoyant luy demander merci,
Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.
Ouurant ce beau Coral qui les baisers attire,
Me dist ce doux propos: Cesse de soupirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui ta blessé peut guarir ton martyre.
O douce illusion! ô plaisante merueille!
Mais cõbiẽ peu durable est l'heur d'vn amoureux!
Voulant baiser ses yeux, helas moy malheureux!
Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille.
Encor long temps depuis d'vne ruse agreable
Ie tins les yeux fermez & feignois sommeiller:
Mais le songe passé, ie trouue au resueiller
Que ma ioye estoit faulse & mon mal veritable.

RIMES TIERCES.

DEVRS & souspirs ie vous ouure la porte,
Allez trouuer la beauté que i'admire
Pleignés sa peine et ma douleur trop forte:
Faites luy voir ce que ie n'ose dire,
Puis que le Ciel enuieux & contraire
Ne me permet ce que plus ie desire:
Pleignez l'ennuy, qui fait que ie n'espere

Pour tout ſalut qu'vne mort ſouhaittee,
Heureux repos de ma longue miſere.
Las ! quand mon ame eſt plus fort tourmentee,
C'eſt quand ie ſuis ioyeux en apparance,
Couurant mon dueil d'vne ioye empruntee:
Et toutesfois auec ſa violance,
Bien que ma peine en ma face ſoit peinte,
Aucun pourtant n'en a la cognoiſſance.
Helas ! ie n'oſe alleger d'vne plainte
Ny d'vn ſoupir mes malheurs deplorables,
Que ie retiens d'vne force contrainte.
Ceſſez vos cris, Amoureux miſerables,
Tous les tourmens de l'amoureuſe flame
A mes tourmens ne ſont point comparables.
C'eſt vn grand mal de porter dedans l'ame
Le chaud deſir & la viue eſtincelle,
Qui ſe nourrit des beaux yeux d'vne Dame.
C'eſt vn grand mal de la ſeruir cruelle,
Et toutesfois pour le mal qu'on ſupporte,
On a plaiſir quand on la voit ſi belle.
C'eſt vn grand mal d'aimer de telle ſorte
Qu'on n'oſe pas découurir ſon martyre,
Pour vn reſpect que la grandeur apporte.
C'eſt vn grand mal & qui ne ſe peut dire,
Que d'eſtre ſerf d'vne Dame volage,
Qui ſans repos la nouueauté deſire.
C'eſt vn grand mal, voire vn extreme rage,
Quand Ialouſie auec Amour s'aſſemble,
Troublant les cœurs d'vn violant orage.
Et toutesfois tous ces maux mis enſemble,
N'approchent point de ma grieſue triſteſſe,

Qui ſeulement à ſoy ſeule reſemble.
Las ! ma douleur ſeulement ne me bleſſe,
L'ire du Ciel n'en ſeroit aſſouuie,
Mais la douleur de ma belle Maiſtreſſe.
Celle qui m'eſt plus chere que la vie,
Eſt (ô regret !) durement affligee
D'vn inhumain qui la tient aſſeruie.
Et ce qui rend mon ame plus chargee,
C'eſt que ſon mal de mon malheur procede,
Sans que ie puiſſe en la rendant vangee,
Vanger ma mort, & luy donner remede.

CHANSON.

LA terre naguere glacee
Eſt ores de verd tapiſſee,
Son ſein eſt embelli de fleurs,
L'air eſt encore amoureux d'elle,
Le Ciel rit de la voir ſi belle:
Et moy i'en augmente mes pleurs.
Les bois ſont couuerts de fueillage,
De verd ſe pare le bocage,
Ses rameaux ſont tous verdiſſans:
Et moy, las ! priué de ma gloire,
Ie m'habille de couleur noire,
Signe des ennuis que ie ſens.
Des oiſeaux la troupe legere
Chantant d'vne voix ramagere,
S'eſgaye au bois à qui mieux mieux:
Et moy tout rempli de furie,
Ie ſanglote, ſoupire & crie
Par les plus ſolitaires lieux.

Les oiſeaux cherchent la verdure:
Moy ie cherche vne ſepulture,
Pour voir mon malheur limité.
Vers le Ciel ils ont leur vollee:
Et mon ame trop deſolee
N'aime rien que l'obſcurité.
Ores l'Amant ſent dedans l'ame
L'effort des beaux yeux de ſa Dame,
Qui remplit ſon cœur de deſirs:
Il ſoupire, & moy ie ſoupire,
Mais la mort ſans plus ie deſire,
Seule fin de mes deſplaiſirs.
Ores les animaux ſauuages
Courent les champs, bois & riuages,
Rendus par Amour furieux:
Moy ie ſuis preſſé de la ſorte,
Du chaud regret qui me tranſporte,
Et me fait maudire les Cieux.
Or on voit la roſe nouuelle,
Qui ſe découure & ſe fait belle,
Monſtrant au iour ſon teint vermeil:
Où las! mon palliſſant viſage
Se ſeiche en l'Auril de mon âge,
Priué des rais de mon Soleil.
Or' on voit d'vne tiede haleine
Zephyre émouuoir par la plaine
Doucement les bleds verdoyans:
Et moy i'amaſſe en mon courage
Des ſoupirs qui ſont vn orage
De cent mille flots ondoyans.
Du Soleil la face cachee

En hyuer, or' eſt approchee
Et monſtre vn regard gracieux:
Mais ie fuy la clarté diuine,
Puis que l'aſtre qui m'illumine
Eſt or' eſloigné de mes yeux.
Que me ſert ceſte ſaiſon gaye,
Sinon de rafraiſchir ma playe,
Quand ie voy les autres contens:
Puis que le Ciel m'eſt ſi ſeuere,
Qu'au milieu de la prime-vere
Ie ſuis priué de mon printemps?
Quand ie voy tout le monde rire,
C'eſt lors que ſeul ie me retire
A part en quelque lieu caché:
Comme la chaſte Tourterelle
Perdant ſa compagne fidélle
Se branche ſur vn tronc ſeiché.
Le beau iour iamais ne m'éclaire:
Touſiours vne nuict ſolitaire
Couure mes yeux de ſon bandeau,
Ie ne voy rien que des tenebres:
Ie n'entens que des chants funebres,
Seurs augures de mon tombeau.
La France en deux parts diuiſee
De guerres n'aguere embraſee,
Sent or' le doux fruict d'vne paix,
Mais lás! nul fruict ie n'en rapporte:
Car la guerre eſt touſiours plus forte
Entre mes penſers que iamais:
Penſers qui font dedans ma teſte
Vn bruit eſtrange, vne tempeſte,

Et dreſſent cent mille combats,
Mais tout à mon deſauantage:
Car ſeul ie porte le dommage
Et la perte de leurs debats.
Las qu'Amour me rend miſerable!
Las que le bien eſt peu durable!
Las que le ſort m'eſt rigoureux!
Las que les Dieux me ſont contraires
De m'accabler ſous les miſeres,
Quand ie penſe eſtre bien-heureux!
Ah Ciel, cauſe de ma ſouffrance,
Hé! que n'ay-ie aumoins la puiſſance
De me changer diuerſement,
En Cygne, ou en pluye doree,
Pour voir ma belle Cytheree,
Qu'vn Vulcan garde eſtroittement?
Mais le Ciel en vain i'importune,
Le Ciel chef de mon infortune,
Qui par vne trop dure loy
Me priue en viuant de mon ame:
Car quand ie ſuis loin de ma Dame,
Mon ame eſt abſente de moy.

XXVIII.

Puis que pour mon malheur ceſte vnique beauté
Tige de mon amour, fait aimer tout le monde,
Il ne faut pas penſer que la douleur profonde,
Qui trouble mon eſprit, perde ſa cruauté.
Ie ſuis tranſi de froid au plus chaud de l'Eſté,
Tãt la crainte en mõ cœur d'vn pié ferme ſe fonde:
Le Soleil me fait peur, le Ciel, la terre & l'onde,
Les vẽs, les fleurs, les bois, l'ombrage, & la clairté.

Las ! ſi pour la voir telle, vne aſpre ialouſie
Doit poſſeder mon cœur comblé de frenaiſie,
Faites pour mon ſalut (ô pitoyables Dieux)
A fin que la fureur de ce mal diminuë,
Que tout ce qui la voit ſoit priué de la veuë,
Ou pour ne les voir point que ie perde les yeux.

DE LA IALOVSIE.

AMOVR à petit feu fait conſommer mon ame,
Et m'atteint ſi ſouuent des regards de ma Dame,
Que ie n'ay pas vn lieu qui n'en ſoit tout percé.
Helas ! ce n'eſt pas tout : la froide Ialouſie
M'enuenime l'eſprit, trouble ma fantaiſie,
Et me pourſuit ſi fort que i'en ſuis inſensé.
Amour eſt bien cruel, ſa pointure eſt mortelle,
Mais l'aſpre Ialouſie eſt beaucoup plus cruelle,
Tout autre mal n'eſt rien aupres de ce tourment.
Amour aucunefois ſe laſſe de nos peines,
Et ſoulage nos maux par des lieſſes vaines,
Mais ceſte autre fureur nous preſſe inceſſamment.
Las ! quand quelque faueur en aimãt me contente,
C'eſt quand la Ialouſie en mon eſprit s'augmente,
Tous les plaiſirs d'Amour viennẽt pour ma douleur,
Quand ie doy m'eſgayer ie renforce ma plainte:
Quand ie doy m'aſſeurer ie ſoupire de crainte,
Et fay lire mon mal en ma palle couleur.
En vain ie veux flechir par pleurs ceſte furie,
En vain i'eſſaye auſſi, quelque part que ie fuye,
A me garantir d'elle, elle compte mes pas.

En vain i'ay mon recours aux fortes medecines:
Ce mal ne ſe guariſt par ius ny par racines,
Ains nous fait ſans mourir ſouffrir mille treſpas.
Amour tu es aueugle & d'eſprit & de veuë,
De ne voir pas comment ta force diminuë,
Ton empire ſe perd, tu reuoltes les tiens,
Faute que tu ne chaſſe vne infernale peſte,
Qui fait que tout le monde à bon droit te deteſte,
Pour ne pouuoir iouir ſeurement de tes biens.
C'eſt de ton doux repos la mortelle ennemie,
C'eſt vne mort cruelle au millieu de la vie,
C'eſt vn Hiuer qui dure en la verte ſaiſon,
C'eſt durant ton printemps vne bize bien forte,
Qui fait ſeicher tes fleurs, qui tes fueilles emporte,
Et parmi tes douceurs vne amere poiſon.
Car bien que quelque peine en aimant nous tour-
Si n'eſt-il riẽ ſi dous ne qui plus nous contẽte, (mẽte,
Que de boire à longs traits le breuuage amoureux:
Les refus, les trauaux, & toute autre amertume
D'abſence ou de courroux, font que ſon feu s'allume,
Et que le fruit d'Amour en eſt plus ſauoureux.
Mais quand la ialouſie enuieuſe & deſpite
Entre au cœur d'vn Amant, rien plus ne luy proffite,
Son heur s'éuanouiſt, ſon plaiſir luy deſplaiſt,
Sa clarté la plus belle en tenebres ſe change:
Amour dont il chantoit ſi ſouuent la louange,
Eſt vn monſtre affamé qui de ſang ſe repaiſt.
Helas! ie ſuis conduit par ceſte aueugle rage,
Mon cœur en eſt ſaiſi, mon ame & mon courage:
Elle donne les loix à mon entendement,
Elle trouble mes ſens d'vne guerre eternelle,

Mes penſers, mes propos, mes regrets viennent d'elle,
Et tous mes deſeſpoirs ſont d'elle ſeulement.
Elle fait que ie hay les graces de ma Dame,
Ie veux mal à ſon œil qui les aſtres enflame,
De ce qu'il eſt trop plein d'attraits & de clairté:
Ie voudrois que ſon front fuſt ridé de vieilleſſe,
La blancheur de ſon teint me noirciſt de triſteſſe,
Et deſpite le Ciel voyant tant de beauté.
Ie veux vn mal de mort à ceux qui s'en approchẽt
Pour regarder ſes yeux qui mille amours decochent,
A ce qui parle à elle, & à ce qui la ſuit:
Le Soleil me deſplaiſt, ſa lumiere eſt trop grande,
Ie crains que pour la voir tant de rais il eſpande,
Mais ſi n'aimé-ie point les ombres de la nuict.
Ie ne ſçaurois aimer la terre où elle touche,
Ie hay l'air qu'elle tire & qui ſort de ſa bouche,
Ie ſuis ialoux de l'eau qui luy laue les mains,
Ie n'aime point ſa chambre, & i'aime moins encore
L'heureux miroir qui voit les beautez que i'adore,
Et ſi n'endure pas mes tourmens inhumains.
Ie hay le doux Sommeil qui luy cloſt la paupiere,
Car il eſt (s'ay-ie peur) ialoux de la lumiere
Des beaux yeux que ie voy, dont il eſt amoureux.
Las! il en eſt ialoux & retient ſa penſee,
Et ſa memoire auſſi de ſes charmes preſſee,
Pour luy faire oublier mon ſouci rigoureux.
Ie n'aime point ce vent qui folaſtre ſe iouë:
Parmi ſes beaux cheueux, & luy baiſe la iouë:
Si grande priuauté ne me peut contenter.
Ie coue au fond du cœur vne ardeur ennemie
Contre ce faſcheux Lict, qui la tient endormie,

Pour la voir toute nue & pour la supporter.
Ie voudrois que le Ciel l'eust fait deuenir telle,
Que nul autre que moy ne la peust trouuer belle:
Mais ce seroit en vain que i'en prirois les Dieux,
Ils en sont amoureux : & le Ciel qui l'a faitte,
Se plaist en la voyant si belle & si parfaitte,
Et prẽd tãt de clarté pour mieus voir ses beaus yeux.
Tous ceus que ie recõtre en quelque part que i'erre
Sont autant d'ennemis qui me liurent la guerre:
S'ils sont vestus de noir, ie croy soudainement
Que c'est pour faire voir à la beauté que i'aime,
Qu'ils sont pleins de constãce, ou de tristesse extreme,
Et deuiens ennemi de leur accoustrement.
L'incarnat me fait foy de leur dure souffrance,
Le verd me fait trembler auec son esperance,
Ie cognois par le bleu les ialoux comme moy,
Le bleu c'est ialousie, & la mer en est peinte.
» Mariniers cõme Amans viuẽt tousiours en crainte:
» Car en mer & en femme il ne faut auoir foy.
Si quelqu'vn est pensif, soudain ie croy qu'il pense
En ce bel œil guerrier, qui comme moy l'offense:
Si ie le voy ioyeux, ie crains qu'il soit contant,
Et souhaitte en pleurant que mes yeux me deçoiuẽt:
Bref tous ceux que ie voy, i'estime qu'ils reçoiuent
Plus de faueurs que moy, biẽ qu'ils n'aimẽt pas tant.
Suis-ie pas malheureux de viure en telle sorte?
Ma fureur par le temps se rend tousiours plus forte,
Mille loups affamez me deuorent le cœur:
Or' i'ay la face blesme, or' elle est enflammee,
Or' ie voudrois donner au trauers d'vne armee,
Or' ie n'ose paroistre & meurs presque de peur.

Viue ſource d'ennuis, Harpye inſatiable,
Ennemie à toymeſme, enragee, incurable,
Portant au chef cent yeux inceſſamment ouuers,
Ouuers pour noſtre mal, clos pour noſtre lieſſe,
Las ! plus ie parle à toy plus tu crois ma triſteſſe,
Et remplis mon eſprit de ſerpens & de vers.
Tu rens mes yeux ſi clairs, qu'vne longue diſtance
Ne les peut empeſcher de voir en leur preſence
La beauté que i'adore entre dix mille amans.
Ie voy ſa blanche main, qui de l'vn eſt touchee,
A l'autre elle ſous-rit, ſur l'autre elle eſt couchee,
Et voy qu'elle ſe plaiſt en ces contentemens.
Tu fais que mon eſprit en cent lieux ſe tranſporte,
Mon penſer ennemi ſur tes ailes ſe porte,
Preſſé d'vn aiguillon qui viuement le poind:
Tu fais trouuer mon corps où il ne ſçauroit eſtre,
Et reueilles mes ſens pour leur faire cognoiſtre
Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneuſſent point.
Vous, qui comme deeſſe ici bas ie reuere,
Si vous auez pitié de ma longue miſere,
Et ſi vous deſirez de me voir ſecourir,
Tuez ceſte ſorciere acharnee à ma perte,
Et de ſon ſang tout chaud oignez ma playe ouuerte,
Ce remede tout ſeul eſt propre à me guarir.

XXIX.

Amour a mis mon cœur comme vn rocher à l'onde,
Cõme enclume au marteau, cõme vne tour au vẽt,
Et comme l'or au feu, dont ie pleure ſouuent,
Et crie à haute voix ſans qu'aucun me reſponde.
Las ! tes yeux ſont luiſans, & ta treſſe m'eſt blonde
Seulement pour mon mal ; car ie vay receuant

Les coups, les flots, l'effort, & le feu s'eſleuant,
Sans varier ma foy qui plus ferme ſe fonde.
L'onde c'eſt ton orgueil, le marteau mon ſouci,
Le vent ton inconſtance, & auec tout ceci
Amour ne m'émeut point, ne me rõpt, ne m'ẽcline.
Puis ton ardant courroux plein d'extreme rigueur,
Cõme vn feu deuorant veut conſommer mõ cœur:
Mais tout ainſi que l'or par la flamme il s'affine.

XXX.

Ne dites plus, Amans, que l'abſence inhumaine
Tourmente voſtre eſprit d'vn mal demeſuré:
Car qui laiſſe ſa Dame & s'en voit ſeparé,
N'a point de ſentiment pour ſouffrir de la peine.
Ce n'eſt plus rien de luy qu'vne ſemblance vaine,
Qu'vn corps qui ne ſent rien, palle & defiguré,
Son ame eſt autre part, ſon eſprit égaré
Erre de place en place où ſon deſir le meine.
Celuy qui ſent ſon mal & qui le cognoiſt bien
Eſt encore viuant: mais on ne ſent plus rien
Auſſi toſt que le corps eſt laiſſé de ſon ame.
Donc ſi c'eſt vne mort, on peut voir clairement,
Que celuy ne fut oncq eſlongné de ſa Dame,
Qui ſurnomma douleur vn tel eſloignement.

XXXI.

Ie ne veux plus penſer que la fureur de Mars
Ardemment allumee au milieu de la France,
Ait pouuoir deſormais de me faire nuiſance,
Bien que ie m'aduenture au plus fort des hazars.
Car ſi i'ay ſouſtenu l'effort de vos regars,
Pleins de feux, pleins de traits pouſſez de violẽce,
Ie n'auray plus de peur qu'autre choſe m'offenſe,

Et ne douteray point les plus braues ſoldars.
Les balles que vos yeux ont tiré dans mon ame,
Ont remply mon eſprit de tourmens & de flame:
Mais vous m'auez bleſſé par vn ſi doux effort,
Que s'ils font de tels coups en l'armee ennemie,
Huguenots tuez moy, ie vous donne ma vie,
Ie ne ſçaurois mourir d'vne plus belle mort.

XXXII.

Las! ie ne verray plus ces Soleils gracieux.
Qui ſeruoyent de lumiere à mon ame égaree,
Leur diuine clairté s'eſt de moy retiree,
Et me laiſſe eſperdu, dolent & ſoucieux.
C'eſt en vain deſormais, ô grand flambeau des cieux,
Que tu ſors au matin de la mer azuree,
Ma nuict dure touſiours: & ta treſſe doree
Qui ſert de iour au monde, eſt obſcure à mes yeux.
Mes Yeux helas! mes Yeus, ſources de mõ dommage,
Võ n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,
Perdant l'aſtre luiſant qui ſouloit m'eſclairer.
Mais ſi ie ne voy plus ſa clairté couſtumiere,
Ie ne veux pas pourtant en chemin demeurer:
Car du feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

CHANSON.

LAS! en vous eſloignant ma Dame,
Aumoins n'emportez point mon ame,
Et mon cœur que vous m'auez pris:
Il ſied mal à vne Deeſſe
Ieune & belle comme Cypris,
D'eſtre cruelle & larronneſſe.
Huguenots qui courez la France,

De grace faites moy vengeance
D'vne auſsi mauuaiſe que vous:
Sa main eſt appriſe au pillage,
Et ſes yeux qui feignent les doux,
N'ont plaiſir qu'à faire dommage.
Guettez ceſte belle meurtriere,
Qu'elle ſoit voſtre priſonniere,
Elle qui met tout en priſon:
Liez ſes mains de chaiſnes fortes,
Las! qui m'ont volé ma raiſon,
L'ayant bleſſee en mille ſortes.
Ainſi donc, Ma fiere ennemie,
De ma mort vous ſerez punie,
Et des torts que vous m'auez faits:
Mais i'ay peur que l'ennemi bleſme,
Voyant vos yeux armez de traits,
Se rende priſonnier luy-meſme.

ELEGIE.

PLVS i'eſloigne les yeux qui nourriſſent ma flame,
Plus ie ſens leur effort au plus vif de mon ame:
Et cognoy deſormais que c'eſt trop vainement
Que ie veux m'alleger par vn eſloignement.
Ma fieure en eſt plus forte, & l'abſence inhumaine
Loge en moy chacun iour quelque nouuelle peine,
Quelque nouueau ſouci, quelque nouueau penſer,
Qui s'obſtine à me nuire & ne veut point ceſſer.
Dieux que le Souuenir eſt vne eſtrange choſe!
Il m'importune tant que plus ie ne repoſe:

Il me ſuit, il me preſſe au leuer, au coucher,
Par tout ie le rencontre, & ne m'en puis cacher:
Il rend ma paßion, & ma playe incurable.
Encor (ô Souuenir) tu m'es fort agreable,
Ie t'aime infiniment, car tu me fais reuoir
Ce qu'helas ie deſire, & n'eſpere l'auoir!
Or' que ie ſuis abſent du bel œil qui me tuë,
Ceſt heureux ſouuenir le preſente à ma veuë,
Il me fait repenſer au bien que i'ay paßé,
Ie le ſens en mon cœur de nouueau ramaßé,
Ie m'entretien ainſi, c'eſt tout ce que ie penſe:
Mais d'vn plaiſir perdu triſte eſt la ſouuenance.
Souuent vn vain Eſpoir qui m'abuſe touſiours,
Fait ſemblant en mon mal de me donner ſecours,
Il me ſuit importun, encor que ie le chaſſe,
Et fait tant qu'en mon cœur il gaigne quelque place:
Mais las! s'il fait le doux, & me vient conſoler,
C'eſt pour croiſtre ma peine, & la renoueler.
Nagueres ceſt eſpoir par ſa belle apparance
M'abuſa tellement que ie pris aſſeurance
De reuoir dans trois iours le ſoleil de mes yeux,
Dont la viue clairté ſert de lumierē aux Cieux.
Dieu que i'eu de penſers durant ces trois iournee!
Ce n'eſtoyēt pas trois iours, c'eſtoyēt trois mille ānees,
Qui rempliſſoyent mon cœur de crainte, & de deſir:
Mon cœur ſe conſommoit eſperant ce plaiſir.
Durant le premier iour ie ne ceſſoy de dire,
Hé! ſi dedās trois iours vn plus beau iour doit luire,
O iours qui n'auez point pour mes yeux de clairté,
Haſtez-vous de paſſer, c'eſt trop tard arreſté,
Ie verray dans trois iours la beauté que i'adore.

Mais las ! qu'en ſçay-ie rien? le feu qui me deuore,
Qu'Amour tient en mon cœur nuict & iour allumé,
Peut eſtre auant trois iours m'aura tout conſumé.
Et puis pourrois-ie bien eſloigné de ma Dame,
Viure trois iours entiers ſans eſprit & ſans ame?
Non, ie mourray deuant, & ne faut eſperer
Que pour la voir encor ie puiſſe aſſez durer.
Ainſi ce iour paſſoit, & la nuict auancee
Ains que le iour ſuiuant ſa courſe euſt commencee,
Ie tournoy mon eſprit au nombre qui reſtoit,
Dont le trop de longueur plus fort me tourmentoit:
Ie ne pouuoy durer d'extreme impatience,
Et touſiours mon deſir croiſſoit en violence,
Et diſois en pleurant : O Iours auancez-vous,
Soyez moy, s'il vous plaiſt, plus gracieux & doux:
Haſtez voſtre voyage. Et toy Mort qui me preſſe,
Puis que dedãs deux iours ie doy voir ma Maiſtreſſe,
Ne me fay point mourir, arreſte vn peu ton bras,
Puis ce terme accompli fay ce que tu voudras.
Ne me clos point les yeux (ô Mort) ie te ſupplie,
Puis que dedans deux iours ie doy reuoir ma vie.
Voyla comme ce iour paſſoit tout lentement,
Faiſant place à la nuict au noir accouſtrement,
Pleine de viſions, ennuyeuſe, effroyable,
Qui trop plus que le iour me rendoit miſerable.
Car mes ſens, qui n'eſtoyent autre part diuertis,
Se trouuoyent en ma peine eux meſmes conuertis.
Eſperant & douteux ie ne ſçauoy que faire,
I'accuſoy la longueur de la nuict ſolitaire,
Qui contraire à mon bien iamais ne s'auançoit:
De chardons eſpineux mon lict ſe heriſſoit.

Qui me poignoyẽt par tout quand i'y faiſoy demeure,
Ie m'en iettoy dehors mille fois en vne heure
Pour regarder le Ciel, & ſi l'aube du iour,
Courriere du Soleil, auançoit ſon retour.
O trop cruelle Aurore, enuieuſe, ennemie,
Qui te retient (diſoy-ie) ainſi tard endormie?
Te plais-tu maintenant ſi fort à careſſer
Ton vieux mari faſcheux, qui ne fait que touſſer,
Immobile, impotent, qui foiblement t'embraſſe,
Et qui te refroidit de ſes membres de glace?
Tu ne dois ſi long temps en pareſſe couuer:
» La femme d'vn vieillard matin ſe doit leuer.
Mais las! i'ay belle peur que tu ſois arreſtee
De quelque autre plaiſir, qui te rend moins haſtee.
Tu repoſes, contente, au ſein de ton ami,
Et laiſſes ton vieillard en ſon lict endormi:
Si ne dois-tu pourtant, amoureuſe Courriere,
Laiſſer tout l'vniuers priué de ta lumiere.
Or ſus leue toy donc, rens le iour eſclairci:
Si tu vois tes amours, ie n'en ſuis pas ainſi.
Tels & ſemblables mots d'vne voix courroucee,
Ie diſoy toute nuict, furieux de penſee:
Puis le iour ſe monſtroit, iour qu'il falloit paſſer
Ains que voir la beauté qui me fait trepaſſer.
» Tant plus on ſe voit preſt d'vne choſe eſperee,
» Et plus l'affection s'en fait demeſuree.
Depuis le poinct du iour iuſqu'au Soleil couché
Ie fu plus que deuant de penſers empeſché,
De plus poignans deſirs mon ame eſtoit attainte,
Mon cœur douteux flotoit entre l'aiſe & la crainte,
Et n'eſtimoy iamais que le iour deuſt finir,

Pour iouir du bon heur que i'attendois venir:
Las! le iour finit bien, & la nuit nourriciere
Des ſoucis eſpineux eſteignit ſa lumiere:
La nuit auſſi paſſa, puis le iour enſuiuant,
Mais mon eſpoir trompeur n'enfanta que du vent,
Ce ne fut qu'vn faux ſonge, & ſa promeſſe vaine
Se perdit dedans l'air, ſe mocquant de ma peine.
Ie ne veux iamais plus en aimant eſperer:
Car l'Eſpoir ne me ſert que de me martyrer.
Sors de moy donc Eſpoir rempli de flaterie,
Pere de Vanité, d'Erreur, de Tromperie,
Nourricier de nos maux, conceu d'ardans deſirs:
Ie ne me fonde plus ſur tes fraiſles plaiſirs,
Tu m'as aſſez pipé, cherche qui te retire,
Et me laiſſe pleurer ſans confort mon martyre.
Voyla comment, ma Dame, eſloigné de vos yeux,
Sans plaiſir, ſans repos, malade & furieux,
Ie crie & me deſpite, accuſant voſtre abſence,
Et ne veux que l'eſpoir me promette allegence:
Car puis que l'eſpoir faux taſche à me deceuoir,
Ie ne veux deſormais pour tout bien receuoir
Que l'heureux Souuenir des lieſſes paſſees,
Qui rendent mes douleurs aſſez recompenſees,
Et qui me font conſtant mes trauaux endurer,
Voulant iuſqu'à la mort voſtre ſerf demeurer.

XXXIII.

En pire eſtat ma fortune eſt venuë,
O triſtes yeux helas ! qu'elle n'eſtoit
Lors que le Ciel, benin, vous permettoit
Voir la beauté de moy tant recogneuë.
Car ſi l'ardeur où mon ame eſt tenuë,
S'en approchant d'heure en heure augmentoit,
Son œil piteux mon mal reconfortoit,
Rendant ma vie en eſpoir maintenuë.
O temps heureux quand ie peu la ſeruant
Luy decouurir mes ennuis ſi ſouuent,
Pleurer, crier, blaſmer ſa rigueur forte !
Las maintenant ie languy ſans confort,
Et de la mort qu'abſent d'elle ie porte,
Rien ne me peut deliurer que la mort.

XXXIIII.

D'où viẽt qu'vne beauté qui m'eſt touſiours preſente
Au cœur & en l'eſprit, n'eſt preſente à mes yeux?
Et comment fait le ciel, de mon aiſe enuieux,
Que ſans vo⁹, ma douleur, tãt d'angoiſſes ie ſente?
Plus ie ſuis loing du feu plus ma flamme eſt cuiſante,
Et mes boüillans deſirs plus chauds & furieux:
Et n'y a bois, rocher, ny diſtance de lieux
Qui ſerue à me ſauuer d'ardeur ſi violente.
Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,
Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,
Ma nuit dure touſiours loing de l'œil que i'adore.
Ie voudroy que le Ciel me permiſt ſommeiller
Durant ſi longues nuicts qui cachent mon aurore,
Et puis qu'à ſon retour il me fiſt réueiller.

XXXV.

Cheueux, preſent fatal de ma douce contraire,
Mon cœur plus q̃ mon bras eſt par vous enchaiſné,
Par vous ie ſuis captif en triomphe mené,
Sans que d'vn ſi beau ret ie cherche à me deffaire.
Ie ſçay qu'on doit fuir les dons d'vn aduerſaire,
Toutesfois ie vous aime, & me tien fortuné
Qu'auec tant de cordons ie ſois empriſonné:
Car toute liberté commence à me deſplaire.
O cheueux mes vainqueurs, vantez-vous hardimẽt
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant,
Et le cœur plus deuôt qui fut oncq en ſeruage.
Mais voyez ſi d'amour ie ſuis bien tranſporté,
Qu'au lieu de m'eſſayer à viure en liberté
Ie porte en tous endroits mes ceps & mõ cordage.

XXXVI.

Si vous voulez que ma douleur finiſſe,
Et que mon cœur qui vous eſt deſtiné,
Soit de ſon mal doucement guerdonné,
Mal qu'il endure en vous faiſant ſeruice.
Si vous voulez qu'à iamais ie beniſſe
L'heure & le iour qu'à vous ie me donné,
Et que l'ennuy, qui me ſuit obſtiné,
Comme vn ombrage en l'air s'éuanouiſſe:
Sans grand trauail ſoudain vous le pouuez,
La guariſon en vos mains vous auez,
Du mal d'Amour qui iuſqu'au cœur me touche.
Car s'il vous plaiſt de le faire ceſſer,
Il ne vous faut ſeulement prononcer
Qu'vn doux Ouy du cœur & de la bouche.

XXXVII.

Aimon-nous, ma Deesse, & monstrons à l'espreuue
Qu'vne si belle ardeur ne se peut allumer:
Nostre amour s'en fera d'autant plus estimer
Qu'en ce tẽps la constãce en peu d'amãs se treuue.
Bien que le ciel, l'enuie, & la fortune pleuue
Sur nous tout ce qu'ils ont d'angoisseus et d'amer,
Iamais ils ne pourront nos cœurs desenflammer,
Le tẽps mesme en passãt rẽdra nostre amour neuue.
Lisant en vostre cœur i'y verray mon vouloir,
Ce sera mesme ennuy qui nous fera douloir,
Et ne garderõs rien que nous nous voulions taire.
Nous n'aurons en deux corps qu'vn esprit seulement:
Car l'amour si commune est comme vn diamant,
Qui demeure sans pris és mains du populaire.

XXXVIII.

Mari ialoux, qui me defens la veuë
De la beauté si bien peinte en mon cœur,
De tes fureurs mon desir prend vigueur,
Et mon amour plus forte continuë.
Plus vne place est cherement tenuë,
Plus elle acquiert de louange au vainqueur:
Plus tu seras vers moy plein de rigueur,
Plus ie rendray ma constance cogneüe.
Quand on ne peut vn cœur froid allumer,
Il faut sans plus luy defendre d'aimer,
Tout aussi tost le voila plein de flamme.
Donc si tu veux viure bien asseuré,
Ferme les yeux, ne garde point ta femme.
» Le bien permis est le moins desiré.

XXXIX.

I'excuſe le mari de celle qui m'a pris,
D'eſtre ſi deffiant, de n'aller point ſans elle:
Ie voudroy deux cens yeux de peur d'eſtre ſurpris,
Si i'eſtoy poſſeſſeur d'vne choſe ſi belle.
Le Gouuerneur d'vn fort, vigilant & fidelle,
Iamais d'vn long ſommeil n'aſſoupit ſes eſprits,
Il s'éueille en ſurſaut, court voir ſa ſentinelle,
Et craint touſiours qu'õ ait ſur ſa place entrepris.
Le maudit vſurier qui ſa richeſſe adore,
Sent dés qu'il en eſt loing qu'vn ſouci le deuore,
Et que mille glaçons le tranſiſſent de peur.
Hé! qu'eſt-ce qu'vn threſor, ou qu'vne fortereſſe,
Aupres de la beauté qui fait viure mon cœur?
Son mari fait donc bien gardant telle richeſſe.

XL.

I'ay fait de mes deux yeux vne large riuiere,
Que de vos fiers regards les feux eſtincelans,
Et de mon eſtomach les braſiers violans,
Au lieu de la tarir font deuenir plus fiere.
Contre voſtre rigueur ie veux (belle Meurtriere) lãs,
Mettre auec mes ſoupirs ces pleurs touſiours cou-
Puis les ietter aux vẽs: les vens, courriers volans,
Les porteront en l'air d'vne courſe legere:
Puis l'element du feu de l'air les tirera,
Mais leur humidité pourtant ne tarira:
Car des eaux de mes pleurs la ſource eſt eternelle.
Ils viendront iuſqu'au Ciel, lors les Dieux, de pitié,
Puniront vos rigueurs, vengeans mon amitié,
Car ils me feront ſage, & vous feront moins belle.

TOMBEAV D'AMOVR.

CY *giſt l'aueugle Amour, ſa puiſſance eſt eſteinte,*
Celle qui m'a tué l'a faict mourir auſſi:
Son arc vainqueur des dieux, & ſes traits ſont ici,
Mais ce n'eſt rien q̃ cẽdre, ils ne ſont plus de craĩte.
En fin le pauure enfant s'eſt laiſſé deceuoir,
Apres auoir cent foïs taſché bruſler ma Dame,
Car ne l'ayant peu faire, il penſa que ſa flame
Iadis tant crainte au Ciel n'auoit plus de pouuoir.
Douteux, pour l'eſſayer il la porte à ſes ailes,
Le feu leger s'y met, dont il eſt tout épris:
Il pleure, il voit ſa faute, il remplit l'air de cris,
Mais c'eſt donner vigueur à ſes flammes cruelles.
Amans, pardonnez-moy (diſoit-il en mourant)
Ie n'euſſe iamais creu ma flamme eſtre ſi forte:
Aumoins que mon treſpas vos ennuis reconforte,
Ie meurs du meſme feu qui vous va deuorant.

CHANSON.

BELVY *que le Ciel tout puiſſant*
Fait d'vn cœur ardant en naiſſant,
Veut que chacun luy obeiſſe:
Et moy que ſon œil vigoureux
A rendu chaud & genereux,
Ie n'aime qu'à faire ſeruice.
Guerriers, qui d'vn bras glorieux
Grauez vos faicts victorieux
Aux durs tableaux de la Memoire,
Vantez voſtre commandement:
De moy ie ſers ſi noblement,

Que ie ne chante autre victoire.
Le forçat sauué du danger
Monstre sa chaisne à l'estranger,
Triste enseigne de son supplice:
Et moy ie monstre mon lien,
Heureuse marque de mon bien:
Car mon bien vient de mon seruice.
Alcide hors de soy transporté,
Ayant mille monstres domté,
Seruant effaça ceste gloire.
Mon seruice n'est pas ainsi:
Car il rend mon nom esclairci
Trop plus qu'vne belle victoire.
O vous furieux de soucis,
Sans repos troublez & transis
Pour renuerser vne police,
Ayans vn chacun tourmenté,
Le pris qu'en aurez rapporté,
N'est rien aupres de mon seruice.
Ce bel œil qui donne le iour
Alors qu'il chasse à son retour
La nuict marchant en robe noire,
Ne voit rien par tout l'vniuers,
Deuant, derriere, & de trauers,
Esgal au Dieu de ma victoire.
Heureux qui sert comme ie fais,
Et qui consacre tous ses faits
A chose si saincte & propice:
Aussi pour m'en recompenser
Rien mieux ie ne sçaurois penser
Que de mourir en son seruice.

XLI.

Quand ie penſe aux douleurs dont i'eſtoy tourmenté
Durant que ie viuoy ſous l'amoureux empire:
Ce penſer me tranſporte, & fait que ie ſoupire,
Touché du ſouuenir de ma captiuité.
C'eſt en vain (dy-ie alors) que quelque autre beauté
Entreprend deſormais de me penſer reduire:
Car en me ſouuenant de mon paſſé martyre,
Ie ſçauray mieux garder ma chere liberté.
Voyla ce que i'aſſeure, & que ie penſe faire,
Mais voyant vos beautez ie croy tout le contraire,
Et cours aueuglément au malheur preparé.
Adieu donc Liberté, tu m'as aſſez ſuiuie:
Ie ne redoute plus le trauail enduré,
En ſi belle priſon ie veux perdre la vie.

XLII.

Ie m'eſtoy dans le Temple vn Dimanche rendu,
Que de la mort de Chriſt on faiſoit ſouuenance,
Et touché iuſqu'au cœur de viue repentance,
Ie ſoupiroy le temps que i'ay mal deſpendu.
O Seigneur, qui des cieux en terre es deſcendu
Pour guarir les pecheurs & lauer leur offenſe,
Que ton ſang ruiſſelant en ſi grand' abondance
N'ait point eſté pour moy vainement reſpandu:
Seul Sauueur des humains ſauue ta creature.
I'acheuoy de prier, quand ie vey d'auenture
Celle dõt les beaux yeux ſans pitié m'ont deffaict.
Ah Dieu! (ce dy-ie alors la voyant en priere
Triſte & l'œil abaiſſé) ceſte belle meurtriere
Se repent-elle point du mal qu'elle m'a faict!

XLIII.

Que maudits ſoyent mes yeux ſi prõts à mõ dõmage,
Qui pour le ſeul plaiſir de voir voſtre beauté
Ont laſchement trahy ma libre volonté,
Mis mes pẽſers en trouble, & mõ ame en ſeruage!
Mon mortel ennemi par eux a eu paſſage
Dans mon cœur deſarmé qu'or il tient arreſté:
Et luy qui contre Amour s'eſtoit ſi bien porté,
Sent pour ſa recompenſe vn feu qui le ſacage.
Car ce Dieu ſans pitié, comme vn cruel vainqueur,
Met en feu ma deſpouille, & ſe cãpe en mõ cœur,
Dont il ne partira iuſqu'à tant que ie meure:
Mais (ô maudit Amour) tu n'as point de raiſon.
Car ſi tu prens mon cœur pour y faire demeure,
Es-tu pas bien enfant de bruſler ta maiſon?

XLIIII.

O Mort tu pers ton temps de me pourſuiure ainſi,
Me tenant miſerable en fieure continuë,
Qui trouble mon cerueau, comme la mer eſmeuë
Battant de cent boüillons vn rocher endurci.
Ie n'ay plus de couleur, mon œil eſt tout noirci,
Ma langue ardant ſans ceſſe eſt ſeiche deuenue,
Mon accez violant iamais ne diminue,
Et tu ne peux finir ma vie & mon ſouci.
C'eſt que tes coups ſont vains contre vne froide lame,
Sãs cœur, sãs mouuemẽt, ſans eſprit, & ſans ame,
Qui rebouche les traits de ta cruelle main.
Si tu veux donc (ô Mort) triompher de ma vie,
Il faut contre ma Dame addreſſer ta furie,
Bleſſe mon cœur qu'ell' a ie mourray tout ſoudain.

I'eſtoy

XLV.

I'eſtoy ſans cognoiſſance eſtendu dans ma couche,
Sans pouls, touſiours reſuant, mortellemẽt atteint,
Mes yeux eſtoyent cauez, de mort eſtoit mon teint,
Et mõ corps tout courbé comme vne vieille ſouche:
La fieure auoit cueilli les roſes de ma bouche,
Et palli le vermeil ſur mon viſage peint:
Mes amis deſolez hautement m'auoyent pleint,
Me voyant ſi debile, & mon œil ſi farouche.
Durant que ie mourois le rigoureux Amour
Collé ſur mon cheuet, ſans repos nuict & iour
Me ſouffloit à l'oreille, & redoubloit ma flame:
Las! Amour laiſſe moy mourir plus doucement.
Ie le veux bien (dit-il) mais fay ton teſtament,
Et dy qu'apres ta mort tu me laiſſes ton ame.

XLVI.

Ceſt humeur qui m'aueugle & me bande les yeux,
Coulant inceſſamment, pour mon bien eſt venuë,
Car ie ceſſe de voir le bel œil qui me tuë,
Et qui rend de ma priſe vn enfant glorieux.
Nõ ce n'eſt pour mõ biẽ: Car c'eſt quelqu'ũ des dieux
Ialoux du paradis, qui bien heuroit ma veuë
En l'obiet des beautez dont vous eſtes pourueuë,
Qui m'a donné ce mal de mon aiſe enuieux.
Quiconque ſois des dieux, ceſſe d'auoir enuie
Que deux ſi beaux ſoleils facent luire ma vie,
Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs:
Helas i'achepte aſſez les regards de ma Dame,
Qui sẽs pour vn trait d'œil mille pointes en l'ame,
Et pour vn court plaiſir tãt de longues douleurs,

XLVII.

Ie me laisse brusler d'vne flamme couuerte,
Sans pleurer, sans gemir, sans en faire semblant:
Quãd ie suis tout en feu, ie feins d'estre tremblãt,
Et de peur du peril ie consens à ma perte.
Ma bouche incessamment aus cris d'Amour ouuerte,
N'ose plaindre le mal qui mes sens va troublant,
Bien que ma passion sans cesser redoublant
Passe toute douleur qu'autrefois i'ay soufferte.
Amans qui vous plaignez de vostre ardant vouloir
D'aïmer en lieu trop haut, de n'oser vous douloir,
N'égalez vostre cendre à ma flamme incogneuë.
Car ie suis tant par force, ennemi de mon bien,
Que ie cache ma peine à celle qui me tuë,
Et quand elle me plaint ie dy que ce n'est rien.

XLVIII.

Quel supplice infernal, quelle extreme souffrance
Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté?
O rigoureux Amour, si ie t'ay despité
Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.
I'auois esté six mois pleurant pour vne absence,
Languissant, desolé, couuert d'obscurité,
Viuant du seul espoir de reuoir la clairté,
Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence.
Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour
Il faut pres de ses yeux pour couurir mon amour,
Que sans la regarder ie tourne ailleurs la veuë.
Helas! ie suis reduit iusqu'à si piteux poinct,
Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneuë,
Ie fein tant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

XLIX.

Veu que de voſtre Amour ie n'attens que martyre
Et me voir ſans proffit peu à peu conſommer,
Ie m'esbahy comment ie vous puis tant aimer,
Et que de vos priſons mon cœur ie ne retire.
Helas ! depuis trois ans que pour vous ie ſouſpire,
Et ſens de mille traits ma poitrine entamer,
Ie n'oſe ſeulement voſtre ſerf me nommer,
Et mourãt par vos mains ie crains de vo⁹ le dire.
Que faut il que i'eſpere en l'eſtat où ie ſuis?
Pour ne vous aimer point ie fay ce que ie puis,
Ie cache mon amour & ma douleur extreme,
Ie me tien loing de vous forçant ma volonté,
Ie fein d'aimer ailleurs, ie fuy l'oiſiueté:
Mais malgré que i'en aye il faut que ie vous aime.

L.

Puis qu'il vo⁹ plaiſt, Madame, et qu'auez tãt d'enuie
Que ie ceſſe d'aimer, d'adorer & d'auoir
Au cœur voſtre portraict, ie vous veux faire voir
Que ie puis l'impoſſible en vous rendant ſeruie.
Vos rigueurs, vos dedains, les douleurs de ma vie,
En vain euſſent penſé ma conſtance eſmouuoir:
Car aus pl⁹ grãs malheurs s'augmẽtoit sõ pouuoir,
Comme vn roc s'endurciſt aux vents & à la pluie.
Mais puis q̃ ie vous faſche, & qu'il ne vous plaiſt pas
D'vn regard ſeulement honorer mon treſpas,
Puis que ma ſeruitude & ma foy vous offenſe,
L'ame & le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,
Pour ne vous ennuyer par trop de patience,
Et pour vous obeïr i'accepte mon congé.

XLVII.

Ie me laisse brusler d'vne flamme couuerte,
Sans pleurer, sans gemir, sans en faire semblant:
Quãd ie suis tout en feu, ie feins d'estre tremblãt,
Et de peur du peril ie consens à ma perte.
Ma bouche incessamment aux cris d'Amour ouuerte,
N'ose plaindre le mal qui mes sens va troublant,
Bien que ma passion sans cesser redoublant
Passe toute douleur qu'autrefois i'ay soufferte.
Amans qui vous plaignez de vostre ardant vouloir
D'aïmer en lieu trop haut, de n'oser vous douloir,
N'égalez vostre cendre à ma flamme incogneuë.
Car ie suis tant par force, ennemi de mon bien,
Que ie cache ma peine à celle qui me tuë,
Et quand elle me plaint ie dy que ce n'est rien.

XLVIII.

Quel supplice infernal, quelle extreme souffrance
Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté?
O rigoureux Amour, si ie t'ay despité
Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.
I'auois esté six mois pleurant pour vne absence,
Languissant, desolé, couuert d'obscurité,
Viuant du seul espoir de reuoir la clairté,
Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence.
Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour
Il faut pres de ses yeux pour couurir mon amour,
Que sans la regarder ie tourne ailleurs la veuë.
Helas! ie suis reduit iusqu'à si piteux poinct,
Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneuë,
Ie feins tant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

XLIX.

Veu que de voſtre Amour ie n'attens que martyre
Et me voir ſans proffit peu à peu conſommer,
Ie m'esbahy comment ie vous puis tant aimer,
Et que de vos priſons mon cœur ie ne retire.
Helas ! depuis trois ans que pour vous ie ſouſpire,
Et ſens de mille traits ma poitrine entamer,
Ie n'oſe ſeulement voſtre ſerf me nommer,
Et mourãt par vos mains ie crains de vo⁹ le dire.
Que faut il que i'eſpere en l'eſtat où ie ſuis?
Pour ne vous aimer point ie fay ce que ie puis,
Ie cache mon amour & ma douleur extreme,
Ie me tien loing de vous forçant ma volonté,
Ie fein d'aimer ailleurs, ie fuy l'oiſiueté:
Mais malgré que i'en aye il faut que ie vous aime.

L.

Puis qu'il vo⁹ plaiſt, Madame, et qu'auez tãt d'enuie
Que ie ceſſe d'aimer, d'adorer & d'auoir
Au cœur voſtre portraict, ie vous veux faire voir
Que ie puis l'impoſſible en vous rendant ſeruie.
Vos rigueurs, vos dedains, les douleurs de ma vie,
En vain euſſent penſé ma conſtance eſmouuoir:
Car aus pl⁹ grãs malheurs s'augmẽtoit sõ pouuoir,
Comme vn roc s'endurciſt aux vents & à la pluie.
Mais puis q̃ ie vous faſche, & qu'il ne vous plaiſt pas
D'vn regard ſeulement honorer mon treſpas,
Puis que ma ſeruitude & ma foy vous offenſe,
L'ame & le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,
Pour ne vous ennuyer par trop de patience,
Et pour vous obeïr i'accepte mon congé.

LI.

Belle & cruelle main qui m'auez enchaiſné
Dans la priſon d'Amour mon antique aduerſaire,
Eſtant ſi delicate, hé comment ſe peut faire
Qu'vn coup ſi dangereux par vous me ſoit donné?
Mon cœur nouueau captif en eſt tout eſtonné,
Mes ſens tous eſperdus, & mon œil temeraire
De vous voir pour ſõ mal ne ſe ſçauroit diſtraire,
Tant la beauté l'attire, & le rend obſtiné.
Par vn nouuel effort mon ame eſt ſurmontee,
Ie ſçauois bien que Mars par ſa main redoutee
Fait ſes actes guerriers & ſe rend plus connu:
Mais que ma liberté deuſt eſtre retenuë
Par vne main ſi tendre, encores toute nuë,
Ce miracle eſt à moy ſeulement aduenu.

LII.

Ie voyois foudroyer d'vn effort incroyable
Les murs d'vne cité que l'ennemi tenoit:
La place eſtoit en feu, l'air autour reſonnoit
Horrible de fumee & de bruit effroyable.
Le rebelle ennemi d'vn courage indomtable,
Canonnant ſans ceſſer noſtre choc ſouſtenoit:
L'vn couroit à l'aſſaut, l'autre s'en reuenoit
Remportant pour loyer vne playe honorable.
Or comme ie penſois eſtre hors du danger, (charger,
Deux yeux qu'Amour luymeſme auoit voulu
Me vindrent dans le cœur mortellemẽt attaindre.
Las! les plombs ennemis ne m'auoyent point bleſſé,
Les balles de vos yeus sõt beaucoup plº à craindre,
Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

LIII.

I'accompare ma Dame au ſerpent furieux,
Que le diuin Thebain ſurmonta par la flame.
Ce ſerpent eut ſept chefs, & ma cruelle Dame
Ha ſept moyẽs vaĩqueurs des humaĩs et des dieus:
Le teint, le front, la main, la parole, & les yeux,
Le ſein, & les cheueux, qui retiennent mon ame.
Auec ces ſept beautez les roches elle entame,
Et touſiours ſon pouuoir reuient victorieux.
De chacun de ces chefs ſept autres nouueaux ſortent,
La mort, les traits, le feu, les deſirs qui trãſportẽt,
L'eſpoir, la deffiance, & l'aſpre déconfort.
Ils ſont de ce ſeul poinct differens de nature,
C'eſt qu'auecque du feu l'Hydre fut mis à mort,
Et l'autre prend ſans plus de mon feu nourriture.

LIIII.

Chacun iour mon eſprit de ſon corps ſe retire,
Ie tombe en paſmoiſon, ie pers le mouuement,
Ma couleur deuient palle, & tout en vn moment
Ie n'entends, ie ne voy, ie ne ſens, ny reſpire.
Reuenant puis apres vers le ciel ie ſouſpire,
I'ouure les yeux ternis, ie m'eſmeus doucement
Comme vn qui a dormi : puis ſans eſtonnement
I'attens le prompt retour d'vn ſi laſche martyre.
Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,
Comme il reuiẽt ſoudain, n'attẽdent qu'vn treſpas,
Qui ces petites morts d'heure à autre finiſſe.
Il ne m'en chault pour moy, c'eſt tout mon reconfort:
Mais pour vo⁹ ie m'ẽ plaĩs, qui perdrés à ma mort
Vn cœur qui n'eſtoit nay que pour voſtre ſeruice.

LV.

Beaus nœuds creſpes & blõds nonchalãment eſpars,
Dõt le vainqueur des Dieux s'empriſonne et ſe lie:
Front de marbre viuant, table claire & polie,
Où les petits Amours vont aguiſant leurs dards.
Eſpais monceau de nege aueuglant les regars,
Pour qui de tout obiet mon œil ſe deſallie:
Et toy guerriere main de ma priſe embellie,
Qui peux nue acquerir la victoire de Mars.
Yeux pleuuans à la fois tant d'aiſe & de martyre,
Sou-ris par qui l'Amour entretient ſon empire:
Voix, dont le ſon demeure au cœur ſi longuement:
Eſprit par qui le fer de noſtre âge ſe dore,
Beautez, graces, diſcours, qui m'allez transformãt,
Hé cognoiſſez-vous point comme ie vous adore?

DIALOGVE.

Qui vous rend, ô mes Yeux, voſtre ioye premiere,
Veu q̃ vo⁹ n'eſtiés pl⁹ qu'aus pleurs accouſtumez?
L'eſperance de voir noſtre aimable lumiere,
Et d'adorer bien toſt ſes rayons tant aimez.
D'où viẽt que mon oreille eſt ſi prompte & ſoudaine,
Et qu'elle eſt attentiue à tout bruit qui ſe fait?
Il luy ſemble d'ouir ceſte voix tant humaine,
Qui peut rendre mon cœur contant & ſatisfaict.
Eſt-ce Amour, ô mes pieds, qui vous preſte ſes ailes,
Veu que les iours paſſez vous ne pouuiez marcher?
C'eſt que no⁹ courõs voir des beautez immortelles,
Dont l'effort ſuffiroit pour mouuoir vn rocher.
Pourquoy dõc, ô mõ Cœur, quãd ceſt heur no⁹ arriue
Languis-tu de foibleſſe, & te vas effroyant?
C'eſt l'extreme deſir qui de force me priue,
Puis ie crain de mourir de ioye en la voyant.

LVII.

La Foy qui pour ſon temple a choiſi ma poitrine,
Iamais n'en partira, quoy qu'il puiſſe arriuer:
L'effort du tẽps vainqueur ne l'en ſçauroit priuer,
Contre tous ſes aſſauts plus ferme elle s'obſtine.
Que le ciel courroucé contre moy ſe mutine,
Il ne ſçauroit pourtant, vne eſcaille en leuer,
Les tourmens plus cruels ne font que l'eſprouuer,
Comme l'or en la flamme aux maus elle s'affine,
Elle arreſte mon cœur à clous de diamant,
Et pour tout artifice elle fait qu'en aimant
Ie me ſerue d'amour & de perſeuerance.
Mon feu bruſle touſiours & n'eſt point euident,
Auſſi l'amour en moy n'eſt point par accident,
Il eſt de ma nature & ma propre ſubſtance.

LVIII.

Iamais au grand iamais on ne verra changer
La foy que ie vous ay nouuellement iuree:
Pluſtoſt faudront les eaux en la plaine azuree,
Et l'element du feu ne ſera plus leger.
Le Ciel & mon vouloir à vous m'ont fait ranger,
Seule vous me ſemblez digne d'eſtre adoree:
Et cognois que ma veuë eſtoit fort eſgaree,
Quand de moindre clairté ne pouuoit s'eſtranger.
Celle qu'e i'ay long temps fidellement aimee,
Pour retirer ſa flamme en cent lieux allumee,
Autre cœur que le mien choiſira deſormais.
Hé qui ſeroit conſtant parmi tant d'inconſtance?
Trop ſouuent irrité i'ay perdu patience,
Et ne l'aimeray plus iamais au grand iamais.

LIX.

Comme vn pauure malade en la couche arreſté,
Qui pour ſa guariſõ prẽd maĩt et maĩt breuuage,
Herbes, charmes, billets, mais tout à ſon dommage:
Car ſon mal incurable en eſt plus irrité.
En fin perdu d'eſpoir, quand il a tout tenté,
Remet à Dieu ſa vie, & n'a plus de courage
D'attendre aucun ſecours, ny que rien le ſoulage
Que celle qui des maux eſt le but limité.
De meſme en mes douleurs i'auois pris eſperance
Que l'oubly, la raiſon, le dedain, ou l'abſence
Me pourroyent alleger ou du tout me guarir:
Mais voyant que ſans fruict mon attente ſe treuue
I'obeïs au Deſtin, & ſans faire autre preuue,
Des beaux traits de vos yeux ie cõſens de mourir.

LX.

Quand i'admire, eſtonné, voſtre beauté parfaicte,
Que l'eſprit ſeulement ne ſçauroit conceuoir,
Mon cœur mauuais deuin du mal qu'il doit auoir
Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraicte.
Sur la plus belle Idee au ciel vous fuſtes faicte,
Voulãt Nature vn iour mõſtrer tout ſon pouuoir:
Depuis vous luy ſeruez de forme & de miroir,
Et toute autre beauté ſur la voſtre eſt pórtraicte.
Beaux yeux qui rẽdez ſerfs tous ceux que vo⁹ voyez,
Yeux qui ſi doucement mon eſpoir foudroyez,
Sãs qui du faus Amour la trouſſe eſt depourueuë:
Non, i'atteſte en iurant voſtre effort nompareil,
Et vos douces fiertez, que ie priſe ma veuë
Plus pour vous regarder que pour voir le ſoleil.

LXI.

Si i'aime autre que vous, que l'honneſte penſee,
Qu'Amour loge en mon cœur, s'en puiſſe departir:
Et que voſtre beauté qui m'a rendu martyr,
Ne me ſoit iamais plus que fiere & courroucee.
Si ce n'eſt de voſtre œil que mon ame eſt bleſſee
Iamais d'allegement ie n'y puiſſe ſentir,
Qu'à regret ie vous ſerue, & taſchant de ſortir
Que de plus peſans fers ma raiſon ſoit forcee.
Si i'aime autre que vous, Amour tyran des dieux
Les feus croiſſe ẽ mõ ame, et les pleurs en mes yeus,
Et que voſtre rigueur mon ſeruice reiette.
Las ! ie n'aime que vous, ny ne ſçaurois aimer,
Ie deſpite autre amour qui me ſceuſt enflammer:
Mon cœur eſt vne roche à toute autre ſagette.

LXII.

Pendant que mon eſprit mille douceurs conçoit,
Et qu'en vous adorant, tout raui, ie ſoupire,
Amour par vos regards mille fleches me tire,
Et captiue mon cœur qui ne s'en apperçoit.
Car voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit
Fait qu'il eſt inſenſible au plus cruel martyre,
Et croit que tout le ciel n'a pouuoir de luy nuire:
Tant l'excés du plaiſir quelquefois nous deçoit.
Mais quand ie ſuis forcé d'eſloigner voſtre veuë,
Trop tard ie m'apperçoy de ma perte aduenuë,
Mon œil ſe chãge en ſource, & mõ ame en flãbeaux:
La mort meſme à l'inſtant m'oſte toute puiſſance,
Et ie mourrois heureux ſi i'auois aſſeurance
Que mon cœur ſi fidelle euſt vos yeux pour tõbeau.

LXIII.

Si l'amour de ma foy rend voſtre ame craintiue,
Doutant que ce vouloir qui iadis m'a bruſlé,
Par le temps à la fin ſoit eſteint ou gelé,
Que de ſi vaine erreur la verité vous priue.
Iamais en mon eſprit flamme ne fut ſi viue,
Ie ſuis tel que i'eſtois quand mon cœur fut volé
Le iour qu'vn chaſte amour dans vos yeux recelé
Rendit heureuſement ma liberté captiue.
Ie gouſte, en vous oyant, meſme rauiſſement,
Ie tremble, en vous voyant, d'aiſe, et d'eſtonnemẽt,
De voſtre ſeul regard ma bleſſure s'allege.
Iamais autre que vous conſtant ne me rendra,
Ie ſuis ſerf de Diane, & qui me retiendra
Doit eſtre chaſtiee ainſi que ſacrilege.

LXIIII.

O vers que i'ay chãtez en l'ardeur qui m'enflame,
Ie deuiens à bon droict de voſtre aiſe enuieux!
Vous viendrez en la main, & retiẽdrez les yeux
Qui retiẽnent mon cœur en l'amoureuſe flamme,
Gardez-vous ſeulement des regards de ma Dame,
Ardans flambeaux d'Amour benins et gracieux:
Car s'elle peut bruſler les mortels & les Dieux,
Elle vous bruſlera, comme elle a fait mon ame.
Ie ſçay qu'il euſt fallu pour monſtrer ſon pouuoir
Vn eſprit plus diuin, plus d'art, plus de ſçauoir,
Mais eſtant plein d'amour ie fuy tout artifice:
I'eſcry ce que ie ſens, mon mal me fait chanter,
Et le plus beau laurier que i'en veux meriter
C'eſt d'alleger ma peine, & la rendre propice.

LXV.

I'ay couru, i'ay tourné volage & variable
Selon que la ieuneſſe & l'erreur m'ont pouſſé,
Et mon vol trop hardy iuſqu'au Ciel i'ay hauſſé,
Dreſſant à mes deſirs maint trophee honorable.
S'il y eut onc Amant heureux & miſerable,
Faſché, contant, ialoux, bien & mal careſſé,
Qui par tous les deſtours hazardeux ait paſſé,
C'eſt moy, dont le renom doit eſtre memorable.
Rendu ſage à la fin ie me ſuis retiré
A voſtre œil qui de moy fut premier adoré,
Ne trouuant autre part nulle flamme aſſez claire.
Vous ſeule à l'aduenir ayez ſur moy pouuoir,
Les amours de ce temps voſtre foy m'ont fait voir.
» Vn cõtraire eſt touſiours mieus veu par sõ cõtraire.

FIN DV SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

LES AMOVRS D'HIPPOLYTE.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

ICARE *eſt cheut icy le ieune audacieus,*
Qui pour voler au Ciel eut aſſez de courage:
Icy tomba ſon corps dégarni de plumage,
Laiſſant tous braues cœurs de ſa cheute enuieux.
O bien-heureux trauail d'vn eſprit glorieux,
Qui tire vn ſi grand gain d'vn ſi petit dommage!
O bien-heureux malheur plein de tãt d'auantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!
Vn chemin ſi nouueau n'eſtonna ſa ieuneſſe,
Le pouuoir luy faillit & non la hardieſſe,
Il eut pour le bruſler des aſtres le plus beau:
Il mourut pourſuyuant vne haute aduenture,
Le Ciel fut ſon deſir, la Mer ſa ſepulture:
Eſt-il plus beau deſſein, ou plus riche tombeau?

II.

Quād ie pouuois me plaīdre en l'amoureux tourmēt,
Donnant air à la flamme en ma poitrine encloſe,
Ie viuois trop heureux : las ! maintenant ie n'oſe
Alleger ma douleur d'vn ſoupir ſeulement.
Tu me chaſtie', Amour, trop rigoureuſement:
I'aime, et ie ſuis cōtraint de feīdre vne autre choſe,
Au fort de mes trauaux ie dy que ie repoſe,
Et monſtre en mes ennuis vn vray contentement.
O dure cruauté de ma paßion forte!
Mais ie me plains à tort du mal que ie ſupporte
Veu qu'vn ſi beau deſir fait naiſtre mes douleurs:
Puis i'ay ce reconfort en mon cruel martyre,
Que i'eſcry toute nuict ce que ie n'oſe dire,
Et quand l'ancre me faut ie me ſers de mes pleurs.

III.

Venus cherche ſon fils, Venus toute en colere
Cherche l'aueugle Amour par le monde égaré,
Mais tu le cherche' en vain, ô diuine Cythere:
Car il s'eſt à la fin dans mon cœur retiré.
Que ſera-ce de moy? Que me faudra-til faire?
Ie me voy d'vn des deux le courroux preparé,
Egalle obeïſſance à tous deux i'ay iuré:
Le fils eſt dangereux, dangereuſe eſt la mere.
Si ie recele Amour, ſon feu bruſle mon cœur:
Si ie decele Amour, il eſt plein de rigueur,
Et trouuera pour moy quelque peine nouuelle.
Amour, demeure donc en mon cœur ſeurement,
Mais fay que ton ardeur ne ſoit pas ſi cruelle,
Et ie te cacheray beaucoup plus aiſément.

IIII.

Quand ie ſuis tout le iour de douleurs agité,
Que i'euſſe au moins la nuict quelque douce alle-
Certes la paſſion ha trop de violence, (gence!
Qui touſiours continue en ſon extremité.
Penſers, deſirs, ſoucis, pleins d'importunité,
Hé donnez moy, de grace, vn peu de patience!
Mais vous me trauaillez pour punir mon offenſe,
De ce que i'oſe aimer vne diuinité.
Encor en endurant ma douleur vehemente,
(O trop cruel deſtin!) celle qui me tourmente
Ignore que ie meurs par l'effort de ſes yeux.
Ma Dame, helas! monſtrez que vous eſtes diuine,
Liſez dedans les cœurs ainſi que font les Dieux,
Et voyez que mon mal a de vous origine.

V.

Puis que vous le voulez, demeurez inhumaine,
Et me faiſant mourir feignez de n'en rien voir,
Vous ne pouuez pourtãt ma conſtance eſmouuoir:
Car du feu de vos yeux mon ame eſt toute pleine.
Mon cœur eſt immuable & mon amour certaine,
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouuoir:
S'il aduient que ie meure en faiſant mon deuoir,
Vous en aurez l'offenſe, & i'en auray la peine.
Las! mõ mal me plaiſt tãt, pource qu'il viẽt de vous,
Que ie trouue en ſouffrant le martyre bien doux,
Et de m'en deliurer ie ne prens point d'enuie.
C'eſt pourquoy ie craindroy de mourir en aimant,
Non pour fuir la mort, mais de peur ſeulement
De perdre mes douleurs ſi ie perdoy la vie.

VI.

Ie ne puis pour mon mal perdre la ſouuenance
Du ſoir, ſoir de ma mort, que mon œil curieux
Oſa voir, trop hardi, le plus parfaict des cieux
Et le Soleil luiſant qui eſclaire à la France.
Mon Dieu que de beautez honoroyent ſa preſence,
Que d'amours, de deſirs, & d'attraits gracieux!
Mais pluſtoſt que de morts, de ſoucis furieux,
De peurs, d'aueuglemens, pour punir mon offenſe!
Ie voyoy bien mon mal, mais mon œil deſireux,
Raui de ſes beautez, s'y trouuoit bien-heureux,
Lors qu'vn flãbeau cruel trop toſt l'en fit diſtraire.
Helas! flambeau ialoux de ma felicité,
N'approche point d'ici, porte ailleurs ta clairté,
Sans toy ceſt œil diuin rend la ſalle aſſez claire.

VII.

Amour ſceut vne fois ſi viuement m'attaindre,
Qui me tint trois hyuers en langueurs & en cris:
A la fin la Raiſon regaignant mes eſprits,
Chaſſa l'aigre douleur qui tãt me faiſoit plaindre.
Mais ainſi qu'vn flãbeau qu'on ne fait q̃ d'eſteindre,
Si le feu s'en approche eſt auſſi toſt repris:
Dans mõ cœur chaud encore vn braſier s'eſt épris,
Voyãt voſtre bel œil qui les dieux peut cõtraindre.
O que ce feu nouueau, dont ie ſuis conſumé,
Eſt plus ardent que l'autre en mon cœur allumé!
Bien qu'il ne luiſe point que ſa flamme eſt cruelle!
De ma premiere amour ie me ſuis peu guarir,
Mais ie n'eſpere plus ceſt autre ſecourir:
Car las! preſque touſiours la rẽcheute eſt mortelle.

VIII.

Amour peut à ſon gré me tenir oppreſſé,
Et m'eſtre (helas à tort!) rigoureux & contraire:
Ie veux demeurer ferme, & ne faut qu'il eſpere
Qu'en adorant vos yeux ie ſois iamais laſſé.
Ie voy bien mon erreur, & que i'ay commencé
(Nouueau fiere d'Icare) vn vol trop temeraire:
Mais ie le voy trop tard, & ne m'en puis diſtraire,
Par la mort ſeulement il peut eſtre laiſſé.
Raiſon, arriere donc: Ta remonſtrance eſt vaine.
Si ie meurs en chemin ie ſeray hors de peine,
Et par mon haut deſir i'honore mon treſpas.
Il faut continuer, quoy que i'en doiue attendre:
Ce fut temerité de l'oſer entreprendre,
Ce ſeroit laſcheté de ne pourſuiure pas.

IX.

Amour, qui vois mon cœur à tes piés abbatu,
Tu le vois tout couuert de ſagettes mortelles,
Pourquoy dõc ſans proffit en pers-tu de nouuelles?
Puis que ie ſuis à toy pourquoy me pourſuis-tu?
Si tu veux, courageux, eſprouuer ta vertu,
Décoche tous ces traits ſur les ames rebelles,
Sans bleſſer, trop cruel, ceux qui te ſont fidelles,
Et qui ſous ton enſeigne ont ſi bien combatu.
Quand tu tires ſur moy tu fais breches ſur breches:
Donc ſans les perdre ainſi, garde ces belles fleches
Pour guerroyer les Dieux, & m'accorde la paix.
Ah! i'entens (LA FALLAIZE) *Amour veut q̃ ie meure:*
Ie mourray, mais au moins ce confort me demeure,
Que la mort de moy ſeul luy couſte mille traits.

X.

Ceſſe, ô trop foible Eſprit, de plus faire defenſe,
Et quittons le rempart gardé ſi longuement,
Auſſi bien ſans proffit ferions-nous autrement:
Contre vn ſi grand effort peu ſert la reſiſtance.
Tant plus ie vais auant, plus i'ay de cognoiſſance
Du pouuoir de vos yeux qui me vont conſumant,
Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:
Telle eſt de mon deſtin la fatale ordonnance.
En vain contre le Ciel l'homme ſe veut bander:
Car que n'ay-ie eſſayé pour de vous me garder?
Depuis tant de ſaiſons contre moy ie m'obſtine,
Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:
Car ie crains à bon droit, vous voyant ſi diuine,
Que plus, comme i'ay faict, ie ne puiſſe changer.

XI.

Celuy qui n'a point veu le Printemps gracieux
Quand il deſcouure au Ciel ſa richeſſe priſee,
Rempliſſant l'air d'odeurs, les herbes de roſee,
Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux:
Celuy qui n'a point veu par vn temps furieux
La tourmente ceſſer & la mer appaiſee,
Et qui ne ſçait quand l'ame eſt du corps diuiſee
Comme on peut rejouir de la clairté des cieux:
Qu'il s'arreſte pour voir la celeſte lumiere
Des yeux de ma Deeſſe, vne Venus premiere.
Mais q̃ dy-ie? ah mon Dieu qu'il ne s'arreſte pas!
S'il s'arreſte à la voir pour vne ſaiſon neuue,
Vn temps calme, vne vie, il pourroit faire eſpreuue
De glaçons, de tempeſte, & de mille treſpas.

XII.

Pourquoy ſi plein d'orgueil marches-tu ſur ma teſte,
Triomphant de l'honneur qu'vn autre a merité?
Tes dards tãt craints au ciel ne m'õt pas ſurmõté,
Amour, c'eſt vne Dame, & non toy qui m'arreſte.
Si tu veux t'honorer du pris de ma conqueſte,
Fay qu'elle me remette en pleine liberté,
Puis pren pour m'aſſeruir ceſt art tant redouté,
Qui de Iupiter meſme arreſte la tempeſte.
Ie n'ay point peur de toy, celle qui me retient
Par l'effort de ſes yeux ton empire maintient,
C'eſt elle qui te fait comme vn Dieu recognoiſtre.
Si ie t'obeiſſois, & t'ay craint paravant,
» *C'eſtoit pour l'amour d'elle. On endure ſouuent*
» *D'vn mauuais ſeruiteur pour l'honneur de ſon maiſtre.*

XIII.

Ie ſens fleurir les plaiſirs en mon ame,
Et mon eſprit tout ioyeux deuenir,
Penſant au bien qui me doit aduenir
Ce iour heureux que ie verray ma Dame,
Plus i'en ſuis pres, plus mon deſir s'enflame,
Ie ne puis plus ſes efforts retenir:
Mais, ô mes Yeux, pourrez-vous ſouſtenir
Ses chauds regards pleins d'amoureuſe flame?
Que me ſert-il ſi fort la deſirer,
Fol que ie ſuis? Veux-ie donc eſperer
Qu'eſtant pres d'elle en repos ie demeure?
Et pres & loin ie languis en tous lieux:
Mais puis qu'il faut qu'en la ſeruant ie meure,
Pour noſtre honneur mourons deuant ſes yeux.

XIIII.

Ce n'eſt aſſez que ſoyez ſi bien nee,
Riche d'eſprit, de race & de beauté,
Que l'honneur ſainct marche à voſtre coſté,
Grande, admirable, aux vertus addonnee:
En peu de iours la ſorte deſtinee
Peut rendre (helas!) voſtre honneur ſurmonté:
On ne ſçaura que vous ayez eſté,
Ny que le Ciel vous ait tant fortunee.
Si vous voulez immortelle durer,
Nul mieux que moy ne vous peut honorer,
Et vos vertus à iamais faire bruire.
Ie l'entreprens, mais pour plus m'animer
Permettez-moy que i'oſe vous aimer:
L'affection me fera mieux eſcrire.

XV.

Mon Dieu que de beautez ſur le front de ma Dame!
Mon Dieu que de threſors qui rauiſſent les dieux!
La clairté de ſon œil paſſe celle des cieux,
Quãd au plus chaud du iour le ſoleil no⁹ enflame:
Mais las! de mille traits ſa beauté nous entame,
Trop ſont pour les mortels ces threſors precieux:
Et le ſoleil luiſant qui ſort de ſes beaux yeux,
Reſpand tant de clairté qu'il aueugle noſtre ame.
Eſtrange effet d'Amour! vn obiet à l'inſtant
Me rẽd triſte & ioyeux, malheureux & contant,
M'eſclaire & m'eſblouit, me fait viure & me tuë.
Et voyla ce qui fait qu'en forçant mon vouloir
Ie me banuis, helas! du plaiſir de vous voir,
Pour ne ſentir le mal qui vient de voſtre veuë.

XVI.

Qu'vne secrette ardeur me deuore & saccage,
Et que priué d'espoir i'aime, helas ! vainement,
Ie ne m'en fasche point : ie me plains seulement
Que mon œil n'est plus clair pour voir vostre visa-
Que ne suis-ie l'oiseau ministre de l'orage (ge.
Qui tient l'œil au Soleil sans flechir nullement?
Ie serois bien-heureux voyant incessamment
La diuine beauté qui me tient en seruage.
Le malheur qui me guide est plein de grãd' rigueur:
Vn mõstre horrible à voir ne me fait point de peur,
Et ie crains les regards d'vne ieune Deesse.
C'est Amour qui le fait, qui ne s'assouuit pas,
Le cruel, de ma mort, mais veut que mon trespas
Soit priué de tout poinct d'honneur & de liesse.

XVII.

Pourquoy si folement croyez-vous à vn verre,
Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?
Mirez-vous dessus moy pour les cognoistre mieux,
Et voyez de quels traits vostre bel œil m'enserre.
Vn vieux Chesne ou vn Pin renuersé contre terre,
Monstrent combien le vent est grand & furieux:
Aussi vous cognoistrez le pouuoir de vos yeux,
Voyant de quels efforts vous me faites la guerre.
Ma mort de vos beautez vous doit bien asseurer,
Ioint que vous ne pouuez sans peril vous mirer:
Narcisse deuint fleur d'auoir veu sa figure.
Craignez doncques, ma Dame, vn semblable danger,
Non de deuenir fleur, mais de vous voir changer
[illegible] vostre œil [illegible] duse en quelque roche dure.

XVIII.

L'arc de vos bruns ſourcils mon cœur tyranniſans,
C'eſt l'arc meſme d'Amour, dont traiſtre il nous
martyre:
Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire
Que les traits de vos yeus ſi prompts & ſi luisãs.
De leur viue ſplendeur ſortent les feux cuiſans,
Qui font que tout le monde a peur de ſon empire:
Ses rets ſont vos cheueux où toute ame il attire,
Rauie en ſi beaux nœuds, ſi blonds & ſi plaiſans.
C'eſt pourquoy ce vainqueur, qui par vous ſe fait
craindre,
Ne ſçauroit vous bleſſer, vo⁹ bruſler, vo⁹ eſtreĩdre,
Prenant de vous ſon feu, ſon cordage & ſes traits.
Craignez donc ſeulement qu'en voyant voſtre image
Vo⁹ ne puiſſiez ſouffrir tãt d'amours et d'attraits,
Et faciez à la fin à vous-meſmes hommage.

STANSES.

LORS que i'eſcri ces vers il ne faut que
lon penſe
Que trop audacieux ie n'aye cognoiſſance
Et de voſtre grandeur & de ma qualité:
Car ie iure vos yeux & leur puiſſance ſaincte,
Que ie garde en ceci le reſpect & la crainte,
Dont il faut reuerer vne diuinité.
Auſſi tant de vertus vous font toute diuine,
Et vos douces beautez monſtrent bien l'origine
Que vous auez du Ciel tout parfait & tout beau:
Vous n'auez rien d'humain, voſtre grace eſt celeſte,
Vos diſcours, voſtre teint, voſtre ris, voſtre geſte,

Et l'Amour de vos yeux allume ſon flambeau.
I'en parle aſſeurément : car ie cognoy ſa flame,
Qui ſouloit prẽdre vie aux beaus yeux d'vne dame,
Et qu'il me feit ſentir lors que i'en fu ſurpris:
Las ! or' à mon malheur ie l'ay bien reconneuë,
Regardant follement les traits de voſtre veuë,
Qui ont puni mes yeux d'auoir trop entrepris.
Or ne m'accuſez point que ie ſois temeraire,
Preſumant vous aimer : car ie ne ſçauroy faire
Qu'ailleurs tourne mon cœur qui vous eſt deſtiné:
Et quand ce ſeroit faute aux mortels d'entreprendre
De vous aimer, ma Dame, on ne m'ẽ peut reprendre.
Le peché faict par force eſt touſiours pardonné.
Las ! on peut bien iuger que c'eſt vne contrainte,
Veu qu'en ſouffrant le mal dont mõ ame eſt attainte,
Ie ne me puis garder de vous ſuiure en tous lieux:
Et que trouuant ma mort peinte en voſtre viſage,
Mon triſte deſeſpoir, ma perte & mon dommage,
Pour n'y cognoiſtre rien ie me ferme les yeux.
I'ay faict vn fort rempart d'Amour et de Conſtãce
Contre le Deſeſpoir armé de Violence,
Qui me fait mille aſſaux & ne me peut forcer:
Quelque fois de furie il fait breche en mon ame,
Mais preſqu'au meſme inſtant voſtre beauté, ma Da-
Accourant au ſecours l'engarde de paſſer. (me,
Ie voudroy biẽ pourtãt qu'il demeuraſt le maiſtre,
Il combat mon ſalut que ie ne veux cognoiſtre,
Mais las ie me repens de l'auoir deſiré!
Car bien que ma douleur mortellement me bleſſe,
Et que de mieux auoir ie ſois deſeſperé,
I'aime mieux viure ainſi qu'en toute autre lieſſe.

ELEGIE.

NE DELIBERE *en vain d'vne chose aduenuë:*
Car puis qu'outre mon gré mon ame est deuenuë
Prisonniere d'Amour, que sert de consulter
S'il est bon de le suyure, ou s'il faut l'euiter?
L'aduis n'y peut plus rien: mõstrons dõc de nous plaire
Au chemin qu'aussi bien par contrainte il faut faire,
Et courons la fortune. O Amour, desormais
Mon repos & ma vie en tes mains ie remets:
Toy seul cõme vn grand Roy cõmande' en ma pensee,
La raison & la peur loin de moy soit chassee,
Et tant de vains respects, qui m'ont trop retenu,
Diuisant mon esprit par vn trouble inconnu.
Celuy qui sent de Mars sa poitrine eschauffee,
Et qui veut s'honorer de quelque beau trophee,
Ne pallist, estonné, pour la peur des hazars:
Mais voit deuant ses yeux par les rangs des soldars,
La mort d'horreur couuerte & de sang toute teinte,
Et l'attend de pié coy sans frayeur & sans crainte.
Moy donc qu'vn plus grãd Dieu touche si viuement,
Et qui veux que mon nom viue eternellement,
Pour auoir mon amour sur toute autre éleuee:
Moy qui ay tant de fois ma vaillance esprouuee,
Craindray-ie maintenant à ce dernier assaut?
Le faict que i'entreprens veut vn courage haut,
Constant & patient, qui souffre sans se plaindre,
Qui durant sa langueur ioyeux se puisse feindre,
Qui sente incessamment quelque nouueau trespas,

Qui ſe laiſſe bruſler & ne ſoupire pas,
Et qui pour tout loyer des douleurs qu'il ſupporte
Ne puiſſe eſperer rien qu'vne douleur plus forte.
C'eſt vn labeur bien grand : Mais rien n'eſt malaiſé
Au cœur qui comme moy d'amour eſt embraſé.
Ie veux donc pourſuiuir ſans eſperance aucune,
Sans appuy, ſans raiſon, ſans conſeil, ſans fortune,
Et d'Amour ſeulement ie veux eſtre guidé,
Vn aueugle, vn enfant, qui deſia m'a bandé
Les yeux ainſi qu'à luy, pour ne voir mon offenſe,
Et qui de mon malheur m'oſte la cognoiſſance:
Ou ſi ie le cognois, il me trouble ſi fort
Que ie ſuis le premier qui conſens à mort.
Appelle qui voudra Phaëton miſerable
D'auoir trop entrepris, ie l'eſtime louable:
Car aumoins il eſt cheut vn haut fait pourſuiuant,
Et par ſon treſpas meſme il s'eſt rendu viuant.
I'aimerois mieux courir à ma mort aſſeuree,
Pourſuiuant courageux vne choſe honoree,
Que laſche & bas de cœur mille biens receuoir
De ceux que le commun aiſément peut auoir.
Mon eſprit né du Ciel, au Ciel touſiours aſpire,
Et ce que chacun craint c'eſt ce que ie deſire.
»L'honneur ſuit les hazards, & l'homme audacieux
»Par ſon malheur s'honore, & ſe rend glorieux.
Le ieune enfant Icare en ſert de teſmoignage,
Car ſi volant au ciel il perdit ſon plumage,
Touché des chauds rayons du celeſte flambeau,
Le fameux Ocean luy ſeruit de tombeau,
Et depuis de ſon nom ceſte mer fut nommee.
»Bien-heureux le malheur qui croiſt la renommee.

Deſia

Desia d'vn sort pareil ie me sens menacer
Moy qui deuers le Ciel mon vol ose dresser,
(Voyage audacieux) mais rien ne me retire.
Car les ailes d'Amour ne sont faites de cire,
Le plus ardant Soleil si tost ne les fondra:
Puis i'ay ce reconfort quand ma cheute aduiendra,
Que ceux qui sçauront bien où ie voulois atteindre,
Enuiront mon trespas plustost que de me plaindre.

COMPLAINTE.

CRVELLE loy d'Amour & de ma destinee!
Las on voit qu'vn chacun fuit ordinairement
La cause de son mal, & mon ame obstinee
Cherche ce qui me tue, & le suit follement.
Ie sçay que i'entreprens vne chose trop grande,
D'aimer, homme mortel, vne diuinité:
Mais de faire autrement ie n'ay la liberté.
La raison ne peut rien quand la force commande.
Pour le moins en souffrãt la douleur qui m'offense.
Et qui blesse mon cœur, ce m'est grand reconfort
De voir que vos beautez excusent mon offense,
Et que mon haut desir eternise ma mort.
Car si ie meurs, ma Dame, en vous faisant seruice,
Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:
Vous me recompensez en me faisant mourir,
Pourueu que ma douleur par mon trespas finisse.
Aussi ie ne me plains que me soyez cruelle,
Mais las! ie suis marri de ce qu'en me tuant,
Et payant de rigueur mon seruice fidelle,

Voſtre honneur peu à peu ſe va diminuant.
Car ſi toſt qu'on ſçaura la perte de ma vie,
Chacun craignant ſon mal loin de vous ſe tiendra,
Et vous accuſera quand il ſe ſouuiendra
Que vous m'aurez tué pour vous auoir ſeruie.
Si donc ma paſſion n'ément voſtre courage,
Si vous n'auez ſouci de ma ferme amitié,
Aumoins en m'offenſant ne vous faites dommage,
Ayez de voſtre honneur, & non de moy pitié.

PRIERE.

GRAND Dieu d'Amour enfant de Cytheree,
Au dos ailé, à la treſſe doree,
Qui peux l'Enfer & la terre mouuoir,
Vainqueur des Dieux, eſcoute la priere
D'vn de tes ſerfs, dont l'ame priſonniere
Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.
Las ! s'il eſt vray, comme i'ay cognoiſſance,
Que ie retourne en ton obeiſſance,
Et de rechef tu me vueilles rauir,
Ie le veux bien, mon cœur ie t'abandonne,
Encor vn coup libre ie m'empriſonne:
A plus grand Dieu ie ne puis m'aſſeruir.
Ie ne veux point à tes loix contredire,
Sans reſiſter i'accours ſous ton empire.
L'homme mortel doit obeir aux Dieux.
Qui te meſpriſe, il confond la Nature,
Son eſtomach eſt d'vne roche dure,
Et à regret luy eſclairent les cieux.
Icy ie iure à ta deité ſaincte,

Qui cognoiſt bien que ie parle ſans feinte,
Qu'à tout iamais ie veux perſeuerer
Ton Preſtre ſainct, qui t'offre en ſacrifice
Mon cœur bruſlé pour te rendre propice,
Et mon eſprit pour touſiours t'adorer.
O grand Amour, de puiſſance inuincible,
Cruel & doux, gracieux & terrible,
Qui fais marcher en triomphe les Rois,
Des ieunes cœurs le ſeigneur & le maiſtre,
Puis que pour tel ie te veux recognoiſtre,
Eſcoute, ô Dieu, ma priere & ma voix.
Si tous tes traits en mon cœur ie retire,
Si ſans crier ie languis en martyre,
Si i'ay laué tes ailes de mes pleurs,
Si mes ſoupirs entretiennent ta flame,
Et ſi tu fais des cheueux de ma Dame
Les forts liens qui retiennent les cœurs:
Chaſſe, ô grand Dieu, ceſte crainte nouuelle
Qui me pourſuit, qui me ſerre & me gelle,
Banny bien loin le triſte Deſeſpoir
Aux crins retors, à la couleur ſanglante,
Qui de regards mon eſprit eſpouuante,
Et qui me fait tant de peurs receuoir.
Mon cœur en tremble, & mon ame eſtonnee
A la frayeur s'eſt toute abandonnee,
Tant ceſte nuict il m'a faict endurer:
Ou l'vn des deux, il faut que tu le chaſſe,
Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,
Vous ne pouuez enſemble demeurer.

VIII.

Amour peut à ſon gré me tenir oppreſſé,
Et m'eſtre (helas à tort!) rigoureux & contraire:
Ie veux demeurer ferme, & ne faut qu'il eſpere
Qu'en adorant vos yeux ie ſois iamais laſſé.
Ie voy bien mon erreur, & que i'ay commencé
(Nouueau frere d'Icare) vn vol trop temeraire:
Mais ie le voy trop tard, & ne m'en puis diſtraire,
Par la mort ſeulement il peut eſtre laiſſé.
Raiſon, arriere donc: Ta remonſtrance eſt vaine.
Si ie meurs en chemin ie ſeray hors de peine,
Et par mon haut deſir i'honore mon treſpas.
Il faut continuer, quoy que i'en doiue attendre:
Ce fut temerité de l'oſer entreprendre,
Ce ſeroit laſcheté de ne pourſuiure pas.

IX.

Amour, qui vois mon cœur à tes piés abbatu,
Tu le vois tout couuert de ſagettes mortelles,
Pourquoy dõc ſans proffit en pers-tu de nouuelles?
Puis que ie ſuis à toy pourquoy me pourſuis-tu?
Si tu veux, courageux, eſprouuer ta vertu,
Décoche tous ces traits ſur les ames rebelles,
Sans bleſſer, trop cruel, ceux qui te ſont fidelles,
Et qui ſous ton enſeigne ont ſi bien combatu.
Quand tu tires ſur moy tu fais breches ſur breches:
Donc ſans les perdre ainſi, garde ces belles fleches
Pour guerroyer les Dieux, & m'accorde la paix.
Ah! i'entens (LA FALLAIZE) *Amour veut q̃ ie meure:*
Ie mourray, mais au moins ce confort me demeure,
Que la mort de moy ſeul luy couſte mille traits.

X.

Ceſſe, ô trop foible Eſprit, de plus faire defenſe,
Et quittons le rempart gardé ſi longuement,
Auſſi bien ſans proffit ferions-nous autrement:
Contre vn ſi grand effort peu ſert la reſiſtance.
Tant plus ie vais auant, plus i'ay de cognoiſſance
Du pouuoir de vos yeux qui me vont conſumant,
Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:
Telle eſt de mon deſtin la fatale ordonnance.
En vain contre le Ciel l'homme ſe veut bander:
Car que n'ay-ie eſſayé pour de vous me garder?
Depuis tant de ſaiſons contre moy ie m'obſtine,
Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:
Car ie crains à bon droit, vous voyant ſi diuine,
Que plus, comme i'ay faict, ie ne puiſſe changer.

XI.

Celuy qui n'a point veu le Printemps gracieux
Quand il deſcouure au Ciel ſa richeſſe priſee,
Rempliſſant l'air d'odeurs, les herbes de roſee,
Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux:
Celuy qui n'a point veu par vn temps furieux
La tourmente ceſſer & la mer appaiſee,
Et qui ne ſçait quand l'ame eſt du corps diuiſee
Comme on peut rejouir de la clairté des cieux:
Qu'il s'arreſte pour voir la celeſte lumiere
Des yeux de ma Deeſſe, vne Venus premiere.
Mais q̃ dy-ie? ah mon Dieu qu'il ne s'arreſte pas!
S'il s'arreſte à la voir pour vne ſaiſon neuue,
Vn temps calme, vne vie, il pourroit faire eſpreuue
De glaçons, de tempeſte, & de mille treſpas.

XII.

Pourquoy ſi plein d'orgueil marches-tu ſur ma teſte,
Triomphant de l'honneur qu'vn autre a merité?
Tes dards tãt craints au ciel ne m'õt pas ſurmõté,
Amour, c'eſt vne Dame, & non toy qui m'arreſte.
Si tu veux t'honorer du pris de ma conqueſte,
Fay qu'elle me remette en pleine liberté,
Puis pren pour m'aſſeruir ceſt art tant redouté,
Qui de Iupiter meſme arreſte la tempeſte.
Ie n'ay point peur de toy, celle qui me retient
Par l'effort de ſes yeux ton empire maintient,
C'eſt elle qui te fait comme vn Dieu recognoiſtre.
Si ie t'obeiſſois, & t'ay craint parauant,
» *C'eſtoit pour l'amour d'elle. On endure ſouuent*
» *D'vn mauuais ſeruiteur pour l'honneur de ſon maiſtre.*

XIII.

Ie ſens fleurir les plaiſirs en mon ame,
Et mon eſprit tout ioyeux deuenir,
Penſant au bien qui me doit aduenir
Ce iour heureux que ie verray ma Dame,
Plus i'en ſuis pres, plus mon deſir s'enflame,
Ie ne puis plus ſes efforts retenir:
Mais, ô mes Yeux, pourrez-vous ſouſtenir
Ses chauds regards pleins d'amoureuſe flame?
Que me ſert-il ſi fort la deſirer,
Fol que ie ſuis? Veux-ie donc eſperer
Qu'eſtant pres d'elle en repos ie demeure?
Et pres & loin ie languis en tous lieux:
Mais puis qu'il faut qu'en la ſeruant ie meure,
Pour noſtre honneur mourons deuant ſes yeux.

XIIII.

Ce n'eſt aſſez que ſoyez ſi bien nee,
Riche d'eſprit, de race & de beauté,
Que l'honneur ſainct marche à voſtre coſté,
Grande, admirable, aux vertus addonnee:
En peu de iours la ſorte deſtinée
Peut rendre (helas!) voſtre honneur ſurmonté:
On ne ſçaura que vous ayez eſté,
Ny que le Ciel vous ait tant fortunee.
Si vous voulez immortelle durer,
Nul mieux que moy ne vous peut honorer,
Et vos vertus à iamais faire bruire.
Ie l'entreprens, mais pour plus m'animer
Permettez-moy que i'oſe vous aimer:
L'affection me fera mieux eſcrire.

XV.

Mon Dieu que de beautez ſur le front de ma Dame!
Mon Dieu que de threſors qui rauiſſent les dieus!
La clairté de ſon œil paſſe celle des cieux,
Quãd au plus chaud du iour le ſoleil no⁹ enflame:
Mais las! de mille traits ſa beauté nous entame,
Trop ſont pour les mortels ces threſors precieux:
Et le ſoleil luiſant qui ſort de ſes beaux yeux,
Reſpand tant de clairté qu'il aueugle noſtre ame.
Eſtrange effet d'Amour! vn obiet à l'inſtant
Me rẽd triſte & ioyeux, malheureux & contant,
M'eſclaire & m'esblouit, me fait viure & me tuë.
Et voyla ce qui fait qu'en forçant mon vouloir
Ie me banuis, helas! du plaiſir de vous voir,
Pour ne ſentir le mal qui vient de voſtre veuë.

XVI.

Qu'vne ſecrette ardeur me deuore & ſaccage,
Et que priué d'eſpoir i'aime, helas ! vainement,
Ie ne m'en faſche point : ie me plains ſeulement
Que mon œil n'eſt plus clair pour voir voſtre viſa-
Que ne ſuis-ie l'oiſeau miniſtre de l'orage (ge.
Qui tient l'œil au Soleil ſans flechir nullement?
Ie ſerois bien-heureux voyant inceſſamment
La diuine beauté qui me tient en ſeruage.
Le malheur qui me guide eſt plein de grãd' rigueur:
Vn mõſtre horrible à voir ne me fait point de peur,
Et ie crains les regards d'vne ieune Deeſſe.
C'eſt Amour qui le fait, qui ne s'aſſouuit pas,
Le cruel, de ma mort, mais veut que mon treſpas
Soit priué de tout poinct d'honneur & de lieſſe.

XVII.

Pourquoy ſi folement croyez-vous à vn verre,
Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?
Mirez-vous deſſus moy pour les cognoiſtre mieux,
Et voyez de quels traits voſtre bel œil m'enſerre.
Vn vieux Cheſne ou vn Pin renuerſé contre terre,
Monſtrent combien le vent eſt grand & furieux:
Auſſi vous cognoiſtrez le pouuoir de vos yeux,
Voyant de quels efforts vous me faites la guerre.
Ma mort de vos beautez vous doit bien aſſeurer,
Ioint que vous ne pouuez ſans peril vous mirer:
Narciſſe deuint fleur d'auoir veu ſa figure.
Craignez doncques, ma Dame, vn ſemblable danger,
Non de deuenir fleur, mais de vous voir changer
Par voſtre œil de Meduſe en quelque roche dure.

XVIII.

L'arc de vos bruns ſourcils mon cœur tyranniſans,
C'eſt l'arc meſme d'Amour, dont traiſtre il nous martyre:
Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire
Que les traits de vos yeus ſi prompts & ſi luiſãs.
De leur viue ſplendeur ſortent les feux cuiſans,
Qui font que tout le monde a peur de ſon empire:
Ses rets ſont vos cheueux où toute ame il attire,
Rauie en ſi beaux nœuds, ſi blonds & ſi plaiſans.
C'eſt pourquoy ce vainqueur, qui par vous ſe fait craindre,
Ne ſçauroit vous bleſſer, vo⁹ bruſler, vo⁹ eſtreĩdre,
Prenant de vous ſon feu, ſon cordage & ſes traits.
Craignez donc ſeulement qu'en voyant voſtre image
Vo⁹ ne puiſſiez ſouffrir tãt d'amours et d'attraits,
Et faciez à la fin à vous-meſmes hommage.

STANSES.

LORS que i'eſcri ces vers il ne faut que lon penſe
Que trop audacieux ie n'aye cognoiſſance
Et de voſtre grandeur & de ma qualité:
Car ie iure vos yeux & leur puiſſance ſaincte,
Que ie garde en ceci le reſpect & la crainte,
Dont il faut reuerer vne diuinité.
Auſſi tant de vertus vous font toute diuine,
Et vos douces beautez monſtrent bien l'origine
Que vous auez du Ciel tout parfait & tout beau:
Vous n'auez rien d'humain, voſtre grace eſt celeſte,
Vos diſcours, voſtre teint, voſtre ris, voſtre geſte,

Et l'Amour de vos yeux allume ſon flambeau.
I'en parle aſſeurément : car ie cognoy ſa flame,
Qui ſouloit prẽdre vie aux beaus yeux d'vne dame,
Et qu'il me feit ſentir lors que i'en fu ſurpris:
Las ! or' à mon malheur ie l'ay bien reconneuë,
Regardant follement les traits de voſtre veuë,
Qui ont puni mes yeux d'auoir trop entrepris.
Or ne m'accuſez point que ie ſois temeraire,
Preſumant vous aimer : car ie ne ſçauroy faire
Qu'ailleurs tourne mon cœur qui vous eſt deſtiné:
Et quand ce ſeroit faute aux mortels d'entreprendre
De vous aimer, ma Dame, on ne m'ẽ peut reprendre.
Le peché faict par force eſt touſiours pardonné.
Las ! on peut bien iuger que c'eſt vne contrainte,
Veu qu'en ſouffrant le mal dont mõ ame eſt attainte,
Ie ne me puis garder de vous ſuiure en tous lieux:
Et que trouuant ma mort peinte en voſtre viſage,
Mon triſte deſeſpoir, ma perte & mon dommage,
Pour n'y cognoiſtre rien ie me ferme les yeux.
I'ay faict vn fort rempart d'Amour et de Conſtãce
Contre le Deſeſpoir armé de Violence,
Qui me fait mille aſſaux & ne me peut forcer:
Quelque fois de furie il fait breche en mon ame,
Mais preſqu'au meſme inſtant voſtre beauté, ma Da-
Accourant au ſecours l'engarde de paſſer. (me,
Ie voudroy biẽ pourtãt qu'il demeuraſt le maiſtre,
Il combat mon ſalut que ie ne veux cognoiſtre,
Mais las ie me repens de l'auoir deſiré!
Car bien que ma douleur mortellement me bleſſe,
Et que de mieux auoir ie ſois deſeſperé,
I'aime mieux viure ainſi qu'en toute autre lieſſe.

ELEGIE.

NE DELIBERE *en vain d'vne chose aduenuë:*
Car puis qu'outre mon gré mon ame eſt deuenuë
Priſonniere d'Amour, que ſert de conſulter
S'il eſt bon de le ſuyure, ou s'il faut l'euiter?
L'aduis n'y peut plus rie: mõſtrons dõc de nous plaire
Au chemin qu'auſſi bien par contrainte il faut faire,
Et courons la fortune. O Amour, deſormais
Mon repos & ma vie en tes mains ie remets:
Toy ſeul cõme vn grand Roy cõmandé en ma penſee,
La raiſon & la peur loin de moy ſoit chaſſee,
Et tant de vains reſpects, qui m'ont trop retenu,
Diuiſant mon eſprit par vn trouble inconnu.
Celuy qui ſent de Mars ſa poitrine eſchauffee,
Et qui veut s'honorer de quelque beau trophee,
Ne pallit, eſtonné, pour la peur des hazars:
Mais voit deuant ſes yeux par les rangs des ſoldars,
La mort d'horreur couuerte & de ſang toute teinte,
Et l'attend de pié coy ſans frayeur & ſans crainte.
Moy donc qu'vn plus grãd Dieu touche ſi viuement,
Et qui veux que mon nom viue eternellement,
Pour auoir mon amour ſur toute autre éleuee:
Moy qui ay tant de fois ma vaillance eſprouuee
Craindray-ie maintenant à ce dernier aſſaut?
Le faict que i'entreprens veut vn courage haut,
Conſtant & patient, qui ſouffre ſans ſe plaindre,
Qui durant ſa langueur ioyeux ſe puiſſe feindre,
Qui ſente inceſſamment quelque nouueau treſpas,

Qui ſe laiſſe bruſler & ne ſoupire pas,
Et qui pour tout loyer des douleurs qu'il ſupporte
Ne puiſſe eſperer rien qu'vne douleur plus forte.
C'eſt vn labeur bien grand : Mais rien n'eſt malaiſé
Au cœur qui comme moy d'amour eſt embraſé.
Ie veux donc pourſuiuir ſans eſperance aucune,
Sans appuy, ſans raiſon, ſans conſeil, ſans fortune,
Et d'Amour ſeulement ie veux eſtre guidé,
Vn aueugle, vn enfant, qui deſia m'a bandé
Les yeux ainſi qu'à luy, pour ne voir mon offenſe,
Et qui de mon malheur m'oſte la cognoiſſance:
Ou ſi ie le cognois, il me trouble ſi fort
Que ie ſuis le premier qui conſens à mort.
Appelle qui voudra Phaëton miſerable
D'auoir trop entrepris, ie l'eſtime louable:
Car aumoins il eſt cheut vn haut fait pourſuiuant,
Et par ſon treſpas meſme il s'eſt rendu viuant.
I'aimerois mieux courir à ma mort aſſeuree,
Pourſuiuant courageux vne choſe honoree,
Que laſche & bas de cœur mille biens receuoir
De ceux que le commun aiſément peut auoir.
Mon eſprit né du Ciel, au Ciel touſiours aſpire,
Et ce que chacun craint c'eſt ce que ie deſire.
» L'honneur ſuit les hazards, & l'homme audacieux
» Par ſon malheur s'honore, & ſe rend glorieux.
Le ieune enfant Icare en ſert de teſmoignage,
Car ſi volant au ciel il perdit ſon plumage,
Touché des chauds rayons du celeſte flambeau,
Le fameux Ocean luy ſeruit de tombeau,
Et depuis de ſon nom ceſte mer fut nommee.
» Bien-heureux le malheur qui croiſt la renommee.

Deſia

Desia d'vn sort pareil ie me sens menacer
Moy qui deuers le Ciel mon vol oſe dreſſer,
(Voyage audacieux) mais rien ne me retire.
Car les ailes d'Amour ne ſont faites de cire,
Le plus ardant Soleil ſi toſt ne les fondra:
Puis i'ay ce reconfort quand ma cheute aduiendra,
Que ceux qui ſçauront bien où ie voulois atteindre,
Enuiront mon treſpas pluſtoſt que de me plaindre.

COMPLAINTE.

CRVELLE loy d'Amour & de ma deſtinee!
Las on voit qu'vn chacun ſuit ordinairement
La cauſe de ſon mal, & mon ame obſtinee
Cherche ce qui me tue, & le ſuit follement.
Ie ſçay que i'entreprens vne choſe trop grande,
D'aimer, homme mortel, vne diuinité:
Mais de faire autrement ie n'ay la liberté.
La raiſon ne peut rien quand la force commande.
Pour le moins en ſouffrãt la douleur qui m'offenſe.
Et qui bleſſe mon cœur, ce m'eſt grand reconfort
De voir que vos beautez excuſent mon offenſe,
Et que mon haut deſir eterniſe ma mort.
Car ſi ie meurs, ma Dame, en vous faiſant ſeruice,
Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:
Vous me recompenſez en me faiſant mourir,
Pourueu que ma douleur par mon treſpas finiſſe.
Auſſi ie ne me plains que me ſoyez cruelle,
Mais las! ie ſuis marri de ce qu'en me tuant,
Et payant de rigueur mon ſeruice fidelle,

Voſtre honneur peu à peu ſe va diminuant.
Car ſi toſt qu'on ſçaura la perte de ma vie,
Chacun craignant ſon mal loin de vous ſe tiendra,
Et vous accuſera quand il ſe ſouuiendra
Que vous m'aurez tué pour vous auoir ſeruie.
Si donc ma paſſion n'émeut voſtre courage,
Si vous n'auez ſouci de ma ferme amitié,
Aumoins en m'offenſant ne vous faites dommage,
Ayez de voſtre honneur, & non de moy pitié.

PRIERE.

GRAND Dieu d'Amour enfant de Cytheree,
Au dos ailé, à la treſſe doree,
Qui peux l'Enfer & la terre mouuoir,
Vainqueur des Dieux, eſcoute la priere
D'vn de tes ſerfs, dont l'ame priſonniere
Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.
Las! s'il eſt vray, comme i'ay cognoiſſance,
Que ie retourne en ton obeiſſance,
Et de rechef tu me vueilles rauir,
Ie le veux bien, mon cœur ie t'abandonne,
Encor vn coup libre ie m'empriſonne:
A plus grand Dieu ie ne puis m'aſſeruir.
Ie ne veux point à tes loix contredire,
Sans reſiſter i'accours ſous ton empire.
L'homme mortel doit obeir aux Dieux.
Qui te meſpriſe, il confond la Nature,
Son eſtomach eſt d'vne roche dure,
Et à regret luy eſclairent les cieux.
Icy ie iure à ta deité ſaincte,

Qui cognoiſt bien que ie parle ſans feinte,
Qu'à tout iamais ie veux perſeuerer
Ton Preſtre ſainct, qui t'offre en ſacrifice
Mon cœur bruſlé pour te rendre propice,
Et mon eſprit pour touſiours t'adorer.
O grand Amour, de puiſſance inuincible,
Cruel & doux, gracieux & terrible,
Qui fais marcher en triomphe les Rois,
Des ieunes cœurs le ſeigneur & le maiſtre,
Puis que pour tel ie te veux recognoiſtre,
Eſcoute, ô Dieu, ma priere & ma voix.
Si tous tes traits en mon cœur ie retire,
Si ſans crier ie languis en martyre,
Si i'ay laué tes ailes de mes pleurs,
Si mes ſoupirs entretiennent ta flame,
Et ſi tu fais des cheueux de ma Dame
Les forts liens qui retiennent les cœurs:
Chaſſe, ô grand Dieu, ceſte crainte nouuelle
Qui me pourſuit, qui me ſerre & me gelle,
Banny bien loin le triſte Deſeſpoir
Aux crins retors, à la couleur ſanglante,
Qui de regards mon eſprit eſpouuante,
Et qui me fait tant de peurs receuoir.
Mon cœur en tremble, & mon ame eſtonnee
A la frayeur s'eſt toute abandonnee,
Tant ceſte nuict il m'a faict endurer:
Ou l'vn des deux, il faut que tu le chaſſe,
Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,
Vous ne pouuez enſemble demeurer.

CHANSON.

DOVCE Liberté desiree,
Deesse, où t'es-tu retiree,
Me laissant en captiuité?
Helas! de moy ne te destourne,
Retourne, ô Liberté, retourne,
Retourne ô douce Liberté.
Ton depart m'a trop faict cognoistre
Le bonheur où ie soulois estre,
Quand douce tu m'allois guidant:
Et que sans languir dauantage
Ie deuois, si i'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.
Depuis que tu t'es esloignee,
Ma pauure ame est accompagnee
De mille espineuses douleurs:
Vn feu s'est épris en mes veines,
Et mes yeux changez en fontaines
Versent du sang au lieu de pleurs.
Vn soing caché dans mon courage
Se lit sur mon triste visage:
Mon teint plus palle est deuenu,
Ie suis courbé comme vne souche,
Et sans que i'ose ouurir la bouche
Ie meurs d'vn supplice incogneu.
Le repos, les ieux, la liesse,
Le peu de soing d'vne ieunesse,
Et tous les plaisirs m'ont laissé:
Maintenant rien ne me peut plaire
Sinon deuôt & solitaire
Adorer l'œil qui m'a blessé.

D'autre ſuiet ie ne compoſe,
Ma main n'eſcrit plus d'autre choſe.
Là tout mon ſeruice eſt rendu,
Ie ne puis ſuiure vne autre voye,
Et le peu de temps que i'employe
Ailleurs, ie l'eſtime perdu.
Quel charme, ou quel Dieu plein d'enuie
A changé ma premiere vie,
La comblant d'infelicité?
Et toy Liberté deſiree,
Deeſſe, où t'es-tu retiree?
Retourne ô douce Liberté.
Les traits d'vne ieune guerriere,
Vn port celeſte, vne lumiere,
Vn eſprit de gloire animé,
Hauts diſcours, diuines penſees,
Et mille vertus amaſſees
Sont les ſorciers qui m'ont charmé.
Las donc ſans proffit ie t'appelle,
Liberté precieuſe & belle!
Mon cœur eſt trop fort arreſté:
En vain apres toy ie ſoupire,
Et croy que ie te puis bien dire
Pour iamais, adieu Liberté.

ELEGIE.

CELVY *n'auoit d'Amour eſſayé la puiſſance,*
Qui le feit vn enfant priué de cognoiſſance,
Ouuert, ſans fiction, ſans yeux, ſans iugement,
Auſſi nu de conſeil comme d'accouſtrement.

Car pour rendre vne amour & durable & ſecrete,
Trompant les aiguillons de la tourbe indiſcrete,
Il faut auoir des yeux, eſtre ſage & rusé,
Et ſe maſquer le cœur d'vn propos deguisé,
Qui paroiſſe ſans art, entier & veritable,
Autrement vne amour ne peut eſtre durable.
Ceux le ſçauent aſſez qui craignans les dangers
Qu'apporte vn haut deſir, par leurs yeux meſſagers
Font entendre à leur Dame à ſecretes volees
L'ardeur & la grandeur des flammes recelees:
Et par tout, autre part deguiſans leur tourment,
Monſtrent de n'aimer point, diſcourent librement,
Et ſouffrans ſans mot dire en longue patience
Attendent que le temps leurs douleurs recompenſe,
Et qu'ils puiſſent vn iour pleins de felicité,
Remonſtrer ſagement ce qu'ils ont merité.
Mais il eſt mal-aisé que leurs triſtes penſees,
Ou de leurs yeux legers les œillades lancees,
Ou quelque chaud ſoupir par meſgarde laſché
Ne decouure à la fin ce qu'ils auoyent caché.
Qui veut donc receler vne amoureuſe flame,
Il faut qu'en adorant ſa Deeſſe en ſon ame,
Il feigne aimer ailleurs, & le feigne ſi bien
Que le peuple s'abuſe & n'y cognoiſſe rien:
Non le peuple ſans plus, mais la Dame empruntee
Doit eſtre tellement par ſa feinte enchantee,
Par ſes bruſlans ſoupirs, par ſes mots deguiſez,
Et par ſes yeux trompeurs de larmes arroſez,
Qu'ell' croye aſſeurément qu'il ne ſe ſçauroit faire
Qu'vne Venus nouuelle à ſoy le peuſt attraire.
Celuy qui ſagement ſe peut ainſi former,

Deguisant sa pensee, est seul digne d'aimer.
Las ie merite donc d'aimer toute ma vie !
Car ie sçay decevoir la malice & l'enuie
Par faulses passions, ie sçay bien soupirer,
Ie sçay de mes deux yeux deux fontaines tirer,
Pour flechir la rigueur d'vne feinte Maistresse:
Ie sçay faire le triste accusant sa rudesse,
Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lauez,
Et monstrer que ses mots dãs mon cœur sont grauez:
Bref, ie puis à bon droit me donner ceste gloire,
Que quãd i'ay feĩt d'aimer ie l'ay peu faire accroire:
Mais ce qu'il faut douter ce chemin poursuiuant
Auec tant de labeurs, c'est que le plus souuent
La Deesse en nos cœurs sainctement adoree,
Pour loyer de la peine en feignant enduree,
Iuge tout autrement de nostre volonté,
Et prend la fiction pour vne verité:
Si bien que cest' amour sagement commencee
Par vne impatience est souuent delaissee.
Ma Dame, en qui le Ciel liberal a posé
Tout ce qu'il reseruoit de rare & de prisé,
Estant serf de vos yeux, ie ne dois auoir crainte
Que vous pensiez iamais mon amour estre feinte:
Car si le plus souuent ie feins ne vous voir pas,
Si craignant vous trouuer ie tourne ailleurs mes pas,
Si ie n'ose en mourant vous conter mon martyre,
Si pres d'vne autre Dame esperdu ie soupire,
Si ie dy que ie meurs blessé de sa beauté,
Si le peuple me iuge ardemment agité,
Et croit que cest' amour toute autre amour efface,
Helas ! vous sçauez bien qu'il faut que ie le face,

Encor que ce me ſoit vn extreme tourment,
Et qu'il ne m'eſt permis vous aimer autrement.
Si i'oſois me douloir des maux que vous me faites,
Pouuois parler à vous, voir vos beautez parfaites,
Encor que vos propos me fuſſent rigoureux,
Quel amant plus que moy ſe diroit bien-heureux?
Contant ie me plairois au fort de ma ſouffrance:
Car le bien de vous voir me ſeroit recompenſe.
Mais ce m'eſt vn tourment impoßible à penſer,
Qu'il faille en mes trauaux ma volonté forcer,
Et bruſlant, ſans crier, d'vne flamme ſecrette,
Me priuer, malheureux, du bien que ie ſouhaitte:
M'eloigner de vos yeux, n'oſer m'en approcher,
Et pour couurir mon mal vne autre rechercher.
Toutesfois ie le fais, à fin qu'en ceſte ſorte
Vous cognoiſſiez au vray l'amour que ie vous porte:
Et qu'eſtant de vos yeux viuement embrasé,
Le plus faſcheux ſentier ne m'eſt point mal-aiſé.
Or de vous deffier que ſous ceſte entrepriſe
Ie pourſuiue vne amour dont mon ame eſt eſpriſe,
Et qu'eſtant autre part i'y reçoiue plaiſir,
Pluſtoſt qu'y demeurer pour cacher mon deſir
Vous n'auriez pas raiſon. Car cil qui vous a veuë
D'attraits & de beautez ſi richement pourueuë,
Peut aller tout par tout ſans crainte & ſans danger:
Et quoy qu'il voye apres il ne peut plus changer,
De toute autre priſon la voſtre le deliure,
Et le ſeul ſouuenir de vos yeux le fait viure.
I'en parle aſſeurément pour l'auoir eſprouué.
Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut graué
Voſtre diuin portrait, cauſe de ſa victoire,

De tout autre penſer ie perdy la memoire:
Ie ne penſe qu'en vous qui m'auez arreſté,
Et mon œil eſt aueugle à toute autre beauté.
Viuez doncques, ma Dame, à bon droit aſſeuree
Que ma foy vous ſera d'eternelle duree:
Ie veux ſans varier mourir en vous aimant.
Ce pendant, s'il vous plaiſt, pour mon contentement,
Iugez ſi ie ſupporte vne douleur extreme,
Feignant d'aimer ailleurs, durant que ie vous aime.

STANSES.

QVAND i'eſprouue en aimant les rigueurs
d'vne Dame,
Qui ieune & ſans amour ſe mocque de
ma flame,
Et demeure cruelle au ſon de mes douleurs,
Ferme ie continue, & ſouffre en patience,
Eſperant à la fin par ma perſeuerance
Cauer ſon cœur de roche amolli de mes pleurs.
Tant plus vne entrepriſe eſt haute & malaiſee
Plus en la pourſuiuant mon ame eſt embraſee:
La peine & la longueur ne me peut retenir,
Contre tous les malheurs i'oppoſe ma conſtance,
Et pour m'encourager il ſuffiſt que ie penſe
Que nul autre que moy n'eſpere y paruenir.
Car mon cœur genereux à rien ne ſe peut plaire,
Que i'eſtime qu'vn autre ait eſpoir de parfaire.
Vn Dieu pour compagnon ie ne puis reconoir:
Ie veux ſuiure tout ſeul ce que ie me propoſe,
Et encore en amour plus qu'en toute autre choſe
Ie fuy les compagnons & n'en veux point auoir.
I'aimerois beaucoup mieux ſupporter la rudeſſe

Et l'orgueil dedaigneux d'vne fiere Maiſtreſſe,
Qui meſpriſaſt tout autre au fort de mon eſmoy,
Qu'eſtre deſſous le ioug d'vne plus pitoyable,
Qui pour me retenir ſe rendiſt fauorable,
Mais qui fauoriſaſt les autres comme moy.
Ainſi qu'vn grand torrent, qui les plaines menace,
S'eſcoulant en ruiſſeaux pert ſa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faiſoit eſcumer:
Ainſi l'amour d'vn ſeul eſt plein de violence,
Mais quand on le diuiſe il pert toute puiſſance.
» Qui aime en plus d'vn lieu ne ſçauroit bien aimer.
D'vne ſeule lumiere en la nuit allumee
L'ombre entiere ſe fait, qui ſe pert conſumee
Par les rayons eſpars des flambeaux d'alentour:
Ainſi d'vn ſeul deſir la vraye amour eſt faite,
Qui s'affoibliſt par nombre & demeure imparfaite.
» Le deſir diuiſé ne ſe peut dire amour.
I'accompare vne Dame en cent lieux embraſee,
Au miroir qui reçoit toute image oppoſee,
Et n'en retient pourtant aucune impreſſion:
Ainſi dans ſon eſprit de legere nature,
Ce qu'elle voit luy plaiſt, elle en prend la figure,
Mais le perdant des yeux le pert d'affection.
Ie ne m'eſtonne plus d'ouir tant de complaintes
De ces amans legers dont les amours ſont feintes,
Finiſſans auſſi toſt qu'ell'ont commencement.
L'homme n'en eſt pas cauſe, encor qu'il ſoit muable:
Mais il ne ſçauroit rendre vn baſtiment durable,
De la foy d'vne femme ayant fait fondement.
Deux beaux yeux, vn beau teint, vne bouche ver-
Vn propos qui rauit les hõmes de merueille, (meille,

Rendent bien vn amant du feu d'amour espris,
Mais pour nourrir sa flamme & la faire eternelle,
Il le faut asseurer d'vne amour mutuelle,
C'est ce qui le retient quand la beauté l'a pris.
Qu'on n'estime iamais qu'vne Dame inconstante
Qui veut embrasser tout, & de rien n'est contante,
Conserue vn seul amant qui soit sans fiction:
Toute ardeur qu'elle allume est moindre que fumee.
Car il faut bien aimer pour estre bien aimee,
Et de deux cœurs vnis naist la perfection.
N'adorer qu'vne chose, & ne penser qu'en elle,
Ne voir que par ses yeux, la trouuer seule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainsi,
Gouster par sa presence vne douceur extreme,
Mourir ne la voyant, c'est ainsi comme i'aime,
Mais ie ne dure pas si lon ne m'aime aussi.

XIX.

Vous me cachez vos yeux (las trop cruellement!)
Apres qu'ils m'ont blessé d'vne playe inhumaine:
Ces yeux mon seul confort en l'amoureuse peine,
Retournez-les, ma Dame, & voyez mõ tourmẽt.
Quand le chef d'vne armee a courageusement
Deffait ses ennemis estendus sur la plaine,
Par le camp des vaincus superbe il se promeine,
Et regarde les morts plein de contentement.
Vous donc qui par l'effort de vostre belle veuë
De mon cœur indomté la victoire auez euë,
Laissant mon foible esprit en proye abandonné,
Si vous n'auez desir de m'estre fauorable,
Au moins tournez vos yeux dessus moy miserable,
Pour voir le coup mortel que vous m'auez donné.

XX.

Quand quelquefois ie penſe à ma premiere vie
Du temps que ie viuoy ſeul Roy de mon deſir,
Et que mon ame libre erroit à ſon plaiſir,
Franche d'eſpoir, de crainte, et d'amoureuſe enuie,
Ie verſe de mes yeux vne angoiſſeuſe pluye,
Et ſens qu'vn fier regret mon eſprit vient ſaiſir,
Maudiſſant le Deſtin qui m'a faict vous choiſir
Pour rẽdre à tãt d'ẽnuis ma pauure ame aſſeruie.
Si ie ly, ſi i'eſcry, ſi ie parle, ou me tais,
Voſtre œil me fait la guerre, et ne sẽs point de paix
Combatu ſans ceſſer de ſa rigueur extreme:
Bref, ie vous aime tant que ie ne m'aime pas,
(De moymeſme aduerſaire) ou ſi ie m'aime, helas!
Ie m'aime ſeulement pource que ie vous aime.

XXI.

I'ay languy malheureux quatre longues iournees,
Sãs voir les deux beaus yeus de celle à qui ie ſuis:
Helas! nõ quatre iours, mais pluſtoſt quatre nuits
Sans clairté, ſans lieſſe, à mon mal ordonnees.
Que dy ie quatre nuits? mais pluſtoſt quatre annees,
Toutes pleines d'horreurs, de ſoucis, & d'ennuis,
Ou quatre mille morts que ſouffrir ie ne puis,
Par le Ciel rigoureux contre moy deſtinees.
Comme quand le Soleil nous couure ſa clairté,
On voit perdre le luſtre à toute autre beauté,
Tout ſe cache à nos yeux s'il retire ſa flame.
Ainſi lors que voſtre œil ſur moy plus ne reluit,
Tout obiect de la Court m'eſt vne obſcure nuict:
Car ie vous recognoy pour Soleil de mon ame.

XXII.

Las que puis-ie auoir faict, ô moy pauure insensé!
Qu'Amour de plꝰ en plꝰ mes douleurs renouuelle,
Et qu'il croisse en rigueur plus ie luy suis fidelle,
Sans que de mes trauaux il soit iamais lassé?
I'en sçay bien la raison: c'est qu'il est courroucé
De trouuer contre luy ma Dame si rebelle,
Et n'estant assez fort pour s'adresser à elle,
Se descharge sur moy qui n'ay point offensé.
Il croit qu'il ne sçauroit plus d'outrage luy faire,
Que de nuire à celuy qui l'adore & reuere
Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur:
Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien peinte,
Il tire incessamment pour luy donner attaincte,
Mais ses traits rigoureux donnẽt tous à mõ cœur.

XXIII.

Ma bouche à haute voix chante assez Liberté,
Et dit que ie suis franc d'Amour mon aduersaire:
Mais mõ cœur languissãt tout bas dit le cõtraire,
Soupirant sous le ioug d'vne fiere Beauté.
A mes plus vrais amis ie tay ma volonté,
Et quand loing de vos yeux Amour me desespere,
Ie feins d'estre contant, de rire, & de me plaire,
Monstrant moins de douleur plus ie suis tourmẽté.
Tout ce qu'Amour cruel peut songer de martyre
Pour trauailler vn cœur rebelle à son empire,
Il veut que ie l'esprouue en ma captiuité.
Ie ne me plains pourtant d'vne peine si dure:
Mais helas! ie me plains de ce que ie l'endure
Non par rebellion, mais par fidelité.

XXIIII.

Mettez-moy ſur la mer quand elle eſt courroucee,
Ou quand les vẽs legers ſoufflent plus doucemẽt,
Sous les eaux, en la terre, au haut du firmament,
Vers la ceinture ardente, ou deuers la glacee:
Que ma fortune ſoit deçà delà pouſſee,
Bien haute aucunefois, quelquefois baſſement:
Que mon nom glorieux viue eternellement,
Ou que du tẽps vainqueur ſoit ma gloire effacee:
Ieune ou vieil, pres ou loing, contant ou malheureus,
Que i'aye Amour propice, ou fier & rigoureux,
Que mõ ame aus enfers ou aux cieux s'achemine,
Iamais en mon eſprit, tant que ſeray viuant,
On ne verra ſeicher ceſte plante diuine,
Que des eaux de mes pleurs i'arrouſe ſi ſouuent.

XXV.

Amour, à qui i'ay faict tant de fois ſacrifice
De mon cœur tout ſanglãt reduit ſous tõ pouuoir,
Si la voix d'vn mortel peut les Dieux eſmouuoir,
Tens l'oreille à la mienne, & te monſtre propice.
Ie ne demande pas que mon mal s'adouciſſe.
Que tu bleſſes ma Dame, ou changes mõ vouloir:
Ie ſçay qu'vn ſi grand heur ie ne puis receuoir,
Et que iuſqu'à la mort il faut que ie languiſſe.
Pour fruict de mes labeurs donne moy ſeulement,
Que ſon nom glorieux viue eternellement,
Et que mes vers plaintifs, courriers de ſon merite,
Facent qu'apres mille ans les François eſtonnez
Gardent le ſouuenir d'vne belle Hippolyte,
Plaignant les paſſions que ſes yeus m'ont donnez.

XXVI.

Grand Iupiter miniſtre de l'orage,
Pardonne moy. ſi ie ne puis penſer
Qu'vne beauté t'ait iamais peu forcer,
Eſpoinçonné de l'amoureuſe rage.
S'il eſtoit vray, bruſlant en ton courage
Pour la beauté qui me fait trepaſſer,
Ores qu'en l'air elle s'oſe hauſſer,
Tu la prendrois, arreſtant ſon voyage.
Mais las, ma Dame, où vollez-vous ſi haut?
Ie n'en puis plus, vne frayeur m'aſſaut,
Craignant pour vous qui me faites la guerre.
Ia n'eſt beſoing que vous montiez aux cieux:
Car vos beautez contraindront bien les Dieux
Pour voſtre amour de deſcendre en la terre.

XXVII.

Amour en meſme inſtant m'aiguillõne & m'arreſte,
M'aſſeure & me fait peur, m'ard et me va glaçãt,
Me pourchaſſe & me fuit, me rẽd foible et puiſsãt,
Me fait victorieux & marche ſur ma teſte.
Ores bas, ores haut, iouët de la tempeſte,
Il va comme il luy plaiſt ma nauire elançant:
Ie penſe eſtre eſchappé quand ie ſuis periſſant
Et quand i'ay tout perdu ie chante ma conqueſte.
De ce qui plus me plaiſt iè reçoy deſplaiſir,
Voulant trouuer mon cœur i'eſgare mon deſir,
I'adore vne beauté qui m'eſt toute contraire,
Ie m'empeſtre aux filés dont ie me veux garder:
Et voyant en mon mal ce qui me peut aider,
Las! ie l'approuue aſſez, mais ie ne le puis faire.

XXVIII.

O *beaux Yeus inhumains, pourquoy m'ẽbraſez-vous*
Allumant d'vn regard tãt d'ardeurs en mõ ame?
Helas! ie bruſle aſſez ſans accroiſtre ma flame:
Pour Dieu faites moy grace et me ſoyez plus dous.
Bruſlez vos ennemis, donnez leur mille coups,
Et les gardez de voir les beautez de ma Dame:
Mais moy qui vous adore, et qui ſeuls vo⁹ reclame,
Beaux Yeux, d'vn ſi grãd heur ne me ſoyez ialous.
N'eſtincelez-pas tant lors que ie la regarde,
A fin que voſtre effort ceſt heur ne me retarde:
Baiſſez vos chauds regards, flãbez plus doucemẽt:
Puis quand verrez mon ame en ces douceurs rauie,
Tournez comme vn eſclair lancé ſoudainement,
Ie ne ſentiray pas que vous m'oſtiez la vie.

CHANSON.

POVR *vous aimer ie veux mal à mon cœur,*
Ie hay mes yeux, mon eſprit, & ma vie:
Et ſi ma mort vous peut rendre aſſouuie
Ce m'eſt plaiſir de mourir en langueur.
Helas ie fauls, vos yeux cruels & doux
Par trop d'amour m'oſtent la cognoiſſance:
Car me hayant ſous voſtre obeïſſance,
C'eſt vouloir mal à ce qui eſt à vous.
Ie ne fauls point, ie vous dois obeïr:
Comme il vous plaiſt ie ſuis contraint de faire:
Cognoiſſant donc que vous m'eſtes contraire
Et me hayez, doy-ie pas me haïr?

Voila pourquoy ſi plein d'inimitié
Ie me pourſuy d'vne guerre immortelle:
Contre mon cœur mes deſirs ie rebelle,
Et de mon mal ie n'ay point de pitié.
Les yeux ouuerts ie cours à mon treſpas,
Et ſuy l'aduis d'Amour mon aduerſaire:
O malheureux, faut-il donc que i'eſpere
Que vous m'aimiez qnand ie ne m'aime pas?

CHANSON.

QVEL feu par les vents animé,
Quel mont nuict & iour conſumé
Paſſe mon amoureuſe flame?
Et quel Ocean fluctueux
Eſcume en flots impetueux
Si fort que la mer de mon ame?
L'Hyuer n'a point tant de glaçons,
L'Eſté tant de iaunes moiſſons,
L'Afrique de chaudes areines,
Le Ciel de feux eſtincelans,
Et la Nuict de ſonges volans,
Que pour vous i'endure de peines.
Toute douleur qui nous ſuruient,
Peu à peu moins forte deuient,
Le temps comme vn ſonge l'emporte:
Mais il ne faut pas eſperer
Que le temps puiſſe moderer
Le mal que voſtre œil nous apporte.
Rien n'eſt ici bas de conſtant,
Et tout ſe change en vn inſtant
Deſſous le cercle de la Lune,

Les saisons, les iours, & les nuicts:
Sans plus mes amoureux ennuis
Sont hors de la reigle commune.
Ce iour me fut bien malheureux,
Que ie vey vos yeux rigoureux,
Quand les miens nouueaux tributaires
Rendirent mes sens & mon cueur
Aux chaisnes de vostre rigueur
Depuis liez comme Forçaires.
Encor le Forçaire arresté
S'allege en sa captiuité,
L'espoir luy promet deliurance:
Mais en mon emprisonnement
Ie n'attens point d'allegement,
La mort seule est mon esperance.
Comme le Chasseur va suyuant
La beste qui volle deuant,
Laissant celle qui se vient rendre:
Ainsi la mort qui tout destruit,
Chasse apres celuy qui la fuit,
Et se dedaigne de me prendre.
Le iour que ie fus asseruy,
Ie vey bien, lors que ie vous vey,
Mille beautez vous faire hommage,
Mille amours, mille & mille appas:
Mais (ô chetif!) ie ne vey pas
Mon mal peint en vostre visage.
Rauy de vos perfections,
Ie ne peu voir les passions
Sortans des rais de vostre veuë,
Non plus que le pasteur lassé,

Qui deſſus les fleurs renuerſé
Ne voit le ſerpent qui le tuë.
Ce qui rend mon mal plus amer,
C'eſt qu'en ſouffrant, pour vous aimer,
Douleur qui ne peut eſtre dicte,
Ie n'en dois attendre aucun bien:
Car toute peine eſt moins que rien,
Eu eſgard à voſtre merite.
Si vous aimant i'ay trop oſé,
Amour me doit rendre excuſé,
C'eſt vn enfant ſans cognoiſſance:
De moy, quoy qu'il faille ſentir
Ie ne me ſçaurois repentir
D'auoir commis ſi belle offenſe.
Le plus ſouuent en vous voyant
La peur va mes ſens effroyant,
Et le deſeſpoir qui m'eſtonne,
Tout froid contre mon cœur ſe ioint:
Et donroy, pour ne vous voir point,
Le plaiſir que voſtre œil me donne.
D'autrefois quand tout abbatu
Ie languy foible & ſans vertu,
Voſtre beauté ma mort retarde:
Deuant vous mes ſoucis s'en vont,
Et du mal que vos yeux me font,
Ie guary quand ie vous regarde.
Le traiſtre ennemi de ma paix
Me voyant tomber ſous le faix,
A peur que trop toſt ie finiſſe:
Et fait comme vn bourreau cruel,
Qui donne à boire au criminel

Pour le reſeruer au ſupplice.
Ainſi pour plus me tourmenter,
Quelquefois il me fait gouſter
D'vn plaiſir de peu de duree:
Mais las! i'eſprouue auſſi ſoudain
Que ce n'eſt qu'vn ſonge incertain,
Et que ma peine eſt aſſeuree.
Mon cœur qui ſouloit paruant
Voler leger comme le vent
Au gré de mille Damoiſelles,
Vole autour de vous ſeulement,
Comme oiſeau pris nouuellement
Auquel on a coupé les æles.
Quelquefois laſſé d'endurer,
Ie ſuis contraint de murmurer,
Inuoquant la Mort inhumaine:
Mais quand ie la ſens accourir,
Ie tremble, & ne veux pas mourir
De peur de voir mourir ma peine.
Mais en vain i'irois eſperant
De trouuer remede en mourant,
Contre le deſir qui m'enflame,
Touſiours durera ma douleur:
Car mon amoureuſe chaleur
Eſt de l'eſſence de mon ame.

DV COVRS DE L'AN.

L'AN comme vn cercle rond, qui tout en ſoy retourne,
En ſoymeſme reuient touſiours en mouuement,

Et du poinct de ſa fin reprend commencement,
Courant d'vn pié gliſſant, qui iamais ne ſeiourne.
Ma peine en eſt ainſi, peine helas trop cruelle!
Qui change à ſon plaiſir mes ſaiſons & mes iours:
Car alors qu'elle arriue à la fin de ſon cours,
Comme l'An, par ſa fin elle ſe renouuelle.
Que l'An donc à ſon gré diuerſement tournoye,
Et que le clair Soleil marche par ſes maiſons:
Amour dedans mon cœur fera quatre ſaiſons,
Et mon cruel tourment tiendra la meſme voye.
Quand le bel œil du Ciel, clair d'vne douce flame,
Entrant au Mouton d'or les fleurs reuerdira,
Amour fils du printemps dans mon cœur entrera,
Faiſant naiſtre & fleurir les ſoucis en mon ame.
Et comme on voit alors couler toute fondue
L'eau que le froid Hyuer en glaçons reſſerroit:
Amour touchant mon cœur, qui glacé demeuroit,
Le fera fondre en eau par mes yeux eſpandue.
Si du porteur d'Europe aux Iumeaux il arriue,
Et ſortant du Printemps il croiſſe les chaleurs:
Amour renforcera ma peine & mes malheurs,
Sans que ie ſorte, helas! du ioug qui me captiue.
Et s'il laiſſe, arriuant au Lyon effroyable,
Le Cancre ardant de chaud, & de ſoif alteré,
Lors mon cœur tout bruſlant d'vn feu demeſuré,
Sentira malheureux vn Eſté trop durable.
Durant ceſte ſaiſon le Laboureur s'appreſte
De cueillir le doux fruict des trauaux endurez,
Moiſſonnant tout ioyeux les eſpis blonds-dorez,
Dont la mere Cerés va couronnant ſa teſte.
Et moy pour tant de peine, helas! trop mal ſemee

Au terroir infertil de voſtre cruauté,
Ie n'eſpere cueillir en l'amoureux Eſté,
Sinon perte de temps & de ma renommee.
Si paſſant par la Vierge il entre en la Balance,
Et qu'aux iours temperez il égale les nuicts:
Amour ſans moderer mes durables ennuis,
Rendra ma peine egale à ma perſeuerance.
Comme en ceſte ſaiſon la verdure s'efface,
Que l'hyuer puis apres fait mourir en paſſant:
Ainſi l'Amour cruel rend mon teint palliſſant,
Attendant que la mort de tout poinct me defface.
Et quand du Scorpion courant au Sagittaire
Vers le cercle hyuernal Phebus s'addreſſera,
Amour de mille peurs mon eſpoir glacera,
Ayant pour mon hyuer voſtre rigueur contraire.
Paſſant le Cheure-corne & l'enfant de Phrygie,
S'il va d'vn meſme cours les Poiſſons trauerſer.
Quel Tropique aſſez froid lors pourray-ie paſſer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie?
Durant ces mois derniers que la terre eſt gelee,
Portant neige & frimas au lieu de belles fleurs,
Les vents par leurs ſoupirs, & le ciel par ſes pleurs
Regrettent la richeſſe au Printemps eſtalee.
Et moy verſant des yeux vne eternelle pluye,
Et laſchant maint ſoupir par les vents emporté,
Ie me plains ne voyant la diuine beauté,
Qui cõme vn doux Printemps faiſoit fleurir ma vie.
Autour du Zodiac le Soleil ſe promeine,
Touſiours en mouuement legerement diſpos:
Ma dame, autour de vous ie tourne ſans repos,
Et du poinct de ſa fin recommence ma peine.

ELEGIE.

AYEZ *le cueur d'vn Tigre, ou d'vne Ourſe cruelle,*
Soyez (s'il ſe peut faire) auſsi fiere que belle,
Riez de tant de pleurs ſans profit reſpandus,
Et des pas qu'apres vous ſi ſouuent i'ay perdus:
Que vos yeux, dõt les traits ma ieuneſſe ont deſaicte,
Se dedaignent de voir la priſe qu'ils ont faicte,
Comme baſſe conqueſte, & ne meritant pas
Que ſi braue guerriere en doiue faire cas:
Ennenimez ma playe, & durez inhumaine
Auec tant de rigueurs: c'eſt perdre voſtre peine
De penſer qu'à la fin mon cœur d'ennuis laſſé
Ceſſe de pourſuyuir le chemin commencé.
Amour pour mon malheur croiſt ſa perſeuerance,
Puis de faire autrement ie n'ay plus de puiſſance,
Semblable au marinier par les vents emporté,
Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté.
Ainſi ma courſe, helas! ne peut eſtre arreſtee,
Le trait eſt decoché, la chance en eſt iettee,
Et ſans eſpoir de mieux il faut perſeuerer.
»C'eſt heur aux malheureux de ne rien eſperer.
Lors que de vos regards mon ame fut eſpriſe,
Et que i'oſay penſer la ſuperbe entrepriſe
De vous offrir mon cœur, ſi ie m'eſtoy promis
Quelque douce faueur de vos yeux ennemis,
I'aurois iuſte raiſon d'accuſer ſa promeſſe,
Rechargé coup ſur coup de nouuelle triſteſſe:
Mais lors que ie vous vey, ce grãd maiſtre des Dieus,

Pour mieux vous contempler me débanda les yeux:
Et voyant que mon ame erroit toute eſgaree
Parmi tant de beauté de luymeſme adoree,
Pour retenir mon cœur tout preſt à deſloger,
Me fit voir auſſi toſt mon apparent danger,
Mon malheur tout certain, mõ audace, & ma perte,
Et ma cruelle mort de vos beautez couuerte.
Voy bien ce que tu fais (diſt ceſt aueugle Enfant)
Car ſi ces deux beaux yeus vont ton ame eſchauſant,
Et malgré la raiſon te forcent de me ſuyure,
Chaſſe au loing tout plaiſir, n'eſpere plus de viure,
Banni toy de toymeſme, & triſte deſormais
Ne penſe plus gouſter de repos ny de paix:
Et pour comble de mal, en priſon ſi cruelle
Deſeſpere plus fort, plus tu ſeras fidelle.
Aſſez d'autres propos Amour me ſceut tenir,
Amour, prophete ſeur de mes maux aduenir:
Mais il n'auança rien. Ma volonté forcee
Suyuit obſtinément ſa courſe encommencee,
Reſolu d'endurer tout ce qu'on peut penſer,
Et laſſer les tourmens pluſtoſt que me laſſer.
Auſſi, belle Hippolyte, au milieu du martyre
Vn ſoupir ſeulement de mes flancs ie ne tire:
Ie ne me plains iamais de tant de cruautez:
Mais quand vous me tuez ie chante vos beautez,
Et ne vous blaſme point de m'eſtre ſi rebelle.
Car ie me ſuis promis que vous me ſeriez telle,
Et n'atten pas de vous vn plus doux payement
Que mourir ſans pitié ſeruant fidellement.

Deux

XXIX.

Deux clairs ſoleils la nuict eſtincelans,
Et vne main trop belle & trop cruelle
Me font enſemble vne guerre immortelle,
Comblans mon cœur de deſirs violans.
Las ie n'eſteins par mes pleurs ruiſſelans
De ces beaux yeux vne ſeule eſtincelle:
Et ceſte main, dont la blancheur me gelle,
N'échauffe point par mes ſoupirs bruſlans.
Si ie ſuis pres, la main de pres m'enferre,
Et les beaux yeux de loin me font la guerre,
Perçans mon cœur comme vn blanc qui eſt mis.
Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,
Vous me prenez trop à voſtre auantage,
Me combatant auec trois ennemis.

ELEGIE.

IAMAIS foible vaiſſeau deçà delà porte
Par les fiers Aquilons, ne fut tant agité
L'hyuer en pleine mer, que ma vague penſee
Eſt des flots amoureux haut & bas élancee.
Ainſi qu'vn patient, dont l'eſprit eſt troublé
Par l'effort rigoureux d'vn accez redoublé,
Flotte en ſonges diuers: l'humeur qui le tourmente
Fait chanceler ſon ame & la rend inconſtante:
Vn debat apres l'autre en l'eſprit luy reuient.
Ainſi ie reſue, helas! quand ma fieure me tient,
Chaude fieure d'Amour, inhumaine, & contraire,
Dont ie ne veux guarir quand ie le pourroy faire.
I'erre eſgaré d'eſprit, furieux, inconſtant:

Et ce qui plus me plaist me desplaist à l'instant:
I'ay froid, ie suis en feu, ie m'asseure & deffie:
Sans yeux ie voy ma perte, & sans langue ie crie,
Ie demande secours, & m'élance au trespas:
Or' ie suis plein d'amour, & or' ie n'aime pas,
Et coue en mon esprit vn discord tant extreme
Qu'aimant ie me veux mal de ce que ie vous aime.
Il faut, en m'efforçant, ceste poincte arracher
Qu'Amour dedans mon cœur a si bien sceu cacher:
Esteignons toute ardeur en nostre ame allumee,
Et n'attendons pas tant qu'elle en soit consumee.
Desia ie cognoy bien que ie sers vainement,
C'est de ma guarison vn grand commencement:
Mais las qu'en foible endroit i'assié mon esperance!
» Aux extremes perils peu sert la cognoissance.
Si ie cognoy mon mal ie n'en perds la douleur:
» Cognoistre & ne pouuoir c'est vn double malheur.
I'embrasse ma fureur la pensant rendre esteinte,
Et voulant n'aimer plus, i'aime helas par contrainte.
Mais si ie pers mon temps sous l'amoureuse loy,
Quel autre des humains l'employe mieux que moy?
L'vn à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammee,
Accourcissant sa vie accroist sa renommee:
L'autre moins courageux, d'auarice incité,
Cherche aux ondes sa mort, fuyant la pauureté:
L'autre en la court des Rois bruslé de conuoitise,
Pour vn espoir venteux engage sa franchise:
L'autre fend ses guerets par les coultres trenchans,
Et n'estend ses desirs plus auant que ses champs:
Bref, chacun se trauaille, & nostre vie humaine
N'est que l'ombre d'vn songe & qu'vne fable vaine.

Ie ſuis donc biẽ-heureux d'auoir ſceu mieus choiſir,
Sans loger ici bas mon celeſte deſir:
Vn puiſſãt Dieu m'arreſte, et pour gloire plus grãde
Il me met ſous le ioug d'vne qui luy commande,
Sçachant ne pouuoir rendre autrement captiué
Mon eſprit qui touſiours au Ciel s'eſt eleué.
L'Aigle courrier du foudre, & miniſtre fidelle
Du tonnant Iupiter, Roy des oyſeaux s'appelle,
Pource que ſans flechir il ſouſtient de ſes yeux
Les traits esblouiſſans du Soleil radieux,
Et que d'vne aile prompte, au trauail continuë,
S'eleuant ſur tout autre, il ſe pert dans la nuë.
Moy donc qui dreſſe au ciel mon vol aduantureux
Doy-ie pas me nommer l'aigle des amoureux?
Car ſi l'Aigle regarde vn Soleil clair de flame,
Ie ſouſtien fermement les deux yeux de ma Dame,
Deux Soleils flamboyans de rayons eſclaircis,
Et qui d'ombreuſe nuict ne ſont iamais noircis.
Lors que ſans y penſer par fortune i'aduiſe
Ces amans abuſez qui ont l'ame ſurpriſe
De quelque autre beauté, ie me ſens bien-heureux
D'eſtre ainſi que ie ſuis pour ſes yeux langoureux,
Et plains leur paſſion comme mal deſpendue,
Croyant qu'en autre part toute peine eſt perdue,
Et dis en m'eſtonnant: Dieu! quel aueuglement
Trouble ſi fort leurs yeux & leur entendement
Qu'ils n'aimẽt pas ma Dame? Amour qui les offenſe
Se monſtre en leur endroit enfant ſans cognoiſſance.
De moy, riẽ que ceſt œil ne m'euſt ſceu faire aimer,
L'ardeur d'autre deſir ne pouuoit m'enflammer.
Vn traict moins aceré n'euſt mon ame bleſſee,

Et de moins blonds cheueux ne l'euſſent enlacee:
Autre amoureux propos ne m'euſt pas enchanté,
Et n'euſſe point languy pour vne autre beauté:
Amour ie te pardonne, & ne fay plus de plainte
Puis que ſi belle fleche en mon ſang tu as teinte.
Car pris en ſi haut lieu i'aime tant mon tourment,
Qu'en l'aſſaut des douleurs ie me plains ſeulement
Que ſi tard ſa beauté mon ame ait retenuë,
Et porte enuie aux yeux qui deuant moy l'ont veuë.
Ah, qu'Amour m'a fait tort de m'auoir tant celé
L'heur où le Ciel m'auoit en naiſſant appelé!
Amans deſeſperez qui l'auez tant ſeruie,
Chargez de mille ennuis, que ie vous porte enuie!
Las pourquoy malheureux, ay-ie tant attendu?
Ie voudroy, comme vous, m'eſtre pluſtoſt perdu
Sans auoir ſi long temps fait errer mon courage
Au gré de mille amours, inconſtant & volage.
Mais ie me plains à tort: mon bon heur a ſouffert
Que i'aye aimé deuant pour eſtre plus expert,
Et ſçauoir mieux couurir mon amoureuſe flame,
Quãd les yeux d'Hippolyte auroyent forcé mon ame:
L'experience apprend. En ce commencement
I'apprenois à aimer pour l'aimer fermement.
Helas pour mon malheur i'en ay ſceu trop apprẽdre!
Heureux qui n'y ſçait riẽ, & n'en veut riẽ entendre!
Or ie ſçay recognoiſtre Amour pour mõ vaiqueur,
Comme on vit en aimant ſans eſprit & ſans cœur,
Comme on peut receler vne douleur mortelle,
Ie ſçay bruſler de loin & geler aupres d'elle,
Ie ſçay comme le ſang vers le cœur s'amaſſant
De honte ou de frayeur rend vn teint palliſſant:

Ie ſçay de quels filés la liberté s'attache,
Ie ſçay comme vn ſerpent parmi les fleurs ſe cache,
Comme on peut ſans mourir mille morts eſprouuer,
Chercher mon ennemie, & craindre à la trouuer.
Ie ſçay comme l'amant en l'amante ſe change,
Et cõme au gré d'autruy de ſoymeſme on s'eſtrange,
Cõme on ſe plaiſt au mal, cõme on veille en dormant,
Comme on change d'eſtat cent fois en vn moment:
Ie ſçay comme Amour volle errant de place en place,
Comme il frappe les cœurs auant qu'il les menace,
Comme il ſe paiſt de pleurs & de ſoupirs ardans:
Enfant doux de viſage, & cruel au dedans,
Qui de traits venimeux & de flammes ſe iouë,
Et comme inſtablement il fait tourner ſa rouë.
Ie ſçay des amoureux les changemens diuers,
Leurs penſers incertains, leurs deſirs plus couuerts,
Leur malheur aſſeuré, leur douteuſe eſperance,
Leurs mots entrerompus, leur prompte meffiance,
Leurs diſcordãs accors, leurs regrets, et leurs pleurs,
Et leurs trop courts plaiſirs pour ſi lõgues douleurs.
Bref, ie ſçay pour mon mal, comme vne telle vie,
Inconſtante, incertaine à tous maux aſſeruie
S'égare au labyrinth de diuerſes erreurs,
Suiette à la rigueur de toutes les fureurs:
Et comme vn chaud deſir, qui l'eſprit nous allume,
Enfielle vn peu de miel de beaucoup d'amertume.

XXX.

Ce iour vn pauure amant triſte & deſeſperé,
L'ame en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de tri-
Et la bouche en regrets, eſloigne ſa Deeſſe, (ſteſſe,
Forcé du Ciel cruel contre luy coniuré:
Helas! à ce depart s'il ſe voit ſeparé
De ce qui l'a faict viure heureux en ſa deſtreſſe,
Que ne meurt il ſoudain ſous le faix qui l'oppreſſe,
S'affranchiſſant du mal trop long temps enduré?
Auſſi ſeroit-il mort: vne ſi triſte abſence
Euſt fini promptement ſa vie & ſa ſouffrance:
Mais le grãd Dieu d'Amour, iuſte vẽgeur du tort,
Pour plus le tourmenter le fait viure ſans ame.
Car l'amant qui ſe peut eſloigner de ſa Dame,
N'eſt pas aſſez puni par vne ſeule mort.

XXXI.

O mõ cœur plein d'ennuis, que trop pront i'arraché
Pour immoler à vne, helas qui n'en fait conte!
O mes vers douloureux les courriers de ma hõte,
Dont le cruel Amour ne fut iamais touché!
O mon teint palliſſant deuant l'âge ſeché
Par la froide rigueur de celle qui me domte!
O deſirs trop ardans d'vne ieuneſſe promte!
O mes yeux dõt ſans ceſſe vn fleuue eſt eſpanché!
O penſers trop penſez, qui rebellez mon ame!
O debile raiſon, ô laqs, ô traicts, ô flame,
Qu'Amour tient en ſes yeux trop beaux pour mõ
malheur!
O douteux eſperer, ô douleur trop certaine,
O ſoupirs embraſez, teſmoings de ma chaleur,
Viendra iamais le iour qui doit finir ma peine?

XXXII.

Durant qu'vn feu cruel dedans Rome ſacage
Tant de palais dorez, tant de ſuperbes lieux,
Et qu'vn bruit tout confus fait retentir les cieux,
Des Romains malheureux lamẽtãs leur dõmage:
Neron, fuzil de meurtre, & de flamme & de rage,
Se rit de leurs regrets, cruel & furieux,
Et chante en regardant le feu victorieux,
Laiſſant de ſa rigueur à iamais teſmoignage.
Celle, qui de mon cœur tient le gouuernement,
Fait ainſi l'inhumaine en mon embraſement:
Elle rit de mes pleurs, mon malheur eſt ſa gloire.
Son bel œil s'eſiouit de me voir tourmenté,
Et ſe plaiſt de laiſſer en mes vers la memoire
De ma flamme eternelle, & de ſa cruauté.

XXXIII.

Loing du nouueau Soleil en mes vœux adoré,
Qui pour luire autre part ſa clairté m'a rauie,
Comment puis ie tant viure eſloigné de ma vie,
Sans ame & ſans eſprit, palle & défiguré?
Mille plus forts que moy n'euſſent pas tant duré,
Et la mort auſſi toſt leur triſteſſe euſt bannie:
Pourquoy donc du treſpas n'eſt la mienne finie,
Veu que pour mon ſecours ie l'ay tant deſiré?
I'en ſçay bien la raiſon. Ceſte mort trop cruelle
Voyant deuant mon cœur voſtre image ſi belle,
Se retire eſtonnee, & retient ſon effort.
O deſtin rigoureux d'vn amant miſerable!
En peinture, & de loing vous m'eſtes fauorable:
Mais vraye, et pres de vous, vo⁹ me dõnez la mort.

XXXIIII.

Si ceſte grand' beauté tant douce en apparence
Ne couure, ô ma Deeſſe, vn cœur de Diamant,
Vous plaïdrez mes douleurs, quãd vo⁹ verrez cõ-
Amour m'a trauaillé loing de voſtre preſẽce. mẽt
Mais las ! ie m'entretiens d'vne vaïne eſperance:
Car ſi mon foible eſprit dure aſſez longuement
Pour vous reuoir, ma Dame, vne ſeule influence
Du Soleil de vos yeux guarira mon tourment.
Mon ame ores tenuë en langueur inhumaine,
Oubliant ſa douleur paroiſtra toute ſaine,
Et les rais de vos yeux mes pleurs iront ſeichant.
Voyla comme vn bel œil de deux ſortes m'offenſe,
Me bleſſant à la mort, & puis en m'empeſchant
Que ie ne puis monſtrer ma mortelle ſouffrance.

XXXV.

Quand premier Hippolyte eut ſur moy la victoire,
Et que i'ouuri mes yeux au iour de ſa beauté,
Ie ne ſçay qu'il m'aduint : ie fu ſi tranſporté
Que de moymeſme, helas ! ie perdi la memoire:
Mes ſens eſtoyent rauis en l'amoureuſe gloire,
Et mon œil esbloüy de ſi grande clairté,
Craignant ſes chauds regars, ſ'abaiſſoit arreſté
Sur ſon beau ſein d'albaſtre, & ſa gorge d'yuoire.
Ie ſenti mal & bien, chaud & froid à l'inſtant,
I'eſperay ſans eſpoir, i'eu peur : i'oſay pourtant,
Et parlay dans mõ cœur mainte choſe incogneuë:
Ie le fortifiay pour les maux aduenir:
Et pour mieux y penſer chaſſay le ſouuenir
De toute autre beauté que deuant i'auois veuë.

XXXVI.

O doux venin mortel, ô guide trompereſſe,
O l'oubly gracieux des plus grieſues douleurs,
O rét ſubtil d'Amour, couuert de belles fleurs,
O nouuelle Sereine, ô douce enchantereſſe,
O paix inſtable & faulſe, ô puiſſante Deeſſe,
Qui fais durer l'Amour, & qui crois ſes chaleurs,
Eſperance, où es-tu? las au fort des malheurs
Maintenant ſans pitié ton ſecours me delaiſſe!
Ce fus toy qui me fis follement hazarder
En la guerre d'Amour, & tu fuis ſans m'aider,
Me laiſſant aux dangers compagne peu fidelle.
Helas retourne à moy, conſole mon treſpas,
Mais ie t'appelle en vain. On ne conſole pas
Auec peu d'eſperance vne douleur mortelle.

XXXVII.

Tant d'outrageux propos, de courroux & d'orage,
Que le Ciel rigoureux deſſus moy fait pleuuoir,
Sont autãt d'aiguillons qui poignent mon vouloir
Au lieu de l'arreſter l'animans d'auantage.
Ma foy, comme vn Soleil fendant l'obſcur nuage
Des brouillars amaſſez, mõſtre mieus ſon pouuoir:
Seulement ie me plains que ie n'oſe plus voir
Ces deux flambeaux diuins aſtres de mõ voyage:
Du Ciel en ce ſeul poinct i'accuſe la rigueur:
Tous les autres malheurs ne me font point de peur,
Renforçans mon ardeur pluſtoſt que de l'eſteindre.
Car quand à vous ſeruir ie me ſuis preparé
Ie n'ay de mon amour aucun fruict eſperé:
Si ie n'eſpere rien, rien ne me fera craindre.

XXXVIII.

Auoir pour toute guide vn deſir temeraire,
Et comme les Titans au Ciel vouloir monter,
Sur vn mont de penſers l'Eſperance planter,
Puis voir tout renuerſer par fortune contraire:
Cognoiſtre aſſez ſon mal, ne s'en pouuoir diſtraire,
Chercher obſtinément ce qu'on doit euiter,
Se nourir de douleurs, nuict & iour lamenter,
Et fuyant ſes amis croire à ſon aduerſaire:
Ourdir pour s'empeſtrer mille nouueaux liens,
Eſtre ſerf d'vn Tyran, qui rit du mal des ſiens,
Et iamais à leur foy trop ingrat ne regarde:
Ce ſont les loix qu'Amour de ſes traits eſcriuit
Sur le roc de mon cœur le iour qu'il m'aſſeruit,
Et ſans eſpoir de grace il faut que ie les garde.

XXXIX.

Ie croy que tout mon lict de chardons eſt ſemé
Qu'il eſt rude et malfaict! Hé Dieu ſuis-ie ſi tẽdre
Que ie n'y puis durer? Ie ne fay que m'eſtendre,
Et ne ſens point venir le Somme accouſtumé.
Il eſt apres my-nuit, ie n'ay pas l'œil fermé,
Et mes membres laſſez repos ne peuuent prendre.
Sus, Phebus, leue toy, ne te fay plus attendre,
Et de tes clairs regards rens le Ciel allumé.
Que la nuict m'importune, & m'eſt dure et cõtraire!
Mais pourtant c'eſt en vain, ô Phebus que i'eſpere
Auoir plus de clairté par ton nouueau retour.
Car ie ſeray couuert d'vne effroyable nuë
Tant qu'vn plus beau Soleil, qui me cache ſa veuë,
Vienne luire à Paris & m'apporte le iour.

XL.

A pas lents & tardifs tout ſeul ie me promeine,
Et meſure en reſuant les plus ſauuages lieux,
Et pour n'eſtre apperceu ie choiſi de mes yeux
Les endroits non ſrayez d'aucune trace humaine.
Ie n'ay que ce rempart pour defendre ma peine,
Et cacher mon deſir aux hommes curieux,
Qui voyans par dehors mes ſoupirs furieux
Iugent combien dedans ma flamme eſt inhumaine.
Il n'y a deſormais ny riuiere ny bois,
Montagne ny rocher, qui n'entende ma vois,
Et ma douleur trop forte à toute autre celee.
Mais i'ay beau me cacher, ie ne me puis ſauuer
En deſert ſi ſauuage, ou ſi baſſe valee,
Qu'Amour ne me deſcouure, et me vienne trouuer.

XLI.

Aſpre & ſauuage cœur, trop fiere volonté,
Deſſous vne douce, humble, angelique figure,
Si par voſtre rigueur plus longuement i'endure
Vous n'aurez grãd honneur de m'auoir ſurmõté.
Car ſoit quand le Printemps deſcouure ſa beauté,
Soit quand le froid Hyuer fait mourir la verdure,
Nuit & iour ie me plains de ma triſte aduenture,
De ma Dame & d'Amour ſans repos tourmente.
Ie vy d'vn ſeul eſpoir, qui naiſt lors que ie penſe
Qu'õ voit qu'vn peu d'humeur par lõgue accouſtu-
Caue la pierre ferme & la peut cõſumer. (mãce
Il n'y a cœur ſi dur, quï par conſtante preuue,
Pleurant, priant, aimant, à la fin ne s'eſmeuue,
Ny vouloir ſi glacé qu'on ne puiſſe enflammer.

XLII.

La Mort qui porte enuie aux plus rares beautez,
Couurant toute clairté d'vn tenebreux nuage,
Voulut fermer les yeux qui m'ont mis en seruage,
Et punir d'vn seul coup cent mille cruautez.
Amour qui dans ces yeux prẽd ses traicts indomtez,
Tout aueugle qu'il est, cogneut bien son dommage,
O Mort (s'escria-til) si tu fais ceſt outrage,
Tu nous rẽdras tous deux cẽt fois moins redoutez:
Laisse moy dans ces yeux qui font que ie commande,
Ie feray desormais ta puissance plus grande,
Et rendray par mes traits ton bras victorieux.
La Mort s'arresta court oyant ceſte promesse:
Et le cruel Amour du depuis n'a eu cesse,
Faisant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

CHANSON.

BLESSE' d'vne playe inhumaine,
Loing de tout espoir de secours,
Ie m'auance à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de iours.
Celle qui me brusle en sa glace,
Mon doux fiel, mon mal & mon bien,
Voyant ma mort peinte en ma face,
Feint helas! n'y cognoistre rien.
Comme vn roc à l'onde marine
Elle est dure aux flots de mes pleurs:
Et cloſt, de peur d'estre benine,
L'oreille au son de mes douleurs.
D'autant qu'elle poursuit ma vie,
D'ennuis mon seruice payant,

Ie la diroy mon ennemie,
Mais ie l'adore en me hayant.
Las ! que ne me puis-ie distraire,
Cognoissant mon mal, de la voir?
O Ciel rigoureux & contraire
C'est toy qui contrains mon vouloir.
Ainsi qu'au clair d'vne chandelle
Le gay Papillon voletant,
Va grillant le bout de son aile,
Et perd la vie en s'esbatant.
Ainsi le Desir qui m'affolle,
Trompé d'vn rayon gracieux,
Fait helas ! qu'aueugle ie volle
Au feu meurtrier de vos beaux yeux.

CHANSON.

VEn'ay-ie la langue aussi pronte
Lors qu'en tremblant ie vous raconte
L'ardeur qui me fait consumer,
Que ie fu prompt à vous aimer?
Quand vostre œil de moy se retire
Ie conte si bien mon martyre
Et l'effort de vostre rigueur,
Qu'il n'y a rocher si sauuage,
Bois si dur, ne si sourd riuage
Qui n'ait pitié de ma langueur.
Mes yeux deux riuieres coulantes,
Mes paroles toutes brulantes,
Mes soupirs menus & pressez
Ma douleur tesmoignent assez.
Mais dés que de vous ie m'approche
Mon cœur se gelle & deuient roche:

Deuant vos attraits gracieux
Ie pers eſprit, voix & haleine:
Et voulant vous conter ma peine
Ie ne ſçay parler que des yeux.

STANSES.

QVAND *au matin le grand flambeau des cieux,*
Pere du iour commence ſa carriere,
La nuict s'enuolle, & ſa belle lumiere
Mille threſors ouure deuant nos yeux:
Quand au premier le flambeau de mon ame,
Mon beau ſoleil à mes ſens eſclaira,
Tout bas deſir de moy ſe retira,
Raui de voir les beautez de ma Dame.
Mais comme on voit Phebus en s'auançant
Sur le midy, plus de chaleurs eſpandre,
Les vents ceſſer, & la terre ſe fendre
Aux rais du chaud, noſtre œil esblouiſſant:
Ainſi la flamme eſprise en mon courage,
Aux premiers iours bluettant doucement,
Eſt creuë en force, & me va conſumant,
Troublant ma veuë au cours de mon voyage.
En fin la nuict à ſon tour commandant,
Par ſa fraiſcheur eſteint l'ardeur cuiſante,
Couure de noir toute choſe plaiſante,
Et le Sommeil va ſur nous reſpandant:
Ainſi la mort de ma flamme cruelle,
Flamme d'Amour, la fureur eſteindra,
Et pour iamais le Sommeil me tiendra,
Couurant mes yeux d'vne Nuict eternelle.

XLIII.

Bien qu'vne fieure tierce en mes veines boüillonne,
De cent troubles diuers mon eſprit agitant,
Medecins abuſez ne dites pas pourtant
Qu'vne humeur choleriq' ces tempeſtes me dõne:
Ie ſuis trop patient, ie n'offenſe perſonne,
Et vay de mes amis les courroux ſupportant,
Tout paiſible & tout coy, ſans qu'en me deſpitant
Ie remaſche vn venin qui le cœur m'empoiſonne:
Celle, dont l'influence altere mes humeurs,
Qui fait par ſa rigueur qu'auant l'âge ie meurs,
Eſt cauſe de ma fieure, & non pas la colere.
Las ie n'ay point de fiel! car ie voudroy donner
Cent baiſers, en mourant, à ma belle aduerſaire,
Pour monſtrer que ma mort ie ſçay biẽ pardonner.

XLIIII.

Bien que le mal d'Amour, qui me rend furieux,
Paſſe tout deſeſpoir d'vn amant miſerable,
Si ne m'en plains-ie point, & le trouue agreable:
Car ce qui vient de vous m'eſt touſiours gracieus.
Ie reçoy plus de bien à mourir pour vos yeux
Qu'à viure au gré d'vn autre à mes vœus fauora-
Tãt peut l'affection d'vne choſe honorable, (ble:
Qui faït aimer ſa perte & en eſtre enuieux!
Mais ſi vous adorant d'vn obſtiné courage
Vous ne croyez, ma Dame, à mon palle viſage,
A mes pleurs, à mes vers, & à mon deconfort,
Quel eſpoir deſormais faut-il plus que ie ſuyue,
Fors mourir deuãt vous? Mais la preuue eſt tardiue
Quand le mal ſeulement ſe cognoiſt par la mort.

SOMMEIL, *qui trop cruel au temps de*
mes amours
M'as priué si souuẽt des plus douces pen-
sees,
Tenant outre mon grẽ mes paupieres pressees
Lors que ie desiroy pouuoir veiller tousiours:
Or' qu'vne fieure ardente en mon sang allumee
Chãge en feus mes soupirs, et mõ cœur en fourneau,
Trempe au fleuue d'Oubly bien auant ton rameau,
Et distile en mes yeux ceste liqueur aimee:
De grace que ie dorme, & que les troublemens
Qui font de mon esprit vne mer irritee,
Me donnent quelque trefue. Ainsi ta Pasithee
Paye ceste faueur de mille embrassemens.
Heureux Glix qui dormez la moitié de l'annee,
Las! qu'vn somme aussi fort ne me peut-il tenir?
Mais pour plus grand repos, & pour mon mal finir
Soyent mes yeux pour iamais clos de la destinee.

D'OV *vient qu'vn beau Soleil, qui luit nou-*
uellement,
Soit à tous fauorable, & à moy si con-
traire?
Il m'esblouit la veuë au lieu qu'il leur esclaire,
Il eschauffe les cœurs, & me va consumant.
L'autre Soleil du Ciel n'offense aucunement
Les lieux qui sont priuez de sa flamme ordinaire:
Mais ce diuin Soleil m'ard plus cruellement,
Plus ie me trouue loing de sa lumiere claire.
Ie t'accuse Nature, & me plains iustement:
Car puis qu'il me deuoit porter tant de nuisanee,

Allumant en mon cœur vn feu si vehement,
Que n'as-tu pour mon bien retardé sa naissance?
Toutesfois si nostre âge heureux par sa presence,
Ne pouuoit sans mon mal voir ses yeux clairement,
Ie prens tout consolé ma mort en patience.
» Qui meurt pour le public meurt honorablement.

STANSES.

SI ie languy d'vn martyre incogneu,
Si mon desir, iadis tant retenu,
Ores sans bride à son gré me transporte,
Me doy-ie plaindre ainsi comme ie fais?
» Vn nouueau mal fait de nouueaux effets,
» Plus de beauté plus de tourment apporte.
En ma douleur c'est pour me consoler
Que i'aye osé si hautement voler,
Et que la peur mon courage ne change.
» Par les hazards l'honneur se doit chercher.
Quand le malheur me fera trebuscher,
L'auoir osé m'est assez de louange.
L'homme grossier en la terre arresté,
Me peut nommer plein de temerité:
I'aime trop mieux estre veu temeraire,
Que de cœur lasche & d'esprit abbatu.
» Vn seul sentier n'est clos à la vertu,
» Et au couard rien n'est facile à faire.
Les grands palais sont plus batus des vens,
Et les hauts monts vers le Ciel s'esleuans
Presque tousiours sont frappez de l'orage:
Mais c'est tout vn : du ciel nous approchant
Cherchons la mort, plustost qu'en nous cachant
Viure & monstrer qu'ayons peu de courage.

XLV.

L'eau tombãt en lieu bas goute à goute, ha puiſſance
Contre les marbres durs, cauez finablement:
Et le ſang du Lion force le Diamant,
Bien qu'il face à l'enclume & au feu reſiſtance.
La flamme retenue en fin par violance
Briſe la pierre viue, & rompt l'empeſchement:
Les Aquilons mutins ſoufflans horriblement
Tombent le cheſne vieux qui fait plus de defenſe.
Mais moy, maudit Amour, nuict & iour ſoupirant,
Et de mes yeux meurtris tant de larmes tirant,
Tant de ſang de ma playe, & de feux de mõ ame,
Ie ne puis amolir vne dure beauté,
Qui las! tout au contraire accroiſt ſa cruauté
Par mes pleurs, par mon ſang, mes ſoupirs & ma flame.

XLVI.

S'il n'y a rien ſi froid ne ſi glacé que celle
Qui me fait par ſes yeux ſans pitié conſommer,
D'où peut elle en nos cœurs tant de flãmes ſemer,
Veu que le ſien eſt pris d'vne glace eternelle?
C'eſt vn eſtrange cas, que l'ardeur immortelle,
Qui a ſource en ſes yeux, ne la puiſſe allumer:
Semblable au beau Soleil qui peut tout enflãmer,
Bien qu'il n'ait point en ſoy de chaleur naturelle.
Seroit-ce point Amour, le tyran ſans merci,
Qui frappant de ſes traits ſur ſon cœur endurci,
Fiſt ſaillir tout ce feu pour conſommer nos ames:
Comme on voit vn caillou refrapé mainte fois
Par force auec du fer, ſeruir d'amorce au bois,
Et ſans deuenir chaud faire iaillir des flames?

XLVII.

Vous n'eſtes point mes yeux, ô trompeuſe lumiere,
Par qui le trait d'Amour dãs le cœur m'eſt venu:
Si vous eſtiez mes yeux, vous n'euſſiez mécognu
Celle qui tient mon ame à ſon gré priſonniere.
Las vous eſtes mes yeux! mais la faute premiere,
Et l'ennuy que par vous ie ſois ſerf deuenu,
Rend voſtre ardent deſir maintenant retenu,
Et vous fait abaiſſer pour ne voir ma guerriere.
C'eſt trop tard, pauures Yeux, c'eſt trop tard attẽdu:
La ſageſſe vous vient lors que tout eſt perdu:
Vn conſeil tout diuers deſormais il faut prendre.
Regardez-la ſans ceſſe, admirez ſes beautez,
Et flamme deſſus flamme en mon cœur apportez,
A fin que ſans languir ie ſois reduit en cendre.

XLVIII.

Autour des corps, qu'vne mort auancee
Par violence a priuez du beau iour,
Les Ombres vont, & font maint & maint tour,
Aimans encor' leur deſpouille laiſſee.
Au lieu cruel, où i'eu l'ame bleſſee
Et fu meurtry par les fleches d'Amour,
I'erre, ie tourne & retourne à l'entour,
Ombre mauditte, errante & dechaſſee.
Legers eſprits plus que moy fortunez,
Comme il vous plaiſt vous allez & venez
Au lieu qui cloſt voſtre deſpoüille aimee,
Vous la voyez, vous la pouuez toucher,
Où las! ie crains ſeulement d'approcher
L'endroit qui tient ma richeſſe enfermee.

XLIX.

Tourne, mon Cœur, ailleurs ton esperance,
Laissant le bien vainement desiré,
Pour vn mortel c'est trop haut aspiré,
Il faut couper l'aile à nostre arrogance.
Amour ingrat est-ce la recompense
D'auoir souffert, serui, prié, pleuré,
Et sans flechir si long temps enduré,
Qu'on me reproche auiourdhuy l'inconstance?
Plein de fureur ie ne fay que songer
Que ie doy faire, à fin de me vanger
Des fiers courroux d'vne ame si rebelle,
C'est le meilleur de me donner la mort:
Car ie ne puis luy faire plus de tort
Qu'en la priuant d'vn qui est tout à elle.

L.

Amour, si i'ay souffert, fidelle à ton empire,
Sans me lasser de toy, tant d'ameres douleurs:
Si ie t'ay mille fois abreuué de mes pleurs,
Et si tes plus beaux traits en mon cœur ie retire:
Volle vers la beauté qui me tient en martyre,
Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs:
Amolli son courroux, adouci ses rigueurs,
Et fay que son bel œil recommence à me luire.
C'est le douzieme iour que ceſt œil courroucé
Entre mille dangers sans clairté m'a laissé,
N'ayãt pour me guider q̃ ma flamme immortelle.
De grace, en ma faueur, Amour, va la blesser:
Ou si tu la crains trop, & ne me veux laisser,
Tire de mon cœur mesme, & frape la cruelle.

LI.

Depuis deux ans entiers, que i'aime vne beauté,
Perle vnique du monde, & sa fleur immortelle,
Trois fois tant seulement i'ay peu parler à elle:
Voyez de mon malheur l'estrange cruauté!
Encor ce doux loyer, que i'auois acheté
Par tant de passions & de peine immortelle,
Trois fois m'est empeschè par la force cruelle
Du malheur enuieux, dont ie suis surmonté.
C'est (peut-estre) mon bien, dont ie n'ay cognoissance:
Car si son œil diuin m'oste toute puissance,
Me rauit, me transporte, & me rend furieux:
S'il fait que sans espoir mon amour continuë,
Que feroyent ses propos fauorisez des yeux?
Helas pour me tuer c'est assez de sa veuë!

LII.

Pour tant d'ennuis diuers, tant de flãme & de glace,
Qui font en mon esprit vn si contraire effort,
Pour mõ repos perdu, mes pleurs, mõ decõfort, (ce:
Et pour tãt d'autres maux dõt l'amour me mena-
Pour vostre dous orgueil, vainqueur de mon audace,
Pour auoir coniuré des premiers à ma mort,
Et fait que mon desir se maintienne plus fort,
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse:
O beaus yeux, qui pleuuez tant de feux & de traits,
Ie ne demande pas que m'accordiez la paix,
Que vo⁹ soyez plus dous, q̃ iettiez moins de flames:
Pour tout bien ie requiers, que croissans en rigueur,
Pour butte à to⁹ vos traits vo⁹ choisissiez mõ cœur,
Et que vous dedaigniez de blesser d'autres ames.

LIII.

I'eſtoy dans vne ſalle ombragé de la preſſe
Pour voir, ſans eſtre veu, ma Dame qui danſoit,
Le peuple à l'enuiron tout raui s'amaſſoit
Louant d'ame & de voix ceſte vnique Deeſſe.
En vain la voulant voir ſur les piés ie me dreſſe,
Car mon foible regard aſſez ne s'auançoit:
Mais mon cœur s'enflammant ainſi qu'elle paſſoit
Remerqua sãs mes yeux les pas de ma princeſſe.
Dieu que i'aime mon cœur, bien que mal conſeillé
Il ait receu l'amour dont ie ſuis trauaillé!
Le plaiſir qu'il m'a faict mes douleurs recompẽſe.
Auſſi bien mes deux yeux couuerts d'obſcurité
N'euſſent peu ſouſtenir ſa diuine clairté,
Tant ils ſont aueuglez de pleurer mon offenſe.

LIIII.

Si doucement par ſon regard me tuë
Ce Baſilic de ma mort deſireux,
Que ie le cherche, & me ſens bien-heureux
En mon malheur d'eſtre pres de ſa veuë.
D'aiſe & d'ennuy mon ame eſt toute eſmeuë,
Quand ie puis voir ces beaux yeux amoureux:
De cent couleurs mon viſage ſe mue,
Ie tremble tout, & ſuis aduentureux.
Qui penſeroit d'vne meſme fontaine
Pouuoir couler le repos & la peine,
Peur, bardieſſe, ennuy, contentement?
Comme au Chaos tout ſe meſloit enſemble,
Ainſi ceſt œil cent contraires aſſemble
Dans le chaos de mon entendement.

LV.

Vouloir ambicieux, Esperance interditte,
Desirs prompts à mõ mal, qui m'auez sceu forcer,
Peu durables desseings, mal asseuré penser,
Courage helas! trop grand pour force si petite.
Et vous rares beautez de la ieune Hippolyte,
Qu'amour fait si souuent par mes yeux repasser,
Pour Dieu, mes ennemis, vueillez vn peu cesser
Et que vostre rigueur à pitié vous incite,
Ne voyez-vous comment trop tost vous me tuez?
Ie ne languiray point si vous continuez.
» Vne extreme douleur ne peut estre durable.
Et c'est ce qui me trouble, & me fait soupirer:
Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,
Que ie tasche à durer pour le faire durer.

LVI.

Bien que ma patience & ma foy vous ennuye,
Et que la fermeté vous fasche extremement,
Ie ne me puis garder de vous faire vn serment
Tout prest de le seeller du sang & de la vie:
Et que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie
Cessent de m'eclairer si ie pense autrement:
C'est qu'en despit du Ciel, de Fortune, & d'Enuie,
Vif & mort ie seray vostre eternellement.
Les courroux, la rigueur, le temps, & la distance
Seruiront de rempart pour garder ma constance,
Que vos nouueaux desirs ne pourront entamer:
Ie ne say rien pour moy d'vser de ce langage:
Car ie sçay qu'on ne peut vous fascher dauantage,
Que de vous menacer de tousiours vous aimer.

LVII.

Souci chaud & glacé, que la crainte a faict naistre,
Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,
Et pendant que la flamme & le gel vas meslant
Troubles, pers & destruis tout ce qu'Amour fait croistre:
Puis qu'en si peu de temps tu t'es rendu mõ maistre,
De cent chaudes fureurs mon esprit martelant,
Va, retourne au Cocyte, & me laisse dolent,
Cõme vn Tigre enragé, de ma chair me repaistre.
Sur les glaces d'Enfer passe entre mille ennuis
Sans lumiere tes iours, & sans sommeil tes nuits,
Non moins troublé du faux, q̃ de seures nouuelles.
Va t'en, tout ton venin est entré dedans moy,
Ie n'ay point d'autre sang: helas dõques pourquoy
Me viens-tu redoubler par ces larues cruelles?

LVIII.

Quand ie voy flamboyer ceste heureuse planete,
De nostre âge imparfait l'admirable ornement:
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attẽde allegement,
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.
Car ainsi comme on voit la fatale Comete,
Flambante en longs cheueux, n'apparoir nullemẽt
Sãs la mort d'vn monarque, ou sãs vn changemẽt,
Quand quelque Seigneurie est pres d'estre suiette.
De mesme helas! ie crains que ce diuin flambeau
De ma foible raison presage le tombeau,
Ou qu'au moins ie verray ma liberté restreindre.
I'ay peur qu'en pire estat on me face changer,
Mais (ô moy desolé!) i'en suis hors du danger,
I'ay tãt et tãt de mau que plus ie ne doy craindre.

Comme

LIX.

Comme quand il aduient qu'vne place eſt forcee
Par vn cruel aſſaut du ſoldat furieux,
Tout eſt mis au pillage, on voit en mille lieux
Feux ſur feux allumez, mort ſur mort amaſſee:
Mais ſi ne peut ſa gloire eſtre tant abaiſſee,
Qu'vn arc, vne colomne, vn portail glorieux
N'echappent la fureur du fer victorieux,
Et ne reſtent entiers quand la flamme eſt paſſee.
Ainſi durant les maux que i'ay tant ſupportez
A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame eſt retenuë:
En dépit du malheur contre moy coniuré,
Mon cœur inuiolable eſt touſiours demeuré,
Et ma foy iuſqu'ici ferme s'eſt maintenuë.

LX.

Celle qui de mon mal ne prend point de ſouci,
Comme ſi de ſes yeux il n'auoit ſa naiſſance,
Se rit de mes douleurs ſi toſt que ie commence
A me plaindre en pleurant de ſon cœur endurci.
I'ay beau m'humilier & luy crier merci,
Merci de l'aimer trop : car c'eſt ma ſeule offenſe:
Elle en eſt plus rebelle, & ſe plaiſt que ie penſe
Qu'vn courage ſi fier ne peut eſtre adouci:
Ce n'eſt pas toutesfois ce qui plus me tourmente,
Car ſa rigueur m'eſt douce, & mõ mal me cõtente,
Voyant mes beaux vainqueurs ſes yeux que i'aime
Ie me plains ſeulement de voir, que la cruelle (tant:
Ne croit pas que ie l'aime, & m'appelle incõſtant,
Ou dit que mes ennuis viẽnent d'autres que d'elle.

LXI.

Sommeil, paisible fils de la Nuict solitaire,
Pere alme nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire,
Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es tu contraire?
Pourquoy suis-ie tout seul rechargé de trauaux
Or' que l'humide Nuict guide ses noirs cheuaux,
Et que chacun iouist de ta grace ordinaire?
Ton silence où est-il? ton repos & ta paix,
Et ces songes vollans comme vn nuage épais,
Qui des ondes d'Oubli vont lauant nos pensees?
O frere de la Mort que tu m'es ennemi!
Ie t'inuoque au secours, mais tu es endormi,
Et i'ards touſiours veillãt en tes horreurs glacees.

LXII.

Si le pasteur de Troye, esleu diuinement
Pour iuger des beautez de trois grandes Deesses,
Dédaigna les grandeurs, la gloire, & les richesses
Pour la Grecque beauté, prix de son iugement:
I'en eusse faict autant: il fist fort sagement.
Car aupres de vos yeux pleins de douces rudesses,
Quels thresors, quels hõneurs, triõphes et hautesses
Pourroiẽt mouuoir mõ cœur si ferme en vo⁹ aimãt?
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire,
Quel trophee assez digne orneroit la victoire
Du cœur qui bien aimant vous pourroit acquerir?
O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,
L'or & les vains honneurs soyent cherchez du vulgaire,
Riẽ ne me plaist q̃ vous, pour vo⁹ ie veux mourir.

LXIII.

Rẽdez-vous plus cruels, beaux Yeux qui me bleſſez,
Ce traict doux & piteux m'ẽpoiſonne & me tue:
Ah! non, durez ainſi. Mon ame eſt combatuë
De trop de deſeſpoirs vous voyant courroucez.
Temperez ſeulement ces rayons élancez
Trop clairs et trop ardãs qui m'offuſquẽt la veuë,
Mais ne les baiſſez pas: car mon mal continuë,
Et mon eſpoir defaut quand vous les abaiſſez.
Doux, cruels, hũbles, fiers, gais & trẽpez de larmes,
Amour pour ma douleur trouue en vo⁹ aſſez d'ar-
D'agreables lãgueurs, et de plaiſans treſpas: (mes,
Bref, toutes vos façons, beaux Yeux, m'oſtent la vie,
Hé donc pour mon ſalut cachez-vous ie vous prie:
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXIIII.

Le tyran des Hebreux tranſporté de furie
Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens,
Que ie tue en maillot de penſers languiſſans,
Et ne touche à celuy qui menace ma vie.
Car luy deſia rusé fuyant ceſte turie
Se ſauue à la beauté qui domine mes ſens,
Et là tout aſſeuré rit des maux que ie ſens,
Et m'abuſe ſans fin par quelque tromperie:
Or' en ſes chauds regards ce penſer ſe formant,
Or' en ſes doux propos mon eſprit va charmant,
L'empriſonne et l'eſtraint en des chaiſnes peſantes:
Helas c'eſt le malheur qui m'eſtoit deſtiné,
Et que me preſageoyent deux eſtoiles luiſantes
Que ie vey ſur le poinct que ce meſchant fut né!

LXV.

Quand l'ombrageuſe Nuict noſtre iour decolore,
Et que le clair Phebus ſe cache en l'Occident,
Au Ciel d'aſtres ſemé les mortels regardant
Priſent or' ceſte eſtoile, & or' ceſte autre encore:
Mais ſi toſt qu'à ſon tour la matinale Aurore
Fait leuer le Soleil de rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux hõteux ſe vont perdant
Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.
Ainſi quand mon Soleil ſa ſplendeur va celant,
On voit deçà delà maint aſtre eſtincelant,
Et le monde abuſé mille Dames reuere.
Mais dés qu'il apparoiſt, adieu foibles clairtez,
Tout obiet s'obſcurcit, & ce Roy des beautez,
Cõme en ſon firmamẽt, dans tous les cœurs éclaire.

LXVI.

Que ie ſuis redeuable à la douce penſee
Qui nourrit mon eſprit de ſon bien ſeparé!
Iamais ſans tel ſecours ie n'euſſe tant duré,
Si fort de vos beautez ma poitrine eſt bleſſee.
Quand par crainte ou reſpect il faut force forcee
Que i'eſloigne voſtre œil dont ie ſuis éclairé,
Ie mourrois à l'inſtant triſte & deſeſperé
N'eſtoit ce reconfort de mon ame oppreſſee.
Mari, frere, vallets ne ſçauroyent l'empeſcher
Que iuſqu'à voſtre lict ne ſe puiſſe approcher,
Vous voit, vous entretient, vous eſtime admirable.
Las ſi vous l'entẽdiez que d'heur m'en aduiendroit!
Car vous diſant mon mal, ie ſçay qu'elle rendroit,
Moy contãt pour iamais, vous douce & pitoyable.

LXVII.

Amour choisis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et bastis ta fournaise en ma chaude poitrine,
I'estimeray tousiours ta cruauté benine,
Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.
I'ay veu tant de clairtez, de thresors, & d'attraits
D'vn œil doux, d'vn beau front, d'vne gorge yuoi-
Et gousté la douceur d'vne voix si diuine, (rine,
Que i'oublie à bon droit les maux q̃ tu m'as faits.
O Celestes beautez si pleines de merueilles!
O propos qui sonnez tousiours en mes oreilles,
Que vous m'auez tué d'vne douce rigueur!
Que vous auez ietté de soulphre sur ma flame!
Que vous m'auez laissé d'aiguillons dedans l'ame,
De pensers en l'esprit, & d'amours dans le cœur!

LXVIII.

Langue muette à mon secours tardiue,
Que m'a serui tant d'heur que i'ay receu
De voir ma Dame? aussi bien tu n'as sceu
Dire le mal, qui de repos me priue.
Propos bruslans, voix dolente & plaintiue,
Vostre faueur ceste fois m'a deceu:
Car vn seul mot hors de moy n'est issu
Propre à monstrer combien ma peine est viue.
Mais qui ne fut autant que vous surpris?
L'estonnement gela tous mes esprits,
Ie deuins sourd, sans pouls, & sans haleine:
Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,
Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,
Et ne restay qu'vne peinture vaine.

LXIX.

De quels couteaux fut mon ame blessee,
Et quelle flamme en mon cœur s'alluma,
Quand ses beaux yeux de rigueur elle arma
Pour me tuer sans l'auoir offensee?
Que d'vne plainte en pleurant commencee
Ne fis-ie voir le dueil qui m'entama?
Ie l'essayay : mais la douleur pressee
A mes propos le passage ferma.
Que ne leut-elle aumoins sur mon visage
Mes passions me voyant tout transi,
Palle mon teint, mes yeux couuerts d'ombrage,
Qui pour ma bouche alors crioyent merci?
Helas ! la Nuict m'osta ceste aduantage,
Et l'empescha qu'elle me vist ainsi.

LXX.

Mes yeux accoustumez au iour de vostre veuë
Sont clos aussi soudain que vous disparoissez,
Et des autres beautez les rayons élancez
Ne sont pour m'esclairer qu'vne effroyable nuë.
Mon ame en vos cheueux est si bien detenuë,
Mes sens de trop d'amour sont si fort insensez,
Et vers vous mes desirs tellement sont dressez,
Qu'aucune autre beauté n'est de moy recogneuë.
Et si le Ciel ialoux me force à vous laisser,
Quelque mont, fleuue, ou bois que ie puisse passer,
Bien qu'aus deserts glacés pour iamais ie m'habite,
Touſiours malgré le temps, la distance & les lieux,
Vostre beauté diuine, ô celeste Hippolyte,
Sera pres de mon cœur s'elle est loin de mes yeux.

LXXI.

Ie vay contant les iours & les heures passees
Depuis que de mon bien ie me suis separé,
Et qu'auec vn grand Roy des mortels adoré
I'ay choisi pour sejour ces campaignes glacees:
Amour qui vois sans yeux mes secrettes pensees,
Si ie t'ay iusqu'ici sainctement reueré,
Chasse, ô Dieu, le regret dont ie suis deuoré
Et tant de passions dans mon ame amassees.
Fay qu'auec moins d'ardeur ie desire à la voir,
Ou que de mon grand Roy congé ie puisse auoir,
Ou m'apprens à voller & me preste tes ailes,
Ou ne fay plus long temps mon esprit égarer,
Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,
Ou m'enseigne à souffrir des douleurs si cruelles.

LXXII.

Au nid des Aquilons en la froide Scythie,
Où iamais le Soleil ne se daigne leuer,
Ie ne puis, malheureux, de remede esprouuer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.
Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,
M'accõpagne par tout, par tout me vient trouuer,
Et parmi les rigueurs d'vn eternel Hyuer
Elle fait que mon ame en braise est conuertie.
Mais le plus grand ennuy, dont ie sois tourmenté,
C'est de sentir le feu sans en voir la clairté,
Mõ Soleil luit ailleurs quãd plus fort il m'ẽflame.
N'est-ce vn presage seur qu'en bref ie doy mourir?
Ie suis loin du plaisir qui me peut secourir,
Et porte en tous endroits le tourmẽt de mon ame.

CHANSON.

TANT que i'ay eu du sang, des soupirs, & des larmes,
I'ay payé le tribut à vostre cruauté,
Esperant folement par ma fidelité
De vos cruelles mains faire tomber les armes.
Ie n'ay plus ceſt espoir, mais i'ay bien cognoissance
Que pour plus m'affoiblir vous m'alliés outrageãt,
Ainsi qu'vn fier Tyran ses suiets va chargeant,
Pour les deffaire apres auec moins de defense.
Et bien ie mourray donc: & la fin de ma vie
Sera fin de mon mal, & de vostre desir.
Ie mourray bien contant de vous faire plaisir,
Mais faschè que de moy ne serez plus seruie.
C'eſt le poignãt regret qui m'oppresse & m'entame,
Et qui fait que ie meurs triste & desesperé,
Auec ceſt autre soing dont ie suis martyré,
Sçauoir apres ma mort que deuiendra mon ame.
Sa constance & sa foy, sa despouille meurtrie,
Son martyre enduré la doit faire sauuer:
Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuer,
Et damner à bon droit pour son idolatrie.
Car en vous seulement elle auoit sa fiance,
Au plus fort des tourmens vostre nom reclamoit,
N'adoroit rien que vous, & constante, affermoit
Qu'il n'estoit nul salut hors de ceſte creance:
Et qui plus eſt encor elle eſt tant obstinee
Que ceſte vieille erreur ne veut point delaisser:
Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaiſt de penser,
Que par trop vous aimer elle sera damnee.

COMPLAINTE.

QVELLE manie eſt egale à ma rage?
Quel mal ſe peut à mon mal comparer?
Ie ne ſçauroy ny crier, ny pleurer,
Preſſé du dueil qui groſſiſt mon courage.
Helas i'eſtouffe, & la fureur ſoudaine
Me cloſt l'ouye, & m'aueugle les yeux!
Mais ce m'eſt heur de ne voir plus les cieux,
Les cieux cruels, coupables de ma peine.
Au vaſe eſtroit maintenant ie reſemble,
Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rend:
Mon œil auſſi larme à larme reſpand
Ce qu'en mon cœur de riuieres i'aſſemble.
Maudit le iour que premier ie vey luire,
Pour eſtre eſclaue à ſi forte douleur!
Le Ciel alors pleuuant tout ſon malheur
Verſa ſur moy ce qu'il auoit de pire.
Aſtres maudits, qui trop pleins de licence,
Maux & plaiſirs aux humains deſtinez,
Puis qu'en naiſſant de nous vous ordonnez,
Que nuiſt la faute, ou que ſert l'innocence?
Helas de rien! i'en puis ſeruir de preuue,
Qui n'ay iamais vn tourment merité:
Et toutesfois par voſtre cruauté
Plus miſerable au monde ne ſe treuue.
Tout eſt bandé pour me faire la guerre,
Par mes amis mille ennuis ie reçoy.
Que doy-ie faire? Il n'y a point pour moy
De Dieux au ciel, ny de Fortune en terre.
Dans les Enfers cherchon donc allegeance,

Parmi l'effroy, les fureurs, & les cris,
Accompagné des malheureux esprits,
Qui pour ma peine oublieront leur souffrance.
Haston la mort, seul but du miserable:
Mais tout ainsi que mes iours ont esté
Couuerts d'ennuis, d'horreur, d'obscurité,
Soit mon trespas horrible & detestable.

CHANSON.

POVR *voir ma fin toute asseuree*
Que vos rigueurs ont preparee,
Ie ne me plains aucunement:
Car veu la douleur qui m'offense,
La Mort venant soudainement
Me tiendra lieu de recompense.
Sans plus pour mes yeux ie me plains,
Ces yeux qui vous ont veu si belle,
Priuez d'vne lumiere telle
Faut-il helas qu'ils soyent estaints?
Faut-il aussi que mes oreilles
Apres tant de douces merueilles
Rauissans l'esprit bien-heureux,
Pour iamais demeurent fermees,
Sans que vos propos amoureux
Les puissent plus rendre charmees?
Ce m'est vn ennuy trop amer
Qu'il faille que ce cœur perisse
Qui fut nay pour vostre seruice,
Et qui osa bien vous aimer.
Mais en ce regret qui m'affolle
Peu à peu ie me reconsole

Eſteignent ſes feux ſi cuiſans,
Et n'y peut auoir d'aſſeurance
Qu'il n'ait paſſé deux fois douze ans.
Et puis la ieuneſſe indiſcrette
Brûſlant d'amoureuſe chaleur,
Ne ſçauroit retenir ſecrette
Vne ioye ou vne douleur:
De ſes faueurs elle ſe vante
Prompte, dedaigneuſe, arrogante,
Rien ne s'y peut voir d'arreſté,
Et ſon ame eſt plus inconſtante
Qu'vn flot deçà delà porté.
I'eſtime auſſi peu receuable,
Aumoins pour durer longuement,
Ceſte ardeur qu'on croit veritable
Du premier regard s'allumant.
L'Amour eſt foible à ſa naiſſance,
Mais le temps luy donne accroiſſance
Et le guide à perfection.
Il faut donc de la cognoiſſance
Pour fonder vne affection.
Mais ſur tout qui veut viure heureuſe,
La grandeur ne doit eſtimer.
L'amour des grands eſt dangereuſe,
Et ne ſe peut aſſez blaſmer,
Suiette au bruit & à l'enuie,
De mille ennuis elle eſt ſuyuie:
Celle qui s'y veut hazarder,
Se trouue à la fin aſſeruie
Au lieu qu'elle doit commander.
Chacun d'eux de ſoy tant preſume

LVII.

Souci chaud & glacé, que la crainte a faict naiſtre,
Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,
Et pendant que la flamme & le gel vas meſlant
Troubles, pers & deſtruis tout ce qu'Amour fait croiſtre:
Puis qu'en ſi peu de temps tu t'es rendu mõ maiſtre,
De cent chaudes fureurs mon eſprit martelant,
Va, retourne au Cocyte, & me laiſſe dolent,
Cõme vn Tigre enragé, de ma chair me repaiſtre.
Sur les glaces d'Enfer paſſe entre mille ennuis
Sans lumiere tes iours, & ſans ſommeil tes nuits,
Non moins troublé du faux, q̃ de ſeures nouuelles.
Va t'en, tout ton venin eſt entré dedans moy,
Ie n'ay point d'autre ſang: helas dõques pourquoy
Me viens-tu redoubler par ces larues cruelles?

LVIII.

Quand ie voy flamboyer ceſte heureuſe planete,
De noſtre âge imparfait l'admirable ornement:
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attẽde allegement,
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.
Car ainſi comme on voit la fatale Comete,
Flambante en longs cheueux, n'apparoir nullemẽt
Sãs la mort d'vn monarque, ou sãs vn changemẽt,
Quand quelque Seigneurie eſt pres d'eſtre ſuiette.
De meſme helas! ie crains que ce diuin flambeau
De ma foible raiſon preſage le tombeau,
Ou qu'au moins ie verray ma liberté reſtreindre.
I'ay peur qu'en pire eſtat on me face changer,
Mais (ô moy deſolé!) i'en ſuis hors du danger,
I'ay tãt et tãt de maus que plus ie ne doy craindre.

Comme

LIX.

Comme quand il aduient qu'vne place eſt forcee
Par vn cruel aſſaut du ſoldat furieux,
Tout eſt mis au pillage, on voit en mille lieux
Feux ſur feux allumez, mort ſur mort amaſſee:
Mais ſi ne peut ſa gloire eſtre tant abaiſſee,
Qu'vn arc, vne colomne, vn portail glorieux
N'echappent la fureur du fer victorieux,
Et ne reſtent entiers quand la flamme eſt paſſee.
Ainſi durant les maux que i'ay tant ſupportez
A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame eſt retenuë:
En dépit du malheur contre moy coniuré,
Mon cœur inuiolable eſt touſiours demeuré,
Et ma foy iuſqu'ici ferme s'eſt maintenuë.

LX.

Celle qui de mon mal ne prend point de ſouci,
Comme ſi de ſes yeux il n'auoit ſa naiſſance,
Se rit de mes douleurs ſi toſt que ie commence
A me plaindre en pleurant de ſon cœur endurci.
I'ay beau m'humilier & luy crier merci,
Merci de l'aimer trop : car c'eſt ma ſeule offenſe:
Elle en eſt plus rebelle, & ſe plaiſt que ie penſe
Qu'vn courage ſi fier ne peut eſtre adouci:
Ce n'eſt pas toutesfois ce qui plus me tourmente,
Car ſa rigueur m'eſt douce, & mõ mal me cõtente,
Voyant mes beaux vainqueurs ſes yeux que i'aime
Ie me plains ſeulement de voir, que la cruelle (tant:
Ne croit pas que ie l'aime, & m'appelle incõſtant,
Ou dit que mes ennuis viẽnent d'autres que d'elle.

LXI.

Sommeil, paisible fils de la Nuict solitaire,
Pere alme nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire,
Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es tu contraire?
Pourquoy suis-ie tout seul rechargé de trauaux
Or' que l'humide Nuict guide ses noirs cheuaux,
Et que chacun iouist de ta grace ordinaire?
Ton silence où est-il? ton repos & ta paix,
Et ces songes vollans comme vn nuage épais,
Qui des ondes d'Oubli vont lauant nos pensees?
O frere de la Mort que tu m'es ennemi!
Ie t'inuoque au secours, mais tu es endormi,
Et i'ards tousiours veillãt en tes horreurs glacees.

LXII.

Si le pasteur de Troye, esleu diuinement
Pour iuger des beautez de trois grandes Deesses,
Dédaigna les grandeurs, la gloire, & les richesses
Pour la Grecque beauté, prix de son iugement:
I'en eusse faict autant: il fist fort sagement.
Car aupres de vos yeux pleins de douces rudesses,
Quels thresors, quels hõneurs, triõphes et hautesses
Pourroiẽt mouuoir mõ cœur si ferme en vo⁹ aimãt?
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire,
Quel trophee assez digne orneroit la victoire
Du cœur qui bien aimant vous pourroit acquerir?
O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,
L'or & les vains honneurs soyent cherchez du vulgaire,
Riẽ ne me plaist q̃ vous, pour vo⁹ ie veux mourir.

LXIII.

Rẽdez-vous plus cruels, beaux Yeux qui me bleſſez,
Ce traict doux & piteux m'ẽpoiſonne & me tue:
Ah! non, durez ainſi. Mon ame eſt combatuë
De trop de deſeſpoirs vous voyant courroucez.
Temperez ſeulement ces rayons élancez
Trop clairs et trop ardãs qui m'offuſquẽt la veuë,
Mais ne les baiſſez pas: car mon mal continuë,
Et mon eſpoir defaut quand vous les abaiſſez.
Doux, cruels, hũbles, fiers, gais & trẽpez de larmes,
Amour pour ma douleur trouue en vo⁹ aſſez d'ar-
D'agreables lãgueurs, et de plaiſans treſpas: (mes,
Bref, toutes vos façons, beaux Yeux, m'oſtent la vie,
Hé donc pour mon ſalut cachez-vous ie vous prie:
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXIIII.

Le tyran des Hebreux tranſporté de furie
Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens,
Que ie tue en maillot de penſers languiſſans,
Et ne touche à celuy qui menace ma vie.
Car luy deſia rusé fuyant ceſte turie
Se ſauue à la beauté qui domine mes ſens,
Et là tout aſſeuré rit des maux que ie ſens,
Et m'abuſe ſans fin par quelque tromperie:
Or' en ſes chauds regards ce penſer ſe formant,
Or' en ſes doux propos mon eſprit va charmant,
L'empriſonne et l'eſtraint en des chaiſnes peſantes:
Helas c'eſt le malheur qui m'eſtoit deſtiné,
Et que me preſageoyent deux eſtoiles luiſantes
Que ie vey ſur le poinct que ce meſchant fut né!

LXV.

Quand l'ombrageuſe Nuict noſtre iour decolore,
Et que le clair Phebus ſe cache en l'Occident,
Au Ciel d'aſtres ſemé les mortels regardant
Priſent or' ceſte eſtoile, & or' ceſte autre encore:
Mais ſi toſt qu'à ſon tour la matinale Aurore
Fait leuer le Soleil de rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux hõteux ſe vont perdant
Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.
Ainſi quand mon Soleil ſa ſplendeur va celant,
On voit deçà delà maint aſtre eſtincelant,
Et le monde abuſé mille Dames reuere.
Mais dés qu'il apparoiſt, adieu foibles clairtez,
Tout obiet s'obſcurcit, & ce Roy des beautez,
Cõme en ſon firmamẽt, dans tous les cœurs éclaire.

LXVI.

Que ie ſuis redeuable à la douce penſee
Qui nourrit mon eſprit de ſon bien ſeparé!
Iamais ſans tel ſecours ie n'euſſe tant duré,
Si fort de vos beautez ma poitrine eſt bleſſee.
Quand par crainte ou reſpect il faut force forcee
Que i'eſloigne voſtre œil dont ie ſuis éclairé,
Ie mourrois à l'inſtant triſte & deſeſperé
N'eſtoit ce reconfort de mon ame oppreſſee.
Mari, frere, vallets ne ſçauroyent l'empeſcher
Que iuſqu'à voſtre lict ne ſe puiſſe approcher,
Vous voit, vous entretient, vous eſtime admirable.
Las ſi vous l'entẽdiez que d'heur m'en aduiendroit!
Car vous diſant mon mal, ie ſçay qu'elle rendroit,
Moy contãt pour iamais, vous douce & pitoyable.

LXVII.

Amour choisis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et bastis ta fournaise en ma chaude poitrine,
I'estimeray tousiours ta cruauté benine,
Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.
I'ay veu tant de clairtez, de thresors, & d'attraits
D'vn œil doux, d'vn beau front, d'vne gorge yuoi-
Et gousté la douceur d'vne voix si diuine, (rine,
Que i'oublie à bon droit les maux q̃ tu m'as faits.
O Celestes beautez si pleines de merueilles!
O propos qui sonnez tousiours en mes oreilles,
Que vous m'auez tué d'vne douce rigueur!
Que vous auez ietté de soulphre sur ma flame!
Que vous m'auez laissé d'aiguillons dedans l'ame,
De pensers en l'esprit, & d'amours dans le cœur!

LXVIII.

Langue muette à mon secours tardiue,
Que m'a serui tant d'heur que i'ay receu
De voir ma Dame? aussi bien tu n'as sceu
Dire le mal, qui de repos me priue.
Propos bruslans, voix dolente & plaintiue,
Vostre faueur ceste fois m'a deceu:
Car vn seul mot hors de moy n'est issu
Propre à monstrer combien ma peine est viue.
Mais qui ne fut autant que vous surpris?
L'estonnement gela tous mes esprits,
Ie deuins sourd, sans pouls, & sans haleine:
Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,
Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,
Et ne restay qu'vne peinture vaine.

LXIX.

De quels couteaux fut mon ame bleſſee,
Et quelle flamme en mon cœur s'alluma,
Quand ſes beaux yeux de rigueur elle arma
Pour me tuer ſans l'auoir offenſee?
Que d'vne plainte en pleurant commencee
Ne fis-ie voir le dueil qui m'entama?
Ie l'eſſayay : mais la douleur preſſee
A mes propos le paſſage ferma.
Que ne leut-elle aumoins ſur mon viſage
Mes paſſions me voyant tout tranſi,
Palle mon teint, mes yeux couuerts d'ombrage,
Qui pour ma bouche alors crioyent merci?
Helas ! la Nuict m'oſta ceſt aduantage,
Et l'empeſcha qu'elle me viſt ainſi.

LXX.

Mes yeux accouſtumez au iour de voſtre veuë
Sont clos auſſi ſoudain que vous diſparoiſſez,
Et des autres beautez les rayons élancez
Ne ſont pour m'eſclairer qu'vne effroyable nuë.
Mon ame en vos cheueux eſt ſi bien detenuë,
Mes ſens de trop d'amour ſont ſi fort inſenſez,
Et vers vous mes deſirs tellement ſont dreſſez,
Qu'aucune autre beauté n'eſt de moy recogneuë.
Et ſi le Ciel ialoux me force à vous laiſſer,
Quelque mont, fleuue, ou bois que ie puiſſe paſſer,
Bien qu'aus deſerts glacés pour iamais ie m'habite,
Touſiours malgré le temps, la diſtance & les lieux,
Voſtre beauté diuine, ô celeſte Hippolyte,
Sera pres de mon cœur s'elle eſt loin de mes yeux.

LXXI.

Ie vay contant les iours & les heures passees
Depuis que de mon bien ie me suis separé,
Et qu'auec vn grand Roy des mortels adoré
I'ay choisi pour sejour ces campaignes glacees:
Amour qui vois sans yeux mes secrettes pensees,
Si ie t'ay iusqu'ici sainctement reueré,
Chasse, ô Dieu, le regret dont ie suis deuoré
Et tant de passions dans mon ame amassees.
Fay qu'auec moins d'ardeur ie desire à la voir,
Ou que de mon grand Roy congé ie puisse auoir,
Ou m'apprens à voller & me preste tes ailes,
Ou ne fay plus long temps mon esprit égarer,
Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,
Ou m'enseigne à souffrir des douleurs si cruelles.

LXXII.

Au nid des Aquilons en la froide Scythie,
Où iamais le Soleil ne se daigne leuer,
Ie ne puis, malheureux, de remede esprouuer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.
Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,
M'accõpagne par tout, par tout me vient trouuer,
Et parmi les rigueurs d'vn eternel Hyuer
Elle fait que mon ame en braise est conuertie.
Mais le plus grand ennuy, dont ie sois tourmenté,
C'est de sentir le feu sans en voir la clairté,
Mõ Soleil luit ailleurs quãd plus fort il m'ẽflame.
N'est-ce vn presage seur qu'en bref ie doy mourir?
Ie suis loin du plaisir qui me peut secourir,
Et porte en tous endroits le tourmẽt de mon ame.

CHANSON.

TANT que i'ay eu du sang, des soupirs, & des larmes,
I'ay payé le tribut à vostre cruauté,
Esperant folement par ma fidelité
De vos cruelles mains faire tomber les armes.
Ie n'ay plus ceſt espoir, mais i'ay bien cognoissance
Que pour plus m'affoiblir vous m'alliés outrageãt,
Ainsi qu'vn fier Tyran ses suiets va chargeant,
Pour les deffaire apres auec moins de defense.
Et bien ie mourray donc: & la fin de ma vie
Sera fin de mon mal, & de vostre desir.
Ie mourray bien contant de vous faire plaisir,
Mais faschè que de moy ne serez plus seruie.
C'est le poignãt regret qui m'oppresse & m'entame,
Et qui fait que ie meurs triste & desesperé,
Auec ceſt autre soing dont ie suis martyré,
Sçauoir apres ma mort que deuiendra mon ame.
Sa constance & sa foy, sa despouille meurtrie,
Son martyre enduré la doit faire sauuer:
Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuer,
Et damner à bon droit pour son idolatrie.
Car en vous seulement elle auoit sa fiance,
Au plus fort des tourmens vostre nom reclamoit,
N'adoroit rien que vous, & constante, affermoit
Qu'il n'estoit nul salut hors de ceſte creance:
Et qui plus est encor elle est tant obstinee
Que ceſte vieille erreur ne veut point delaisser:
Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaist de penser,
Que par trop vous aimer elle sera damnee.

COMPLAINTE.

QVELLE manie eſt egale à ma rage?
Quel mal ſe peut à mon mal comparer?
Ie ne ſçauroy ny crier, ny pleurer,
Preſſé du dueil qui groſſiſt mon courage.
Helas i'eſtouffe, & la fureur ſoudaine
Me cloſt l'ouye, & m'aueugle les yeux!
Mais ce m'eſt heur de ne voir plus les cieux,
Les cieux cruels, coupables de ma peine.
Au vaſe eſtroit maintenant ie reſemble,
Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rend:
Mon œil auſſi larme à larme reſpand
Ce qu'en mon cœur de riuieres i'aſſemble.
Maudit le iour que premier ie vey luire,
Pour eſtre eſclaue à ſi forte doulcur!
Le Ciel alors pleuuant tout ſon malheur
Verſa ſur moy ce qu'il auoit de pire.
Aſtres maudits, qui trop pleins de licence,
Maux & plaiſirs aux humains deſtinez,
Puis qu'en naiſſant de nous vous ordonnez,
Que nuiſt la faute, ou que ſert l'innocence?
Helas de rien! i'en puis ſeruir de preuue,
Qui n'ay iamais vn tourment merité:
Et toutesfois par voſtre cruauté
Plus miſerable au monde ne ſe treuue.
Tout eſt bandé pour me faire la guerre,
Par mes amis mille ennuis ie reçoy.
Que doy-ie faire? Il n'y a point pour moy
De Dieux au ciel, ny de Fortune en terre.
Dans les Enfers cherchon donc allegeance,

Eſteignent ſes feux ſi cuiſans,
Et n'y peut auoir d'aſſeurance
Qu'il n'ait paſſé deux fois douze ans.
Et puis la ieuneſſe indiſcrette
Bruſlant d'amoureuſe chaleur,
Ne ſçauroit retenir ſecrette
Vne ioye ou vne douleur:
De ſes faueurs elle ſe vante
Prompte, dedaigneuſe, arrogante,
Rien ne s'y peut voir d'arreſté,
Et ſon ame eſt plus inconſtante
Qu'vn flot deçà delà porté.
I'eſtime auſſi peu receuable,
Aumoins pour durer longuement,
Ceſte ardeur qu'on croit veritable
Du premier regard s'allumant.
L'Amour eſt foible à ſa naiſſance,
Mais le temps luy donne accroiſſance
Et le guide à perfection.
Il faut donc de la cognoiſſance
Pour fonder vne affection.
Mais ſur tout qui veut viure heureuſe,
La grandeur ne doit eſtimer.
L'amour des grands eſt dangereuſe,
Et ne ſe peut aſſez blaſmer,
Suiette au bruit & à l'enuie,
De mille ennuis elle eſt ſuyuie:
Celle qui s'y veut hazarder,
Se trouue à la fin aſſeruie
Au lieu qu'elle doit commander.
Chacun d'eux de ſoy tant preſume

Qu'il penſe eſtre aimé par deuoir:
Ils bruſlent comme on les allume,
L'œil d'autruy les fait eſmouuoir:
Et dés que leur ame eſt eſpriſe,
Fureur guide leur entrepriſe,
Tout conſeil arriere eſt laiſſé,
Puis ne font cas apres la priſe
Du bien qu'ils ont tant pourchaſſé.
Suyuez le conſeil des Deeſſes,
Qui n'ont aimé ſi hautement:
Et puis que vous eſtes maiſtreſſes,
Retenez le commandement.
Fuyez auſsi toute accointance
De ces muguets pleins d'apparance,
Qui ſe paiſſent de vanité,
Et qui fondent leur recompenſe
Plus au bruit qu'en la verité.
Si quelque heur en Amour ſe treuue
Il vient d'auoir bien ſceu choiſir,
Et ſur vne conſtante preuue
Auoir arreſté ſon deſir.
Celuy qui garde en ſa penſee
Vne amour de loing commencee,
Touſiours ſagement retenu,
Et qui ne l'a iamais laiſſee,
Merite eſtre bien reconnu.
Celuy qui diſcret & fidelle
Sans gemir s'eſt laiſſé bruſler,
Et à qui la peine cruelle
N'a iamais rien fait deceler:
Qui cache au dedans ſon martyre,

Que la peur d'aimer ne retire,
Et trouue au mal contentement,
Tel ſeruiteur ſe peut elire
Sans auoir peur du changement.

CHANSON.

SI toſt que voſtre œil m'eut bleſſé,
Tant de feu s'eſpriſt en mon ame,
Que ie n'euſſe iamais penſé
Pouuoir ardre en plus chaude flame.
Mais croiſſans en vous chacun iour
Les graces qui vous font ſi belle,
I'ay veu croiſtre auſſi mon amour
Touſiours de quelque ardeur nouuelle.
Elle eſt ore à l'extremité,
Plus grande on ne la ſçauroit rendre:
Ne croiſſez donc plus en beauté,
Ou vous me mettrez tout en cendre.

CHANSON.

HELAS Tyran plein de rigueur
Modere vn peu ta violence,
Que te ſert ſi grande deſpenſe?
C'eſt trop de flammes pour vn cœur.
Eſpargnes-en vne eſtincelle,
Puis fay ton effort d'émouuoir
La fiere qui ne veut point voir
En quel feu ie bruſle pour elle.
Execute, Amour, ce deſſein,
Et rabaiſſe vn peu ſon audace,
Son cœur ne doit eſtre de glace,
Bien qu'elle ait de neige le ſein.

STANSES.

SI *l'angoisse derniere en rigueur est semblable*
Au mal de mon esprit, le mortel miserable
Despitant les hauts cieux, a fort iuste raison,
Les cieus qui trop cruels pour mourir l'ōt fait naistre:
Mais las! vn si grand mal que le mien ne peut estre.
La mort & ma douleur sont sans comparaison.
En la mort seulement se corrompt la matiere,
Qui tient des elemens: l'ame demeure entiere,
Franche & libre du corps, & s'en reuolle aus cieux.
En ceste mort d'Amour, inhumaine & cruelle,
Mon esprit se diuise, & sa part immortelle,
Que plus chere ie tiens, s'en va quant & vos yeux.
Amour qui de tes mains en as faict le partage,
Tu me fais trop cognoistre à mon desauantage,
Qu'on ne doit vn enfant pour Arbitre choisir.
L'intellect, la raison, tu le laisse' à ma Dame,
Et à moy seulement ceste part de nostre ame,
Où sont les passions, la crainte, & le desir.
Las! i'en porte en mon cœur en si grād' abōdance,
Qu'on pleurant ie m'estonne, accablé de souffrance,
Comment pour y durer mes esprits sont si forts.
On dit qu'on peut mourir d'vne douleur trop forte,
Mais ie croy le contraire, au mal que ie supporte:
Car la seule douleur donne vie à mon corps.
Tout ainsi qu'vn flambeau quand l'humeur nourriere
Commence à luy faillir, iette haut sa lumiere,
Et scintille plus fort sur le poinct qu'il defaut:

Tout ainſi, malheureux, lors que ma fin arriue
Mon feu ſe fait plus chaud, & ma douleur plus viue,
Le plus rude en Amour c'eſt le dernier aſſaut.
Peu ruſé que i'eſtois, ie me faiſois accroire
Quand Amour de mon cœur eut la premiere gloire,
Que mon mal fuſt dés lors à ſon extremité:
Mais helas ! ie cognoy par ſes nouuelles breches,
Qu'il a pour les enfans de moins poignantes fleches,
Et qu'auecque noſtre âge il croiſt ſa cruauté.
Cõme on voit bien ſouuẽt vne eau foible & debile,
Qui du cœur d'vn rocher goutte à goutte diſtile,
Et ſert aux paſtoureaux pour leur ſoif eſtancher,
Par l'accroiſt d'vn torrẽt plus fiere & plus hautaine
Emporter les maiſons, noyer toute la plaine,
Et rien qui ſoit deuant ne pouuoir l'empeſcher.
De ma premiere amour le cours eſtoit ſemblable,
Elle erroit peu à peu, çà & là variable,
Le moindre empeſchement la pouuoit arreſter:
Mais ce nouueau deſir la rend ores ſi forte,
Que malgré la raiſon tous mes ſens elle emporte,
Et ma foible vertu n'y peut plus reſiſter.
O moy trois fois heureux, ſi ma libre penſee
Du puiſſant trait d'Amour n'euſt point eſté bleſſee!
Tous ces autres ſoucis bourreaux de nos eſprits,
La folle ambition, le ſoing, la conuoitiſe,
Et tant de vains honneurs que l'ignorance priſe,
Comme trop bas pour moy i'auois tous à meſpris.
Ie les dedaignois tous, & n'auois point de crainte
De voir ma volonté ſi laſchement contrainte,
Appris dés ma ieuneſſe à dreſſer l'œil aux cieux:
Et tenant vers le cœur vne ſi ferme roche,

Que rien pour l'assaillir n'en pouuoit faire approche
Sinon la passion commune aux plus grands Dieux.
Helas i'en suis vaincu ! ie la sens qui sacage,
Comme vn fier ennemi, les forts de mon courage.
Ie me rends, mais en vain : son courroux ne s'esteint,
Elle brusle mon cœur d'vne flamme eternelle,
Et me laisse au pouuoir d'vne ieune cruelle
Qui croit le feu d'Amour n'estre riẽ qu'vn feu peint.
Ce n'est pas toutesfois le subiet de mes plaintes
Qu'Amour dedans mon sang ses sagettes ait teintes:
Ie n'accuse le ciel pour vn si beau malheur,
Ny pour me voir au ioug d'vne Maistresse dure:
Car ce m'est reconfort de penser que i'endure
Pour la plus grand' beauté la plus griefue douleur.
Ie me plains seulement que l'astre de ma vie
Sa diuine clairté si soudain m'ait rauie:
A peine il apparoist lors que ie suis priué,
Et l'œil ma seule guide en l'amoureux voyage,
Peu fidelle, me laisse au plus fascheux passage:
Las dés le poinct du iour mon soir est arriué!
Pauures yeux desolez, qui vous souliez tant plaire
En l'obiet bien aimé de ma douce contraire,
Et de m'auoir trahy vous teniez glorieux,
Faites de vostre erreur maintenant penitence,
Et deuenez torrens pour pleurer ceste absence:
Mais pour la biẽ pleurer c'est trop peu que deux yeus.

FIN DES AMOVRS
D'HIPPOLYTE.

ELEGIES.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

ELEGIE I.

APRES *auoir paſſé tant d'eſtranges*
trauerſes,
Apres auoir ſerui tant de beautez di-
uerſes,
Auoir tant combatu, trauaillé, ſup-
porté
Sous la charge d'Amour le guerrier indomté:
Ie penſois à la fin, rompu de tant de peine,
Auoir eu mon congé de ce grand Capitaine,
Me retirer chez moy, remporter ma raiſon,
Et paſſer le ſurplus de ma ieune ſaiſon
En repos, doucement, ſoulageant mes penſees
Du plaiſant ſouuenir des fortunes paſſees.
Ainſi qu'vn vieux guerrier maladif & caſſé,
Qui a d'vn braue cœur mille dangers paſſé,
A cheual & à pied, en bataille rangee,
En approche, en aſſaut d'vne place aſſiegee,
Enduré chaud & froid, couru, veillé, cherché,
Surpris ſes ennemis en embuſche caché,
Acheptant le ſçauoir & l'honneur de la guerre

Du cher prix de ſon ſang reſpandu ſur la terre:
En fin il ſe retire honoré iuſtement,
Et ſent entre les ſiens vn grand contentement,
Racontant ſa proüeſſe en tant & tant d'allarmes,
Et qu'il a faict eſſay de toutes ſortes d'armes.
I'en penſois faire autant loing d'Amour retiré,
M'aſſeurant fermement auoir tout enduré:
Et que quand il voudroit autrefois me reprendre,
D'autres nouueaux tourmens ie ne pouuois attendre.
I'auois porté l'ennuy d'aimer ſans eſtre aimé,
I'auois ſans recueillir pour vn autre ſemé,
I'auois ſouffert la mort qu'on ſent pour vne abſence,
I'auois au deſeſpoir long temps fait reſiſtance,
I'auois ſenti le mal, qui vient d'eſtre priué
D'vn grand contentement dés qu'il eſt arriué:
Puis i'auois ſouſtenu le regret & la rage
D'aimer plus que mon cœur, vne Dame volage:
I'auois eſté ialoux, inſensé, furieux,
Portant la glace au cœur & le feu dans les yeux:
Et ſi quelque autre peine en reſerue ſe treuue,
Ainſi qu'il me ſembloit, i'en auois faict eſpreuue.
Mais ce n'eſtoit qu'vne ombre, or' helas! ie le ſens,
Depuis que vos regars, enchanteurs de mes ſens,
M'ont embraſé l'eſprit d'vne flamme immortelle,
Depuis que voſtre main, pour mõ malheur trop belle,
M'a volé ma raiſon, & m'a percé le cœur
D'vn trait enuenimé de ſoucis & de peur.
Las! on dit que l'Amour oſte la cognoiſſance,
Et ce Dieu trop cruel pour croiſtre ma ſouffrance
Me rend les yeux plus clairs, à fin de voir mon mal,
Et qu'à voſtre grandeur ie ne ſuis pas eſgal.

Ie le cognois assez, dont ie me desespere:
Mais en le cognoissant ie ne puis le contraire,
Et faut qu'en voyant bien mon malheur preparé,
Les yeux ouuerts ie coure au naufrage asseuré.
Ma Dame, en ce seul poinct vous pouuez bien co-
Que de ma liberté ie ne suis plus le maistre: gnoistre
Donc helas! si ie fauls vous osant adorer,
C'est par vne contrainte: Amour me fait errer,
Amour qui me transporte auec tant de puissance
Qu'en voyant que ie fauls, ie sousliens mon offense.
Ie dy que ie fay bien d'oser aimer vos yeux,
Et qu'vn esprit diuin tend tousiours vers les cieux:
Ie dy que ma douleur qui de vous prend naissance,
De mon loyal seruice est digne recompense:
Et que le mal d'Amour, qui me guide au trespas,
Vaut mieux que tous les biens qu'on reçoit icy bas.
Aussi durant mon mal ce qui plus me trauaille
C'est helas que i'ay peur que le tourment me faille:
Car ie sens en souffrant tant de contentement,
Que ie ne crains rien tant que d'estre sans tourment.
On dit que les Martyrs courageux & fidelles
S'esiouissoyent, contens, en leurs peines cruelles:
Celuy qui pour la Foy plus de maux supportoit
Dessus ses compagnons la victoire emportoit,
Se reclamoit heureux, & chantoit au supplice
Pendant que lon faisoit de son corps sacrifice.
De moy i'en fais autant: car ie meurs pour ma foy,
Et me tiens bien-heureux du mal que ie reçoy:
Et ce qui plus me plaist, languissant de la sorte,
C'est que ie suis tout seul en ma passion forte,
Et ne sçaurois sentir de plus cruel malheur

Que ſi quelque autre amant égalloit ma douleur.
Ie fais vn magazin de ſoucis & de peines,
De triſtes deſeſpoirs & de morts inhumaines:
I'en garde pour le iour & pour l'obſcurité,
Ne voulant demeurer ſans eſtre tourmenté.
Car ſi ie ne ſuis propre à vous faire ſeruice,
Aumoins ce m'eſt hõneur que pour vous ie languiſſe:
C'eſt pourquoy de tourmens ie ſuis ſi deſireux,
Veu que ſans mes tourmens ie ſerois malheureux:
Et le iour que ie ſens quelque nouuelle attainte
Ie reuere ce iour comme vne feſte ſaincte.
Ie vous ſuis donc, ma Dame, obligé grandement,
Puis que pour vous aimer i'ay ceſt heureux tourmẽt.
Or ne m'eſtimez point eſtre ſi temeraire
D'attẽdre en vous ſeruant quelque plus grãd ſalaire:
Car puis que mes douleurs ie ne vous puis payer,
I'aſpireroi en vain à plus riche loyer.
Ie deſire ſans plus, que vous ſoyez contente
Que ie prenne de vous ce bien qui me tourmente,
Que ie viue pour vous, que ie meure par vous,
Et que vos yeux cruels ne me ſoyent iamais doux,
Car de mon ſeul penſer ie reçoy tant de gloire,
Et de ce que i'oſay debatre la victoire
En la guerre d'Amour, où ie perdi le cœur,
Qu'eſtant de vous vaincu ie m'eſtime vainqueur,
Et ſens mon amitié trop bien recompenſee
Alors qu'il me ſouuient du vol de ma penſee.

ELEGIE II.

QVE ie fu malheureux de me laiſſer reprendre!
Non, ie deuois mourir pluſtoſt que de me rendre,
La mort m'euſt eſté belle & fauorable auſſi,
Veu que meſme en viuant ie ſuis mort & tranſi:
Ie ſuis mort pour le bien, & ie vy pour la peine,
D'vne vie ennuyeuſe, importune, inhumaine,
Pleine de deſeſpoirs, longue pour les malheurs,
Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.
Las! i'ay fermé les yeux pour ne voir ma miſere:
Deuois-ie pas penſer que mon ſeul aduerſaire,
Mon mortel ennemi iuſtement courroucé,
Amour, que i'auois tant par mes vers offenſé,
Ne ceſſeroit iamais qu'il n'en euſt pris vengeance,
Et qu'il n'euſt chaſtié ma folle outrecuidance?
Ie le deuois penſer: mais ie ne l'ay pas faict,
Mon orgueil & mon cœur à ce coup m'ont deffait.
I'eſtois ſi temeraire & ſi plein de ieuneſſe,
Que i'eſtimois qu'Amour n'auroit la hardieſſe
De s'attaquer à moy, moy qu'vn iuſte dédain
Auoit tout fraiſchement garanti de ſa main:
Auſſi n'eſt-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire,
Iamais plus de mon cœur il n'euſt eu la victoire,
Ie l'euſſe bien touſiours contre luy defendu:
C'eſt à vous ſeulement que ie me ſuis rendu,
Ma Dame helas! c'eſt vous qui renchaiſnez mõ ame,
Vous renaurez mon cœur, vous attiſez la flame
Qui bruſle mon eſprit tellement allumé,

Qu'il ne ſera long temps ſans eſtre conſumé,
Pourquoy donc ce cruel prend il ſi grand audace?
Pourquoy me pourſuit-il & me donne la chaſſe?
Pourquoy faut-il le braue, & ſe rit de me voir
Encor vn autre fois reduit ſous ſon pouuoir?
Ce n'eſt par ſon effort: i'auois perdu la crainte
De voir iamais par luy ma franchiſe contrainte,
Et ſi de ces propos il ſe trouue irrité,
Qu'il me face r'auoir ma chere liberté:
Qu'il s'accorde auec vous qui en eſtes geolliere,
Et deliurez mon ame en vos yeux priſonniere:
Puis qu'il ſe mette aus chãps garni d'arc et de traits,
Qu'il vſe de regards, de douceurs & d'attraits,
Pourueu que ie ſois ſeur de vos yeux que i'adore,
Pour voir s'il pourra bien me captiuer encore:
Mais il n'en fera rien, il cognoiſt trop mon cœur,
Dont voſtre a il ſeulement pouuoit eſtre vainqueur.
Ie cognoy maintenant que noſtre ame diuine
Tenant touſiours du Ciel, lieu de ſon origine,
Preſage nos malheurs deuant que d'aduenir,
Et nous en aduertit, à fin d'y preuenir:
Ou que quelque Démon, ou quelque autre puiſſance
Nous fait deuant le mal en auoir cognoiſſance.
De mon mal toute choſe aſſez m'aduertiſſoit,
Oyant parler de vous le cœur me fremiſſoit,
Ma couleur ſe changeoit, mon ame eſtoit eſmeuë:
Bref, ie vous redoutois ains que vous auoir veuë,
Comme mon ennemie, & celle qui deuoit
Me rendre entre les mains d'vn qui me pourſuiuoit.
Il me ſouuient touſiours que ie mourois d'enuie
De voir vos yeux diuins les meurtriers de ma vie,

Et de parler à vous, d'autant qu'on me disoit
Que le Ciel vous aimoit & vous fauorisoit,
Qu'il se plaisoit en vous, & qu'il vous auoit faitte
Pour monstrer ici bas quelque chose parfaitte.
Or bien que de vous voir il ne fust malaisé,
Et que de ce desir mon cœur fust embrasé,
L'heur qui m'accompagnoit fit tant de resistance
Que pour lors mon desir n'eut aucune puissance,
Quelque chose en chemin tousiours me retardoit:
Car lors d'vn œil benin le Ciel me regardoit.
Il m'auoit prins en charge, & pere debonnaire
Destournoit loin de moy toute chose contraire:
Mais depuis quelque temps helas i'ay trop congnu,
Qu'il m'estoit par ma faute ennemi deuenu:
Et au lieu qu'il souloit m'estre si fauorable,
Il semble qu'il se plaise à me voir miserable.
De cent mille malheurs il me vient assaillir,
Il fait dessous le faix mon pauure cœur faillir:
Et à fin que ma peine à iamais continuë
Helas! il a permis que ie vous aye veuë:
Et vrayment bien qu'il soit contre moy depité,
Encor eut il pitié de ma calamité.
Car le iour malheureux que ie vous vey si belle,
Iour de mon infortune & de ma mort cruelle,
Il ne fit que pleuuoir, l'air estoit tout noircy,
Et se tenoit couuert d'vn grand voile obscurcy,
Soit qu'il le fist d'ennuy de ma perte prochaine,
Ou qu'il portast le dueil de ma mort inhumaine:
Mesme ce iour maudit comme ie m'auancé
Pour sortir du logis, le pié ie me blessé.
Mais le malheur que i'eu pour guide en mon voyage

Fit que ie ne pris garde à ce mauuais preſage:
Toutesfois par trois fois ie voulu retourner,
Et mon mal à la fin ie ne peu deſtourner:
Mais qui ſe fuſt douté qu'Amour euſt eu puiſſance
De me ranger alors ſous ſon obeiſſance?
On dit qu'Amour ne naiſt que de l'oiſiueté,
Et iamais en vn lieu ie n'eſtois arreſté,
I'eſtois hors de repos, ie n'auois point de ceſſe,
Les ſoucis me faiſoyent vne angoiſſeuſe preſſe,
Long temps deuant le iour i'en eſtois reſueillé:
Et bref, ie me ſentois tellement trauaillé
Que i'eſtois las de viure, & penſois que ma vie
Aux plus cruels malheurs fut alors aſſeruie:
Mais lors que ie vous vey, ſoudain ie cogneu bien
Qu'aupres du mal d'Amour tout autre mal n'eſt riẽ.
Dés que ie vey vos yeux i'oubliay tout affaire,
Meſmes ie m'oubliay: car ie ne peu diſtraire
Mes yeux de vos regards, mes yeux me trahiſſoyent,
Car volontairement vers vous ils s'adreſſoyent:
Et voyant flamboyer voſtre lumiere ſaincte,
Eſtonnez & rauis ils vaciloyent de crainte,
S'en retiroyent vn peu, puis ils vous regardoyent
Pendant que tous mes ſens de frayeur ſe rendoyent,
Et que cent mille eſprits pleins de ſubtile flame
Troubloyent mon ſang eſmeu, ma raiſon & mõ ame.
Ie cogneu bien mon mal quand mõ cœur l'eut receu,
Mais las! ce fut trop tard que ie m'en apperceu.
Ie fay comme la Biche alors qu'elle eſt bleſſee
Et qu'elle ſent d'vn trait ſa poitrine percee:
Elle fuit le chaſſeur, mais elle ne fuit pas
La fleche & la douleur qui cauſent ſon treſpas.

Ainſi ie vous laiſſay : car i'auois eſperance
D'empeſcher que ce mal ne prendroit accroiſſance.
O dommageable eſpoir tu n'es plein que de vent!
Hé pourquoy ſans ceſſer nous vas-tu deceuant?
Ie retourne au logis bruſlant d'ardeur cruelle,
Lors ie congnu ſoudain ma playe eſtre mortelle,
Et que le fer qu'Amour au cœur m'auoit caché,
Par la mort ſeulement pourroit eſtre arraché.
Ie ſentois la poiſon dans mes os eſcoulee
Qui faiſoit ſes efforts : mon ame eſtoit bruſlee,
Mon cœur eſtoit ſaiſi, mes eſprits languiſſoyent,
Mille penſers confus dedans moy s'amaſſoyent:
I'eſtois confus moymeſme, & ne ſçauois que faire
Sinon de blaſphemer la Fortune contraire:
Puis ie m'en repentois, de crainte d'offenſer
Ces courtois ennemis qui me font treſpaſſer,
Ie veux dire vos yeux, dont la puiſſance ſaincte
Fait que l'on tient Amour en honneur & en crainte.
Las! dés ce triſte iour que ie languis ainſi,
De choſe que ce ſoit ie n'ay plus de ſouci:
Ie fuy tous les esbats où ie me ſoulois plaire,
Ie me tiens à l'eſcart pour eſtre ſolitaire:
Et pour penſer en vous c'eſt tout mon reconfort,
Et rien que ces penſers n'ont empeſché ma mort,
Mort que i'auancerois, veu le mal que i'endure:
Mais ie crains, me frapant, toucher voſtre figure,
Qu'Amour deſſus mon cœur graua ſi viuement
Qu'elle ne doute rien fors la mort ſeulement.
Or ie veux donc durer pour la rendre durable,
Et ne veux plus nommer mon eſtat miſerable:
Mais ie diray qu'Amour m'eſt bien doux & benin

De tenir en mon cœur vn portrait si diuin
Et si beau que luymesme à fin qu'il le contemple,
Iamais ne m'abandonne & fait de moy son temple.

ELEGIE III.

CELVY qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,
A le cœur tout autour de rochers enfermé,
Il est tout despouillé d'affections humaines,
Il n'ha point de poulmons, ny de sang, ny de veines,
Et ne merite pas que le bel œil du iour
Luise à ses yeux, priuez des lumieres d'amour.
Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,
Qui ne suis point conceu des flots de la marine,
Animé d'vn beau sang, d'vn esprit & d'vn cœur,
Ie recognois Amour pour maistre & pour vainqueur:
Et quand de le quiter il me prendra l'enuie,
Que les flammes du Ciel mettent fin à ma vie:
Encor qu'en le suiuant & viuant amoureux
Ie sois diuersement heureux & malheureux.
Vrayment ie suis heureux, & tel ie me confesse,
D'estre né pour seruir vne telle Deesse,
Que le plus cher thresor de la terre & des Cieux
Ne se peut égaler à vn clin de ses yeux:
Et semble que Nature à plaisir l'aye faitte,
Pour faire voir en terre vne chose parfaitte.
Car tout ce que lon voit qui nous peut contenter,
Qui vous rauit les cœurs, & qui nous fait gouster
Ici bas des douceurs de la gloire eternelle,
Loge dedans les yeux d'vne Dame si belle:

Et c'eſt ce qui me fait bien heureux eſtimer
Sentant d'vn feu ſi clair ma poitrine enflammer,
Si biẽ qu'aux plus grans maux qu'en aimant ie ſup-
D'vn ſi beau ſouuenir mõ cœur ſe reconforte. (porte,
Or ſi de ce penſer naiſt mon contentement,
Ce penſer tout de meſme enfante mon tourment,
C'eſt ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:
Deux ruiſſeaux differens coulent d'vne fontaine.
L'heur qui me rẽd heureus fait naiſtre mõ malheur.
Et de mon plus grand bien procede ma douleur.
Car ce qui me contente & qui cauſe ma gloire,
C'eſt de penſer aux yeux qui ont ſur moy victoire,
Et que i'ay eu le cœur d'aimer en ſi haut lieu,
Que celle que ie ſers feroit ſeruir vn Dieu,
Ou quelque choſe encor de plus haut ain merite,
Si rien plus grand qu'vn Dieu dedãs le Ciel habite.
Suis ie donc pas heureux d'aimer ſi hautement?
Et plus heureux encor ſi ie meurs en l'aimant?
Certes c'eſt vn grand heur: mais ſi lon conſidere
Il eſt accompagné d'vne extreme miſere,
De crainte & de ſoucis qui me font ſoupirer,
Sans me promettre rien dont ie puiſſe eſperer.
Car en me propoſant la parfaitte excellance
De celle qui me tient ſous ſon obeiſſance,
Les beaux lis de ſon teint, ſes propos gracieux,
La puiſſance des traits que decochent ſes yeux,
La douce maieſté qui luiſt deſſus ſa face:
Et ſçachant d'autre part ſa grandeur & ſa race,
Helas! ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,
Et qu'vn aueuglement a ſaiſi mes eſprits,
Que mon vol eſt trop haut, & que pour recompenſe

Vn triſte deſeſpoir punira mon offenſe:
Toutesfois le ſçachant ie ne puis me rauoir,
Et plus ie vais auant plus ie pers le pouuoir.
Car quand le deſeſpoir me donne quelque atteinte,
La figure en mon cœur ſi diuinement peinte
S'offrant deuant mes yeux, me fait perſeuerer
Tant que le deſeſpoir ne m'en peut retirer,
Bien que trop importun ſans ceſſe il me trauaille
Et que mille penſers me liurent la bataille.
Las! ſi toſt que ie ſuis à par moy retiré,
Quelqu'vn de ces penſers contre moy coniuré
Me dreſſe l'eſcarmouche, & va preſſant mon ame,
Me propoſant touſiours la grandeur de ma Dame.
Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,
La race & les vertus de tant de grands ſeigneurs,
Deſireux comme moy du bien qui me tourmente,
Et qui n'ont peu iouïr du fruict de leur attente.
Chetif (ce dy-ie alors) que veux-ie deuenir?
Oſé-ie bien penſer de pouuoir paruenir
Iuſqu'à ſi haut degré pour choſe que ie face,
Apres tant de ſeigneurs grands de biens & de race?
Et ſur ce deſeſpoir qui me preſſe & me poind,
Helas! c'eſt fait de moy, ie ne me cognoy point,
Ie fay mille diſcours, ie reſue & me dépite,
Maudiſſant le malheur où ie me precipite:
Ie me plains de l'Amour d'où me vient ce ſouci,
Ie regarde le Ciel comme vn homme tranſi,
Ce pendant que mes yeux ſource de mon dommage,
Coulans de larges pleurs m'arroſent le viſage.
Las! ſi pour bien aimer on eſtoit auancé,
Ie ſçay que ie ſerois ſur tous recompenſé,

Comme le mieux aimant : car mon amour loyale
N'en trouuera iamais aucune qui l'eſgale:
Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,
Non plus que les beautez dont ie ſuis arreſté,
Et qui me font contant & triſte tout enſemble,
Ne trouueront iamais choſe qui leur reſſemble.
Eſt-ce pas bien aimer, que de ne rien penſer
Qu'en ce bel œil meurtrier, qui me fait treſpaſſer,
Viure de ſa lumiere, & la perdant de veuë
Demeurer tout couuert d'vne effroyable nuë:
Eſperer quelquefois, & puis n'eſperer rien,
Seruir fidellement ſans attente de bien,
Diſcourir ſans diſcours, viure touſiours en crainte,
N'auoir dedans le cœur qu'vne figure emprainte,
Pour vn mot de trauers ſouffrir mille treſpas,
Perdre par vn martel & repos & repas,
Se laiſſer conſommer d'vne flamme cuiſante,
Et trouuer ſa douleur agreable & plaiſante?
I'aime ainſi malheureux, toutesfois ie ne puis
Me promettre en aimant le bien que ie pourſuis:
Mais plus ie vais auant, plus s'approche ma peine,
Laiſſant derriere moy l'eſperance lointaine.
Las! pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir
De penſer au malheur qui me doit aduenir:
Et ce qui plus me trouble & renforce ma plainte,
C'eſt lors que ie preuoy qu'il faudra par contrainte,
Ou par voſtre vouloir qu'en bref vous vous chãgiez,
Et qu'aux loix d'vn mari ſerue vous vous rengiez,
Mais deuant qu'il aduienne, ô Mort, ie te ſupplie
De vouloir par pitié mettre fin à ma vie:
Et pluſtoſt que de voir ce deſaſtre approcher,

Que le Ciel me transmue en pierre ou en rocher:
Aussi bien s'il aduient, ma douleur excessiue
Ne souffrira iamais qu'vne heure apres ie viue.
Toutesfois quād le Ciel pour m'outrager plus fort,
En ce temps malheureux retarderoit ma mort,
Emportant ma douleur ie quitterois la France,
Comme indigne de voir vostre heureuse presence:
Et m'en irois choisir triste & desesperé,
Aux pais estrangers quelque lieu separé,
Sauuage, inhabité, desert, & solitaire,
Pour maudire à mon gré la Fortune aduersaire:
Et passerois ainsi le reste de mes iours,
Compagnon des Lyons, des Serpens, & des Ours.
Il est vray q̄ ie veux, quelque ennuy qui m'auiēne,
Que de vos yeux diuins sans cesse il me souuienne:
Car parmi les rochers & les antres secrets
Le matin & le soir en faisant mes regrets
I'apprendray vostre nom aux murmurans riuages,
Aux oiseaux passagers & aux bestes sauuages,
Qui viendront pour m'ouir des forests d'alentour,
Et plaindront en longs cris ma peine & mon amour.
Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix lassee
Sera de trop crier enroüee & cassee,
Ie m'en iray choisir les arbres les plus droits,
Pour grauer sur l'escorce en mille & mille endroits
Ce beau nom que i'adore entre tous admirable,
Qui me fait estimer mon trauail agreable:
Mais ie suis trop certain qu'vn tel esloignement
Ne me souffriroit pas viure si longuement.
Car du feu de vos yeux ma vie est allumee,
Qui sera les perdant aussi tost consumee.

ELEGIE IIII.

POVR gage de ma foy, & pour monstrer l'enuie
Que i'ay de vous seruir durant toute ma vie,
Et mesme apres la mort, puis qu'apres le trespas
On garde vn souuenir des choses d'icy bas:
En vous offrant ces vers ie vous offre, ma Dame,
Mõ sang, mes yeux, mõ cœur, mon esprit, & mõ ame,
Et d'auantage encor si i'ay quelque pouuoir:
Faites moy tant de bien que de le receuoir
Comme vostre qu'il est, bien que vostre merite
Ne doiue faire cas de chose si petite,
Si vous ne mesurez mon vouloir qui me rend,
En vous obeïssant, audacieux & grand.
Vous n'estimerez point, s'il vous plaist, que ie pense
Faire auec du papier preuue de ma constance,
Et qu'en le faisant plaindre & me plaignant aussi,
Ie vous vueille conter mon amoureux souci,
Et de quelles douleurs ma pauure ame est chargee
Depuis que sous vos loix vous la tenez rangee.
Non, ie ne le veux point: il faut que mon deuoir,
Mon seruice & ma foy vous le facent sçauoir,
Et qu'auecque le temps vous ayez cognoissance
De ce qui sera deu à ma perseuerance.
Ce que ie vous requiers pour mõ plus grand desir,
C'est que tant seulement vous preniez le loisir
De me voir endurer en vous faisant la preuue
Qu'vne si ferme amour que la mienne on ne treuue.
Et si vous en doutez, pour le commencement

N'ayez point de pitié de mon cruel tourment,
Et sans vous soucier de me voir en martyre,
Permettez que mon cœur vostre se puisse dire,
A fin que vos beautez que ie veux adorer
Luy facent constamment les tourmens endurer:
Et ie suis asseuré que le temps qui tout brise,
Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,
Fera de vostre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher,
Et le cœur inhumain d'vne beste cruelle.
Or en vous cognoissant si diuine & si belle
Ie ne le puis penser : veu que la cruauté
N'accompagne iamais vne diuinité.
Toutesfois quand du Ciel la maligne influence,
Quand l'obstiné malheur qui depuis ma naissance
Marche sur mes talons, & quand vostre rigueur
Empescheroyent le bien que dessert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extréme,
Et quãd pour vous aimer cẽt fois plus que moymesme
Ie n'aurois à la fin qu'vn refus asseuré,
Qui rendist mon espoir du tout desesperé,
Dont d'extreme douleur ie perdisse la vie,
Si n'aurois-ie regret de vous auoir seruie:
Car pensant seulement que ie mourrois pour vous,
Mon trespas me seroit bien agreable & dous.
Voyla comment, ma Dame, il ne se sçauroit faire,
Que de vostre amitié ie me peusse distraire.
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser,
Que vous n'auez pouuoir de me recompenser,
A cause de la loy : loy vrayment trop estrange,
Qui sous la volonté de personne vous range.

Qui n'ha point d'amitié : loy cruelle assemblant
Auec le doux Printemps l'Hiuer triste & tremblãt,
Le chaud auec le froid, & la gaye ieunesse
Auec tous les soucis d'vne palle vieillesse.
Si la loy vous retient, vous n'auez pas raison:
» Car l'Amour & la Loy sont sans comparaison.
» Amour est vn grand Dieu qu'vn chacun doit en-
» Et cil qui ne le suit est indigne de viure, (suiure,
» Et de voir le Soleil. Or si l'Amour est Dieu,
» Iamais l'humaine Loy contre luy n'aura lieu.
» Car il faut qu'au plus grãd tousiours le petit cede,
» Et l'Amour en grandeur toutes les loix excede.
Et dauantage encor la Nature est pour moy.
» La Nature est tousiours plus forte que la Loy:
» Et quand Nature parle & monstre sa puissance,
» La Loy foible se taist & rend obeissance.
» Ainsi donc sans raison, Maistresse, vous doutez,
Et pechez contre Amour, à qui vous resistez:
Il s'en faut repentir de peur qu'il ne se venge,
Comme il se vengera si ce vouloir ne change:
Car iamais de fureur il n'est plus embrasé,
Que s'il voit son pouuoir tant soit peu mesprisé.
Si vous vous arrestez doutant de ma constance,
Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste asseurance,
Qui me rendroit d'Amour satisfait & contant,
Ie n'aurois le pouuoir de vous estre inconstant:
Et bien qu'auparauant i'eusse eu le cœur volage,
I'aurois occasion de changer de courage.
» L'homme est bien miserable ingrat & insensé
» Qui ne fait plus seruice estant recompensé:
» Car plus de bon vouloir on nous fait apparoistre,

N'ayez point de pitié de mon cruel tourment,
Et sans vous soucier de me voir en martyre,
Permettez que mon cœur vostre se puisse dire,
A fin que vos beautez que ie veux adorer
Luy facent constamment les tourmens endurer:
Et ie suis asseuré que le temps qui tout brise,
Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,
Fera de vostre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher,
Et le cœur inhumain d'vne beste cruelle.
Or en vous cognoissant si diuine & si belle
Ie ne le puis penser : veu que la cruauté
N'accompagne iamais vne diuinité.
Toutesfois quand du Ciel la maligne influence,
Quand l'obstiné malheur qui depuis ma naissance
Marche sur mes talons, & quand vostre rigueur
Empescheroyent le bien que dessert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extréme,
Et quãd pour vous aimer cẽt fois plus que moymesme
Ie n'aurois à la fin qu'vn refus asseuré,
Qui rendist mon espoir du tout desesperé,
Dont d'extreme douleur ie perdisse la vie,
Si n'aurois-ie regret de vous auoir seruie:
Car pensant seulement que ie mourrois pour vous,
Mon trespas me seroit bien agreable & dous.
Voyla comment, ma Dame, il ne se sçauroit faire,
Que de vostre amitié ie me peusse distraire.
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser,
Que vous n'auez pouuoir de me recompenser,
A cause de la loy : loy vrayment trop estrange,
Qui sous la volonté de personne vous range.

Qui n'ha point d'amitié : loy cruelle assemblant
Auec le doux Printemps l'Hiuer triste & tremblãt,
Le chaud auec le froid, & la gaye ieunesse
Auec tous les soucis d'vne palle vieillesse.
Si la loy vous retient, vous n'auez pas raison:
» Car l'Amour & la Loy sont sans comparaison.
» Amour est vn grand Dieu qu'vn chacun doit en-
» Et cil qui ne le suit est indigne de viure, (suiure,
» Et de voir le Soleil. Or si l'Amour est Dieu,
» Iamais l'humaine Loy contre luy n'aura lieu.
» Car il faut qu'au plus grãd tousiours le petit cede,
» Et l'Amour en grandeur toutes les loix excede.
Et dauantage encor la Nature est pour moy.
» La Nature est tousiours plus forte que la Loy:
» Et quand Nature parle & monstre sa puissance,
» La Loy foible se taist & rend obeissance.
» Ainsi donc sans raison, Maistresse, vous doutez,
Et pechez contre Amour, à qui vous resistez:
Il s'en faut repentir de peur qu'il ne se venge,
Comme il se vengera si ce vouloir ne change:
Car iamais de fureur il n'est plus embrasé,
Que s'il voit son pouuoir tant soit peu mesprisé.
Si vous vous arrestez doutant de ma constance,
Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste asseurance,
Qui me rendroit d'Amour satisfait & contant,
Ie n'aurois le pouuoir de vous estre inconstant:
Et bien qu'auparauant i'eusse eu le cœur volage,
I'aurois occasion de changer de courage.
» L'homme est bien miserable ingrat & insensé
» Qui ne fait plus seruice estant recompensé:
» Car plus de bon vouloir on nous fait apparoistre,

N'ayez point de pitié de mon cruel tourment,
Et sans vous soucier de me voir en martyre,
Permettez que mon cœur vostre se puisse dire,
A fin que vos beautez que ie veux adorer
Luy facent constamment les tourmens endurer:
Et ie suis asseuré que le temps qui tout brise,
Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,
Fera de vostre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher,
Et le cœur inhumain d'vne beste cruelle.
Or en vous cognoissant si diuine & si belle
Ie ne le puis penser : veu que la cruauté
N'accompagne iamais vne diuinité.
Toutesfois quand du Ciel la maligne influence,
Quand l'obstiné malheur qui depuis ma naissance
Marche sur mes talons, & quand vostre rigueur
Empescheroyent le bien que dessert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extréme,
Et quãd pour vous aimer cẽt fois plus que moymesme
Ie n'aurois à la fin qu'vn refus asseuré,
Qui rendist mon espoir du tout desesperé,
Dont d'extreme douleur ie perdisse la vie,
Si n'aurois-ie regret de vous auoir seruie:
Car pensant seulement que ie mourrois pour vous,
Mon trespas me seroit bien agreable & dous.
Voyla comment, ma Dame, il ne se sçauroit faire,
Que de vostre amitié ie me peusse distraire.
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser,
Que vous n'auez pouuoir de me recompenser,
A cause de la loy : loy vrayment trop estrange,
Qui sous la volonté de personne vous range.

Qui n'ha point d'amitié : loy cruelle assemblant
Auec le doux Printemps l'Hiuer triste & tremblãt,
Le chaud auec le froid, & la gaye ieunesse
Auec tous les soucis d'vne palle vieillesse.
Si la loy vous retient, vous n'auez pas raison:
» Car l'Amour & la Loy sont sans comparaison.
» Amour est vn grand Dieu qu'vn chacun doit en-
» Et cil qui ne le suit est indigne de viure, (suiure,
» Et de voir le Soleil. Or si l'Amour est Dieu,
» Iamais l'humaine Loy contre luy n'aura lieu.
» Car il faut qu'au plus grãd tousiours le petit cede,
» Et l'Amour en grandeur toutes les loix excede.
Et dauantage encor la Nature est pour moy.
» La Nature est tousiours plus forte que la Loy:
» Et quand Nature parle & monstre sa puissance,
» La Loy foible se taist & rend obeissance.
» Ainsi donc sans raison, Maistresse, vous doutez,
Et pechez contre Amour, à qui vous resistez:
Il s'en faut repentir de peur qu'il ne se venge,
Comme il se vengera si ce vouloir ne change:
Car iamais de fureur il n'est plus embrasé,
Que s'il voit son pouuoir tant soit peu mesprisé.
Si vous vous arrestez doutant de ma constance,
Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste asseurance,
Qui me rendroit d'Amour satisfait & contant,
Ie n'aurois le pouuoir de vous estre inconstant:
Et bien qu'auparauant i'eusse eu le cœur volage,
I'aurois occasion de changer de courage.
» L'homme est bien miserable ingrat & insensé
» Qui ne fait plus seruice estant recompensé:
» Car plus de bon vouloir on nous fait apparoistre,

Et plus l'affection de bien seruir doit croistre.
Et dauantage encor par ce point desiré
D'vn mutuel amour me voyant asseuré,
Ie pourrois beaucoup mieux d'vne façon discrette
Rendre pour l'aduenir nostre amitié secrette:
Ce qu'à mon grand regret or' helas ! ie ne puis,
Or' estant assailli de mille & mille ennuis,
Flotant incessamment entre l'aise & la peine,
Entre le desespoir & la ioye incertaine,
Et si viuement poinct de ma grand' passion,
Que ie ne puis vser d'aucune fiction:
Au lieu qu'en ce dous tẽps ie n'aurois poĩt de crainte
D'vn dédain, d'vn refus, ou d'vne chose feinte:
Mais ioyeux & contant il me seroit aisé
De couurir ceſt amour d'vn habit deguisé,
Sans que les medisans, les ialoux, ny l'enuie
Peussent donner attainte à nostre heureuse vie.
Voyla cẽ que l'Amour m'a faict vous adresser,
Et vous prie humblement ne vous en offenser:
Car i'escry tout ceci forcé de la puissance
Du Dieu qui m'a rangé sous vostre obeïssance:
Si i'ay faict quelque erreur ie vous prie excuser,
Si i'ay dict verité ie vous prie en vser,
Et penser vn petit si ie dois estre en peine
Mourant d'extreme soif aupres de la fontaine.

ELEGIE V.

SOMME dedans vn bois enrichi de fueillage,
D'herbes, d'eaus & de fleurs, & tout couuert d'ombrage
Se branchent les oiseaux esmaillez de couleurs,

Soupirans doucement leurs plaiſantes douleurs:
Comme on voit dans vn pré les fleurettes nouuelles
Monſtrer comme à l'enui leurs beautez naturelles.
Ainſi dedans vn cœur hautain & genereux
Se retirent touſiours les deſirs amoureux,
Les douces paſſions, les delectables peines,
Les ſoucis, les lãgueurs, dõt les Amours ſont pleines,
Qui ne doiuent iamais vn Amant retenir,
Veu qu'vn grand bien ne peut ſans trauail s'obtenir.
Vn cœur noble & gentil ſans Amour ne peut eſtre:
Car auecques l'Amour Nature la fait naiſtre,
Les a liez enſemble, & les ioint tellement
Qu'ils demeurent touſiours inſeparablement,
Comme le beau Soleil & ſa lumiere claire,
Comme l'ombre effroyable & la nuict ſolitaire,
Comme la flamme viue & l'ardente chaleur,
Comme l'humide & l'eau, la fieure & la douleur:
Bref, quiconque eſt bien né ſent touſiours dedãs l'ame
L'ineuitable effort de l'amoureuſe flame,
Qui ne reçoit iamais de refroidiſſement.
» Car la parfaitte amour dure eternellement,
Meſme alors qu'il aduient qu'elle ha ſon origine
D'vne perfection dont l'eſſence eſt diuine,
Qui la rend immuable & ſon cours arreſté.
» Car ſi rien eſt conſtant c'eſt la diuinité.
Et voyla ce qui fait que l'amour que ie porte
A vos beautez, ma Dame, eſt ſi conſtante & forte,
Que le temps ny la mort ne la pourroyent changer,
Ny voſtre rigueur meſme autre part la ranger.
Auſſi pour dire vray, mon amour i'ay fondee
Sur la perfection d'vne ſi belle idee,

Que ie croy quãt à moy, qu'on peut ſans blaſphemer
Plus que la deité diuine la nommer:
Et qui ſillé d'erreur ne le voudra pas croire
Qu'il vienne voir vos yeux, cauſe de la victoire
Que vous auez ſur moy, dont ie m'eſtime heureux,
Bien qu'ils me ſoyent à tort quelquefois rigoureux:
Yeux, où l'enfant Amour tient ſon celeſte empire,
Yeux, où le beau Soleil tous les ſoirs ſe retire,
Yeux, les lampes du iour, demy-clos, gratieux,
Qui font honte à la Lune & aux aſtres des cieux,
Qui font en meſme poinct viure et mourir enſemble,
Qui font qu'en les voyant l'ame ſoupire & tremble,
L'œil eſperdu s'egare, & tout ſoudainement
On perd ſa liberté ſans cognoiſtre comment.
Qu'il vienne voir apres l'or de vos treſſes blondes,
Soit quand vous les laiſſez flotter, comme des ondes,
A l'abandon du vent qui s'empeſtre au dedans
Des filés blonds-dorez de vos cheueux pendans:
Soit quand vous les tenez ſur le chef amaſſees,
Les ayant par deuant mignonnement trouſſees:
Ou qu'auec vn bonnet vous nous repreſentez
D'Hylas ou d'Adonis les celeſtes beautez,
Qu'il vienne voir ce front, large table d'iuoire,
Plaine, claire, & polie, où l'Amour à ſa gloire
Tient appendus deuant les noms & les eſcus
De tant de cheualiers que vos yeux ont vaincus:
Il y a mis le mien le plus haut de la bande,
Penſant auoir acquis vne gloire bien grande
D'auoir vaincu celuy, qui libre ſe gardoit,
Et qui ſans obeir à chacun commandoit. (cognoiſtre
Mais ce m'eſt grand honneur pour vainqueur re-

Vn Dieu qui eſt des Dieux & des hõmes le maiſtre,
Et lequel nonobſtant tout ſeul ne m'euſt domté,
S'il n'euſt eu pour ſecours voſtre vnique beauté,
Beauté qui eſt ſi rare & tellement extréme,
Qu'elle peut prẽdre Amour, & le vaincre luymeſme,
Ainſi qu'elle m'a prins, qui ne fey nul effort
Sçachant que mon pouuoir ne ſeroit aſſez fort.
Las! que depuis ce temps i'ay paſſé de trauerſes,
Que i'ay porté d'ennuis & de peines diuerſes,
Qui en me trauaillant toutefois me plaiſoyent
Quand ie voyois vos yeux, deux ſoleils, qui luiſoyent
Au centre de mon ame, & que par leur preſence
Mon cœur ſe nourriſſoit d'vne douce eſperance.
Mais lors qu'il me fallut de la Cour ſeparer,
Et en l'abandonnant au camp me retirer,
Où i'eſtois attendu d'vne puiſſante armee
Que mon œil pouuoit rendre au combat animee,
Dieu ſçait les paſſions qu'il me fallut ſentir!
Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,
Ie m'en allay ſans cœur, ſans eſprit, & ſans vie,
Que ie vous delaiſſay pour en eſtre ſeruie:
Et demeuray chetif triſtement languiſſant,
Le Ciel comme ennemi ſans repos maudiſſant,
Accompagné d'Amour, qui, tout rempli de rage,
Me faiſoit ſans ceſſer quelque nouuel outrage:
Dieu trop impitoyable, inhumain, furieux,
Qui pour me trauailler me ſuyuoit en tous lieux,
M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,
Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,
Ny de tant de guerriers que i'auois à l'entour,
Sans me pouuoir garder des embuſches d'Amour,

Amour qui n'auoit ſeul l'entrepriſe dreſſee.
Car il eſtoit ſuyui d'vne troupe amaſſee
De penſers ennemis, qui cruels m'aſſailloyent,
Et de iour & denuict mon eſprit trauailloyent:
L'vn me faiſoit ſonger à ma perte aduenuë,
L'autre rendoit ma vie en eſpoir maintenuë,
L'autre me faiſoit peur, l'autre plus gracieux
Vos diuines beautez offroit deuant mes yeux.
Mais quand il m'auenoit vn bien ſi deſirable,
Ie changeois ma douleur en douceur agreable,
Ie fondois de lieſſe, & m'eſtimois heureux
D'eſtre, ainſi que ie ſuis, de vos yeux amoureux,
Souhaitant ardemment de voir arriuer l'heure
Que ie peuſſe iouir de fortune meilleure,
Et qu'au lieu du penſer, qui ſouloit m'enchanter,
Ie peuſſe en vous voyant au vray me contenter.
Or i'ay ſi fort contraint le Ciel par ma priere,
Qu'à la fin ie reuoy voſtre belle lumiere,
Ie reuoy les threſors de voſtre poil doré,
Les lis de voſtre teint de roſes coloré:
Ie reuoy le coral de vos leures iumelles,
Qui ouurent en riant des perles naturelles.
I'entr'oy ces doux propos, qui me retiennent pris,
Qui rauiſſent mes ſens, qui charment mes eſprits:
Et bref, vous reuoyant, bien heureux i'imagine
L'entier contentement de la troupe diuine.
Ie iouis ici bas des biens qui ſont aux cieux,
Et d'vn homme mortel ie ſuis egal aux Dieux,
Sinon de ce ſeul poinct, que leur bien eſt durable,
Et moy dés que ie pers voſtre veuë amiable
Mon bien leger s'enuolle auſſi toſt que le vent,

Et ma douleur me preſſe ainſi qu'auparauant.
Mais ie m'eſtime heureux de viure en telle ſorte,
Pourueu q̃ vous ſçachiez l'amour que ie vous porte,
Que vous preniez mon cœur lequel vous eſt offert:
Que vous plaigniez le mal q̃ pour vous i'ay ſouffert,
Et que ie ſouffre encor, de la playe cruelle
Que ie receu le iour que ie vous vey ſi belle:
Que vous vous aſſeuriez de ma fidelité,
Et que tous mes propos ne ſont que verité.
Croyez qu'vn noble cœur eſt franc de tromperie,
Il demeure immobile, & iamais ne varie:
D'aucune fiction il ne ſçauroit vſer.
» Car la parfaitte amour ne ſe peut déguiſer:
» Ioint q̃ tant plus qu'vn prince eſt grand & remer-
» Plus il ſe doit mõſtrer entier et veritable. (quable.

ELEGIE VI.

DE tous ceux qui ont eu de l'Amour cognoiſſance,
Qui ont deuotement flechi ſous ſa puiſſance,
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré,
Ont par ſa cruauté le martyre enduré:
Il ne s'en trouue point, que ce Dieu plein de rage
Ait batu plus que moy de tonnerre & d'orage,
Ne qui plus iuſtement ſe puiſſe lamenter
D'auoir comme ſa foy veu ſa peine augmenter.
Il a ſur moy touſiours deſchargé ſa colere,
Il m'a touſiours preſſé comme ſon aduerſaire,
Sans me donner relaſche, & ſans que mon deuoir
Ny ma ferme amitié l'ayent peu eſmouuoir.

A changer de courage, & deliurer ma vie
De tant de cruautez durement poursuinie.
Il est bien vray qu'auãt qu'il eut pouuoir sur moy,
A fin de m'attirer sous l'amoureuse loy,
Il vsa de feintise, & par vn doux visage
Couurit la cruauté de son mauuais courage:
Et pour mè retenir seurement arresté
Il offrit à mes yeux vostre vnique beauté,
Riche d'attraits subtils, de regards, & de flame,
Qui percerent mon cœur & bruslerent mon ame.
Mais ce tourment nouueau m'estoit plaisant & doux,
Tant i'aymay dés ce iour tout ce qui vient de vous:
Ioint que bien tost apres vous eustes cognoissance
Combien pour vous aymer i'endurois de souffrance:
Et en recompensant ma chaude affection,
Vous eustes de mon mal quelque compassion,
Me receuant pour vostre, & prenant dauantage (ge:
Mõ cœur qu'au mesme instãt ie vous laissay pour ga-
Lequel pour quelque ennuy qu'il ait peu soustenir
Deuers moy du depuis n'est voulu reuenir.
Ah! qu'en ce temps heureux ie sentois de liesse
Me voyant fauori d'vne grande Princesse,
Dont les yeux gracieux qui doucement luisoyent,
Mille feux amoureux dans mon ame attisoyent!
De ses diuins propos ie prenois nourriture,
I'admirois les thresors du Ciel & de Nature:
Souuent par mes pensers au Ciel ie m'esleuois,
Et priué de moymesme en elle ie viuois.
O temps heureux & doux, ô saison desirable
Helas que ta faueur me fut lors peu durable!
Que mon printemps fut court, & cõme en vn momẽt

I'esprouuay le malheur d'vn obscur changement!
» Tout ce qui est au monde est vn ieu d'inconstance,
» Et encore en Amour on voit moins d'asseurance:
» Sa faueur est semblable à vn beau iour d'hiuer
» Qui se pert auſsi toſt qu'on le voit arriuer.
Veu qu'en ce temps heureux que ie ne pouuois croire
Que le plus grand des dieux peut offenſer ma gloire,
Ce fut lors que mon heur en malheur se changea,
Et que mon plus grãd bien quãt & vous s'estrãgea.
Vous fustes mariee (ô dure souuenance!)
Helas! ie meurs encor auſsi toſt que i'y penſe,
Ie sens renouueller mes mortelles douleurs,
Et faut que de mes yeux ie verſe mille pleurs:
Qui plus est, mon malheur s'augmenta dauantage,
Quand tout ſoudain apres ce triſte mariage
Ie vous perdi de veuë, & en vous delaiſſant
Ie demeuray ſans cœur à par moy languiſſant,
Nommant le Ciel cruel qui me laiſſoit en vie
Alors que de mourir i'auois ſi grande enuie.
Helas! combien depuis ay-ie esté trauaillé?
Combien de fois la nuict en ſurſaut eſueillé,
Ay-ie arrousé de pleurs mon viſage & ma couche,
Ayant voſtre beau nom à toute heure en la bouche,
Et ne pouuant trouuer de plus grand reconfort
Que de crier ſans ceſſe & d'implorer la Mort?
Or durant les aſſaults de ma dure infortune,
L'ennuy, qui me preſſoit autant que choſe aucune,
Estoit que mon malheur n'estoit point entendu:
Car comme vous ſçauez, vous m'auiez defendu
De m'en plaindre, ma Dame, & de vous en eſcrire:
Ainſi i'estois contraint de couuer mon martyre,

Et mourir en ſouffrant ſans m'oſer deceler
Ny d'vn ſeul mot d'eſcrit mes ennuis conſoler,
Seulement voſtre image en mon cœur ſi bien peinte
Empeſchoit bien ſouuent mon amoureuſe plainte.
Voyla les doux plaiſirs qu'Amour m'a faict ſentir,
Sans que de ſes priſons i'aye voulu ſortir.
Encor n'eſt-ce la fin de ma griefue ſouffrance,
I'ay ſceu que vous doutez de ma ferme conſtance,
Et que ce que i'ay faict par voſtre volonté,
Vous faiſoit mal penſer de ma fidelité.
Las! eſt-ce le guerdon de ma foy ſi certaine?
Faut-il (ô Dieux!) qu'apres auoir mis tant de peine
A couurir mes douleurs en vous obeiſſant,
Ie ſois plus que iamais à grand tort languiſſant?
Et qu'auecques l'Amour vous faciez alliance,
Pour rendre mon malheur ſans eſpoir d'allegeance?
Certes vous auez tort: & ne ſçaurois penſer
Que Dieu peuſt vn tel faict en ſilence paſſer:
N'eſtimez toutesfois, quoy que vous penſiez faire,
Que de voſtre amitié ie me puiſſe diſtraire.
Car ainſi comme l'or, qui eſt mis au fourneau,
Plus il eſt refondu & plus il ſe fait beau:
Tout ainſi ma conſtance au plus fort des allarmes,
Des ennuis, des rigueurs, des ſoupirs & des larmes,
Se monſtrera plus forte & ne flechira pas,
Deuſſé-ie en vous ſeruant ſouffrir mille treſpas.
Car ie croy qu'en mourant pour vne beauté telle,
On s'aquiert, cõme en guerre, vne gloire immortelle.

ELEGIE VII.

EN la saison premiere alors que toutes choses
Furent de leur Chaos heureusement decloses,
Lors que tous blancs de foy les mortels ici bas
(Nouuelle œuure du Ciel) seulement n'auoyent pas
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence
Ensuyuoient la vertu dont n'auoient cognoissance:
Amour le grand Démon qui le premier des Dieux
Auoit franchi le sein du Chaos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre
Amoureux des humains vint demeurer sur terre:
Bien qu'il fust immortel il ne les dedaignoit,
Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,
Il logeoit dans leurs cœurs, il échaufoit leurs ames,
Et si tost qu'ils sentoyent l'aiguillon de ses flames
Chacun sans haranguer sa moitié choisissoit,
Et niageant doucement sa flame attiedissoit.
Lors tous viuoiẽt contãs, l'Amãte estoit sans crainte
Que de son amoureux la foy se trouuast feinte,
Qu'il fust suiet au change: & l'Amant tout ainsi
N'auoit l'esprit troublé d'effroyable souci.
La bouche estoit du cœur asseuré tesmoignage,
On ne s'amusoit point à farder son langage,
La parolle estoit seure, & sans rien déguiser
On sçauoit de l'Amour franchement deuiser.
La beauté, la douceur, les vertus & l'adresse
Estoiẽt les vrais attrais pour prendre vne Maistresse,
Qui n'estoit point volage, & qui ne sçauoit pas

Vſer diuerſement de mille & mille appas,
Façonner vn ſou-ris, compoſer ſes œillades
Pour rendre en ſe iouant les ieunes cœurs malades:
Et qui plus eſt encor, l'or eſtoit ſans pouuoir,
Les chaines, les carquans ne ſeruoyent d'émouuoir
La beauté d'vne Dame, & l'amitié priſee
Par deſſus la richeſſe eſtoit authoriſee.
Mais comme peu à peu le vice s'auança,
Et que ceſte ſaiſon en vne autre paſſa,
Et que l'or iauniſſant ſe mit en euidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconſtance,
Qu'on ſe ſceut deguiſer, & qu'on ſceut finement
Au pois de la richeſſe eſtimer vn amant:
Qu'on peut de cent façons couurir ſa fantaiſie,
Et du beau nom d'honneur maſquer l'hypocriſie,
Amour tout eſtonné de voir ſi toſt changé
Vn peuple qui naguere eſtoit ſi bien rangé,
Tranſporté de colere arc & fleches eſtuye:
Il faut il faut (dict-il) il faut que ie m'enfuye.
Ce peuple eſt miſerable, & ne cognoiſt combien
Il a par ma faueur receu d'aiſe & de bien.
Comme il diſoit ces mots, pouſſé de violence
Ses deux ailes esbranle, & d'vn vol il s'eſlance
Et ſe perd en la nue, où ſouſtenu de l'air
Pour dire ces propos il ceſſa de voler.
Tu t'en repentiras, Race ingrate & chetiue,
Et regrettant vn iour le bien dont tu te priue,
Cognoiſtras les plaiſirs dont ie t'ay faict iouir,
Et maudiras le iour que tu m'as faict fuir.
Car ie m'en veux vanger, & veux que ta malice
S'eſleue contre toy, pour me faire iuſtice

De ton

De ton ingratitude, & d'auoir offensé
Le plus grand Dieu du ciel iustement courroucé.
Vous hommes les premiers qui n'auez voulu suiure
Le chemin des plaisirs où ie vous faisois viure,
Qui vous estes lassez de la simplicité,
Qui pensez par le change acquerir liberté:
Pour les simples bontez qu'auez tant mesprisées
Vous aurez desormais des Maistresses rusées,
Sans arrest, sans amour, & qui rien n'aimeront
Fors ceux-là seulement qui plus leur donneront.
Vous serez retenus du fil de leur harangue,
Elles auront au cœur autrement qu'à la langue,
Par art elles sçauront leurs façons déguiser,
La fin de leur trauail sera vous abuser:
Or' vous serez de glace, ores chauds comme braise,
Ores vous pleurerez, or' vous sauterez d'aise
Sous vn espoir trompeur: puis vn nouueau venu,
A fin de l'atraper, sera plus cher tenu.
Vous qui le cognoistrez, tombans en frenaisie,
Aurez l'esprit gelé de froide Ialousie:
Vous ferez mille plaints, dont elles se riront,
Et de vostre furie vn plaisir sentiront.
Las! cõbien malheureux aurez-vous de martyres?
Combien de foux propos alors sçaurez-vous dire?
Combien de iuremens de plus ne les reuoir,
Qui n'auront toutesfois vne heure de pouuoir?
Car il ne faudra rien qu'vne larme contrainte,
Vn regard pitoyable, vne parole feinte,
Pour plus fort vous reprẽdre: & croirez tout soudain
Ce que vous aurez veu n'auoir esté certain.
Lors pour plus me vanger ie changeray mes fleches,

Mon carquois & mon arc, & feray mille breches
Diuerſes en vos cœurs, & non comme autrefois
Quand vous recognoiſſiez mon empire & mes loix.
Ceſtuy celle aimera qui ne ſera point belle,
Et l'autre celle-là qui ſera la rebelle,
Se maſquant d'vn honneur, & ne doutera pas
D'en tenir toute nuict vn autre entre ſes bras:
Et l'autre en s'eſtonnant d'vne feinte rudeſſe,
Adorera Laïs au lieu d'vne Lucrece:
L'autre à bon droit craintif, l'inconſtance doutant,
Bien qu'il ſoit iouiſſant, ne ſera pas contant:
L'autre ſera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,
Et ne cognoiſtra pas que celuy qui plus donne
En doit auoir le moins, à fin qu'en eſperant
Pour paruenir au but, donne le demeurant:
Bref, ie vous feray voir ſi l'homme eſt miſerable
Qui vit deſſous le ioug de la femme muable.
A fin que vous ſentiez voſtre temerité,
Et le courroux d'Amour iuſtement irrité.
Et vous Dames, & vous qui n'auez tenu conte
De la force d'vn Dieu qui tous les Dieux ſurmonte,
C'eſt à vous que i'en veux, pour vous faire ſentir
Si de ſe prendre à moy lon ſe doit repentir:
C'eſt à vous que i'en veux qui auez preferee
A la ſaincte amitié la richeſſe doree,
Le vice à la vertu, la grandeur au ſçauoir,
Et l'orde conuoitiſe au fidelle deuoir,
Et n'auez eſtimee eſtre choſe vilaine
Du reuenu du lict accroiſtre ſon domaine:
Vous ne iouïrez plus du doux contentement,
Qui prouient de l'amour qu'on ſent egallement.

Vous aimerez les grands à cauſe des richeſſes,
Et les grands comme vous ſçauront mille fineſſes
Pour vous amadoüer, & en tous leurs diſcours
De conſtance & de foy vous parleront touſiours,
Pour paruenir au but où l'amoureux aſpire,
Et deux heures apres ne s'en feront que rire:
Changeront de penſee & vous delaiſſeront,
Et par meſmes appas autres pourchaſſeront
Pour monſtrer leur adreſſe, & pour auoir la gloire
De triompher ſur vous d'vne pauure victoire.
Tout ainſi que lon voit le Chaſſeur qui pourſuit
Ardant, impatient, le Lieure qui s'enfuit,
Ores ſur la montaigne, or' à trauers la plaine,
Et pour bien peu de choſe il prend beaucoup de peine:
Car la chaſſe luy plaiſt, & le plaiſir qu'il prend
Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend.
Ainſi feront les grands en l'amoureuſe chaſſe,
Qui n'eſpargneront rien pour gaigner voſtre grace,
Ny trauaux, ny ſermens, puis dés qu'ils vous tiendrõt
A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.
Vous alors qui verrez leur foy diſſimulee
Et leur amitié feinte au vent s'en eſtre allee,
Bien que mon feu diuin voſtre cœur n'ait eſpoint,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,
Vous aurez de dépit l'ame toute embraſee,
Voyant voſtre beauté ſi ſoudain meſpriſee,
Et bruſlerez de rage alors qu'on vous dira
Que de ce nouueau bien quelque autre iouïra:
Car ie veux pour monſtrer les forces de mon ire
Que vous vous efforciez l'vne à l'autre de nuire.
Ainſi crioit Amour, qui ſon aile eſtendit,

Puis d'vn vol redoublé dans les cieux ſe perdit,
Et par noſtre malheur ſa menace effroyable
D'âge en âge depuis apparut veritable.
Vous le ſçauez, ma Dame, helas vous le ſçauez,
Et de ſa prophetie experience auez!
Car vous auez eſté de la grandeur eſpriſe,
Et vous auez des grands eſprouué la feintiſe:
Et bien q̃ vos beaux yeux ardans flãbeaux d'Amour
Surmontent la clairté qui nous donne le iour:
Bien que voſtre beau teint face honte à l'Aurore,
Que l'or de vos cheueux l'or meſme decolore,
Qu'vn yuoire poli vous finiſſe la main,
Que des Graces ayez la poitrine & le ſein,
Et que tant de vertus qui vous font admirable
Euſſent pouuoir de rendre aſſeuree & durable
La plus legere foy, vous auez nonobſtant
Senti le changement d'vn courage inconſtant,
Qui a laiſſé le bien d'vne amour mutuelle
Pour ſuiure inconſtamment vne beauté nouuelle:
Mais vous deuez ceſſer de vous en tourmenter,
Encor que vous voyez vn autre s'en vanter.
Car celle qui s'en rend maintenant ſi hautaine,
Deuant cinq ou ſix mois ſentira voſtre peine.

ELEGIE VIII.

C'EST en vain qu'on s'eſſaye à forcer la puiſſance
Du Ciel, qui nous contraint depuis noſtre naiſſance,
Il faut tout laiſſer faire à la fatalité:
Car on ne peut changer ſon terme limité.

Pour courir à clos yeux au hazard de la guerre,
Paſſer toutes les mers, ſuiure toute la terre,
Ou pour viure à ſon aiſe & ſe contregarder
Le Deſtin ne ſe peut haſter ou retarder.
Tel auoit mille fois attendu le naufrage
L'huer en pleine mer, qui ioignant le riuage
Apres s'eſtre aſſeuré des frayeurs de la mort,
S'eſt veu ſans y penſer ſubmergé dans le port:
Ainſi que moy, chetif, qui fais experience
Que le malheur nous prẽd lors que moins on y penſe.
Car ie me voy captif & bleſſé durement
Alors que i'eſperois viure plus ſeurement.
Durant le temps piteux que la France embraſée
Tournoit le fer contre elle en deux parts diuiſee,
Voyant en tant de lieux ſes champs enſanglantez
Du ſang de ſes enfans meurtris de tous coſtez:
Voyant eſtinceler tant de luiſantes armes,
Les deux cãps oppoſez, tant d'aſſauts, tãt d'allarmes:
Voyant mes compagnons mourir deuant mes yeux,
Eſmaillant de leur ſang vn tombeau glorieux,
I'attendois d'heure en heure vne mort aſſeuree,
Et voir de mille coups ma poitrine honoree:
I'attendois la priſon, & les autres hazards,
Ordinaire loyer des ſeruiteurs de Mars,
Mais le Ciel rigoureux me reſerua la vie,
Pour eſtre à mille morts auſſi toſt aſſeruie,
Et me garda, cruel, d'vne captiuité,
A fin qu'apres ie fuſſe à iamais arreſté.
Il me retira hors de la ciuile flame
Pour me faire mourir par les yeux d'vne Dame,
D'vn feu qu'on ne voit point en l'air eſtinceller:

Dont ie vay surpassant tous ceux des siecles vieux,
D'autant que vostre teint qui les roses efface,
Les plus rares beautez des vieux siecles surpasse:
Ie ne craindrois pas ceux qui me blasment à tort,
Ny de tant d'enuieux le violant effort:
Ie serois sans tristesse: & ma poitrine attainte
Ne logeroit tousiours ceste immortelle crainte,
Et ce iuste despit de me voir reietté
Sans iuste occasion du bien qu'ay merité:
Merité? las nenny! mais mon amitié forte
Meritoit pour le moins traittement d'autre sorte:
D'autre sorte? helas non! trop doux m'est ce souci,
S'il vous plaist seulement que ie languisse ainsi.
Ie sçay qu'on vous a dict, que depuis mon absence
Vne beauté nouuelle auoit sur moy puissance,
Que i'aime en mille lieux, passager, inconstant,
Et par tout où ie vais que i'en fais tout autant.
Las! si vous le croyez, c'est faute de cognoistre
Auec quelles beautez le Ciel vous a faict naistre:
Quel est de vostre chef l'or prime & delié,
Dont l'Amour de son gré s'est luy mesme lié:
Les efforts de vos yeux archers de la sagette
Qui rendit sous vos loix ma liberté suiette:
Ce que peut vostre belle & delicate main
Et le laict cailloté qui vous blanchist le sein:
La vertu du coral de vos léures pourprettes,
Et les soupirs tesmoings des flammeches secrettes
Qui vous cuisent dedans: bref tout ce bel honneur
Dont le Ciel en naissant vous fut large donneur.
Car si plus clairement vous auiez cognoissance
Et de vos doux attraits, & de vostre excellence,

Et de tant de beautez qui me ſceurent ranger,
Vous diriez à par vous que ie ne puis changer,
Quoy que ie vueille faire: & que quand l'inconſtãce
M'auroit fait deſcrier en tous endroits de France,
Eſtant de vos beautez, comme ie ſuis, eſpris,
Sur tous les plus conſtans i'emporterois le pris.
Car ayant veu en vous vne beauté ſi grande,
Impoßible eſt qu'aupres vne autre me commande,
Pour belle qu'elle ſoit, & toute la beauté
Ne pourroit esbranler ma ferme loyauté:
Veu que voſtre figure emprainte en ma penſee
Rendroit la beauté meſme aupres d'elle effacee.
Voyla ce qui en eſt, & comme ie ne puis
M'affranchir librement des priſons où ie ſuis.
Ne m'accuſez donc point ſi ie hante les belles.
Car i'en iure vos yeux, ie vous adore en elles,
Ie ne penſe qu'en vous, & leurs traits plus priſez
Me remettent en l'ame ou vos cheueux friſez,
Ou les lis de vos mains, ou quelque autre merueille
De ces fieres beautez, qui vous font ſans pareille.
Hé n'eſt-il plus permis? Eſt-ce paſſer en rien
Les ſtatus de l'Amour qui les cœurs cognoiſt bien?
Nous prenons bien plaiſir à voir vne peinture,
Et l'azur eſmaillé de la belle verdure,
Les fueilles des foreſts, & les viues couleurs
De l'amoureux Printemps tout couronné de fleurs:
Pourquoy donc, aueuglez, feriõs-nous moins de conte
D'vne ieune beauté, qui tout Printemps ſurmonte,
Qui ſçait que c'eſt d'Amour, qui enſçait diſcourir,
Qui peut par vn clin d'œil faire viure & mourir,
Et charmer d'vn propos le ſouci qui nous preſſe.

Tenant touſiours en main, & portant dans les yeux
Tous les flãbeaux d'Amour qui cõſommẽt les dieux,
Vous choiſiſtes mon cœur pour bute & pour adreſſe,
Et me diſtes riant, Il faut que ie vous bleſſe.
Ce mot n'eſtoit fini que le trait fut laſché,
Et l'Amour qui le veit, dans vos yeux embuſché
Pour mieux marquer le coup fait d'vne main ſi belle,
Tira cent fleches d'or en ma playe nouuelle:
Puis il y meit le feu pour plus me tourmenter,
Voulant qu'autre que vous n'euſt pouuoir de l'oſter.
Las! ceſte viue ardeur, qui point ne diminuë,
Me tient impatient en fieure continuë,
Qui m'eſmeut, qui me trouble, & qui me fait reſuer,
Et ne puis à mon mal aucun ſecours trouuer:
Car de vous ſeulement ma guariſon procede,
Et ie crains vous prier de m'y donner remede.
Aumoins s'Il ne vous plaiſt ma langueur ſecourir,
Ne refuſez, ma Dame, en me voyant mourir
De croire que ma peine a de vous pris naiſſance,
Et que vous me tuez ſans auoir faict offenſe.
Quand ie ſçauray pour vray que vous le cognoiſſez
Ie tiendray mes trauaux aſſez recompenſez,
Et me reſiouiray de voir finir ma vie
Pour vous donner plaiſir, & vous rendre ſeruie.
Mais ce m'eſt vn regret plus dur que le treſpas
De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas:
Ou ſi vous le croyez, monſtrez de n'en rien croire,
De crainte que ma mort ne tache voſtre gloire:
Ou de peur qu'à la fin voſtre cœur endurci
Touché de mes douleurs ne ſe rende adouci.
Vrayment quand vous ſeriez d'vne roche ſauuage,

Si vous voyez mon cœur ainsi que mon visage,
Meurdry, couuert de sang, percé de toutes parts
Au milieu d'vn grand feu qu'allument vos regards,
Recognoissant dessus vostre figure emprainte,
Vous seriez (i'en suis seur) de soupirer contrainte,
Et chassant mes douleurs par vn doux traittement
Vous me rendriez, ma Dame, heureux parfaittemẽt.
Lors vous auriez honneur par teste experience,
Monstrant de vos beautez l'admirable puissance,
Egalle aux plus grãs Dieux, qui ont entre les mains
L'heur, le malheur, la vie & la mort des humains.
Ma Dame, s'il vous plaist de me rendre la vie,
Que vos yeux foudroyãs d'vn seul coup m'ont rauie,
Vous ferez voir en moy par ce diuin effort,
Que vous pouuez donner & la vie & la mort.

ELEGIE IX.

QVE doit faire vn Amant comme moy miserable,
Blessé dedans le cœur d'vne playe incurable,
Et bruslant peu à peu sans espoir de secours,
Sinon tousiours se plaindre & soupirer tousiours,
Ainsi comme ie fais en vous seruant ma Dame?
Car ie pers mes soupirs où i'ay perdu mon ame,
Et me plains sans cesser du mal que ie reçoy
Pour estre tout à vous & n'estre plus à moy.
En Hiuer, en Esté, sans relasche à toute heure,
Soit de nuict soit de iour desesperé ie pleure,
Voyant que mon malheur ne peut estre euité,
Et me deuls bassement de vostre cruauté:

Mais ce m'eſt deshonneur qu'en ma peine exceſſiue
Ie me plaigne de vous, qui faites que ie viue:
Et d'vne paſſion qui me plaiſt tellement
Que quand i'en ſuis priué ie ſouffre doublement.
Car i'ay tant de plaiſir, alors que i'imagine
Que toutes mes douleurs ont de vous origine,
Que ce doux ſouuenir, qu'on ne peut eſtimer,
Me fait en mes trauaux bien-heureux eſtimer.
Ce ſeroit donc en vain que i'aurois eſperance
D'eſchapper quelque iour de voſtre obeiſſance,
Puis que de ma priſon vient ma felicité,
Et que i'aime plus fort plus ie ſuis tourmenté.
Helas! ie le ſçay bien qu'il ne faut que i'eſpere
D'eſchapper de vos fers, quoy que ie puiſſe faire:
Le Ciel à vous ſeruir m'a trop predeſtiné.
Ne m'accuſez donc point que ie ſois obſtiné
Si i'aime ardentement vne ame ſi rebelle:
Blaſmez pluſtoſt le Ciel qui vous a faict ſi belle,
Que le ſeul ſouuenir de mon hautain penſer
Fait que de mes trauaux ie ne me puis laſſer.
Car au plus fort du mal ce penſer me conforte,
Que c'eſt pour vous aimer qu'à tort ie le ſupporte.
Las! s'il n'eſtoit ainſi, i'ay ſi fort enduré
Depuis que de mon œil le voſtre eſt adoré,
Et que dans mon eſprit ie porte voſtre image:
Il y a ia long temps que mon triſte courage
(Bien que ferme & conſtant) ailleurs ſe fuſt rangé,
Et que le deſeſpoir mon deſir euſt changé.
Car ſi ie veux conter les angoiſſes mortelles,
Les diuerſes fureurs, les morts continuelles,
La peur, le deſeſpoir, les rigoureux tourmens,

Les rapports enuieux, les mécontentemens
Qu'Amour a faict pleuuoir dans mon ame oppreſſee,
Depuis que ie vous fey royne de ma penſee:
Encor que voſtre cœur ſoit plus dur qu'vn rocher,
La pitié vous fera maint ſoupir arracher,
Et vos yeux ſi cruels aux amoureux allarmes
Eſpandront par cõtrainte vn grãd fleuue de larmes.
Car i'ay veu mille fois eſcoutant mes douleurs
Le cruel Dieu d'Amour tout arrosé de pleurs.
I'ay ſouffert tous les maus de l'amoureux martyre,
I'en ay plus ſupporté que ie ne ſçaurois dire:
Et en voy deuant moy mille autres aduenir
Qui mon ardant deſir ne peuuent retenir.
Vous pouuez bien iuger voyant tant de conſtance
Que de faire autrement ie n'ay pas la puiſſance:
Si i'ay quelque pouuoir il s'eſtend ſeulement
A vous aimer, ma Dame, & ſeruir conſtamment:
Et quand pour mon ſalut ie voudrois le contraire,
Ie le dy franchement, ie ne le pourrois faire:
Mais ie ne le veux pas, ny ne puis le vouloir,
Deuſſé-ie en vous aimant à iamais me douloir.
Puis donc que vous voyez que ma foy continuë,
Puis que mon amitié vous eſt aſſez cogneuë,
Ie m'esbahy comment vous m'auez peu penſer
Auoir ſi laſche cœur que de vous offenſer,
Et que i'aye entrepris, plein d'enuieuſe rage
Blaſphemer contre vous d'vn médiſant langage.
Vrayment vous auez tort, ma ferme volonté
N'auoit en vous ſeruant ce loyer merité:
Ie confeſſeray bien que ie vous ay blaſmee,
Sentant de mille ennuis ma pauure ame entamee.

Durant vos cruautez au fort de ma langueur
I'ay souuent, sans mentir, blasmé vostre rigueur,
Ie vous nommois cruelle, inexorable & fiere,
I'accusois de vos yeux l'homicide lumiere,
I'accusois vos cheueux dont ie suis enlacé,
I'accusois vos beautez qui m'ont ainsi blessé:
Mais bien souuent encor au milieu de ma plainte
Ie demeurois tout court, palle & tremblãt de crainte,
Et reprenois mon cœur qui de vous se plaignoit,
Quand vostre cruauté plus fort le contraignoit.
Car bien qu'en vous seruãt à grãd tort ie languisse,
Au milieu des tourmens ie veux qu'il vous benisse.
Helas mon Dieu! comment auez-vous donc pensé
Qu'à vostre honneur sacré ie me sois addressé?
Honneur si pur & beau, que qui veut en médire
Veut empescher auſsi le clair Soleil de luire.
Le malheur m'a liuré maint assaut dangereux
Depuis que ie suis serf de vos yeux rigoureux,
Sans auoir peu forcer mon courage inuincible:
Mais ce dernier effort a esté si terrible
Et m'a du premier coup tellement combatu,
Que mon esprit en est de tout poinct abatu:
I'en laisse au desespoir ma vie abandonnee,
Et maudi sans cesser ma fiere destinee.
Mais i'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir
Qu'vn tel mal ne finisse, ou ne face finir
Auant qu'il soit long temps, ma languissante vie,
Par vn rapport menteur à tous maux asservie.

ELEGIE X.

IE vous ay si souuent mes douleurs faict entendre,
Douleurs que vous auez vous mesme peu comprendre
Depuis que ie suis vostre, & que trop malheureux
La douceur de vostre œil me rendit amoureux.
Ie vous ay si souuent descouuert ma constance,
Dont vous auez faict preuue! helas! sans recompense,
Que ie n'espere pas, mon dueil renouuelant,
Alleger le fardeau de mon mal violant,
Mais que ma iuste plainte au lieu d'estre entendue,
Se perdra dedans l'air vainement espandue:
Si veux-ie toutesfois de mon mal me douloir,
Et de vostre rigueur. Car que me peut chaloir,
M'estant perdu moymesme en vostre amitié feinte,
De perdre à ceste fois ma parolle & ma plainte?
C'est peu c'est peu de cas pour me faire cesser,
Ie veux sur les soupirs les sanglots amasser,
Et rendre en m'esclatant ma voix toute cassee,
Puis que de mes tourmens vous n'estes point lassee,
Et que par ma souffrance & ma fidelité
Vous ne voulez iuger de ce qu'ay merité.
Helas! si vous voulez vn peu penser, ma Dame,
De vostre cruauté vous vous donnerez blasme:
Il vous faut seulement à par vous discourir,
Combien depuis le iour que me faites mourir.
Vous auez esprouué de muables courages,
Et combien d'amoureux se sont trouuez volages,
Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,

Que ceux qui tous les iours ont fait nouueaus desirs,
Et ont changé de cœur, d'amour & de Maistresses,
Couurants leurs fictions de cent mille finesses:
Vous n'en trouuerez point vn qui soit demeuré,
Endurant comme moy, de constance asseuré,
Qui n'ay voulu changer les douleurs de ma vie
A toutes les faueurs d'vne plus douce amie:
Et qui ne sentis onc pour estre tourmenté
Remuer tant soit peu ma ferme loyauté.
Mais comme vn ferme roc que les vens & la gresle,
La tempeste & les flots combatent pesle-mesle,
Et pour tous leurs efforts n'est iamais abatu,
Ains resiste plus fort plus il est combatu:
Ainsi contre l'assaut de vos rigueurs cruelles,
Et contre les beautez de mille Damoiselles,
Qui las! ne m'eussent pas comme vous reietté,
Immuable & constant i'ay tousiours resisté.
Et puis pour mon loyer ne faites difference
De moy d'auecques ceux qui suiuent l'inconstance,
Qui de bouche & de cœur sont feints & deguisez,
Mais plus (ce croy-ie) encor' vous les fauorisez.
O trop iniuste Amour, que tes fleches bruslantes
Font dedans nos esprits de playes differantes!
Pourquoy fais-tu que i'aime vne helas! qui me fuit,
Et que ie n'aime point celle qui me poursuit?
Si c'est pour faire voir ce que peut ta puissance,
Ne te prens pas à ceux qui en ont cognoissance:
Si c'est pour te vanger de quelques vieux forfaicts,
Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faicts?
On peut dire à bon droit la loy trop inhumaine,
Quand ceux qui n'ont failli mesme en endurẽt peine:

Or de moy ie n'ay point faict de faute enuers toy,
Ou ce seroit faillir de n'auoir qu'vne foy,
D'estre demeuré ferme encontre tous allarmes,
D'auoir obstinément tousiours gardé ses armes,
Et de n'auoir voulu pour vn autre laisser
La diuine beauté royne de mon penser.
Voyla ce que i'ay faict : or si cela s'appelle
Vne faute en Amour de demeurer fidelle,
I'ay certes bien failli, mais non point autrement.
Car i'ay sans varier aimé fidellement,
Et veux continuer d'vne amitié certaine,
(Ne deusse-ie esperer pour mon loyer que peine)
Tandis qu'il y aura des poissons sous les eaux,
Des estoiles au ciel, dedans l'air des oiseaux,
Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'Hiuer fera froid, & l'Esté chaloureux,
Et tant que lon sçaura que c'est d'estre amoureux.

ELEGIE XI.

IE ne veux point blasmer la Nature & les Cieux,
L'Amour, le sort aueugle, ou quelque autre des Dieux:
Ie ne veux d'vne voix qui lamente ma perte,
Faire haut resonner vne plaine deserte
Soupirant & criant : & ne veux point tascher
D'amollir par mes pleurs vn antre ou vn rocher,
Encor' que i'eusse droit pour ma triste aduenture
De despiter le Ciel, l'Amour, & la Nature:
Et que ie peusse aussi regrettant mon malheur

Esmouuoir les rochers & les bois à douleur,
Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,
Puis que de m'en guarir seule auez la puissance.
Car helas! si de vous ne vient ma guarison,
La pourray-ie esperer des choses sans raison?
C'est pourquoy seulement à vous ie me retire,
Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,
Si vous le permettez: car de vous offenser
I'endurerois la mort plustost que d'y penser.
Ah! que i'ay de regret quand ie mets en memoire,
Combien i'ay receu d'heur, de plaisir, & de gloire,
Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,
Et que son feu diuin par vos yeux me blessa.
Car presqu'au mesme instãt vous eustes cognoissance
Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance:
Dont vous eustes pitié, & chassant mon souci
Vous me fistes sçauoir que vous m'aimiez aussi:
Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,
Alors vous me teniez pour vostre ame demie,
Et le mesme tison vostre cœur embrasoit,
Qui de pareille ardeur doucement me cuisoit.
Helas qui m'eust iuré en ce temps desirable,
Que vous auiez, ma Dame, vn vouloir si muable,
Que mal ie l'eusse creu! veu qu'ores que i'en suis
Si clairement certain, croire ie ne le puis,
Ny ne le croiray plus, si cela se peut faire
Que vous vouliez d'vn mot m'asseurer le contraire.
Mais vo⁹ souuient-il plus qu'en nos cõmuns propos
Vous ne me laissiez point vn heure de repos?
Vous doutiez de ma foy, & tout vostre langage
Estoit de m'appeller inconstant & volage:

Et toutesfois voyez que ie n'ay point changé,
Et que depuis deux ans que vos yeux m'ont rangé,
Mille & mille beautez n'ont point eu de puiſſance
Pour me faire ſortir de voſtre obeiſſance.
Car quand ie m'aſſeurois qu'en feriez tout autant,
Ie voulois à l'enui vous demeurer conſtant,
Comme ie fais encor' : tenant à grand' louange
Que vous tant ſeulement ayez ſuiui le change.
Aumoins ſi de mon lieu quelqu'vn euſt heritè,
Qui par extreme amour euſt ce bien merité:
Ou qui ſceuſt, comme il faut, d'vne façon diſcrette
Conduire & pratiquer vne amitie ſecrette:
Qu'il peuſt diſſimuler ſes faueurs finement,
Feignant vne triſteſſe en ſon contentement:
Qu'il pleuraſt ſes douleurs, vo⁹ nommaſt inhumaine,
Ou qu'il diſt ſeulement qu'il a pris quelque peine
Deuant que d'eſtre aimé, i'en ſerois moins faſché:
Mais alors que ie voy qu'il fait ſi bon marché
D'vne choſe ſi rare, & n'en fait preſque conte,
Mon extreme douleur toute rage ſurmonte,
Il ſe rit des eſcrits que vous luy addreſſez,
Il fait voir les anneaux que luy auez laiſſez
Pour memoire de vous : il a voſtre peinture,
Il dit qu'auez la ſienne : il ſçait voſtre nature,
Il cognoiſt voſtre cœur, & voſtre intention,
Et iuge que pour luy vous ſouffrez paſſion:
Bref par tous ſes diſcours il voudroit faire accroire
Qu'il a gaigné ſur vous quelque belle victoire.
Hé Dieu ſçait le regret dont mon cœur eſt ſaiſi,
Maiſtreſſe, quand ie voy qu'auez ſi mal choiſi!
Ores que ſans relaſche à mon malheur ie penſe,

Ie n'ay contentement qu'à blaſmer l'inconſtance,
Et demeurer tout ſeul baſtiſſant à par moy
Les eſtranges deſſeins d'vn homme hors de ſoy,
Et dis en ſoupirant : Chetif, que doy-ie faire?
Ay-ie pas contre moy toute choſe contraire?
A qui croiray-ie plus ? Tout le monde eſt ſans loy,
Puis que meſme ma Dame a violé ſa foy.
Quelle eſtrange rigueur ſe veit iamais deſcrite
Par tragiques regrets, qui ne ſoit plus petite,
Si lon veut meſurer ceſte legereté,
Et ce qui m'eſtoit deu pour ma fidelité?
Pourquoy ne faites vo⁹, ma Dame, qu'õ peuſt dire,
Louant tant de vertus qu'on voit en vous reluire,
Pour embellir encor voſtre perfection,
Que vous ayez vn cœur qui ſoit ſans fiction,
Que vous gardiez touſiours vn vouloir immuable,
Qui plus que les beautez vous feroyent admirable,
Et reluire ici bas ? Car ſans la fermeté
La plus belle vertu perd toute ſa clairté,
Et ne ſe monſtre point, non plus qu'il n'y a choſe
Qui monſtre ſa valeur quand la nuict eſt decloſe.
Or bien que vous m'ayez à tort de vous banni,
Et que ie coue en l'ame vn regret infini:
Bien que l'aſpre fureur de ma paſſion forte
A toute heure du iour hors de moy me tranſporte:
Bien que mille ſoucis que ie cache au dedans,
Animez contre moy de griffes & de dents,
Exercent peſle-meſle vne guerre immortelle,
Se paiſſans de mon cœur qui ſans fin renouuelle:
Si n'ay-ie point deſir, & deuſſé-ie mourir,
Par autre que par vous mes langueurs ſecourir.

Ie veux demeurer ferme, & auray plus d'enuie
De perdre en voſtre amour mon ſeruice & ma vie,
Sans eſpoir, ſans confort à iamais langoureux,
Que d'eſtre en vous laiſſãt autre part bien-heureux.

ELEGIE XII.

VOVS qui tenez mon ame en vos yeux priſonniere,
Et qui de mon amour fuſtes cauſe premiere,
Oyez quelle eſt ma peine, & quelle froide peur
Me remplit de glaçons la poitrine & le cœur:
Ainſi voſtre beauté, qui peut guarir ma playe,
Contre l'effort des ans touſiours demeure gaye.
Dés le ſoir que ie fu prendre congé de vous,
Et de vos yeux diuins ſi cruellement doux,
Pour retourner en France, helas! dés l'heure meſme
En vous abandonnant ie deuins froid & bleſme,
Preuoyant le malheur qui deuoit m'aduenir,
Et ce qu'il me faudroit deſormais ſouſtenir.
Ie iugeois qu'vn amour ſi comblé de lieſſe
Ne demeureroit pas touſiours franc de triſteſſe,
Et redoutois ſur tout le courage irrité
Des enuieux, ialoux de ma felicité:
Toutesfois à la fin ie reprins aſſeurance,
Me mettant à penſer qu'ayant la cognoiſſance,
Telle que vous auez, de mon ferme vouloir,
Tous les propos mẽteurs n'auroyẽt point de pouuoir:
Las! ſi vous l'euſſiez faict, ie ne ſerois en peine.
Car vous ne douteriez de mon amour certaine,
Ny de l'affection que ie porte à vos yeux,

Quand nous aimons par trop vne dure Maiſtreſſe,
Ainſi que moy chetif, qui ne puis toutesfois
Pour toutes vos rigueurs eſprouuer d'autres loix?
Dites moy ſeulement ſi vous auez enuie
Que ie paſſe tout ſeul le reſte de ma vie,
Ennuyeux, mal-plaiſant, muet, aueugle & ſourd:
On me verra ſoudain abandonner la Court
A fin de vous complaire, & prenant pour conduitte
Vn morne deſeſpoir, ie me feray Hermite.
Car las! mon cher ſouci, pluſtoſt que vous faſcher
On me verra grimper ſur le haut d'vn rocher:
I'y baſtiray ma loge, & vn antre effroyable
Redira tous les iours mon malheur deplorable,
I'apprendray aux foreſts & aux tertres boſſus
Voſtre nom que i'adore, & l'eſcriray deſſus
Vn Cheſne ou vn Peuplier, à fin que leur eſcorce
Teſmoigne aux ſuruiuans mon amoureuſe force.
Mais vous pouuez bien mieux (ioint que la cruauté
Accompagneroit mal voſtre ieune beauté)
Vous pouuez s'il vous plaiſt, d'vne ſeule parolle
Chaſſer bien loing de moy le ſouci qui m'affolle:
Ainſi que du Soleil les rayons eſlancez
Eſcartent çà & là les brouillars amaſſez
De l'eſpeſſe bruine: & comme la lumiere
Chaſſe l'obſcurité de la nuit couſtumiere.
Ie ſuis hors de ſouci ſeulement ſi ie voy
Qu'aux propos menſongers vous ne dõniez plus foy,
Et que vous meſuriez d'vne egalle balance
Mon amour d'vne part & ma perſeuerance:
Ce qu'auez peu iuger de mon affection
Depuis qu'Amour me miſt ſous la ſubiection

De vos diuinitez : & en l'autre partie,
Mettez les faux propos dont eſtes aduertie,
Ceux qui en ſont autheurs, quelle eſt leur volonté,
Ce qu'ils ont par ſeruice enuers vous merité:
S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintiſe,
Et quelle paſſion leurs courages attiſe,
Vous cognoiſtrez alors ſi iamais i'entrepris
Acte dont iuſtement ie peuſſe eſtre repris,
Et ſi mon cœur ſe deult d'autre playe nouuelle,
Que de celle qu'il eut quand ie vous vey ſi belle.

ELEGIE XIII.

MAISTRESSE, en t'eſcriuant ie ne veux entreprendre
De te pouuoir aſſez mes ennuis faire entendre,
Et comme ie languy n'ayant aucun eſpoir,
Veu l'eſtat où ie ſuis, de iamais plus te voir:
Helas ! ie ne pourrois ie ne pourrois l'eſcrire
Ce ne ſeroit qu'encor augmenter mon martyre,
Et te donner ennuy : car ie ne puis penſer
Que mon malheur ſi grand ne te vint offenſer,
Et que le ſouuenir de mes faſcheux allarmes
N'ẽpliſt de dueil tõ ame, et tes beaux yeus de larmes.
Si faut-il que mon cœur ie vienne à deſcharger,
Pour voir ſi mes douleurs s'en pourroyent alleger:
Non que par ceſt eſcrit au vif ie repreſente
L'eſtat où m'a rẽduit ma fortune preſente,
Pour ne t'ennuyer trop de mes maux rigoureux,
Et du nouueau ſouci qui me rend malheureux.
Las ! auſſi qui diroit l'ennuy qui m'importune

Depuis le triſte iour que ma dure infortune
Me priua de tes yeux ? qui pourroit raconter
Combien de paſſions me viennent tourmenter?
Combien de fiers penſers qui iamais ne me laiſſent,
Et touſiours affamez de mon cœur ſe repaiſſent?
De combien de ſoupirs i'ay fait bruſler les cieux,
Et combien de ruiſſeaux ſont coulez de mes yeux
Depuis ce triſte iour, qui fait que ie deſpite
L'heure que ie fu nay, comme choſe maudite,
Nommant heureux celuy qui ſans voir le Soleil
Eſt ſurpris en naiſſant d'vn eternel ſommeil?
Ie n'auois à grand' peine abandonné ta porte,
Que ma douleur extreme hors de moy me trãſporte:
Que ie me laſche au dueil, & tout deſeſperé
Ie maudy le deſtin contre moy coniuré,
Nommant le Ciel cruel qui permet que ie viue:
Bien qu'vn faſcheux depart de tout eſprit me priue,
Et que ie voye aſſez que mon malheureux ſort
Me conduiſe à grands pas au chemin d'vne mort,
D'vne mort trop eſtrange, inhumaine & cruelle,
Qui chacune heure en moy mille morts renouuelle.
Las ! plus eſtrange mort ſçaurois-ie bien ſouffrir
Que de voir ſans repos deuant mes yeux s'offrir
Tant & tant de penſers, qui dedans moy ſe tiennent,
Et me gelans le cœur tout tranſi me detiennent?
Que de voir mon eſprit ennemi de mon corps,
Trauailler, obſtiné, pour enſortir dehors?
Et que de voir auſſi que toute mon enuie
Ne regarde autre but que la fin de ma vie?
Helas ! permettez donc, Dieux, à qui i'ay recours,
La fin de mes malheurs par la fin de mes iours.

Les rapports enuieux, les mécontentemens
Qu'Amour a faict pleuuoir dans mon ame oppreſſee,
Depuis que ie vous fey royne de ma penſee:
Encor que voſtre cœur ſoit plus dur qu'vn rocher,
La pitié vous fera maint ſoupir arracher,
Et vos yeux ſi cruels aux amoureux allarmes
Eſpandront par cõtrainte vn grãd fleuue de larmes.
Car i'ay veu mille fois eſcoutant mes douleurs
Le cruel Dieu d'Amour tout arroſé de pleurs.
I'ay ſouffert tous les maus de l'amoureux martyre,
I'en ay plus ſupporté que ie ne ſçaurois dire:
Et en voy deuant moy mille autres aduenir
Qui mon ardant deſir ne peuuent retenir.
Vous pouuez bien iuger voyant tant de conſtance
Que de faire autrement ie n'ay pas la puiſſance:
Si i'ay quelque pouuoir il s'eſtend ſeulement
A vous aimer, ma Dame, & ſeruir conſtamment:
Et quand pour mon ſalut ie voudrois le contraire,
Ie le dy franchement, ie ne le pourrois faire:
Mais ie ne le veux pas, ny ne puis le vouloir,
Deuſſé-ie en vous aimant à iamais me douloir.
Puis donc que vous voyez que ma foy continuë,
Puis que mon amitié vous eſt aſſez cogneuë,
Ie m'esbahy comment vous m'auez peu penſer
Auoir ſi laſche cœur que de vous offenſer,
Et que i'aye entrepris, plein d'enuieuſe rage
Blaſphemer contre vous d'vn médiſant langage.
Vrayment vous auez tort, ma ferme volonté
N'auoit en vous ſeruant ce loyer merité:
Ie confeſſeray bien que ie vous ay blaſmee,
Sentant de mille ennuis ma pauure ame entamee.

Durant vos cruautez au fort de ma langueur
I'ay ſouuent, ſans mentir, blaſmé voſtre rigueur,
Ie vous nommois cruelle, inexorable & fiere,
I'accuſois de vos yeux l'homicide lumiere,
I'accuſois vos cheueux dont ie ſuis enlacé,
I'accuſois vos beautez qui m'ont ainſi bleſſé:
Mais bien ſouuent encor au milieu de ma plainte
Ie demeurois tout court, palle & tremblãt de crainte,
Et reprenois mon cœur qui de vous ſe plaignoit,
Quand voſtre cruauté plus fort le contraignoit.
Car bien qu'en vous ſeruãt à grãd tort ie languiſſe,
Au milieu des tourmens ie veux qu'il vous beniſſe.
Helas mon Dieu! comment auez-vous donc penſé
Qu'à voſtre honneur ſacré ie me ſois addreſſé?
Honneur ſi pur & beau, que qui veut en médire
Veut empeſcher auſſi le clair Soleil de luire.
Le malheur m'a liuré maint aſſaut dangereux
Depuis que ie ſuis ſerf de vos yeux rigoureux,
Sans auoir peu forcer mon courage inuincible:
Mais ce dernier effort a eſté ſi terrible
Et m'a du premier coup tellement combatu,
Que mon eſprit en eſt de tout poinct abatu:
I'en laiſſe au deſeſpoir ma vie abandonnee,
Et maudi ſans ceſſer ma fiere deſtinee.
Mais i'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir
Qu'vn tel mal ne finiſſe, ou ne face finir
Auant qu'il ſoit long temps, ma languiſſante vie,
Par vn rapport menteur à tous maux aſſernie.

ELEGIE X.

IE vous ay si souuent mes douleurs faict entendre,
Douleurs que vous auez vous mesme peu comprendre
Depuis que ie suis vostre, & que trop malheureux
La douceur de vostre œil me rendit amoureux.
Ie vous ay si souuent descouuert ma constance,
Dont vous auez faict preuue! helas! sans recompense,
Que ie n'espere pas, mon dueil renouuelant,
Alleger le fardeau de mon mal violant,
Mais que ma iuste plainte au lieu d'estre entendue,
Se perdra dedans l'air vainement espandue:
Si veux-ie toutesfois de mon mal me douloir,
Et de vostre rigueur. Car que me peut chaloir,
M'estant perdu moymesme en vostre amitié feinte,
De perdre à ceste fois ma parolle & ma plainte?
C'est peu c'est peu de cas pour me faire cesser,
Ie veux sur les soupirs les sanglots amasser,
Et rendre en m'esclatant ma voix toute cassee,
Puis que de mes tourmens vous n'estes point lassee,
Et que par ma souffrance & ma fidelité
Vous ne voulez iuger de ce qu'ay merité.
Helas! si vous voulez vn peu penser, ma Dame,
De vostre cruauté vous vous donnerez blasme:
Il vous faut seulement à par vous discourir,
Combien depuis le iour que me faites mourir
Vous auez esprouué de muables courages,
Et combien d'amoureux se sont trouuez volages,
Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,

Que ceux qui tous les iours ont fait nouueaus deſirs,
Et ont changé de cœur, d'amour & de Maiſtreſſes,
Couurants leurs fictions de cent mille fineſſes:
Vous n'en trouuerez point vn qui ſoit demeuré,
Endurant comme moy, de conſtance aſſeuré,
Qui n'ay voulu changer les douleurs de ma vie
A toutes les faueurs d'vne plus douce amie:
Et qui ne ſentis onc pour eſtre tourmenté
Remuer tant ſoit peu ma ferme loyauté.
Mais comme vn ferme roc que les vens & la greſle,
La tempeſte & les flots combatent peſle-meſle,
Et pour tous leurs efforts n'eſt iamais abatu,
Ains reſiſte plus fort plus il eſt combatu:
Ainſi contre l'aſſaut de vos rigueurs cruelles,
Et contre les beautez de mille Damoiſelles,
Qui las! ne m'euſſent pas comme vous reietté,
Immuable & conſtant i'ay touſiours reſiſté.
Et puis pour mon loyer ne faites difference
De moy d'auecques ceux qui ſuiuent l'inconſtance,
Qui de bouche & de cœur ſont feints & deguiſez,
Mais plus (ce croy-ie) encor' vous les fauoriſez.
O trop iniuſte Amour, que tes fleches bruſlantes
Font dedans nos eſprits de playes differantes!
Pourquoy fais-tu que i'aime vne helas! qui me fuit,
Et que ie n'aime point celle qui me pourſuit?
Si c'eſt pour faire voir ce que peut ta puiſſance,
Ne te prens pas à ceux qui en ont cognoiſſance:
Si c'eſt pour te vanger de quelques vieux forfaicts,
Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faicts?
On peut dire à bon droit la loy trop inhumaine,
Quand ceux qui n'ont failli meſme en endurẽt peine:

Or de moy ie n'ay point faict de faute enuers toy,
Ou ce seroit faillir de n'auoir qu'vne foy,
D'estre demeuré ferme encontre tous allarmes,
D'auoir obstinément tousiours gardé ses armes,
Et de n'auoir voulu pour vn autre laisser
La diuine beauté royne de mon penser.
Voyla ce que i'ay faict : or si cela s'appelle
Vne faute en Amour de demeurer fidelle,
I'ay certes bien failli, mais non point autrement.
Car i'ay sans varier aimé fidellement,
Et veux continuer d'vne amitié certaine,
(Ne deusse-ie esperer pour mon loyer que peine)
Tandis qu'il y aura des poissons sous les eaux,
Des estoiles au ciel, dedans l'air des oiseaux,
Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'Hiuer fera froid, & l'Esté chaloureux,
Et tant que lon sçaura que c'est d'estre amoureux.

ELEGIE XI.

IE ne veux point blasmer la Nature & les Cieux,
L'Amour, le sort aueugle, ou quelque autre des Dieux:
Ie ne veux d'vne voix qui lamente ma perte,
Faire haut resonner vne plaine deserte
Soupirant & criant : & ne veux point tascher
D'amollir par mes pleurs vn antre ou vn rocher,
Encor' que i'eusse droit pour ma triste aduenture
De despiter le Ciel, l'Amour, & la Nature:
Et que ie peusse aussi regrettant mon malheur

Esmouuoir les rochers & les bois à douleur,
Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,
Puis que de m'en guarir seule auez la puissance.
Car helas ! si de vous ne vient ma guarison,
La pourray-ie esperer des choses sans raison?
C'est pourquoy seulement à vous ie me retire,
Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,
Si vous le permettez : car de vous offenser
I'endurerois la mort plustost que d'y penser.
Ah ! que i'ay de regret quand ie mets en memoire,
Combien i'ay receu d'heur, de plaisir, & de gloire,
Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,
Et que son feu diuin par vos yeux me blessa.
Car presqu'au mesme instãt vous eustes cognoissance
Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance:
Dont vous eustes pitié, & chassant mon souci
Vous me fistes sçauoir que vous m'aimiez aussi:
Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,
Alors vous me teniez pour vostre ame demie,
Et le mesme tison vostre cœur embrasoit,
Qui de pareille ardeur doucement me cuisoit.
Helas qui m'eust iuré en ce temps desirable,
Que vous auiez, ma Dame, vn vouloir si muable,
Que mal ie l'eusse creu ! veu qu'ores que i'en suis
Si clairement certain, croire ie ne le puis,
Ny ne le croiray plus, si cela se peut faire
Que vous vouliez d'vn mot m'asseurer le contraire.
Mais vo⁹ souuient-il plus qu'en nos cõmuns propos
Vous ne me laissiez point vn heure de repos?
Vous doutiez de ma foy, & tout vostre langage
Estoit de m'appeller inconstant & volage:

Or de moy ie n'ay point faict de faute enuers toy,
Ou ce seroit faillir de n'auoir qu'vne foy,
D'estre demeuré ferme encontre tous allarmes,
D'auoir obstinément tousiours gardé ses armes,
Et de n'auoir voulu pour vn autre laisser
La diuine beauté royne de mon penser.
Voyla ce que i'ay faict : or si cela s'appelle
Vne faute en Amour de demeurer fidelle,
I'ay certes bien failli, mais non point autrement.
Car i'ay sans varier aimé fidellement,
Et veux continuer d'vne amitié certaine,
(Ne deusse-ie esperer pour mon loyer que peine)
Tandis qu'il y aura des poissons sous les eaux,
Des estoiles au ciel, dedans l'air des oiseaux,
Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'Hiuer sera froid, & l'Esté chaloureux,
Et tant que lon sçaura que c'est d'estre amoureux.

ELEGIE XI.

IE ne veux point blasmer la Nature & les Cieux,
L'Amour, le sort aueugle, ou quelque autre des Dieux:
Ie ne veux d'vne voix qui lamente ma perte,
Faire haut resonner vne plaine deserte
Soupirant & criant : & ne veux point tascher
D'amollir par mes pleurs vn antre ou vn rocher,
Encor' que i'eusse droit pour ma triste aduenture
De despiter le Ciel, l'Amour, & la Nature:
Et que ie peusse aussi regrettant mon malheur

Esmouuoir les rochers & les bois à douleur,
Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,
Puis que de m'en guarir seule auez la puissance.
Car helas ! si de vous ne vient ma guarison,
La pourray-ie esperer des choses sans raison?
C'est pourquoy seulement à vous ie me retire,
Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,
Si vous le permettez : car de vous offenser
I'endurerois la mort plustost que d'y penser.
Ah ! que i'ay de regret quand ie mets en memoire,
Combien i'ay receu d'heur, de plaisir, & de gloire,
Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,
Et que son feu diuin par vos yeux me blessa.
Car presqu'au mesme instãt vous eustes cognoissance
Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance:
Dont vous eustes pitié, & chassant mon souci
Vous me fistes sçauoir que vous m'aimiez aussi:
Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,
Alors vous me teniez pour vostre ame demie,
Et le mesme tison vostre cœur embrasoit,
Qui de pareille ardeur doucement me cuisoit.
Helas qui m'eust iuré en ce temps desirable,
Que vous auiez, ma Dame, vn vouloir si muable,
Que mal ie l'eusse creu ! veu qu'ores que i'en suis
Si clairement certain, croire ie ne le puis,
Ny ne le croiray plus, si cela se peut faire
Que vous vouliez d'vn mot m'asseurer le contraire.
Mais vo⁹ souuient-il plus qu'en nos cõmuns propos
Vous ne me laissiez point vn heure de repos?
Vous doutiez de ma foy, & tout vostre langage
Estoit de m'appeller inconstant & volage:

Et toutesfois voyez que ie n'ay point changé,
Et que depuis deux ans que vos yeux m'ont rangé,
Mille & mille beautez n'ont point eu de puissance
Pour me faire sortir de vostre obeissance.
Car quand ie m'asseurois qu'en feriez tout autant,
Ie voulois à l'enui vous demeurer constant,
Comme ie fais encor' : tenant à grand' louange
Que vous tant seulement ayez suiui le change.
Aumoins si de mon lieu quelqu'vn eust heritè,
Qui par extreme amour eust ce bien merité:
Ou qui sceust, comme il faut, d'vne façon discrette
Conduire & pratiquer vne amitie secrette:
Qu'il peust dissimuler ses faueurs finement,
Feignant vne tristesse en son contentement:
Qu'il pleuraſt ses douleurs, voꝰ nommaſt inhumaine,
Ou qu'il dist seulement qu'il a pris quelque peine
Deuant que d'estre aimé, i'en serois moins faschè:
Mais alors que ie voy qu'il fait si bon marchè
D'vne chose si rare, & n'en fait presque conte,
Mon extreme douleur toute rage surmonte,
Il se rit des escrits que vous luy addressez,
Il fait voir les anneaux que luy auez laissez
Pour memoire de vous : il a vostre peinture,
Il dit qu'auez la sienne : il sçait vostre nature,
Il cognoist vostre cœur, & vostre intention,
Et iuge que pour luy vous souffrez passion:
Bref par tous ses discours il voudroit faire accroire
Qu'il a gaignè sur vous quelque belle victoire.
Hé Dieu sçait le regret dont mon cœur est saisi,
Maistresse, quand ie voy qu'auez si mal choisi!
Ores que sans relasche à mon malheur ie pense,

Ie n'ay contentement qu'à blasmer l'inconstance,
Et demeurer tout seul bastissant à par moy
Les estranges desseins d'vn homme hors de soy,
Et dis en soupirant : Chetif, que doy-ie faire?
Ay-ie pas contre moy toute chose contraire?
A qui croiray-ie plus ? Tout le monde est sans loy,
Puis que mesme ma Dame a violé sa foy.
Quelle estrange rigueur se veit iamais descrite
Par tragiques regrets, qui ne soit plus petite,
Si lon veut mesurer ceste legereté,
Et ce qui m'estoit deu pour ma fidelité?
Pourquoy ne faites vo⁹, ma Dame, qu'õ peust dire,
Louant tant de vertus qu'on voit en vous reluire,
Pour embellir encor vostre perfection,
Que vous ayez vn cœur qui soit sans fiction,
Que vous gardiez tousiours vn vouloir immuable,
Qui plus que les beautez vous feroyent admirable,
Et reluire ici bas ? Car sans la fermeté
La plus belle vertu perd toute sa clairté,
Et ne se monstre point, non plus qu'il n'y a chose
Qui monstre sa valeur quand la nuict est declose.
Or bien que vous m'ayez à tort de vous banni,
Et que ie coue en l'ame vn regret infini:
Bien que l'aspre fureur de ma passion forte
A toute heure du iour hors de moy me transporte:
Bien que mille soucis que ie cache au dedans,
Animez contre moy de griffes & de dents,
Exercent pesle-mesle vne guerre immortelle,
Se paissans de mon cœur qui sans fin renouuelle:
Si n'ay-ie point desir, & deusse-ie mourir,
Par autre que par vous mes langueurs secourir.

Quand nous aimons par trop vne dure Maiſtreſſe,
Ainſi que moy chetif, qui ne puis toutesfois
Pour toutes vos rigueurs eſprouuer d'autres loix?
Dites moy ſeulement ſi vous auez enuie
Que ie paſſe tout ſeul le reſte de ma vie,
Ennuyeux, mal-plaiſant, muet, aueugle & ſourd:
On me verra ſoudain abandonner la Court
A fin de vous complaire, & prenant pour conduitte
Vn morne deſeſpoir, ie me feray Hermite.
Car las! mon cher ſouci, pluſtoſt que vous faſcher
On me verra grimper ſur le haut d'vn rocher:
I'y baſtiray ma loge, & vn antre effroyable
Redira tous les iours mon malheur deplorable,
I'apprendray aux foreſts & aux tertres boſſus
Voſtre nom que i'adore, & l'eſcriray deſſus
Vn Cheſne ou vn Peuplier, à fin que leur eſcorce
Teſmoigne aux ſuruiuans mon amoureuſe force.
Mais vous pouuez bien mieux (ioint que la cruauté
Accompagneroit mal voſtre ieune beauté)
Vous pouuez s'il vous plaiſt, d'vne ſeule parolle
Chaſſer bien loing de moy le ſouci qui m'affolle:
Ainſi que du Soleil les rayons eſlancez
Eſcartent çà & là les brouillars amaſſez
De l'eſpeſſe bruine: & comme la lumiere
Chaſſe l'obſcurité de la nuit couſtumiere.
Ie ſuis hors de ſouci ſeulement ſi ie voy
Qu'aux propos menſongers vous ne doniez plus foy,
Et que vous meſuriez d'vne egalle balance
Mon amour d'vne part & ma perſeuerance:
Ce qu'auez peu iuger de mon affection
Depuis qu'Amour me miſt ſous la ſubiection

De vos diuinitez : & en l'autre partie,
Mettez les faux propos dont estes aduertie,
Ceux qui en sont autheurs, quelle est leur volonté,
Ce qu'ils ont par seruice enuers vous merité:
S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintise,
Et quelle passion leurs courages attise,
Vous cognoistrez alors si iamais i'entrepris
Acte dont iustement ie peusse estre repris,
Et si mon cœur se deult d'autre playe nouuelle,
Que de celle qu'il eut quand ie vous vey si belle.

ELEGIE XIII.

MAISTRESSE, en t'escriuant ie ne veux entreprendre
De te pouuoir assez mes ennuis faire entendre,
Et comme ie languy n'ayant aucun espoir,
Veu l'estat où ie suis, de iamais plus te voir:
Helas ! ie ne pourrois ie ne pourrois l'escrire
Ce ne seroit qu'encor augmenter mon martyre,
Et te donner ennuy : car ie ne puis penser
Que mon malheur si grand ne te vint offenser,
Et que le souuenir de mes fascheux allarmes
N'ẽplist de dueil tõ ame, et tes beaux yeus de larmes.
Si faut-il que mon cœur ie vienne à descharger,
Pour voir si mes douleurs s'en pourroyent alleger:
Non que par ceſt escrit au vif ie represente
L'estat où m'a reduit ma fortune presente,
Pour ne t'ennuyer trop de mes maux rigoureux,
Et du nouueau souci qui me rend malheureux.
Las ! auſsi qui diroit l'ennuy qui m'importune

Depuis le triſte iour que ma dure infortune
Me priua de tes yeux ? qui pourroit raconter
Combien de paſſions me viennent tourmenter?
Combien de fiers penſers qui iamais ne me laiſſent,
Et touſiours affamez de mon cœur ſe repaiſſent?
De combien de ſoupirs i'ay fait bruſler les cieux,
Et combien de ruiſſeaux ſont coulez de mes yeux
Depuis ce triſte iour, qui fait que ie deſpite
L'heure que ie fu nay, comme choſe maudite,
Nommant heureux celuy qui ſans voir le Soleil
Eſt ſurpris en naiſſant d'vn eternel ſommeil?
Ie n'auois à grand' peine abandonné ta porte,
Que ma douleur extreme hors de moy me trãſporte:
Que ie me laſche au dueil, & tout deſeſperé
Ie maudy le deſtin contre moy coniuré,
Nommant le Ciel cruel qui permet que ie viue:
Bien qu'vn faſcheux depart de tout eſprit me priue,
Et que ie voye aſſez que mon malheureux ſort
Me conduiſe à grands pas au chemin d'vne mort,
D'vne mort trop eſtrange, inhumaine & cruelle,
Qui chacune heure en moy mille morts renouuelle.
Las ! plus eſtrange mort ſçaurois-ie bien ſouffrir
Que de voir ſans repos deuant mes yeux s'offrir
Tant & tant de penſers, qui dedans moy ſe tiennent,
Et me gelans le cœur tout tranſi me detiennent?
Que de voir mon eſprit ennemi de mon corps,
Trauailler, obſtiné, pour enſortir dehors?
Et que de voir auſſi que toute mon enuie
Ne regarde autre but que la fin de ma vie?
Helas ! permettez donc, Dieux, à qui i'ay recours,
La fin de mes malheurs par la fin de mes iours.

C'eſt grãd cas que mon mal ne peut auoir de treſue,
Et que dés le matin comme l'Aube il ſe leue,
Et me ſuit iuſqu'au ſoir quand ie me veux coucher,
Et lors plus que deuant met peine à me faſcher.
Le lict m'eſt vne geſne, & la plume ocieuſe
Redouble en la preſſant ma langueur ſoucieuſe,
Et dis en m'eſcriant : O ſolitaire nuict,
O Lune, ô clairs flambeaux, las ! où ſuis-ie reduict?
Tout ſe taiſt à preſent, toute ſorte de beſte
Laſſe de trauailler courbe au ſommeil la teſte:
Les bœufs dedans l'eſtable, & aux bois les oiſeaux,
Aux cauernes les Ours, les poiſſons ſous les eaux,
La marine eſt paiſible & les vents qui ſe taiſent
Font que les flots mutins cõme endormis s'appaiſent,
Le marinier ſans crainte en ſa nef eſt couché,
Le bruſlé moiſſonneur du ſommeil eſt touché,
Le ſilence eſt par tout, & ne ſe peut voir choſe
Qui n'oublie ſa peine, & qui ne ſe repoſe,
Fors que moy deſolé, qui ne puis repoſer,
Et qui ne ſens iamais mon trauail s'appaiſer.
Ie fay mille autres cris, & la Lune argentee
Du ſon de mes regrets quelque fois tranſportee,
Cache ſa belle face, & change de couleur,
Tant elle a de pitié de ma griefue douleur:
Et demeure en ce poinct, tant que vaincu de peine
Ayant fait de mes yeux couler vne fontaine,
I'abbaiſſe vn peu la teſte, & vn faſcheux ſommeil
Me cloſt preſque à regret les paupieres de l'œil.
Mais ce n'eſt commencé que la legere feinte
D'vn Songe horrible à voir me reueille de crainte,
Et nulle viſion ne me peut aduenir

Qui

Qui ne me face triſte & penſif deuenir.
Vne fois ie te voy que ma douleur te touche,
Auoir la larme à lœil, & les cris en la bouche,
Maudiſſant le malheur qui m'a faict eſtranger:
Mais las! preſqu'auſſi toſt tu me ſembles changer
Ceſte façon tragique en gaye contenance,
N'auoir plus de mon mal ny de moy ſouuenance.
Alors en t'accuſant ie m'eſueille deſpit,
Et demy forcené ie ſaute hors du lict,
Et demeure long temps ſi confus de ce doute
Qu'vne froide ſueur de tout mon corps degoute:
Mais ie penſe à la fin que ta fidelité
Ne me fera porter ceſte infelicité.
Puis ſi toſt que le iour a ſes portes decloſes,
Et qu'on voit arriuer l'Aurore au ſein de roſes,
Ie me pers dans vn bois, où bien loing eſgaré
Ie cherche la fraiſcheur d'vn antre ſeparé:
Lors me trouuant tout ſeul en ce lieu ſolitaire
Ie recommence encor mon esbat ordinaire,
Ie recommence encor à plaindre & ſoupirer,
Et meſmes aux buiſſons mes ennuis declarer:
Mais touſiours ce pendant ma force diminuë,
Et mon ſouci cruel s'augmente & continuë
Croiſſant mes paſſions, ce qui me fait penſer
Que bien toſt par la mort ie les verray ceſſer.
Car mon ſang que l'amour de ſon trait fait reſpãdre,
Les pleurs q̃ de mes yeux ſans ceſſe on voit deſcẽdre,
Et les ſoupirs ardans que ie pouſſe dehors
M'ont ſi fort affoibli & deſſeiché mon corps,
Que ie n'eſpere plus pouuoir garder ma vie,
Priué de ſang, d'humeur, de chaleur, & d'amie:

ELEGIE XIII.

HAS! *faut-il que touſiours mon dueil ie continuë?*
Faut-il que ma frayeur iamais ne diminuë?
Hé verra-lon touſiours mille ſoucis diuers
Remplir de cris ma bouche & de plaintes mes vers?
Ma Dame excuſez moy : car ſi ma faute eſt grande
(Cõme elle eſt pour certain) Amour qui me cõmande,
Amour qui m'a fait voſtre, Amour qui eſt mon roy,
Mon ſeigneur & mon tout, a plus failli que moy:
C'eſt luy qui en eſt cauſe, & qui dedans mon ame
Laſche le poignant trait du ſouci qui m'entame.
Car par luy i'ay cognu le pouuoir de vos yeux,
Voſtre teint blanchiſſant, voſtre ris gracieux,
L'honneur de voſtre ſein, voſtre port venerable,
Et les ſages diſcours qui vous font admirable:
I'æy cognu ceſt eſprit qui vous fait eſtimer,
Et mille autre vertus que ie ne puis nommer.
Puis en les cognoiſſant mon ame trop haſtiue
Perdant ſa liberté ſe fiſt voſtre captiue.
Confeſſez s'il vous plaiſt, Ay-ie pas quelque droit
De trembler de frayeur? Helas! qui ne craindroit?
Qui ne craïdroit, bõs dieux! i'ay biẽ cauſe de craïdre.
Tant d'attraits amoureux ne peuuẽt-ils contraindre
Vn grãd Prince, vn Monarque, ou quelcũ de ces dieus
Qui pour moindre que vous deſcendirent des cieux?
Et qui ſçait (mais ie croy que n'eſtes variable)
Si lors tant de grandeur vous ſeroit agreable?
Que ne voulut Amour, pour m'oſter de ſouci,

Grauer dessus mon cœur vos pensers tout ainsi
Comme il y entailla le celeste visage?
Peut estre qu'en lisant dedans vostre courage,
Ce que ie veux sçauoir helas! ie trouuerois,
Et plus de mon souci l'accez ne sentirois.
A l'homme trop auare en aimant ie ressemble:
Il ne peut eslongner son thresor qu'il ne tremble,
Biẽ qu'il l'ait mis en terre, à toute heure en tous lieux
L'idole d'vn larron volle deuant ses yeux:
Ainsi, mon cher thresor, vous perdant de presence,
La crainte arriere moy bannit toute esperance,
Me gelle tout le sang, & me fait rauasser,
M'amoncelant sans fin penser dessus penser:
Mais si tost, ô mon Cœur, ie ne verray reluire
Le clair feu de vos yeux où l'Amour se retire,
Que l'Esperance en moy la maistresse sera,
Et loing de mon esprit la Crainte chassera:
Retourne donc mon bien, retourne, & reconforte
Mon esperance helas! qui tombe à demi-morte.
Comme quand le Soleil retire sa clairté
Faisant place à la nuict pleine d'obscurité,
L'ombre se fait plus grande, & d'vne vaine feinte
Nous sentons dans le cœur vne effroyable crainte,
Puis si tost que l'Aurore a le iour esclairci,
L'ombre s'euanouit & la frayeur aussi.
De mesme, ô mon Soleil, si ie te pers de veuë,
Mes yeux tout aussi tost sont couuerts d'vne nuë:
Le poil me dresse au chef, & tout plain de frayeur,
Vn grand rocher glacé m'enuironne le cœur:
Mais si tost ne verray ta diuine lumiere
Que mes yeux reprendront leur clairté coustumiere:

Le poil dessus mon chef ne sera plus dressé,
Et plus de vaine peur ie ne seray pressé:
Retourne donc vers moy ta lumiere plaisante,
Et chasse, ô ma clairté, ceste crainte nuisante.
Quand Phebus se reculle & qu'il laisse les iours,
L'Automne finissant, froids, ennuyeux & courts,
Les vẽts to⁹ indignez d'vn grãd bruit se font guerre,
Ils irritent la mer, ils font trembler la terre:
La neige couure tout d'vn linge blanchissant,
Et la gresle à l'enui descend en bondissant:
On n'oit plus les oyseaux, ni le plaisant murmure
Des ruisseaux doux-coulans: & la gaye verdure
Des prez, & des forests, veufue de son honneur,
A perdu son beau teint, & sa viue couleur.
Tout ainsi, ma Diane, alors que tu me priue'
De ton benin aspect, le desespoir arriue,
La peur d'vn changement, le souci deuorant,
Qui me font vn Hiuer qui m'est tousiours durant,
Soit que le Printẽps viẽne, ou le chaud, ou l'Autõne,
Et iamais ceste peur relasche ne me donne.
Reuien donc mon Soleil, & d'vn trait de tes yeux
Fay refleurir encor mon printemps gracieux,
Romps la glace endurcie, & l'orage, & la gresle,
La neige & le frimas, qui troublent pesle-mesle
Le serein de mon ame, & d'vn œil amoureux
Adouci la rigueur de l'Hiuer froidureux.
Mais retourne deuant que la crainte diuerse
Maistrise mon espoir & du tout le renuerse,
Mon espoir qui desia s'affoiblit chacun iour,
Bien que mes passions renforcent mon amour.

ELEGIE XV.

LORS que le trait d'Amour sortant de vostre veuë
Blessa d'vn coup mortel mon ame à l'impourueuë,
Et qu'en vos blonds cheueux mon cœur fut arresté
Sans espoir d'eschapper de sa captiuité
(Malheureux que ie suis!) trop tard ie deuins sage:
Apres le coup receu ie cogneu mon dommage,
I'accusay la Fortune, & pleuray vainement
Ma nouuelle douleur pour tout allegement,
Ie cogneu que mon mal estoit sans esperance:
Car bien qu'Amour ne garde aucune difference,
I'estimay, cognoissant nostre inegalité,
Que vous diriez ma peine vne temerité,
Et craignant ce malheur ou quelque autre rudesse
I'essayay de couurir ma nouuelle tristesse,
Esperant que le temps la pourroit alleger,
Et ce nouueau desir en quelque autre changer:
Mais las plus ie m'obstine à receler ma flame,
Plus elle ard mon esprit & consomme mon ame.
Ie ne puis plus souffrir vn feu si violant,
Qui brusleroit plus fort que ie l'irois celant,
Il faut que ie l'esuente, & que ie vous confesse
La douleur qui me tue, ô ma seule deesse.
Les mortels en leurs maux aux Dieux ont leur recours,
De vous semblablement i'attens tout mon secours:
Et dauantage encor ie serois à reprendre
Si par ce feu couuert i'estois reduit en cendre,
Faute d'ouurir mon cœur & de luy donner vent.

Car la ſoudaine mort que i'irois receuant,
(Mort que i'eſtimerois bien douce & fauorable)
Ma Dame, plus qu'à moy vous ſeroit dommageable:
Moy qui ne ſuis plus rien que perdroy-ie en mourant
Que le fier deſeſpoir qui me va deuorant?
Car mon eſprit eſt voſtre, & mon ame égaree
Volle autour de vos yeux de ſon corps ſeparee:
Ie perdroy mes ſoucis, ma flamme, & mes douleurs,
Mes deſirs, mes amours, mes ſoupirs & mes pleurs.
Et de tant de penſers la grand' troupe immortelle:
Vous perdriez, quant à vous, vn ſeruiteur fidelle,
Qui ne penſe qu'en vous, & qui vit ſeulement
Pour languir, s'il vous plaiſt, en l'amoureus tourmẽt.
Las! ſi vous eſtimez que i'aye fait offenſe
D'oſer tant entreprendre, eſcoutez ma deffenſe:
La faute vient de vous & d'Amour, qui m'a faict
Cognoiſtre en vous voyant vn ſubiect ſi parfaict:
Vous n'auriez pas raiſon de vous mettre en colere,
Pour vne belle erreur que vous m'auez faict faire.
Au lieu de m'accuſer-accuſez vos beaux yeux,
Riches des traits d'Amour, courtois & gracieux:
Accuſez voſtre teint qui la nege ſurpaſſe,
Accuſez vos vertus & voſtre bonne grace,
Et commandez, ma Dame, à vos douces beautez
De ne retenir plus nos libres volontez.
Si vous auez deſir de n'eſtre point aimee,
Ne voyez point le iour, demeurez enfermee,
Tenez-vous dans vn antre ou dans quelque rocher,
Encor voſtre valeur ne ſe pourroit cacher,
Touſiours vous paroiſtrez en beautez la premiere:
«Car le Soleil par tout deſcouure ſa lumiere.

Las ! dés le premier iour que mon cœur fut bleſſé,
Et que mon libre eſprit fut par vous enlacé,
Ie fis ce que ie peu pour auoir deliurance,
Et pour me retirer de voſtre obeiſſance:
Ie ne le faiſois point de crainte d'endurer,
Mais la peur ſeulement de n'oſer aſpirer
A vous faire ſeruice, agitoit ma penſee,
Qui ne pouuoit pourtant eſtre ailleurs adreſſee.
Car mon cœur qui vous eſt ſeulement deſtiné
Aime mieux viure ainſi durement enchaiſné,
Bleſſé, deſeſperé, priſonnier, miſerable,
Que receuoir ailleurs traittement fauorable:
Seulement le penſer d'aimer ſi hautement,
Luy ſert en ſes douleurs d'entier allegement.
Soyez moy donc, ma Dame, ou fiere, ou gracieuſe,
Soyez ou ne ſoyez de mon mal ſoucieuſe,
Faites moy receuoir la vie ou le treſpas:
Bref, ſoyez moy cruelle, ou ne le ſoyez pas,
Vous ne ferez iamais, quoy que vous penſiez faire,
Que de voſtre amitié ie me vueille diſtraire.
D'autres nouueaux deſirs ie ne veux plus auoir,
Et quand ie le voudrois, ie n'aurois le pouuoir:
Au feu des paſſions ma foy ſe rend plus forte,
Puis contre vos rigueurs ce poinct me reconforte,
Si par voſtre rigueur ie meurs ſoudainement
I'en auray beaucoup moins de peine & de tourment:
Et rendray par ma mort ma memoire eternelle,
Mourant pour bien aimer & pour eſtre fidelle.

ELEGIE XVI.

COMME le Pellerin qui ſent en ſon courage
Vn deſir violent d'accomplir ſon voyage,
Se réueille en ſurſaut : & comme il eſt pouſſé
Continue à grands pas le chemin commencé.
Et à fin que la nuict ſon deſir ne retarde,
Parmi l'obſcurité leue l'œil, & regarde,
Choiſiſſant pour ſa guide vn aſtre au firmament
Sous la faueur duquel il marche aſſeurément:
Penſe bien remarquer la trace plus certaine,
Maintenant paſſe vn bois, maintenant vne plaine,
Vn mont, vne valee, vn coſtau ſeparé,
Et va tant qu'à la fin il ſe trouue égaré,
Tout chemin luy eſt clos, ne ſçait qu'il doiue faire,
L'aſtre qu'il a choiſi n'ha la flamme aſſez claire,
Et les autres flambeaux par le ciel reluiſans
Pour le bien radreſſer ne ſont pas ſuffiſans.
En fin la nuict s'enuolle, & l'Aube coloree
Haſte le beau Soleil à la treſſe doree,
Qui de ſes clairs rayons l'Vniuers reſiouit,
Et toute autre lumiere aupres s'éuanoüit,
Lors il reprend courage, & ioyeux il ſaluë
Ceſte clairté nouuelle à ſon ſecours venuë,
Se remet au chemin qu'il auoit delaiſſé,
Et cognoiſt de combien il s'eſt deſauancé.
I'en ay faict tout ainſi, i'ay ſuiui meſme adreſſe,
Vray pellerin d'Amour dés ma tendre ieuneſſe:
Car mon âge ſi toſt du printemps n'approcha,

Que ce Dieu contre moy mille traits décocha,
Se fit Roy de mon ame, échaufa mon courage,
Et me meit au chemin de l'amoureux voyage:
Lors pour seruir de guide à mon ardant desir
La ieuneſſe me fit vne beauté choiſir,
Qui s'offrit fauorable à mes yeux la premiere,
Et que ie recognu pour ma ſeule lumiere:
Son ardeur doucement mon eſprit embraſoit,
Ie ne voyois plus rien qu'ainſi qu'il luy plaiſoit,
C'eſtoit mon ſeul obiet, mon deſir, & ma flame,
Et ſa ſeule influence auoit force en mon ame.
I'ay longuement erré parmi l'obſcurité
De mes ſens aueuglez ſuiuant telle clairté,
I'ay paſſé maint taillis, & maint deſert champeſtre,
Eſloigné du chemin ſans me pouuoir cognoiſtre:
En vain mille beautez s'offroyent deuant mes yeux,
Comme aſtres qui la nuict vont allumant les cieux:
Ie n'en pouuois auoir de plus ſeure conduite,
Et touſiours leur clairté me ſembloit trop petite.
Mais ſi toſt que le iour de vos yeux m'eſclaira
Mon cœur d'aiſe raui ce Soleil adora,
Et cogneu tout ſoudain que la flamme allumee
Dedans moy parauant n'eſtoit rien que fumee:
De ma premiere erreur ie fu tout aſſeuré,
Et vey que iuſqu'icy ie m'eſtois égaré.
Car celuy qui ne ſuit voſtre beauté ſi rare
(Seul Soleil de nos ans) peut dire qu'il s'égare,
Son deſir mal conduit erre ſans iugement,
Et ne cognoiſt d'Amour l'agreable tourment.
Il me ſouuiẽt touſiours qu'en mon ardeur premiere,
Lors que mon ame eſtoit autre part priſonniere,

Ie penſois fermement qu'on ne ſceuſt mieux aimer,
Et n'euſſe iamais creu qu'Amour peuſt enflamer
Plus chaudement vn cœur de ſa viue eſtincelle,
Ny qu'vn parfaict Amant peuſt eſtre plus fidelle:
Mais vos yeux m'ont appris que i'eſtois abuſé
M'ayant de tant de feux l'eſtomach embraſé,
Et mis en mon eſprit de penſers ſi grand nombre
Que ma premiere amour au pris n'eſtoit qu'vne om-
Bref, ie ſuis ſi preſſé qu'ores ie cognois bien (bre:
Helas! qu'aupres de vous ie n'aimay iamais rien.
Vrayment c'eſt bien raiſon que l'amour qui me tuë
Paſſe toute autre amour qu'auparauant i'ay euë:
Et qu'en vous adorant ie croiſſe en loyauté,
Voyant que vos beautez paſſent toute beauté,
Beautez pleines de lis & de roſes nouuelles,
D'agreables langueurs, de flammes immortelles,
D'amours, de doux attraits, de threſors precieux,
Et des perfections que recelloyent les cieux.
Car tout ce que le Ciel auoit mis en reſerue
De plus belle richeſſe, en vos yeux ſe conſerue,
Vos yeux ſi beaux aux miens, qui me dõnent le iour,
Et qui font qu'Amour meſme eſt embraſé d'amour.
Quant à moy ſi ie voy quelque autre Damoiſelle
Qui guide en cheminant les Graces auec elle,
Qui ait les cheueux beaux, les yeux cruels & doux,
Ie dy qu'en quelque choſe elle approche de vous,
Mais non pas que pourtant elle ſoit ſi parfaitte:
Car pour chef d'œuure ſeul Nature vous a faitte.
Touſiours on vous peut voir admirable exceller,
Et à vous rien que vous ne ſe doit égaller:
Ainſi que la douleur qu'en mon ame i'aſſemble,

Qui surpassant toute autre à soy seule resemble.
I'ay tousiours iusqu'ici blasmé l'extremité,
Mais ie pers cest aduis perdant ma liberté.
Car vous voyãt, ma Dame, en beautez tant extreme,
Ie consens que mon cœur extremement vous aime:
Ie veux qu'en vous seruant il souffre extremement,
Et le desauoûrois s'il faisoit autrement.
Peut estre quelque iour vous en serez touchee:
Et à fin que ma mort ne vous soit reprochee,
Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié,
Et recompenserez ma fidelle amitié.
O Dieux! si d'vn tel heur ie contente ma vie,
Ne m'accordez plus rien de chose que ie prie:
On ne me verra plus d'autres biens desireux
Et m'estimeray lors contant & bien-heureux.
Mais si par mon malheur trop cruelle & trop fiere
Vous ne vous flechissez au son de ma priere,
Sans plaisir, sans confort, triste & desesperé
Ie veux blasmer le Ciel contre moy coniuré,
Et maudire ma vie où tout malheur abonde,
Prenant congé d'Amour le seul bien de ce monde.
Car que me seruira que ie sois redouté,
Que i'aye en mon printemps maint effort surmonté,
De m'estre veu le chef de si grandes armees,
D'auoir des ennemis les campagnes semees,
D'estre eschappé vainqueur de cent mille dangers,
D'estre le seul effroy des princes estrangers,
D'vn Roy si genereux auoir prins ma naissance,
Courageux, indompté, d'inuincible puissance:
Auoir dessus mon front semé tant de lauriers,
Auoir ieune arraché la palme aux vieux guerriers,

Iusqu'au plus haut du Ciel planté ma renommee,
Que le temps ny la mort ne rendront consommee,
Bien voulu d'vn chacun, bien craint, bien estimé,
Si de vous seulement ie ne puis estre aimé,
Et si vous refusez de m'estre fauorable?
» La grandeur sans amour est chose miserable.
I'aimerois beaucoup mieux estre né bassement,
N'auoit pas tant de cœur, ny tant de sentiment:
Que mon esprit fust lourd, & mon ame pesante,
Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante.
» Car plus vn homme est grand & de gloire animé,
» Plus chaud est le brandon qui le rend consumé:
» Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible
» Que celuy du commun qui est presque insensible.
Puis ie croy que l'Amour archer victorieux,
A des fleches à part pour les Rois & les Dieux,
Et ne sçaurois penser que les grands il surmonte
Comme le peuple bas dont presque il ne fait conte.
Las! de ses traits choisis mon cœur est trauersé,
Il a tout dedans moy son carquois renuersé,
Ie suis sa trousse mesme, & sa chaude fournaise,
Vos yeux & mes pensers en nourrissent la braise,
Dont mon corps languissant sera tost deuoré
Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé.
Car le voulant couurir d'vne froide apparance
Par ma discretion i'accrois sa violence,
De vous voir bien souuent ne faisant pas semblant,
Quand ie suis tout en feu feignãt d'estre tremblant,
Et me monstrant ioyeux en ma douleur cruelle,
Seul entre tous les grands qui mes amours recelle,
» Car eux communément au lieu de les celer

» Desirent qu'on les sçache, & en veulent parler:
Où moy ie les contrains & les cache en mon ame,
Aimant mieux endurer que de nuire à ma Dame,
Et ne voulant qu'vn peuple ignorant & sans loy
Cognoisse mes desirs, & babille de moy.
Ceux qui sçauent comment à part ie me retire,
Que ie me plais tout seul, que i'aime tant à lire
Les passions d'Amour, ses effets rigoureux,
Iugent tout aussi tost que ie suis amoureux.
Ils le disent assez, mais ils n'ont cognoissance,
Que vous me reteniez en vostre obeissance,
Tant ie sçay bien couurir mon desir violant,
Qui las! croist d'autant plus que ie le vay celant.
Mais i'aime mieux souffrir vne douleur plus forte
Que mon cõtentement quelque ennuy vous apporte:
I'aime mieux me priuer du beau iour de vos yeux,
Fuyant ce que i'adore & que i'aime le mieux
Car i'ay ce reconfort, qui mon mal diminuë,
De penser que ma foy par là vous soit cogneuë,
Et que la verité de mon affection
Se decouure aisément par ma discretion,
Qui est de fermeté le plus seur tesmoignage:
Car vn homme discret ne peut estre volage.

ELEGIE XVII.

VOVS qui pipez d'Amour, d'erreur & de ieunesse,
Adorez vainement vne folle Maistresse;
Vous qui mesmes sur vous n'auez plus de pouuoir
Vous qui sous bonne foy vous laissez deceuoir,

Vous qui prenez le blanc pour vne couleur noire,
Vous qui de vos malheurs baſtiſſez vne gloire,
Et qui tout poſſedez de charme & de poiſon,
Eſtes ſans yeux, ſans cœur, ſans ame, & ſans raiſon:
Oyez le iuſte dueil d'vne perſonne attainte,
Oyez l'aſpre courroux & l'ardante complainte
Du deſolé Philandre à bon droit irrité
Pour auoir decouuert vne infidelité:
Et pour auoir perdu ſa ieuneſſe abuſee
Seruant fidellement vne Alcine ruſee,
Vne fine Lamie, vne peſte, vn venin,
Et tout le deshonneur du ſexe feminin.
Vn des iours de l'Eſté que la flamme etheree
Bruſloit de toutes parts d'ardeur demeſuree,
Ceſt amant furieux, qui ſentoit au dedans
De ſon iuſte deſpit les aiguillons ardans
Et les elancemens d'vne forcenerie,
Tombe du haut de ſoy, tout vaincu de furie,
Sans parler, ſans mouuoir, palle, & tout eſperdu,
Ayant auec l'eſprit tout ſentiment perdu.
Il ne pouuoit pleurer, encor quil euſt enuie
De voir couler en pleurs ſes amours & ſa vie:
Mais comblé de douleur ſans ceſſe il halletoit,
Et ſon cœur mutiné pour ſortir combatoit.
Il demeura long temps ainſi vaincu de rage,
Ayant les mouuemens, le geſte, & le viſage
D'vn qui tire à la mort lors qu'il va fremiſſant
Auec vn gros hocquet les membres roidiſſant:
Puis il reuient vn peu entr'ouurant la paupiere,
Et monſtre qu'à regret il voit noſtre lumiere,
Tant il eſt las de viure, & tant il ha deſir

Qu'vne agreable mort tranche ſon deplaiſir.
Mais voyant que la mort n'abregeoit ſa miſere,
Il ſaute ſur les pieds tranſporté de colere,
Pour ſaiſir vne eſpee & s'en percer le flanc,
Ou pour plonger ſa dague aux ſources de ſon ſang.
Tenant le fer tout nu dans ſa dextre meurtriere,
Il fait ſortir ces mots pour complainte derniere.
Mourons mourons (dict-il) punissons noſtre erreur,
Eſchappons par le fer des dens de la fureur:
Faiſons rire vne ingrate, & donnons quelque ceſſe
Au regret eternel qui nous charge & nous preſſe.
Las! que i'aime la mort qui me peut ſecourir:
Mais ie maudi le Ciel qu'il ne m'a faict mourir
Quand i'eſtimois ſon cœur eſtre vn roc immuable,
La mort m'euſt eſté lors bien douce & fauorable.
Achenant ces propos, comme il veut s'auancer
Pour le fer inhumain dans ſa gorge enfoncer,
Et qu'il court gayement à la mort toute preſte,
Il ſent qu'au meſme inſtant vn bon Eſprit l'arreſte,
Qui luy ſaiſit le bras, qui le fait treſſaillir,
Qui luy fait le couſteau de la dextre ſaillir,
Et qui parle en ſon cœur diſant en telle ſorte.
Quelle extreme fureur hors de toy te tranſporte?
Quelle rage te tient? quel braiſier vehement
Te deuore l'eſprit, l'ame & l'entendement,
Que tu vueilles mourir d'vne mort ſi cruelle,
Pour l'impudicité d'vne Dame infidelle,
Encor ſans te vanger, & ſans faire ſentir
Si de ſe prendre à toy lon ſe peut repentir?
Vange toy pour le moins: puis d'vn grãd coup d'eſpee
Mets fin à ton amour ſi laſchement trompee.

Ainſi ce bon Eſprit l'Amant diſſuada,
Et l'heure de ſa mort par ces mots retarda.
Au poinct que le Soleil commence ſa carriere
Monſtrant ſes cheueux d'or qui portent la lumiere,
Ce chetif amoureux, amoureux & ialoux,
Tout cuit de paſſions, de rage & de courroux,
Commence à diſcourir en ſa triſte penſee
Comme il pourra venger ſon amour offenſee.
Cent mille tourbillons l'vn ſur l'autre amaſſez,
Cent penſers differens contrairement pouſſez
Luy liurent la bataille, & font deuant ſa teſte
Vn brouillement confus tout bruyant de tempeſte.
Neptune en temps d'Hiuer n'eſt point plus agité
Eſtant pouſſé des vents d'vn & d'autre coſté,
Et ne voit tant de flots, & tant de vagues perſes,
Comme il roule en l'eſprit d'affections diuerſes.
Il ne faut point penſer qu'il puiſſe repoſer,
Il reſue, il ſe deſpite, & ſe ſent embraſer
Le cœur tout à l'entour d'vne nouuelle flame,
Dés qu'il ſe reſſouuient des ruſes de ſa Dame,
De ſes ſoupirs trompeurs, de ſes mots déguiſez,
De ſes yeux tant de fois feintement arroſez:
Et voyant (ô regret!) ſa feintiſe notoire
La croyant il ſe faſche & ſe hait de la croire,
Mais il la croit pourtant, & la doit croire auſſi,
Bien qu'en s'en ſouuenant il reſte tout tranſi.
Or quand ce ſouuenir à ſes yeux ſe preſente,
Helas! c'eſt faict de luy, il crie, il ſe tourmente,
Il ſoupire, il ſanglote, il eſt plus qu'au treſpas,
Et depite ſa vie, il chemine à grands pas,
Et cherche en rauaſſant les lieux plus ſolitaires

Pour maudire à son gré les destins aduersaires.
Il va de ses douleurs la terre ensemensant,
De ses cuisans soupirs l'air s'eschauffe en passant,
Et la piteuse Echo d'aigre douleur contrainte,
Parmi les rocs cauez respond à sa complainte.
O feminin cerueau (dict-il en soupirant)
Traistre, feint, sans arrest deçà delà courant,
Contraire obiect de foy, pariure & variable,
Que celuy qui te croit est pauure & miserable!
Ie t'ay creu toutesfois : aussi tu m'as faict voir
Combien ton naturel est propre à deceuoir.
Mais las qui ne t'eust creu? ceste aspre violence,
Ces sermens, ces propos tant vrais en apparence,
Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,
Ces regards dérobez bruslans de passion,
Ces doux languissemens, ces mignardes caresses,
Ces larmes, ces propos, & ces longues promesses
Estoyent-ce les tesmoings d'vne legere foy,
Et qu'on fauorisast les autres plus que moy?
Ah traistre & lasche cœur! de quel masque hypocrite
As-tu sceu deguiser ta volonté maudite,
Sans que par mon amour ny par ma fermeté
I'aye peu retenir tant d'infidelité?
» *On dit que Cupidon n'est iamais soul de larmes,*
» *Ny le Dieu Thracien de meurtres & d'allarmes,*
» *Les Abeilles de fleurs, les Cheures d'arbrisseaux,*
» *De riuieres la mer, & les prez de ruisseaux.*
» *Mais de mesme la femme ingrate & inconstante*
» *De cent mille amoureux ne seroit pas contante:*
» *S'elle en a vn acquis, elle en veut vn nouueau,*
» *Et iamais fermeté n'habite en son cerueau:*

» Animal plein de ruſe, indomtable & volage,
» Qui ha dedans la bouche autremẽt qu'au courage.
Las ! ie croy que les Dieux ardemmẽt courroucez
Vn iour que les mortels les auoyent offenſez,
Feirent naiſtre ici bas pour punir leur audace
Et pour les trauailler, la feminine race:
Ainſi que les ſerpens, les tigres, & les loups,
Qui nous ſont mille fois plus courtois & plus doux:
Et comme on voit ſortir parmi les bonnes plantes
Des chardons inutils & des herbes mechantes.
Hé pourquoy la Nature & les Cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, & d'eux-meſmes amis
Sans toy ſexe imparfaict peuſſent auoir naiſſance,
Pour ne te deuoir plus ceſte recognoiſſance?
Ainſi que nous voyons qu'vn ſoigneux Iardinier
Ente ſur vn prunier les greffes d'vn prunier,
Vn pommier ſur vn autre, & vn cheſne ſauuage
De ſes ieunes rameaux peupler tout vn bocage:
Ou comme le Phenix ſoymeſme ſe bruſlant,
Sans finir par ſa fin ſe va renouuellant.
Mais en vain ie m'arreſte aux effets de Nature,
Qui tout ceſt vniuers conduit à l'aduanture,
Par hazard par fortune, & par legereté,
Et qui ſe reſiouit de ſa diuerſité:
Quelle perfection faut-il eſperer d'elle
Puis qu'on ſçait que Nature eſt meſme vne femelle?
Ceſſez pourtant ceſſez, Femmes, de vous vanter,
De ce que vous pouuez les hommes enfanter
Et qu'ils naiſſent de vous: n'en ſoyez arrogantes:
Les lis au teint d'argent naiſſent d'herbes puantes,
On voit ſortir des fleurs d'vn fumier tout pourri,

Et le bouton vermeil sur l'espine est nourri.
Sources de tous malheurs, superbes, deguisees,
D'orgueil, d'ire, de rage, & d'enuie embrasees,
Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy,
Sans amour, sans raison, sans conseil, & sans foy,
Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,
Et des pauures humains les pestes eternelles.
Ainsi crioit Philandre embrasé iustement,
Donnant air par soupirs à son feu vehement,
Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines
Qui monstroyent la rigueur de ses cruelles peines.
Les bestes d'alentour s'arrestoyent pour l'ouïr,
Les oiseaux tous rauis demeuroyent sans fuir
Attentifs à ses plaints, & par vn doux murmure
Les riuages prochains plaignoyent son aduenture:
Les rochers & les monts de pitié se fendoyent,
Et iusqu'au plus haut ciel ses regrets s'entendoyent,
Regrets trop violans qui n'auoyent point de trefue,
Fust au poinct du matin quand l'Aurore se leue,
Fust au plus chaud du iour, quand le Soleil ardant
A moitié de son cours nous bruste en regardant:
Ou fust quand tout suant d'auoir couru le monde
Il laue en l'Ocean sa cheuelure blonde:
Ou fust en plein my-nuict, quand les hommes lassez
Sont plus profondement d'vn fort sommeil pressez.

DISCOVRS.

SI l'Amour est vn Dieu, c'est vn Dieu d'iniustice,
Recognoissant le moins ceux qui luy font seruice:

Vn aueugle en nos maux, vn enfant inconſtant,
Au plaiſir du haſard ſes faueurs departant,
Qui s'abreuue de ſang, & de larmes bruſlantes,
Et qui perce les cœurs de fleches differantes,
A fin que nos eſprits errans diuerſement
Sans iamais repoſer ſoyent touſiours en tourment.
Vous qui de ſes rigueurs n'auez la cognoiſſance
Ne vous eſclauez point, faites luy reſiſtance,
Les plus loyaux Amants ſont moins recompenſez:
Mon mal peint en ces vers le fait cognoiſtre aſſez.
Ceſt enfant inuaincu, Dieu de ſang, & de flame,
Vn iour pour mon malheur me fit voir vne Dame
Qui de ſes chauds regards tout le Ciel allumoit,
Et les petits Amours comme roſes ſemoit:
Si toſt que ie la vey, mon ame en fut eſmeuë
Et l'Amour auſſi toſt flamboyant en ſa veuë
Comme vn eſclair ſubtil par vn verre eſlancé,
Paſſa dedans mon cœur qu'il n'a iamais laiſſé.
Ie l'adoray depuis comme choſe diuine,
Et rien qu'vn feu ſi beau n'échauffoit ma poitrine:
En ſes yeux ſeulement tout mon heur s'aſſembloit
Et tout autre plaiſir ennuyeux me ſembloit.
Mais pour premier malheur de ma triſte auanture,
Vn mari deffiant, de ialouſe nature,
Cõme vn Dragon veillant de la voir m'empeſchoit,
Et ſon riche threſor auarement cachoit.
Tout ce qu'on dit d'Argus de luy ſe peut bien dire:
Iamais le doux ſommeil, quand Phebus ſe retire,
Ne luy ferme les yeux, il veille inceſſamment,
Ou s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:
Et quand vn Papillon volle autour de la belle,

Il crie, & veut ſçauoir s'il eſt maſle ou femelle.
De ce maudit ialoux mon mal eſt procedé:
Car depuis, la trouuant, cent fois ie retardé
(Trop diſcret pour mon bien) de luy faire ma plainte,
Et tandis mon deſir croiſſoit par la contrainte,
Ainſi que le braſier ſous la cendre caché,
Ou comme vn grand ruiſſeau quand il eſt empeſché.
Mais plus que mon malheur ie plaignois le ſeruage
De la ieune beauté royne de mon courage,
Qui ſous vn ioug ſi dur foiblement languiſſoit,
Et ſans aucun plaiſir ſa ieuneſſe paſſoit.
Souuent de ce regret ayant l'ame bleſſee
A part contre le Ciel i'ay ma plainte dreſſee,
De ce qu'il aſſembloit ſans ordre & ſans raiſon
Auec vn froid Hiuer ceſte belle ſaiſon:
Et bien ſouuent auſſi plein d'amoureuſe rage,
Comme s'il fut preſent i'vſois de ce langage.
O mari trop cruel pour ſi douce beauté,
Que penſes-tu gaigner geſnant ſa liberté?
Ton extreme rigueur ſon vouloir ne retarde,
Si tu gardes le corps l'ame eſt hors de ta garde,
Tu rens par tant de ſoing l'amant plus enflamé.
» *Vn plaiſir trop permis n'eſt iamais bien aimé:*
» *Le malade aime l'eau qui luy eſt defendue,*
» *Et l'amour par contrainte eſt plus chaude renduë,*
Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,
Et le palais d'airain Iupiter n'arreſta.
» *Celle peche le moins qui a plus de licence,*
» *Et ce qui deſplaiſoit eſt cher par la defenſe.*
Mais ſi ton cœur felon ne peut eſtre adouci,
Au moins de la garder laiſſe moy le ſouci,

Ne te trauaille point, ie veux que l'eſtincelle
Qui luit en mon eſprit tous les autres decelle:
Ie liray dans leurs cœurs quãd plus ils ſe feindront,
Et te deſcouuriray ce qu'ils entreprendront.
De mille autres propos i'accuſois ſa rudeſſe,
M'efforçant quelquefois de luy faire careſſe:
Et pour mieux deguiſer le mal qui me tenoit
Ie deſtournois les yeux quand ſa femme venoit,
Et de peur ſeulement de la voir mal traittee
Ma chaleur d'vn ſoupir n'oſoit eſtre éuentee.
Sage diſcretion tu m'as bien cher couſté,
Sans tant de vains reſpects i'euſſe plus proffité!
Ainſi durant long temps ie languy miſerable,
Eſperant que l'Amour quelque iour fauorable
S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,
Et qu'il falloit ſans plus couurir mon amitié.
» Las qu'vn nuage eſpais couure l'eſprit de l'homme!
Durant qu'en ces deſſeins mõ cerueau ie cõſomme
Et que ie pers le temps, ceſt Archer rigoureux
Voulut qu'vn ieune Prince en deuint amoureux,
Qui ſans tant de reſpects deſcouurit ſa penſee,
Rendant de ſa beauté ma Maiſtreſſe bleſſee.
Seul il eſtoit ſon bien, ſa lumiere & ſon cœur,
Et ce nouueau ſouci de ſa crainte vainqueur,
Qui d'vn aueugle feu ſans pitié la deuore,
Luy fait meſpriſer tout, ſinon l'œil qu'elle adore.
Elle qui parauant n'oſoit leuer les yeux,
Se mocque maintenant du ſoing trop curieux
De ſon mari ialoux: elle eſt toute de flame,
Et rien plus que l'Amour ne commande en ſon ame.
Ah Prince bien-heureux roy de ſa volonté,

Que ie porte d'enuie à ta felicité!
Non pour eſtre ſorti d'vn ſi fameux lignage,
Nõ pour tãt de beaux traits qu'on voit ſur tõ viſage,
Non pour eſtre en cent lieux iuſtement renommé,
Non pour tant de Lauriers dont ton front eſt ſemé,
Non pour mille vertus honorans ta ieuneſſe,
Mais pour eſtre adoré de ma ſeule Deeſſe:
Voyla ton plus grand heur dont ie ſuis enuieux,
Tu as iouy d'vn bien qui n'appartiẽt qu'aux Dieux.
Or durant ceſte flamme à mon bien ſi contraire,
Onques de mes liens ie ne me peu defaire,
A l'enui du malheur ma conſtance augmenta,
Et iamais le dépit ſi fort ne m'irrita
Que ie peuſſe blaſmer l'ardant' amour de celle
Qui ſi douce à autruy m'eſtoit touſiours cruelle:
De ſon nouueau deſir mon malheur i'accuſé,
Et touſiours ſans flechir conſtant ie m'oppoſé,
Reſolu d'endurer: meſmes, s'il ſe peut dire,
Penſant à ſon plaiſir i'allegeois mon martyre:
Et l'œil deuers le Ciel ie priois baſſement
Qu'vn couple ſi parfaict s'entr'aimaſt longuement,
Hayant plus que la mort ceux qui bruſlez d'enuie
Troubloyent l'heureux repos d'vne ſi douce vie.
Ainſi ferme touſiours i'aimois ſans eſtre aimé,
Et comme ſi mon cœur au ſien fuſt transformé
I'auois part à ſon bien, ſa lieſſe eſtoit mienne,
Oubliant ma douleur pour ſoupirer la ſienne,
Lors que quelque enuieux d'vn langage cuiſant
Alloit de ſes amours franchement deuiſant:
Bref, en ferme amitié n'ayant point de ſemblable
I'aidois à mon malheur pour luy eſtre agreable.

Qui diroit le regret que mon cœur ſupporta
Quand ce Prince à la fin de ſes yeux s'abſenta,
Emportant quant & ſoy ſon ame & ſa puiſſance,
Et ne luy laiſſant rien que l'ennuy d'vne abſence?
Il falloit que ſon cœur fuſt en roche endurci,
De pouuoir (trop cruel) l'abandonner ainſi,
Voir pleurer ſes beaux yeux pour forcer ſa demeure:
De moy ſans la laiſſer ie fuſſe mort à l'heure.
Helas combien depuis ce rigoureux depart,
Dedaignant tous plaiſirs l'ay-ie veuë à l'eſcart
Soupirer tendrement, penſiue & ſolitaire,
Monſtrãt que ſans le voir rien ne luy pouuoit plaire?
Comme vn que le Soleil dans vn bois a laiſſé,
Ne peut plus remerquer l'endroit qu'il a paſſé,
Vne effroyable horreur couure l'herbe fleurie,
Et ce qui luy plaiſoit luy donne fuſcherie:
Ainſi ſe voyant loin du Soleil de ſes yeux,
La Court ne luy eſt plus qu'vn deſert ennuyeux,
Tout obiet luy deſplaiſt, ſa parole forcee
Monſtre à qui l'entretient qu'ailleurs eſt ſa penſee.
O cœur rempli d'amour, de conſtance & de foy,
Tu meritois trouuer vn amant tel que toy!
Que de vraye amitié ton amour euſt acquiſe
Si en autre qu'vn grand ta fortune l'euſt miſe!
Mais durant qu'en regrets tu te vas conſumant
Maudiſſant la rigueur d'vn triſte eſloignement,
Celuy qui tient la clef de ton ame enthaiſnee
Ne ſonge plus en toy t'ayant abandonnee,
Vne autre affection regne en ſa volonté,
Foible ioüet à vent, deçà delà porté.
Et puis aimez les grands, croyez en leur langage!

La Biſe

La Bise en arriuant n'abat tant de fueillage,
Et n'émeut sur la mer tant de flots escumans,
Comme ils font & refont de diuers changemens:
Leur flamme aussi soudain est par tout espandue,
Et pensent que l'amour de chacun leur est deuë.
De ce dernier malheur à ma Dame aduenu
Ie suis plus que iamais angoisseux deuenu:
Car outre le tourment coustumier que i'endure
Ie pleure maintenant sa piteuse aduanture,
Et vay blasmant le Ciel d'vn esprit dépité
De ce qu'il ne punit tant de legereté.
Loüe Amour qui voudra, c'est vne frenaisie
Que les fouls ont faict Dieu selon leur fantaisie,
Vn mal, vne fureur, vn fort enchantement,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement.
Las! si mon foible esprit n'estoit troublé de rage
Ie me retirerois cognoissant mon dommage,
Ou d'vn autre desir plus doucement époint
Ie cesserois d'aimer ce qui ne m'aime point.
Mais d'vn si puissant trait ma raison est forcee
Que ie suy malgré moy la trace encommencee,
Et sers sans proffiter vne ingrate beauté,
Qui pour aimer autruy n'ha plus de liberté.
Or ce dernier confort pour remede i'embrasse,
Que si dans son esprit la raison trouue place,
Et qu'vn iour le dépit iustement allumé
Face mourir l'amour d'vn qu'elle a trop aimé,
Qu'alors de mes douleurs elle aura cognoissance,
Payant tant d'amitié de quelque recompense,
Et verra quelle erreur follement l'abusoit
Quand vn Prince inconstant ses desirs maistrisoit.

» *L'amour des grands seigneurs est tousiours dõmageable,*
» *Et sert le plus souuent au vulgaire de fable:*
» *Nulle discretion leur fureur ne reçoit,*
» *Et dés qu'ils sont épris chacun s'en apperçoit:*
Car cent mille espions veillent sur leurs affaires.
» *La grãdeur et l'amour sont deux choses contraires.*

FIN DES ELEGIES.

AD PHILIPPVM PORTÆVM.

NON leue forma prior castæ Peneïdi nomen,
Et Latonigenæ dura repulsa dedit,
Pòst tamẽ in melius mutata cacumine cœlum
Pulsat,& intonsi tempora fronde dei,
Irarúmque Iouis secura,tonitrua temnit
Vsque virens fastus in monumenta sui,
Nec,reor,in priscam vellet reuoluta figuram
Quæsitæ famæ tristia damna pati.
Cinge,Arioste,comas æternùm virgine lauro,
Sortẽ animo hãc reuocans ad tua fata refer,
Et versus tandem,noua per miracula,senti
PORTAEVM famæ consuluisse tuæ.

P P.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ROLAND FVRIEVX.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY.

IE veux chanter Roland, ſes fureurs & ſa rage,
Ie veux chanter d'Amour la tempeſte & l'orage,
La colere exceſſiue & le forcenement
Qui troublerent l'eſprit d'vn miſerable Amant
Delaiſſé ſans raiſon d'Angelique la belle:
Pitoyable loyer d'vn amour ſi fidelle.
CHARLES *Roy magnanime iſſu du ſang des Dieux,*
Ie chante en m'eſſayant ces regrets furieux,
Attendant qu'vne fois plus hardiment i'entonne
Les combats acheuez pour ſauuer ta couronne,
Quand le Diſcord mutin par la France allumé
Rendoit contre l'enfant le pere ennenimé:
Tandis d'œil fauorable & de Royal courage
Reçoy ce que i'appen aux piés de ton image,

Et si tu pris iamais plaisir à mes escrits,
Enten de quelle ardeur ceſt amant fut épris.
Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puissãce
Qu'encore il n'a trouué qui luy fist resistance,
Vn iour bleſſa Roland le redouté guerrier,
Le vaillant palladin, le braue auanturier:
Et bien qu'il n'euſt pas craint vne puiſſante armee,
Si toſt qu'il eut d'vn trait ſa poictrine entamee,
Et que de deux beaux yeux le rayon s'eſpandit,
Il mit les armes bas, & vaincu ſe rendit.
Pauure que feroit-il, ſi la celeſte bande
Des Eſprits immortels, ſi le Dieu qui commande
Aux Enfers tenebreux, & cil qui peut domter
Les courroux de la mer n'ont ſceu luy reſiſter?
Or pour flechir le cœur de ſa fiere Maiſtreſſe
Il fait en mille endroits retentir ſa proüeſſe,
En Inde, en Tartarie, & deſia l'Oriant
Reſtant tout eſtonné va ſes faits publiant:
Puis il repaſſe en France, où le peuple d'Eſpagne,
Le Numide & le More empliſſoyent la campagne
Conduits par Agramant, qui deſia ſe promet
Que la France captiue à ſes loix ſe ſoumet.
Là de mille beaux faits il enrichit ſa gloire,
Là de mille combats remporta la victoire,
Il foudroye, il ſacage, horrible & furieux:
Et l'ennemi qui craint ſon bras victorieux,
Fuit au deuant de luy, comme dedans la plaine
Fuit au deuant du loup le mouton porte-laine.
Qui a veu quelquefois tournoyer dedans l'air,
Gronder & faire feu le tonnerre & l'eſclair,
Puis tombant tout à coup en mille eſtranges ſortes

Eſclater & partir les roches les plus fortes,
Briſer les marbres durs, mouuoir les fondemens,
Et peſle-meſle encor broüiller les elemens:
Qu'il penſe voir Roland marchant de place en place,
Qui portant ſur le front la tempeſte & l'audace,
Et les armes au poing, debachant & taillant
Fait refroidir le ſang du plus braue & vaillant.
On n'oit autour de luy que mortelles complaintes,
Son eſpee & ſon bras & ſes armes ſont teintes
Du ſang des ennemis: car rien ne les defend,
Maille ny corſelet, quand Durandal deſcend.
Il fend, il taille, il perce, il frape, il tue, il chaſſe,
Chacun fuit deuant luy, qui ſon armet delace,
Qui laiſſe cheoir ſa lance, & qui ſouuentesfois
Quitte là ſon eſpee, & fuit dedans le bois,
Qui deçà qui delà, & leur ame craintiue
A chaque flair de vent croit qu'encore il les ſuiue,
Qu'il preſſe leurs talons, & qu'il hauſſe le bras
Pour les priuer de vie au milieu de leurs pas.
Comme vn ieune Cheureul qui dedans vn bocage
A veu le fier Lyon accompagné de rage,
Qui eſtrangle ſa mere, & affamé de ſang
La demembre & deſchire, & luy ouure le flanc,
Craintif il ſe derobe, & d'vne courſe iſnelle
Eſchappe la fureur de la beſte cruelle:
A chaque pas qu'il fait touſiours il s'en ſouuient,
Et s'vne fueille branſle il penſe qu'on le tient.
Ainſi deuant Roland la tourbe eſpouuantee
S'enfuit à qui mieux mieux d'vne courſe haſtee:
Et luy qui les pourſuit continuant ſes coups,
Renuerſe les cheuaux & les maiſtres deſſous.

Ia desia le renom de sa force admirable
Le rendoit en tous lieux terrible & redoutable:
Ia se disoit par tout qu'il n'auoit son pareil
Depuis l'Iberien iusqu'au lict du Soleil:
Quand vn iour de l'Esté lors que la Canicule
Commence à ramener la saison qui nous bruſle,
Ayant depuis deux iours vainement pourchassé
Le vaillant Mandricard, il descend tout lassé
De chaud & de trauail, aupres d'vn clair riuage
Enceint tout-alentour d'vn gracieux ombrage
D'arbres droict arrangez, & des belles couleurs
D'vn beau pré verdissant tout émaillé de fleurs:
L'œillet y florissoit, l'eglantier & la rose,
Et Clytie au Soleil sa robe auoit decloſe,
Le Thym y prenoit place, & le Lis blanchissant,
Et la fleur du mignon qui mourut languissant
Par trop aimer son ombre & la figure vaine
Qu'il veit en se mirant és eaux d'vne fontaine.
Le Soleil s'auançant pour parfaire son tour,
A moitié du chemin nous marquoit le mi-iour,
Quand Roland y suruint qui tout par tout degoute,
Et de son mal prochain le chetif ne se doute:
Il pensoit reposer, mais au lieu de repos
Vn espineux trauail le perça iusqu'à l'os.
Cheualier malheureux à qui la destinee
Reseruoit trop cruel vne telle iournee!
Car en se destournant comme il leue les yeux
Vers les arbres prochains, il voit en mille lieux
Le nom de sa Deesse engraué sur l'escorce,
Tesmoignage euident d'vne amoureuse force.
Il admire le chiffre, & cognoist tout soudain

Que la belle Angelique y auoit mis la main.
Parquoy tout eſtonné s'approche & le regarde,
Et mieux qu'auparauant curieux il prend garde
A tout cela qu'il voit, & lit par tout encor
Enlacez de cent nœuds Angelique & Medor.
Deſia d'vn chaud deſpit ſa poitrine eſt attainte,
Et vn triſte penſer le fait trembler de crainte:
Autant de traits qu'il voit, autant de clous ardans
Amour fiche en ſon cœur, qui le percent dedans:
Encor il ne ſçait pas que tout ceci veut dire,
Toutesfois il fremit, & tout bleſme il ſoupire,
Puis il ſe reconforte, & de tout ce qu'il voit
Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit.
Il feint mille diſcours, & penſe à l'aduenture
Que quelque autre Angelique a faict ceſte eſcriture:
Puis il cognoiſt la lettre, & voit qu'il ſe deçoit,
Mais vne autre eſperance auſſi toſt il conçoit.
Hors de moy (ce dict-il) penſer qui me deuore,
Ie cognoy maintenant que celle que i'adore
(Amour en ſoit loué) m'aime parfaictement,
M'ayant ſous vn Medor deguiſé finement:
Car ie ſuis ce Medor, & cognoy que ma Dame
En deguiſant mon nom veut deguiſer ſa flame.
Ainſi diſoit Roland, mais vn nouueau penſer
Luy fait preſqu'auſſi toſt ce propos delaiſſer:
Car touſiours il ſe doute, & ce qui le fait craindre
Se renflamme & s'accroiſt plus il le veut eſteindre.
Comme le ſimple oiſeau qui s'empeſtre & ſe prend
Au piege & à la glus que l'oiſeleur luy tend,
Tant plus qu'il bat de l'aile, & que plus il s'efforce
De ſe deſempeſtrer, plus la glueuſe amorce

Le ſerre & le retient : Roland en eſt ainſi
Qui ſent croiſtre touſiours ſon amoureux ſouci.
Or' il reſue immobile, & or' il ſe deſtourne
Puis deçà puis delà, & iamais ne ſeiourne
Sa penſee inconſtante, & ſent dedans le cœur
Vn combat obſtiné d'eſperance & de peur.
Diſcourãt en ce poinct ſans qu'il penſe à ſoymeſme,
Tant il eſt poſſedé d'vne manie extréme,
Il vient iuſques aux lieux où les amans heureux
Sur la chaleur du iour doucement langoureux
Se retiroyent à l'ombre aupres d'vne fontaine,
Où de mille baiſers ils allegeoyent leur peine,
Ores de leurs amours doucement iouiſſans,
Ores demy-laſſez doucement languiſſans:
Et ſouuent redoublans l'amoureuſe eſcarmouche,
Ils ſe tenoyent ſerrez la bouche ſur la bouche,
Le flanc contre le flanc, & nageoyent à ſouhait
Dans le fleuue d'Amour de nectar & de laict.
Medor pour faire foy du plaiſir deſirable
Qui l'auoit bien-heuré dans ce lieu delectable
Par deſſus tous les Dieux, auoit ſubtilement
En mille & mille endroits peint ſon contentement.
On voit tout-alentour mainte & mainte deuiſe,
Et ne peut courir l'œil nulle part qu'il ne liſe
Eſcrit de cent façons, Angelique aux beaux yeux,
Angelique & Medor le fauori des cieux.
Roland regarde tout, qui a l'ame ſaiſie
De la froide poiſon d'vne aſpre ialouſie,
Et chancelle inconſtant comme le Preſtre ſaint
Que le tan de Bacchus trop viuement attaint.
Mais ainſi que touſiours de plus pres il s'approche

Et contemple estonné la fontaine & la roche
Tournant mille discours en son entendement,
Voit ces vers de Medor engrauez fraischement.
O tertres verdissans, ô gracieux ombrages
Des antres tenebreux, des prez & des riuages,
O bois delicieux, ô doux-courans ruisseaux
Espessement bordez de plaisans arbrisseaux,
Où la belle Angelique ornement de cest âge,
Qui de tant de grands Rois enflamma le courage,
La fille à Galafron, vray miracle des cieux,
Celle qui feit trembler les plus audacieux,
Abaissant sa grandeur & sa race royale
A moy pauure Medor se fist si liberale,
Que mille fois ensemble en mille heureux plaisirs
Auons donné relasche à nos boüillans desirs.
Pour ces douces faueurs entre vos bras receüës,
Tertres, ombrages, bois & cauernes moussuës,
Herbes, riues & fleurs, ie ne puis auancer
Si ie veux presumer de vous recompenser.
Parquoy ne pouuant mieux ie benis à toute heure
Et d'esprit & de voix ceste heureuse demeure:
Priant tous palladins qui passeront ici,
S'ils ont iamais senti le doux-poignãt souci (brages,
Du grãd vainqueur des Dieus, qu'aux gracieus om-
Aux antres tenebreux, aux prez & aux riuages,
Aux bois delicieux, aux doux courans ruisseaux
Espessement bordez de plaisans arbrisseaux,
Ils souhaitent ainsi: Ces lieux tant desirables
Ayent à tout iamais les Nymphes fauorables,
La Lune & le Soleil, & iamais pastoureau
N'enuisse en leur giron conduire son troupeau.

Cinq ou six fois Roland releut ceſte eſcriture
Fiché ſans dire mot contre la roche dure,
Qui ia luy reſembloit, tant ſon dueil vehement
L'auoit en moins d'vn rien priué de ſentiment,
Et touſiours en cherchant vainement il eſſaye
De ne trouuer eſcrite vne choſe ſi vraye:
Mais tant plus qu'il la lit, & mieux il la cognoiſt,
Et ſa iuſte douleur de plus en plus s'accroiſt.
Il n'a plus ſur le front ceſte audace engrauee,
Il ha les yeux ternis, & la face cauee,
Et le cœur ſi enflé qu'il ne ſçauroit pleurer,
Ny du chaud eſtomach vne plainte tirer,
Mais tout pantoiſement il halette de rage:
Car l'extreme douleur, qui groſſiſt ſon courage,
Veut ſortir tout à coup, & ſe pouſſe, & ſe ſuit,
Mais au lieu de ſortir eſtoupe le conduit:
Comme le vaſe eſtroit, dont l'eau pour ſortir toute
Se preſſe & ſe contraint de tomber goute à goute.
Puis il retourne à ſoy & ne ſçauroit penſer
Que ſa Dame en ce poinct ait peu le delaiſſer:
Mais que d'vn ennemi la main iniurieuſe
A graué tout ceci pour la rendre odieuſe.
Las (dit-il) quel qu'il ſoit, comme il a de bien prée
Imité la main d'elle, & ſa lettre, & ſes traits!
Ainſi d'vn foible eſpoir ſa douleur il conſole,
Et s'allege vn petit du ſouci qui l'affole:
Et remonte à cheual ſur l'heure de la nuict,
Lors que deſia la Lune au ciel claire reluit,
Et que le beau Soleil dans la plaine azuree
Va plongeant le threſor de la terre doree.
Cheminant incertain, or' à gauche, or' à droit,

Il ne va gueres loing que d'vn haut tertre il voit
Haut reiaillir du feu d'vne maiſon prochaine,
Oit abayer les chiens, & ſortant de la plaine
Il entendit beeller les innocens troupeaux,
Et les mugiſſemens des bœufs & des toreaux.
Il vient droit au village, où tout las veut deſcẽdre,
Et ſoudain vn garçon ſon cheual luy vient prendre,
Vn autre le deſarme : & du haut iuſqu'au bas
Vn autre met la nappe, & la couure de plas.
Mais l'extreme rigueur du mal qui luy commande,
Le remplit tellement qu'il n'a ſoing de viande:
Plus cherche de repos plus trouue de langueur,
De ſoucieux trauail & d'amere rigueur.
Car il voit tout par tout aux feneſtres & portes
Angelique & Medor lacez de mille ſortes.
Quelquefois il vouloit la cauſe en demander,
Mais vne froide peur ne luy fait hazarder:
Car il fremiſt touſiours, & ce qui eſt doutable
Il craint qu'en le cherchant le trouue veritable.
Maïs il a beau fuir : car le cruel malheur
Ne luy veut eſpargner vn ſeul poinct de douleur.
L'hoſte de la maiſon qui voit comme il ſoupire,
Qu'il tient la veuë en bas, & que ſans treſue il tire
Tant de ſanglots rompus, penſant le reſiouir
Luy veut des deux Amans le diſcours faire ouir.
Ceſſez grãd Cheualier (dit-il) de vo⁹ contraindre,
Et chaſſez le regret qui dedans vous fait plaindre,
Si vous eſtes preſſé de quelque aſpre courroux,
Sans le couuer ainſi banniſſez-le de vous:
» Il vous faut eſperer. Toute choſe eſt muable,
» Et rien n'eſt ici bas qui ſoit ferme & durable:

» Tout se chãge & rechãge, et tousiours nous n'auõs
» Du mal & de l'ennuy pendant que nous viuons.
Mais quelle autre douleur en si grande ieunesse
Peut troubler vostre esprit, sinon quelque Maistresse
Qui vous semble trop dure? Et bien qu'il fust ainsi,
Deuez-vous en ce poinct vous gesner de souci?
Leur cœur est variable, & telle en sa pensee
Vous aime ardentement qui fait la courroucee:
Puis Amour maintefois pour monstrer son pouuoir
Recompense les siens quand ils sont hors d'espoir.
Vn des iours de cest an durant la saison belle
Que les prez & les bois prennent robe nouuelle,
Estant sorti aux champs gueres ie n'auancé
Que ie trouue à mes piés vn iouuenceau bleßé,
Qui tiroit à la mort, & d'vne large veine
Son beau sang decouloit comme d'vne fontaine,
Son teint estoit poudreux, tout palle & tout seiché,
Comme vn ieune bouton qui languit tout panché:
Et fust mort tost apres, si en ceste infortune
Il n'cust senti des Dieux la faueur opportune.
Car presqu'au mesme instant vne Vierge y suruint,
Et de si triste cas compaßion la print.
Elle n'auoit alors qu'vne veſture telle
Que porte en ce pais la ieune pastourelle:
Mais elle ha la façon pleine de grauité,
Qui descouuroit en terre vne diuinité:
Elle est toute celeste, & sa graue hautesse
Me persuade encor que c'est vne Deesse.
Auecques deux cailloux d'vne herbe elle pila,
Et retint dans la main le ius qui distila,
Le mist dessus la playe, & tellement s'efforce

Qu'elle eſtãcha le ſang, & qu'il print quelque force:
Ie le monte à cheual & meine en ma maiſon,
Où elle le penſa tant qu'il eut guariſon.
Il reprint tout ſoudain ſa beauté couſtumiere,
Il auoit les yeux noirs flamboyans de lumiere,
La face ouuerte & belle, & le teint blanchiſſant
Coloré viuement d'vn bouton rougiſſant:
C'eſt vn miroir d'Amour, l'or de ſa treſſe blonde
Fait hõte aux beaus cheueus de ce grãd œil du mõde:
Bref il eſtoit ſi beau qu'Angelique l'aima
(La belle auoit ce nom) & ſi bien s'enflama
Qu'elle meſpriſe tout, & n'eſt plus ententiue
Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir viue,
Ore froide, ore chaude: & comme il guariſſoit
La pauure amante ſent que ſa playe croiſſoit.
S'il reprent ſa beauté, le chaud mal qui la tuë
Fait que de plus en plus la ſienne diminuë
Et ſe conſomme, ainſi qu'on voit deſſus vn mont
Aux rayons du Soleil la neige qui ſe fond:
Et luy faut à la fin, tant ſa fureur la domte,
Qu'elle chaſſe de ſoy toute craintiue honte
Pour demander merci, qui luy eſt octroyé.
Et le temps du depuis fut par eux employé
En tous ces ieux mignars, où doucement ſe bagnent
Ceux-là que la ieuneſſe & l'amour accompagnent.
Oubliant la douleur qui les auoit preſſez
Ils ſe tiennent ſans fin l'vn & l'autre embraſſez:
S'ils partent du logis ils vont touſiours enſemble,
Et l'Amour auec eux, qui leurs deus cœurs aſſemble:
Or' ils ſont dans vn bois eſtendus à l'enuers,
Or' ſur le chaud du iour ils ſe tiennent couuerts

De l'ombrage d'vn antre, & à leures decloſes
Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roſes:
Puis en ſe pourmenant ne ſe trouue arbriſſeau
Qu'ore auec vn poiſſon, or' auec vn couſteau
Ils n'y grauent leurs noms, meſme la roche tendre
Entaillee en cent lieux leurs amours fait entendre.
Voyla comme vn bon cœur ne doit iamais faillir
Pour quelque grand mechef qui le vienne aſſaillir.
» Car lors que nous penſons eſtre plus miſerables,
» C'eſt alors que les cieux nous ſont plus fauorables.
Ainſi diſt le Paſteur, & laiſſe là Roland,
Qui dedans & dehors de rage eſt tout bruſlant:
Il veut celer ſon dueil, mais rien: car quoy qu'il face
Vn ruiſſeau diſtilant luy coule ſur la face:
Et bien qu'il ſe contraigne, il verſe ſans repos
De la bouche & des yeus des pleurs & des ſanglots.
Puis quand il ſe voit ſeul, la fureur qui le guide
Le poſſede plus fort, & va laſchant la bride
A ſa rage indomtee, & ſans trefue il reſpand
Vn grand fleuue de pleurs qui des yeux luy deſcend
Iuſques ſur la poitrine, & le ſoing qui l'eſueille
Ne luy permet iamais qu'vn moment il ſommeille:
Deçà delà ſe vire, ores ſur ce coſté
Et ores deſſus l'autre, il n'eſt point arreſté,
Se tourne impatient, & quelque part qu'il aille
Sa ialouſe fureur luy liure la bataille.
Il cherche tout le lict les plumes eſtreignant,
Et ne trouue vn endroit qui ne ſoit plus poignant
Que l'eſpine & la ronce: & penſe en ceſte peine
Que c'eſtoit le lieu meſme où ſa belle inhumaine
Careſſoit ſon Medor: & pource tout deſpit

Il abhorre la plume & saute hors du lict.
Comme quand vn Berger sur l'herbe se renuerse,
Et aduise à ses pieds marqué de couleur perse
Vn Serpent qui se traine en sifflant bassement,
Tout estonné se leue & fuit hastiuement.
Roland plein de dedain s'habille en diligence,
Il vestit son harnois, redemande sa lance,
Et resaute à cheual sans attendre le iour,
Et que la belle Aurore annonçast son retour.
Il pique à trauers champs, & la nuict solitaire
Qui tient tout assoupi refraischit sa misere:
Il plaint, il se tourmente, & d'vn cri furieux
Il blasphemе le Ciel, les astres, & les Dieux,
Et sanglotte sans fin: puis quand le iour se leue
Son trop ferme souci ne luy fait point de trefue:
Il va deçà delà par les lieux escartez,
Et fuit tant comme il peut les bourgs & les citez,
Sa veuë est esgaree, & auec triste mine
Sans qu'il sçache où il va, tout le iour il chemine
Laschãt maïs chauds regrets et maïs soupirs trẽchãs
Qui enflammẽt le Ciel, l'air, la terre & les champs:
Il forcene de rage, & sent dedant sa teste
Pesle-mesle tourner l'orage & la tempeste,
Et Neptune en hiuer n'escume en tant de flots
Comme il ha dans le cœur de tourbillons enclos.
Puis si tost que la nuict les paupieres nous serre,
Il descent dans vn bois, & se veautre sur terre,
Criant horriblement: & le Somme ocieux
N'a iamais le pouuoir de luy clorre les yeux,
Qui distilent tousiours mille pleurs qui descendent,
Et comme d'vn: orrent à grands flots se respandent.

Luy meſme il s'en eſtonne, & ne ſçauroit penſer
Comme il puiſſe des yeux tant de larmes verſer,
Et dit en ſoupirant : Ces ruiſſeaux qui s'eſcoulent
Ce ne ſont point des pleurs, tant de larmes ne roulent
Cõme i'en ſors des yeus. Non, ce ne ſont point pleurs,
Les pleurs ne ſuffiront à finir mes douleurs.
Car mes douleurs ne ſont au milieu de leur courſe,
Et i'ay ia de mes pleurs tari toute la ſource.
Ie cognoy bien que c'eſt : C'eſt la vitale humeur
Qui fuit deuant le feu que i'ay dedans le cœur,
Et coule par mes yeux de ma poitrine cuitte,
Et tirera mon mal & ma vie à ſa ſuitte.
Mais las ! s'il eſt ainſi, double double ton cours,
Et auance la fin de mes malheureux iours:
Et vous, ô chauds ſoupirs, teſmoings de ma triſteſſe,
Vous n'eſtes point ſoupirs. Car les ſoupirs ont ceſſé,
Et ne durent touſiours : mais plus i'en vay ſortant,
Mon eſtomach enflé va plus fort haletant.
Amour qui m'ard le cœur fait ce vent de ſes ailes,
Pour tenir en vigueur mes flammes immortelles.
Quel miracle eſt ceci, que mon cœur allumé
Par tant de feux d'Amour n'eſt iamais conſumé?
Mais que ſuis-ie à preſent qui ſouffre telle rage?
Seroy-ie bien celuy que ie monſtre au viſage?
Seroy-ie donc Roland ? ah non, Roland eſt mort!
Sa Dame trop ingrate a occis à grand tort
Ce Roland que i'eſtoy, ſon corps eſt deſſeus terre,
Ie ne ſuis ie ne ſuis que ſon eſprit, qui erre
Hurlant, criant, fuyant en ce lieu ſeparé,
Où ie fay mon enfer triſte & deſeſperé,
» Pour teſmoigner à tous par ma douleur profonde,

» Ce que doit esperer qui sur l'Amour se fonde.
Toute la nuict Roland en ces regrets passa,
Et comme le Soleil ses rayons eslança
Pour esclairer le iour, & que l'Aube vermeille
Eut laissé dans le lict son vieillard qui sommeille,
Guidé par le destin il se reuoit encor
Au rocher tout escrit d'Angelique & Medor.
Il le voit, & soudain le dédain qui l'enflame
De rage & de fureur luy remplit toute l'ame:
Il saisit son espee, & de taille & d'estoc
Il part en mille esclats l'escriture & le roc,
Et par tout où il va la place est malheureuse,
S'il y trouue vn seul trait de la lettre amoureuse:
Car soudain il la tranche, & n'a iamais cessé
Iusqu'à tant que par terre il voit tout renuersé.
Ainsi resta la roche, & au troupeau sauuage
Iamais à l'aduenir ne seruira d'ombrage:
Et la belle fontaine heureusement coulant,
Qui d'vn repli tortu fait vn tour ruisselant,
Pour nette qu'elle soit, froide, argentee & claire,
N'a pouuoir d'amortir sa bruslante colere.
Il y iette des troncs, des pierres, des rameaux,
Et n'a iamais cessé qu'il n'ait troublé ses eaux:
Puis tout mol de sueur, de trauail & de peine
Il chet dessus le pré sans pouls & sans haleine,
Plein d'ire & de dedain & de forcenement,
Et les yeux vers le Ciel soupire incessamment.
Ny pour vẽt, ny pour froid, ny pour chaleur qu'il face
Iamais il ne voulut abandonner la place,
Où sans dire vn seul mot il demeure couché,
Et tousiours vers le Ciel a le regard fiché.

Il y fut si long temps sans manger & sans boire,
Que la nuict par trois fois vestit sa robe noire,
Et trois fois Apollon sortant du creux sejour
De l'humide Ocean nous alluma le iour,
Et tousiours la rigueur du mal qui le transporte
En le diminuant s'aigrist & se fait forte:
Si qu'en fin tout saisi de si froide poison
Il deuint hors du sens & perdit la raison,
Et le iour ensuiuant d'vne main outrageuse
Il se meurtrit la face horriblement hideuse,
Il escume de rage, & derompt sans repos
La maille & le plastron qu'il ha dessus le dos:
En ce lieu est l'espee, & en vne autre place
Les brassats, les cuissots, & le corps de cuirasse,
L'armet, le gorgerin, & tout par tout le bois
En mille lieux diuers il seme son harnois.
D'heure en heure plus fort sa rage le maistrise,
Or' il rompt son pourpoint, & ores sa chemise,
Et court d'vn pas subit, escumant, forcenant,
Et en mille façons ses leures trançonnant,
Il monstre à nud le ventre, & le dos, & l'eschine:
Et quand plus sa fureur asprement le domine,
Il arrache de terre vn grand chesne & vn pin,
Comme s'il arrachoit de la sauge ou du thym:
Tout en bruit à l'entour, les rocs cauez en sonnent,
Et les bergers des champs tous effrayez s'estonnent,
Et viennent voir que c'est: mais auec repentir
Bien tost gaignent au pied se pensant guarantir.
Le fol se met apres, & d'vne main meurtriere
En leur froissant les os les abat par derriere:
Il tire à vn la teste, à vn autre le bras,

Et vn autre tout mort il fait tomber à bas
Du grãd coup qu'il luy baille : et plus il voit de presse
En fronçant les sourcils sa perruque luy dresse,
Et tout ensanglanté trauerse horriblement
Par les rangs plus serrez tuant & assommant.
Comme vn Ours furieux qui bien peu se soucie,
Quand il est poursuiui des chasseurs de Russie,
S'il rencontre en sa voye vn nombre bien espés
De petits chiens courans qui le suiuent de prés:
Car si tost qu'il s'arreste eslançant vne œillade
Il escarte bien loin ceste foible embuscade.
Ainsi Roland en fait au trauers se ruant,
Et rend en vn instant tout le peuple fuyant:
Qui court en sa maison, qui monte sur vn temple,
Et qui d'vn haut couuert tout effrayé contemple
La fureur de ce fol, qui par les prez herbeux
Demembre en se iouant les toreaux & les bœufs.
Il mord, il egratigne, il se tourne, il se vire,
Des piés, des poings, des dẽts, il rõpt, froisse et déchire:
Il hurle furieux, & fait vn plus grand bruit
Que le flot courroucé qui bouillonnant se suit,
D'vn choc continuel ses dents se font la guerre,
Son visage est crasseux plein de fange & de terre,
Ses yeux de grãd courroux sont tous bordez de sang,
Et en les contournant n'en monstre que le blanc.
Soit de iour soit de nuict erre par les campagnes,
Si tost qu'on l'apperçoit chacun fuit aux montagnes
Euitant sa fureur, & quand il sent la faim
Il se remplit le ventre, & s'assouuit de pain,
Ou de cela qu'il treuue : & entrant aux bocages
Il met à mort les daims & les cheureulx sauuages,

Les biches & les cerfs, & combat quelquefois
Les ours & les sangliers, cruels hostes des bois,
Les derompt piece à piece, & à teste panchee
Il en hume le sang dont sa face est tachee,
Sa mousstache en degoute, & va courant ainsi
Sanglant, defiguré, tout poudreux & noirci,
Ne retenant plus rien de la graue apparance
De ce guerrier Roland, la colomne de France.
Et fut ainsi trois mois errant tout furieux,
Iusqu'à tant qu'à la fin en descendant des cieux
Le vaillant Mirthe Anglois sus vn coursier qui volle
Luy rapporta son sens dedans vne fiolle.

FIN DE ROLAND FVRIEVX.

LA MORT DE RODOMONT, ET SA DESCENTE aux Enfers, partie imitee de l'Arioste, partie de l'inuention de l'Autheur.

A MONSEIGNEVR DE VILLEROY SECRETAIRE D'ESTAT.

IE sens d'vn feu diuin ma poitrine enflammee,
Qui ne m'echauffe point d'ardeur accoustumee:
Vne ardante fureur qui me vient agiter
Me rauit hors de moy, pour me faire chanter
Ie ne sçay quoy d'estrange & difficile à croire,
Quittant de Cupidon le triomphe & la gloire,
Les larmes des amans, leurs soupirs & leurs cris,
Suiect accoustumé des poetiques esprits.
VILLEROY mon support, l'ardeur qui me commande
Me veut faire entreprendre vne chose plus grande,
La mort de Rodomont, le contempteur des dieux,
Qui fit trembler viuant, l'air, la terre & les cieux:
Qui fit rougir de sang les campagnes de France,
Grãd de corps, grãd de force, et plᵉ grãd d'arrogãce:
Et comme quand Roger aux Enfers l'enuoya,
Caron tout estonné le voyant s'effroya,

L'enfer trembla de peur, Pluton pallit de crainte,
Et Proserpine aussi de frayeur fut attainte,
Megere en tressaillit, & ses crins enlacez
De serpens furieux se tindrent tous pressez:
Tant ceste ame enragee, inhumaine & terrible
Faisoit de tintamarre & se monstroit horrible.
Vn iour à son malheur ce braue Roy d'Arger,
Ainsi que lon faisoit les nopces de Roger,
Qu'on s'estoit mis à table, & qu'on auoit pris place
Chacun selon son rang, son merite, ou sa race,
Et que les Cheualiers sur la fin du repas
Deuisoyent seurement des perilleux combas,
Des assauts, des hazards, des murailles forcees,
Et comme on auoit faict aux victoires passees:
Au fort de leur discours ce surperbe arriuant
Voyant Charles à table, & Roger plus auant,
Fierement les regarde, & masche vne menace.
C'est moy (dit-il) Roger, ie suis le Roy de Sarse,
Qui viens pour te combatre, & qui te veux mõstrer
Qu'vn si lasche que toy ne se peut rencontrer.
Tu as faulsé ta foy, tu as trahi ton maistre,
Et encor, effronté, tu ne crains de paroistre
Parmi tous ces guerriers, qui selon leur deuoir
Ne peuuent sainctement entr'eux te receuoir?
Car vn si meschant traistre est digne qu'on le fuye,
Et que le Ciel vengeur par mes mains le chastie,
Ainsi que ie feray deuant tous promptement,
Si craignant mes fureurs tu ne fuis laschement.
Mais si tu n'as le cœur assez bon pour m'attendre,
Choisis auecques toy ceux que tu voudras prendre,
Quatre, six, douze, vingt, ie vous le maintiendray,

Et de

Et de tes trahiſons la vengence prendray.
Il finit ſon propos regardant l'aſſemblee,
Laquelle en le voyant deuient toute troublee:
Les deux fils d'Oliuier, Sanſon, Renaud, Roland,
Sentent mouuoir dedans vn deſir violant
De rabatre l'orgueil de ce fier aduerſaire:
Mais Roger qui s'eſchauffe, & qui boult de colere,
Demande ſon harnois au combat animé,
Et n'ha preſque loiſir de ſe voir tout armé.
Chacun pour luy aider ſondain ſe met en place,
Marfize & Bradamant luy veſtent la cuiraſſe,
Charles luy ceint l'eſpee, & Naimes & Oger
Faiſoyent autour du camp tout le peuple ranger.
Renaud tient ſon cheual qui bat du pié la terre,
Qui blãchiſt tout sõ mors, qui le maſche & qui ſerre
Aucune fois l'oreille, & d'vn henniſſement
Teſmoigne que la guerre eſt ſon esbatement.
Roger monte deſſus, & Dudon qui s'auance
A chacun des guerriers baille vne forte lance
De pareille groſſeur, de force & de grandeur.
Alors tous furieux s'eſloignent de roideur,
Ne plus ne moins qu'on voit dedãs vn gras herbage
Deux toreaux eſchauffez de l'amoureuſe rage,
S'eſloigner l'vn de l'autre, & choquer bruſquement,
Laiſſans tout le troupeau ſaiſi d'eſtonnement.
Les Dames ce pendant auſſi mortes que viues
D'vn ſi ſoudain effroy tremblent toutes craintiues,
De la ſorte qu'on voit les coulombes en l'air,
Qui tout en vn inſtant ne ſçauent où voller
Quand l'emeute des vens, l'orage & la tempeſte
Les eſtonne & ſurprend voulant faire leur queſte.

Chacun treſſaut de peur, & palliſt pour Roger,
Voyant le fier ſemblant du ſuperbe eſtranger
Qui picque en l'abordant, ſous luy la terre tremble,
Et croit-on que le Ciel à l'abyſme s'aſſemble:
Roger vient d'autre part qui fait bruit en courant,
Comme le flot grondant d'vn ſuperbe torrent.
A ce terrible choc les deux lances baiſſees
Iuſques dans la poignee eſclaterent froiſſees,
Mais les coups ſont diuers. Rodomont qui donna
Dans l'eſcu de Roger, ſeulement l'eſtonna
De la force du coup, ſans luy faire nuiſance:
Car l'eſcu qui s'oppoſe au fer fit reſiſtance.
Roger ſemblablement dans l'eſcu s'addreſſa,
Mais le coup fut ſi grand qu'en oultre il le faulſa,
Bien qu'il fuſt bon & fort, & que la couuerture
Fuſt d'vn acier luiſant, bien trempee & bien dure:
Et ne fuſt que du coup Roger briſa ſon bois,
Il luy perçoit tout net le corps & le harnois.
Les cheuaux eſtonnez de rencontre ſi fiere
Mettent la croupe en terre, & tombent en arriere,
De bride & d'eſperon ils les font releuer,
Puis d'extreme fureur viennent ſe retrouuer
Le coutelas ou poing, tous deux bruſlans d'enuie
De voir leur ſang en terre, & s'arracher la vie.
Leurs harnois martelez flambans eſtinceloyent,
Ils tournent leurs cheuaux ainſi comme ils vouloyẽt,
Or' à gauche, or' à dextre ils cherchent l'aduantage,
Et taſtent les endroits pour ſe faire dommage.
Roger teint ſon eſpee au ſang de Rodomont,
Et celle du Payen rebondiſt contremont
Sur l'armeure enchantee, & ne peut, quoy qu'il face,

Entamer la ſallade, ou le corps de cuiraſſe:
Dont il creue de rage eſcumant enflammé,
Et fait auſſi grand bruit que le flot animé
De la mer courroucee au temps qu'elle s'augmente,
Et que le froid Hiuer par les vents la tourmente,
Car Roger ſans repos le pourſuit furieux,
Empourprant de ſon ſang la terre en mille lieux.
Rodomont qui blaſphemе & deſpite en ſoymeſme
La lumiere & le Ciel d'vne colere extrime,
Menaçant le Dieu Mars, a ſoudain arraché
Son eſcu qui pendoit par lambeaux detranché,
Le iette contre terre & plein de violence,
Comme vn fort tourbillon en bruyant il s'auance,
Prend l'eſpee à deux mains, qui vient en deſcendant
De pareille roideur qu'vn tonnerre grondant
Ou qu'vn choſne esbranlé par l'effort de l'orage.
Qui foudroye en tombant les threſors d'vn bocage:
Sur l'armet de Roger le coup eſt deſcendu,
Qui ſans l'enchantement tout entier l'euſt fendu.
Roger tout eſtourdi d'vne telle tempeſte,
Trois fois contre l'arçon laiſſa pancher ſa teſte,
Ne ſçait plus où il eſt, s'il eſt iour, s'il eſt nuict,
Et touſiours Rodomont durement le pourſuit,
Et ſur le meſme endroict vn autre coup redouble,
Qui fait que de Roger la lumiere ſe trouble,
Il laiſſe cheoir la bride, il ouure les genoux
Chancelant & tombant, l'autre double ſes coups
Et martelle touſiours: car il ne veut attendre
Que l'eſprit luy reuienne, & ſe puiſſe defendre,
Mais en continuant trop furieux & prompt
Son eſpee à la fin iuſqu'aux gardes ſe rompt.

Fay ce que tu voudras, sois moy tousiours contraire
Iupiter (ce dit-il) si ne sçaurois-tu faire
Ny toy ny tout le Ciel contre moy coniuré,
Que ce chetif m'eschappe & demeure asseuré.
Ce disant il s'approche, & hausse de la selle
Roger tout esblouy, qui encores chancelle,
Et ne se cognoist point priué de sentiment,
Tant il est offusqué de ceste estourdiment.
Rodomont le souleue, il l'estreint, il le serre,
Et puis de grand' fureur le iette contre terre
Estendu de son long, & se rit de le voir,
Pensant l'auoir priué de vie & de pouuoir.
Mais ainsi comme on dit que le Libyque Antee
Sentoit en combatant sa puissance augmentee
Lors qu'il touchoit la terre: & tel qu'il se leuoit,
Roger hatif se leue, & se leuant il voit
La belle Bradamant toute palle & troublee,
Dont de honte & d'ennuy sa force est redoublee:
Il ha le cœur si gros & si plein de dédain
Qu'il conclut de mourir ou se vanger soudain.
Rodomont vient encontre, & Roger plus adestre
La bride du cheual prend en la main seneſtre,
De l'autre il le chamaille aux cuisses & au flanc,
Et de cent mille endroits luy fait pisser le sang,
Martelle coup sur coup d'vn bras robuste & ferme,
Et ne luy donne point vn seul moment de terme.
Le Payen s'en estonne, & ne sçait où tourner:
Car Roger ne veut point le laisser seiourner,
Le presse & le poursuit à grands coups d'allumelle,
Et semble qu'il acquiere vne force nouuelle.
Rodomont qui se voit en extreme danger.

S'auance vne autre fois pour eſtourdir Roger
Du reſte de l'eſpee en ſa main demeuree,
Mais il s'en donne garde, & d'vne ame aſſeuree
A chef baiſſé ſe coule, & luy ſaiſit le bras,
Le demenant ſi fort qu'il le fait choir à bas:
Lors prompt il ſe releue, & l'eſtour recommence
Plus aſpre que deuant & plein de violence:
Roger touſiours le ſuit ne ceſſant de trancher,
Et à coups de taillant l'engarde d'approcher.
Rodomont tout bruſlant de furcur & de rage
S'arme plus que iamais d'vn genereux courage,
Il raſſemble ſa force, il ramaſſe ſon cœur,
Frappant ſon ennemi de toute ſa vigueur
A l'endroit de l'eſpaule, & du coup qu'il luy donne
Roger en chancelant tout eſtourdi s'eſtonne.
Le Payen veut entrer, mais le pié luy faillit,
Roger plus que iamais courageux l'aſſaillit,
Le frape en la poitrine, en la teſte, en la face,
Tant que de couleur rouge il teint toute la place:
L'autre deſeſperé comme vn foudre eſlancé,
Se iette ſur Roger & le tient embraſſé,
Et luy de ſon coſté l'eſtreint de toute force.
Alors chacun des deux à qui mieux mieux s'efforce
De choquer, de pouſſer, d'eſtreindre, & ſe mouuoir,
Conioignant l'artifice auec leur grand pouuoir.
Roger à ce combat eſt adextre & agile,
Et le fier Rodomont qui tout par tout diſtile,
Et qui iette le ſang par tous les lieux du corps
N'ha les bras ſi tendus ny les membres ſi forts:
Tellement qu'à la fin apres mainte ſecouſſe,
Maint tour & maint retour, Roger ſi fort le pouſſe

Mettant le pié deuant, qu'il le fait trebuſcher,
Comme vne groſſe tour, ou comme vn grand rocher
Quand ils ſont emportez par l'effort du tonnerre,
Puis auec vn grand bruit ils retombent en terre.
Roger ſur l'eſtomach luy met les deux genous,
Et d'vn bras vigoureux luy donne mille coups,
Luy fait crier le ventre, & le charge, & le preſſe,
Le harnois retentit ſous le fer qui ne ceſſe.
Comme aux mines de l'or bien ſouuent il aduient
Que tout à l'impourueuë vne ruine ſuruient,
Qui eſtouffe les vns, & les autres à peine
Peuuent ouurir la bouche & rauoir leur haleine.
Le Payen eſt ainſi qui ne peut reſpirer,
Ny des poulmons preſſez ſon haleine tirer.
Roger luy tient vainqueur le poignard à la face
Et d'vne mort prochaine en parlant le menace,
S'il ne ſe vouloit rendre à fin de ſe ſauuer:
Mais luy qui veut pluſtoſt mille morts eſprouuer
Que d'abreger ſa gloire en allongeant ſa vie,
Fait voir en ſe taiſant qu'il n'en a point d'enuie.
Il s'efforce, il remue, & met tout ſon pouuoir
De renuerſer Roger, & deſſus luy ſe voir,
Sans qu'auec tant d'efforts il auance ſa peine:
Car celuy qui le tient rend ſa puiſſance vaine.
Qui a veu quelquefois vn maſtin renuerſé
Deſſous vn puiſſant dogue au dos tout heriſſé,
Qui luy tient de la dent la machoire entamee,
Le maſtin ſe debat d'vne rage enflamee,
Sa léure eſt eſcumeuſe, il ha les yeux ardans,
Et monſtre en rechignãt de grands crochets de dens:
Il a veu Rodomont ſous Roger ſe debatre,

Qui voudroit s'il pouuoit la Fortune combatre:
Il maugree, il eſcume, & s'eſmeut tellement
Qu'il ſe deſpeſtre vn bras, dont tout ſoudainement
Du poignard qu'il tenoit il cherche par derriere
A priuer ſon haineux de la douce lumiere.
Roger voyant l'erreur où il peut encourir,
S'il tarde plus long temps de le faire mourir,
Dreſſe le bras bien haut, puis comme vne tempeſte
Luy donne du poignard trois coups deſſus la teſte,
Et autant ſur le front tout rouge & tout ſouillé:
Le cerueau tombe à bas du teſt eſcarbouillé,
Et l'ame en blaſphemant orgueilleuſe & deſpite
Vers l'ombreux Acherõ ſoudainemẽt prẽd fuite,
Abandonnant le corps qui roidiſt froid & blanc,
Ondoyant tout par tout à gros bouillons de ſang.

En ce lieu l'Arioſte finit ſon liure.

Le peuple en s'eſtonnant d'vne telle victoire
Eſleue iuſqu'au Ciel le vainqueur plein de gloire,
Chacun à qui pluſtoſt le vient enuironner,
On oit l'air tout autour de grand bruit reſonner,
Son nom deçà delà parmi les bouches volle,
Et ce mot de Roger eſt toute leur parolle.
Les Palladins courans viennent tous l'embraſſer.
Charlemagne le tient qui ne le veut laiſſer,
Tout raui de lieſſe il le baiſe, il l'embraſſe,
Et d'vn pleur agreable il luy baigne la face:
Marſize en fait autant, Sobrin, Renaud, Roland,
Dudon, Grifon le noir, & le blanc Aquilant.
La belle Bradamant la guerriere amoureuſe,
Baiſe de ſon Roger la main victorieuſe,
Raſſerene ſa face, & rallume ſes yeux
Encores tout troublez du combat furieux.

Combien helas, combien l'amante desolee
Sentit de dures morts durant ceste meslee,
Trẽblant pour son Roger, son cœur, son tout, son dieu!
Las qu'elle desira de se voir en son lieu!
Non que de sa proüesse elle eust aucune crainte:
Mais le fier Rodomont ne donne aucune attainte
Qui ne perce son ame, & que son cœur blessé
D'vne tremblante peur ne deuienne glacé.
Maintenant au contraire elle est toute rauie,
L'appelle son esprit, sa lumiere & sa vie,
Et souhaite en son cœur de voir la fin du iour,
Pour cueillir le doux fruict de sa parfaicte amour.
Le peuple en ce pendãt à grands mõceaux s'assẽble
Tout à l'entour du corps, qui de grandeur ressemble
Le Cyclope Etnean sur la terre estendu,
Apres que le fin Grec l'eut aueugle rendu.
L'vn admire, estonné, son visage effroyable,
L'autre admire sa barbe & son poil admirable,
L'autre admire ses bras qui paroissent si forts,
L'autre admire effroyé la grandeur de son corps:
Et mesme en le voyant ils font doute de croire
Qu'il soit mort, & qu'vn hõme en ait eu la victoire.
Charles qui veut sacrer à l'immortalité
Ce haut faict de Roger par son sang acheté,
Fait desarmer le corps des armes redoutees,
Qui sont cõme vn trophee au plus beau lieu plantees
De Paris la peuplee, à fin qu'à l'aduenir
Les François estonnez s'en peussent souuenir.
La grand' masse de chair ia relente & pourrie
Est trainee à grand' force & mise à la voirie,
Pasture des corbeaux de tous les prochains lieux,

Qui font en croüaſſant maints repas de ſes yeux.
L'ame de Rodomont en blaſphemant arriue
Au fleuue d'Acheron, & voit deſſus la riue
Mille images ombreux attendans ſur le bord
Le nautonnier Caron pour les conduire au port.
Caron le nautonnier eſt deſſus la riuiere
Conduiſant les Eſprits que la Parque meurtriere
A deſpouillé des corps, le nombre eſt ſi eſpais
Que ſa vieille naſſelle en gemiſt ſous le faix.
L'Ombre du fier Payen qui n'a loiſir d'attendre
Que le patron d'Enfer retourne pour la prendre,
S'efforce de paſſer, deſpitant, maudiſſant,
Le Ciel & les Enfers ſans repos menaçant.
Caron le voit venir qui s'allume de rage
De ce qu'il le priuoit des droicts de ſon peage,
Et vient pour l'empeſcher la rame dans la main,
Tout preſt à le charger s'il ne s'enfuit ſoudain.
L'Eſprit audacieux ſa force a meſpriſee,
Et luy dit en iettant vne amere riſee.
Si les Ombres d'Enfer ne ſont autres que toy
Ie veux que tout l'Enfer obeïſſe à ma loy,
Ie le veux & le puis, ma force eſt aſſez grande
Pour me faire ſeigneur de l'infernale bande:
Pource fuy t'en d'icy, Vieillard, va te cacher,
Ie veux pourvoir l'Enfer d'vn plus braue nocher.
Caron qui veut donter ſa folle outrecuidance,
Tenant la rame au poing tout courroucé s'auance
Penſant le renuerſer au plus profond de l'eau:
Mais l'eſprit ſe recule à coſté du bateau,
Puis d'extreme viſteſſe il ſaute en la nacelle,
Qui de la peſanteur de ſon coſté chancelle:

Prend Caron par la barbe & le crin blanchissant.
L'Enfer de ses hauts cris est tout retentissant,
Et se debat si fort que la barque froissee
Laisse au milieu de l'eau sa charge renuersee:
Les Manes font vn bruit, & Caron par ses cris
Reclame à son secours Pluton & ses Esprits.
L'ombre du Roy defunct hautaine & genereuse
Court à sa volonté dedans l'eau tenebreuse,
Entrainant les Esprits, la barque & le Nocher:
Et tasche tant qu'il peut de la riue approcher
Pour entrer par surprise en la maison ardente.
Mais Pluton ce pendant tempeste & se tourmente,
Ne sçait qu'il doiue faire, à fin de resister
A ce fier ennemi, qui le veut debouter
Du Royaume des morts, qu'il eut pour son partage,
Quand, trois, du monde entier partirent l'heritage.
Et craint que Iupiter le vueille desloger
Pour auecques le Ciel son empire ranger.
Persephone qui sent vne pareille crainte,
Dresse contre le Ciel son amere complainte,
Puis d'vne voix cassee esperdûment criant,
Auec ces mots plaintifs les Esprits va priant.
O vagabonds Esprits, ô malheureuses ames,
Qui bruslez dans la glace, & gelez dans les flames,
Vous qui ne sentez point en ces lieux malheureux
De tourment si cruel que le mal amoureux:
Encor que la pitié n'ait point ici de place,
Resistez par pitié contre cil qui pourchasse
De m'oster la couronne, & se faire Empereur
De ces lieux pleins d'effroy, de silence & d'horreur.
Opposez vostre force à la sienne cruelle,

Et soyez animez par ma iuste querelle.
Si vous me secourez en ceste extremité
Par le fleuue de Styx, par ceste obscurité,
Par le fuzeau des Sœurs, par leurs trames fatales,
Et par les crins retors des Fureurs infernales
Ie iure & vous promets de si bien m'employer,
Que vos Dames vn iour pour leur iuste loyer
Viendront en ces bas lieux, & sentiront la peine
Que merite à bon droit toute Dame inhumaine.
Et vous foibles Esprits, qui sentez seulement
(Francs des flammes d'Amour) l'ordinaire tourment
Qu'õ endure aus Enfers pour quelque erreur cõmise,
Si vous me secourez ie vous mets en franchise,
Ie veux qu'on vous deliure, & que sans endurer
Vous puissiez ici bas pour plaisir demeurer,
Si lon peut ici bas quelque plaisir attendre,
Et si quelque soulas aux Enfers se peut prendre.
Ainsi dict Proserpine, & les Esprits tenus
Au plus profond d'Auerne en bruyant sont venus
Rauder à l'entour d'elle, esmeus de sa promesse,
Et veulent sans delay monstrer leur hardiesse.
Agrican le premier braue s'est presenté,
Agramant vient apres, & l'esprit redouté
Du vaillant Mandricard, qui brusle de combatre
Et veut de Rodomont l'outrecuidance abatre.
Le Ciel tout courroucé de leurs si longs debats,
Pour les faire cesser courbe le sein en bas,
S'anime de fureur, & d'vne main armee
Delasche la tempeste & la foudre allumee:
On n'oit rien qu'vn tonnerre esclatant & bruyant,
On ne voit rien qu'esclairs sifflans en tournoyant,

Et tombent coup ſur coup, comme fleches pendantes,
Du Ciel dans les Enfers de grãd's flammes ardãtes.
La terre qui s'eſtonne en ces extremitez
D'ouir l'Enfer qui tremble, & les Cieux irritez
Bruire, éclairer, tonner, penſe toute craintiue
Que c'eſt la fin du Ciel & d'Enfer qui arriue:
Tout ce qui eſt en haut, en bas de tous coſtez,
Immortels & mortels ſont tous eſpouuantez.
L'Ombre de Rodomont de ſon corps ſeparee
Eſt ſeule en ceſt effroy qui demeure aſſeuree,
Qui menace le Ciel, l'air, & les elemens,
Et deſpitant l'Enfer, & tous ſes tremblemens:
S'elle trouuoit la Mort, comme elle a bien enuie,
Elle la contraindroit de luy rendre ſa vie,
Et veut malgré Pluton & les Manes ombreux
Eſtablir ſon empire aux Enfers tenebreux.
Chacun fuit au deuant, quelque part qu'il s'auance,
Et luy qui continue en ſa fiere arrogance
Saute deſſus le pont, & s'en fait poſſeſſeur:
Car de crainte ſurpris le Chien engloutiſſeur,
Et les triſtes Fureurs de ſang toutes tachees,
S'eſtoyent au fond d'Auerne honteuſement cachees.
Pluton à ceſte fois ne ſçait que deuenir,
Et penſe voir encor Hercule reuenir
Auec ſes compagnons pour rauir Proſerpine,
Preſſez du feu d'Amour ardant en leur poictrine:
Il bruit, il ſe tourmente, & de fureur attaint,
Maudiſſant ſa fortune, il ſanglote & ſe plaint.
Les Eſprits Stygieux ſont eſmeus de lieſſe,
Voyant leur fier tyran ſi rempli de triſteſſe:
Mais luy qui voit ſa perte & n'a point de repos,

Les inuoque à ſon aide, & leur dit ces propos.
Helas chers Citoyens de ces lieux effroyables,
Maintenant au beſoing ſoyez moy ſecourables:
Et ſi n'auez pitié de mes gemiſſemens,
Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens.
Car qui s'oppoſera contre ce temeraire
Ie le rens deliuré de toute ſa miſere,
Du gel, du feu, du fer, & de maux rigoureux
Que Minos fait ſouffrir aux Eſprits malheureux:
Et ſera le premier aupres de ma perſonne,
Comme tenant de luy mon ſceptre & ma couronne.
A ces mots de Pluton on voit de toutes parts
Sortir du creux d'Enfer les plus braues ſoldars,
Ceux qui durant leur vie auoyent troublé la terre,
Cerueaux ambicieux, par vne iniuſte guerre:
Les tyrans conuoiteux, les meurtriers inhumains,
Qui du ſang innocent auoyent ſouillé leurs mains:
Les traiſtres, les mutins, les ſemeurs de querelles,
Les eſprits enuieux, les amis peu fidelles,
Ceux qui auoyent le droict par argent violé,
Ou vendu laſchement leur païs deſolé,
Chacun à qui mieux mieus veut mõſtrer sõ courage,
Mais Pluton les renuoye, & leur tient ce langage.
Non ce n'eſt point en vous qu'il me faut eſperer,
Eſprits foibles & vains, allez vous retirer:
Il faut qu'vn Chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait en cent lieux planté ſa renommee
Par le glaiue trenchant, & qui d'vn braue effort
Aux guerriers plus fameux ait fait trouuer la mort,
Courageux & vaillant s'arme pour ma defenſe,
Et contre ce hautain eſpreuue ſa puiſſance.

L'esprit du Roy Gradasse entendant tout ceci,
Cesse (dit-il) Pluton de te mettre en souci.
Car puis qu'vn chef vaillãt, vn cõducteur d'armee,
Vn qui ait par le fer planté sa renommee,
Vn qui ait faict trembler les plus braues guerriers,
Vn qui soit couronné de cent mille lauriers,
Se doit armer pour toy, c'est moy qui le doy faire,
T'aidant contre le Ciel si le Ciel t'est contraire.
Au seul bruit de mon nom qui volle en mille lieux,
I'ay rempli de frayeur les plus audacieux,
I'ay rendu par mon bras l'Espagne surmontee,
I'ay faict trembler de peur la France espouuantee,
Et suis venu à bout de deux vœux que i'ay faits,
Qui eussent peu courber le Dieu Mars sous le faix.
Pour les premiers essais de ma verte ieunesse,
Fuyant les voluptez & la molle richesse,
Peste des grãs seigneurs, d'vn cœur boüillãt et chaud
Ie fey vœu de combatre & Roland & Renaud:
I'eu le cheual de l'vn, de l'autre i'eu l'espee
Au sang des ennemis à toute heure trempee.
L'Esprit audacieux ne cessoit de conter
Sans le fier Mandricard, qui ne peut supporter
Sa parolle orgueilleuse, ains tout plein de furie
L'œilladant de trauers horriblement s'escrie.
Cest effroy des humains, ce guerrier si vaillant,
Eschauffé d'vn beau sang & d'vn cœur si bouillant
Ne s'est peu garantir auec tant de puissance,
Qu'il n'ait esté captif sous mon obeïssance.
Astolfe qui n'est point de ces grands Cheualiers
Qu'on renomme pour estre au combat des premiers,
D'vne lance doree inutile à la guerre

Luy feit perdre la ſelle eſtendu contre terre:
Et encor il ſe vante, & pour mieux s'auancer
Il menace les Cieux, & nous veut deuancer,
Nous dont la renommee en tous lieux eſpandue,
Immortelle & durable à bon droict s'eſt rendue.
Gradaſſe eſt tout eſmeu d'vn courroux vehement,
Et le veut dementir : mais l'eſprit d'Agramant
Le deuance à parler en voix terrible & forte,
Et regardant Pluton commẽce en ceſte ſorte. (tient?
Pourquoy font-ils debat d'vn droict qui m'appar-
Car puis que ceſt honneur par les armes nous vient,
On ne me le ſçauroit iuſtement contredire:
I'ay eu trente deux Rois vaſſaux de mon Empire,
I'ay eu plus de guerriers à mon commandement,
Qu'on ne voit de flambeaux la nuict au firmament:
I'ay faict planer les monts, i'ay tari les riuieres
Par le nombre infini de mes troupes guerrieres:
I'ay faict de ſang humain les plaines ondoyer,
Et la Mort nuict & iour par les champs tournoyer.
Pluton tu le ſçais bien, la memoire eſt recente
Combien par ma valeur d'Eſprits ont faict deſcente
Dans ces lieux tenebreux : Caron le ſçait aſſez,
Qui de les trajetter eut les membres laſſez.
Et à fin qu'à mon droit rien plus ils ne pretendent,
Monſtre-nous le papier des Ombres qui deſcendent
Par contrainte aux Enfers : on cognoiſtra comment
I'ay plus accreu ton regne en deux iours ſeulement
Qu'eux en toute leur vie, & que ma dextre armee
A peuplé de ſubiets ta grand' ſalle enfumee.
Ainſi ces trois Eſprits de propos combatoyent,
Et pour gaigner l'honneur leurs geſtes racontoyent:

Mais Pluton ennuyé de tant ouir debatre,
Taſche à les appaiſer, pour les faire combatre
L'ame du Roy d'Arger, qui touſiours ce pendant
Eſtoit deſſus le pont hardiment attendant.
Ceſſez (leur dict Pluton) ceſſez voſtre querelle,
Vne plus iuſte cauſe au combat vous appelle:
Quant à vos differens en quelque autre ſaiſon
Le iuſte Rhadamant vous en fera raiſon.
Mais puis qu'en tãt de lieux voſtre gloire eſt cognuë,
Puis que iuſques ici vous l'auez maintenuë
Claire & haute en degré, faites pour l'aduenir
Qu'auec le meſme honneur puiſſiez l'entretenir.
» Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait dauantage
» Qui l'ayant bien acquis garde ſon heritage.
Si vous auez bien faict quand vos corps ont veſcu,
Or' qu'en eſtes priuez, d'vn courage inuaincu
Faites encore mieux, monſtrans par voſtre force
Que les corps ne ſont rien qu'vne debile eſcorce.
Ainſi le Dieu d'Enfer animoit ſes Eſprits,
Quand le preux Mandricard qui d'ardeur eſt eſpris,
S'eſcrie: O Roy des morts, laiſſe moy l'entrepriſe
De punir ce vanteur qui tes forces meſpriſe,
Ie le rens ſans pouuoir captif de ta grandeur:
Mais deuant (s'il te plaiſt) appaiſe vn peu l'ardeur
De la rage d'Amour, qui me tient tout en flame,
Et qui comme vn vautour ſe repaiſt de mon ame:
Tous ces autres tourmens puniſſeurs des meſfaits,
Les cris, l'horreur, l'effroy, les ſerpens contrefaits,
La faim du Phrygien, le trauail des Belides,
Le fouët enſanglanté des fieres Eumenides,
Et tout le plus cruel qui ſoit ici dedans,

La torture, la roue, & les flambeaux ardans
Ne me bleſſent point tant que l'amoureuſe rage
Qui d'ongles & de dents cruellement m'outrage:
S'il te plaiſt pour vn peu ſa rigueur moderer,
Laiſſe moy faire apres, ie te veux aſſeurer
Non ſans plus du Payen, qui braue te fait craindre,
Mais ie veux Iupiter & Neptune contraindre
De te payer tribut, & que victorieux
Tu ſois Dieu de la Mer, des Enfers, & des Cieux:
Il reſte ſeulement que l'Amour qui me tue
D'vn treſpas renaiſſant, ſa fureur diminue.
Il ſe tourne à ces mots regardant fierement,
Comme par vn dédain, Gradaſſe & Agramant.
Retournez (ce dit-il) retournez ſur la terre,
Miſerables Eſprits, recommencez la guerre:
Que l'vn pour vne eſpee eſtonne l'vniuers,
Faiſant voller au vent mille eſtendars diuers,
Et que l'autre agité d'vne folle ieuneſſe
Sur vn courroux vengeur fonde ſa hardieſſe:
Ie n'ay point faict ainſi, tous mes faicts entrepris
Ont eu l'Amour pour guide, & ſa mere Cypris.
Celuy ſeul eſt vaillant, qui deuôt ſacrifie
Au puiſſant Dieu d'Amour ſes armes & ſa vie.
Mais de grace Pluton, cherche de m'alleger,
Ie pourray mieux apres te ſortir de danger.
Helas (ce diſt Pluton) que veux-tu que ie face
Si la rage d'Amour comme toy me pourchaſſe?
Et ſi ſes poignans traicts acerez de rigueur,
Iuſqu'au fond des Enfers viennẽt percer mon cœur?
Et bien qu'inceſſamment ſa fureur me poſſede,
Ie n'ay peu, malheureux, trouuer vn ſeul remede

Qui m'en puiſſe exempter : mais plus ie vais auant
Plus ie voy ce tyran contre moy s'eſleuant.
Voulant continuer, les ruiſſeaux qui deſcendent
Bouillonnans de ſes yeux, le parler luy defendent:
Et va laſchant du cœur des ſoupirs enflamez,
Dont deux fagots d'Enfer ſoudain ſont allumez.
L'Ombre de Rodomont ſur le pont ſe promeine
Continuant touſiours, orgueilleuſe & hautaine,
De menacer Pluton, de bruire & de crier,
Et les Eſprits damnez au combat defier.
Le vaillant Mandricard pour reſiſter ſe monſtre,
Rodomont qui le voit, ſoudain vient à l'encontre,
Tenant par l'vn des pieds Caron tout effroyé.
Apres que le Payen eut long temps tournoyé
Le Vieillard miſerable à l'entour de ſa teſte,
Il l'eſlance en bruyant comme vn traict de tempeſte,
Droict contre Mandricard : & l'attaint tellement
Que l'Eſprit eſtourdi perd tout le ſentiment.
Il tombe en chancelant, & Caron tout de meſme
Tombe aus pieds de Pluto qui deuiet froid et bleſme,
Et qui eſt de ce coup tellement eſtonné
Qu'il a de grand' frayeur ſon ſceptre abandonné:
Ce ſceptre eſtoit de fer d'vne barre maſſiue,
Ayant vn croc au bout de grandeur exceſſiue.
Rodomont l'apperçoit qui tout ſoudainement
S'approche, & ſe courbant le ſaiſit hardiment.
Ayant ce croc au poing, il ne ſçauroit plus croire
Que les plus redoutez de la region noire
Ozent luy faire teſte : il commence à fraper
Pour renuerſer le pont, & garder d'eſchaper
Ceux qui voudront fuir: autant de coups qu'il donne

De son crochet de fer, tout l'abysme resonne:
Les Esprits font sortir de grands gemissemens,
Et maints tout esperdus rentrent aux monumens.
L'ame de Mandricard du grand bruit esueillee
Tenoit la veuë en bas toute rouge & souillee
De honte & de despit, & voit en se leuant
Vn gros nœu de serpens enflammez par deuant,
Marquetez tout par tout de couleur bleuë & verte,
Qui iettoyent par les yeux & par la bouche ouuerte
De grand's pointes de feu : le suc qui degoutoit
Tous les lieux d'alentour de venin infectoit.
Luy qui les recueillit d'vne allegresse pronte
Les iette à Rodomont pensant vanger sa honte:
Mais il n'en fait que rire, & comme en se iouant
D'vne main les suffoque, & les va secouant.
L'Esprit plus que iamais transporté de colere,
Voyant le peu de cas que son fier aduersaire
Fait de tous ses efforts, saute dessus le pont,
Puis de toute sa force il hurte Rodomont,
Et le choque si fort, que l'Ombre malheureuse
La teste contre bas tombe en l'eau tenebreuse,
L'eau se fend au dessous & reiaillist en haut.
L'Esprit est tout troublé de ce dangereux sault,
Et commence à nager pour gaigner le riuage,
Bruslant au fond de l'eau de fureur & de rage:
D'vne sueuse escume il est tout degoutant,
Et va l'eau par la bouche & par les yeux iettant.
Pluton lors tout ioyeux animoit la canaille,
Sus compagnons (dit-il) qu'on saute la muraille,
Qu'on garde ce hautain de reuenir à port,
Qu'on luy face sentir vne seconde mort:

Si quelqu'vn le peut faire, à ceſtuy-là i'ordonne
D'vn Cyprés mortuaire vne riche couronne.
Mandricard entendant tout l'Enfer s'émouuoir
Aux propos de Pluton, luy qui ne veut auoir
Vn ſecond en ſa gloire acquiſe à tant de peine,
Du creux de l'eſtomach pouſſe vne voix hautaine.
Si tu ne veux (dit-il) Pluton t'en repentir,
Pren garde à tes Eſprits qu'ils ne puiſſent ſortir:
Ou ſinon contre toy ie tourneray mes armes,
Et tremperay mes mains au ſang de tes gẽſd'armes.
Ce pendant Rodomont ayant bien trauaillé,
Malgré tous leurs efforts ſort de l'eau tout mouillé,
Si poſſedé de rage & d'ardeur violente
Que le fier Mandricard le voyant s'eſpouuente.
Rodomont s'en approche & le tient embraſſé,
L'eſtreint eſtroictement & le rend tout froiſſé,
Luy fait tirer la langue, & fait que du martyre
L'Eſprit tombe à l'enuers ſans que plus il reſpire:
Le Payen ne s'arreſte & marche plus auant
Vers la porte d'Enfer ſa victoire ſuyuant.
Pluton pour l'empeſcher luy iette vne fiole
Pleine du Deſeſpoir, & du mal qui affolle
Les Amans malheureux: mais luy qui n'en fait cas,
La reçoit dans la main & reſpand tout en bas.
Garde Roy des Enfers, garde ta mercerie
(Dit-il en ſe mocquant) pour la forcenerie
De ces foux abuſez, eſperdus, inſenſez,
Qui des jeux d'vn enfant ſe ſentent offenſez:
De moy ie ne crain point ny les feux, ny la glace,
Ny les monſtres hideux, ny tout ce qui s'amaſſe
D'horrible en tes Enfers, & de plus odieux:

Et m'eſtonne auſſi peu des Enfers & des Cieux,
Qu'Aquilon au ſortir de ſa caue decloſe
Fait cas de rencontrer vn voile qui s'oppoſe.
Ainſi diſt Rodomont, qui s'altere en parlant,
Et qui ſent au dedans vn feu ſi violant
De trauail, de ſueur, de paſſion & d'ire,
Qu'il abandonne tout, courant droict ſans mot dire
Vers le fleuue d'Oubli tout noir & tout troublé,
Pour eſtancher ſa ſoif d'vn long traict redoublé.
Mais il n'eut pas baiſſé la teſte pour y boire
Que tout au meſme inſtant il perdit la memoire,
Et ne ſe ſouuient plus des combats entrepris,
Ny de retourner voir Pluton & ſes eſprits,
Qui s'eſtoyent reſolus, defaillus de courage,
De luy porter les clefs & de luy faire hommage.
Luy qui de faict aucun ne s'eſt plus ſouuenu,
Se remet au chemin dont il eſtoit venu:
Il paſſe de rechef l'infernale riuiere,
Et encore vne fois il reuoit la lumiere
De noſtre beau Soleil, deçà delà courant,
Et ne ſeiourne point en vn lieu demourant,
Iuſqu'à tant qu'à la fin il ſe trouue en la place
Où giſoit ſon corps mort tout gaſté par la face,
Puant & corrompu: les os en blanchiſſoyent,
Et cent mille corbeaux à l'entour s'amaſſoyent.
Alors tout furieux de voir ſa ſepulture,
Court apres les corbeaux qui prenoyent leur paſture
De ſa relente chair, les chaſſe & les pourſuit:
Les monts, riues & bois retentiſſent du bruit,
Et ne ceſſe iamais, ardant à la pourſuite,
Regardant tous les lieux où ils prennent la fuite.

Mais ainſi qu'il les ſuit criant horriblement,
Il ſe troune à la fin contre le monument
De l'heureuſe Yſabelle au Ciel victorieuſe,
Pour auoir par ſa fin faict preuue glorieuſe
De foy, de chaſteté, d'vn cœur conſtant & fort,
Et que la vraye amour ſe monſtre apres la mort.
Le Payen tout ſoudain recognoiſt la tour forte,
Il recognoiſt le pont, il recognoiſt la porte,
Il recognoiſt le fleuue, & cognoiſt les eſcus
De tant de Cheualiers qu'il y auoit vaincus,
Encor qu'il euſt perdu toute autre ſouuenance:
Car le fleuue d'Oubli contre Amour n'a puiſſance.
L'Eſprit à ceſte fois tout coy s'eſt arreſté
Adorant le ſainct lieu, tombeau de fermeté.
Et pource que des corps priuez de ſepulture
Les Eſprits ſont errans cent ans à l'aduanture,
L'eſprit de Rodomont qui doit errer autant,
Erre autour du tombeau tout ioyeux & contant.
On le voit quelquefois apparoiſtre viſible,
Plus grand qu'il ne ſouloit, plus fier & plus terrible,
Courant deſſus le pont, & hurle toute nuict,
Faiſant tout reſonner d'vn effroyable bruit:
Et touſiours en criant il ſemble qu'il appelle
Rodomont Rodomont, Yſabelle Yſabelle.

FIN DE LA MORT
DE RODOMONT.

IMITATION DE LA COMPLAINTE DE BRADAMANT, AV XXXII. chant de l'Arioſte.

DOncques ſera-til vray qu'il faille que ie ſuiue
Vne, helas! qui me fuit & ſe cache de moy?
Doncques ſera-til vray qu'il faille que ie viue
Touſiours deſeſperé ſous l'amoureuſe loy?
Souffriray-ie touſiours que celle me maiſtriſe
Qui rit lors que mon œil plus de larmes eſpand?
Me faut-il eſtimer celle qui me deſpriſe?
Me faut-il ſupplier celle qui ne m'entend?
Las que mon eſperance eſt douteuſe & petite!
Celle qui fait de moy comme il plaiſt à ſes yeux,
Preſume tellement de ſon hautain merite
Qu'elle n'eſtime rien la puiſſance des Dieux:
Et croit que ſi du ciel Amour oſoit deſcendre
Garni d'arc & de traits pour ſon cœur entamer,
Elle pourroit ſans plus d'vn clin d'œil le ſurprendre
Sans qu'auec tous ſes feux il la peuſt allumer.
La hautaine ſçait bien que ie l'aime, & encore
Ne me veut pour amant en faiſant mon deuoir:
Elle cognoiſt mon cœur, & voit que ie l'adore,
Et ſi ne me veut point pour ſeruant receuoir.

La fiere ſçait aſſez la peine où ie demeure
Et ne s'auance point pour me donner confort:
Elle cognoiſt qu'en bref il faudra que ie meure
Et differe à m'aider lors que ie ſeray mort.
Ie te ſupplie, Amour, arreſte la cruelle,
Il ſemble qu'elle volle, & ie ne puis mouuoir:
Ou rens moy comme eſtois au temps que toy ny elle
Deſſus ma liberté n'auiez aucun pouuoir.
Mais las que mon attente eſt vaine & miſerable,
De prier le Tyran qui cauſe mes douleurs!
Car plus il eſt prié moins il eſt pitoyable,
Et prend ſa nourriture & s'abreuue de pleurs.
Mais dequoy las chetif! dequoy me doy-ie plaïndre
Fors que de mon deſir qui m'eſleue trop hault!
Et me paſſant en l'air en vn lieu veut attaindre
Où il ſe bruſle l'aile, & tombe d'vn grand ſault?
Lors vn vain Eſperer des plumes me ratache,
Ie reuole & retombe ainſi que i'auois faict.
Voyla comme en ſouffrant ie n'ay point de relaſche,
Et ce qu'vn iour auance vn autre le défait.
I'accuſe mon deſir, mais de meilleure ſorte
En me plaignant de moy ie me dois accuſer.
Car helas! ce fut moy qui luy ouuri la porte,
Tant il ſceut finement ma ieuneſſe abuſer:
Et depuis à clos yeux comme il veut il me guide,
Et n'y puis reſiſter: car il s'eſt faict trop fort,
Ioint que pour l'arreſter ie n'ay ny frain ny bride,
Et ſi ſuis tout certain qu'il m'emporte à la mort.
Mais ie me plaïs de moy qui n'ay poïnt fait de faute
Que de vous aimer trop, m'en puis-ie repentir?
Certes non. Et qui plus, ma ieuneſſe peu caute

Des traits de vos regards n'euſt ſceu ſe garantir.
Deuoy-ie vſer de force, ou de choſe ſemblable,
Pour ne voir voſtre teint à l'Aurore pareil,
» *Vos yeux & voſtre bouche ? Il eſt bien miſerable*
» *Qui refuſe de voir la clairté du Soleil.*
Chanſon ceſſe vn petit, va trouuer ma Deeſſe,
Celle qui dans ſes yeux tient mon cœur arreſté:
Dy luy comme ie vy, pour voir ſi ſa rudeſſe
Se pourroit amollir par ma fidelité.
Si tu treuue' au retour que de fureur contrainte
Ma pauure ame affligee ait ce corps delaiſſé,
Honore mon treſpas d'vne petite plainte,
Et fay voir que l'Amour m'a mal recompensé.

FIN.

IMITATION DE L'ARIOSTE AV XXXIII. CHANT.

CE qui tant me plaiſoit n'a eſté qu'vn faux ſonge,
Et ce qui me tourmente vn aſſeuré reueil:
Mon bien s'eſt enuolé comme vn coulant ſommeil,
Et mon mal trop durable inceſſamment me ronge.
Helas! pourquoy mes ſens en veillant n'auez-vous
Le plaiſir qu'en ſongeant i'ay eu de la penſee?

Que ne iouiſſez-vous de ma ioye paſſee,
Et du bien fugitif qui m'a ſemblé ſi doux?
O mes yeux diſtilans, hé! que voulez-vous dire
Que clos d'vn doux sõmeil vo⁹ voyez tout mon bien,
Et ouuerts mon plaiſir s'euanouiſt en rien,
Et ne pouuez plus voir le bien que ie deſire?
Le veiller trop amer m'eſt combat inhumain
Et le Songe amoureux ne promet paix ou treſue.
Las mon Sgõe eſt menteur, & l'ennuy qui me greue
Ainſi que mon reueil ſe trouue tout certain!
Si le faux me fait paix, & le vray me fait guerre,
Et ſi iamais du vray ie n'ay peu m'eſiouir,
Souffrez de grace (ô Dieux) que ie ne puiſſe ouir
Vn mot de verité tant que ſeray ſur terre.
Et ſi le dur Reueil me peut tant trauailler,
Et que le Songe doux de ſoucis me deliure,
Aumoins permettez moy tant que i'auray à viure
Que ie ſonge touſiours ſans pouuoir m'eſueiller.
Le Reueil, comme on dit, à la vie reſemble,
Et la Mort au Sommeil: mais contraire eſt mon ſort.
Car le triſte Veiller m'eſt pire que la Mort,
Et le Songe m'eſt vie, où tout mon heur s'aſſemble.
Toutesfois s'il eſt vray qu'vn Sommeil gracieux
Nous figure la Mort, & le Veiller la vie,
Las! de viure en veillant i'ay perdu toute enuie:
Pource (ô Mort) haſte toy de me clorre les yeux.

FIN DES IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ANGELIQVE.

CONTINVATION DV SVBIECT DE L'ARIOSTE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANJOV.

LIVRE PREMIER.

IE chante vne beauté des beautez la premiere,
Le paradis des yeux, & la viue lumiere,
Qui comme vn clair Soleil ici bas s'eſpandoit
Du tẽps que Charlemaigne aux Frãçois cõmandoit:
Celle qui recelloit des attraits pour ſurprendre
Les braues, qui penſoyent contre Amour ſe defendre,
Qui ſurmonta Renaud, Ferragut, & Roland:
Mais ſans auoir ſouci de leur mal violant,
Ny de tant de combats qu'ils auoyent eus pour elle,
Se fiſt touſiours cognoiſtre auſſi fiere que belle.
RACE des Dieux de France, hõneur de l'vniuers,
Mon Prince, mon Seigneur, le ſupport de mes vers,
Laiſſez vn peu la charge où voſtre eſprit s'applique,
Pour ouir les regrets de la belle Angelique,
Et la grieſue douleur qui ſon ame oppreſſa,

Quand ingrat & ialoux ſon Medor la laiſſa,
Medor qui tenoit ſeul ſa penſee aſſeruie,
Son cœur, ſon petit œil, ſon idole & ſa vie.
Amour voulant vn iour punir ſes cruautez,
Et vanger les Amans qu'elle auoit mal traittez,
Luy tira droict au cœur vne fleche diuine,
Et rompit le glaçon qui geloit ſa poitrine:
Luy fiſt aimer Medor, vn ieune homme incognu,
Vn mignon qui fut ſeul pour amant retenu
Et qui iouït tout ſeul de la deſpouille aimee,
Recueillant la moiſſon par tant d'autres ſemee:
Trop rare & digne pris de ce nouuel amant,
Qui des trauaux d'autruy recent le payement.
O Palladin Roland, ô Roy de Circaſſie,
O valeureux Renaud, que vous ſert, ie vous prie,
De vous eſtre aux hazards ſi librement trouuez,
Et d'auoir tant de fois les dangers eſprouuez,
Rendans en mille endroicts voſtre vertu notoire,
Puis qu'vn beau Ganymede en rapporte la gloire?
Et que ce qui vous eſt ſi iuſtement acquis
Eſt ſans aucun trauail par vn autre conquis,
Vn autre qui triomphe en heureuſe abondance,
Et vous autres chetifs en mourez d'indigence?
Or ce ieune Adonis d'Angelique adoré,
Eut le chef tout couuert d'vn petit poil doré,
Qui flotte mollement quand le vent qui s'y iouë,
Raui de ſa beauté, doucement le ſecouë:
Vne toiſon ſubtile au menton luy naiſſoit,
Qui comme vn blond duuet mollement paroiſſoit
Prime, douce, & friſee, & nouuellement creuë,
Comme petis floccons de ſoye bien menuë.

De Coral fut ſa bouche, & ſon œil groſſiſſant
Reluiſoit de clairté comme vn nouueau croiſſant.
Il eut le teint de lis & d'œillets mis enſemble,
Ou comme la couleur d'vne roſe qui tremble,
Nageant tout lentement deſſus du laict caillé:
Bref, il ſemble à le voir vn pré bien eſmaillé,
Qui decouure au Soleil mille beautez nouuelles,
Quand la verte ſaiſon rend les campagnes belles:
Amour n'eſt point ſi beau, Angelique n'euſt ſceu
Se garder d'enflammer aux rais d'vn ſi beau feu:
Auſſi la belle amante au fond du cœur bleſſee
Rien plus que ſon Medor ne loge en ſa penſee.
Elle eſt touſiours aupres, & ne pourroit durer
S'il falloit tant ſoit peu de luy ſe ſeparer,
C'eſt ſon Dieu, c'eſt ſon tout, c'eſt l'ame de ſon ame:
Et luy qui ſent au cœur vne pareille flame,
N'ha plaiſir qu'à la voir, & à ſe contenter
De toutes les douceurs qu'vn amant peut gouſter.
Soit quand Phebus reuient de la marine ſource,
Soit quand il a fourni la moitié de ſa courſe,
Ou ſoit quand il deſcend de ſes cheuaux laſſez,
Il voit preſque touſiours ces Amans embraſſez:
Ores dans ſon giron Angelique eſt couchee,
Ores dedans ſa main tient la teſte panchee,
Et ſe mire en ſes yeux, & or' en ſe hauſſant
Elle va ſon eſprit ſus la leure ſuçant:
Elle languit deſſus ſans dire vne parolle,
Et à peu que ſon ame en ces ieux ne s'enuolle.
Son cœur eſt tout eſmeu d'amoureux tremblement,
Et luy qui la regarde en ce doux mouuement
D'vn œil à demi clos tout raui s'eſmerueille

De voir tant de beautez sur sa bouche vermeille,
Et de mille baisers longs & delicieux
Va repaissant son ame, & sa langue, & ses yeux.
Il passerent deux mois en ceste douce guerre,
Iouissant à souhait d vn paradis en terre
Au logis d'vn pasteur, où leur contentement
Et leur parfaicte amour eut son commencement.
Or il aduint vn iour qu'Angelique eut enuie,
Pour mieux continuer ceste agreable vie,
De reuoir son Royaume, & de s'en retourner,
Pour faire son Medor nouueau Roy couronner.
Du Soleil tout voyant la vermeille courriere
Chassoit l'humide Nuict par sa viue lumiere,
D'vne couleur doree enrichissant les cieux,
Quand ces Amans heureux partirent de ces lieux,
Prenans congé deuant des gracieux ombrages,
Des antres, des rochers, des prez, & des riuages,
Et laissans pour tesmoins de leurs plaisirs passez,
Sur l'escorce des bois leurs noms entrelacez.
Tandis la Renommee hastiue messagere,
Met ses ailes aux piés vollant prompte & legere
Aux quatre parts du monde, & par tout en passant
Va de ce nouueau faict la merueille annonçant,
Et crie à pleine voix, qu'Angelique la belle,
Celle qui se monstroit si hautaine & rebelle,
A changé sa rigueur en douce priuauté,
Et qu'vn pauure soldat iouist de sa beauté,
Vn More bas de race, & plus bas de courage,
Pour ie ne sçay quel fard qui luist en son visage.
Si iamais amoureux ont esté trauaillez
Estans de ialousie & d'Amour tenaillez,

Les amans d'Angelique à ceſte fois le furent,
Lors que ſans y penſer ces nouuelles ils ſceurent:
Ce ne ſont que regrets & ſoupirs enflamez,
Ce ne ſont que ſanglots ſur l'arene ſemez,
L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables,
Ils inuoquent la Mort, recours des miſerables,
L'œil iamais ne leur ſeiche, & de propos cuiſans
Blaſphement la Fortune, & les aſtres nuiſans.
Mais comme leur amour fut de diuerſe ſorte,
Ils ſentirent auſſi de leur paſſion forte
Les effects differens: & ceſt aſpre courroux
Aux vns eſtoit extreme, & aux autres plus doux:
Car ſelon qu'ils aimoyent d'amour grande ou petite,
Fureur petite ou grande au dedans les irrite.
Or le premier de tous qui le fuict entendit,
Fut le Comte Roland vn iour qu'il ſe perdit
Cherchant vn Cheualier: car ſa triſte aduenture
Le conduit dans vn pré tout fleuri de verdure,
Aupres de la fontaine, où les Amans heureux
Cueilloyẽt de leurs amours tãt de fruicts ſauoureux.
Là fut-il aſſailli d'vne ardante triſteſſe
Recognoiſſant le nom de ſa fiere Maiſtreſſe,
Et celuy de Medor, engrauez par endrois
De la main d'Angelique en l'eſcorce des bois:
Mais c'eſtoit peu de cas, & la ialouſe flame
Ne prenoit comme point de vigueur en ſon ame,
N'euſt eſté le paſteur hoſte des deux Amans,
Qui luy fit les diſcours de leurs contentemens,
Et comme leur amour auoit là pris naiſſance,
Dont ſans beaucoup languir ils eurent iouiſſance.
Ce fut lors que le Comte ardemment allumé,

Eut de mille couteaux l'eſtomach entamé:
Ce fut lors qu'il ouurit à ſon dueil la carriere,
Ce fut lors qu'il maudit la celeſte lumiere,
Ses cris furent de rage & de fureur guidez,
Et ſes yeux furent faicts deux torrens desbordez
Qui couloyẽt nuict & iour d'vne lõgue entre-ſuitte,
Laſchant maints tourbillons de ſa poitrine cuitte.
En fin luy defaillant le vent pour ſoupirer,
Ne pouuant plus du cœur vne plainte tirer,
Et de ſes triſtes yeux la ſource eſtant tarie
Sa debile raiſon fit place à la furie:
Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,
Piés nuds, eſtomach nud, ignorant qu'il eſtoit.
Renaud le ſceut apres, mais ayant cognoiſſance
Long temps auparauant par longue experience,
De l'amour feminine, & de ſa fermeté,
Il creut fort aiſément telle legereté,
Et la diſſimula d'vne façon plus ſage,
Bien qu'il ſentiſt au cœur de grand's pointes de rage:
Il ſe plaignit pourtant, mais ce fut tellement
Qu'on ne cognoiſſoit point ſon ennuy vehement,
Ny le poignant deſpit qui bleſſoit ſa penſee.
Car il tenoit ſa langue & ſa leure preſſee,
Soupirant ſans mouuoir comme tout eſperdu,
Et parlant dans le cœur ſans qu'il fuſt entendu:
Puis quand il eut faict treue à ſa douleur terrible,
Et qu'elle l'eut remis en eſtat plus paiſible,
Sera-til vray (dit-il) que i'aille plus ſuiuant
Vne ingrate, muable auſſi toſt que le vent?
Qui de flamme nouuelle à toute heure eſt ſaiſie
Suiuant pour tout conſeil ſa ſeule fantaiſie,

Sans foy, sans iugement, qui a mis à mespris
Tant de grands Cheualiers de ses beaulx esprits,
Pour suiure vn estranger incognu par le monde,
Qui n'a rien qu'vn beau teint & la perruque blõde?
Ainsi parloit Renaud, & sur l'heure il sentit
Vn dedain violant qui sa flamme amortit:
Il n'ha plus dans le cœur l'affection premiere,
Sa volonté n'est plus de l'Amour prisonniere,
Sa Dame luy deplaist, & ne trouue plus beaux
Ses yeux qui luy sembloyent deux celestes flãbeaux:
Il iuge palliſſant le coral de sa ioue,
Et ne sçauroit souffrir que personne la loue,
Mais en s'apellant sot il nomme malheureux
L'an, le mois & le iour qu'il deuint amoureux.
Il reste Sacripant, lequel ne sent encore
La brulante poison qui les autres deuore,
Mais trop plus que iamais a le cœur enflammé:
Chetif, qui meurt d'Amour & qui n'est point aimé,
Toutesfois il le pense, & son mal il soulage
Croyant que pour le moins nul ne l'est dauantage.
C'estoit en la saison que les prez sont couuerts,
Les forests & les champs d'accoustremẽs tous verds,
Que l'air est chaud d'amour, & que le dous Zephyre
Naure d'vn poignant trait si tendrement soupire,
Lors que les petis bleds seulement verdoyans
S'enflent au gré du vent comme flots ondoyans,
Que Progne se lamente, & que le bois resonne
Des accords de sa sœur qui ses plaintes entonne.
Il estoit fort haute heure, & le Soleil bien haut,
Pour la saison si douce estoit ardant & chaud,
Quand ce gentil amant, dont la gloire esuentee

Eſtoit en mille endroits par ſa vertu plantee,
Se trouua dans vn bois de ſommeil agraué,
Ayant long temps deuant maint haut faict acheué.
Vn bois que la Nature auoit faict pour complaire,
Où couloit par dedans vne eau luiſante & claire,
D'arbriſſeaux & de fleurs ombragee à l'entour,
Dont le flot tremblotant ſembloit parler d'Amour:
L'air rit à l'enuiron, & les haleines douces
Des Zephyres mollets d'agreables ſecouſſes
Font branſler le fueillage, & vont refraichiſſant
Celuy qui trauaillé s'y repoſe en paſſant.
Sacripant y demeure, & couché ſur l'herbage
Penſe à ſe repoſer au frais de ce riuage,
Du trauail & du chaud, & de l'Amour cruel
Qui luy ronge le cœur, vautour perpetuel.
Ah! chetif, que fais-tu? fuy ce lieu ie te prie:
Car bien qu'il ſoit plaiſant, que l'herbe y ſoit fleurie,
Le fueillage agreable, & le vent adouci,
Tu ne dois pas pourtant y demeurer ainſi.
Las! ne l'entens-tu point? ce ruiſſeau qui murmure,
Pleure & plaint de pitié ta prochaine aduenture.
Mais ie parle à vn ſourd, l'Archer malicieux
L'a priué de l'ouye auſſi bien que des yeux.
Ce Roy s'arreſta là, n'ayant en la penſee
Que l'vnique beauté dont ſon ame eſt bleſſee,
Il en fait cent diſcours en ſon entendement,
Il ſe dit bien-heureux d'aimer ſi hautement:
Et eſt ſi hors d'eſprit en ſes amours, qu'il penſe
Que ſon tourment luy donne aſſez de recompenſe.
Mais comme il eſt ainſi ſongeant & rauaſſant,
De l'vn de ſes penſers vn autre renaiſſant,

Suruient vn messager qui entre en ce bocage,
Pour y passer le chaud & se mettre à l'ombrage.
Sacripant se retourne en le voyant venir,
(Las on ne peut fuir ce qui doit aduenir!)
Il l'enquiert d'où il est, quel chemin il veut prendre,
Et qui luy fait ainsi son voyage entreprendre.
Le Courrier qui le iuge à son geste hautain
Quelque seigneur de nom: Ie suis (dit-il soudain)
Messager d'Angelique, & ce mot vous suffise,
Vne que le Ciel mesme admire, honore & prise,
Qui sert de iour au monde, & dont l'œil gracieux
Recelle tous les traicts qui surmontent les Dieux.
C'est elle qui m'enuoye en diuers lieux estranges,
Pour annoncer sa gloire & ses dignes louanges:
Et pour faire sçauoir qu'vn Cupidon nouueau,
Vn petit Dieu d'Amour, tout celeste & tout beau,
La rend de ses beautez doucement embrasée,
Et comme il en iouist & la tient espousée,
C'est vn Dieu pour certain digne d'estre adoré.
Mais voyez (ce dit-il) son pourtraict figuré
Et luy faites honneur, c'est vne chose sainde:
Car du pinceau d'Amour ceste image est depaincte.
Ainsi dict le Courrier despliant de la main
Vn parchemin couuert qu'il portoit dans le sein,
Où se voyoit au vif la belle portraicture
Du bien-heureux Medor, chef-d'œuure de Nature.
Mon Dieu que de beautez s'esbatoyent là dedans!
Que d'appas, que de traits, que de flãbeaux ardans,
Que de lis, que d'œillets que d'amoureuses graces,
Que d'agreables morts, de douceurs, & d'audaces!
L'œil y restoit perdu, l'esprit tout estonné,

Et le corps plein de feu de cœur abandonné!
Si toſt que Sacripant y eut ietté la veuë
Il la ſent auſſi toſt couuerte d'vne nuë:
Vne froide ſueur par les membres luy court,
Il perd les ſentimens, muet, aueugle, & ſourd:
Son cœur enflé de rage au dedans ſe mutine,
Et pour ſortir dehors combat dans ſa poitrine:
Sa ioüe eſt toute teinte en mortelle couleur,
Son ame eſt languiſſante en extreme douleur,
D'amertume & de fiel ſa bouche eſt toute pleine,
Et tombe deſſus l'herbe ayant perdu l'haleine.
Qui a veu quelquefois vn qui n'y penſe pas,
Par vn triſte recit conduit pres du treſpas,
Qui perd les mouuemens, la parole & l'ouye,
Et ne monſtre d'vne heure aucun ſigne de vie:
Il a veu Sacripant de ſon long eſtendu
Ayant auec l'eſprit tout ſentiment perdu,
Il ne reſpire point, & reſte en telle ſorte
Qu'on ne peut l'eſtimer qu'vne perſonne morte.
En fin les yeux baignez vers le Ciel eſleuant,
Par vn ardant ſoupir monſtre qu'il eſt viuant:
Lors il ouure la bonde à ſes larmes bruſlantes,
Il fait de ſes deux yeux deux riuieres coulantes,
Et de ſon eſtomach ſans ceſſer halettant,
De grãds flots de ſoupirs coup ſur coup vont ſortant.
Il reprend le portraict tout priué de ſoymeſme,
Et tremble en le voyant de paſſion extréme,
Tient l'œil fiché deſſus, qui coule ſans repos,
Et demeure long temps ſans dire vn ſeul propos:
Mais voyant le Courrier il taſche à ſe contraindre,
Et retient au dedans l'ennuy qui le fait plaindre.

Va mon ami (dit-il) annonce le discours
En mille lieux diuers des nouuelles amours
De ta belle Maistresse, helas trop variable!
Et luy conte au retour pour nouuelle agreable
Que Sacripant est mort, qu'il est froid & transi,
Et que pour bien aimer on le guerdonne ainsi.
Ayant dict ces propos en voix basse & plaintiue,
S'enfuit au fond du bois d'vne course hastiue,
Tançant & maudissant par cris desesperez
Les astres sans raison contre luy coniurez.
Tout a pitié de luy: les rochers qui l'entendent,
Esmeus de ses regrets par le milieu se fendent:
Et les petits oyseaux de sa douleur touchez
Demeurent tous muets sur les branches perchez.
Le Messager surpris d'vne telle merueille
Le suit tant comme il peut de l'œil & de l'oreille,
Pour en sçauoir l'issue, & s'approchant de prés
Se musse doucement dans vn lieu bien espez,
D'où sans estre apperceu faisant vn coy silence,
Il oit tous ses régrets, & voit sa contenance:
Contenance si triste & pitoyable à voir,
Qu'elle eust peu l'Enfer mesme à douleur esmouuoir.
Car il se laisse aller à ses tristes pensees,
Et mille passions contrairement poussees:
Le courroux, la douceur, la rage, la pitié,
La hayne bien conceuë, & la vraye amitié
Se font guerre en son ame, & ne veulent permettre
Qu'à vne des deux parts il se puisse remettre.
Ainsi comme vn vieux Chesne agité rudement
Par deux vents ennemis soufflans diuersement,
L'air single du grand bruit de leur forte secousse:

L'vn le pouſſe deçà, & l'autre le repouſſe
A l'enuil l'vn de l'autre, & diriez à les voir
Qu'il y a de l'honneur à qui le fera cheoir:
Durant que ces penſers font guerre ainſi diuerſe,
Le Roy qui n'en peut plus ſe iette à la renuerſe
Sur l'herbe, où ſans parler demeure longuement,
Puis parlant en ſoymeſme il dit tout baſſement.
Qui donnera conſeil à mon ame oppreſſee?
Doy-ie pas, pour vanger mon amour offenſee,
Aller, non au Catay, mais iuſqu'en celle part
Où le Soleil iamais ſes rayons ne depart,
Pour trouuer l'ennemi d'où procede ma perte,
Luy fendre l'eſtomach, voir ſa poitrine ouuerte,
M'abreuuer de ſon ſang, me nourrir de ſa chair,
Et de ſon cœur indigne Angelique arracher,
Rendant par quelque faict euident teſmoignage,
Combien la Ialouſie en ſoy porte de rage?
Mais las! que dy-ie? Où ſuis-ie? Ay-ie donc arreſté
De vouloir offenſer la diuine beauté,
Qui me retient encore en ſon obeiſſance?
O Dieux pardõnez moy s'il vous plaiſt ceſte offenſe!
Car elle eſt innocente, & ſuis tout aſſeuré
Qu'elle a de mes malheurs mille fois ſoupiré
Et qu'elle a grand regret de ſon amour faulſee.
Mais quoy? le Ciel cruel contre moy l'a forcee,
Et luy a faict choiſir ce nouuel amoureux.
Hé que ne peut le Ciel malin & rigoureux?
Vy donc en doux repos, ô ma belle Deeſſe,
Que iamais ton Medor pour autre ne te laiſſe:
Ayez touſiours vn cœur, vn vouloir, vne foy,
Et tout voſtre malheur puiſſe tomber ſur moy.

Il ſe faiſoit ia tard, & l'œil qui nous eſclaire
Auoit preſque mis fin à ſon cours ordinaire,
Toutesfois ſa lumiere encor apparoiſſoit,
Mais en ſe retirant peu à peu s'abaiſſoit:
L'amant de plus en plus ſes ſanglots renouuelle,
Il fait ſortir du chef vne ſource eternelle,
Et pourroit on iuger voyant couler ſes pleurs,
Qu'il pretend de noyer ſa vie & ſes malheurs.
Il tient les bras croiſez & tout tranſi regarde
Phebus qui de pitié ſa carriere retarde,
Et les yeux vers le Ciel inceſſamment fichez
Sort ces derniers regrets de ſanglots empeſchez.
Oiſeaux qui voletez par ces lieux ſolitaires,
Eaux, cheſnes, & buiſſons, mes loyaux ſecretaires,
Oyez à ceſte fois ce qui doit m'aduenir,
Puis de mes actions perdez le ſouuenir:
Vents ceſſez vn petit, que ma voix eſpandue
Ne ſoit point autre part qu'en ce bois entendue:
Et toy luiſant Soleil arreſte vn peu ton cours,
Et aſſiſte à la fin de mes malheureux iours,
Ce ſera bien toſt faict: car ie veux en peu d'heure
Voir la fin de ma vie & du mal que i'endure.
Et toy Ciel inhumain qui touſiours m'as ſuyui
Comme vn fier ennemi, ſois aumoins aſſouui
De ma mort auancee, & du ſang que ie tire
Par ce fer de mon corps, pour appaiſer ton ire.
Ce dict en s'eſleuant de fureur tranſporté,
Se ſaiſit du poignart qu'il portoit au coſté,
Le baiſe en ſoupirant, puis d'ardeur violante
Au creux de l'eſtomach iuſqu'aux gardes le plante:
Le retire auſſi toſt, rouge, eſcumeux & chaud,

Puis se laisse tomber les yeux leuez en haut.
Le sang va contremont d'vne force soudaine,
Comme on voit quelquefois les eaux d'vne fontaine
Reiaillir en bruyant d'vn cours haut eslancé,
Par le petit pertuis d'vn grand tuyau percé.
Le messager y court qui voit comme il sanglotte,
Qu'il a les yeux mourans, & que son ame flotte
Sur vne mer de sang qui ne veut s'estancher,
Alors en haletant tasche à le dessecher.
Le Roy qui le cognoist vers luy dresse la face:
Dy comme tu m'as veu (dit-il d'vne voix basse)
Et voulant acheuer, vn sanglot il tira,
Et son esprit au ciel comme vent soupira.
Le Ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,
La clairté peu à peu faisoit place à l'ombrage,
Et desia dans le bois rien plus ne se voyoit
Qu'vn grand voile obscurci qui les cœurs effroyoit.
Parquoy le Messager qui sent son ame atteinte
Ne voulant demeurer toute la nuict en crainte
Aupres de ce corps mort, en pleurant le laissa,
Et pour gaigner logis autre part s'addressa.
Son cœur est tout serré d'vn faict si pitoyable,
Il doute si c'est songe ou chose veritable,
Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouue où loger,
Pour faisant ce recit son esprit alleger.
Tãt que la nuict dura les Nymphes des fontaines,
Celles des clairs ruisseaux, celles qui sõt aux plaines,
Et dans les bois sacrez, toutes grosses d'ennuy
Pleurerent Sacripant, & firent dueil sur luy,
Honorans à l'enui son obseque derniere.
L'vne arrosoit sa playe auec eau de riuiere,

L'autre essuyoit le sang : l'autre qui soupiroit,
La paupiere des yeux doucement luy serroit:
L'autre tenoit sa teste en son giron couchee,
L'autre amassoit des fleurs & en faisoit ionchee,
L'autre en plaignant sa mort la rigueur maudissoit,
Et quelqu'vne à l'escart l'œil au ciel addressoit
Faisant priere ainsi. Pere de toutes choses,
Qui as faict, qui maintiens, qui conduis, qui disposes,
Qui iuges droictement, & qui plein d'equité
Regardes les ingrats d'vn œil tout despité,
Voy ce sang d'vn martyr qui te requiert vengence,
Et puni iustement d'vne ingrate l'offense:
Ingrate, outrecuidee, & qui n'estime pas
Que tu voyes du Ciel les choses d'icy bas.
Fay, Pere, qu'elle porte vne peine cruelle
Pour auoir faict mourir vn amant si fidelle:
Ou si tu ne le fais, à bon droit les humains
Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,
Que tu n'as point de soin de ce mõde où nous sõmes,
Et que c'est pour neant que te craignent les hommes.
Ainsi prioit la Nymphe, & le maistre des Dieux
Trois fois en se courbant tonna dedans les cieux,
Et d'vn esclair subtil fit scintiller la nuë,
Signe que la priere au ciel estoit venue.

FIN DV PREMIER LIVRE
D'ANGELIQVE.

DIVERSES AMOVRS ET AVTRES OEVVRES MESLEES.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

CHANSON.

BIEN-HEVREVX *qui peut passer sa vie,*
Entre les siens franc de haine & d'enuie,
Parmi les champs, les forests & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux volontez des Princes & des Rois!
Il n'a souci d'vne chose incertaine,
Il ne se paist d'vne esperance vaine,
Vne faueur ne le va deceuant,
De cent fureurs il n'a l'ame embrasee,
Et ne maudit sa ieuneſſe abusee,
Quand il ne trouue à la fin que du vent.
Il ne fremit quand la mer courrouſſee
Enfle ses flots, contrairement pouſſee
Des vents esmeus soufflans horriblement:
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Vne trompette en sursaut ne l'esueille,
Pour l'enuoyer du lict au monument.

L'ambition ſon courage n'attiſe,
D'vn fard trompeur ſon ame il ne deguiſe,
Il ne ſe plaiſt à violer ſa foy,
Les grands ſeigneurs ſans ceſſe il n'importune:
Mais en viuant contant de ſa fortune,
Il eſt ſa court, ſa faueur, & ſon Roy.
Sa volonté, ſerue, n'eſt point contrainte,
Il eſt tout franc d'eſperance & de crainte,
Bourreaux cruels des triſtes Courtiſans:
Car la frayeur l'ame & le cœur leur gelle,
Et l'eſpoir vain ſi fort les enſorcelle,
Qu'ils ne font cas de voir perdre leurs ans.
Ie vous rens grace, ô Deitez ſacrees
Des monts, des eaux, des foreſts & des prees,
Qui me priuez de penſers ſoucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chaſſant bien loin la miſerable attente,
Et les deſirs des cœurs ambicieux.
Dedans mes champs ma penſee eſt encloſe,
Si mon corps dort mon eſprit ſe repoſe,
Vn ſoing cruel ne le va deuorant:
Au plus matin la fraiſcheur me ſoulage,
S'il fait trop chaud ie me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid ie m'échauffe en courant.
Si ie ne loge en ces maiſons dorees,
Si ie ne voy ces vouſtes peinturees
D'azur, d'eſmail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe paiſt des threſors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de mariolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.
Dans les palais enflez de vaine pompe,

L'ambition, la faueur qui nous trompe,
Et les ſoucis logent communément:
Dedans nos champs ſe retirent les Fees
Roynes des bois à treſſes decoiffees,
Les Ieux, l'Amour, & le Contentement.
Ainſi viuant rien n'eſt qui ne m'agree,
I'oy des oiſeaux la muſique ſacree,
Quand au matin ils beniſſent les cieux:
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouſer nos prez delicieux
Que de plaiſir de voir deux Colombelles
Bec contre bec en tremouſſant les ailes,
Mille baiſers ſe donner tour-à-tour!
Puis tout rauy de leur grace naiue,
Dormir au frais d'vne ſource d'eau viue,
Dont le doux bruit ſemble parler d'Amour.
Que de plaiſir de voir ſous la Nuict brune,
Quand le Soleil a faict place à la Lune,
Au fond des bois les Nymphes s'aſſembler,
Monſtrer au vent leur gorge deſcouuerte,
Danſer, ſauter, ſe donner cotte verte,
Et ſous leurs pas tout l'herbage trembler!
Le bal fini, ie dreſſe en haut la veuë
Pour voir le teint de la Lune cornuë,
Claire, argentee, & me mets à penſer
Au ſort heureux du paſteur de Latmie:
Lors ie ſouhaite vne auſſi belle amie,
Mais ie voudrois en veillant l'embraſſer.
Ainſi la nuict ie contente mon ame,
Puis quand Phebus de ſes rais nous enflame,

I'essaye encor mille autres jeux nouueaux,
Diuersement mes plaisirs i'entrelasse:
Ores ie pesche, or' ie vais à la chasse,
Et or' ie dresse embusçade aux oiseaux.
Ie fay l'amour, mais c'est de telle sorte,
Que seulement du plaisir i'en rapporte,
N'engageant point ma chere liberté:
Et quelques laqs que ce Dieu puisse faire
Pour m'attraper, quand ie m'en veux distraire
I'ay le pouuoir comme la volonté.
Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prez, & montagnes
Soyez tesmoins de mon contentement:
Et vous (ô Dieux) faites ie vous supplie,
Que ce pendant que durera ma vie,
Ie ne cognoisse vn autre changement.

I.

Recherche qui voudra les apparans honneurs,
Les pompes, les thresors, les faueurs variables,
Les lieux haut esleuez, les palais remerquables,
Retraites de pensers, d'ennuis & de douleurs:
I'aime mieux voir vn pré bien tapissé de fleurs,
Arrousé de ruisseaux à l'argent-vif semblables,
Et tout encourtiné de buissons delectables
Pour l'ōbre et pour la soif durāt les grās chaleurs.
Là, franc d'ambition, ie voy couler ma vie
Sans enuier aucun, sans qu'on me porte enuie,
Roy de tous mes desirs, contant de mon parti.
Ie ne m'appaste point d'vne vaine esperance,
Fortune ne peut rien contre mon asseurance,
Et mon repos d'esprit n'est iamais diuerti.

II. D'VNE FONTAINE.

Ceſte fontaine eſt froide, & ſon eau dous-coulante
A la couleur d'argent, ſemble parler d'Amour:
Vn herbage mollet reuerdit tout autour,
Et les arbres font ombre à la chaleur bruſlante.
Le fueillage obeit à Zephyr qui l'eſuente,
Soupirant amoureux en ce plaiſant ſeiour:
Le Soleil clair de flamme eſt au milieu du iour,
Et la terre ſe fend de l'ardeur violente.
Paſſant, par le trauail du long chemin laſſé,
Bruſlé de la chaleur, & de la ſoif preſſé,
Arreſte en ceſte place où ton bon-heur te meine.
L'agreable repos ton corps delaſſera,
L'ombrage & le vent frais ton ardeur chaſſera,
Et ta ſoif ſe perdra dans l'eau de la fontaine.

III.

Quel deſtin fauorable ennuyé de mes peines,
Rompra les forts liens dont mon col eſt preſſé?
Par quel vẽt reuiendray-ie au port que i'ay laiſſé
Suyuant trop follement des eſperances vaines?
Verray-ie plus le tẽps qu'au dous bruit des fontaines
Dans vn bocage épais mollement tapiſſé
Nous recitions nos vers? moy d'Amour offensé,
Toy bruyant de nos Rois les victoires hautaines?
Si i'eſchape d'ici, DORAT, ie te promés
Qu'Apollon & Cypris ie ſuyuray deſormais,
Sans que l'ambition mon repos importune:
Les venteuſes faueurs ne me pourront tenter,
Et de peu ie ſçauray mes deſirs contenter,
Prenant congé de vous Eſperance & Fortune.

DISCOVRS.

QVe faites-vous Mignons, mon desiré
souci,
Le souci d'Apollon & des Muses aussi?
Amis, que i'aime mieux, qu'vne ieune
pucelle
N'aime les belles fleurs de la saison nouuelle,
Ores que faites vous à la suitte du Roy?
Est-il possible aumoins qu'ayez souci de moy?
De moy, qui chacun iour au ciel rien ne demande,
Que l'heur de voir bien tost vne si chere bande?
Et bien qu'absent de vous, mille contentemens
Chassent de mon esprit tous fascheux pensemens,
Ie ne puis toutesfois, quelque esbat qui me tienne,
Faire tant que tousiours de vous ne me souuienne:
Ie ne pense autre chose, & l'obstiné desir
Que i'ay de vous reuoir, amoindrit le plaisir
Que ie prens en ces lieus, or' que la Chienne ardente
De chaleur & de soif à l'esgal nous tourmente:
Et qu'au clair de la nuict les Satyres cornus,
Les Siluains cheure-piés & les Faunes tout nus
Vireuoltent en rond & font mille gambades,
Pour échauffer les cœurs des gentilles Naiades,
Et des Nymphes des bois: & or' que sans cesser
Le Forgeron des Dieux hâtif fait auancer
Halettant & suant, & tout couuert de poudre,
Le tonnerre grondant, les esclairs & la foudre.
Dés la pointe du iour, que l'Aube qui reluit
A bien loin escarté les frayeurs de la nuict,
Ie m'esgare tout seul au trauers d'vne plaine,

Et ne penſant qu'en vous auſſi toſt ie rameine
Et tourne en mon eſprit mille & mille diſcours
Des ſuccés incertains de vos vaines amours.
Ie crains la cruauté de vos fieres maiſtreſſes,
I'ay part à vos ſoupirs, ie gouſte vos triſteſſes,
Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,
Fidelle compagnon, ie porte comme vous.
Puis ie beny le Ciel, qui contant me fait viure,
Ie rens grace au Démon qui m'a gardé de ſuiure
L'Amour iuſques ici, & qui fait reboucher
Ses traits, lors qu'il les veut contre moy decocher.
Vn autre iour plus gay ie m'en vais à la chaſſe,
Ie cherche vn lieure au giſte, ou le ſuis à la trace,
Ou auecques les chiens, qui de leurs longs abois
Font eſclater les monts, les roches, & les bois:
Or' auec vn Autour ie fay tomber de crainte
L'innocente Perdrix: or' ſous vne voix feinte
Ie prens la ſimple Caille entr'imitant ſon chant,
Quelquefois ie retourne auec le Chien couchant
Luy dreſſer autrs embuſche, & le ſoir ie deuiſe,
Quand elle eſt dans le plat, comme ie l'ay ſurpriſe.
Puis las de ce meſtier i'en choiſis vn nouueau,
Et auec les filés ie vay chaſſer ſur l'eau
A la Truite & à l'Vmbre, & ſi bien ie m'eſpreuue
Qu'vn Saumon quelquefois dans mes filés ſe treuue:
Or' auecques la ligne, & le traiſtre hameçon,
Or' auecques le feu ie fay guerre au poiſſon:
I'en ſalle vne partie, & l'autre frais ie mange,
Et mille fois le iour de paſſetemps ie change.
Ie fay faucher le foin, dont les diuerſes fleurs
Giſent également vefues de leurs honneurs:

Ores

Ores demy laſſé ie me couche ſur l'herbe,
Et ores meſnager i'aide à ſerrer la gerbe,
A faire des plongeons, & les bien entaſſer,
De crainte que le vent les face renuerſer.
Si c'eſt vn iour de feſte ou de quelque reinage,
Ou qu'on chomme le iour d'vn patron de village,
Ie m'en vais à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les ieunes paſtoureaux.
Mon Dieu que de plaiſir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, diſpoſtement legeres,
Bondir en petits ſaults, reculer, auancer,
Et de mille façons leurs branſles compaſſer!
Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:
» Car Amour tout par tout fait cognoiſtre ſa force,
» Et trauaille auſſi bien à ranger ſous ſes loix
» Les plus ſimples Bergers, cõme les plus grãds Rois.
Adon en ſert de preuue, & le paſteur d'Amphryſe,
Et l'ami de la Lune, & le vieillard Anchiſe,
Et le ſac d Ilion, bergers & amoureux,
Qui furent en aimant mille fois plus heureux,
Iouiſſans à ſouhait des plus grandes Deeſſes,
Que mille & mille Rois chargez de leurs richeſſes.
» Car l'Amour au village eſt ſimple & peu ruſé,
» Il s'eſt tant ſeulement pour la Court déguiſé,
» Et pour les grãs Seigneurs, et pour les damoiſelles:
» Mais il retient aux champs ſes façons naturelles.
Il eſt ieune & enfant plein de ſimplicité,
Il va nud, pour monſtrer qu'il n'eſt point acqueſté
Par force de deniers, & ſans vſer de feinte
Il guarit auſſi toſt comme il donne l'atteinte,
Et non comme en ces lieux, où l'argent ha pouuoir

Par deſſus la beauté, la grace & le ſçauoir.
Mais moy qui n'ay ſenti la cuiſante pointure
De l'archer Paphien, i'aime mieux la verdure,
L'ombrage & la fraiſcheur des foreſts & des bois,
Que les ſauts & les jeux de tous ces villageois.
Auſſi le plus ſouuent tout ſeul ie me retire
Au milieu d'vn taillis, où ie me mets à lire:
Mais ie n'ay commencé, qu'vn ſommeil gracieux
Me cloſt, ſans y penſer, la paupiere & les yeux.
O champs plaiſans et doux, ô vie heureuſe & ſainte,
Où, franc de tout ſouci, nous n'auons point de crainte
D'eſtre accablez en bas, quand plus ambicieux
Et d'honneurs & de biens nous voiſinons les cieux!
Où nous viuons contans, ſans que la chaude rage
D'auancer en credit nous bruſle le courage:
Où nous ne craignons point l'effort des meſdiſans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuiſans,
Où nous n'auons ſouci de tant nous contrefaire,
Et ployer le genoil, meſme à noſtre aduerſaire:
Où tant de vains penſers, d'erreurs, d'affections,
De veilles, de trauaux, d'ennuis, d'ambitions,
De geſines, de regrets, de deſirs, de miſeres,
De peurs, de deſeſpoirs, de fureurs, de coleres,
De remors inhumains & de ſoucis mordans,
Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous iauniſſans la face: & la deſpite Enuie
D'vne ſeule douleur ne trouble noſtre vie.
O gens bien fortunez qui les champs habitez
Sans enuier l'orgueil des pompeuſes Citez!
Que ie plains Nicolas, Bonnet, & la Fallaiſe,
Qui contens comme moy ne iouiſſent de l'aiſe

Que ie reçois ici deliuré de l'amour
Et du ſoing importun qui les ſuit à la Cour!
Voyla, Mignons des Dieux, les plaiſirs qui me ſuy-(uent,
Compagnon des Siluains qui par les foreſts viuent:
Voyla ce que ie fais or' que l'Eſté bruſlant
Touſiours en s'auançant ſe fait plus violant,
Et que Phebus laiſſant le Lion effroyable
Viſitera bien toſt la Vierge pitoyable.
Mais tant d'heureux plaiſirs qu'icy ie puis auoir,
Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir,
Et la beauté des champs, & l'abri des bocages,
Et la couleur des prez, & le frais des riuages:
Car ie vous aime plus cent mille & mille fois
Que les champs, que les prez, les riues & les bois.

STANSES.

AMOVR guide ma plume, & me donne l'addreſſe
Pour dignement louer vne ieune Deeſſe,
Qui prẽd des deïtez aux filés de ſes yeux,
Qui rend les plus hautains ſous ſon obeïſſance,
Et qui ouure ici bas par ſa douce preſence
Ce qui eſt de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie ſacre à la memoire
Ces vers leger-vollans, courriers de voſtre gloire,
Qui n'atteindront iamais au ciel de voſtre honneur:
Pour aſpirer ſi haut ma force eſt trop petite,
Ie ſçay mon impuiſſance & voſtre heureux merite,
Et ſçay qu'il vous faudroit vn plus diuin ſonneur.
Que le luiſant Soleil quand il fait ſa carriere,
S'arreſte à regarder & deuant & derriere,

En la terre & au Ciel d'vn & d'autre coſté,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez enſemble,
Que tout le plus parfait en vous ſeule s'aſſemble,
Et meſme que vos yeux font honte à ſa clairté.
Celuy qui delibere, & qui ferme s'obſtine
De ne loger iamais l'Amour en ſa poitrine,
Qu'il s'arreſte à vous voir ſeulement vne fois,
Puis qu'il s'enfuye apres s'il en ha la puiſſance,
Faiſant comme deuant à l'Amour reſiſtance,
Et ne recognoiſſant ſon empire & ſes loix.
Vous auez pour compagne vne Grace amiable,
La Chaſteté vous ſuit doucement venerable,
Qui empeſche qu'Amour ne vous fait ſoupirer:
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoiſie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choiſie,
Et vous font ici bas des humains adorer.
Qui voit vos yeux diuins heureuſement reluire,
Il peut dire qu'il voit quand le iour ſe retire,
La Lune qui ſe monſtre en vn temps obſcurci,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer ſa courſe accouſtumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus eſclairci.
Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous eſtalle point tant de riche peinture,
Tant de roſes, d'œillets, & de lis blanchiſſans,
Comme vos doux regards font naiſtre de fleurettes,
D'agreables deſirs, de douces amourettes,
Et de hautains penſers qui nous font languiſſans.
Telle qu'on voit Diane auec ſa chaſte ſuitte,
Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuitte,
Ayant l'arc dans le poing & la trouſſe au coſté:

Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,
Elle apparoiſt touſiours ſur toutes les plus belles,
Et leurs perfections ſont luſtre à ſa beauté.
Tout ainſi lon vous voit à la Court apparoiſtre,
Et parmi les beautez voſtre beauté s'accroiſtre,
Et rien qu'on puiſſe voir ne vous peut égaler:
Vos propos gracieux domtent le plus ſauuage,
Et voſtre poil doré c'eſt le plaiſant fueillage
Où les petits Amours apprennent à voler.
Les hauts mõs de Sauoye où vo⁹ prinſtes naiſſãce,
De vos fieres beautez donnent bien cognoiſſance,
Ils ſont touſiours remplis de neige & de froideur,
Et vous auez vn teint qui la neige ſurpaſſe:
Mais helas! voſtre cœur eſt tout ſerré de glace,
Et ſi de voſtre froid vous cauſez vne ardeur.
Quand i'admire, eſtonné, tant de graces parfaites
Dont vous rendez ſi bien les perſonnes ſugettes,
I'eſtime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:
Car s'il auoit la veuë il ne ſe pourroit faire
Que de tant de beautez, libre, il ſe peuſt diſtraire,
Et ſe prendroit luy meſme aus laqs que vous tendez.
Mais ie m'abuſe trop: car voulant entreprendre
De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,
I'entreprens de compter les eſtoiles des Cieux,
Les fueilles que l'Hiuer fait tomber du bocage,
Et les flots de la mer au temps d'vn grand orage,
Quand les vents irritez combatent furieux.

PLAINTE.

MA foy deſeſperee, Amour, & la Fortune,
Sõt cauſe que le Ciel de regrets i'importune:

Ma foy me rend trop ferme à porter mon malheur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que iustement ie le peusse bien faire,
Puis qu'à mon plus grãd bien elle est toute contraire.
Amour d'autre costé sans égard à ma foy,
Surmonte mon vouloir & triomphe de moy,
Et allume en mon ame vne cuisante braise:
Et ma foy toutesfois ne veut que ie l'appaise,
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur
Mon cœur ie sacrifie à l'amoureuse ardeur.
Et la Fortune encor, sans raison mutinee,
Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priuer
Des fruits de mon printemps par vn faschеux hiuer:
Car c'est par sa rigueur que ie languy captiue,
Et me voy, miserable, enterrer toute viue.
O Cieux fiers & cruels, ay-ie donc merité
En la fleur de mes ans telle captiuité?
Que n'auez-vous plustost, si i'auoy faict offense,
Mis en poudre mon corps pour en faire vengence?
Helas que i'eusse eu d'heur, si le cruel flambeau
De ma nopce eust serui pour me mettre au tombeau,
Finissant tant de morts dont il faut que ie meure!
Toutesfois en souffrant ceste espoir me demeure,
Que la mort que i'attens fera finir vn iour
Le mal que i'ay par Foy, par Fortune, & Amour.

IIII.

Quoy que face le Ciel ie seray tousiours telle,
On pert temps d'essayer à forcer mon vouloir:
Tous les assauts des vẽs cõtre vn roc n'õt pouuoir:
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle.

I'ay iuré ſainctement d'eſtre touſiours fidelle,
Sous l'empire d'Amour : ie luy veux faire voir
Que ie puis pour ma foy mille morts receuoir.
Car mourir pour ſa foy c'eſt vne choſe belle.
Les faueurs, la grandeur, les biens, l'eſloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement
De ce ferme vouloir ne me peuuent diſtraire.
L'or s'affine au fourneau : ma foy fait tout ainſi,
Elle s'affine au feu d'ennuis & de ſouci,
Et paroiſt aus malheurs plus cõſtãte et plus claire.

CHANSON.

HAS que nous ſommes miſerables,
D'eſtre ſeruës deſſous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois!
Les penſers des hommes reſemblent
A l'air, aux vens, & aux ſaiſons,
Et aux girouettes qui tremblent
Au gré du vent ſur les maiſons.
Leur amour eſt ferme & conſtante
Comme la mer groſſe de flots,
Qui bruit, qui court, qui ſe tourmente,
Et iamais n'arreſte en repos.
Ce n'eſt que vent que de leur teſte,
De vent eſt leur entendement:
Les vents encore & la tempeſte
Ne vont point ſi legerement.
Ces ſoupirs qu'ils ſortent ſans peine
De leur eſtomach ſi ſouuent,
N'eſt-ce vne preuue aſſez certaine

Qu'au dedans ils n'ont que du vent?
Qui se fie en chose si vaine
Il seme sans espoir de fruict:
Il veut bastir dessus l'arene,
Ou sur la glace d'vne nuict.
Ils sont des Dieux en leur pensee,
Qui comme eux ont l'esprit leger,
Se rians de la foy faulsee
Et de voir bien souuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire
Et sont menteurs plus asseurez,
Entr'eux sont eleuez en gloire,
Et sont comme Dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' louange
Quand on les estime inconstans:
Et disent que le temps se change,
Et que le sage suit le temps.
Mais las! qui ne seroit espriſe
Quand on ne sçait leurs fictions,
Lors qu'auec si grande feintise
Ils soupirent leurs passions.
De leur cœur sort vne fournaise,
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans,
Ce n'est que feu, ce n'est que braise,
Mesme leurs propos sont bruslans.
Mais cest ardant feu qui les tuë,
Et rend leur esprit consommé,
C'est vn feu de paille menuë
Aussi tost esteint qu'allumé.
Et les torrens qu'on voit descendre
Pour nostre douceur esmouuoir,

Ce ſont des appas à ſurprendre
Celles qu'ils veulent deceuoir.
Ainſi l'oiſeleur au bocage
Prend les oiſeaux par ſes chanſons:
Et le peſcheur ſur le riuage
Tend ſes filés pour les poiſſons.
Sommes-nous donc pas miſerables
D'eſtre ſerues deſſous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois?

ODE.

CE pendant que l'honneſteté
Seruoit de bride à ta beauté,
Emprainte au plus vif de mon ame:
Quand ie ſentois bruſler mon cœur,
Ie me plaiſois en ma langueur
Et nommois heureuſe ma flame.
Les filés de tes blonds cheueux,
Primes, friſez, retors en nœus
De cent mille façons nouuelles,
Serroyent tellement mes eſprits,
Que iamais ie n'euſſe entrepris
De rompre des chaiſnes ſi belles.
Ton œil, qui les Dieux eſmouuoit,
Contraignant tout ce qui viuoit,
Sous l'amoureuſe obeiſſance:
Et le doux effort de ton teint
M'auoyent ſi viuement atteint,
Que ie tremble encor quand i'y penſe.
Bref, Ingrate, i'eſtois tant tien,

Ie ſuis homme de flame.
Ah ! Prez où ie prenois tant de contentement,
Ie ſens, en vous voyant, dans mon entendement
Mille nouuelles breches:
Las! vous me ſouliez plaire, et vous me tourmẽtez:
Voſtre verd m'eſt obſcur, & vos douces beautez
Me ſemblent toutes ſeiches.
O vie heureuſe & libre, ô mon plaiſir paſſé,
Hé pourquoy ſi ſoudain m'auez-vous delaiſſé
D'vne fuitte incogneue?
Et vous chefs deſolez de ma calamité,
Dites mes triſtes Yeux, où eſt ma liberté?
Qu'eſt-elle deuenue?
Or' mon pauure troupeau giſt maigre et languiſſãt,
Sans boire & ſans manger, bellant & gemiſſant
Pour l'ennuy que ie porte:
Mon chalumeau n'eſt plus dans ces bois entendu,
Et mon triſte Rebec eſt demeuré pendu
A ceſte branche morte.
Las! ils ne ſont pas ſeuls qui plaignent mon malheur,
Les rochers l'ont pleuré, les oiſeaux de douleur
En ont faict mille plaintes:
Pan meſme en a gemi ayãt la larme à l'œil,
Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil
De grand' pitié contraintes.
Mais qui me fait rentrer en ce dur ſouuenir,
Qui refraiſchit ma playe, & ſert d'entretenir
Mon rigoureux martyre?
Quoy? mon Cœur: d'endurer n'es-tu dõc pas laſſé?
Et toy mon triſte Eſprit, l'ennuy que i'ay paſſé
Te doit-il pas ſuffire?

COMPLAINTE.

LAS plus ie vais auant, plus ie ſuis outragé
D'vn regret inhumain, qui me tiẽt aſſiegé
Depuis le triſte iour que i'ay laiſſé ma Da-
Et que ie ne voy plus la clairté de ſes yeux, (me,
Ardans flambeaux d'Amour, ſereins & gracieux,
Qui comme vn beau Soleil eſclairoyent à mon ame!
Amour qui ne veut point mes triſteſſes finir,
Trauaille mon eſprit d'vn poignant ſouuenir
Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laiſſees,
Tant d'heureuſes beautez, tant de contentemens,
De diſcours, de baiſers, de doux languiſſemens
Et tant de briefues nuicts ſi doucement paſſees.
Ie cognoy maintenant qu'il me faiſoit gouſter
Les plaiſirs amoureux, non pour me contenter,
Ny pour pitié qu'il euſt de ma peine ſoufferte:
Mais à fin qu'en perdant ceſte felicité,
Ie fuſſe puis apres aiſément emporté
Par le dur ſouuenir d'vne ſi grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croiſtre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes ſoupirs eſleuer vn orage:
Las! ie ſerois heureux ſi la force du vent
Me noyoit à ce bord ſans paſſer plus auant,
A fin que mon eſprit erraſt ſur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'eſt point épris,
Abandonnant les yeux dont ſon cœur eſt ſurpris,
Appelle ceſte abſence vne aigre departie:
Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoiſſe, vne rage, & vn gemiſſement,

Et ne penſant qu'en vous auſſi toſt ie rameine
Et tourne en mon eſprit mille & mille diſcours
Des ſuccés incertains de vos vaines amours.
Ie crains la cruauté de vos fieres maiſtreſſes,
I'ay part à vos ſoupirs, ie gouſte vos triſteſſes,
Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,
Fidelle compagnon, ie porte comme vous.
Puis ie beny le Ciel, qui contant me fait viure,
Ie rens grace au Démon qui m'a gardé de ſuiure
L'Amour iuſques ici, & qui fait reboucher
Ses traits, lors qu'il les veut contre moy decocher.
Vn autre iour plus gay ie m'en vais à la chaſſe,
Ie cherche vn lieure au giſte, ou le ſuis à la trace,
Ou auecques les chiens, qui de leurs longs abois
Font eſclater les monts, les roches, & les bois:
Or' auec vn Autour ie fay tomber de crainte
L'innocente Perdrix: or' ſous vne voix feinte
Ie prens la ſimple Caille entr'imitant ſon chant,
Quelquefois ie retourne auec le Chien couchant
Luy dreſſer autre embuſche, & le ſoir ie deuiſe,
Quand elle eſt dans le plat, comme ie l'ay ſurpriſe.
Puis las de ce meſtier i'en choiſis vn nouueau,
Et auec les filés ie vay chaſſer ſur l'eau
A la Truite & à l'Vmbre, & ſi bien ie m'eſpreuue
Qu'vn Saumon quelquefois dans mes filés ſe treuue:
Or' auecques la ligne, & le traiſtre hameçon,
Or' auecques le feu ie fay guerre au poiſſon:
I'en ſalle vne partie, & l'autre frais ie mange,
Et mille fois le iour de paſſetemps ie change.
Ie fay faucher le foin, dont les diuerſes fleurs
Giſent également vefues de leurs honneurs:

Or es

Ores demy laſſé ie me couche ſur l'herbe,
Et ores meſnager i'aide à ſerrer la gerbe,
A faire des plongeons, & les bien entaſſer,
De crainte que le vent les face renuerſer.
Si c'eſt vn iour de feſte ou de quelque reinage,
Ou qu'on chomme le iour d'vn patron de village,
Ie m'en vais à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les ieunes paſtoureaux.
Mon Dieu que de plaiſir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, diſpoſtement legeres,
Bondir en petits ſaults, reculer, auancer,
Et de mille façons leurs branſles compaſſer!
Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:
» Car Amour tout par tout fait cognoiſtre ſa force,
» Et trauaille auſſi bien à ranger ſous ſes loix
» Les plus ſimples Bergers, cõme les plus grãds Rois.
Adon en ſert de preuue, & le paſteur d'Amphryſe,
Et l'ami de la Lune, & le vieillard Anchiſe,
Et le ſac d'Ilion, bergers & amoureux,
Qui furent en aimant mille fois plus heureux,
Iouiſſans à ſouhait des plus grandes Deeſſes,
Que mille & mille Rois chargez de leurs richeſſes.
» Car l'Amour au village eſt ſimple & peu ruſé,
» Il s'eſt tant ſeulement pour la Court déguiſé,
» Et pour les grãs Seigneurs, et pour les damoiſelles:
» Mais il retient aux champs ſes façons naturelles.
Il eſt ieune & enfant plein de ſimplicité,
Il va nud, pour monſtrer qu'il n'eſt point acqueſté
Par force de deniers, & ſans vſer de feinte
Il guarit auſſi toſt comme il donne l'atteinte,
Et non comme en ces lieux, où l'argent ha pouuoir

Par deſſus la beauté, la grace & le ſçauoir.
Mais moy qui n'ay ſenti la cuiſante pointure
De l'archer Paphien, i'aime mieux la verdure,
L'ombrage & la fraiſcheur des foreſts & des bois,
Que les ſauts & les jeux de tous ces villageois.
Auſſi le plus ſouuent tout ſeul ie me retire
Au milieu d'vn taillis, où ie me mets à lire:
Mais ie n'ay commencé, qu'vn ſommeil gracieux
Me cloſt, ſans y penſer, la paupiere & les yeux.
O champs plaiſans et doux, ô vie heureuſe & ſainte,
Où, franc de tout ſouci, nous n'auons point de crainte
D'eſtre accablez en bas, quand plus ambicieux
Et d'honneurs & de biens nous voiſinons les cieux!
Où nous viuons contans, ſans que la chaude rage
D'auancer en credit nous bruſle le courage:
Où nous ne craignons point l'effort des meſdiſans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuiſans,
Où nous n'auons ſouci de tant nous contrefaire,
Et ployer le genoil, meſme à noſtre aduerſaire:
Où tant de vains penſers, d'erreurs, d'affections,
De veilles, de trauaux, d'ennuis, d'ambitions,
De geſnes, de regrets, de deſirs, de miſeres,
De peurs, de deſeſpoirs, de fureurs, de coleres,
De remors inhumains & de ſoucis mordans,
Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous iauniſſans la face: & la deſpite Enuie
D'vne ſeule douleur ne trouble noſtre vie.
O gens bien fortunez qui les champs habitez
Sans enuier l'orgueil des pompeuſes Citez!
Que ie plains Nicolas, Bonnet, & la Fallaiſe,
Qui contens comme moy ne iouiſſent de l'aiſe

Que ie reçois ici deliuré de l'amour
Et du ſoing importun qui les ſuit à la Cour!
Voyla, Mignons des Dieux, les plaiſirs qui me ſuy-
uent,
Compagnon des Siluains qui par les foreſts viuent:
Voyla ce que ie fais or' que l'Eſté bruſlant
Touſiours en s'auançant ſe fait plus violant,
Et que Phebus laiſſant le Lion effroyable
Viſitera bien toſt la Vierge pitoyable.
Mais tant d'heureux plaiſirs qu'icy ie puis auoir,
Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir,
Et la beauté des champs, & l'abri des bocages,
Et la couleur des prez, & le frais des riuages:
Car ie vous aime plus cent mille & mille fois
Que les champs, que les prez, les riues & les bois.

STANSES.

AMOVR guide ma plume, & me donne l'addreſſe
Pour dignement louer vne ieune Deeſſe,
Qui prẽd des deïtez aux filés de ſes yeux,
Qui rend les plus hautains ſous ſon obeïſſance,
Et qui ouure ici bas par ſa douce preſence
Ce qui eſt de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie ſacre à la memoire
Ces vers leger-vollans, courriers de voſtre gloire,
Qui n'atteindront iamais au ciel de voſtre honneur:
Pour aſpirer ſi haut ma force eſt trop petite,
Ie ſçay mon impuiſſance & voſtre heureux merite,
Et ſçay qu'il vous faudroit vn plus diuin ſonneur.
Que le luiſant Soleil quand il fait ſa carriere,
S'arreſte à regarder & deuant & derriere,

En la terre & au Ciel d'vn & d'autre coſté,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez enſemble,
Que tout le plus parfait en vous ſeule s'aſſemble,
Et meſme que vos yeux font honte à ſa clairté.
Celuy qui delibere, & qui ferme s'obſtine
De ne loger iamais l'Amour en ſa poitrine,
Qu'il s'arreſte à vous voir ſeulement vne fois,
Puis qu'il s'enfuye apres s'il en ha la puiſſance,
Faiſant comme deuant à l'Amour reſiſtance,
Et ne recognoiſſant ſon empire & ſes loix.
Vous auez pour compagne vne Grace amiable,
La Chaſteté vous ſuit doucement venerable,
Qui empeſche qu'Amour ne vous fait ſoupirer:
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoiſie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choiſie,
Et vous font ici bas des humains adorer.
Qui voit vos yeux diuins heureuſement reluire,
Il peut dire qu'il voit quand le iour ſe retire,
La Lune qui ſe monſtre en vn temps obſcurci,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer ſa courſe accouſtumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus eſclairci.
Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous eſtalle point tant de riche peinture,
Tant de roſes, d'œillets, & de lis blanchiſſans,
Comme vos doux regards font naiſtre de fleurettes,
D'agreables deſirs, de douces amourettes,
Et de hautains penſers qui nous font languiſſans.
Telle qu'on voit Diane auec ſa chaſte ſuitte,
Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuitte,
Ayant l'arc dans le poing & la trouſſe au coſté:

Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,
Elle apparoiſt touſiours ſur toutes les plus belles,
Et leurs perfections ſont luſtre à ſa beauté.
Tout ainſi lon vous voit à la Court apparoiſtre,
Et parmi les beautez voſtre beauté s'accroiſtre,
Et rien qu'on puiſſe voir ne vous peut égaler:
Vos propos gracieux domtent le plus ſauuage,
Et voſtre poil doré c'eſt le plaiſant fueillage
Où les petits Amours apprennent à voler.
Les hauts mõs de Sauoye où vo⁹ prinſtes naiſſãce,
De vos fieres beautez donnent bien cognoiſſance,
Ils ſont touſiours remplis de neige & de froideur,
Et vous auez vn teint qui la neige ſurpaſſe:
Mais helas! voſtre cœur eſt tout ſerré de glace,
Et ſi de voſtre froid vous cauſez vne ardeur.
Quand i'admire, eſtonné, tant de graces parfaites
Dont vous rendez ſi bien les perſonnes ſugettes,
I'eſtime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:
Car s'il auoit la veuë il ne ſe pourroit faire
Que de tant de beautez, libre, il ſe peuſt diſtraire,
Et ſe prendroit luy meſme aus laqs que vous tendez.
Mais ie m'abuſe trop: car voulant entreprendre
De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,
I'entreprens de compter les eſtoiles des Cieux,
Les fueilles que l'Hiuer fait tomber du bocage,
Et les flots de la mer au temps d'vn grand orage,
Quand les vents irritez combatent furieux.

PLAINTE.

MA foy deſeſperee, Amour, & la Fortune,
Sõt cauſe que le Ciel de regrets i'importune:

Ma foy me rend trop ferme à porter mon malheur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que iustement ie le peusse bien faire,
Puis qu'à mon plus grãd bien elle est toute contraire.
Amour d'autre costé sans égard à ma foy,
Surmonte mon vouloir & triomphe de moy,
Et allume en mon ame vne cuisante braise:
Et ma foy toutesfois ne veut que ie l'appaise,
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur
Mon cœur ie sacrifie à l'amoureuse ardeur.
Et la Fortune encor, sans raison mutinee,
Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priuer
Des fruits de mon printemps par vn fascheux hiuer:
Car c'est par sa rigueur que ie languy captiue,
Et me voy, miserable, enterrer toute viue.
O Cieux fiers & cruels, ay-ie donc merité
En la fleur de mes ans telle captiuité?
Que n'auez-vous plustost, si i'auoy faict offense,
Mis en poudre mon corps pour en faire vengence?
Helas que i'eusse eu d'heur, si le cruel flambeau
De ma nopce eust serui pour me mettre au tombeau,
Finissant tant de morts dont il faut que ie meure!
Toutesfois en souffrant ceste espoir me demeure,
Que la mort que i'attens fera finir vn iour
Le mal que i'ay par Foy, par Fortune, & Amour.

IIII.

Quoy que face le Ciel ie seray tousiours telle,
On pert temps d'essayer à forcer mon vouloir:
Tous les assauts des vẽs cõtre vn roc n'õt pouuoir:
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle.

I'ay iuré ſainctement d'eſtre touſiours fidelle,
Sous l'empire d'Amour : ie luy veux faire voir
Que ie puis pour ma foy mille morts receuoir.
Car mourir pour ſa foy c'eſt vne choſe belle.
Les faueurs, la grandeur, les biens, l'eſloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement
De ce ferme vouloir ne me peuuent diſtraire.
L'or s'affine au fourneau : ma foy fait tout ainſi,
Elle s'affine au feu d'ennuis & de ſouci,
Et paroiſt aus malheurs plus cõſtãte et plus claire.

CHANSON.

HAS que nous ſommes miſerables,
D'eſtre ſerues deſſous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois!
Les penſers des hommes reſemblent
A l'air, aux vens, & aux ſaiſons,
Et aux girouettes qui tremblent
Au gré du vent ſur les maiſons.
Leur amour eſt ferme & conſtante
Comme la mer groſſe de flots,
Qui bruit, qui court, qui ſe tourmente,
Et iamais n'arreſte en repos.
Ce n'eſt que vent que de leur teſte,
De vent eſt leur entendement:
Les vents encore & la tempeſte
Ne vont point ſi legerement.
Ces ſoupirs qu'ils ſortent ſans peine
De leur eſtomach ſi ſouuent,
N'eſt-ce vne preuue aſſez certaine

Qu'au dedans ils n'ont que du vent?
Qui se fie en chose si vaine
Il seme sans espoir de fruict:
Il veut bastir dessus l'arene,
Ou sur la glace d'vne nuict.
Ils sont des Dieux en leur pensee,
Qui comme eux ont l'esprit leger,
Se rians de la foy faulsee
Et de voir bien souuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire
Et sont menteurs plus asseurez,
Entr'eux sont eleuez en gloire,
Et sont comme Dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' louange
Quand on les estime inconstans:
Et disent que le temps se change,
Et que le sage suit le temps.
Mais las! qui ne seroit espriſe
Quand on ne sçait leurs fictions,
Lors qu'auec si grande feintise
Ils soupirent leurs passions.
De leur cœur sort vne fournaise,
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans,
Ce n'est que feu, ce n'est que braise,
Mesme leurs propos sont bruslans.
Mais ceſt ardant feu qui les tuë,
Et rend leur esprit consommé,
C'est vn feu de paille menuë
Aussi tost esteint qu'allumé.
Et les torrens qu'on voit descendre
Pour nostre douceur esmouuoir,

Ce ſont des appas à ſurprendre
Celles qu'ils veulent deceuoir.
Ainſi l'oiſeleur au bocage
Prend les oiſeaux par ſes chanſons:
Et le peſcheur ſur le riuage
Tend ſes filés pour les poiſſons.
Sommes-nous donc plus miſerables
D'eſtre ſeruës deſſous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois?

ODE.

CE pendant que l'honneſteté
Seruoit de bride à ta beauté,
Emprainte au plus vif de mon ame:
Quand ie ſentois bruſler mon cœur,
Ie me plaiſois en ma langueur
Et nommois heureuſe ma flame.
Les filés de tes blonds cheueux,
Primes, friſez, retors en nœus
De cent mille façons nouuelles,
Serroyent tellement mes eſprits,
Que iamais ie n'euſſe entrepris
De rompre des chaiſnes ſi belles.
Ton œil, qui les Dieux eſmouuoit,
Contraignant tout ce qui viuoit,
Sous l'amoureuſe obeiſſance:
Et le doux effort de ton teint
M'auoyent ſi viuement atteint,
Que ie tremble encor quand i'y penſe.
Bref, Ingrate, i'eſtois tant tien,

Que ie mettois mon plus grand bien
A te peindre en ma fantaisie
Pleine de tant de raritez,
Que mesme les diuinitez
S'en esmouuoyent de ialousie.
Quantefois vne froide peur
M'a gelé le sang & le cœur?
Combien de fois mon ame atteinte
A craint que le maistre des Dieux
Encore vn coup quittast les cieux,
Touché de ton œillade saincte?
Toutesfois or' en vn moment
Ie ne sens plus tant de tourment:
Mon ame n'est plus si craintiue,
Ton poil ne me semble si beau,
Ton œil ne me sert de flambeau,
Ny ta couleur ne m'est plus viue.
Sçais-tu pourquoy? C'est pour auoir
Ainsi manqué de ton deuoir,
Engageant ta gloire estimee.
Car ton honneur qui reluisoit,
Plus que la beauté me plaisoit,
Qui n'est sans honneur que fumee.
Encor si pleine de pitié
Tu l'eusses faict par amitié,
Ie ne dirois que ce fust vice:
Mais de mespriser ses amis,
Et se vendre par auarice,
Ce mal ne peut estre remis.

CHANSON.

IE *ſuis las de laſſer les hõmes et les dieux,*
Ie ſuis las de verſer tant de pleurs de mes yeux,
Non pas yeux, mais fontaines:
Ie ſuis las de paſſer tant de faſcheux detours,
Ie ſuis las d'appeller la mort à mon ſecours,
Pour la fin de mes peines.
Ces monts, ces prez, ces eaux, ces rochers & ces bois,
Sont laſſez de reſpondre aux accens de ma voix
Enrouee & caſſee:
Ah cieux trop inhumains, pourquoy dõc ſeulement
La douleur, qui me ſuit croiſſant inceſſamment,
N'eſt-elle point laſſee?
On voit changer les iours, les mois, & les ſaiſons,
Le Soleil ſe remue en ſes douze maiſons,
Toute choſe ſe change,
Rien n'eſt deſſous le Ciel qui ſoit ferme & cõſtant
Sinon l'aſpre regret qui me va tourmentant
D'vne fureur eſtrange.
Que maudit ſoit Amour, ſes traits & ſon carquois!
Que maudit ſoit le iour que ie ſuyui ſes loix
Pleines de tromperie!
Iamais Venus la douce aux flancs ne l'a porté,
Il eſt fils de Cerbere, & ieune il a tetté
Le ſang d'vne Furie.
De libre que i'eſtois il m'a mis en priſon,
Il a chaſſé bien loin la diuine raiſon
Qui conduiſoit mon ame:
Il a rendu mes yeux ennemis de mon caur:
I'eſtois homme de chair, & or' par ſa rigueur

Ie ſuis homme de flame.
Ah ! Prez où ie prenois tant de contentement,
Ie ſens, en vous voyant, dans mon entendement
Mille nouuelles breches:
Las! vous me ſouliez plaire, et vous me tourmẽtez:
Voſtre verd m'eſt obſcur, & vos douces beautez
Me ſemblent toutes ſeiches.
O vie heureuſe & libre, ô mon plaiſir paſſé,
Hé pourquoy ſi ſoudain m'auez-vous delaiſſé
D'vne fuitte incogneuë?
Et vous chefs deſolez de ma calamité,
Dites mes triſtes Yeux, où eſt ma liberté?
Qu'eſt-elle deuenue?
Or' mon pauure troupeau giſt maigre et languiſſãt,
Sans boire & ſans manger, bellant & gemiſſant
Pour l'ennuy que ie porte:
Mon chalumeau n'eſt plus dans ces bois entendu,
Et mon triſte Rebec eſt demeuré pendu
A ceſte branche morte.
Las! ils ne ſont pas ſeuls qui plaignent mon malheur,
Les rochers l'ont pleuré, les oiſeaux de douleur
En ont faict mille plaintes:
Pan meſme en a gemi ayãt la larme à l'œil,
Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil
De grand' pitié contraintes.
Mais qui me fait rentrer en ce dur ſouuenir,
Qui refraiſchit ma playe, & ſert d'entretenir
Mon rigoureux martyre?
Quoy? mon Cœur: d'endurer n'es-tu dõc pas laſſé?
Et toy mon triſte Eſprit, l'ennuy que i'ay paſſé
Te doit-il pas ſuffire?

COMPLAINTE.

LAS plus ie vais auant, plus ie ſuis outragé
D'vn regret inhumain, qui me tiẽt aſſiegé
Depuis le triſte iour que i'ay laiſſé ma Da-
Et que ie ne voy plus la clairté de ſes yeux, (me,
Arduns flambeaux d'Amour, ſereins & gracieux;
Qui comme vn beau Soleil eſclairoyent à mon ame!
Amour qui ne veut point mes triſteſſes finir,
Trauaille mon eſprit d'vn poignant ſouuenir
Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laiſſees,
Tant d'heureuſes beautez, tant de contentemens,
De diſcours, de baiſers, de doux languiſſemens
Et tant de briefues nuicts ſi doucement paſſees.
Ie cognoy maintenant qu'il me faiſoit gouſter
Les plaiſirs amoureux, non pour me contenter,
Ny pour pitié qu'il euſt de ma peine ſoufferte:
Mais à fin qu'en perdant ceſte felicité,
Ie fuſſe puis apres aiſément emporté
Par le dur ſouuenir d'vne ſi grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croiſtre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes ſoupirs eſleuer vn orage:
Las! ie ſerois heureux ſi la force du vent
Me noyoit à ce bord ſans paſſer plus auant,
A fin que mon eſprit erraſt ſur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'eſt point épris,
Abandonnant les yeux dont ſon cœur eſt ſurpris,
Appelle ceſte abſence vne aigre departie:
Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoiſſe, vne rage, & vn gemiſſement,

Ie ſuis homme de flame.
Ah ! Prez où ie prenois tant de contentement,
Ie ſens, en vous voyant, dans mon entendement
Mille nouuelles breches:
Las! vous me ſouliez plaire, et vous me tourmẽtez:
Voſtre verd m'eſt obſcur, & vos douces beautez
Me ſemblent toutes ſeiches.
O vie heureuſe & libre, ô mon plaiſir paſſé,
Hé pourquoy ſi ſoudain m'auez-vous delaiſſé
D'vne fuitte incogneuë?
Et vous chefs deſolez de ma calamité,
Dites mes triſtes Yeux, où eſt ma liberté?
Qu'eſt-elle deuenue?
Or' mon pauure troupeau giſt maigre et languiſſãt,
Sans boire & ſans manger, bellant & gemiſſant
Pour l'ennuy que ie porte:
Mon chalumeau n'eſt plus dans ces bois entendu,
Et mon triſte Rebec eſt demeuré pendu
A ceſte branche morte.
Las! ils ne ſont pas ſeuls qui plaignent mon malheur,
Les rochers l'ont pleuré, les oiſeaux de douleur
En ont faict mille plaintes:
Pan meſme en a gemi ayant la larme à l'œil,
Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil
De grand' pitié contraintes.
Mais qui me fait rentrer en ce dur ſouuenir,
Qui refraiſchit ma playe, & ſert d'entretenir
Mon rigoureux martyre?
Quoy? mon Cœur: d'endurer n'es-tu dõc pas laſſé?
Et toy mon triſte Eſprit, l'ennuy que i'ay paſſé
Te doit-il pas ſuffire?

COMPLAINTE.

LAs plus ie vais auant, plus ie ſuis outragé
D'vn regret inhumain, qui me tiẽt aſſiegé
Depuis le triſte iour que i'ay laiſſé ma Da-
Et que ie ne voy plus la clairté de ſes yeux, (me,
Ardans flambeaux d'Amour, ſereins & gracieux;
Qui comme vn beau Soleil eſclairoyent à mon ame!
Amour qui ne veut point mes triſteſſes finir,
Trauaille mon eſprit d'vn poignant ſouuenir
Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laiſſees,
Tant d'heureuſes beautez, tant de contentemens,
De diſcours, de baiſers, de doux languiſſemens
Et tant de briefues nuicts ſi doucement paſſees.
Ie cognoy maintenant qu'il me faiſoit gouſter
Les plaiſirs amoureux, non pour me contenter,
Ny pour pitié qu'il euſt de ma peine ſoufferte:
Mais à fin qu'en perdant ceſte felicité,
Ie fuſſe puis apres aiſément emporté
Par le dur ſouuenir d'vne ſi grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croiſtre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes ſoupirs eſleuer vn orage:
Las! ie ſerois heureux ſi la force du vent
Me noyoit à ce bord ſans paſſer plus auant,
A fin que mon eſprit erraſt ſur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'eſt point epris,
Abandonnant les yeux dont ſon cœur eſt ſurpris,
Appelle ceſte abſence vne aigre departie:
Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoiſſe, vne rage, & vn gemiſſement,

Qui vont ſemant mille amours de leurs yeux.
Deſſous leurs pas naiſſent les fleurs decloſes,
Leurs doux regards font eſpanir les roſes,
Ce bois en prend vne viue couleur,
Chacun des Vents ſon haleine retire,
Fors ſeulement le gracieux Zephyre,
Qui de ſoupirs allege ſa chaleur.
Les chauds deſirs, la ieuneſſe agreable,
L'eſpoir craintif, la conſtance immuable,
L'heureux repos, les douces cruautez,
Oiſeaux legers volent à l'entour d'elles,
Et doucement eſuentent de leurs ailes
Les feux cuiſans qu'allument leurs beautez.
Amour captif d'vne ſi belle bande,
De tous les lieux où vainqueur il commande,
A retiré ſes threſors precieux
Dedans ces trois qui ſont aux Dieux la guerre:
Auſſi durant qu'elles ſeront en terre
Le paradis ne ſera plus aux cieux.
Mon cœur ſaiſi de flammeches nouuelles,
Eſt ſi raui de tant de choſes belles,
Qu'il a plaiſir en ſon nouueau tourment:
Heureux qui ſouffre en leur obeïſſance,
Puis que le mal eſt doute recompenſe,
Et la douleur vaut tout contentement.
Tu as en vain ta clairté retiree,
Soleil ialoux, dans la mer azuree,
Où tu languis en pareſſeux ſejour:
Car loing de toy les beaux yeux de ces Dames,
Soleils luiſans, chauds d'amoureuſes flames,
Chaſſent l'ombrage & nous donnent le iour.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC D'ANJOV.

Ces vers furent recitez en la Comedie de I. A. de Baif.

LORS que le preux Achille eſtoit entre les Dames
D'vn habit feminin deguiſé finement,
Sa douceur agreable en cet accouſtrement
Allumoit dans les cœurs mille amoureuſes flames.
En voyant ſes attraicts, ſa façon naturelle,
Les beaux lis de ſon teint, ſon parler gracieux,
Les roſes de ſa ioue, & l'eſclair de ſes yeux,
On ne l'eſtimoit pas autre qu'vne pucelle.
Mais bien qu'il ſurpaſſaſt la plus parfaicte image,
Qu'il eut la grace douce & le viſage beau,
Le teint frais & douillet, delicate la peau,
Il cachoit au dedans vn genereux courage:
Dont il rendit depuis mille preuues certaines
Faiſant ſur les Troyens les ſiens victorieux,
Et s'acquit tel renom par ſes faicts glorieux
Qu'il offuſqua l'hõneur des plus grãs Capitaines.
Ainſi ceſte beauté qu'on voit en vous reluire
Vous fait comme celeſte à bon droit admirer:
Amour dedans vos yeux s'eſt venu retirer,
Et de là ſans repos mille fleches il tire.
Mais bien que vous ayez vne douceur naïue,
Et que rien de ſi beau n'apparoiſſe que vous,
Que vos yeux ſoyent rians, voſtre viſage doux,
Vous auez au dedans vne ame ardante & viue:
Et ſerez comme Achille au milieu des alarmes,

Foudroyant les plus forts, tuant & renuersant.
Et tout ainsi qu'vn Ours se fait voye en passant,
Vous passerez par tout par la force des armes.
Heureux en qui le Ciel ces deux thresors assemble,
Qui ait la face belle, & le cœur genereux:
Vous qui estes guerrier, aimé & amoureux,
Nous faites voir encor Mars & Venus ensemble.

CARTEL.

L'HOMME est bien malheureux, qui pense en bien aimant
Receuoir à la fin quelque contentement,
Et se voir satisfaict au prix de son seruice.
Car si l'Amour est Dieu c'est vn Dieu d'iniustice,
Vn enfant, vn aueugle, vn tyran inhumain,
Qui porte au lieu de sceptre vn flãbeau dãs la main,
Dont il brusle les cœurs des flammes eternelles,
Et tourmente plus fort ceux qui sont plus fidelles.
De ce meschant Amour iniuste & rigoureux
Quatre amans estrangers, courtois & genereux
Ont faict (à leur malheur) beaucoup d'experiences,
Et tiré des rigueurs pour toutes recompenses,
Apres auoir long temps fidellement aimé,
Nourrissans dans le cœur vn brasier allumé:
Apres auoir passé les plus cruels alarmes,
Et de sang & de pleurs souuent baigné leurs armes,
Apres auoir souffert, serui, pleuré, prié,
Et n'auoir leur esprit qu'en vn lieu dedié,
Lors qu'ils pẽsoyẽt cueillir le do⁹ fruit de leurs peines
Ont receu pour tout bien des esperances vaines,
Des propos incertains, des refus, des rigueurs.

Qui leur font ſupporter mille extremes langueurs,
Et mourir malheureux en cruelle ſouffrance,
Pitoyable loyer de leur obeiſſance.
Or bien que ces guerriers ſi durement traitez
Peuſſent eſtre à bon droict contre Amour depitez,
Et blaſphemer ſes traits, ſon pouuoir & ſa flame:
Chacun d'eux en mourant honore tant ſa Dame,
Qu'il inuoque ſon nom au milieu du tourment,
Et reçoit ſon treſpas comme vn doux payement:
Voire & ſont eſchauffez d'ames ſi genereuſes
Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuſes
Paſſer toutes douceurs, & qu'ils ſont plus heureux
Que les plus iouiſſans & contans amoureux.
Or donc ſi quelque amant cheri de ſa Maiſtreſſe
A deſir d'eſſayer au combat leur addreſſe,
Au hazard de ſa vie il la peut eſprouuer,
S'il veut tout auſſi toſt en armes ſe trouuer,
Soit pour courre vne bague, & pour dõner carriere,
Ou rompre à camp ouuert vne lance guerriere,
Donner ſix coups d'eſpee, & ſoudain faire voir
Au combat de la pique vn amoureux deuoir:
Car ils s'aſſeurent tant en leur iuſte querelle
Qu'ils eſperent l'honneur d'entrepriſe ſi belle.

CARTEL.

Sur la mort d'Amour.

CE dueil que nous portons aux habits & aux ames
N'eſt pour nos parens morts, nos amis, ou nos femmes:

Plus iuſte occaſion noirciſt nos veſtemens,
C'eſt pour la mort d'Amour iadis tant redoutable
Que la race mortelle, ingrate & miſerable
Par force a faict mourir entre mille tourmens.
Luy qui fut vn Démon nompareil en puiſſance
Apres auoir long temps faict au mal reſiſtance
(Les Démõs de tout poinct immortels ne ſont pas)
En fin a veu ſa vie eſteinte & conſumee,
Non d'vn coup de piſtole au milieu d'vne armee,
La feinte & l'inconſtance ont cauſé ſon treſpas.
Tout ainſi comme vn corps fort & ſain de nature
S'alterant à la longue en ſa temperature,
Se voit de maux diuers l'vn ſur l'autre aſſaillir:
Or' il ſe plaint d'vn bras, or' d'vne autre partie,
Tant qu'il ſente d'vn coup ſa puiſſance amortie,
Et luy faille à la fin tout entier defaillir.
Ainſi de ce Démon la deité connue,
Ayant tant de ſaiſons ſa vigueur maintenue,
Touſiours plein de ieuneſſe, étier, pur, fait et beau:
A la fin peu à peu dans luy ſe ſont gliſſees
Les infidelitez, les legeres penſees,
La feinte & les meſpris qui l'õt mis au tombeau.
Nous trois fuſmes preſens à ce piteux office,
Deteſtans la fureur de l'humaine malice,
Mere des changemens qui le faiſoyent perir,
Nous l'euſſiõs bien voulu racheter de no⁹ meſmes,
Mais nos cris furẽt vaïs, noſtre aide et nos blaſpe-
Tout remede ẽ ce tẽps ne l'euſt peu ſecourir. (mes:
Or comme cet Amour fut mis en ſepulture,
Vn volage deſir de mauuaiſe nature,
Double, fardé, trompeur, pariure & menſonger,

Se fist ſon ſucceſſeur par meſchantes cautelles:
Mais du defunct Amour il n'a rien que les ailes,
Pour voler en tous lieux comme oiſeau paſſager.
C'eſt luy qui maintenant du nom d'Amour s'honore,
Qui commãde en ſa place, & que le peuple adore:
C'eſt le prince & le dieu des amans de ce temps,
C'eſt luy qui verſe aux cœurs tãt de durables fla-
Et qui rend auiourdhuy ſi cõſtãtes les fẽmes(mes,
Que les flots & les vẽts ſont beaucoup plꝰ cõſtãs.
L'autre eſtoit de deux cœurs vne vnion parfaicte
Que l'oublieuſe mort n'euſt ſceu rendre defaicte:
L'oubly ſur ceſtuy cy d'heure ẽ heure eſt vaincqueur.
L'autre à vn but ſans plꝰ addreſſoit ſon attente:
Quelle amour maintenant d'vn obiet eſt contẽte?
Selon le tẽps qui court c'eſt n'auoir point de cœur.
Auſſi pour tant de biens comblans l'humaine vie,
Tant d'eſtroittes faueurs dont l'ame eſtoit rauie,
De deſirs mutuels, de doux languiſſemens,
Ce ne ſont auiourdhuy que trompeuſes careſſes,
Feĩts regars, feĩts ſoupirs, peu certaines promeſſes,
Penſers diſſimulez, meſpris & changemens.
Plus d'amour veritable en la terre n'habite,
Il n'y a plus d'amant qui ce beau nom merite,
Tel tiltre à l'aduenir ne doit eſtre permis:
Car puis que leur deſir à toute heure varie,
Et que leur dernier but n'eſt rien que tromperie,
Il faut au lieu d'amans les nommer ennemis.
Or c'eſt ce qui nous fait en main les armes prendre,
Pour maintenir à tous ce qu'auõs faict entendre,
Qu'il n'y a plus d'amour ny de vrais amoureux,
A fin que telle erreur n'abuſe plus les dames,

Plus iuſte occaſion noirciſt nos veſtemens,
C'eſt pour la mort d'Amour iadis tant redoutable
Que la race mortelle, ingrate & miſerable
Par force a faict mourir entre mille tourmens.
Luy qui fut vn Démon nompareil en puiſſance
Apres auoir long temps faict au mal reſiſtance
(Les Démõs de tout poinct immortels ne ſont pas)
En fin a veu ſa vie eſteinte & conſumee,
Non d'vn coup de piſtole au milieu d'vne armee,
La feinte & l'inconſtance ont cauſé ſon treſpas.
Tout ainſi comme vn corps fort & ſain de nature
S'alterant à la longue en ſa temperature,
Se voit de maux diuers l'vn ſur l'autre aſſaillir:
Or' il ſe plaint d'vn bras, or' d'vne autre partie,
Tant qu'il ſente d'vn coup ſa puiſſance amortie,
Et luy faille à la fin tout entier defaillir.
Ainſi de ce Démon la deité connue,
Ayant tant de ſaiſons ſa vigueur maintenue,
Touſiours plein de ieuneſſe, étier, pur, ſaïr et beau:
A la fin peu à peu dans luy ſe ſont gliſſees
Les infidelitez, les legeres penſees,
La feinte & les meſpris qui l'õt mis au tombeau.
Nous trois fuſmes preſens à ce piteux office,
Deteſtans la fureur de l'humaine malice,
Mere des changemens qui le faiſoyent perir,
Nous l'euſſiõs bien voulu racheter de no⁹ meſmes,
Mais nos cris furẽt vains, noſtre aide et nos blaſpe-
Tout remede ẽ ce tẽps ne l'euſt peu ſecourir. (mes:
Or comme cet Amour fut mis en ſepulture,
Vn volage deſir de mauuaiſe nature,
Double, fardé, trompeur, pariure & menſonger,

Se fiſt ſon ſucceſſeur par meſchantes cautelles:
Mais du defunct Amour il n'a rien que les ailes,
Pour voler en tous lieux comme oiſeau paſſager.
C'eſt luy qui maintenant du nom d'Amour s'honore,
Qui commãde en ſa place, & que le peuple adore:
C'eſt le prince & le dieu des amans de ce temps,
C'eſt luy qui verſe aux cœurs tãt de durables fla-
Et qui rend auiourdhuy ſi cõſtãtes les fẽmes(mes,
Que les flots & les vẽts ſont beaucoup plꝰ cõſtãs.
L'autre eſtoit de deux cœurs vne vnion parfaicte
Que l'oublieuſe mort n'euſt ſceu rendre defaicte:
L'oubly ſur ceſtuy cy d'heure ẽ heure eſt vaĩqueur.
L'autre à vn but ſans plꝰ addreſſoit ſon attente:
Quelle amour maintenant d'vn obiet eſt contẽte?
Selon le tẽps qui court c'eſt n'auoir point de cœur.
Auſſi pour tant de biens comblans l'humaine vie,
Tant d'eſtroittes faueurs dont l'ame eſtoit rauie,
De deſirs mutuels, de doux languiſſemens,
Ce ne ſont auiourdhuy que trompeuſes careſſes,
Feĩts regars, feĩts ſoupirs, peu certaines promeſſes,
Penſers diſſimulez, meſpris & changemens.
Plus d'amour veritable en la terre n'habite,
Il n'y a plus d'amant qui ce beau nom merite,
Tel tiltre à l'aduenir ne doit eſtre permis:
Car puis que leur deſir à toute heure varie,
Et que leur dernier but n'eſt rien que tromperie,
Il faut au lieu d'amans les nommer ennemis.
Or c'eſt ce qui nous fait en main les armes prendre,
Pour maintenir à tous ce qu'auõs faict entendre,
Qu'il n'y a plus d'amour ny de vrais amoureux,
A fin que telle erreur n'abuſe plus les dames,

Et qu'on s'aille mocquãt des glaçons & des flames
De tant d'eſprits legers à credit langoureux.
Donc ſi quelqu'vn de ceux qui ſe donnent la gloire
D'aimer parfaictement, & qui le font accroire,
Demeure en ſon erreur follement endurcy,
Qu'il s'auãce au cõbat plein du dieu qui le dõte,
A fin qu'vn de nous trois face voir à ſa honte
Qu'Amour eſt mort du tout & les amans auſſi.

STANSES DE LA CHASSE.

AVX DAMES.

I.

NOVS ſommes ſix Chaſſeurs de la belle Cypris,
Nourris en ſes foreſts de Paphos & d'Eryce,
Entre les Ieux mignars: où nous auons appris
De Nature & d'Amour ce plaiſant exercice,
Qui par diuers ſentiers, & par lieux incognus
En chaſſant iour & nuict ſommes icy venus
Bien fournis de courtaux, de limiers & de toiles
Pour chaſſer aux foreſts des ieunes Damoiſelles.

II.

On dit que leurs taillis ſont aſſez frequentez,
Et que tout ce terroir eſt fort propre à la chaſſe,
Les piqueurs ſeulement ne ſont pas bien montez,
Leurs courtaux & leurs chiẽs sõt de mauuaiſe race:
Ils n'ont iamais appris comme lon doit chaſſer,
Faire enceinte és deuants, rembuſcher, & lancer,
Requeſter, redreſſer, mettre bien ſa briſee:
Mais ſouuent redreſſer eſt choſe malaiſee.

III.

Ce n'eſt pas peu de cas de chaſſer comme il faut,
A la perfection mainte choſe eſt requiſe:
Les picqueurs bien ruſez ſouuent ſont en defaut,
Et ſans plus redreſſer laiſſent leur entrepriſe.
Pour eſtre bon chaſſeur il faut premierement
Eſtre ferme & bien roide, & piquer viuement,
Garder l'ordre, & le temps, & l'art, & la meſure,
Et non comme les foux courir à l'aduenture.

IIII.

Il faut vn bon limier, penible & pourſuyuant,
Nerueux, le rable gros, & la narine ouuerte,
Qui roidiſſe la queuë, & s'allonge en auant
Si toſt qu'il ſent la beſte, ou qu'il l'a deſcouuerte:
Et lors c'eſt le plaiſir quand vn Veneur parfaict
Le ſçait tenir de court, ou luy laſcher le traict,
L'arreſter, l'eſchauffer comme il ha cognoiſſance
Ou que la beſte ruſe, ou bien qu'elle s'auance.

V.

Tous endroicts pour courir ne ſont pas approuuez,
Et chacune foreſt n'eſt duiſante à la chaſſe:
Les champs mareſcageux, qui ſont trop abbreuuez,
Bien ſouuent à nos chiens ont faict perdre la trace:
Les lieux d'autre coſté raboteux & pierreux
Sont faſcheux à piquer, & ſont fort dangereux.
Qui veut que ſans danger le plaiſir l'accompagne,
Il n'eſt que de chaſſer en la plaine campagne.

VI.

Ces couſtaux verdiſſans en gazons releuez,
Qui commencent encor à pouſſer vn herbage,
Des Chaſſeurs biẽ experts les meilleurs sõt trouuez:
Mais ils veulent des chiẽs qui ſoyẽt de grãd courage.

Vn chien foible de reins se rompt soudainement:
On a beau forhuer & sonner hautement,
Quand il a faict vn cours sa force diminue,
Et sans plus requester il va branlant la queuë.

VII.

Nos chiẽs ne sõt pas tels, mais tousiours vigoureux,
Eschauffez du plaisir vont supportant la peine:
Ils ne craignent l'Hiuer, ny l'Esté chaleureux,
Vn cri les resiouit, & les met en haleine,
Et sans estre en defaut, legers comme le vent,
Tousiours bien ameutez le droict ils vont suyuant:
Et n'y a lieu si fort ne si serré bocage,
Qu'ils n'y mettent la teste, & n'y treuuent passage.

VIII.

Quel plaisir pẽsez-vo⁹ qu'vn Chasseur doit auoir,
Poursuiuant finement vne beste rusee,
Qui tournoye en son fort pensant le deceuoir,
Ou qui donne le change & fait sa reposee:
Quand apres grand trauail il la voit commencer
A se feindre le corps & sa teste baisser,
Chanceller coup sur coup à la fin renuersee,
Tomber à sa merci toute molle & lassee?

IX.

Dames, qui par vos yeux amoureusement doux,
Rendez comme il vous plaist vne ame assuiettie,
Sans perdre ainsi le temps chassez auecques nous,
Et la chasse en commun vous sera departie:
Prestez-nous seulement vos bois & vos forests,
Nous fournirons de chiens, de courtaux, & de rets,
Et bien que sur nous seuls la peine soit remise,
Vous aurez le plaisir, & le fruict de la prise.

Belle

V.

Belle & guerriere main appriſe à la victoire,
Iamais de l'arc d'Amour vn ſeul trait ne perdant:
Main qui de ſon beau char les reſnes vas guidant:
Quãd il retourne en Cypre orgueilleus de ta gloire.
Main dont le blanc eſclat obſcurciſt tout yuoire,
Qui fais de ta froideur naiſtre vn deſir ardant,
Qui le ſceptre & l'eſtat des amours vas gardant,
Qui m'eſcris en l'eſprit la loy que ie veux croire.
Main qui ſur tes beautez as fait l'œil enuieux,
Main qui ſçais triompher des plus audacieux,
Et qui rens de mon cœur les tempeſtes ſereines:
Las ne t'oppoſe point, ô belle & blanche Main,
Quãd ie cherche, embraſé, le ſecours de mes peines
Qu'vne ingrate me cache en la bouche & au ſein.

VI.

Pardonnez-moy, ma Dame, en l'ardeur qui m'agite,
Si recherchant de vous le fruict tant ſouhaité,
I'oſe bien affermer que ie l'ay merité:
Et que ce mot trop libre helas ne vous irrite!
Ie ne veux egaller ma foy ny mon merite
A vn bien qui ne peut eſtre aſſez acheté:
Mais eſtant mon amour iointe à l'extremité,
Faueur autre qu'extreme eſt pour moy trop petite.
Vous ayant faict preſent de tout ce que ie puis,
Tout ce que vous pouuez iuſtement ie pourſuis,
Si l'amour par amour ſeulement ſe compenſe.
Or d'vn ſi grand loyer me rendant guerdonné,
Vous donnez tout à vn qui tout vous a donné,
Et qui donneroit plus s'il auoit la puiſſance.

STANSES.

QVEL *secours faut-il plus que i'attende à*
ma peine,
Si ce n'est par la mort qui m'est toute cer-
taine,
Puis que mes longs soupirs, ma foy, mon amitié,
Le brasier de mon cueur, l'effroy de mon visage
Ne peuuent esmouuoir vostre obstiné courage
A se laisser toucher d'vn seul trait de pitié?
Tantale aupres de moy bien-heureux se peut dire,
Son trauail est petit: tout le bien qu'il desire
C'est d'auoir quelque pomme & sa soif estãcher:
Et moy ie bruſle, helas! & mourant ie pourchasse
Vn bien pour mon secours qui tout autre surpasse,
Mais qui croist le desir d'autãt qu'il est plus cher.
O que le feu d'Amour est d'estrange nature!
Mon cœur sans defaillir luy sert de nourriture,
Ie n'ay sang ny poulmon qui n'en soit consumé:
Mais differant en tout de la commune flame,
Encor q̃ ie vo⁹ touche il n'émeut poït vostre ame,
Et rien qui soit en vous n'en peut estre allumé.
Ie te dépite, Amour, & maudy ton empire:
Que me sert qu'ẽ mõ cœur tous tes traits ie retire?
Que me sert que le Ciel m'ait à toy destiné?
Que me sert que iamais de moy tu ne t'enuolle',
Si tout remply de toy ie pers temps & parolle,
Et ne puis amollir vn courage obstiné?
Non, ie n'auray iamais en vos yeux de fiance:
Leurs regars sõt trõpeurs, par leur douce influẽce
Et par des traits piteux ils me font esperer,

Ie vous pense vaincue, et q̃ mon mal vous touche:
Mais voulant l'essayer, vn mot de vostre bouche
Ou vostre blanche main me contraint retirer.
Belle & cruelle main, que vous m'estes mauuaise!
Ie vous laue de pleurs, tout rauy ie vous baise,
Ie sacre à vostre honneur mille vers amoureux,
Du feu de mes soupirs i'eschauffe vostre glace:
Mais rebelle tousiours vous m'empeschez la place,
Dont le trop de desir me rend si langoureux.
Il faut faire autrement, puis que rien ie n'auance
Par tant de vains respects, vsons de violance:
Si la douceur n'y sert, gaignons-la par assaut.
Ie le veux, mais en vain: toute lasche & pesante
Ma vigueur s'affoiblist, mon ame est languissãte,
Et par trop de desir la puissance me faut.
Seul but de mes desirs, ma celeste Deesse,
Helas! voyez-vous point la fureur qui me presse?
I'aspire à l'impossible & fuy ce que ie puis:
Vn chaos amoureux dans mon ame s'assemble,
Ioye & dueil, mal & biẽ, i'ose et bruslät ie trẽble,
Ie ne sçay que ie fay, ie ne sçay qui ie suis.
Fut-il iamais tyran si cruel que ma Dame?
Par mille doux baisers elle attise ma flame,
Et se plaist de me voir peu à peu dessecher,
Parmi ses priuautez ie l'esprouue inhumaine:
Car la cruelle, helas! me laisse à la fontaine
Sans souffrir que ie boyue, & que i'ose y toucher.
Que dira-ton de moy si lon sçait ma simplesse?
DES PORTES tout vn iour a tenu sa Maistresse
A part, sans compagnie, auec elle enfermé,
Baisant ses beaux cheueux, ses yeux et son visage,

Et n'osa le couard hazarder d'auantage:
Dites qu'vn tel amant est digne d'estre aimé.

BAISER.

FAY que ie viue, ô ma seule Deesse,
Fay que ie viue, & change ma tristesse
En plaisir gracieux,
Change ma mort en immortelle vie:
Et fay, mon Cœur, que mon ame rauie
S'enuolle entre les Dieux.
Fay que ie viue, & fay qu'à la mesme heure
Baissant les yeux entre tes bras ie meure,
Languissant doucement:
Puis qu'aussi tost doucement ie reuiue,
Pour amortir la flamme ardente & viue
Qui me va consumant.
Fay que mon ame à la tienne s'assemble,
Range nos cœurs, & nos esprits ensemble
Sous vne mesme loy:
Qu'à mon desir ton desir se rapporte:
Vy dedans moy, & en la mesme sorte
Ie viuray dedans toy.
Ne me defens ny le sein ny la bouche,
Permets, mon Cœur, qu'à mon gré ie les touche
Et baise incessamment,
Et ces beaux yeux où l'Amour se retire:
Car tu n'as rien qui tien se puisse dire,
Ny moy pareillement.
Mes yeux sont tiens, des tiens ie suis le maistre:
Mon cœur est tien, le tien à moy doit estre,
Amour l'entend ainsi:

Tu es mon feu, ie dois eſtre ta flame,
Et dois encor, puis que ie ſuis ton ame,
Eſtre la mienne auſſi.
Embraſſe moy d'vne longue embraſſee,
Ma bouche ſoit de la tienne preſſee,
Suçans égallement
De nos amours les faueurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos langues fretillardes
S'eſtreignent mollement.
Au paradis de tes léures decloſes
Ie vay cueillant de mille & mille roſes
Le miel delicieux:
Mon cœur s'y paiſt, ſans qu'il ſe raſſaſie
De la douceur d'vne ſaincte ambroſie
Paſſant celle des cieux.
Ie n'en puis plus, mon ame à demi folle,
En te baiſant, par ma bouche s'enuolle
Dedans toy s'aſſemblant:
Mon cœur halette à petites ſecouſſes:
Bref, ie me fons en ces lieſſes douces,
Soupirant & tremblant.
Quand ie te baiſe, vn gracieux Zephyre,
Vn petit vent moite & doux qui ſoupire,
Va mon cœur éuentant:
Mais tant s'en faut qu'il eſteigne ma flame,
Que la chaleur qui deuore mon ame,
S'en augmente d'autant.
Ce ne ſont point des baiſers, ma Mignonne,
Ce ne ſont point des baiſers que tu donne':
Ce ſont de doux appas
Faicts de nectar, de ſucre & de canelle,

A fin de rendre vne amour mutuelle,
Viue apres le treſpas.
Ce ſont moiſſons de l'Arabie heureuſe,
Ce ſont parfums qui font l'ame amoureuſe
S'eſiouir en ſon feu:
C'eſt vn doux air embaſmé de fleurettes,
Où comme oiſeaux vollent les Amourettes,
Les Plaiſirs & le Ieu.
Parmi les fleurs de ta bouche vermeille
Amour oiſeau volle comme vne Abeille,
Amour plein de rigueur,
Qui eſt ialoux des douceurs de ta bouche:
Car auſſi toſt qu'à tes leures ie touche,
Il me picque le cœur.

EPIGRAMME.

IE voulu baiſer ma Rebelle,
Riant elle m'a refuſé:
Et apres ſans penſer à elle,
Toute en pleurs elle m'a baiſé.
De ſon dueil vint ma iouïſſance,
Son ris me rendit malheureux.
Voyla que c'eſt, vn amoureux
A du bien quand moins il y penſe.

AVTRE EPIG.

SI deſſus vos léures de roſes
Ie voy mes lieſſes decloſes,
Mon eſprit, ma vie, & mon bien,
Vous ne pouuez me les defendre:
Par tout le mien ie puis reprendre,
Il faut que chacun ait le ſien.

Contre vne Nuict trop claire.

NUict ialouſe, Nuict contre moy coniuree,
Qui renflammes le ciel de nouuelle clairté,
T'ay-ie donc auiourdhuy tant de fois deſi-
Pour eſtre ſi contraire à ma felicité? (ree,
Pauure moy! ie penſoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'vn noir bandeau deuſſent eſtre voilez:
Mais comme vn iour d'Eſté claire tu fais ta monſtre,
Semant parmi le ciel mille feux eſtoilez.
Et toy Sœur d'Apollon vagabonde courriere,
Qui pour me découurir flambes ſi clairement,
Allumes-tu la nuict d'auſſi grande lumiere,
Quand ſans bruit tu deſcends pour baiſer ton Amãt?
Helas! s'il t'en ſouuient amoureuſe Deeſſe,
Et ſi quelque douceur ſe cueille en le baiſant,
Maintenant que ie ſors pour baiſer ma Maiſtreſſe,
Que l'argent de ton front ne ſoit pas ſi luiſant.
Ah! la fable a menty, les amoureuſes flammes
N'eſchauferent iamais ta froide humidité:
Mais Pan, qui te cogneut du naturel des femmes,
T'offrant vne toiſon vainquit ta chaſteté.
Si tu auois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeus d'vn berger de lõg ſommeil touchez,
Durant tes chauds deſirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent eſtre cachez.
Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentee
Face de plus en plus ſes rais eſtinceler:
Tu as beau decouurir, ta lumiere empruntee
Mes amoureux ſecrets ne pourra deceler.
Que de faſcheuſes gens! mon Dieu quelle couſtume

De demeurer ſi tard en la rue à cauſer!
Oſtés-vo⁹ du ſerein, craignés-vous point le rheume?
La nuict s'en va paſſee allez vous repoſer.
Ie vay, ie vien, ie fuy, i'eſcoute & me promeine,
Tournant touſiours mes yeux vers le lieu deſiré:
Mais ie n'auance rien, toute la rue eſt pleine
De ialoux importuns dont ie ſuis eſclairé.
Ie voudrois eſtre Roy pour faire vne ordonnance,
Que chacun deuſt la nuict au logis ſe tenir:
Sans plus les Amoureux auroyent toute licence,
Si quelque autre y failloit ie le feroy punir.
O Somme, ô doux repos des trauaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les penſers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me ſont ſi contraires,
Et retardent mon bien, faute d'eſtre endormis.
Mais ie pers (malheureux) le temps & la parolle,
Le Somme eſt aſſommé d'vn dormir ocieux:
Puis durant mes regrets la nuict prompte s'enuolle,
Et l'Aurore deſia veut defermer les cieux.
Ie m'en vay pour entrer, que rien ne me retarde,
Ie veux de mon manteau mon viſage bouſcher:
Mais las! ie m'apperçoy que chacun me regarde,
Sans eſtre découuert ie ne puis m'approcher.
Ie ne crains pas pour moy, i'ouurirois vne armee
Pour entrer au ſeiour qui recelle mon bien,
Mais ie crains que ma Dame en peuſt eſtre blaſmee,
Son repos mille fois m'eſt plus cher que le mien.
Quoy m'en iray-ie dõc? mais q̃ voudroy-ie faire?
Auſſi bien peu à peu le iour ſe va leuant.
» O trompeuſe eſperance! Heureux cil qui n'eſpere
» Autre loyer d'Amour que mal en bien ſeruant.

ODE.

Vand tu ne ſentirois aucun feu d'amitié,
Quand tu n'aurois cogneu que c'eſt que de pitié,
Quãd tu aurois le cœur d'vne beſte felõne,
Quand tu aurois ſucé le ſang d'vne Lyonne,
Si te ſeroit-ce ennuy de me voir en ce poinct
Tranſir de grand' froidure:
Car t'ayãt veu venir ie n'ay pris qu'vn pourpoint
Pour toute couuerture.
N'ois-tu les Aquilons ſoufflans horriblement,
Qui font par leur effort mouuoir ce tremblement?
N'entens-tu point Caurus qui dõne à la trauerſe?
Et ſans deſſus deſſous toute choſe renuerſe?
Les foreſts en font bruit, où ſuperbe il combat
Contre les ſouches fortes.
N'ois-tu pas bien auſſi le terrible debat
Des feneſtres & portes?
La neige couure tout, tout eſt paué de blanc,
L'exceſſiue froideur m'a tout gelé le ſang,
Ie ne puis plus parler tant la glace me ſerre:
Mes nerfs sõt to⁹ retraits, mes dẽs ſe fõt la guerre
D'vn choc continuel: & toute ma chaleur
Au cœur eſt deualee,
Et commence deſia comme auſſi fait mon cœur,
A ſe faire gelee,
Helas! aueugle Amour, où eſt ton grand pouuoir?
Où eſt ce feu diuin qui peut tout eſmouuoir,
Qui des plus puiſſans Dieux embraſe la poitrine?
Qui bruſle les Enfers, la terre & la marine?

I'eſtimois que ton feu feroit à ma froideur
Abandonner la place:
Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur
Et tous tes traits en glace.

VII.

Ie ne veux plus aimer vn cerueau ſi volage,
Fantaſtique, incertain, qui n'a rien d'arreſté,
I'ay trop ſouffert d'ennuis par ſa legereté,
I'ay trop ferme les yeux, à mon propre dommage.
Et ſi pour l'aduenir il faut que ie m'engage
Aux attraits enchãteurs de quelque autre beauté,
Deuant que mon eſprit rentre en captiuité,
Ie voudray voir le cœur pluſtoſt que le viſage.
I'ay bien ſerui quatre ans, & n'ay rien aduancé,
Maintenant que l'eſpoir m'a du tout delaiſſé,
Au plus fort de mon mal ma guariſon i'eſpreuue.
De ce prompt changement ie ſçay que vous rirez,
Mais pourtant quelquefois vous me confeſſerez,
Qu'vn tel amant q̃ moy tous les iours ne ſe treuue.

VIII.

Non non ie veux mourir pluſtoſt que d'endurer
Qu'vn autre aille cueillãt la moiſſon de ma peine,
Si parfaite beauté n'eſt pas vne fontaine
Où chacun puiſſe aller pour ſe deſalterer.
Si le plus grand des Dieux vouloit vous adorer,
Contre luy de fureur mon ame ſeroit pleine:
Commẽt dõc ſouffrirois-ie vne perſonne humaine?
Les Rois & les Amans veulent ſeuls demeurer.
Decouurez à nos yeux quel eſt voſtre courage,
Gardant celuy des deux qui vous plaiſt dauãtage,
Sans ainſi feintement l'vn & l'autre abuſer.
I'aime mieux n'auoir rien que ſi i'eſtois le maiſtre
De la moitié d'vn bien qui tout à moy doit eſtre.
Vne ſi belle fleur ne ſe peut diuiſer.

IX.

Comme vn chien que ſon maiſtre a long tẽps careſſé
S'il aduient qu'à la longue il change de nature,
S'enfuit, puis s'en reuient, eſperant qu'il ne dure,
Et pour ſix coups de fouët ne peut eſtre chaſſé.
En fin d'ardente ſoif, & de faim trop preſſé,
Comme il ſe voit faillir faute de nourriture,
Eſt contraint autre part chercher ſon aduanture,
Changeant pour vn nouueau celuy qui l'a laiſſé.
I'en ay faict tout ainſi, dédaigné de ma Dame,
I'ay couru, i'ay tourné penſant flechir ſon ame,
I'ay demandé pardon triſte & déconforté:
Mais puis qu'en ſes courroux ſi ferme elle demeure,
Ie me pourchaſſe ailleurs de peur que ie ne meure,
Non par mon inconſtance, ains par neceſſité.

X.

Il faudra bien qu'vne femme ſoit belle,
D'œil & de port chaſtement compoſé,
Et que l'eſprit n'en ſoit trop aduiſé,
Pour m'abuſer & me fier en elle.
Il n'y a rien qui ſoit plus infidelle,
Ny cœur ſi feint, ſi traiſtre & ſi ruſé
Que d'vne Femme : animal deguiſé,
Qui iour & nuict ne diſcourt que cautelle.
A faire mal giſt ſon entendement,
Peu de ceruelle & moins de iugement
La font ſuperbe, erratique, inconſtante.
A quel malheur nous ont ſoumis les Cieux!
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'auoir qu'vn œil que d'vn eſtre contente.

XI.

Ie l'aime bien pour la douce puiſſance
De ſes beaux yeux ſi prompts à decocher,
Pour tant d'attraits dont ie n'oſe approcher,
Pour ſes propos tant vrais en apparance:
Mais ie la hay pour ſa grande inconſtance,
Pour tant d'amours qu'elle ne peut cacher,
Pour ſe laiſſer de chacun rechercher,
Et des Amans ne faire difference.
On ne voit point au ciel tant de clairtez,
Ny tant de fleurs en Auril par les plaines,
Que ſon viſage eſt orné de beautez:
Il n'y a point aux Enfers tant de peines,
Ny ſur la mer tant de flots deſpitez,
Qu'elle refait & fait d'amours ſoudaines.

XII.

I'ay tant ſouffert d'ennuis, de honte & de miſere,
Depuis qu'à vos beaux yeux mon eſprit s'eſt rẽdu,
Mon âge & mon labeur i'ay ſi mal deſpendu,
Que i'en ſers de riſee & de fable au vulgaire.
Ie veux rompre mes fers plein de iuſte colere,
Et perdre heureuſement l'amour qui m'a perdu.
L'euſſé-ie faict pluſtoſt ? i'ay bien tard attendu,
Mais ſi n'eſt-ce pas peu de m'en pouuoir défaire.
Loing loing bien loing de moy, Penſers fallacieux,
Eſpoirs faulx & trompeurs, deſirs ambicieux,
Et des trauaux paſſez ſouuenir trop durable.
I'appen à Nemeſis pour aquiter mes vœux,
Ces traits qu'elle a rõpus, ces flãbeaux et ces nœus
Feſteints & deliez par ſa main ſecourable.

XIII.

Liberté precieuſe en mes vœux adoree,
Qui depuis ſi long temps m'auois voulu laiſſer,
Te puis-ie donc encore, ô Deeſſe embraſſer,
Affranchi des liens qui mon ame ont ſerree?
T'ayant trop follement en la France égaree
Depuis tant de ſaiſons, euſſé-ie peu penſer
Que ſi loing en Polongne il falluſt m'adreſſer
Pour voir ſous ta faueur ma franchiſe aſſeuree?
I'eſtois ſerf doublement : mon Roy me retenoit,
Et l'œil d'vne beauté mille loix me donnoit,
I'ay congé de mon Prince, & ma Dame me laiſſe:
Car depuis mon départ ſon cœur elle a changé.
O moy trois fois heureux qui me voy deſchargé
D'vn coup, à mon hõneur, de Maiſtre & de Maiſtreſſe.

XIIII.

Friſez vos blonds cheueux, adouciſſez vos yeux,
De propos enchanteurs voſtre bouche ſoit pleine,
Lâchez des ſoupirs feïts, dreſſez la veuë aus cieus,
Plaignez, contraignez vous, voſtre eſperance eſt vaine:
Ie n'y retourne plus. Tant de cris furieux,
Tant de iours conſommez en angoiſſeuſe peine,
Pour le poignant regret de vous voir ſi ſoudaine,
Feront qu'à l'aduenir ie me garderay mieux.
L'experience apprend, mon mal m'a rendu ſage:
O malheureux qui aime vne Dame volage,
Et de ſes feints propos ſe laiſſe deceuoir!
Non non ſi iamais plus voſtre douceur m'abuſe,
Ie ne veux ny pitié ny pardon receuoir:
»Car la ſeconde erreur n'eſt pas digne d'excuſe.

XV.

Ce Mignon ſi fraizé qui ſert d'homme & de femme,
A voſtre eſprit leger nouuellement ſurpris,
Il eſt voſtre Adonis, vous eſtes ſa Cypris,
Il vous nõme ſon cœur, vous l'appellez voſtre ame.
Souuent entre vos bras il modere ſa flame,
Et ſe mire en vos yeux qui ſerf le tiennent pris:
Pour luy ceux du paſſé vous ſont tous à meſpris,
Bref il n'eſt point d'amãt mieus traité de ſa dame.
O trop credule Enfant, auant qu'il ſoit long temps,
Voyant de ceſte mer les reflus inconſtans,
Tu maudiras les Dieux, ta vie, & ta fortune.
Expert i'en puis parler, qui lâche & tout trempé
Du peril fraiſchement par miracle eſchappé,
Paye au port maintenant mon offrande à Neptune.

XVI.

Quand ie portois le ioug de voſtre tyrannie,
Priué comme de cœur, d'yeux & de iugement,
Ie vous craignois ſi fort que l'ombre ſeulement
D'vn ſeul de vos dedains m'eſtoit peine infinie.
Mais or' qu'auecque moy la raiſon s'eſt vnie
I'ay perdu ceſte crainte, & congnois clairement
Que i'eſtois bien troublé d'aimer fidellement
Celle de qui la foy pour iamais s'eſt bannie.
Foudroyez maintenant, pleuuez flammes & dards,
D'audace & de courroux aigriſſez vos regards,
Changez à tous obiets voſtre cœur infidelle,
Et par depit de moy les autres careſſez,
Iamais vous ne tiendrez mes eſprits enlacez,
Soyez ferme ou legere, ou piteuſe ou cruelle.

XVII.

Ces diſcours enchanteurs par mes vers tant priſez
Ne ſont que bas propos d'vne ſotte ieuneſſe:
Ces yeus promts en regards, trõpeurs & déguiſez
N'ont pas tant de clairté, d'attraits ny de rudeſſe.
Ceſte viue couleur qui rauit & qui bleſſe
Les eſprits des Amants de la feinte abuſez,
Ce n'eſt que blãc d'Eſpagne, & ces cheueux friſez
Ne ſont pas ſes cheueux, c'eſt vne faulſe treſſe.
Trompeur aueugle-né tu m'as long temps deceu,
Mais en fin le Dédain pour conſeil i'ay receu:
Tu m'aueuglois les yeux, & il m'ouure la veuë.
Adieu volage enfant, adieu vaine beauté,
Voſtre legere foy, que trop tard i'ay congneuë,
Me fait rompre mes fers pour viure en liberté.

XVIII.

Puis donc qu'elle a changé de flãme & de courage,
Et que ſon cœur tout mien s'eſt ailleurs diuerti,
C'eſt à moy maintenant à prendre autre parti,
Et ſi ie l'aimois bien l'abhorrer dauantage.
O Dieu que i'auray faict vn deſiré naufrage,
Et que de ce malheur grand heur ſera ſorti,
Si mon feu de tout poinct ſe peut rendre amorti
Et que des eaux d'Oubly ie face mon breuuage!
Helas depuis deux mois que i'y ſuis reſolu,
La voyant, ie voudrois ne l'auoir poinct voulu,
Et faut que ma raiſon loin de moy ſe departe,
Ie rebume à longs traits l'amoureuſe poiſon.
Hé que feray-ie donc pour auoir guariſon?
Il faut vaincre en fuyant ainſi que fait le Parthe.

CHANSON.

ROMPÉ *d'attraits ſubtils & déguiſez,*
Long temps mon ame en vous fit ſa demeure,
Et ne penſois voir onq arriuer l'heure
Que nos eſprits fuſſent moins embraſez.
Puis il vous pleut de changer ſans raiſon
A tous les vents tournant voſtre courage,
Dont ie ſenti tant d'aigreurs & de rage
Que i'en rompi mes fers & ma priſon.
Il eſt bien vray que ſouuent du depuis
Auec regret i'en ay eu ſouuenance,
Et blaſphemant voſtre aueugle inconſtance
Sans repoſer i'ay paſſé maintes nuicts:

Mais ceſt ennuy peu à peu m'a laiſſé,
Rien plus de vous en l'eſprit ne me paſſe:
Et maintenant ie vous rends plus de grace
Du changement que du plaiſir paſſé.
Car vos douceurs fort long temps m'ont deceu.
Dans leurs filets ma liberté fut priſe,
Et le dedain m'a remis en franchiſe
En m'apprenant ce qu'onc ie n'auois ſceu.
Franc maintenant ie chante & vay diſant
Que le dedain eſt vn ius ſalutaire,
Propre à la veuë & qui la rend plus claire,
Purgeant d'Amour le venin plus nuiſant.

CHANSON.

QVAND vous aurez vn cœur plein d'amour & de foy,
Pur, entier & conſtant, pour m'offrir en eſchange
De celuy ſi loyal que vous auez de moy,
Ne vous defiez point qu'autre part ie me range.
Mais tandis qu'en m'aimant ou feignant de m'aimer
Ie vo⁹ verray voller pour tãt d'amours nouuelles,
N'eſperez s'il vous plaiſt de pouuoir m'enfermer:
Car comme voſtre eſprit le mien aura des ailes.
Ie ne ſuis point de ceux qu'en doute il faut tenir,
A fin que leur ardeur dure en ſa violence:
La ſeule affection peut mon feu maintenir
Qui s'eſteint auſſi toſt que i'entre en méfiance.
I'aime mieux peu de bien l'ayant en ſeureté,
Qu'vn plus riche threſor, preſt à faire naufrage:
I'aime mieux m'aſſeurer d'vne moindre beauté

Que d'vne autre iouïr plus belle & plus volage.
Voſtre bouche & vos yeux riches de mille appas
Meritent bien qu'on meure en leur obeïſſance,
Mais voſtre eſprit leger ne le merite pas:
A ce que l'vn contraint, l'autre nous en diſpenſe.
Amour eſt vn deſir de iouir & d'auoir
Pour ſoy tãt ſeulemẽt l'obiet qui beau nous ſemble,
Iamais de compagnon il ne veut receuoir.
Cupidon ne ſçauroit lier trois cœurs enſemble.
Ne vous eſtonnez donc que ſi ſoudainement
Cognoiſſãt voſtre humeur autre part ie me iette,
C'eſt que ie veux baſtir ſur meilleur fondement,
A fin que mon amour au vent ne ſoit ſuiette.

ELEGIE.

IE ne refuſe point qu'en ſi belle ieuneſſe
De mille & mille amans vous ſoyez la maiſtreſſe,
Que vous n'aimiez par tout, & que ſans perdre temps
Des plus douces faueurs ne les rendiez contans:
La beauté floriſſante eſt trop ſoudain ſeichee
Pour s'en oſter l'vſage, & la tenir cachee.
Mais ie creue de rage, & ſupporte au dedans
Des glaçons trop ſerrez & des feux trop ardans,
Quand en deſpit de moy vous faites que ie ſçache
Le mal qui n'eſt point mal lors que bien on le cache.
M'eſt-ce pas grand regret quand ſans le rechercher,
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher?
On me le dit par force, & ce qui plus me tue

On le crie à la Court, au Palais, en la rue,
I'en enten le succès dés qu'il eſt aduenu:
Si vous faites vn pas voſtre coche eſt cognu,
Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires
Qui vous ſeruent de temple aus amoureux myſteres.
Pour n'en cognoiſtre rien fuſſé-ie aueugle & ſourd!
Ou bien, las! que pluſtoſt le commun bruit qui court
Ne vient-il à moy ſeul, ſans que la renommee
L'euentant çà & là vous rende diffamee?
Si ſeul ie le ſçauois que ie ſerois contant!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit deſpitant,
Et liſant de mes yeux voſtre faute notoire
Pour me reconforter ie n'en voudrois rien croire:
Ie dirois que les ſens ſe peuuent abuſer
Et ſentirois mon cœur d'heure en heure embraſer
Voyant voſtre beauté de chacun pourſuiuie.
Car i'aime fort vn bien dont pluſieurs ont enuie.
Mais le bruit que de vous le commun va ſemant,
Fait qu'vn homme de cœur ſe hait en vous aimant,
Et dreſſe à meilleur but le trait de ſon attente.
» *Car noſtre opinion ſeule ne nous contente,*
» *Et ce qui rend plus fort vn eſprit embraſé,*
» *C'eſt de voir que ſon choix de chacun eſt priſé.*
Pour dieu prenez y garde, & deuenez diſcrete,
Ne ſoyez pas plus chaſte, ains ſoyez plus ſecrete,
Faites les meſmes tours, & plus ſi vous pouuez,
Ioignez d'autres amans à ceux que vous auez,
Et donnez, non ingrate, à tous la recompenſe,
Mais qu'eſt-il de beſoing qu'on en ait cognoiſſance?
Prenez-en le plaiſir, fuyez-en le renom.
» *Celle ne peche point qui peut dire que non.*

EPIGRAMME.

I'Aimois vn peu Phyllis, mais lors qu'elle m'aima
Dans mon sang eschaufé du soulphre elle sema:
Mes yeux auparauant la iugeoyent assez belle,
Et depuis ie la trouue vne Venus nouuelle.
Phyllis continuez, aimez touſiours ainſi,
Mes feux & vos beautez continueront auſsi:
Mais en ne pourſuiuant les amours commencees
Vous rendrez vos beautez & mes flammes paſſees.

AVTRE.

BLanche aux yeux verds femme du vieus Titire,
Autant de fois que ſa vache elle tire
Dit baſſement d'vn courage marry:
Ie ne voy point que ma taſche finiſſe,
Car toute nuict ie fay meſme exercice
Tirant le bout qui pend à mon mary.

AVTRE.

IE t'apporte, ô Sommeil, du vin de quatre annees,
Du laict, des pauots noirs aux teſtes couronnees,
Vueilles tes ailerons en ce lieu deſployer,
Tant qu'Alizon la vieille accroupie au foyer
(Qui d'vn poulce retors, & d'vne dent mouillee
Sa quenouille chargee a quaſi deſpouillee)
Laiſſe choir le fuzeau, ceſſe de babiller,
Et de toute la nuict ne ſe puiſſe eſueiller,
A fin qu'à mon plaiſir i'embraſſe ma rebelle,
L'amoureuſe Yſabeau qui ſoupire aupres d'elle.

XIX.

Lycaſte & Philemon qu'vn ſeul trait a bleſſez,
Et qui n'ōt leurs pareils en amour pure et ſaīcte,
O celeſte Venus, te conſacrent en crainte
Auec des myrtes verds ces lis entrelacez:
Fauoriſe leurs vœus à toy ſeule adreſſez,
Fay que leur claire ardeur iamais ne ſoit eſteinte,
Et que leur pure foy chaſſe au loing toute feinte
Rendant par ſa blancheur les beaux lis effacez.
Ainſi qu'vn ſeul filet ces fleuretes aſſemble, (ſemble,
Qu'vn ſeul nœu pour touſiours lace leurs cœurs en-
Et qu'aucun accident ne le puiſſe trencher:
Fay qu'vn meſme vouloir regne en leur fantaiſie,
Qu'ils n'eſpreuuent iamais que c'eſt que ialouſie,
Et l'enuieuſe dent ne les puiſſe toucher.

CHANSON.

DONQVES ce tyran ſans merci
Qui pour moy n'eut iamais des ailes,
N'a point maintenant de ſouci
Des vaſſaux qui luy ſont fidelles:
Doncques ceux qui plus viuement
Ont de ſon feu l'ame ſaiſie
Il laiſſe outrager durement
Par l'enuie & la ialouſie.
Rien rien ne proffite la foy,
L'ardeur, le zele, & le martyre,
D'autres qu'Amour donnent la loy,
Et faut à leur gré ſe conduire.
Ce Dieu qui veit au temps paſſé
Sous luy toute force aſſeruie,

Maintenant luy meſme eſt forcé
Par les Ialoux & par l'Enuie.
Las ! il faut mon pié retarder
D'aller où le deſir me porte,
Mon œil n'oſe plus regarder
L'obiect qui ſeul me reconforte,
Ma main tremble, & n'oſe tracer
L'image qu'au ciel i'ay choiſie,
Et voy tous mes vers effacer
Par l'Enuie & la Ialouſie.
Ie me deffens de reſpirer,
De peur d'éuenter ma triſteſſe:
Ma bouche vn mot n'oſe tirer,
Craignant de nommer ma Maiſtreſſe:
Et pour ne rendre découuerts
Les feux qui ſaccagent ma vie,
I'erre ſauuage en ces deſerts,
Fuyant les Ialoux, & l'Enuie.
Mais ſi les propos enuieux,
O ma claire & celeſte flame,
Separent mes yeux de vos yeux,
Ils n'en ſeparent point mon ame.
Touſiours voſtre vnique beauté
M'eſt preſente en la fantaiſie:
Tel bien ne me peut eſtre oſté
Par l'Enuie & la Ialouſie.
Car ſi voſtre chaſte froideur,
Et vos rigueurs pleines de glace
N'ont rien peu contre mon ardeur,
Moins y peut toute autre menace:
Plus d'ennuis s'iront eſleuants

Mieux de moy vous ſerez ſeruie,
Touſiours ferme aux flots & aux vents
Tant des Ialoux que de l'Enuie.

COMPLIANTE.

Vers maſculins.

QVI fera de mes yeux vne mer ondoyer,
A fin qu'à ce depart ie m'y puiſſe noyer?
Et quel dueil aſſez prompt me fera trepaſſer,
O France, entre tes bras auant que te laiſſer?
Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,
Qui me viẽne en rocher maintenãt transformer,
Non pour eſtre ſans ame & pour rien ne ſentir,
Mais pluſtoſt pour iamais de ce lieu ne partir?
Penſers trop inhumains, douleurs qui me troublez,
Deſeſpoirs violans en mon ame aſſemblez,
Trauaux, ſoucis, regrets, ie vous inuoque tous,
Ne voulant plus auoir d'autre ſuite que vous.
Tout plaiſir deſormais loing de moy ſoit chaſſé,
Et s'il me reſte rien du bien que i'ay paſſé,
Que s'en ſoit ſeulement l'eternel ſouuenir,
Pour touſiours ma douleur plus viue entretenir.
O France, où i'ay receu tant d'honneurs meritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis dõtez,
Ie te voy, me perdant, toute en pleurs te baigner:
Ie veux donc de mes pleurs les tiẽs accompagner.
Comme vn cruel Lyon par les bois trauerſant
A la Biche trop foible vn fan va rauiſſant:
Le deſtin que les Dieux ne ſçauroyent empeſcher

Me vient d'entre tes bras tout de meſme arracher.
Mais bien qu'vn tel ennuy preſſe aſſez ma vertu,
Si ne m'euſt-il iamais de tout poinct abatu:
Et la douleur des miens qu'ore il me faut quitter,
Pouuoit bien m'affoiblir non pas me ſurmonter.
Ainſi qu'vn haut Sapin par les vents menacé,
Bien qu'il ſoit esbranlé, n'eſt pourtant renuerſé:
Mais quand le fer cruel vient ſon pié détrancher,
Malgré ſa reſiſtance eſt contraint de broncher.
Mon cœur creu par la peine en ce poinct reſiſtant,
Aux plus rudes efforts eſtoit touſiours conſtant:
Et quand quelque douleur me penſoit eſmouuoir,
Touſiours pour l'empeſcher i'oppoſois mon deuoir.
Mais ſi grand deſeſpoir ma raiſon va forçant
Que pour y reſiſter ie me trouue impuiſſant,
Et me laiſſe aux ennuis par contrainte emporter,
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.
Amour, l'aueugle enfant, m'auoit ouuert les yeux,
Pour me faire cõnoiſtre vn chef d'œuure des cieux:
Mais ſi toſt que mon cœur s'eſt mis à l'adorer,
Le malheur me le cache & m'en fait ſeparer.
Tout ce que pour mon bien i'auois voulu choiſir,
L'eſpoir de mes trauaux, la fin de mon deſir,
Par vn cruel orage, helas! ſe va perdant,
Et dés le poinct du iour ie voy mon Occident.
Que deuiendra mon Cueur eſloigné de ſon bien?
Que ferés-vo⁹ mes Yeux? vous ne verrez plus riẽ,
Voſtre ſoleil s'en va, fermez-vous deſormais:
Ceſte abſence auſſi bien vous aueugle à iamais.
Pourquoy, maudit Amour, l'as-tu voulu grauer
Si belle en mon eſprit pour ſoudain m'en priuer,

Puis

Puis que ie ne pouuois long temps la regarder?
Tu deuois par pitié comme toy me bander.
D'auoir veu ſa beauté tout mon mal eſt venu,
Mais ie me plains d'Amour, & ie luy ſuis tenu:
L'heur de voir vne fois tant de perfections
Ne ſe peut achepter de tant de paſſions.
Comme vn nouueau Printemps ſa ieuneſſe floriſt,
Sa grace au meſme point no⁹ bleſſe & no⁹ guariſt:
Et tant d'aſtres au ciel la nuict ne ſont plantez,
Qu'õ voit luire en ſon frõt d'admirables beautez.
Amour par ſes beaux yeux ſon empire maintient,
Il y donne ſes loix, s'y retire & s'y tient,
Et luy meſme d'amour s'eſt ſi bien affolé,
Que pour plus n'en partir ſon plumage a bruſlé.
De la ce grand vaincueur tirant viſiblement
Ne bleſſe que les Dieux & les Rois ſeulement,
Comme digne conqueſte, & ne veut employer
Les beaux traits de ſes yeus pour vn moĩdre loyer.
Comme de l'Ocean tous fleuues ont leurs cours,
Puis y vont retournant apres diuers deſtours:
Ainſi de ſa beauté toute beauté prouient,
Et commençant par elle en elle elle reuient.
Ou comme le Soleil, honneur du Firmament,
Va de ſes clairs rayons toute choſe allumant,
A toutes les beautez ſon œil ſert de flambeau,
Et quand il ne luiſt point rien n'apparoiſt de beau.
Ceux qu'vn ſi cher threſor a rendu deſireux,
Ne font plus cas de riẽ, tout eſt trop bas pour eux:
Leur eſprit ſeulement vers le ciel eſt porté,
Et leur ciel n'eſt ailleurs qu'auec ſa deité.
Comment donc malheureux endurê-ie en viuant

Que d'vn tel paradis le Ciel m'aille priuant?
Et pour vne grandeur qu'on me vient preſenter,
Puis-ie helas! de ſes yeux à iamais m'abſenter?
Miſerable grandeur, ſource de tous malheurs,
La butte des ſoucis, du ſoing & des douleurs,
Helas pourquoy ſi fort t'allons-nous adorant
Pour vn ſonge d'honneur nos eſprits martyrant?
L'honneur tant deſiré n'eſt qu'vne viſion,
Qui troublant nos eſprits par ſon illuſion,
Fait quitter l'heur preſent pour follemẽt chercher
Vne ombre qu'on ne peut voir, ſentir ny toucher.
Quel royaume aſſez grand, quels ports, quelles citez
Pourrõt plaire à mes ſens de douleur tranſportez?
I'aimerois beaucoup mieus moins de cõmandemẽt.
» Que ſert l'authorité qui n'a contentement?
Comme vn que le Soleil ſans lumiere a laiſſé
Dans vn bocage eſpais de buiſſons heriſſé,
Le chemin qu'il tenoit ne ſçauroit plus choiſir,
Et ce qui luy plaiſoit luy cauſe deſplaiſir.
Ainſi ne voyant plus l'œil du mien adoré
Ie ſeray miſerable à toute heure égaré:
Et ce qui plus contente vn eſprit curieux,
Loin de vous mon ſoleil ſera triſte à mes yeux.
Prenant congé de vous, ie le veux prendre auſſi
De tant de beaux penſers que i'ay eus iuſqu'ici:
Ie veux de tous plaiſirs pour iamais me bannir,
Et le ſeul deſeſpoir auec moy retenir.
Adieu traits & regards ſi doux & rigoureux,
Adieu ſeul paradis des eſprits amoureux,
Adieu diuins propos dont le Ciel m'eſt ialoux,
Las faut-il pour iamais prendre congé de vous!

Adieu rares beautez dont mon cœur eſt bleſſé.
Mais que penſé-ie faire, ô moy pauure inſenſé?
Pourquoy vous dy-ie adieu pour ceſt eſloignemẽt,
Puis qu'helas! ie ne pars que de moy ſeulement?
Ie ne pars que de moy, puis qu'il me faut laiſſer
En vos yeux mõ eſprit, mon cœur & mõ penſer,
Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardant feu d'Amour dont ie ſuis conſommé.

DIALOGVE.

QVE ferez-vous, dites ma Dame,
Perdant vn ſi fidelle Amant?
Ce que peut faire vn corps ſans ame
Sans yeux, ſans pouls, ſans mouuement.
N'en aurez-vous plus ſouuenance
Apres ce rigoureux depart?
Au cœur qui oublie en abſence
L'Amour n'a iamais eu de part.
De tant d'ennuis qui vous font guerre,
Lequel vous donne plus de peur?
La crainte qu'en changeant de terre
Il puiſſe auſſi changer de cœur.
N'vſez iamais de ce langage,
A ſa foy vous faites grand tort.
C'eſt vn euident teſmoignage
Pour monſtrer que i'aime bien fort.
Son amour ſi ferme & ſi ſaincte
Doit tenir voſtre eſprit contant.
Ie ne puis que ie n'aye crainte
De perdre ce que i'aime tant.
Auriez-vous beaucoup de triſteſſe
S'il venoit à changer de foy?

Tout autant que i'ay de lieſſe,
Sçachant bien qu'il n'aime que moy.
Quel eſt le mal qui vous offenſe,
Attendant ce departement?
Tel que d'vn qui a eu ſentence
Et attend la mort ſeulement.
Quoy? vous penſez doncques à l'heure
Qu'il s'en ira mourir d'ennuy?
Il ne ſe peut que ie ne meure,
Mon eſprit s'en va quant & luy.
Si tel accident vous arriue,
Voſtre amour ne durera pas.
La vraye amour eſt touſiours viue,
Et ne meurt point par le treſpas.

XVIII.

Deux que le trait d'Amour touche bien viuement
N'ont rien qu'vn ſeul penſer, qu'vn deſir, qu'vne flame,
Ce n'eſt dedans deux corps qu'vn eſprit & vne ame,
Et leur ſouuerain bien giſt en eux ſeulement:
Ils ont en meſme temps égal contentement, (me:
Meſme ennuy d'vn ſeul coup leurs poitrines enta-
Brefleur vie & leur mort pend d'vne ſeule trame,
Et comme vn ſimple corps ils n'ont qu'vn mouue-
Ceſt amour qui ſi rare en la terre ſe treuue, (ment.
Ne fait qu'ũ de nos cœurs: les effets en font preuue:
Nous n'auons qu'vn vouloir, qu'vn ardeur, qu'vn
Qui nous peut honorer d'aſſez digne louãge? (deſir.
L'eſprit qui ſe diuiſe & qui ſe plaiſt au change
N'eſt point touché d'amour, mais d'vn ſale plaiſir.

CHANSON.

QVE m'a ſerui de vous auoir ſeruie
Sept ans entiers à mon mal coniuré,
Le plus ſouuent de vos yeux ſeparé,
Non de vos yeux, ains de ma propre vie?
Que m'a ſerui d'auoir perdu mon ame,
Mes pleurs, mon temps, mon repos, ma raiſon,
Et que voſtre œil ait ſeché par ſa flame
Les belles fleurs de ma ieune ſaiſon?
Que m'a ſerui ceſte allegreſſe feinte
Qui ſeurement ma douleur receloit:
Et quand l'Amour plus ardant me bruſloit,
M'eſtre gardé de laſcher vne plainte?
Que m'a ſerui ceſte libre apparance
Dont i'abuſoy vos vallets curieux:
Et pour chaſſer toute leur defiance
Auoir donné tant de loix à mes yeux?
Que m'a ſerui la peine que i'ay priſe
A gouuerner vn mari mal plaiſant,
Et tant de iours auec luy m'amuſant
Perdre à l'ouir le peu de ma franchiſe?
Que m'ont ſerui ces meſpris ordinaires
Qui l'empeſchoyent de deuenir ialoux:
Ces libertez, & ces feintes coleres,
Dont quelquefois vous entriez en courroux?
Que m'ont ſerui tant d'errantes penſees,
Qui m'égaroyent loin des gens & du bruit?
Que m'ont ſerui ſous l'horreur de la nuict
Tant de ſanglots & de larmes verſees?
Helas de rien! Tout me porte nuiſance,
Et mes reſpects vous rendent ſans pitié:

Car vous croyez qu'en telle patience
I'ay peu de mal & fort peu d'amitié.
Si i'aimoy bien ie ne pourroy cognoiſtre
Tant de dangers que ie vais euitant.
» *Vn fort deſir tout conſeil va domtant:*
» *Auec l'Amour la Raiſon ne peut eſtre.*
De tels propos, tyrans de mon courage,
Vous me blaſmez au lieu de m'eſtimer.
Qui voit ſi clair & qui demeure ſage
(Ce dites-vous) ne ſçauroit bien aimer.
Ah! ie l'aduouë, & tiens pour veritable
Que loin d'Amour la ſageſſe s'enfuit:
I'en ſers de preuue, aimant ce qui me nuit,
Et banniſſant ce qui m'eſt proffitable.
Reſpondez moy, ma mortelle Deeſſe,
Vous qui m'auez en rocher tranſmué:
Eſt-ce monſtrer d'auoir quelque ſageſſe,
Que d'adorer vos yeux qui m'ont tué?
Quelle fureur peut eſtre tant extréme,
Qu'eſtre touſiours de ſoucis agité,
Pour l'appetit chaſſer la volonté,
Aimer vne autre, & ſe haïr ſoymeſme?
N'eſtre iamais vne heure en meſme ſorte,
Pallir, rougir, eſperer, & douter,
Aux ennemis laiſſer libre la porte,
Et pour les ſens la raiſon reietter?
Mais plus encor inſensé ie m'outrage:
Car en pouuant mon ardeur moderer
Par mes ſoupirs, ie ne veux ſoupirer,
Ny me douloir, pour bruſler dauantage.
C'eſt peu de cas qu'vn mal qui ſe peut dire,

Aupres du mal dans l'esprit retenu,
Quand en son dueil on est contraint de rire,
Le conseruant pour le rendre incognu.
Si toutesfois vous croyez le contraire,
Et que ie pense en faisant autrement,
Vous asseurer d'aimer plus ardamment:
Bien, ie suiuray la coustume ordinaire.
Mes passions ne seront plus contraintes,
En tous endroits nostre amour se sçaura:
L'air refrapé ne bruira que mes plaintes,
Et sur mon front ma douleur se lira.
Sans nul égard par tout ie vous veux suiure,
I'ay trop long temps languy loin de vos yeux:
N'esperent plus les propos enuieux
Me separer du bien qui me fait viure.
Aucun respect de mari ny de frere
Ne me pourra desormais abuser:
A tous propos, sans peur de leur desplaire,
Deuant leurs yeux ie viendray vous baiser.
Vallets fascheux, qui par vostre presence
De voir mon bien m'auez tant sceu garder,
Ne pensez plus me pouuoir retarder:
Bien peu me chaut qu'en ayez cognoissance.
Sur ses beautez i'auray tousiours la veuë,
Mes chauds soupirs plus ie ne retiendray:
Ie baiseray ce bel œil qui me tuë
Et de mon mal tout haut ie me plaindray.
M'aduienne apres ce qu'il faut que i'attende
De ces hazards, ie veux tout endurer:
Aumoins ma mort pourra vous asseurer
Que non la peur, mais l'amour me commande.

COMPLAINTE.

DEVIS *que i'eu bien le cœur de me ſeparer d'elle*
Voyant ſes deux beaux yeux ſi chaudemẽt pleurer,
Ie l'auray bien auſſi pour me deſeſperer
Et finir par ma mort mon angoiſſe immortelle.
Mourons donc, & monſtrons en ce dernier ouurage
Qu'il eſt touſiours en no⁹ d'eſchaper du malheur:
Si le coup de la mort me fait quelque douleur,
Celuy de mon depart m'en fit bien dauantage.
Mais quel fleuue de ſang peult lauer mon offenſe
Et l'erreur q̃e i'ay faicte en m'éloignãt de vous?
Il n'eſt point de treſpas qui ne me fuſt trop doux:
Il faut qu'vn plus grãd mal m'en face la vengẽce.
Entre cent mille horreurs ie veux trainer ma vie,
Troublé, deſeſperé, trauaillé ſans ceſſer,
Et le dur ſouuenir d'auoir peu vous laiſſer
Sera de mon eſprit l'eternelle furie.
I'auray pour me geſner touſiours en la memoire
Les biẽs que i'ay perdus, vos beautez, vos diſcours,
Tãt d'honneſtes faueurs, tãt de nuicts, tãt de iours
Qu'Amour ne m'eſpargnoit vn ſeul poinct de ſa gloire.
O deuoir rigoureux, grande eſt la tyrannie
Que ſi ſuperbement tu exerces en moy,
Puis que ces dous plaiſirs n'ont riẽ peu contre toy,
Et que pour t'obeir toute amour i'ay bannie!
Bannie: helas nenni! quant-&-moy ie la porte,
C'eſt le ſang & l'eſprit dont ie ſuis compoſé:
Et le cruel deuoir qui me rend maiſtriſé,

Au lieu de l'affoiblir la fait touſiours plus forte.
Il eſt vray qu'il a peu ceſte fois me contraindre,
Mais c'eſt ce qui l'augmente irritant ſon effort:
Amour n'eſt riẽ q̃ flãme, et la flãme ard plus fort
Quand par vne cloſture on la penſe reſtraindre.
I'accuſe mon deuoir d'vne erreur que i'ay faicte
Moy qui par trop d'eſgard me ſuis veu deceuoir.
Car falloit-il cognoiſtre en terre autre deuoir,
Qu'eſtre touſiours aupres de beauté ſi parfaite?
Mais qu'euſt on dit de moy? I'euſſe laiſſé mõ maiſtre,
Seruiteur infidelle, ingrat & malheureux:
Ah i'ay trop de raiſon pour vn homme amoureus,
Auec tant de reſpects Amour ne ſçauroit eſtre.
Ce Dieu ſur tous les Dieux n'auroit pas la maiſtriſe
Si touſiours par ſageſſe il ſe laiſſoit guider:
Pour ne cognoiſtre rien l'amant ſe doit bander,
Et faut que toutes loix pour ſa Dame il meſpriſe.
Ceux qui ne ſont touchez de l'amoureuſe flame,
Dõt le ſang eſt moins chaud, et le poil plus griſon,
Gardent ſeuls le deuoir, l'honneur & la raiſon,
Ie dois tout violer pour complaire à ma Dame.
Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame ſauuage,
Amour aſſez de fois l'a ſoubmis à ſa loy:
Quand il euſt ſceu mõ mal, prenant pitié de moy,
Il m'euſt bien diſpenſé d'vn ſi faſcheux voyage.
Auſſi bien ie le ſuy ſeparé de moymeſme,
Sãs cœur & ſans eſprit qu'en vos yeux i'ay laiſſé,
Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,
Animé ſeulement de ma douleur extréme.
Mais que le fier deſtin à ſon gré me promeine,
D'vn & d'autre coſté par les temps plus diuers,

Sous l'Ourſe, en la Scythie, entre cent mille hiuers
Touſiours de voſtre amour mon ame ſera pleine.
Mes yeux pourrõt biẽ voir mainte choſe admirable,
Autre ciel, autre terre, autre peuple indomté:
Mais ils ne verront point loin de voſtre beauté,
D'obiet qui les contente & leur ſoit agreable.

COMPLAINTE.

DE pleurs en pleurs, de complainte en complainte
Ie paſſe, helas! mes languiſſantes nuicts,
Sans m'alleger d'vn ſeul de ces ennuis,
Dont loin de vous ma vie eſt ſi contrainte:
Douce Maiſtreſſe, ardeur de mon courage,
Mon cher deſir, ma peine & mon tourment,
Que mon deſtin, las! trop ſoudainement
Par voſtre abſence a changé de viſage.
O temps heureux, quand le Ciel fauorable
Me faiſoit voir vos diuines beautez!
O doux propos, ô biens ſi peu gouſtez,
Vn ſi grand heur n'a guere eſté durable!
Comme la roſe à l'eſpine eſt prochaine,
» *Comme le iour par la nuict eſt raui,*
» *Comme l'eſpoir de la peur eſt ſuyui,*
» *L'humain repos eſt voiſin de la peine.*
Le Dieu volant, qui pour moy n'a point d'ailes,
Tant de faueurs m'auoit fait receuoir,
Non pour mon bien, mais pour me faire voir
Qu'il garde aus grãds les douleurs plus cruelles.
Que i'auois d'heur viuant en ſa preſence!
Que i'ay d'ennuy m'en trouuant égaré!

Lequel des deux eſt plus demeſuré,
Le bien de voir, ou le mal de l'abſence?
Ie n'enſçay rien : le dueil qui me commande
De iugement trop fort me va priuant:
Mais ieſçay bien, & ſens en l'eſprouuant,
Qu'il ne peut eſtre vne angoiſſe plus grande.
Helas pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finiſt-il comme a faict mon plaiſir?
Que ne s'eſteint mon violant deſir,
Lors que l'eſpoir de tout poinct m'abandonne?
Ie m'esbahi qu'eſtant loin de Marie,
Mon feu cruel ne ceſſe aucunement:
Si toute flamme a beſoin d'aliment,
Et ſi la mienne en ſes yeux fut nourrie.
Ie m'esbahi comme ie puis tant viure
Sans mon eſprit dont ie ſuis ſeparé:
Ie m'esbahi comme i'ay tant duré
En ces tourmens qu'vne abſence me liure.
Ie n'ay penſer qui n'outrage mon ame,
Ie ne voy rien qui ne ſoit deſplaiſant,
Le bien perdu me va tyranniſant,
Le ſouuenir de cent pointes m'entame.
Fier Souuenir, importune Memoire,
Pour mon repos vueillez vn peu ceſſer,
Ne faictes plus paſſer & repaſſer
Par mon eſprit les beaux iours de ſa gloire.
O douces nuicts, ô gracieuſes veilles
De cent plaiſirs ma vie entretenant!
O iours ſi cours, lás ſi longs maintenant!
O chauds regards! ô beautez nompareilles!
Si pour iamais vne terre incogneuë

Me doit cacher ſes threſors precieux,
De grace, Amour, aueugle moy les yeux,
Pour autre obiet ie n'aime pas ma veuë.
Ah pauure moy ! pendant que ie ſoupire,
Toute eſperance en mes larmes noyant,
Quelqu'vn, peut eſtre, à ſon gré la voyant,
Feint l'amoureux, & plaint vn faux martyre.
Quiconque ſois, mets fin à ta pourſuitte,
Et recognois que c'eſt trop preſumer:
Il n'appartient qu'à moy ſeul de l'aimer,
Toute autre amour pour elle eſt trop petite.
Et vous Deeſſe, heureux feu de ma vie,
S'il eſt ainſi que voſtre grand' beauté
N'ait rien d'égal que ma fidelité,
Ne permetez d'vne autre eſtre ſeruie.

STANSES DV MARIAGE.

I.

DE toutes les fureurs dont nous ſommes preſſez,
De tout ce que les cieux ardemment courroucez
Peuuent darder ſur nous de tonnerre & d'orage,
D'angoiſſeuſes langueurs, de meurtre enſanglanté,
De ſoucis, de trauaux, de faim, de pauureté,
Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage.

II.

Dure & ſauuage loy nos plaiſirs meurtriſſant,

Qui, fertile, a produit vn Hydre renaissant
De mespris, de chagrin, de rancune & d'enuie:
Du repos des humains l'inhumaine poison,
Des corps & des esprits la cruelle prison,
La source des malheurs, le fiel de nostre vie.

III.

On dit que Iupiter ayant pour son peché
Sur le dos d'vn rocher Promethee attaché,
Qui seruoit de pasture à l'Aigle insatiable,
Ne se contenta pas de tant de cruauté:
Mais voulut, pour monstrer qu'il estoit dépité,
Rendre le genre humain de tout poinct miserable.

IIII.

Il enuoya la Femme aux mortels ici bas,
Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,
Et portant en la main vne bouëtte feconde
Des semences du mal, les Procés, le Discord,
Le Souci, la Douleur, la Vieillesse, & la Mort:
Bref, pour douaire elle auoit tout le malheur du mõ-
(de.

V.

Venus dessus son front mille beautez sema,
Pithon d'autant d'attraits sa parolle anima,
Vulcan forgea son cœur, Mars luy donna l'audace:
Bref, le Ciel rigoureux si bien la déguisa,
Que l'homme espris de flamme aussi tost l'espousa,
Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

VI.

De là le Mariage eut son commencement,
Tyran iniurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme son aduersaire,
Plaisant à l'abordee, à l'œil doux & riant:

Mais qui ſous beau ſemblant, traiſtre, nous va liant
D'vn lien que la Mort ſeulement peut defaire.

VII.

Il tient deſſous ſes pieds le Repos abbatu,
De cordage & de fers ſon corps eſt reueſtu:
Le Soing eſt à coſté, le Trauail le regarde,
La Peur, la Ialouſie, & le mal incognu,
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu:
Puis vient le Repentir chef de l'arriere-garde.

VIII.

Le Dueil, & les Courroux apres le vont ſuiuant:
Amour fuit, le voyant, leger comme le vent,
Bien que le nom d'Amour maſque ſa tyrannie.
Car ce puiſſãt vainqueur & des Dieux & des Rois,
(Magiſtrat ſouuerain) n'eſt point ſuget aux loix,
Et de toute ſa Court la contrainte eſt bannie.

IX.

Helas! grand Iupiter, ſi l'homme auoit erré
Tu le deuois punir d'vn mal plus moderé,
Et pluſtoſt l'aſſommer d'vn eſclat de tonnerre
Que le faire languir durement enchaiſné,
Hoſte de mille ennuis, au dueil abandonné,
Trauaillant ſon eſprit d'vne immortelle guerre.

X.

On parle des Enfers où les maux ſont punis,
Vn cruel magazin de tourmens infinis,
Du Chien touſiours beãt, des Sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Titye & des autres eſprits:
Mais ie ne puis penſer que ce ſoit rien au pris,
Ne qu'il y ait Enfer ſi grand que Mariage.

XI.

Languir toute ſa vie en obſcure priſon,
Porter mille trauaux, nourrir en ſa maiſon
Vne femme bien laide, & coucher aupres d'elle:
En auoir vne belle, & en eſtre ialoux,
Craindre tout, l'eſpier, ſe geſner de courroux,
Y a-til quelque peine en Enfer plus cruelle?

XII.

Ie tay tant de regrets, de ſoucis, & d'ennuis,
Tant de iours ennuyeux, tant de faſcheuſes nuicts,
Tant de rapports ſemez, tant de plaintes ameres:
Qui les penſes nombrer aura pluſtoſt compté
Les fleuretes de May, les moiſſons de l'Eſté,
Et des plaines du Ciel les flambeaux ordinaires.

XIII.

Hé dõc parmi ces maux que n'auõs-nous des yeux,
Pour cognoiſtre en autruy la vengence des Dieux,
Euitant ſagement noſtre perte aſſeuree?
Mais au fort du peril nous nous allons ruer,
Nous forgeons (malheureux!) le fer pour nous tuer,
Et beuuons la poiſon par nos mains preparee.

XIIII.

Si d'vn ſommeil de fer nos yeux n'eſtoyent preſſez,
La nopce ſeulement nous apprendroit aſſez
Quel heur & quel repos ſon lien nous appreſte:
Le ſon des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accouſtumez
N'eſt-ce vn preſage ſeur de prochaine tempeſte?

XV.

Eſcoutez ma parolle, ô Mortels eſgarez,
Qui dans la ſeruitude aueuglement courez,

Et voyez quelle femme aumoins vous deuez prẽdre:
Si vous l'eſpouſez riche, il ſe faut preparer
De ſeruir, de ſouffrir, de n'oſer murmurer,
Aueugle en tous ſes faits, & ſourd pour ne l'entẽdre.

XVI.

Dedaigneuſe & ſuperbe elle croit tout ſçauoir,
Son mari n'eſt qu'vn ſot, trop heureux de l'auoir:
En ce qu'il entreprend elle eſt touſiours contraire,
Ses propos ſont cuiſans, hautains & rigoureux:
Le forçat miſerable eſt beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'vn outrageux Corſaire.

XVII.

Si vous la prenez pauure, auec la pauureté
Vous eſpouſez auſſi mainte incommodité:
La charge des enfans, la peine, & l'infortune,
Le meſpris d'vn chacun vous fait baiſſer les yeux,
Le ſoing rend vos eſprits chagrins & ſoucieux.
» Auec la pauureté toute choſe importune.

XVIII.

Si vous l'eſpouſez belle, aſſeurez-vous auſſi
De n'eſtre iamais franc de crainte & de ſouci:
L'œil de voſtre voiſin comme vous la regarde,
Vn chacun la deſire: & vouloir l'empeſcher,
C'eſt égaller Siſyphe & monter ſon rocher.
» Vne beauté parfaicte eſt de mauuaiſe garde.

XIX.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié:
L'eſprit tenant du corps eſt plein de mauuaiſtié.
Vous aurez la maiſon pour priſon tenebreuſe,
Le Soleil deſormais à vos yeux ne luira:
Bref, on peut bien penſer s'elle vous deſplaira,

Puis qu'vne femme belle en trois iours eſt faſcheuſe.

XX.

Celuy n'auoit iamais les Nopces eſprouué,
Qui dit qu'aucun ſecours cõtre Amour n'eſt trouué,
Depuis qu'en nos eſprits il a faict ſa racine.
Car quand quelque beauté viẽt nos cœurs embraſer,
La voulons-nous hair? Il la faut eſpouſer:
Qui veut guarir d'Amour c'en eſt la medecine.

XXI.

Mille fois Iupiter d'Amour tout eſgaré,
Pour les yeux de ſa ſœur a plaint & ſoupiré:
Toutesfois il la hait dés qu'il l'a eſpouſee,
Et luy deſplaiſt ſi fort, que pour s'en eſtranger
En beſte & en oiſeau ne feint de ſe changer,
Ne trouuant rien faſcheux pour la rendre abuſee.

XXII.

C'eſt vn eſtrange cas, que le palais des Dieux
Ne s'eſt peu garantir des debats furieux
Naiſſans du Mariage, autheur de toutes plaintes:
Et que ce Iupiter que tout l'vniuers craint,
Aguetté de Iunon, cent fois s'eſt veu contraint
De couurir ſa grandeur ſous mille eſtranges feintes.

XXIII.

La Nopce eſt vn fardeau ſi faſcheux à porter,
Qu'elle fait à vn Dieu ſon empire quitter:
Elle luy rend le ciel vn enfer de triſteſſe,
Et treuue en ſes liens tant d'infelicité,
Qu'il aime mieux ſeruir en terre vne beauté,
Que iouir dans le ciel d'vne eſpouſe Deeſſe.

XXIIII.

A l'exemple de luy qui doit eſtre ſuyui,

Tout homme qui ſe trouue en ſes laqs aſſerui,
Doit par mille plaiſirs alleger ſon martyre,
Aimer en tous endroits ſans eſclauer ſon cœur,
Et chaſſer loin de luy toute ialouſe peur:
Plus vn homme eſt ialoux, plus ſa femme on deſire.

XXV.

O ſupplice infernal en la terre tranſmis
Pour geſner les humains, geſne mes ennemis,
Qu'ils ſoyẽt chargez de fers, de tourmẽs et de flãme:
Mais fuy de ma maiſon, n'aproche point de moy,
Ie hay plus que la mort ta rigoureuſe loy,
Aimant mieux eſpouſer vn tombeau qu'vne femme.

STANSES.

CESSE, Amour, tes rigueurs, mets fin à ta pourſuite,
Voy que deuant ton vol ie retarde ma fuite,
Et retourne au chemin que i'auoy delaiſſé:
Comme vn ſerf fugitif, l'œil en bas ie m'accuſe,
Ie me mets à tes piés, les fers ie ne refuſe.
» Vn Dieu doit pardonner quand il eſt offensé.
I'auoüe auoir failli: la faute eſt excuſable,
Qu'vn Roy tel que ie ſuis, courageux, redoutable,
Qui ſçait bien commander à vn peuple indomté:
Mais qui ne ſçait que c'eſt de ſeruice & de crainte,
N'ait peu du premier coup fleſchir ſous la contrainte,
Et ſe ſoit eſſayé de viure en liberté.
Moy que les cieux amis en ieuneſſe on fait eſtre
De tant de nations le Monarque & le maiſtre,
Se faut-il eſtonner ſi m'eſtant veu domter,

Et ma libre vertu prisonniere estre mise,
Ie me sois efforcé de la mettre en franchise!
» *Tousiours le changement est fascheux à porter.*
Ie confesse auoir faict d'vn rebelle courage,
Tout ce que peut vn prince ennemi du seruage:
Le repos ocieux en trauail i'ay mué,
I'ay comblé mon esprit de soucis & d'affaires,
Et forcé pour vn temps mes regards volontaires,
Les priuant à regret des yeux qui m'ont tué.
I'ay mille iours entiers, au chaud, à la gelee,
Erré la trompe au col par mont & par valee,
Ardant, impatient, crié, couru, brossé,
Mais en courant le Cerf emplumé de viteſſe,
Tandis moy pauure serf d'vne belle maistresse,
I'estoy d'Amour cruel plus rudement chassé.
Ce n'est pas sans raison qu'on te donne des ailes,
Vn carquois plein de traits, & des flammes cruelles,
Enfant victorieux, ie l'essaye au besoing:
Tu sçais lors que ie veux de toy libre me rendre,
Comme vn oyseau de proye en volant me reprendre:
Tu as les feux de pres, & les fleches de loing.
Tout ce que i'ay tenté pour le bien de mon ame,
N'a serui que de gomme & de soulphre à ma flame,
Ie me suis faict nuisance en me pensant aider.
» *Sus donc rentrons au ioug. C'est estre temeraire*
» *De vouloir resister quand on ne le peut faire.*
» *L'homme sage obeït ne pouuant commander.*
Mais ie suis tout confus quand il faut que ie pense
De quels yeux, de quel front, & de quelle asseurance
Ie me presenteray pour demander merci.
Las! que pourray-ie dire en voyant ma Deesse?

I'abaisseray la veuë & pleureray sans cesse.
Les pleurs pourroyent cauer vn rocher endurci.
La royauté me nuist & me rend miserable:
Iamais à la grandeur Amour n'est fauorable.
Si ie n'estoy point Roy ie seroy plus contant,
Ie la verroy sans cesse, & par ma contenance,
Mes pleurs & mes soupirs elle auroit cognoissance
Que ie sens bien ma faute & qu'en suis repentant.
Digne obiet de mes yeus qui m'auez peu cõtraïdre
Par tãt d'heureus efforts, vostre hõneur seroit moindre
Si i'auois obey dés le commencement:
Deux fois vous m'auez mis en l'amoureux cordage,
Deux fois ie suis à vous: c'est l'estre dauantage,
Que si vous m'auiez pris vne fois seulement.
Il est bien mal-aisé qu'vne amour vehemente
Soit tousiours en bonasse & iamais en tourmente:
Venus mere d'Amour est fille de la mer.
Comme on voit la marine & calme & courroucee,
L'amant est agité de diuerse pensee:
» Qui dure en vn estat ne se peut dire aimer.
Estre chaud & glacé, s'asseurer en sa crainte,
Courir mille douleurs d'vne allegresse feinte,
Renoüer son lien apres l'auoir deffaict,
Mõstrer de n'aimer point lors qu'õ est tout en flame,
Vouloir en mesme temps bien & mal à sa Dame,
Ce sont les signes vrais d'vn amoureux parfaict.
De ces diuersitez l'Amour est agitee,
Et par le desplaisir sa ioye est augmentee,
S'enrichist de sa perte, & renaist en mourant:
Les ennuis, les rigueurs, & toute autre amertume
D'absence & de courroux font que son feu s'allume,

DC DC

Qui foible s'eſteindroit en repos demeurant.
Expert i'en puis parler, mon ardeur retenuë
Au lieu de s'amortir plus chaude eſt deuenuë
Et de ma reſiſtance a pris accroiſſement.
Comme on voit vn ruiſſeau de paiſible nature
S'accroiſtre & faire bruit trouuant vne cloſture
Et n'eſtant empeſché, couler tout doucement.
O ma ſeule Deeſſe, ô belle Calliree,
Comme dans voſtre temple en mon cœur adoree,
Helas ! i'ay trop ſouffert eſloigné de vos yeux,
Voyez ma repentance & m'oſtez hors de peine.
»*Faillir aucunesfois eſt vne choſe humaine,*
»*Pardonner & ſauuer c'eſt l'office des Dieux.*

COMPLAINTE.

CHERCHEZ, mes triſtes Yeux, cherchez de tous coſtez,
Vous ne trouuerez point ce que vous ſouhaitez,
Vous ne verrez plus rien qui vous ſoit agreable:
Et vous riches threſors du Printemps deſirable,
O Prez teſmoings ſecrets de mon contentement,
Où pleine de deſir i'attendoy mon amant,
Accuſant quelquefois ſa trop longue demeure,
Las ! portez le regret de ſon eſloignement,
Et plaignez de pitié la douleur que i'endure.
Ce fut icy qu'il me diſt ſa penſee,
Dont ie feigny me ſentir offenſee,
L'appellant temeraire:
Mais ma feinte colere
Voyant ſes pleurs, fut bien ſoudain paſſee.

Dedans ceſte prairie.
O douce tromperie,
Qui mes eſprits heureuſement enchante! (dre.
Mais preſque auſſi ſoudain mõ mal me viẽt reprẽ-
Helas douce riuiere où eſt mon cher Philandre?

Bien ſouuent ie l'appelle en criant dans ces bois,
Mais rien ſinon Echo ne reſpond à ma voix,
Dont ie meurs de deſpit s'il aduient qne ie penſe
Qu'il ne me reſpond point faute de ſouuenance,
Ou q̃ quelque autre amour sõ cœur a fait chãger:
Lors pleine de fureur me penſant bien vanger,
Ie l'appelle infidelle, inconſtant & pariure,
Et dis en ſanglotant! Helas cruel Berger,
Regarde à tout le moins la douleur que i'endure!
Mais tout ſoudain ma triſte fantaiſie
Auec raiſon pert ceſte ialouſie.
Car ſa foy trop louable
Eſt conſtante & durable,
Et d'autre ardeur ſon ame n'eſt ſaiſie.
Car ſon cœur eſt à moy, nulle n'y peut pretendre,
Helas douce riuiere où eſt mon cher Philandre?

Quand ie ſuis en ces lieux ie n'y fay que penſer,
Qu'eſgarer mon eſprit, ſonger & rauaſſer,
Demeurer ſans mouuoir cõme vne ſouche morte.
Les Paſteurs de ces champs me voyant de la ſorte
Chacun à qui mieux mieux võt criãt apres moy:
Voy tes troupeaux, Bergere, eſperdux comme toy,
Demeurans ſans repaiſtre & fuyans la verdure.
Las! tout cela ne fait qu'augmenter mon eſmoy,

Et touſiours redoubler la douleur que i'endure.
Voyla comment, ô ma ſeule penſee,
Loing de tes yeux mon ame eſt oppreſſee,
Ie languy ſolitaire,
Rien ne me ſçauroit plaire,
Trop eſt en moy la triſteſſe amaſſee, (ſcendre.
Qui fait de mes deux yeus deus grãds fleuues de-
Helas douce riuiere où eſt mon cher Philandre?

DIALOGVE.

Φ.

DONQVES ces yeux bien aimez
A la fin ſe ſont armez
De feux, d'eſclairs, & d'orage?
Donc pour ne voir le tourment
Qui me preſſe iniuſtement
Vous deſtournez le viſage?
Dieus q̃ la femme eſt prõpte à chãger de courage!

L. *Donc pour loyer d'amitié,*
O cœur plein de mauuaiſtié,
Tu te plais quand tu m'abuſes?
Et courant ta faulſeté
Tu penſes que ma bonté
Touſiours ſe paye d'excuſes?
Mais pour te croire plus ie cognoy trop tes ruſes.

Φ. *Helas où prenez-vous ce courroux vehement*
Contre vn qui ne veut riẽ que vous rendre ſeruie?

L. *Mais toymeſme où prẽs-tu ce nouueau chãgemẽt,*
S'il eſt vray que ie t'aime & que tu ſois ma vie?

Φ. *A bon droit les ſiecles vieux*
Nous ont peint Amour ſans yeux,

Monſtrans

Monſtrans, comme il ſe doit croire:
Trop d'ardeur le plus ſouuent
Nos ſentimens deceuant
En rapporte la victoire,
Et fait iuger le blanc eſtre vne couleur noire.
L. *L'ardeur ne m'aueugle en rien,*
Ce qui eſt ie le voy bien,
Ie trouue chaude la flame,
Le iour me ſemble luiſant,
Et ne fauls point en diſant
Qu'Amour ne loge en ton ame,
Ou s'il te va bruſlant c'eſt pour vne autre Dame.
Φ. *Peuſſé-ie à deſcouuert mõ cœur vous faire voir,*
Voſtre image ſans plus s'y trouueroit emprainte.
L. *Mais peuſſé-ie auſſi toſt guariſon receuoir*
Au mal que tu me fais, comme ie ſçay ta feinte.
Φ. *Quelle preuue ou quelle foy*
Vous puis-ie donner de moy
Qui ces creances efface?
L. *Rien ne ſçauroit m'aſſeurer.*
Car quelle foy peut iurer
Vn cœur ſi plein de fallace,
En qui iamais l'Amour ny la Foy n'eurent place?
Φ. *La Mort que ie ſens venir*
Pour mes angoiſſes finir,
Vous monſtrera le contraire.
L. *Ah trompeur tu vas penſant*
Que ce propos ſoit puiſſant
Pour adoucir ma colere:
Ie cognoy ta feintiſe & ta ruſe ordinaire.
Φ. *Puiſſé-ie donc mourir ſi i'aime autre que vous.*

L. *Les fermẽs amoureux ne font moindre l'offense.*
Φ. *Qui peut donc appaiſer voſtre iniuſte courrous?*
L. *Le deſir eſperé d'vne prompte vengence.*
Φ. *Moderez ceſte fureur:*
Il n'y a ſi grande erreur
Qu'vne forte amour n'oublie.
L. *Mais il n'eſt amour ſi fort*
Quand ſouuent on luy fait tort,
Qui ne ſe change en furie.
Grand amour en grand'haine eſt ſouuẽt cõuertie.
Φ. *Les courroux des vrais amans*
Font par leurs embrazemens
Que l'amour plus fort s'enflame.
L. *Helas ie l'eſpreuue aſſez.*
Car tant d'outrages paſſez,
Au lieu d'eſteindre ma flame,
La font plus violente & plus viue en mon ame.
Φ. *Quelle preuue, ô mõ biẽ, m'en peut rẽdre aſſeuré?*
Cõment croiray-ie helas! que voſtre ire eſt paſſee?
L. *Vous redonnant mon cœur que i'auois retiré,*
Et n'aimant rien que vous qui m'auiez delaiſſee.

STANSES.

AH Dieu! faut-il partir? eſt-ce donc l'ordonnance
Du Ciel trop rigoureux, maiſtre de ma puiſſance,
Que ie doiue eſprouuer vn ſi cruel malheur?
Comment pourray-ie viure eſloigné de mon ame?
Non nõ ſi ie ne meurs en vous laiſſant ma Dame,
Iamais fidelle amant ne mourut de douleur.

Ie mourray, i'en ſuis ſeur : & mon ame égaree
Par ce cruel depart de ſon corps ſeparee,
Me laiſſera tout froid, palle & ſans mouuement:
Et ſi ie dure apres, ce ne ſera pas vie,
Pluſtoſt Amour au lieu de mon ame rauie
Animera mon corps de ſon feu vehement.
Abuſé que ie ſuis ! mais que penſé-ie faire?
Ie pars pour captiuer vne ville aduerſaire,
Moy qu'Amour tiẽt au ioug sãs relaſche arreſté.
Si ie ſuis priſonnier doy-ie eſperer la prendre?
Ie vay pour aſſaillir, & ne me puis defendre
Seulement d'vn enfant dont ie ſuis ſurmonté.
Que me ſert le renom d'auoir dés mon enfance
Acquis par mes trauaux le repos de la France,
Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour ſon bien à mon mal ie conſente,
Et que de vos beaux yeus ſi ſouuent ie m'abſente?
Repos de mõ païs tu m'es trop cher vendu! (ſtre
I'aimerois beaucoup mieux q̃ le Ciel m'euſt fait nai-
Sans nom, & sãs hõneur, pourueu q̃ ie peuſſe eſtre
Touſiours aupres de vous doucemẽt langoureux,
Baiſer vos blonds cheueux, & voſtre beau viſage,
Et n'auoir autre loy que voſtre doux langage:
I'aurois aſſez d honneur ſi i'eſtois tant heureux.
Que le monde eſtonné vante ma renommee,
Qu'elle ſoit par le Ciel comme vn aſtre allumee,
Que ſur mon ieune front cẽt lauriers ſoiẽt plantez,
Que i'eſleue vn trophee à iamais perdurable. (ble.
»*L'hõneur eſt moins q̃ rien quãd l'hõme eſt miſera-*
»*Mon heur & mõ hõneur giſt tout en vos beautez.*
Ceux des ſiecles paſſez amoureux de la gloire,

Auec arcs triomphaus consacroyent leur victoire,
Ou la faisoyent durer par les doctes escrits:
Et moy vaincu de vous, rien plus ie ne demande,
Sinon qu'à vostre honneur ma defaicte s'entende,
Et qu'on sçache comment de vos yeux ie fu pris.
O beaux Yeux mes vainqueurs, dous flambeaux de ma vie,
Vostre belle clairté s'en va m'estre rauie!
Ie vous laisse, ô beaus Yeus, cõtraint de m'auãcer,
Mais ie suis transporté de ma fureur extréme:
Ie ne vous laisse point, ie me laisse moymesme,
Laissant l'ame & le cœur n'est-ce pas me laisser?
Ie n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,
Pleine de passions & d'angoisse cruelle,
Que ie n'espere pas supporter longuement:
Mais quãd mõ corps mourra, ma foy restera viue.
Car l'esprit par la mort de l'Amour ne se priue:
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

ADIEV A LA POLOGNE.

ADieu Pologne, adieu plaines desertes,
Tousiours de neige ou de glace couuertes,
Adieu païs d'vn eternel adieu,
Ton air, tes mœurs m'ont si fort sceu desplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si iamais plus ie retourne en ce lieu.
Adieu maisons d'admirable structure,
Poisles adieu qui dans vostre closture
Mille animaux pesle-mesle entassez,
Filles, garçons, veaux & bœufs tout ensemble:
Vn tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siecles passez.

Quoy qu'on me diſt de vos mœurs inciuilles,
De vos habits, de vos meſchantes villes,
De vos eſprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, ie n'en voulois rien croire,
Ny ne penſois que vous peuſſiez tant boire:
L'euſſé-ie creu ſans y auoir eſté.
Barbare peuple, arrogant & volage,
Vanteur, cauſeur, n'ayant rien que langage:
Qui iour & nuict dans vn poiſle enfermé
Pour tout plaiſir ſe iouë auec vn verre,
Ronfle à la table, ou s'endort ſur la terre,
Puis comme vn Mars veult eſtre renommé.
Ce ne ſont pas vos grand's lances creuſees,
Vos peaux de loup, vos armes déguiſees
Où maint plumage, & maint aile s'eſtend,
Vos bras charnus, ny vos traits redoutables,
Lourds Polonnois, qui vous font indontables,
La pauureté ſeulement vous defend.
Si voſtre terre eſtoit mieux cultiuee,
Que l'air fuſt doux, qu'elle fuſt abreuuee
De clairs ruiſſeaux, riche en bonnes citez,
En marchandiſe, en profondes riuieres,
Qu'elle euſt des vins, des ports, & des minieres,
Vous ne ſeriez ſi long temps indomtez.
Les Othomans, dont l'ame eſt ſi hardie,
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,
Que vos deſers preſque touſiours glacez:
Et l'Alemand qui les guerres demande,
Vous dédaignant court la terre Flamande,
Où ſes labeurs ſont mieux recompenſez.
Neuf mois entiers pour complaire à mon maiſtre,

Le grand HENRY, *que le Ciel a faict naiſtre*
Comme vn bel aſtre aux humains flamboyant,
Pour ce deſert i'ay la France laiſſee,
Y conſumant ma pauure ame bleſſee
Sans nul confort ſinon qu'en le voyant.
Face le Ciel que ce valeureux Prince
Soit bien toſt Roy de quelque autre prouince,
Riche de gens, de citez, & d'auoir:
Que quelque iour à l'Empire il paruienne,
Et que iamais ici ie ne reuienne,
Bien que mon cœur ſoit bruſlant de le voir.

VILLANELLE.

ROZETTE *pour vn peu d'abſence*
Voſtre cœur vous auez changé,
Et moy ſçachant ceſte inconſtance
Le mien autre part i'ay rangé.
Iamais plus beauté ſi legere
Sur moy tant de pouuoir n'aura:
Nous verrons, vollage Bergere,
Qui premier s'en repentira.
Tandis qu'en pleurs ie me conſume
Maudiſſant ceſt eſloignement,
Vous qui n'aimez que par couſtume,
Careſſiez vn nouuel amant:
Iamais legere giroüette
Au vent ſi toſt ne ſe vira.
Nous verrons, Bergere Rozette,
Qui premier s'en repentira.
Où ſont tant de promeſſes ſainctes,
Tant de pleurs verſez en partant?

Eſt-il vray que ces triſtes plaintes
Sortiſſent d'vn cœur inconſtant?
Dieux que vous eſtes menſongere!
Maudit ſoit qui plus vous croira.
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.
Celuy qui a gaigné ma place
Ne vous peut aimer tant que moy:
Et celle que i'aime vous paſſe
De beauté, d'amour & de foy.
Gardez bien voſtre amitié neuue,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'eſpreuue
Qui premier s'en repentira.

A ma Damoiſelle de CHASTEAVNEVF.

IE ne veux deſormais m'enquerir dauantage
Que tu peux auoir faict, larron malicieux,
De tant de ieunes cœurs qu'as pris en tãt de lieux,
Laiſſant meſmes au Ciel marque de ton outrage.
Tu nous les rauiſſois pour baſtir ceſt ouurage,
Ce royal CHASTEAVNEVF, ton palais glorieux,
Où tu vas repoſer las d'outrager les Dieux,
Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.
Deuant ce CHASTEAVNEVF pour embellir le front,
Tu pẽs les plꝰ beaus cœurs, cõme les Chaſſeurs ſont
Des grãds cerfs & ſangliers qu'à force ils peuuẽt prendre.
Le mien s'y fuſt peu voir au plus haut lieu planté:
Mais pource que ſans crainte il t'auoit reſiſté,
O cruel, par deſpit tu l'as reduit en cendre.

Sur son portraict à I. De-covr, Peintre du Roy.

TV t'abuses, De-covr, pensant representer
Du Chasteavneuf d'amour la Deesse immortelle,
Le Ciel peintre sçauant l'a pourtraite si belle,
Que son diuin tableau ne se peut imiter.
Comment sans t'esblouir pourras-tu supporter
De ses yeux flamboyans la planette iumelle?
Quelle couleur peindra sa couleur naturelle,
Et les graces qu'on voit sur son front volleter?
Quel or égalera l'or de sa blonde tresse?
Quels traits imiteront ceste douce rudesse,
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?
Laisse au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire,
Qui d'vn traict pour pinceau la sçaura mieux pourtraire,
Nõ dessus de la toile, ains dans le cœur des Dieux.

Pour vn Miroir.

CE miroir bien-heureux, à qui ie porte enuie
Pour le biẽ d'estre à vous qui luy doit aduenir,
Vous fera s'il vous plaist quelquefois souuenir
D'vne à qui vostre amour sert d'esprit & de vie.
Et croyez que le temps, la fortune & l'enuie,
Ou quelque autre accident qui me puisse aduenir,
Mon cœur de vostre cœur ne sçauroit desunir,
Vos celestes vertus m'ont trop bien asseruie.
Voyant en ce miroir vos yeux que i'aime tant,

Penſez comme du ciel ie m'iray lamentant
Loing de ces chauds regards et de ce beau viſage.
Mais à tort toutefois ie me plaindroy des cieux:
Car bien que mon deſtin m'eſgare en diuers lieux,
Tout par tout dans le cœur ie porte voſtre image.

Sur la Bergerie de REMY BELLEAV.

QVand ie ly, tout rauy, ce diſcours qui ſoupire
Les ardeurs des Bergers, ie t'apelle menteur,
(Pardõne moy) BELLEAV, dot'en dire l'autheur:
Car vn homme mortel ne ſçauroit ſi bien dire.
Amour qui tient les Dieux au ioug de ſon empire,
A de rechef contraint Phebus d'eſtre paſteur,
Qui pour charmer ſa peine, & l'œil ſon enchãteur,
Doit auoir faict ces vers, teſmoins de ſon martyre.
O Phebus, ô grand Dieu des Poetes inuoqué,
Parmi nos champs François ſi tu as remarqué
Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut contraindre,
Change cil d'Hippolyte, & le rens enflamé:
Ou bien s'il faut que i'aime & ne ſois point aimé,
Fay qu'ẽ ſi beaus regrets mõ mal ie puiſſe plaïdre.

Pour mettre deuant vn Petrarque.

LE labeur glorieux d'vn eſprit admirable
Triomphe heureuſement de la poſterité,
Comme ce Florentin qui a ſi bien chanté
Que les ſiecles d'apres n'ont trouué ſon ſemblable.
La beauté n'eſt ainſi: car elle eſt periſſable.

Mais Laure auec ſes vers vn trophee a planté,
Qui fait que lon reuere à iamais ſa beauté.
Et qui rend ſon laurier verdiſſant & durable.
Celle qui dans ſes yeux tient mon contentement,
La paſſant en beauté luy cede ſeulement (telle:
En ce qu'vn moindre eſprit la veut rendre immor-
Mais i'ay plus d'amitié s'il fut mieux eſcriuant.
Car ſa Laure mourut, & il reſta viuant:
Si ma Dame mouroit, ie mourrois auec elle.

Pour vne Faueur ſemee de diuerſes branches.

LE Ciel qui mieux que moy vous peut fauoriſer,
Soit à voſtre grandeur pour iamais fauorable,
Couronnant vos vertus d'vn renom ſi durable
Que la force du temps ne le puiſſe briſer.
Deſia vos faicts guerriers par tout vous font priſer,
Plantãt ſur voſtre frõt maint trophee honorable,
Puis ceſte grand'douceur, & ce cœur immuable
Maugré les ans vainqueurs vous peut eterniſer.
Il reſtoit que l'Amour vous miſt ſous ſon empire,
Cõme il fait tous les Dieux, à fin qu'õ vous peuſt (dire
Pacifique, immuable, amoureus et guerrier:
Et qu'vne qui vous eſt ſainctement aſſeruie
Vous offriſt à bon droit en vous offrant ſa vie,
L'oliuier, le palmier, le meurte, & le laurier.

A ma Damoiſelle DE SVRGERES.

COmme on voit au Printẽps le boutõ rougiſſant
Amoureux du Soleil, languir en ſon abſence:
Puis, en le reuoyant, changer de contenance,
D'odeurs & de beautez le Ciel reſiouiſſant.

Tout ainſi mon eſprit triſtement languiſſant,
Durant l'obſcure nuict des miſeres de France,
Voyant de vos beautez l'agreable preſence
S'égraye & veut encor ſe monſtrer floriſſant.
Or ſi la ſaincte ardeur qui vient de vous l'enflame,
Ie vous nomme à bon droit le Soleil de mon ame,
M'efforçant de monſtrer ſa diuine clairté:
Que ſi ſelon mon cœur i'y pouuoy ſatis-faire,
Le vice deuiendroit de ſoymeſme aduerſaire,
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

COmme quand il aduient que l'humaine penſee,
Compagne d'vn deſir vainement curieux,
Entreprend de voler iuſqu'au plus haut des cieux:
Pour voir des Deïtez la grand' troupe amaſſee:
Alors qu'elle preſume eſtre bien auancee,
C'eſt lors qu'elle cognoiſt ſon vol audacieux:
Car touſiours le chemin s'eſloigne de ſes yeux,
Et ne voit point de fin à l'œuure encommencee.
Tout ainſi qui voudra, plein de temerité,
S'eſſayer de trouuer fin à l'infinité
Des graces qui vous font diuinement reluire,
En penſant s'auancer ſes labeurs accroiſtront.
Car d'vn ſubiect fini cent mille autres naiſtront,
Et ſaudra qu'à la fin tout court il s'en retire.

EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE COSSE' COMTE DE BRISSAC.

Mort contente toy, ton char eſt honoré
D'vne riche deſpouille, & de trop belles armes:
Tu peux biẽ t'aſſouuir ſi tu te pais de lar-
Car oncq homme ne fut ſi iuſtement pleuré. (mes,
Mars ne doit deſormais ſe tenir aſſeuré,
Ains redouter, craintif, & fuir les allarmes,
Voyant deuant ſes yeux entre mille gens-d'armes
Le ieune Mars Gaulois palle & defiguré.
Mais las! que ſçay-ie moy ſi Mars eſmeu d'enuie,
A point forcé la Mort à le priuer de vie?
O Mars s'il eſt ainſi tu t'es bien abuſé.
Car s'il a remporté tant d'honneur ſur la terre,
Or' qu'il eſt immortel il ſera plus priſé,
Et ſera reueré comme Dieu de la guerre.

DE LVY MESME.

BRISSAC eſtoit ſans peur, ieune, vaillãt et fort,
Il eſt mort toutesfois: Paſſant ne t'en eſtonne.
Car Mars le Dieu guerrier pour monſtrer ſon effort,
Se prend aux plus vaillãs, & aus laſches pardonne.

De DIANE DE COSSÉ Comteſſe de Mansfeld.

QVand le Soleil nous laiſſe, et que tout radieux
Il va luire à ſon tour parmi l'autre hemiſphere,
Tout ſe couure d'ombrage, & ce qui ſouloit plaire
Prend vn viſage triſte, & ſe fait ennuyeux.
Ainſi, chaſte DIANE, *en quittant ces bas lieux,*
Pour faire luire au ciel ta flãme ardante et claire,
Quel nuage de pleurs, quel horreur ſolitaire,
Quelle ombre et quelle nuit laiſſes tu ſur nos yeus?
Helas! ton occident d'autant plus nous ennuye,
Qu'il vient deuant le ſoir, & que ta belle vie
Preſque dés le matin nous couure ſa clairté.
Mais que dy-ie? ah ie fauls, tãt l'ennuy me trãſporte!
Ta vertu luiſt touſiours, la Mort n'eſt aſſez forte
Pour faire que ſon iour nous ſoit iamais oſté.

De Madame la Mareſchale DE BRISSAC.

DE palme & de lauriers tout autour ſoit planté
Ce ſacré monument: car le corps qu'il enſerre
En viuant triompha des vices de la terre,
Et l'orna de vertus, d'honneurs & de bonté.
BRISSAC *fut ſon eſpoux, ce guerrier indomté,*
Qui fut des ennemis la foudre & le tonnerre:
BRISSAC *fut ſon enfant, ceſt aſtre de la guerre,*
Qui trop toſt des François retira ſa clairté.
Tant que des faits Gaulois durera la memoire,
De ces preux Cheualiers ſera viue la gloire.
Elle doc mere et femme à deux ſi grãds guerriers,

Qui ſema de lauriers & de palme la France,
Doit auoir ſon tombeau pour digne recompance
Au lieu de belles fleurs, tout ſemé de lauriers.

DE SEBASTIEN DE LVXEMBOVRG Dvc de Martigues.

CEluy que la mort meſme en viuant redoutoit
Lors qu'il ouuroit les flacs de la mutine armee,
Et qui chaud d'vn beau ſang & de gloire animee,
Sans crainte de la Mort aux dangers ſe iettoit:
Ceſte fatale Sœur qui touſiours l'aguettoit
D'enuieuſe fureur & d'ire enuenimee,
Se meſlant dans l'eſtain d'vne balle enflammee
Perça ſon front vainqueur où la gloire habitoit.
Puis ſe reſiouiſſant d'vn ſi piteux ouurage:
Voy (ce dict-elle alors) que te ſert ton courage,
Et comme les plus forts ſont ſubiects à ma loy.
Tu t'abuſes (dit-il) ô Mort pleine d'enuie:
Car ie laiſſe vn renom qui n'ha point peur de toy,
Et vais reuiure au ciel en immortelle vie.

Du Sieur de SILLAC.

C'Eſt en vain deſormais que la mere Nature
Trauaille à faire voir des ouurages parfaits,
Puis qu'ils ſont par la Mort ſi promptemẽt defaits,
Et que le plus parfaict eſt celuy qui moins dure.
Peintres mal auiſez, qui par voſtre peinture
Faites la Mort ſans yeux, reformez vos pourtraits:
Touſiours au plus beau but elle addreſſe ſes traits,
Et n'en tire iamais vn ſeul à l'aduenture.
Elle a choiſi SILLAC *entre mille ſoldars,*
SILLAC *choiſi d'Amour, d'Apollon & de Mars,*

Et d'vn coup, de trois Dieux l'attente elle a rauïe.
Mais las! elle eſt sãs yeux: car s'elle euſt veu les pleurs
Qu'õt reſpãdu ſur luy les beaux yeux de ſes ſœurs
Elle euſt eſté contrainte à luy rendre la vie.

De CLAVDE DE BASTARNAY ſieur d'Anton.

IVſte poſterité qui liras la vaillance
De tant de grands guerriers à iamais glorieux,
Qui par le fer vainqueur ſe ſont ouuerts les cieux,
Achetant de leur ſang le repos de la France:
Honore inceſſamment l'heureuſe ſouuenance
Du vaillant Baſtarnay digne race des Dieux,
Qui dés le doux printemps de ſes ans gracieux
S'offrir pour ſon païs d'vne belle aſſeurance.
Pour le recompenſer de ſa fidelité,
Les Dieux benins luy ont le corps mortel oſté,
Luy donnant dans le Ciel vne gloire immortelle.
Car il luit maintenant en aſtre transformé,
Et ſera bien-heureux à bon droict eſtimé,
Qui naiſtra deſormais ſous planete ſi belle.

A la France.

DV ſommeil qui te cloſt les yeux & la penſee,
Sus reſueille toy, France, en ceſte extremité:
Voy le Ciel contre toy par toymeſme irrité,
Et regarde en pitié comme tu t'es bleſſee.
C'eſt aſſez contre toy ta vengence exercee,
C'eſt aſſez en ton ſang ton bras enſanglanté:
Et quand ton cœur felon n'en ſeroit contenté,
Pourtant de t'affoler tu dois eſtre laſſee.
Toy qui fus autrefois l'effroy de l'eſtranger,

Or' tu es ſa riſee, & ſoumiſe au danger,
Tandis que tu deuiens à toymeſme cruelle,
Qu'il ſorte pour domter ton cœur enuenimé,
Et face comme on voit vn grand loup affamé,
Qui de tout vn troupeau ſepare la querelle.

De GILLES BOVRDIN Procureur general du Roy.

BOurdin eut vn eſprit veillant inceſſamment,
Et vn corps endormi chargé d'âge et de graiſſe:
L'eſprit prõpt ſe plaignoit du corps touſiours dormãt,
Le corps lourd, de l'eſprit qui n'auoit point de ceſſe.
Le Ciel pour appaiſer ces eſtranges diſcords,
A faict venir la Mort ce pendant qu'il ſommeille,
Qui d'vn ſomme eternel a faict dormir ſon corps,
A fin que ſon eſprit plus à ſon aiſe veille.

De BREVET, Eunuque & Chantre excellent.

A M. Nicolas Secretaire du Roy.

DAns ce tombeau tout parfumé de roſes,
D'vn Amphion les cendres ſont encloſes,
Qui tout diuin les rochers eſmouuoit,
Qui de ſa voix leur inſpiroit des ames,
Qui comme Orphee eſtoit hay des femmes,
Et mieux que luy les trauaux deceuoit.
Peut eſtre (Amy) ta voix melodieuſe
Dans ce tombeau ſoupire vne chanſon
Pour NICOLAS: *mais la terre enuieuſe,*
De tes fredons nous dérobe le ſon.

De la Barbiche de Madame de VILLEROY.

CEſte Chienne au vif contrefaicte
Eſtoit de beauté ſi parfaicte
Qu'on ne veit onc rien de ſi beau:
Le poil blanc dont elle fut riche
L'honora du nom de Barbiche,
Nom qui n'eſt point clos du tombeau.
Car vne ſçauante Deeſſe
Qui fut icy bas ſa Maiſtreſſe,
Luy fait part de ſa deïté,
Et par mille vers memorables,
Et mille pourtraicts honorables
La ſacre à l'immortalité.
Apres qu'elle eut paſſé ſa vie
De mille delices ſuyuie,
Bien aimant, bien aimee auſſi,
Baiſant le beau ſein de ſa dame
Doucement elle rendit l'ame.
Qui ne voudroit mourir ainſi?
Or ſi le Ciel qui tout embraſſe,
Comme iadis, aux chiens fait place,
Il ne faut douter nullement
Que ceſte Barbiche ſi belle
Bien toſt d'vne clairté nouuelle
Ne flambe au haut du firmament.

De IEAN DES IARDINS Medecin du Roy, qui mourut ſubitement.

APres auoir ſauué par mon art ſecourable
Tãt de corps languiſſãs que la Mort menaçoit,
Et chaſſé la rigueur du mal qui les preſſoit,
Gaignant cõme Eſculape vn nõ touſiours durable:
Ceſte fatale Sœur, cruelle, inexorable,
Voyant que mon pouuoir le ſien amoindriſſoit,
Vn iour que le courroux contre moy la pouſſoit,
Finit auec mes iours mon labeur profitable.
Paſſant, moy qui pouuois les autres ſecourir,
Ne dy point qu'au beſoing ie ne me peu guarir:
Car la Mort, qui doutoit l'effort de ma ſcience,
Ainſi que ie prenois ſobrement mon repas
Me print en trahiſon, ſain & ſans defiance,
Ne me donnant loiſir de penſer au treſpas.

De Damoyſelle IANNE de LOYNES, pour M. SOREAV ſon mary.

HElas Ciel inhumain, & toy dur Monument,
Vous auez entre vous partagé ma richeſſe!
L'vn a raui l'eſprit de ma chere Maiſtreſſe,
L'autre enſerré ſon corps qui luy ſert d'ornement.
Deſolé que ie ſuis! pour tout allegement
Mes yeus noircis de pleurs en ces deus pars ie dreſ-
Or ie les leue au ciel, & or ie les abaiſſe (ſe:
Vers ce lieu qui retient mon ſeul contentement.
Las! ſi mes iuſtes cris ſe peuuent faire entendre,
Puis que mõ cher threſor vous ne voulez me rẽdre,

Ciel & Tombeau de grace octroyez moy le bien.
Ciel rauy mon esprit comme cil de ma Dame,
Assemble-les ensemble: & toy cruelle lame,
Sers de tombe à mon corps comme tu fais au sien.

De Madame MARGVERITE Ducheſſe de Sauoye.

TV nous veux perdre, ô Dieu plein de vengence,
Tu nous veux perdre, & ton cœur dépité,
Comme vn torrent reſpand ſa cruauté,
Noyant du tout noſtre foible eſperance.
Il ne reſtoit rien d'entier de la France,
De pur, de ſainct, d'vne antique bonté,
Que MARGVERITE humaine deïté,
Et ta rigueur couure ceſte influence.
Que ſerons nous, ô chetifs, deſormais?
L'appuy des bons, le recours & la paix
Reuolle au ciel ſa premiere origine.
Ton cœur (ô Dieu) deuoit eſtre aſſouui
Du ſang Gaulois, du Roy ſi toſt rauy,
Sans arracher ceſte plante diuine.

De LOYS DV GAZ maiſtre du Camp de la Garde du Roy.

LE Gaz qui ſous Briſſac nourriture auoit priſe,
Et qui ſeul imita ſes deſſeins genereux,
Eut le cueur grand & beau, l'eſprit auantureux,
Pour luy du plus haut ciel baſſe eſtoit l'entrepriſe.
En ce temps traiſtre & feint il veſcut ſans feintiſe,

N'estima les plus grands, mais les plus valeureus:
D'argent il fit iouchee: & ne fut desireux
Pour tout bien que de gloire ouuertement acquise.
Il aida ses amis, ses ennemis chassa,
Et tous ses compagnons en faueurs surpassa,
Fut fidelle à son maistre, & gaigna son courage.
En fin la nuict, au lict, foible & mal disposé
Se voit meurtry de ceux qui n'eussent pas osé
En plein iour seulement regarder son visage.

De Remy Belleav.

O Qu'vn grãd reliquaire est clos en peu d'espace!
Viateur prens y garde, en ce lieu si serré
Auec vn seul Belleav *tu peux voir enterré*
Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.
I'auois creu iusqu'icy que la celeste race
S'exemptoit du passage aux mortels preparé,
Mais ie voy par sa fin le contraire aueré,
Voyant mourir en luy tout le chœur de Parnasse.
Iamais plus rare esprit d'vn corps ne fut vestu,
Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,
Dont mainte grãd' lumiere en terre estoit rendue.
Maintenant d'vn cercueil tous ces biens sont enclos:
Non, ie faux: le Tombeau n'en serre que les os,
Et par tout l'Vniuers sa gloire est espandue.

De Clavde de l'Avbespine Secretaire des Commandemens.

TOut ce que la Nature & le Ciel fauorable
Pouuoyent pour rendre vn homme heureux parfaictement,

L'AVBESPINE *l'auoit*, L'AVBESPINE
ornement
De ce siecle maudit, ingrat & miserable.
Il estoit grand & beau, dispos, ieune, amiable,
Riche en biens, aux honneurs aduancé iustement,
Pur, sans ambition, qui marchoit droitement,
Tres-fidelle à son Prince, & aux bons secourable.
Le Ciel qui l'auoit faict, craignant de l'offenser,
Ici bas longuement ne l'a voulu laisser
Dans vn païs de sang, de meurtres & de guerre:
Mais amoureux de luy, comme vn pere tresdoux
En l'auril de sa vie il l'a cueilli de terre,
Et en a faict vn Dieu qui aura soing de nous.

De luy mesme.

SI les Dieux par pitié se fussent peu flechir,
Ils n'eussent de ce corps si tost l'ame enleuee:
Mais ils ne pouuoyent pas de l'esprit s'enrichir,
Sans que la pauure terre en demeurast priuee.

De luy mesme.

L'AVBESPINE *mourant aux beaux iours de son âge,*
Et le bandeau fatal couurant ses yeux esteints,
La France en soupiroit, l'air resonnoit de plaints,
Et la Mort despitoit son malheureux ouurage.
Comme il est arriué iusqu'au dernier passage,
L'esprit sain departãt de ses membres mal-sains,
Ioyeux il leue au Ciel & la veuë & les mains,
Et fit ouir ces mots auec vn doux langage:

Seigneur tu me prens ieune, & ie meurs nonobſtant
Sans regretter le monde heureuſement contant,
Veu les longues erreurs & l'abus qu'il enſerre:
Louange à ta bonté qui prend de moy ſouci,
Donnant ceſſe à ma peine. Et finiſſant ainſi,
Rendit ſon ame au Ciel & ſon corps à la Terre.

POurquoy contre mon gré ce corps eſt-il ſi fort
Que ma iuſte douleur ne le puiſſe defaire?
Qui retient tant mon ame en ce lieu de miſere
Sans reuoler au ciel où giſt tout ſon confort?
Las tout ainſi qu'Amour auec vn ſeul effort
Trauerſa nos deux cœurs & n'ẽfit qu'vn vlcere,
Pourquoy le Ciel ialoux, enuieux & contraire
N'a-til finy nos iours par vne ſeule mort?
La femme d'Amphion iuſtement affligee
Par ſon dueil exceſſif en rocher fut changee,
Qui ſes enfans meurtris ſemble encore pleurer.
Que ie ſerois heureuſe ayant telle aduenture!
Car ie pourrois ſeruir d'aimable ſepulture
A celuy dont la mort ne me peut ſeparer.

Du Latin de M. DE PIMPONT.

O Le plus doux ſouci iadis de ma penſee,
Maintenant le regret dont elle eſt ſi preſſee,
Qui ſans moy, trop cruel, es parti de ce lieu,
Damon, ie te ſalue, & ſi te diſ adieu:
Ie t'eſpan de mes yeux ces offrandes funebres,
Mes yeux ores couuerts d'eternelles tenebres:
Ie t'offre ces cheueux ſur ta tombe ſemez,

Preſens de toy mon cœur, autrefois tant aimez.
Voy cõme vn double amour vn double autel te dreſ-
Voy de quels deſeſpoirs i'entretien ma triſteſſe, (ſe,
Et que la cendre helas! qui reſte ici de toy
Sente en beuuant mes pleurs, mon office & ma foy.
Noſtre amour plein de feu paſſe aux nuits eternelles,
Il trauerſe le Styx en ramant de ſes ailes,
Par tout il t'accompagne & te veut ramener,
Mais en vain : Car iamais tu n'en peux retourner.
Au moins donne toy garde, ô ſeul bien de ma vie,
Que des eaux de Lethés ne prennes quelque enuie:
Retien de nos deſirs la memoire à iamais,
Ainſi que ſainctement du cœur ie te promés,
Que la courſe des ans, la mort, l'onde & la flame
N'effaceront iamais ton portraict de mon ame.

De l'annee M. D. LXX.

IE te doy bien haïr malencontreuſe Annee,
Qui m'as durãt ton cours tãt de maus faict auoir,
Et tãt d'ennuis diuers ſur mon chef fait pleuuoir,
Que i'en laiſſe ma vie au dueil abandonnee.
Le iour que commença ta courſe infortunee
Ie fu remis captif ſous l'amoureux pouuoir,
Où i'eu mille douleurs pour cacher mon vouloir,
Et receler ma playe au cœur enracinee.
I'auois vn ſeul ami, ſage, heureux & parfaict,
La mort en ſon printemps ſans pitié l'a deffait,
Comblant mes yeux de pleurs & mõ ame de rage.
Depuis ie fu ſix mois dans vn lict languiſſant,
Et or' pour m'acheuer, quand tu vas finiſſant,
Ie trouue que ma Dame a changé de courage.

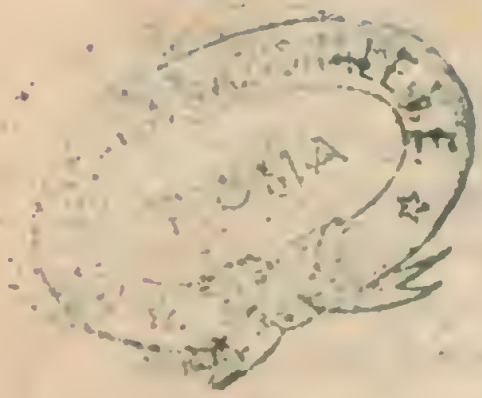
SI i'ay moins de pouuoir, plus i'ay de cognoiſſance,
Si ma vie eſt vn but, immobile aux malheurs,
Si mon feu ſe nourriſt dans les flots de mes pleurs,
Si la fin d'vn trauail d'vn autre eſt la naiſſance,
Si riẽ qu'en des tombeaux nuict & iour ie ne penſe,
Si ie n'aime que l'ombre & les noires couleurs,
Si le iour me deſplaiſt, ſi mes fieres douleurs
Au repos de la nuit croiſſent leur violence:
Si ſans ſçauoir pourquoy ie ne fais que pleurer,
Si du monde inconſtant lon ne peut s'aſſeurer,
Si c'eſt vn Ocean de miſere & de peines,
Si ie n'eſpere ailleurs ny ſalut, ny ſecours,
O Mort n'arreſte plus, romps le fil de mes iours,
Et meurtris quãt et moy tãt de morts inhumaines.

COMPLAINTE FAICTE DVRANT MA MALADIE, & autres œuures Chreſtiennes.

MA chair comme eau s'eſt eſcoulee,
Et ma peau deffaite eſt colee
Sur mes os pourris par dedans:
Tout mon bien eſt mort en vne heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la léure aupres de mes dens.
Mes yeux ont tari leurs fontaines,
Mes nuicts d'amertumes ſont pleines,

Mes iours

E.
Ie ſoup.
Et mo
Bruit c.
Las i'ay .
Le malheu.
Comme en ſu.
O que ma peine !
Eſt-il poſsible q
Si foible en ſi for.
Seigneur puniſſeu
On peut voir icy te.
Et les forces de ta ri
Hé quoy ? d'vn courage a.
M'as-tu formé pour me dé
M'ayant faict ſouffrir longu en.
M'as-tu tiré de la matrice
Pour me reſeruer vn ſupplice
Qui ſerue à tous d'eſtonnements?
Le Soleil corps de la lumiere
Six fois a fourny ſa carriere,
Depuis que ta cruelle main



e

.er.

forte

anſporte?

us,

mon pere:

ta colere

ment plus doux.

trop cuiſante,

re eſt trop peſante:

y donc pour mon confort,

fre mes cris pitoyables,

que i'aille aux lieux effroyables

M.
De.
Si ta ve.
Puni.
Seigneu
Hauſſe ta
Et reduy to.
Ie n'attens pu.
Ou ſi dans ta poit.
La pitié n'eſt du
Sauue l'ouurage d.
Ta force m'eſt aſſez.
Et ma paſſion continu
Sert de crainte à tous le
Ta bonté luira dauantage,
Gardant le pecheur qui t'o.
Et le retirant du treſpas,
Qu'à guarir le petit vlcere
D'vn que ton ſecours ſalutaire
Iamais n'abandonne d'vn pas.

iure:
on,
ſon,
re.

A S E

e, de morte æterna.

gneur, de la mort eternelle,
en pitié mon ame criminelle,
nte, eſtonnee, & tremblante
roy:
on aile au iour eſpouuentable,
re & les cieux s'enfuiront deuant toy
nt ſi grand, ſi ſainct, ſi redoutable.
r que tu viendras en ta maieſté ſaincte

L
Et n
Que
Les
Helas où
Où se pour
Où faudra-t
Si les iustes se
Miserable peche
Que diray-ie,
Ie ne trouueray ri
Ie verray mon pech
Mon iuge est iuste &
Helas ie suis rebelle ! e
Mon Roy clair & luisa
Vne bruyante voix tou
Est du plus haut des cieux
O vous Morts qui gisez nour
Laissez les monuments, reprene
Nostre grand Dieu se sied pour iu
Accourez & oyez la sentence dernie
O Seigneur, dont la main toutes cho
Pere eternel de tout, qui m'as formé de t

er
addreſſer
nuironne?
lefaut,
reſſant
ſtonne.

ieu viuant,
tempeſte:
rroucé,
ſlancé
la teſte.
ais où pourray-ie aller,
erre, ou en l'ær,
r euiter ta face?
ſcur de la Nuit,
les ombres reluit,
emerquera ma trace.

Il
Et m
Mai
Car
Et i
S
Riei
Tu m
Veux-
Et pour
Deuant ta
Ne pouu
I'oſe, ô mon L
Palle & trem
La veuë en bas
L'ame debile, &
Dans ma poitrine
Darde ſur moy la
Saccage moy, fay ce q
Lance du Ciel ta flam
Ieſçay, Seigneur, que ie
Et plus encor' pour mon i
Qui ſans repos deuant moy
Tu peux, helas ! tu peux n
Mais que te ſert de ta main deſ
Encontre moy qui ne ſuis rien qu
Tu es tout grand, tout iuſte, & tou
Ie ne ſuis rien : & en me puniſſant
Tu pers, Seigneur, & ta peine, & ton
Me chaſtiant tu te rens pourſuyuant

preſſe:
yeux,
x,
s'abaiſſe.
reluiſant,
ppaiſant
e ſilence,
epoſer!
ut s'appaiſer,
roiſt ſa violence.
contre moy decoché
it & deſſeiché:

I
E.
S.
Penſa.
Et laſi
Las ie
Que
Eſpo.
Me
Ie n'ati
Ie ne vo
Tout me
Que meſm
Me cognoiſ
O Seigneur L
Ne me delaiſſe ei
Chaſſe ton ire, ad
Vueille en douceu
Tens moy la mair
Qui m'eſt prochai

orisé,
ſance?
nfance
posé,
iſtrisé,
nſe.
z
aſſez,
courage.
r,
retirer
ſeruage.

rnee,
Ciel emporté,
s qu'vne iournee,
rs l'eternité:
terre enchaiſnee,
eſir arreſté?
eurs ne ſont que vanité,
els la race infortunee.
ailleurs ſe doit chercher,
ton plumage arracher,
iel d'vne legere traicte:
ffranchi de ſouci,
ſans feinte, et la beauté parfaicte,
, ſans profit, tu vas cherchant ici.

III.

Puis que le miel d'Amour ſi comblé d'amertume
N'attire plus mon cœur comme il fit autrefois:
Puis que du monde faux ie meſpriſe les loix,
Monſtrons qu'vn feu plus ſainct maintenant nous allume.
Seigneur d'vn de tes cloux ie veux faire ma plume,
Mon ancre de ton ſang, mon papier de ta croix,
Mon ſuiet de ta gloire, & les chants de ma voix
De ta mort qui la mort eternelle conſume.
Le feu de ton amour dans mon ame eſlancé,
Soit la ſaincte fureur dont ie ſeray pouſſé,
Et non d'vn Apollon l'ombrageuſe folie.
Ceſt amour par la foy mon eſprit rauira,
Et s'il te plaiſt, Seigneur, au ciel l'eſleuera
Tout vif comme ſainct Paul ou le Prophete Elie.

IIII.

Le iour chaſſe le iour comme vn flot l'autre chaſſe,
Le temps leger s'enuolle & nous va deceuant,
Miſerables mortels, qui tramons en viuant
Deſſeins deſſur deſſeins, fallace ſur fallace.
Le cours de ce grand Ciel qui les autres embraſſe,
Fait que l'âge & le temps paſſent comme le vent:
Et ſans voir que la mort de pres nous va ſuyuant,
En mille & mille erreurs noſtre eſprit s'ẽtrelaſſe.
L'vn eſclaue des grands meurt ſans auoir veſcu,
L'autre de conuoitiſe ou d'Amour eſt vaincu:
L'vn eſt ambicieux, l'autre eſt chaud de la guerre.
Ainſi diuerſement les deſirs ſont pouſſez:
Mais que ſert tant de peine, ô Mortels inſenſez?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

ſ,
orisé,
ſance?
nfance
posé,
iſtrisé,
nſe.
x
aſſez,
courage.
r,
retirer
ſeruage.

rnee,
Ciel emporté,
s qu'vne iournee,
rs l'eternité:
terre enchaiſnee,
eſir arreſté?
eurs ne ſont que vanité,
els la race infortunee.
ailleurs ſe doit chercher,
ton plumage arracher,
iel d'vne legere traicte:
ffranchi de ſouci,
ſans feinte, et la beauté parfaicte,
, ſans profit, tu vas cherchant ici.

III.

Puis que le miel d'Amour ſi comblé d'amertume
N'attire plus mon cœur comme il fit autrefois:
Puis que du monde faux ie meſpriſe les loix,
Monſtrons qu'vn feu plus ſainct maintenant nous allume.
Seigneur d'vn de tes cloux ie veux faire ma plume,
Mon ancre de ton ſang, mon papier de ta croix,
Mon ſuiet de ta gloire, & les chants de ma voix
De ta mort qui la mort eternelle conſume.
Le feu de ton amour dans mon ame eſlancé,
Soit la ſaincte fureur dont ie ſeray pouſſé,
Et non d'vn Apollon l'ombrageuſe folie.
Ceſt amour par la foy mon eſprit rauira,
Et s'il te plaiſt, Seigneur, au ciel l'eſleuera
Tout vif comme ſainct Paul ou le Prophete Elie.

IIII.

Le iour chaſſe le iour comme vn flot l'autre chaſſe,
Le temps leger s'enuolle & nous va deceuant,
Miſerables mortels, qui tramons en viuant
Deſſeins deſſur deſſeins, fallace ſur fallace.
Le cours de ce grand Ciel qui les autres embraſſe,
Fait que l'âge & le temps paſſent comme le vent:
Et ſans voir que la mort de pres nous va ſuyuant,
En mille & mille erreurs noſtre eſprit s'ẽtrelaſſe.
L'vn eſclaue des grands meurt ſans auoir veſcu,
L'autre de conuoitiſe ou d'Amour eſt vaincu:
L'vn eſt ambicieux, l'autre eſt chaud de la guerre.
Ainſi diuerſement les deſirs ſont pouſſez:
Mais que ſert tant de peine, ô Mortels inſenſez?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

V.

Chargé de maladie & plus de mon offense,
O Seigneur tu me vois dans vn lict perissant,
Ma vigueur diminue, & ma douleur croissant
Fait chacun s'estonner de ma grand' patience.
Continue, ô mon Dieu, donne moy la puissance
De supporter ce mal qui le corps va forçant:
Et fay que mon esprit soit tousiours benissant,
Au plus fort des douleurs, ta gloire & ta clemẽce.
Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux espuisez,
Pour rendre auec mes pleurs mes pechez arrosez,
Et les laue en ton sang auant que ie trespasse.
Ie ne demande point de viure plus long temps,
Du monde & de ses jeux mes desirs sont contens:
Assez i'auray vescu si ie meurs en ta grace.

VI.

Sur des abysmes creux les fondemens poser
De la Terre pesante, immobile & feconde,
Semer d'Astres le Ciel, d'vn mot creer le Monde,
La mer, les vents, la foudre à son gré maistriser,
De contrarietez tant d'accords composer,
La matiere difforme orner de forme ronde,
Et par ta preuoyance en merueilles profonde
Voir tout, conduire tout, & de tout disposer,
Seigneur c'est peu de chose à ta maieste haute:
Mais que toy Createur, il t'ait pleu pour la faute
De ceux qui t'offensoyent en croix estre pendu,
Iusqu'à si haut secret mon vol ne peut s'estendre,
Les Anges ny le Ciel ne le sçauroyẽt comprendre,
Apprens-le nous Seigneur, qui l'as seul entendu.

VII.

Tourne vn peu deuers moy ton regard pitoyable,
Soleil pere de vie, en qui ſeul ie m'attens,
Sers de guide à mes ſens égarez & flottans
Par les bancs perilleux du monde miſerable.
Purge & guari mon ame, helas preſque incurable!
Priue mon cœur troublé de deſirs inconſtans,
Et d'eſpoirs enchãteurs qui m'õt faict ſi long tẽps
Battre l'air, peindre en l'õde, et fonder ſur le ſable.
Ie cognois bien ma faute, & la vay maudiſſant:
Mais pour m'en garantir ie me trouue impuiſſant,
Le monde en ſés erreurs trop encore m'enſerre.
Si l'eſprit quelquefois veut s'eſleuer aux cieux,
Touſiours derriére moy ie retourne les yeux,
Comme la femme à Lot ayant quitté ſa terre.

VIII.

Helas ſi tu prens garde aux erreurs que i'ay faictes,
Ie l'aduoüe, ô Seigneur, mon martyre eſt biẽ doux:
Mais ſi le ſang de CHRIST *a ſatisfaict pour nous,*
Tu décoches ſur moy trop d'ardentes ſagettes.
Que me demandes-tu? mes œuures imparfaittes
Au lieu de t'adoucir aigriront ton courroux:
Sois moy donc pitoyable, ô Dieu pere de tous.
Car où pourray-ie aller ſi plus tu me reiettes?
D'eſprit triſte & confus, de miſere accablé,
En horreur à moymeſme, angoiſſeux & troublé
Ie me iette à tes piés, ſois moy doux & propice:
Ne tourne point les yeux ſur mes actes peruers,
Ou ſi tu les veux voir, voy-les teints & couuers
Du beau ſang de ton Fils, ma grace & ma iuſtice.

IX.

Quand quelquefois ie penſe au vol de ceſte vie.
Et q̃ nos plus beaux iours plus viſtemẽt s'en vont,
Comme neige au ſoleil mes eſprits ſe défont,
Et de mon cœur troublé toute ioye eſt rauie.
O deſirs qui teniez ma ieuneſſe aſſeruie
Semant deuant le temps des rides ſur mon front,
Ma nef par vos fureurs ne ſera miſe à fond,
Ie voy la riue proche où le ciel me conuie.
Las pourquoy cy deuant ne me ſuis-ie aduiſé
Que le bien de ce monde & l'honneur plus priſé
N'eſt qu'vn ſonge, vn fantoſme, vne ombre, vn vain nuage?
Telle erreur ſi long temps ne m'euſt pas arreſté,
Comme vn ſecond Narcis amoureux de l'ombrage
Au lieu du bien parfaict & de la verité.

X.

De foy, d'eſpoir, d'amour, & de douleur comblee,
Celle que les pecheurs doiuent tous imiter,
O Seigneur, vint ce iour à tes piez ſe ietter,
Peu craignant le meſpris de toute vne aſſemblee.
Ses yeux ſources de feu, d'où l'Amour à l'emblee
Souloit dedans les cœurs tant de flammes ietter,
Changez en ſource d'eau ne font que degouter
L'amertume & l'ennuy de ſon ame troublee.
De ſes pleurs, ô Seigneur, tes piés elle arroſa,
Les parfuma d'odeurs, les ſeicha, les baiſa,
De ſa nouuelle amour monſtrant la vehemence.
O bien-heureuſe femme, ô Dieu touſiours clement,
O pleur, ô cœur heureux, qui n'eut pas ſeulement
Pardon de ſon erreur, mais en eut recompenſe!

XI.

Quand le Verbe eternel par qui tout eſt formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie,
Trois diſciples ſecrets, pleins d'amour infinie,
Dedans vn monument ont ſon corps enfermé.
Mais auecques ce corps de ton Fils bien aimé,
Fut enterré ton cœur, ô dolente MARIE,
De tes yeux ruiſſelans la ſplendeur fut tarie,
Et de mille couſteaux ton eſprit entamé.
Le Ciel, les elemens alors tous ſe troublerent,
De ce grand Vniuers les fondemens tremblerent,
Et le Soleil luiſant eſteignit ſon flambeau.
O ſecret que les ſens ne ſçauroyent bien entendre,
Celuy qui comprēd tout, & ne ſe peut comprendre,
Eſt clos pour nos pechez dans vn petit tombeau!

ODE CHRESTIENNE.

ARRIERE ô *Fureur inſenſee,*
Iadis ſi forte en ma penſee
Quand d'Amour i'eſtois allumé,
Rempli d'vne flamme plus ſaincte
Ie ſens maintenant toute eſteinte
L'ardeur qui m'a tant conſumé.
C'eſt trop c'eſt trop verſé de larmes,
C'eſt trop chanté d'amours & d'armes,
C'eſt trop ſemé ſes cris au vent,
C'eſt trop plein de ieuneſſe folle
Perdu temps, labeurs, & parolle,
Pour le corps l'ombrage ſuyuant.

Seigneur, change & monte ma Lyre,
A fin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs oüeux,
Elle rauisse les oreilles,
Resonnant tes hautes merueilles
Quand de rien tu formas les Cieux.
O Pere à toy seul ie m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'esleuer le regard en haut:
Et te descouurant mon offense
I'inuoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout defaut.
Si ie suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta iustice
Comme i'en ay parfaicte foy:
Si ie ne suis que pourriture
Pourtant ie suis ta creature
Qui ne veux m'adresser qu'à toy.
Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que ie sois miserable,
Monstre toy gracieux & doux,
Ne me chastie en ta colere:
Car helas si tu le veux faire
Qui pourra porter ton courroux?
Le Ciel qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant deuant ta face
S'il te cognoissoit irrité:
Et des Anges la troupe saincte
N'oseroit paroistre en la crainte
De ta iuste seuerité.
C'est toy qui d'vne main puissante

Dardes la foudre punissante,
Et qui d'vn clin d'œil seulement
Fais tourner ceste masse ronde:
La flamme, l'air, la terre & l'onde
Sont serfs de ton commandement.
C'est toy qui n'as point de naissance,
Toy qui es triple en vne essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier:
Ton doigt ce grand Vniuers range:
Et bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.
Ta parolle est seule asseuree,
Et quand plus n'aura de duree
Du Ciel l'assidu mouuement,
Elle encor demeurera ferme
Comme n'ayant ny fin ny terme,
Non plus que de commencement.
Seigneur, c'est sur ceste parolle,
Que ie m'asseure & me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy:
C'est elle qui me fortifie,
Et qui fait qu'ainsi ie me fie
En CHRIST mon sauueur & mon roy.
Fondé sur chose si certaine
Aurois-ie vne esperance vaine?
N'aurois-ie ce qu'ay desiré?
Mon attente est en ta clemence,
Ta parolle est mon asseurance,
Sçaurois-ie mieux estre asseuré?
C'est pourquoy desia i'ose dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,

Le peché, l'enfer, ny la mort:
Ta bonté me donne courage.
Qui peut m'asseurer dauantage
Qu'vn Dieu si puissant & si fort?
Continue, ô Dieu continuë,
A fin que ta force cogneuë
Soit tousiours mon seul argument,
Delaissant les faulses louanges
De mille & mille dieux estranges
Que i'ay chantez trop follement.
Qu'en mes vers desormais s'efface
Tant de traits, d'ardeurs & de glace:
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque douce cautelle
Auroyent sceu mes sens enchanter.
Ie m'en repens rouge de honte,
Quand ie mets quelquefois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passees,
Tant & tant d'errantes pensees,
Et de cris si mal entendus.
Ores troublé de ialousie,
Ore ayant dans la fantaisie
Quelque autre élancement nouueau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempestes mondaines
Agitoyent mon foible cerueau.
La Mer qui gronde & se courrousse
Quand maint vent la pousse & repousse,
N'écume point en tant de flots,

Comme ie portois dans la teſte
Durant l'amoureuſe tempeſte
D'orageux tourbillons enclos.
Soit qu'on veiſt la belle lumiere,
Ou ſoit que la nuict couſtumiere
A ſon tour ſe vint preſenter,
Iamais ceſte rage inhumaine
Ne donnoit relaſche à ma peine,
Obſtinee à me tourmenter.
Mais quoy ? veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure'?
Veux-ie me plaindre vne autrefois?
Et par mes accens lamentables
Taſcher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers, & les bois?
Las non ! mais plein de repentance
I'en veux perdre la ſouuenance,
Et l'auoir touſiours en horreur:
O Seigneur à qui ie m'adreſſe,
Ne ſouffre helas ! que ma ieuneſſe
Retombe plus en ceſt erreur.
Vn cœur net en moy renouuelle,
A fin que plus ie ne chancelle
Suyuant mon inſtinct vicieux:
Et quelque choſe que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'adreſſe au chemin des Cieux.
Fay que mon Lut touſiours te ſonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuures grands & parfaicts,
Que ma bouche ſe tienne cloſe

Si ie veux parler d'autre choſe
Que de ta gloire & de tes faicts.

PLAINTE CHRESTIENNE.

DEs abyſmes d'ennuis en l'horreur plus extréme
Sans conſeil, ſans confort d'autruy, ny de moymeſme,
(Car helas ma douleur n'en ſçauroit receuoir)
Outré d'ame & de corps d'incurables atteintes,
Mõ cœur qui n'ẽ peut plꝰ s'ouure en ces triſtes plaĩtes
Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouuoir.
Ton ire en ſa fureur ſi durement me touche,
Que pour ne crier point tu m'eſtoupes la bouche,
Et ne puis enuoyer mes querelles aux cieux:
Mon chef tout à la fois a tariſes fontaines,
Ie n'ay pas ſeulement du ſang dedans les veines
Pour reſpandre à bouillõs par la bouche & les yeux.
Tu m'as poſé pour butte aux angoiſſes ameres,
Aux malheurs, aus regrets, aus fureurs, aus miſeres,
Mon mal n'eſt toutefois ſi grand que mon erreur:
Mais ſi pourray-ie dire en ma peine effroyable,
Bien que ie te reclame & doux & pitoyable,
Tu me fais trop ſentir les traicts de ta fureur.
De foibleſſe & d'ennuis mon ame eſt eſgaree,
Les os percent ma peau, ma langue eſt vlceree,
Comme flots courroucez mes maux ſe vont ſuyuans:
Pour tout nourriſſement i'engloutis ma ſaliue,
Et croy que ta rigueur ne permet que ie viue
Que pour ſeruir d'exẽple & de crainte aux viuans.

Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,
Et le ſomme enchanteur des peines iournalieres
De ſa liqueur charmee en vain me va mouillant:
Il eſt vray que l'effort du mal que ie ſupporte,
Rend ma teſte aſſommee, & m'aſſoupit de ſorte,
Qu'on me iugeroit mort ou touſiours ſommeillant.
En ceſt eſtonnement mille figures vaines
Touſiours d'effroy, de meurtre & d'horreur toutes pleines
Reueillent coup ſur coup mon eſprit agité:
Ie reſue inceſſamment, & ma vague penſee
Puis deçà puis delà ſans arreſt eſt pouſſee,
Comme vn vaiſſeau rompu par les vents emporté.
Helas ſois moy propice, ô mon Dieu, mon refuge,
Puny moy comme pere, & non pas comme iuge,
Et modere vn petit le martyre où ie ſuis:
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie & qu'il ſe conuertiſſe:
Las ie le veux aſſez, mais ſans toy ie ne puis.
Ie reſſemble en mes maux au paſſant miſerable,
Que des brigans peruers la troupe impitoyable
Au val de Iericho pour mort auoit laiſſé,
Il ne pouuoit s'aider, ſa fin eſtoit certaine,
Si le Samaritain d'vne ame toute humaine
N'euſt eſtanché ſa playe & ne l'euſt redreſſé.
Ainſi ſans toy, Seigneur, vainement ie m'eſſaye:
Donne m'en donc la force & reſſerre ma playe,
Purge & guari mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta ſaincte voix qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la ſepulture,
Arrache mon eſprit du tombeau de peché.
Fay rentrer dans le parc ta brebis eſgaree,

Donne de l'eau viuante à ma langue alteree,
Chaſſe l'ombre de mort qui volle autour de moy.
Tu me vois nu du tout, ſinon de vitupere,
Ie ſuis l'enfant prodigue, embraſſe moy, mon pere,
Ie le confeſſe helas! i'ay peché deuant toy.
Pourquoy ſe fuſt offert ſoymeſme en ſacrifice
Ton enfant bien aimé CHRIST *ma ſeule iuſtice?*
Pourquoy par tant d'endroicts ſon ſang euſt-il verſé
Sinon pour nous pecheurs, & pour te ſatisfaire?
Les iuſtes, ô Seigneur, n'en euſſent eu que faire,
Et pour eux ſon ſainct corps n'a pas eſté percé.
Par le fruict de ſa mort i'attens vie eternelle,
Lauee en ſon pur ſang mon ame ſera belle:
Arriere ô deſeſpoirs qui m'auez tranſporté,
Que toute defiance hors de moy ſe retire,
L'œil benin du Seigneur pour moy commẽce à luire,
Mes ſoupirs à la fin ont eſmeu ſa bonté.
O Dieu touſiours viuant, i'ay ferme confiance
Qu'en l'extreme des iours par ta toute-puiſſance
Ce corps couuert de terre à ta voix ſe dreſſant,
Prendra nouuelle vie, & par ta pure grace
I'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face
Auec les bien-heureux ton ſainct nom beniſſant.

Priere en forme de confeſſion.

DVrãt tãt de grãds flots coup ſur coup s'eſleuãs,
Tant de feux, tant d'eſclairs, tant de pluye & de vents
Rebatans à l'enui ma nacelle briſee,
Reſté la nuict ſans guide entre mille deſtours,
Seigneur ie te reclame, & voicy ton ſecours

Qui rend de mon eſprit la tourmente appaiſee.
Le brouillas qui long temps m'a le iour deſrobé
Percé de tes rayons en peu d'heure eſt tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veue a recouuerte,
Mais preſque elle a regret d'vn bien ſi precieux:
Car quand deſſus ſoymeſme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez ſe voit toute couuerte.
Las puiſque rien d'entier ne s'y peut aduiſer,
Que luy ſert ſa clairté ſinon pour l'accuſer,
Et la rendre confuſe en voyant tant de vices?
Plaiſe toy donc encor les deux yeux me couurir,
Non, Seigneur, mais pluſtoſt vueille les mieux ouurir
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.
Or' que tout dedans moy ie me ſuis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict eſclairé,
Que ie voy de threſors dont tu m'es fauorable!
N'eſtant, tu m'as fait eſtre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des ſens, & plus haut m'eſleuant
Me depars le diſcours & me fais raiſonnable.
Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au ſoir de ſa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,
Touſiours, comme à ſon bien, vers le ciel aſpirant,
Si le monde abuſeur ne l'en rend deſtournee.
Oyſeaux, beſtes, poiſſõs, eaux, bois, plãtes et fruicts,
Nuict, Iour, Lune, Soleil, pour moy furent produicts:
Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie
Apres m'auoir laiſſé quelques iours ſauourer
De tes fruicts icy bas, s'il te plaiſt m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.

Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains
Par grace & franchemẽt ſont donnez aux humains,
Tu n'en eſperes rien, tu n'as de rien affaire,
Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté:
Voyla ce qu'en l'eſprit ie voy de ta bonté
Lors que ton œil diuin mes tenebres eſclaire.
Mais quand ie me regarde au miroir de ta Loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy,
Que ie trouue en mon ame & de craſſe & d'ordure!
Que mes ſens corrompus ſont deuenus infets,
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,
Et que mon premier eſtre a changé de figure!
Ceſt eſprit que diuin tu m'auois faict auoir
Pour l'eſleuer au ciel, pour entendre & ſçauoir,
Et pour te recognoiſtre aux traicts de ton ouurage,
Eſgaré du ſentier de ſa felicité
A choiſi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luymeſme à ſon bien s'eſt fermé le paſſage.
Ce cœur des chauds deſirs la ſource & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,
Et pour ſeruir de liure à ta Loy treſparfaicte,
Ne t'a rien reſerué de ſes affections:
Mais en s'abandonnant aux folles paſſions
A toutes les fureurs a ſerui de retraicte.
Il a ſouuent bouilly de rage & de deſdain,
Il a ſenti douleur du bien de ſon prochain,
Il a long temps couué maligne haine immortelle,
Il s'eſt enflé d'orgueil, il s'eſt deſeſperé,
La chaude ambition l'a ſouuent alteré,
Il n'a point eſté ſimple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, Rois de mes ſens, qui me deuoyẽt guider,

A tout

A toute heure en mon bien & du mal me garder,
Ne laissans nulle entree aux amours insensees,
Charmez d'vn vain plaisir lasches se sont rendus:
Par eux mes autres sens ont tous esté perdus
Et de mon foible cœur les defenses forcees.
Eux qui tousiours en haut deuoyent estre dressez
Ont tenu leurs regars vers la terre abaissez,
Eux qui deuoyent pleurer iour & nuit mon offense,
Ont pleuré, las hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque chãge, ou telle autre lãgueur,
Dont le maudit Amour ses seruans recompense.
Mon oreille où ta voix deuoit tousiours sonner,
Toute aux contes menteurs s'est voulue adonner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a souuent ouy ton sainct nom blasphemer,
Mesdire, iniurier, son prochain diffamer,
Et s'est pleüe aux discours des amoureuses fables.
Las helas que ma bouche a failli contre toy,
Ie l'auois, ô Seigneur, pour enseigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,
Pour aider les mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & consoler,
Sans iamais la souiller d'vne parolle vaine.
Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tant desiré,
Ie n'ay faict que mentir, ie me suis pariuré,
I'ay despité le ciel, ta gloire & tes merueilles,
I'en ay flatté les grands & leurs maux deguisez,
I'ay semé la discorde, & de propos rusez
I'ay souuent enchanté les credules oreilles.
Bref chacun de mes sens tant dedans que dehors,
Et chacune des parts de l'esprit & du corps

N'ont plus rien qui reſſemble à leur forme premiere:
Vn ſeul traict de ta main n'eſt ſur moy demeuré,
Ie ſuis vn monſtre horrible & ſi defiguré,
Que de peur de me voir ie fuy toute lumiere.
Helas i'ay bien raiſon d'eſtre palle & tremblant,
Ma confuſion croiſt, mon mal va redoublant.
Qui du roc de mon cœur ſortira des fontaines?
Qui groſſira mon chef de torrens furieux?
Qui de larges ruiſſeaux m'enflera les deux yeux
Pour noyer mes pechez, mon angoiſſe & mes peines?
Mes chants ſoyent conuertis en longs gemiſſemens,
En tenebres mes iours, mes plaiſirs en tourmens:
Que ie ſeme mon chef de pouſſiere & de cendre,
Que des bons comme ingrat ie ſois abandonné,
La crainte & la tremeur m'ont tout enuironné,
Et la bouche d'enfer s'ouure à fin de me prendre.
Que d'vn ſeul en mon dueil ie ne ſois conſolé,
Car du liure de Dieu mon nom eſt cancelé.
Monts, bois, fleuues, rochers pleurez mon aduenture
Le portraict du Seigneur i'ay moymeſme effacé,
I'ay delaiſſé mon pere & ſon bien deſpensé,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux preſenter,
Ie veux bas à ſes pieds tout en pleurs me ietter
Pouſſant du fond du cœur ceſte voix lamentable:
Iay peché deuant toy pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'eſt indignement,
Mon malheur ne merite vn nom ſi fauorable.
De l'abyſme où ie ſuis à toy ie vay priant,
Pardonne à ton enfant contrit & ſuppliant.
Ie te demande grace, & fuy toute iuſtice,

Ne vueilles droictement mes erreurs balancer:
Ta iuſtice, ô Seigneur, ne ſe doit exercer
Que contre le meſchant, qui s'obſtine en ſon vice.
Plaiſe toy de tout poinct mes pechez pardonner:
Mais ce n'eſt pas aſſez, ie crains d'y retourner,
Ma foibleſſe, ô Seigneur, m'eſt trop & trop cogneuë:
Aide donc s'il te plaiſt à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as reſſuſcité,
Que mon ame au tombeau ne ſoit plus detenuë.
Eſclaire à mon eſprit, & le conduis à toy,
Remply mon cœur d'amour, de conſtance & de foy,
De tous obiets trompeurs mes yeus vueilles diſtraire,
Mon oreille à iamais ſoit ta voix eſcoutant,
Ma bouche inceſſamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps ſans fin ie te reuere.

XII.

Ie regrette en pleurant les iours mal employez
A ſuiure vne beauté paſſagere & muable,
Sans m'eſleuer au Ciel & laiſſer memorable
Maint haut & digne exẽple aux eſprits dẽuoyez.
Toy qui dans ton pur ſang nos méfaits as noyez,
Iuge doux, benin pere, & ſauueur pitoyable,
Las releue ô Seigneur, vn pecheur miſerable,
Par qui ces vrais ſoupirs au ciel ſont enuoyez.
Si ma folle ieuneſſe a couru mainte annee
Les fortunes d'Amour, d'eſpoir abandonnee,
Qu'au port en dous repos i'accompliſſe mes iours.
Que ie meure en moymeſme à fin qu'en toy ie viue,
Que i'abhorre le monde, & que par ton ſecours
La priſon ſoit briſee où mon ame eſt captiue.

FIN DES OEVVRES DE
PH. DES PORTES.

AD PHILIPPVM PORTAEVM.

ORPHEVS hinc ieras alter, testudine mulcens
Cyaneæ cautis sibi concurrētia saxa:
Téque lyram pulsante tuus nouus alter Iason
HENRICVS redijt glaciali sospes ab arcto,
Magna viæ referēs sibi præmia parta suisque,
Ipse duplex regnū, duplicē sua turba fauorem.
Hos inter primum tibi Musa fidelis honorem
Iure dedit, sibi quē non æmulus occupet alter.
Macte igitur fide tu Lyrica, PORTAES. fidéq;
Macte piæ mentis candore & simplice sensu;
Qui semel admissos non fallere nouit amicos.
Praxitelē memorāt qualē sit pastus amorem
Depinxisse, nec hac celebratior vlla tabella,
Quàm sibi quæ affectum domini præferret amantis:
Forsan & exemplar, quem tu describis, amoris
Sumptus es ipse tibi: sic & non improbus ille,
Et pius, & formæ tantùm mirator honestæ.
Qualis erat dū paruus erat simpléxq; Cupido:
Nulláque purus adhuc nisi fortè sororia libās
Oscula, & innocuas iaculans sine vulnere flammas,
In vultu mentis contemplabatur honores.

IO. AVRATVS *Poeta Regius.*

TABLE DES POESIES CONTENVES ES OEVVRES DE Philippes des Portes.

SONNETS.

AH mon Dieu ie me meurs 47,b
Aimons nous ma Deesse, 58,a
Amour quand fus tu né? 8,b
Amour brusle mon cœur 14,a
Amour a mis mon cœur 53,a
Amour de sa main propre 43,a
Amour sceut vne fois 68,a
Amour qui vois mon cœur 68,b
Amour peut à son gré ibid.
Amour à qui i'ay faict 79,b
Amour en mesme instant 80,a
Amour si i'ay souffert 94,a
Amour, choisi mon cœur, 99,a
A pas lents & tardifs 90,a
Arreste vn peu, mon cœur, 39,a
Aspre & sauuage cœur 90,a
Au nid des Aquilons 100,a
Auoir pour toute guide 89,b
Au sainct siege d'Amour 45,b
Autour des corps 94,a
Ayant pour vostre amour 4,b

Beaux nœuds crespes & blonds 63,b
Belle & cruelle main 62,b

Belle & guerriere main 193,a
Bien que le mal d'Amour 92,a
Bien que ma patience 96,a
Bien qu'vne fieure tierce 92,a
Ce iour vn pauure amant 87,b
Celle qui de mon mal 97,a
Celle qui me retient 9,a
Celuy que l'Amour range 13,b
Celuy qui n'a point veu 69,a
Ce mignon ſi fraizé 299,b
Ce miroir bien-heureux 220,b
Ce n'eſt aſſez que ſoyez 70,a
Ceſſe, ô trop foible eſprit 69,a
Ces diſcours enchanteurs 200,a
Ces eaux qui ſans ceſſer 11,b
Ceſt humeur qui m'aueugle 61,a
Ceſte fontaine eſt froide 179,b
Chacun iour mon eſprit 63,a
Chargé de maladie 234,b
Chaſſez de voſtre cœur 47,a
Cheueux preſent fatal 57,b
Comme quand il aduient 97,a
Comme on voit au Printemps 221,b
Comme quand il aduient 222,a
Comme vn chien que ſon maiſtre 198,a
Comme vn pauure malade 64,b
De foy, d'eſpoir, d'Amour 235,b
De l'œil de ma Diane 2,a
Dés le iour que mon ame 1,b
Depuis deux ans entiers 95,a
Depuis le triſte poinct 233,b

De quels cousteaux 99,b
Deux clairs Soleils 85,a
Deux que le trait d'Amour 206,b
Doncques sera-til vray 9,a
D'où vient qu'vne beauté 57,a
Durant les grand's chaleurs 2,b
Durant qu'vn feu cruel 88,a
Du sommeil qui te clost 224,a
Elle pleuroit toute 7,b
En pire estat 57,a
Esloignant vos beautez 5,a
Frisez vos blonds cheueux 199,b
Grand Iupiter 80,a
Helas! de plus en plus 11,b
Helas chassez 12,b
Helas iniuste Amour 39,a
Helas si tu prens garde 235,a
Hé, ne suffit-il pas 42,a
Heureux Anneau 12,a
I'accompare ma Dame 6,a
Iamais au grand iamais 64,a
I'ay couru, i'ay tourné 66,a
I'ay languy malheureux 78,b
I'ay long temps voyagé 13,a
I'ay par long temps 15,a
I'ay faict de mes deux yeux 58,b
I'ay tant souffert d'ennuis 199,a
I'ay tant suiui l'Amour 14,a
Icare est cheut ici 66,b
Ie l'aime bien pour la douce 168,b
Ie le confesse, Amour, 7,b

Ie croy que tout mon lict 89,b
Ie me laiſſe bruſler 61,b
Ie m'eſtois dans le temple 60,a
Ie me trauaille aſſez 10,b
Ie me veux rendre Hermite 41,b
Ie ne me plains de voſtre cruauté 7,a
Ie ne veux plus aimer 197,b
Ie ne veux deſormais 220,a
Ie ne veux plus penſer 53,b
Ie ne puis pour mon mal 68,a
Ie ſens fleurir 69,b
Ie regrette en pleurant 242,a
Ie ſçay qu'ell' ont des yeux 43,a
I'eſtois dans vne ſalle 95,b
I'eſtois ſans cognoiſſance 61,a
Ie ſuis chargé d'vn mal 4,b
Ie ſuis repris, helas 13,b
Ie te doy bien hair 228,a
Ie te l'auois bien dit 42,a
Ie te ſupplie, Amour 2,b
Ie vay contant les iours 100,a
Ie vous offre ces vers 1,a
Ie voyoy foudroyer 62,b
I'excuſe le mari 58,b
Il faudra bien qu'vne femme 198,a

La foy qui pour ſon temple 64,a
La mort qui porte enuie 90,b
Langue muette 99,a
Las, que puis-ie auoir faict 79,a
L'arc de vos bruns ſourcis 71,a

L'aſpre fureur 3,b
Las ! que me ſert de voir 5,b
Las ! que me ſert quand la douleur 6,a
Las ! on dit que l'eſpoir 14,b
Las ! ie ne verray plus 54,a
Las ! ie ſçay bien 2,a
Las ! qui languiſt iamais 4,a
L'eau tombant en lieu bas 93,b
Le iour chaſſe le iour 234,a
Le iour que ie fu né 38,a
Le labeur glorieux 221,a
Le penſer qui me plaiſt 1,b
Le Ciel qui mieux que moy 221,b
Les premiers iours qu'Amour 45,a
Le tyran des Hebreux 98,a
Liberté precieuſe 199,a
Loin du nouueau ſoleil 88,a
Lors que le traict par vos yeux 6,a
Lyeaſte & Philemon 203,a

Ma bouche à haute voix 79,a
Ma Dame apres la mort 14,b
Ma Dame, Amour, Fortune 42,b
Malheureux fut le iour 11,a
Malheureux que ie ſuis 43,b
Ma nef paſſe au deſtroict 15,a
Marchans qui voyagez 7,b
Mari ialoux, 58,a
Mes yeux accouſtumez 99,b
Mettez moy ſur la mer 79,a
Mon Dieu que de beautez 70,a

Mon Dieu mon Dieu, que i'aime 6,b
Ne dites plus amans 53,b
Ny les dedains 4,a
Non non ie veux mourir 197,b

O beaux yeux inhumains 80,b
O doux venin mortel 89,a
O liɛt, s'il eſt ainſi 38,b
O mon petit liuret 39,b
O mon cœur plein d'ennuis 87,b
O Mort tu pers ton temps 60,b
On ne voit rien 3,b
Or' que mon beau ſoleil 5,a
Or' que bien loing de vous 10,a
O ſonge heureux & doux 10,b
O vers que i'ay chantez 65,b

Pardonnez moy ma Dame, 193,a
Par vos graces, ma Dame, 8,a
Pendant que mon eſprit 75,a
Pour eſtre abſent du bel œil 5,b
Pour me recompenſer 8,b
Pourquoy ſi plein d'orgueil 69,b
Pourquoy ſi folement 70,b
Pour tant d'ennuis diuers 95,a
Priué des dous regards 40,a
Puis donc qu'elle a changé 200,b
Puis-ie pas à bon droiɛt 9,b
Puis que ie ne fay rien 13,a
Puis que le miel d'Amour 234,a
Puis que pour mon malheur 50,b

Puis qu'il vous plaiſt, ma Dame, 62,a
Puis qu'on veut que l'image 15,b
Puis que par ton ſecours 37,b
Puis que vous le voulez 67,b

Quand i'admire, eſtonné 64,b
Quand du doux fruict d'Amour 46,a
Quand i'approche de vous 11,a
Quand ie penſe aux douleurs 60,a
Quand ie li tout raui 221,a
Quand ie portois le ioug 200,a
Quand la fiere beauté 12,a
Quand ie pouuois me plaindre 67,a
Quand ie ſuis tout le iour 67,b
Quand ie voy flamboyer 96,b
Quand le Verbe eternel 236,b
Quand l'ombrageuſe nuict 98,b
Quand premier Hippolyte 88,b
Quand quelquefois ie penſe 78,b
Quand quelquefois ie penſe au vol de ceſte vie 235,b
Que ie ſuis redeuable 98,b
Quel deſtin fauorable 179,b
Quel ſupplice infernal 61,b
Que maudits ſoyent mes yeux 60,b
Quoy que face le ciel, 183,b
Qu'vne ſecrette ardeur 70,b

Recherche qui voudra 179,a
Rendez-vous plus cruels 98,a

Se peut-il trouuer peine 38,b
Si c'eſt aimer que porter bas la veuë 7,a

Si ceſte grand' beauté 88,b
Si doucement par ſon regard 95,b
Si i'aime autre que vous 65,a
si i'aime iamais plus 12,b
Si i'ay moins de pouuoir 228,b
Si ie me ſiés à l'ombre 39,b
Si la courſe annuelle 233,b
si la foy plus certaine 3,a
si l'amour de ma foy 65,b
si la pitié 47,a
si le mari ialoux 42,b
s'il eſt vray que le ciel 9,b
si le paſteur de Troye 97,b
s'il n'y a rien ſi froid 93,b
si toſt qu'au plus matin 8,a
si vous m'aimez, ma Dame, 47,b
si vous voulez que ma douleur 57,b
ſolitaire & penſif 10,a
ſommeil paiſible fils 97,b
ſouci chaud & glacé 96,b
ſur des abyſmes creux 234,b

Tant d'outrageux propos 89,a
Tourne mon cœur 94,a
Tourne vn peu deuers moy 235,a
Tu t'abuſes, De-Cour, 220,b

Vallon ce faux Amour 3,a
Venus cherche ſon fils 67,a
Veu que de voſtre amour 62,a
Vn iour l'aueugle Amour 40,a
Vos yeux belle Diane. 3,a

Vouloir ambitieux 96,a
Vous me cachez vos yeux 78,a
Vous voulez estre Hermite 41,b
Vous n'estes point mes yeux 94,a
Voicy du gay printemps 45,a
Yeux qui guidez mon ame 45,b

CHANSONS.

Blessé d'vne playe inhumaine 90,b
Celuy que le Ciel tout puissant 59,a
Ceux qui peignent Amour sans yeux 17,a
Doncques ce tyran sans mercy 203,a
Douce liberté desiree 74,b
En quel desert, en quel bois 40,b
Helas ! que me faut-il faire 32,a
Helas ! tyran plein de rigueur 105,a
Ie ne veux iamais plus penser 46,a
Ie suis las de lasser 186,a
Las ! en vous esloignant, ma Dame 54,a
Las ! que nous sommes miserables 184,a
L'amour qui loge en ma poitrine 1,a
La terre naguere glacee 49,a
Le mal qui me rend miserable 103,a
O bien-heureux qui peut passer 177,b
O nuict ialouse, nuict 196,a
Pour faire qu'vne affection 103,b
Pour vous aimer ie veux 81,b
Pour voir ma fin 101,b
Puis que le Ciel cruel 20,a
Quand ie pense aux plaisirs 32,b
Quand vous aurez vn cœur 201,a
Que m'a serui de vous auoir seruie 207,a

Que n'ay-ie la langue auſſi prompte 91,a
Quel feu par les vents animé 81,a
Rozette pour vn peu d'abſence 219,b
Sçauez-vous ce que ie deſire 102,a
Si toſt que voſtre œil m'eut bleſſé 105,a
Sus ſus mon Lut 19,a
Tant que i'ay eu du ſang 100,b
Trompé d'attraits 200,b

ODES.

Arriere ô fureur inſenſee 236,a
Ce pendant que l'honneſteté 185,a
Quand tu ne ſentirois 193,a

STANSES.

Ah Dieu faut-il partir? 217,b
Amour guide ma plume 182,a
Ceſſe, Amour, tes rigueurs 213,b
Du Mariage. 210,b
Lors que i'eſcry ces vers 71,a
Lors qu'vn de vos regards 17,a
De la Chaſſe. 191,b
Quel ſecours faut-il plus 193,b
Quand au matin le grand 91,b
Quand i'eſpreuue en aimant 77,a
Si ie languy d'vn martyre 93,a
Si l'angoiſſe derniere 105,b

DIALOGVES.

Ah Dieu que c'eſt 20,b
Doncques ces yeux bien aimez 216,b
Ie te coniure, Amour, 18,a
Que ferez-vous dites ma Dame 206,a
Qui vous rend ô mes yeux 63,b

Vouloir ambitieux 96,a
Vous me cachez vos yeux 78,a
Vous voulez estre Hermite 41,b
Vous n'estes point mes yeux 94,a
Voicy du gay printemps 45,a
Yeux qui guidez mon ame 45,b

CHANSONS.

Blessé d'vne playe inhumaine 90,b
Celuy que le Ciel tout puissant 59,a
Ceux qui peignent Amour sans yeux 17,a
Doncques ce tyran sans mercy 203,a
Douce liberté desiree 74,b
En quel desert, en quel bois 40,b
Helas ! que me faut-il faire 32,a
Helas ! tyran plein de rigueur 105,a
Ie ne veux iamais plus penser 46,a
Ie suis las de lasser 186,a
Las ! en vous esloignant, ma Dame 54,a
Las ! que nous sommes miserables 184,a
L'amour qui loge en ma poitrine 1,a
La terre naguere glacee 49,a
Le mal qui me rend miserable 103,a
O bien-heureux qui peut passer 177,b
O nuict ialouse, nuict 196,a
Pour faire qu'vne affection 103,b
Pour vous aimer ie veux 81,b
Pour voir ma fin 101,b
Puis que le Ciel cruel 20,a
Quand ie pense aux plaisirs 32,b
Quand vous aurez vn cœur 201,a
Que m'a serui de vous auoir seruie 207,a

Que n'ay-ie la langue auſſi prompte 91,a
Quel feu par les vents animé 81,a
Rozette pour vn peu d'abſence 219,b
Sçauez-vous ce que ie deſire 102,a
Si toſt que voſtre œil m'eut bleſſé 105,a
Sus ſus mon Lut 19,a
Tant que i'ay eu du ſang 100,b
Trompé d'attraits 200,b

ODES.

Arriere ô fureur inſenſee 236,a
Ce pendant que l'honneſteté 185,a
Quand tu ne ſentirois 193,a

STANSES.

Ah Dieu faut-il partir? 217,b
Amour guide ma plume 182,a
Ceſſe, Amour, tes rigueurs 213,b
Du Mariage. 210,b
Lors que i'eſcry ces vers 71,a
Lors qu'vn de vos regards 17,a
De la Chaſſe. 191,b
Quel ſecours faut-il plus 193,b
Quand au matin le grand 91,b
Quand i'eſpreuue en aimant 77,a
Si ie languy d'vn martyre 93,a
Si l'angoiſſe derniere 105,b

DIALOGVES.

Ah Dieu que c'eſt 20,b
Doncques ces yeux bien aimez 216,b
Ie te coniure, Amour, 18,a
Que ferez-vous dites ma Dame 206,a
Qui vous rend ô mes yeux 63,b

EPIGRAMMES.

Blanche aux yeux verds 202,b
I'aimois vn peu Phyllis, ibid.
Ie t'apporte ô Sommeil, ibid.
Ie voulu baiſer ma Rebelle, 195,a
Si deſſus vos leures ibid.

COMPLAINTES.

Cherchez mes triſtes Yeux 215,a
Cruelle loy d'Amour 73,a
De pleurs en pleurs 209,b
Des abyſmes d'ennuis 238,b
Depuis l'aube du iour 28,a
Ie veux blaſmer Amour 30,a
Las ! ie me meurs 29,a
Las ! plus ie vais auant 187,a
Ma chair comme eau 228,b
Ma foy deſeſperee, 183,a
Or' que ie ſuis abſent 21,b
Puis que i'eu bien le cœur 207,b
Quand ie viens à penſer 15,b
Quelle manie eſt egale 101,a
Qui fera de mes yeux 204,a

ELEGIES.

Apres auoir paſſé 107,a
Ayez le cœur d'vn tygre 84,a
Celuy n'auoit d'Amour 75,a
Celuy qui n'aime point 111,b
C'eſt en vain qu'on s'eſlaye 122,b
Comme dedans vn bois 115,b
Comme le pelerin 136,b

De toux ceux qui ont eu 118,a
En la saison premiere 120,a
Iamais foible vaisseau 85,a
Ie delibere en vain 72,a
Ie ne refuse point 201,b
Ie ne veux point blasmer 127,b
Ie vous ay si souuent 126,b
Las ! faut il que tousiours 133,b
Lors que le traict d'Amour 135,a
Maistresse en t'escriuant 131,b
Plus i'esloigne les yeux 54,b
Pour gage de ma foy 114,a
Que doit faire vn amant 124,b
Que ie fu malheureux 109,a
Vous qui pipez d'Amour 139,a
Vous qui tenez mon ame 129,b

DISCOVRS.

L'an comme vn cercle rond 82,b
Que faites vous mignons, 180,a
Si l'amour est vn Dieu 142,a
Pour monseigneur le Duc d'Anjou. 189,a
Chant d'Amour. 23,a
Contr'Amour. 33,b
De la ialousie. 51,a
Procés contre Amour. 25,a
A dieu à la Pologne. 218,b
Baiser. 194,b
Cartels. 189,b.190,a
Mascarade. 188,a
Priere au Sommeil. 45,b
Songe. 48,a

Prieres. 73,b.239,b
Madrigales. 92.b
Rimes tierces. 36,b.48,a
Tombeau d'Amour. 59,a
Paraphrase sur le Libera me Domine. 230,b
Chant Chrestien. 231,b

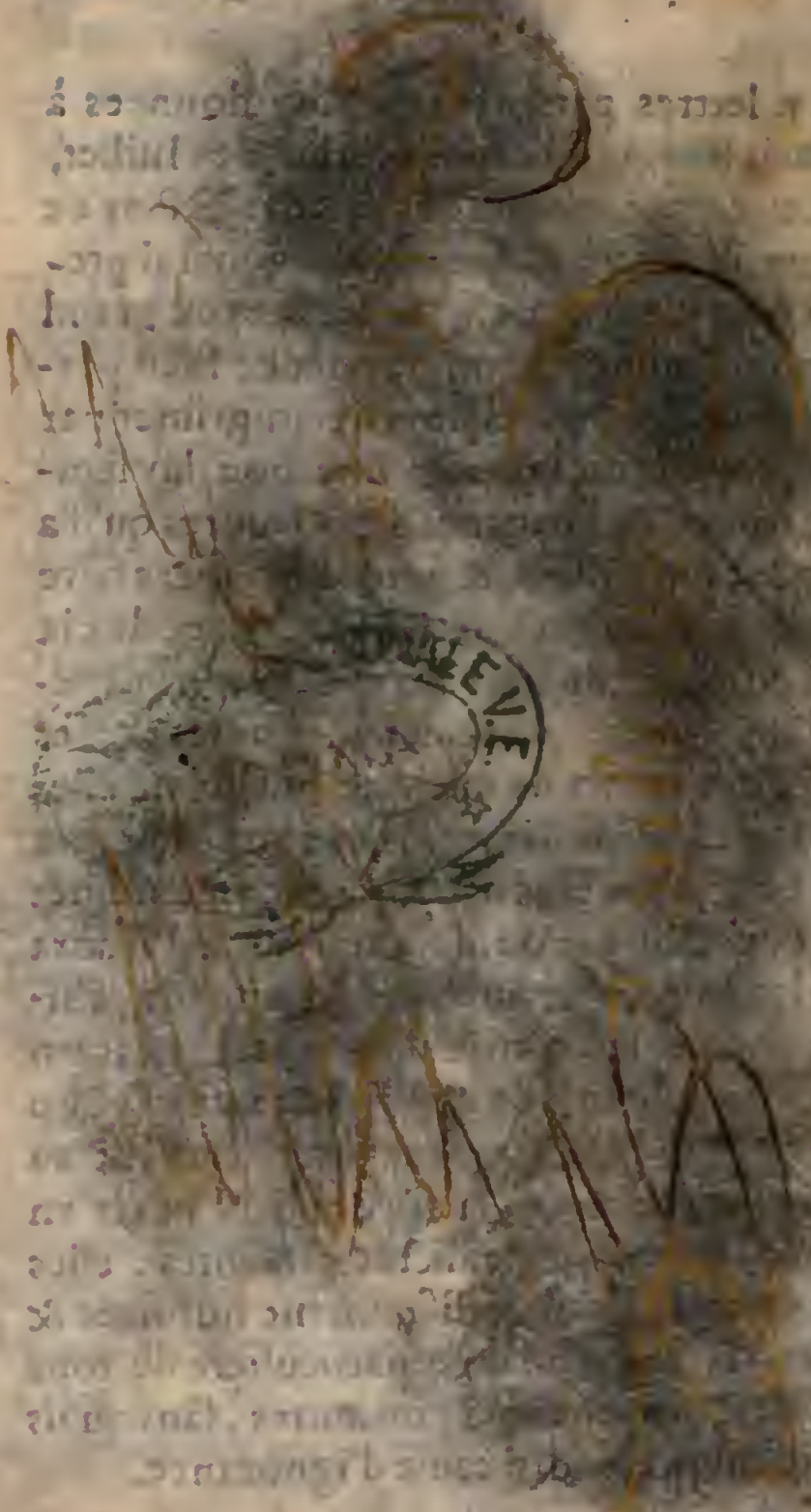
EPITAPHES.

De M.de Brissac 222,b
De Madame la Comtesse de Mansfeld 223,a
De Madame la Mareschale de Brissac ibid.
De M.de Martigues 223,b
De M.de Sillac ibid.
De M.d'Anton 224,a
De M.Bourdin ibid.b
De Breuet Eunuque du Roy ibid.
D'vne Barbiche 225,a
De M.des Iardins ibid.b
De Damoyselle Ieanne de Louynes ibid.
De M.Marguerite Ducheſſe de Sauoye 226,a
De M.Du Gaz ibid.
De Remy Belleau 226,b
De M.de l'Aubespine 226,b.227,a,b.228,a 230,b

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

Angelique 170,a
Roland Furieux 147,a
Rodomont 156,a
Imitation de la complainte de Bradamant 165,a
Autre imitation 169,a

FIN.

Extraict du Priuilege.

PAR lettres patentes du Roy donnees à Paris le vingt huictiesme iour de Iuillet, M.D.LXXIII. Signees, Par le Roy, le Roy de Pologne son frere & Lieutenant general present, DE NEVFVILLE: & seellees du grand seau en cire iaune sur simple queuë: Il est permis au sieur des Portes de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire que bon luy semblera, toutes & chacunes les Oeuures qu'il a faictes & composees, & pourra cy apres faire & composer, iusques au temps & terme de dix ans, à compter du iour qu'elles seront acheuees d'imprimer. Auec defenses tresexpresses à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soyent, de les imprimer, faire imprimer, ou mettre en vente, sans le congé & consentemẽt dudict des Portes, ou de celuy auquel il aura baillé ledict congé: Sur peine d'amende arbitraire contre les contreuenans, confiscation des liures, despens, dommages & interests. En outre veut ledict Seigneur que mettant au commencement ou à la fin desdicts liures vn extraict sommaire desdictes presentes, elles soyens tenues pour suffisamment notifiees & venues à la cognoissance particuliere de tous Libraires, Imprimeurs, ou autres, sans qu'ils en puissent pretendre cause d'ignorance.